
OBSTHAIN & Co.
ental Booksellers,
Great Russell Street
British Museum





REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JUILLET—DÉCEMBRE 1893



ANGERS, IMP. A. BURDIN ET C[ie], RUE GARNIER, 4.

REVUE

ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

ALEX. BERTRAND ET G. PERROT

MEMBRES DE L'INSTITUT

TROISIÈME SÉRIE. — TOME XXII

JUILLET—DÉCEMBRE 1893

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1893



UNE ŒUVRE DE PISANELLO

(PLANCHES XIV, XV, XVI ET XVII)

Le Musée du Louvre a acquis récemment de M. Picard, marchand d'antiquités, un portrait peint au xve siècle[1], représentant en buste et de profil une jeune fille aux cheveux serrés dans une coiffe qu'assujettissent d'étroites bandelettes blanches, avec un vêtement de couleur rouge par dessus lequel un autre, sorte de mantelet, de couleur blanche, brodé sur le côté gauche d'un vase entouré de rangs de perles, et duquel s'élève une petite plante. Au corsage est placé un petit bouquet d'if. La figure se détache sur des arbustes en fleurs où se posent ou vers lesquels volent des papillons.

On est d'accord sur ce point que ce portrait doit être attribué au peintre de Vérone Victor Pisano, connu sous le nom de Pisanello.

M. Venturi qui l'avait publié en 1889, dans l'*Archivio storico dell' arte*, avec cette attribution, remarquant que deux des médailles de Lionel d'Este, seigneur de Ferrare et de Modène, qu'a exécutées le même artiste, portent au revers un vase semblable à celui qu'offre le portrait, avait émis l'opinion que le modèle avait dû être une princesse de la maison d'Este ; et de plus, ayant découvert dans les archives de Modène une commande faite par Lionel d'un vêtement de femme orné d'une broderie analogue, d'après les termes de cette commande, à celle

1. Planche XIV.

qui orne, dans le portrait, le vêtement de dessus, il avait émis l'opinion que ce portrait devait être celui d'une princesse de la maison d'Este.

Cette opinion a été adoptée au Musée du Louvre.

Joignant aux remarques de M. Venturi cette autre remarque que le portrait rappelle d'une manière notable une médaille de Pisanello[1] qui représente Cécile de Gonzague, l'une des filles de Jean-François Ier, premier marquis de Mantoue, et supposant que les sœurs s'étaient ressemblées les unes aux autres, plusieurs critiques ont été d'avis que le portrait dont il s'agit devait représenter celle d'entre elles, du nom de Marguerite, qui était entrée, en épousant Lionel, dans la maison d'Este.

Je crois pouvoir établir que la personne représentée par la peinture dont il s'agit n'est pas Marguerite de Gonzague, ni aucune princesse qui ait fait partie de la maison d'Este, mais bien une autre des filles du marquis de Mantoue, à savoir celle même que représente la médaille de Pisanello. J'essaierai en même temps d'expliquer, en y cherchant des preuves à l'appui de mon opinion, les différentes particularités qu'offre le portrait.

Tandis qu'on ne rapporte rien de Marguerite, sinon la date de son mariage et celle de sa mort, et le fait que son mariage donna lieu, à Ferrare, à des fêtes magnifiques, Cécile fut une des femmes les plus renommées de son siècle, soit pour son savoir et ses talents, soit pour ses vertus. Élève, en effet, ainsi que tous les siens, du savant universel Victorin de Feltre, elle fit grand honneur à son enseignement ; elle possédait à huit ans les éléments de la langue grecque, comme s'en assura, en l'interrogeant, Ambroise le Camaldule, et fit de bonne heure de beaux vers latins. Son père Jean-François et son frère Louis, successeur de celui-ci, eurent pour elle une affection et une estime toutes particulières ; car sur un dessin de Pisanello qui a été publié par M. Heiss dans son travail sur les médailles de cet artiste, elle est à cheval à côté de Jean-François, comme une compagne favo-

1. Planche XV.

rite, et ce dut être Louis, qui, après qu'elle avait laissé le monde pour un cloître, la fit représenter, en 1447, sur une médaille par le même Pisanello, comme divinisée. Cette médaille, effectivement, fait évidemment pendant à une autre, sans doute de même date, sur laquelle Louis s'est fait représenter lui-même, celle-ci portant au revers un soleil ainsi qu'un tournesol qui, sans doute, figure le prince, ami de la lumière, et celle-là une lune à l'état de croissant, qui ne peut guère figurer que la jeune princesse, objet d'une attente qu'elle justifiait de jour en jour. A tout ce qu'elle était en droit d'espérer, pourtant, fille d'un père qui fut béatifié et d'une mère qui fonda un couvent de Clarisses, Cécile préféra la vie religieuse. Elle avait été promise à Odon de Montefeltro, comte d'Urbin; néanmoins, l'année où elle perdit son père, en 1444, elle entra dans le couvent que sa mère avait fondé; elle y mourut peu d'années après, sans doute après une vie très édifiante, car elle fut inscrite au martyrologe franciscain sous le vocable de la « bienheureuse Claire ».

On comprend que les Gonzague aient désiré que d'un sujet qui leur faisait tant d'honneur il fût exécuté un portrait qui retraçât fidèlement ses traits, et aussi qu'ils l'aient demandé au grand artiste qu'ils employaient volontiers aussi bien que les d'Este. On verra que, si je ne me trompe dans les inductions qui me paraissent pouvoir être fondées sur les accessoires de ce portrait, une circonstance importante détermina le moment où fut accomplie cette œuvre, moment où Cécile était en sa pleine adolescence.

Disons d'abord que l'on a cru trouver dans le portrait acquis par le Musée du Louvre un pendant à un portrait de Lionel qui a été légué au Musée de Bergame par M. Morelli, et tiré de cette circonstance un argument en faveur de l'opinion qui fait du portrait qui nous occupe celui de la femme de Lionel. Mais dans les deux portraits les proportions du panneau ne sont pas identiques : il n'en serait pas de même si l'artiste avait voulu en faire deux pendants.

Le portrait ne donne pas l'idée d'une femme mariée ou sur le point de l'être, mais bien, soit pour la tête, soit pour le

corps, soit pour la coiffure ou le costume, d'une très jeune personne.

C'est une très jeune personne que paraissent dénoter, outre l'arrangement des cheveux enfermés dans un étroit serre-tête qu'assujettissent des bandelettes tout unies, l'extrême simplicité de la coiffure, ainsi que l'absence de tout joyau. Le visage et le buste sont ceux d'une jeune fille de quinze à seize ans tout au plus.

C'est justement l'âge qu'avait Cécile dans l'année 1441, année où fut exécuté le vêtement brodé dont celui qu'elle porte ici est, comme on le verra tout à l'heure, une imitation à peine différente, et datant, suivant toute probabilité, du même temps que le modèle.

Ajoutons que l'arrangement très particulier de la chevelure, et dans le portrait et sur la médaille, semble un emprunt fait à l'antiquité, et très propre à caractériser non seulement une jeune fille, d'une manière générale, mais une jeune fille telle que Cécile, passionnée, comme son maître Victorin de Feltre, pour les études antiques.

Les monuments antiques, particulièrement ceux que Buonarroti a réunis dans ses recueils, nous apprennent que les très jeunes filles portaient généralement leur chevelure ramassée et serrée. Avec le progrès des années, elle devenait plus libre. Sur bon nombre de têtes de travail grec, et appartenant surtout aux plus belles époques de l'art, les cheveux des jeunes filles, jusqu'à un âge déjà adulte, sont serrés dans une coiffe, quelquefois de la forme d'une fronde (*sphendoné*) qu'assujettissent des bandelettes. On en voit un exemple remarquable pour la précision du détail dans une belle tête du v[e] siècle en marbre, avec des yeux creusés pour recevoir quelque émail ou quelque pierre précieuse, qui est entrée, il y a peu de temps, au Musée du Louvre. Les têtes de ce genre passent communément pour représenter Sapho : et il est très probable que cette attribution, d'ailleurs sans fondement, remonte au moins à la Renaissance. Quoi de plus naturel, pour une jeune personne éprise de l'antiquité et qui composait en vers latins, que d'adopter soit d'elle-même, soit

sur le conseil des siens ou de ses maîtres, un arrangement de sa coiffure dont on rapportait l'origine à la plus célèbre des femmes poètes de la Grèce? Pour arriver, d'ailleurs, à un tel arrangement, il suffisait de modifier légèrement celui qui paraît avoir été le plus en usage à la cour où vivait Cécile. Dans plusieurs des peintures de Pisanello, ainsi que de son contemporain Gentile da Fabriano, les dames portent des coiffures très hautes et très volumineuses, assujetties par des rubans croisés. Telle est aussi à peu près celle de Cécile dans le dessin du même artiste qu'a publié M. Heiss, où, visiblement très jeune encore, elle est à cheval auprès de son père. Plus resserrée par des rubans, sa coiffure sera celle même qu'offrent le portrait et la médaille.

Une coiffure peu différente est donnée, sur des médailles de Matteo de Pasti, élève, probablement, de Pisanello, à Isota de Rimini, contemporaine de Cécile, et passionnée comme elle pour les lettres et les arts antiques. C'est ce qui a fait que plusieurs ont cru retrouver Isota, dont les traits furent pourtant assez différents de ceux de Cécile, dans le portrait du Louvre.

Ajoutons que l'arrangement de la chevelure présente aussi, et dans le portrait et dans la médaille, une particularité singulière qui paraît être un indice spécial de grande jeunesse emprunté à l'antiquité, et qui, par conséquent, convient tout particulièrement à une jeune fille telle qu'était Cécile de Gonzague.

La coiffure qui enserre la chevelure laisse découvert le dessus de la tête, et une mèche s'en échappe qui va tomber en arrière sur le chignon. Or c'était un usage grec, attesté par de nombreux monuments, parmi lesquels l'Amour de Praxitèle, que de former des cheveux de devant, aux enfants et aux adolescents de l'un et de l'autre sexe, une tresse qu'on relevait sur la tête. C'est cet usage, conforme à celui des Égyptiens, de désigner symboliquement l'enfance par une tresse de cheveux, que paraît rappeler sur le portrait et sur la médaille la mèche qui s'échappe du dessus de la chevelure.

En troisième lieu, telle est la ressemblance, presque à tous

égards, du portrait peint et de la médaille de 1447, que, si on les considère attentivement, il paraît impossible de ne pas y voir, en dépit de quelque différence d'âge, deux images d'une seule et même personne.

Il est vrai que dans le portrait l'oreille est placée singulièrement haut, que le col, très mince, s'élève aussi par derrière à une hauteur un peu anormale, et enfin que le menton est en retraite avec quelque excès, tandis que ces défauts ne se trouvent pas dans la médaille. Mais si le portrait, évidemment exécuté d'après nature, a le caractère de rigoureuse exactitude qui est celui de tous les ouvrages de ce genre au xve siècle, la médaille, exécutée à une époque où Cécile était retirée du monde, et qui dès lors, n'a sans doute pas été exécutée directement d'après elle, est, comme le prouve l'allégorie qui en occupe le revers, un monument d'apothéose, à la mode antique, qui comportait dans la représentation de l'héroïne un certain degré d'idéalisation. Sur le revers, en effet, Cécile est représentée sous les traits d'une déité à demi vêtue d'une simple draperie, à la mode grecque, une main posée sur la tête d'un énorme bouc, qui, au lieu de deux cornes recourbées, n'en a qu'une droite et longue, implantée dans le front, en un mot un bouc-licorne. Or, comme l'a fait remarquer M. Heiss, le bouc était, au moyen âge, un emblème classique de science (peut-être à cause de l'air de gravité que lui donne sa grande barbe), et la licorne un emblème de pureté. Personne ne pouvait dompter la licorne qu'une jeune vierge. Et à l'avers Cécile porte le qualificatif *virgo*. Mais la transfiguration qu'a subie, dans l'avers même de la médaille comme au revers, la jeune princesse, n'est pas telle qu'elle empêche d'y reconnaître la même personne d'après laquelle a été peint le portrait qui vient d'entrer au Louvre.

Le vêtement, maintenant, avec la broderie qui le décore ne prouve pas, comme on l'a dit, que la personne qui le porte soit de la maison d'Este. Il indique seulement, on va le voir, qu'elle se rattache par un lien assez étroit à cette maison, et, en outre, certaines particularités font voir qu'il ne saurait convenir à aucune

autre personne aussi bien qu'à la jeune fille qu'était Cécile de Gonzague.

Le vase figuré sur deux médailles de Lionel d'Este et sur le portrait du Louvre n'est pas un emblème de famille, tel que sont des armoiries, mais seulement un symbole personnel à Lionel, qu'il fit placer au revers de deux de ses médailles comme une expression d'une idée qui lui était favorite.

Cette idée était celle de la paix. En effet, le seul événement du règne de ce prince, passionné surtout pour les lettres et les arts, fut une paix dont il fut le négociateur.

L'idée de la paix est celle qu'exprime, sur plusieurs de ses médailles qui le représentent, l'olivier. Sur quelques-unes les mots de la légende sont entremêlés de branches de cet arbre. Il en est une où deux hommes nus, exprimant peut-être par leur nudité l'idée de l'âge d'or, portent sur leurs têtes des corbeilles pleines de branches d'olivier. Sur les deux médailles au revers desquelles figure un vase, ce vase contient un olivier, et en outre le vase lui-même et la manière dont il est fixé à ce qui le porte sont évidemment calculés pour faire entendre que la paix est de tous les biens le plus précieux. Le vase est de cristal, entouré de plusieurs rangs de perles, et à ses deux anses sont attachées des chaînes auxquelles tiennent des ancres qui s'enfoncent dans des rochers : c'est évidemment une allégorie, imaginée probablement par Lionel lui-même, dont le sens est que ce que représente l'olivier doit être gardé soigneusement, de manière à n'être jamais perdu.

Le vêtement commandé par Lionel en 1441, vêtement de couleur cramoisie, *carmesino*, c'est-à-dire couleur de pourpre et par conséquent destiné, suivant toute probabilité, à une princesse régnante ou qui pouvait le devenir, ne devait pas offrir, dans sa broderie, une reproduction tout à fait exacte du vase des médailles. Avec les chaînes et les ancres, il devait y avoir des « racines », *radici*, expression qui ne peut désigner un olivier.

Si maintenant on examine le vêtement représenté dans le portrait, on trouve d'abord qu'il est blanc et non couleur de pourpre.

On y reconnaît le vase tel qu'il figure sur les médailles avec les chaînes qui vont se perdre dans un pli de l'étoffe où l'on doit supposer que se cachent les ancres et les rochers. Mais, au lieu d'olivier, ce que contient le vase et qui en émerge, c'est un arbrisseau qui porte des boutons et pas une feuille ; de plus, sur la panse, il y a des racines, et au-dessous du vase se dessinent deux branches encore, aussi sans feuillage et portant des boutons. Des boutons sans aucune feuille disent assez clairement dans le langage symbolique, si usité alors : attente, espoir de fleurs sans mélange de rien d'autre ; et c'est aussi attente, espoir que signifient des racines; en sorte que dans ce que représente la broderie du vêtement de la jeune fille se retrouve sans difficulté ce qu'exprime en abrégé par le mot « racines » la commande du seigneur de Ferrare. On ne peut donc guère douter que ce ne soit l'objet même qu'il a commandé que représente le portrait. Mais, encore une fois, une différence importante est à relever : Lionel a commandé un vêtement couleur de pourpre ; le vêtement de la jeune fille dans le portrait est blanc comme les bandelettes de sa coiffure.

Il faut remarquer encore que sur le portrait, la jeune fille porte à son corsage, du côté gauche, un petit bouquet, qui n'est pas fait, ainsi qu'on pourrait s'y attendre, de fleurs, mais formé d'une branche d'if avec une baie rouge, comme en porte cet arbre.

L'if est communément, comme le cyprès, un symbole de tristesse. Ne le plante-t-on pas souvent dans les cimetières? Virgile, Ovide, Silius Italicus n'en parlent-ils pas comme d'un arbre de sinistre augure? Ne lui attribuait-on pas, en outre, des propriétés toxiques? Comment comprendre, dès lors, qu'une jeune fille orne d'une branche d'if son corsage ? Serait-ce pour associer, comme un correctif, à des idées d'espérance et de foi l'idée de l'inévitable mort ? Peut-être, au contraire, remontant à des conceptions depuis longtemps oubliées, Cécile dit-elle, par cet étrange accessoire de sa toilette, immortalité, éternité.

Si, à des époques très anciennes, on plaça les morts sous des

ombrages, ce fut, à ce qu'il semble, j'ai essayé de le prouver ailleurs, par allusion à ceux sous lesquels accueillait les âmes la souveraine des enfers, la déesse de l'éternel repos. Quels arbres, dès lors, devait-on choisir pour en former les jardins des morts plutôt que ceux qui conservent toujours leur verdure? L'if en particulier, avec son bois si dur, n'est-il pas un emblème bien indiqué de perpétuité? Il est des ifs auxquels on attribue une antiquité de deux mille et même de trois mille ans. C'est un vestige, vraisemblablement, de ces anciennes idées, que ces jardins des contrées méridionales qui sont composés uniquement, ou presque uniquement, d'arbres toujours verts, et qui donnent ainsi l'idée de séjours divins convenant aux immortels. Ces conceptions peu à peu remplacées, pourtant, par des conceptions plus sombres, les premiers temps du christianisme les remirent en honneur. La première antiquité avait vanté la vie future, accompagné les funérailles d'hymnes et de fleurs. Il en fut de même des chrétiens aux premiers siècles de notre ère. « Nous dépensons plus en couronnes pour nos funérailles, dit Tertullien, que les payens pour leurs banquets. » Quelque chose de ces idées et de ces coutumes traversa le moyen âge. Les Aliscamps d'Arles rappellent encore par leur nom les Champs Élysées des anciens. De nos jours même, on voit en Italie des morts exposés devant des autels, leurs cercueils remplis de fleurs comme pour une fête suprême.

Pourquoi l'intelligente élève et émule des anciens, sous l'influence de tels témoignages subsistant toujours autour d'elle des pensées primitives, sous l'influence surtout de la foi vive qui la faisait se vouer, au couvent, dans l'espoir d'une vie meilleure, à une mort anticipée, pourquoi n'aurait-elle pas retrouvé en remontant au delà même d'Ovide et de Virgile, dans des symboles où le vulgaire ne voyait plus le plus souvent que deuil et tristesse, la signification originelle de félicité sans bornes et sans fin?

C'est du moins l'explication qui me paraît la plus vraisemblable du singulier bouquet de corsage d'une Cécile de Gonzague.

Un mot, enfin, sur les buissons fleuris qui forment le fond du tableau.

Les fleurs sont de deux sortes : œillets dits des Chartreux, parce que les Chartreux avaient été les premiers à les cultiver, et ancolies. L'ancolie se nomme en latin *aquilegia*, d'*aqua* et *legere*, comme qui dirait ce qui recueille l'eau, et cela, paraît-il, parce que cette fleur forme une sorte de cornet où s'amasse l'eau du ciel.

La première des deux fleurs, chère à des solitaires, adjointe ici à l'image de la jeune fille qui méditait déjà de quitter le monde, ne disait-elle pas clairement, quoique énigmatiquement : prédilection pour la solitude ? Et la seconde ne disait-elle pas avec la même clarté : espoir d'une âme en la grâce d'en haut?

Vers les fleurs volent, non pas comme on pourrait s'y attendre, des abeilles, mais des papillons. Les abeilles cherchent sur les fleurs de quoi faire leur miel, les papillons quelque chose de plus subtil et pour ainsi dire de plus incorporel. Peindre ici des papillons plutôt que des abeilles, ne serait-ce pas donner à entendre qu'il ne s'agit pas de fleurs naturelles, réelles, mais bien de fleurs mystiques dont celles-là sont les figures sensibles, et de ce que peuvent fournir de tels objets à qui sait l'y trouver ? Pour toute l'antiquité le papillon, qui sort glorieux de la tombe où s'est enfermée la chrysalide, fut le symbole ordinaire de l'âme et de sa destinée. Dans les sépultures si anciennes qui ont été découvertes à Mycènes, le sol était jonché de papillons d'or. Et ce fut une histoire souvent représentée aux siècles du paganisme, particulièrement sur les tombeaux, que l'histoire de Psyché, c'est-à-dire de l'âme, avec des ailes de papillon ; Psyché déchue, par sa faute, de la destinée que l'Amour lui avait voulue, mais se relevant, pour être associée à jamais à la félicité divine, de son abaissement temporaire.

On s'expliquera toutes les particularités dont le détail précède dans leurs rapports et dans leurs connexions les unes avec les autres, si l'on admet l'hypothèse suivante :

Lionel d'Este, ayant perdu sa femme Marguerite de Gonzague,

conçut quelque temps après, probablement après la mort de son beau-père, Jean-François Ier (1441), la pensée d'offrir, pour un temps à venir peut-être, à sa jeune belle-sœur Cécile, déjà en possession d'une si grande renommée, de la placer à son tour auprès de lui sur le trône de Ferrare. Il pouvait ou ignorer qu'elle avait été promise à Odon de Montefeltro, ou être informé, sans connaître le motif qui l'avait décidée, qu'elle ne voulait pas tenir cette promesse. En lui demandant son portrait à elle-même peut-être, mais plutôt à son frère Louis, devenu son souverain et son tuteur, il lui envoya un vêtement de couleur princière, sur lequel il avait fait placer un symbole rappelant la pensée favorite de son règne, combiné avec un autre destiné à exprimer les espérances qu'avait fait concevoir d'elle la jeune princesse. C'était là un langage assez intelligible dans le style allégorique qui fut si souvent employé à cette époque. Lionel d'Este était, lui aussi, savant et poète. Le style allégorique lui était familier, comme l'attestent les médailles diverses aux emblèmes recherchés qu'exécuta pour lui, et sans doute d'après ses instructions, l'éminent artiste Pisanello.

A l'énigme envoyée de Ferrare à Mantoue, il était naturel que Mantoue répondît par une énigme analogue. La réponse doit être le portrait, aux accessoires évidemment symboliques, qu'exécuta Pisanello. Le portrait représente la jeune fille revêtue d'un mantelet semblable pour l'ornementation à celui que lui a offert son beau-frère — blanc et non point pourpre. N'est-ce pas dire : Ce portrait, placé peut-être dans le palais ducal de Ferrare, témoignera du commerce d'estime et d'affection intervenu entre les maisons d'Este et de Gonzague, mais la couleur virginale remplaçant la couleur princière et ainsi d'accord avec les simples bandelettes blanches qui assujetissent la chevelure de la jeune fille (la *virgo* de la médaille), le bouquet de son corsage, les fleurs avec les papillons qu'elles attirent, tous ces symboles ensemble signifieront que celle dont ils accompagnent l'image entend se donner uniquement, dans une solitude sacrée, au mystique et immortel Époux?

Le portrait qui vient d'entrer au Louvre n'est donc pas précieux à ces titres seuls qu'il est l'ouvrage d'un des artistes les plus considérables de la Renaissance, et qu'il représente une personne de cette époque, hautement estimée pour ses talents et pour ses vertus, une muse et une sainte, pourrait-on dire, qui réalisait ainsi, mieux qu'aucune autre des femmes d'alors, l'idéal qu'on imaginait d'une princesse accomplie : interprétée comme j'ai essayé de montrer qu'elle doit l'être, l'œuvre de Pisanello offre de plus un remarquable échantillon et des idées et du langage d'une époque où l'on vit revivre l'esprit poétique et par suite le goût d'allégorie de l'antiquité. —

A cette notice, je joindrai l'indication d'autres monuments encore, dessins et bustes où se retrouve Cécile de Gonzague. Les premiers, au nombre de deux, font partie du recueil Vallardi au Musée du Louvre ; Pisanello l'y a représentée de profil comme dans le portrait peint et dans la médaille de 1447 ; dans ces dessins, elle est plus âgée de quelques années et sensiblement amaigrie. Ce sont probablement des études exécutées d'après elle à une époque où elle se ressentait d'austérités de la vie monacale qui purent contribuer à abréger sa vie.

Les bustes sont au nombre de deux, l'un et l'autre de grandeur naturelle. L'un, en bois sculpté, puis peint, a passé il y a peu de temps de la collection Goldschmidt dans le Musée du Louvre, où il porte l'indication : « École florentine » [1] ; l'autre, en terre cuite[2], m'appartient. Dans l'un et l'autre, surtout si on les considère de profil, il me semble impossible de ne pas reconnaître la même personne que représentent la peinture acquise par le Louvre et la médaille de 1447 ; cette personne seulement paraît un peu plus âgée de quelques années dans les bustes que dans les portraits et même dans la médaille; il y a quelques légères différences dans les traits, et la coiffure, très semblable, n'est pas tout à fait la même.

Le visage et le col ont plus encore que dans la médaille le

1. Planche XVI.
2. Planche XVII.

caractère d'idéalité qui distingue la médaille du portrait ; la coiffe qui contient la chevelure enveloppe aussi les oreilles et une grosse mèche de cheveux terminée en pointe s'en détache pour tomber d'un côté par derrière.

Enfin, des deux bustes, celui qui est en bois sculpté paraît s'éloigner un peu plus encore de la simple réalité que celui qui est en terre cuite.

De ces particularités, il y a lieu, si je ne me trompe, d'induire que les deux bustes ont été exécutés, comme la médaille, après que Cécile avait quitté le monde et plus tard que la médaille elle-même, peut-être même après la mort de la princesse, afin de conserver, sans doute, pour l'ornement du palais ducal de Mantoue, une image de grandeur naturelle d'une si illustre personne, la représentant telle qu'elle avait été en son plus beau temps, image ressemblante, non pourtant sans une certaine idéalisation. Pour la coiffure, on aurait suivi une mode, qui venait de s'introduire, de cacher les oreilles, mode dont nous trouvons des exemples dans plusieurs monuments de la même époque, entre autres le beau buste de marbre donné récemment au Louvre par M. Donaldson, et qui me paraît représenter Isota de Rimini ; Isota reconnaissable surtout à la forme particulière des joues, à pommettes un peu saillantes, que nous montrent ses médailles, mais plus âgée que sur ces derniers monuments, probablement représentée d'après nature à l'époque même où furent exécutés les bustes de Cécile. Quant à la mèche de cheveux qui tombe derrière la tête, elle rappelle celle, plus petite, qui dans le portrait et dans la médaille repose sur le dessus de la tête. Il semble que l'artiste ait voulu indiquer ainsi un progrès des années. Sur une médaille d'Isota de Rimini, il se détache de la coiffure, pour tomber derrière la tête, deux grosses mèches de cheveux terminées en pointe comme celles qu'offrent les deux bustes de Cécile. Pourquoi dans ces bustes une seule mèche, qui, avec cette absence de symétrie, est peu séante ? Peut-être le sculpteur a-t-il voulu, tout en se conformant à une mode du moment, mettre néanmoins par là en rapport avec l'ar-

rangement, signe de grande jeunesse, qu'offraient le portrait et la médaille de Cécile, l'arrangement nouveau, en sorte que les bustes disent en quelque sorte : Cette personne est bien celle que représente le monument de glorification qui est la médaille, mais elle la représente avec quelques années de plus, non plus adolescente, mais en la pleine jeunesse, avec une chevelure un peu plus libre que la simple adolescence ne le comporte.

Des deux bustes, celui du Louvre présente un peu plus d'idéalité encore que l'autre, notamment plus de régularité un peu conventionnelle dans le dessin de la bouche, plus d'élégance dans celui du cou. Il me paraît probable que le buste en terre cuite a été le modèle d'après lequel a été exécuté le buste en bois.

A quel artiste, enfin, attribuer l'un et l'autre? Probablement au même qui fut l'auteur et du portrait peint et de la médaille. Pisanello ne fut pas seulement peintre excellent et médailleur de premier ordre. Il fut aussi sculpteur d'un poète du temps, Tito Strozzi. Dans une pièce en vers latins qu'il lui adresse, avec le titre : « Ad Pisanum pictorem statuariumque antiquis comparandum », il le compare à Phidias, à Polyclète et à Praxitèle[1]. Giovio dans une lettre du 12 novembre 1551, dit de Pisanello : « Fu ancora prestantissimo nell' opera di bassirilievi. »

A quel autre sculpteur la maison de Mantoue pouvait-elle s'adresser pour obtenir un buste de Cécile de Gonzague qui fût digne d'un tel modèle plutôt qu'à un artiste, excellent statuaire en même temps qu'excellent peintre et médailleur, qui l'avait déjà représentée et dans une peinture et dans une médaille avec tant de succès?

F. Ravaisson.

1. Cf. Milanesi dans le tome IV de son édition de Vasari, et Biondo, *Italia illustrata*, à l'article *Verona*.

RECUEIL

DES

CACHETS D'OCULISTES ROMAINS

(*Suite*[1].)

---

58. — **Dijon**; est à Paris, au Cabinet des médailles (nº 4707, 10). Serpentine grisâtre de 0m,022 de long, 0m,020 de large et 0m,006 d'épaisseur.

1	MIVLCHARITON ISOCHRYSVADCLAI▩
2	MIVLCHARITO NISDIAPSADCLA
3	MIV.CHARITONIS DIARHODADFERV
4	MIVLCHARITON·S DIASMYRN·DEL

1. — *M*(*arci*) *Jul*(*ii*) *Chariton*(*is*) *isochrysu*(*m*) *ad clar*(*itatem*).
2. — *M*(*arci*) *Jul*(*ii*) *Charitonis diaps*(*oricum*) *ad cla*(*ritatem*).
3. — *M*(*arci*) *Jul*(*ii*) *Charitonis diarhod*(*on*) *ad ferv*(*orem*).
4. — *M*(*arci*) *Jul*(*ii*) *Charitonis diasmyrn*(*es*) *del*(*acrimatorium*)

Walch, *Sigil.*, p. 32, et *Ant.*, p. 70; Muratori, *Novus thes.*, 508, nº 3; Maffei, *Gall. antiq.*, epist. XVI; Caylus, *Rec. d'ant.*, t. I, p. 229; Saxe, *Epist.*, p. 37; Bégin, *Lettres*, p. 152; Wesseling, *Acta Societ. latin. Ienensis*, t. III, p. 50;

1. Voir le nº de mai-juin.

Gough, dans *Archaeologia*, t. IX, p. 232; Tôchon d'Annecy, n° 5; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 141, n° 24 (tirage à part, p. 20); Grotefend, p. 63, n° 41; Lejay, *Inscript. ant. de la Côte-d'Or*, p. 126.

59. — Près de **Dourdan**, entre Ablis et Étampes; appartenait à M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis. Copie de A. de Longpérier.

1 C DOMITI MAGNI
DIALEPIDVS AD A

2 C DOMITI MAGNI
EVVODES AD ASPR

3 PACCIANVM

4 C

1. — *C(aii) Domiti(i) Magni dialepidus ad a(spritudinem).*
2. — *C(aii) Domiti(i) Magni euvodes ad aspr(itudinem).*
3. — *Paccianum.*
4. — *C[rocodes?]*

A. de Longpérier, *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, séance du 7 oct. 1881; *Bulletin épigraphique*, 1881, p. 290.

60. — **Entrains** (Nièvre); est à Paris, au Cabinet des médailles (n° 4707, 3). Stéatite vert pâle de 0^m,038 de long, 0^m,035 de large et 0^m,008 d'épaisseur. Le Musée de Saint-Germain en possède un moulage (n° 31238).

1 LTERENT PATERN·
DIALLEPIDVM

2 L.TERENT PATERN·
DIASMYRNEN

3 LTERENT PATERN·
MELINVM

4 LTERENT PATERNI
DIATESSERVM

1. — *L(ucii) Terenti(i) Paterni diallepidum.*
2. — *L(ucii) Terenti(i) Paterni diasmyrnen.*

3. — *L(ucii) Terent(ii) Paterni melinum.*
4. — *L(ucii) Terenti(i) Paterni diatesseri(u)m.*

Sichel, *Cinq cachets*, p. 18; Duchalais, p. 77; *Comptes rendus des séances de la Soc. française pour la conservation des monuments historiques*, 1852, p. 174; De l'Estoille, *id.*, 1854, p. 46; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 160, n° 61 (tirage à part, p. 39); Crosnier, *Bulletin de la Soc. nivernaise*, t. I, 1885, p. 364; Grotefend, n° 92; Buhot de Kersers, *Congrès archéol. de France*, 1873, p. 260, et *Inscriptions de la Nièvre*, n° 19; Héron de Villefosse, *Antiquités d'Entrains*, 1879, n° 18, et à la suite du volume de l'abbé Baudiau, intitulé *Histoire d'Entrains*, Nevers, 1879, in-8°; Héron de Villefosse et Thédenat, t. I, p. 175 (avec une gravure).

61. — **Erdarbeiten**; est au Musée de Bonn. Copie de M. St. Ley.

1 C·MONT·IVE DI
ALEPID AD ASP

2 C·M·IVENIS
SPODIAC·AD L

3 C MOÑI · IVVEN
EVODES AD CLÆ

4 MARKIANOY
KYKNAPIA

1. — *G(aii) Mont(ii) Ju(v)en(is) dialepid(os) ad asp(ritudinem).*
2. — *G(aii) M(ontii) Ju(v)enis spodiac(um) ad l(ippitudinem).*
3. — *G(aii) Monti(i) Juven(is) euvodes ad clar(itatem).*
4. — Μαρκιανοῦ κυκνάρια.

Korrespondenzblatt der westdt. Zeitsch., 1890, p. 81; Cagnat, *Année épigraphique*, 1891, n° 94.

62. — **Famars** (Nord); paraît perdu. Stéatite de 0m,068 de long, 0m,62 de large et 0m,010 d'épaisseur. Copie de Desjardins.

1 ▒IB · CLAVDI · MESSORIS · PENI
CILLVM

2 TIB · CLAVDI · MESSORIS
▒CTON · OPOB · AD · CALIG

1. — *[T]ib(erii) Claudi(i) Messoris penicillum.*

2. — *Tib(erii) Claudi(i) Messoris [sta]cton opob(alsamatum) ad calig(inem).*

Bottin, *Mém. des Antiquaires de France*, t. II, 1820, p. 459; Duchalais, p. 63; Sichel, *Union médicale*, 2 sept. 1851, et *Annales d'ocul.*, t. XXVI, p. 178; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 136, n° 15 (tirage à part, p. 15); Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 117, et *Nouveau recueil*, p. 23; Grotefend, p. 39, n° 22; Desjardins, *Mon. épigr. de Bavai*, p. 112.

63. — Provenance inconnue; appartenait au chevalier Gaetano de Minicis, de **Fermo** (Italie) et a été vendu, il y a une vingtaine d'années, avec la collection dont il faisait partie. Copie peu certaine de R. de Minicis.

Ť SAMBLENE · STACTOPOCROMELLoN

Ti(berii) Samb(...ii) lene, stact(um) opo(balsamatum), cro(codes), mel(in)on?

Raphaël de Minicis, *Le iscrizioni Fermane antiche e moderne*, Fermo, 1857, in-8°, p. 221, n° 668; Klein, n° 123; V. Poggi, *Sigilli ant.*, pl. XI, n° 73.

64. — Étang des Pelluys, sur le territoire de **Fontaine-en-Sologne** (Loir-et-Cher); appartient à M. Bretonneau, propriétaire à Blois. Schiste grisâtre de 0m,036 de long, 0m,032 de large et 0m,008 d'épaisseur.

1 MCRECTI ◦
CHLORON

2 MCRECTIDIA
-CLAVCEN-

3 MCRECTIPE
LAGIVM

4 MCRECTIA
NICETVM

1. — *M(arci) C(laudii?) Recti chloron.*
2. — *M(arci) C(laudii) Recti diaglaucen.*
3. — *M(arci) C(laudii) Recti pelagium.*
4. — *M(arci) C(laudii) Recti anicetum.*

De Rochambeau, *Bull. des Ant. de France*, 1879, p. 285 et *Revue archéol.*, n. s., t. XI, 1880, p. 178 (avec une gravure).

65. — **Fontaine-Valmont** (Hainaut); est au Musée de Liège. Schiste ardoisier de 0m,049 de long, 0m,050 de large et 0m,010 d'épaisseur.

1 EVTYCHETISDIALEPDOS
ADASPRITETCICATRCES

2

IAMIS

3 *Effacée.*

4 I\SI

1. — *Eutychetis dialepidos ad asprit(udines) et cicatrices.*
2. — .....*d*]*iamis*[*us*.....

Hazard, dans le *Bull. de la Soc. des antiq. de la Morinie*, janvier-juin 1854. — Schuermans, dans le *Bull. des Comm. royales d'art et d'archéol.*, t. VI, 1867, p. 92 et *Publications de la Soc. de Charleroy*, 1884 (tir. à p. avec une gravure).

66. — Provenance inconnue; a été attribué à **Gênes**. Est à Paris, au Cabinet des médailles (n° 4707, 9). Stéatite verdâtre de 0m,048 de long, 0m,036 de large et 0m,009 d'épaisseur.

1 CCAPSABINIANIDIAB
SORICVMADCALIG

2 SABINIANICHE
LEDONADCLA

3 CCAPSABINIANINAR
DINVMADIMPETVM

4 SABINIANIC-LO
RONADCLAR

1. — *G*(*aii*) *Cap*(*ellii?*) *Sabiniani diabsoricum ad calig*(*inem*).
2. — *Sabiniani cheledon*(*ium*) *ad cla*(*ritatem*).
3. — *G*(*aii*) *Cap*(*ellii?*) *Sabiniani nardinum ad impetum.*
4. — *Sabiniani chloron ad clar*(*itatem*).

Spon, *Miscell.*, p. 337; Walch, *Sigil.*, p. 30, et *Ant.*, p. 67; Saxe, *Epist.*, p. 32; Gough, dans *Archaeologia*, t. IX, p. 231; Tôchon d'Annecy, n° 3; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 132, n° 9 (tirage à part, p. 11); Grotefend, p. 29, n° 13; *C. I. L.*, t. V, n° 8124.

67. — **Goldenbridge** (comté de Tipperary, Irlande); est à Londres,

au British Museum. Réglette rectangulaire de 0m,036 de long, 0m,007 de large et 0m,008 d'épaisseur.

MIVVENTVTIANI
DIAMYSVSADVETCIC

M(arci) Juvent(ii) Tutiani diamysus ad vet(eres) cic(atrices).

Way, *Archaeological Journal*, t. VII, p. 333, et *Jahrb. des Vereins von Alterthumsfr. im Rheinlande*, t. XX, p. 173; Simpson, *Monthly Journal of medical science*, 1851, p. 253, et pl. III, fig. 12; *Proceedings of the Society of Antiquaries of London*, 2e série, t. II, p. 410; *Wilde's descriptive catalogue of stone of the Royal-Irish Academy*, t. I, p. 126; Grotefend, p. 84, no 61; *C. I. L.*, t. V, no 8124, 1.

68. — Provenance inconnue ; est au Musée de Gotha. Serpentine verdâtre de 0m,05 de long, 0m,034 de large et 0m,008 d'épaisseur.

1 TCLAPOLLINARISDI
ALEPIDOSADCLARI

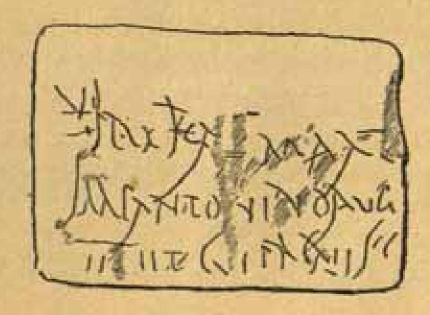
2 QCARMINQVINTILIANST
ACTADOMNCLARITAT

1. — *T(iti) Cl(audii) Apollinaris dialepidos ad clari(tatem).*
2. — *Q(uinti) Carmini(i) Quintiliani stact(um) ad omn(em) claritat(em).*

Sur l'un des plats, d'un côté :



de l'autre :



Scr(ipsit) M(arcus) Pompeianius Victorinus, IIII Kal(endas) Mart(ias), imp(eratore) Antonino Aug(usto) II et Geta Caes(are) c(onsulibus).

Lenz, dans le *Nouveau Mercure* allemand, t. III, 1808, p. 23, et *Magasin encyclopédique* de Millin, 1809, p. 102; Fevret de Saint-Mesmin, p. 388; Duchalais, p. 71; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 135, n° 13 (tirage à part, p. 14); Grotefend, p. 35, n° 18; Wilmanns, *Exempla*, n° 2756 *a*; Zangemeister, *Hermès*, t. II, 1867, p. 314 (avec une gravure); Huebner, *Exempla script. epigr.*, p. 434, n° 1202.

69. — **Grézin**, commune du Broc (Puy-de-Dôme); paraît perdu. Serpentine verdâtre, aux angles arrondis, de 0m,027 de long, 0m,021 de large et 0m,008 d'épaisseur. Il ne s'agit peut-être pas d'un cachet d'oculiste.

N bourse caducée

Héron de Villefosse et Thédenat, t. I, p. 198 (avec une gravure).

70. — **Heerlen** (Limbourg hollandais); est au Musée de Bruxelles. Serpentine verte de 0m,040 de long, 0m,038 de large et 0m,008 d'épaisseur.

1 L · IVNI MACRIN
LENE

2 L · IVNI MACRIN
DELACRIMATOR

3 L · IVNI MACRIN
DIAZMYRNES

4 L · IVNI MACRIN
CROC·DIALEPIDO

1. — *L(ucii) Juni(i) Macrin(i) lene.*
2. — *L(ucii) Juni(i) Macrin(i) delacrimator(ium).*
3. — *Lucii) Juni(i) Macrin(i) diazmyrnes.*
4. — *L(ucii) Juni(i) Macrin(i) croc(odes) dialepido(s).*

Warlomont, *Annales d'ocul.*, t. LVII, 1867, p. 205; *Bull. des Commissions royales d'art et d'archéol. de Belgique*, 1867, p. 160; Sichel, *Nouveau recueil*, p. 47; *Courrier de Limbourg*, 12 juill. 1867; *Jahrb. des Vereins von Alterthumsfr. im Rheinlande*, t. XLIII, 1867, p. 220; Schuermans, *Revue archéol.*, 1867, p. 75; Grotefend, *Bullett. dell' Istituto archeol. rom.*, 1868, p. 105; Klein, n° 119.

71. — **La Hérie** (Aisne); est au Musée de Vervins. Serpentine verdâtre de 0m,042 de long, 0m,013 de large et 0m,007 d'épaisseur.

1 M · VICELLI · HERASISTRA
TI · CROCODES

2 M · VICELLI DIAP
HERASISTRATI SORI

3 MARCI
NARDI

4 MARCI
CELIDO

1. — *M(arci) Vicelli(i) Herasistrati crocodes.*
2. — *M(arci) Vicelli(i) Herasistrati diapsori(cum).*
3. — *Marci nardi(num).*
4. — *Marci c(h)elido(nium).*

Piette, *Bull. de la Soc. académique de Laon*, t. IV, p. 184; Éloi Johanneau, dans les *Mélanges d'archéol.* de Bottin, p. 110; Loriquet, *Histoire de Reims sous la domination romaine*, Reims, 1861, in-8, p. 261, et *Travaux de l'Acad. de Reims*, t. XXX, 1859-1860, p. 302; Janssen, *Revue archéol.*, t. VI, 2, p. 578; Becker, *Jahrb. für Philol. und Paedag.*, t. LXXVII, p. 588; Grotefend, *Philologus*, t. XIII, p. 162, n° 66; Grotefend, p. 120, n° 99.

72. — **Houtain-l'Évêque** (Belgique); est au Musée de Liège. Serpentine verdâtre de 0m,038 de long, 0m,018 de large et 0m,008 d'épaisseur.

1 TITICROC·DESADAS
PRITVDINE·ESYC·SIS

2 T·T·C·OC·D
ÆD·PRE·Y€

3 TITBASILIVMDLC·
RITATEMOPOBAL·M

4 T·T·B·LMD
CLÆT·P·B

1-2. — *Titi crocodes ad aspritudinem et sycosis.*
3-4. — *Titi basilium ad claritatem opobalsam(atum).*

Habets, *Over heelkundige instrumenten uit den romeinschen tyd.*, dans les *Mémoires de l'Acad. des sciences d'Amsterdam*, 1883, p. 143; Schuermans, *Bull. des Commissions royales d'art et d'archéologie de Belgique*, 1883, p. 301, et *Épigr. rom. de la Belgique*, t. II, p. 185 (avec un dessin); Mowat, *Bulletin épigraphique*, 1884, p. 255; *Westdeutsche Zeitschrift*, 1884, p. 196; Schuermans, *Bull. de l'Institut archéologique de Liège*, 1892, tiré à part sous le titre : *Sceau d'oculiste rom. trouvé à Houtain-l'Évêque*, Liège, 1892, in-8.

73. — **Iéna**; paraît perdu. Copie de Walch.

1 P·RoNIMDIAPSOR
OPOBADSADCLAR

2 P·RoNIMDIASMRN
POSTIMPETLIPEXoV

3 PHRONIMEVoDES
ADASPRIT·ET·CIK

4 P·RoNIMIPENICIL
AD·OMNEMLIPPIT

1. — *Phronimi diapsor(icum) opobals(amatum) ad clar(itatem).*
2. — *Phronimi diasmyrn(es) post impet(um) lip(pitudinis) ex ov(o).*
3. — *Phronimi eu(v)odes ad asprit(udinem) et cik(atrices).*
4. — *Phronimi penicil(lum) ad omnem lippit(udinem).*

Walch, *Sigil.*, p. 2 et pl., et *Ant.*, pp. 4 et 41 (grav.); Saxe, *Epist.*, p. 57; Gough, dans *Archaeol.*, t. IX, p. 237; Tôchon d'Annecy, n° 15; Zell, *Delectus inscr. rom.*, n° 1878; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 156, n° 52 (tirage à part, p. 35); Grotefend, n° 78.

74. — **Ingweiler** (Alsace); le Musée de Saint-Germain-en-Laye en possède un moulage (n° 11383). Serpentine vert-noirâtre de 0m,045 de long, 0m,044 de large et 0m,008 d'épaisseur.

1	L·SEXTIMARCIANIMYSVSD	Lettres liées : IMAR (*en un seul monogramme*).
	VETERESCICATRICESEMPL	— ET, ER, AT, MPL.
2	L·SEXTIMARCIANITHALAS[illegible]	— IMAR, IANITL (*en un seul mon.*).
	EROSDELACRIMATORI	— ER, EL, IRMAT (*en un seul mon.*)
3	L·SEXTIMARCIANIAEPIDOS	— TIMAR (*en un seul monogr.*), EP.
	ADASPRITVDINEMTOEL	— MT, EL.
4	L·SEXTIMARCIANIDIASMYR	— IMAR (*en un seul monogr.*), MYR.
	NESPOSTIMPETVMLIPPI	— TIMP (*en un seul monogr.*)

1. — *L(ucii) Sexti(i) Marciani diamysus ad veteres cicatrices compl(endas).*

2. — *L(ucii) Sexti(i) Marciani thalasseros delacrimatori(um).*

3. — *L(ucii) Sexti(i) Marciani dialepidos ad aspritudinem tole(ndam).*

4. — *L(ucii) Sexti(i) Marciani diasmyrnes post impetum lippi(tudinis).*

Sur les plats :

1. L S M ·

2. S P E

1. — *L(ucii) S(extii) M(arciani).*

2. — *S(exti) P... E...*

Ravenez, dans l'*Alsace illustrée* de Schœpflin, t. III, p. 132, et t. XII, p. 9; Éloi Johanneau, dans les *Mélanges d'archéologie* de Bottin, p. 117; Duchalais, p. 226 (t. à p., p. 70); Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 159, n° 59 (tirage à part, p. 38); Grotefend, p. 112, n° 90; Brambach, *C. I. R.*, n° 1878.

75. — Jazindes, commune de Villeneuve-d'Allier (Haute-Loire); fragment perdu.

[X OVO

... *e]x ovo.*

Héron de Villefosse, *Bull. des Antiquaires de France*, 1886, p. 273.

76. — Karlsburg (Transylvanie); est au Musée de Vienne (Autriche). Schiste ardoisier de 0m,054 de long sur 0m,045 de large et 0m,009 d'épaisseur.

1 T·ATTIDIVIXTIDIA
ZMYRNESPOSTIMPLIP

2 TATTIDVIXTNAR
DINVMADIMPET LP

3 T·ATI·DIVIXTI·DIAMI
SVS·AD·VETERES·CIC

4 ·T·ATTI·DIVIXT·DIA
LIBANVADIMPEXOVO

1. — *T(iti) Atti(i) Divixti diazmyrnes post imp(etum) lip(pitudinis).*

2. — *T(iti) Atti(i) Divixti nardinum ad impet(um) lip(pitudinis).*

3. — *T(iti) At(t)i(i) Divixti diamisus ad veteres cic(atrices).*
4. — *T(iti Atti(i) Divixti dialibanu(m) ad imp(etum) ex ovo.*

Mittheilungen der k. k. central Comm. zur Erforschung und Erhaltung der Baudenkmale, 1857, p. 287; Grotefend, *Epigraphisches*, Hanovre, 1857, t. I, p. 5; *Mittheil. der k. k. central Comm.*, 1858, p. 51; Ackner et Müller, *Die romischen Inschriften im Dacien*, Vienne, 1865. p. 112, n° 536; Sacken et Kenner, *Die Sammlungen des k. k. Münz- und Antiken-Cabinets*, Vienne, 1866, p. 127, n° 11; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 128, n° 3 (tirage à part, p. 7); Grotefend, p. 22, n° 7; Wilmanns, *Exempla*, n° 2758; *C. I. L.*, t. III, n° 1636.

77. — **Kenchester** (Herefordshire); perdu. Semble avoir eu 0m,04 de long, 0m,035 de large et 0m,008 d'épaisseur. Copie de Roach Smith.

1 T·VINDAC·ARIO
VISTI·ANICET

2 T·VINDACI·AR
OVIST·NARD

3 ▩VINDAC·ARI
OVISTI·CHLoRoN

4 T·VINDAC·ARIO
VISTI·IVIN

1. — *T(iti) Vindac(ii) Ariovisti anicet(um).*
2. — *T(iti) Vindaci(i) Ariovist(i) nard(inum).*
3. — *[T(iti)] Vindac(ii) Ariovisti chloron.*
4. — *T(iti) Vindac(ii) Ariovisti . . . . . .*

Sur les plats, d'un côté :

SENIOR

de l'autre :

SEN

Roach Smith, *Journal of the British archaeol. Association*, t. IV, p. 280; Simpson, *Monthly Journal of medical science*, 1851, p. 250, et pl. III, fig. 10; Becker, *Jahrb. für Phil. und Pädag*, t. LXXVII, p. 589; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 163, n° 67 (tirage à part, p. 41); Grotefend, p. 121, n° 100; Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon*, p. 242; Simpson, *Archaeolog. essays*, t. II, p. 285 (avec une planche); *C. I. L.*, t. VII, n° 1320.

78. — **Lambèse** (Algérie); perdu. « Petite pierre d'un gris-verdâtre, oblongue, polie, peu épaisse, réduite presque entièrement à la forme triangulaire par la cassure de l'angle supérieur gauche. » Copie de Bertherand.

1 CASVTAMAND
STACTADASPRIT

2 CASVTAMAND
PVNCTADEPIFOR

1. — *G(aii) Asu[e]t(inii) Amandi stact(um) ad asprit(udinem).*
2. — *G(aii) Asu[e]t(inii) Amand(i) punct(um) ad epifor(as).*

Bertherand, *Revue africaine*, 1875, p. 437; Papier, *Bull. de l'Académie d'Hippone*, 1891, p. XLIII.

79. — **Lavigny**, canton de Voiteur (Jura); est au Musée de Lons-le-Saulnier. Stéatite verdâtre de $0^m,052$ de long sur $0^m,045$ de large et $0^m,008$ d'épaisseur.

1 CCASSICENSORISDIA
LEPIDOSADASPRITVD

2 CCASSICENSORISDI
AMISVSADASPRITV

3 CCASCENSORIS
SP-ERIONADCLAR

1. — *G(aii) Cassi(i) Censoris dialepidos ad aspritud(ines).*
2. — *G(aii) Cassi(i) Censoris diamisus ad aspritu(dines).*
3. — *G(aii) Cas(sii) Censoris sph(a)erion ad clar(itatem).*

Camuset, *Gazette des hôpitaux*, 15 décembre 1875, tiré à part sous ce titre : *Un nouveau cachet d'oculiste romain*, Lons-le-Saulnier, 1879, in-8; *Revue des Soc. sav.*, 7e série, t. IV, 1881.

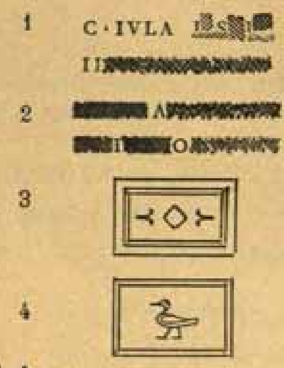
80. — **Leicester**; est au Musée de Leicester. Sceau arrondi de $0^m,015$ de diamètre; n'est peut-être pas un cachet d'oculiste.

C PAL ·
GRACILIS
(*Tête humaine*)

G(aii ?) Pal...... Gracilis.

Ephem. epigr., t. III, p. 147, n° 136; A. Franks, *Proceedings of the Soc. of Antiq. at London*, 2e série, t. V, 1875, p. 271.

81. — Lillebonne; est au Musée du Havre. Stéatite verdâtre de 0m,036 de long sur 0m,013 de large et 0m,007 d'épaisseur.



1. — *G(aii) Jul(ii) A......*
2. — *[G(aii) Jul(ii)] A......*

Sur les plats, d'un côté :

a. ATIN?

de l'autre :

b.

Héron de Villefosse et Thédenat, *Bull. mon.*, 1883, p. 156 et suiv. (avec une gravure); Mowat, *Bull. épigr. de la Gaule*, 1883, p. 258.

82. — Lillebonne; paraît perdu. Copie de Tôchon d'Annecy. Stéatite verdâtre de 0m,040 de long et de large sur 0m,009 d'épaisseur.

1 TIBIVLCLARIDI
ALIBANVADIMP

2 TIBIVLCLARIDI
ARHODONPIMP

3 TIBIVLCLARI
DIAMISADVC

4 TIBIVLCLARIDI
AL ƎPIDADASꝚ

1. — *Tib(erii) Jul(ii) Clari dialibanu(m) ad imp(etum).*
2. — *Tib(erii) Jul(ii) Clari diarhodon p(ost) imp(etum).*

3. — *Tib(erii) Jul(ii) Clari diamis(us) ad v(eteres) c(icatrices).*
4. — *Tib(erii) Jul(ii) Clari dialepid(os) ad aspr(itudinem).*

Mém. de l'Acad. de Caen, t. II, 1813, p. 192; Tôchon d'Annecy, n° 21, pl. III; Rever, *Append. au mém. sur les ruines de Lilleb.*, p. 73 (avec une gravure); Cochet, *Bulletin monumental*, t. XXI, p. 289; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 142, n° 25 (tirage à part, p. 21); Grotefend, p. 64, n° 42.

83. — **Lillebonne**; est à Paris, au Musée du Louvre (n° ED, 4619). Serpentine verdâtre de 0m,034 de long, 0m,033 de large et 0m,009 d'épaisseur, à arêtes en biseau.

1 MARC·IVL·FE
L·CIANIDIAC
2 V O II
O

Marci Jul(ii) Feliciani diac.....

Sur l'un des plats, en *graffiti* :

S A R
M

Tôchon d'Annecy, n° 22 et pl. I, fig. 5; Rever, *Mém. sur les ruines de Lillebonne*, p. 78; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 142, n° 27 (tirage à part, p. 21); Grotefend, p. 67, n° 45.

84. — **Littleborough** (Nottinghamshire); perdu.

1 STATVS▒
2 L·VIIIILI2DVCLV CIVЯI

A rétablir sans doute ainsi :

T·ANTSTACTADCLARI
3 B·DIAƎORICV

1. — *Status* (pour *Stactum* ?).
2. — *T(iti) Ant(onii ?) stact(um) a(d) clari(tatem).*
3. — ... *diapsoricum.*

Gentleman's magazine, 1772, p. 415; Simpson, dans *Monthly Journal of medical science*, 1851, p. 248 et pl. III, fig. 8; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 164, n° 73; Grotefend, p. 125, n° 108; *C. I. L.*, t. VII, n° 1321 *a*.

85. — Provenance inconnue ; est à **Londres**, au British Museum.

COLLYR·P·CLOD

Collyr(ium) P..... Clod.....

A. Way, *Archaeological Journal*, t. VII, p. 359, et *Bonner Jahrb.*, t. XX, p. 175; Simpson, *Monthly Journal of medical science*, janv. 1851, et *Annales d'ocul.*, t. XXVI, p. 95; Grotefend, *Philologus*, t. XIII, p. 164, n° 71; Wright, *The Celt*, p. 245; Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 253, et *Nouveau recueil*, p. 75; Grotefend, p. 124; n° 105; *C. I. L.*, t. VII, n° 1317.

86. — **Londres**; est à Londres, au British Museum. Schiste verdâtre de 0m,056 de long, 0m,054 de large et 0m,009 d'épaisseur.

1 SEXIVLSEDATICRO
CODESDIALEPIDOS

2 SEXIVLSEDATI
CROCODPACCIAN

3 IVLSEDATI·CRO
DESADDIATHES

1. — *Sex(ti) Jul(ii) Sedati crocodes dialepidos.*
2. — *Sex(ti) Jul(ii) Sedati crocod(es) paccian(um).*
3. — *[Sex(ti] Jul(ii) Sedati cro[co]des ad diathes(is).*

Way, dans *Archaeological Journal*, t. VII, p. 359, et *Jahrb. des Vereins von Alterthumsfr. im Rhein.*, t. XX, p. 176; Simpson, dans *Monthly Journal of medical science*, janv. 1851, p. 46, et *Annales d'ocul.*, t. XXVI, p. 94; Wright, *The Celt*, p. 245; Becker, dans *Jahrb. für Philol. und Pædag.*, 1858, p. 589, et dans *Heildeberg. Jahrb.*, 1858, p. 852; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 145, n° 32, et t. XIV, p. 627; Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 234, et *Nouveau recueil*, p. 56; Grotefend, p. 73, n° 50; *C. I. L.*, t. VII, n° 1313.

87. — **Lydney** (Gloucestershire) ; est à Lydney-Park, dans la collection de sir Charles Bathurst.

1 IVLIVCVNDI
COLYRMEL,NV*

2 IVLIVCVNDI
COLLYR·PENC

3 IVLIVCVNDI
COLSTACTV

1. — *Jul(ii) Jucundi col(l)yr(ium) melinum.*
2. — *Jul(ii) Jucundi collyr(ium) pen[i]c(illum).*
3. — *Jul(ii) Jucundi col(lyrium) stactu(m).*

Simpson, dans *Monthly Journal of medical science*, 1855, p. 338; A.-W. Franks, *Archaeological Journal*, t. XIII, 1856, p. 281; W.-H. Bathurst, *Proceedings of the Soc. of Antiq. of London*, 1871, p. 100; Klein, nº 118; *C. I. L.*, t. VII, nº 1309.

88. — **Lyon**; paraît perdu. Copie de Grivaud de la Vincelle.

1 L·CAEMI·PATERNI·AVTHE
MER·LEN·EX·O·ACR·EX·AQ

2 L·CAEMI·PATERN·STAC
TON·AD·C·SC·ET·CL

3 L·CAEMI·PATERNI·CRO
COD·AD·ASPRITVDIN

4 L·CAEMI·PATERN·CHE
LID·AD·GENAR·CICA

1. — *L(ucii) Caemi(i) Paterni authemer(um), lene ex o(vo), acr(e) ex aq(ua).*
2. — *L(ucii) Caemi(i) Paterni stacton ad g(enas) sc(abras) et cl(aritatem).*
3. — *L(ucii) Caemi(i) Paterni crocod(es) ad aspritudin(em).*
4. — *L(ucii) Caemi(i) Paterni chelid(onium) ad genar(um) cica(trices).*

Sur l'un des plats et parallèlement aux bords, au-dessus des tranches correspondantes :

a AV

b ST

c CR

d CH

Au(themerum); — *st(actum)*; — *cr(ocodes)*; — *ch(elidonium)*.

Grivaud de la Vincelle, *Recueil des mon. ant.*, t. II, p. 286 et pl. XXXVI, fig. 2; *Wiener Jahrbücher der Literatur*, t. VI, p. 194; Duchalais, p. 224 (t. à p., p. 68); Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, nº 7 (tirage à part, p. 10); Grotefend, nº 11; Wilmanns, *Exempla*, nº 2759; *Bulletin monumental*, 1881, p. 264.

89. — Provenance inconnue; était, au siècle dernier, chez les Jésuites du collège de la Trinité, à **Lyon**; paraît perdu. Copie de Walch.

1 C CINTVSMINI BLANDI
EVVODES AD ASPR

2 C CINTVS BLAN
DI DIAPSOR OPO

3 C CINTVS BLAN
DI DIASMYRNE

4 C CINTVS BLAN
DI SPONG LENI

1. — *C(aii) Cintusmini(i) Blandi euvodes ad aspr(itudinem).*
2. — *C(aii) Cintus(minii) Blandi diapsor(icum) opo(balsamatum).*
3. — *C(aii) Cintus(minii) Blandi diasmyrne(s).*
4. — *C(aii) Cintus(minii) Blandi spong(ia) leni(s).*

Walch, *Sigil.*, p. 40, et *Ant.*, p. 86; Bérald, dans *Gentleman's magazine*, 1754, p. 25, et *Bremischen Magazins*, 1754, p. 43; Saxe, *Epist.*, p. 55; Gough, dans *Archaeologia*, t. IX, p. 236; Tôchon d'Annecy, n° 14; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 134, n° 11 (tir. à p., p. 13); Grotefend, p. 31; Wilmanns, *Exempla*, n° 2757.

90. — **Lyon**, dans le lit de la Saône; est au Musée de Lyon. Stéatite verte de 0m,043 de long sur 0m,015 de large et 0m,008 d'épaisseur.

FEROCISANICETM
ADASPRITVDIN

Ferocis anicetum ad aspritudin(em).

Martin-Daussigny, n° 44 de son *Registre d'entrées*; Grotefend, p. 49, n° 29 *b*; Héron de Villefosse et Thédenat, pl. I, p. 81; Allmer, *Musée de Lyon*, t. IV, p. 513.

91. — **Lyon**; est à Londres, au British Museum. Stéatite verte, à bords arrondis, de 0m,035 de long sur autant de large et 0m,005 d'épaisseur.

1 ·HIRPIDI·POLYTIM·
2 DICENTETVM
3 ·IAGLAVCEV
4 ACHARISTVM

1. — *Hirpidi(i) Polytimi.*
2. — *Dicentetum.*
3. — *Diaglaucen.*
4. — *Acharistum.*

Sichel, *Cinq cachets*, p. 15; Duchalais, p. 208; de Boissieu, *Inscriptions de Lyon*, p. 453; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 140 (tirage à part, p. 19); Comarmond, *Musée lapidaire*, p. 426; Grotefend, p. 58, n° 38.

92. — **Lyon**; est à Paris, au Cabinet des médailles. Ce cachet m'a paru faux. Pierre jaunâtre, à arêtes en biseau, de 0m,050 de long, 0m,048 de large et 0m,012 d'épaisseur.

1 C·IVL LVNARIS DI
ASMYRN AD ASPR

2 C IVL LVNARIS TRI
PVNCT AD ASPRI

3 C IVL LVNARIS
CYNON AD CLAR

4 LVNARIS REGIVM
OPOB AD ASPR ET CAL

1. — *G(aii) Jul(ii) Lunaris diasmyrn(es) ad aspr(itudinem).*
2. — *G(aii) Jul(ii) Lunaris tripunctum ad aspri(tudinem).*
3. — *G(aii) Jul(ii) Lunaris cynon ad clar(itatem).*
4. — *Lunaris regium opob(alsamatum) ad aspr(itudinem) et ca-l(iginem).*

Danicourt, *Note sur deux cachets d'oculiste romain*, Paris, 1884, in-4°; Mowat, *Bulletin épigraphique*, 1884, p. 256; Espérandieu, *Note sur un cachet inédit d'oculiste romain*, Paris, 1891, in-8, p. 19.

93. — **Maestricht**; paraît perdu. Copie de Saxe.

1 C LVCCI·ALEXANDRI DIAL
EPIDOS AD ASPRITVDINE

2 C LVCCI·ALEXANDRI LENE
AD OMNEM LIPPITVDINE

3 C LVCCI·ALEXANDRI AD CALI
CINES ED SCABRITIAS OMNES

4 C LVCCI·ALEXANDRI CROCO
DES AT ASPRITVDINES

1. — *G(aii) Lucci(i) Alexandri dialepidos ad aspritudine(s).*
2. — *G(aii) Lucci(i) Alexandri lene ad omnem lippitudine(m).*
3. — *G(aii) Lucci(i) Alexandri ad cali[g]ines e[t] scabritias omnes.*
4. — *G(aii) Lucci(i) Alexandri crocodes a[d] aspritudines.*

Saxe, *Epist.*, p. 9 (avec une planche); Gough, dans *Archaeologia*, t. IX, p. 238; Tôchon d'Annecy, n° 19; Orelli, n° 4233; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 153, n° 45 (tirage à part, p. 32); Grotefend, p. 89, n° 65.

94. — **Mandeure**; est au Musée de la Société archéologique de Montbéliard. Réglette en stéatite terminée par une crête amincie : longueur, 0m,036; largeur, 0m,006; épaisseur, 0m,009.

T·ANTISTI·OMVL
AD·ASPRITVDIN

T(iti) Antisti(i) Omulli ad aspritudine(m).

Wetzel, *Mém. de la Soc. d'émulation de Montbéliard*, 1860; Duvernoy; *Notice sur le pays de Montbéliard*, 1869, p. 15 et pl. XI; Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 265, et *Nouveau recueil*, p. 87; Grotefend, n° 3.

Ém. Espérandieu.

(*A suivre.*)

TERMINOLOGIE

DES

MONUMENTS MÉGALITHIQUES

La terminologie en usage pour désigner les monuments mégalithiques, et d'autres qu'on en a longtemps rapprochés à tort, n'est pas encore fixée d'une manière définitive : cela s'explique par le fait qu'elle est d'origine assez récente et plutôt savante que populaire. Nous allons passer en revue, dans cet essai, les désignations les plus souvent usitées par les archéologues[1], après avoir étudié, dans deux articles précédents, celles qui sont proprement populaires et les légendes dont ces désignations offrent parfois comme le raccourci[2].

I. — *Monuments mégalithiques, mégalithes.*

Ces heureuses expressions ont remplacé celles de *monuments celtiques* ou *druidiques*, qui furent presque universellement adoptées jusque vers 1865[3]; on en attribue l'invention à René Galles[4].

1. Il n'y a rien à tirer de l'absurde « vocabulaire étymologique des différents noms des monuments celtiques », inséré dans l'ouvrage de Cambry, p. 290-318. On y trouve des termes comme *Batieia*, *Baitylos*, *Celtae* et même *Columna*!

2. Cf. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 195, 329.

3. M. Cartailhac affirmait en 1881, au Congrès d'Alger, que « nous avons tous abandonné les termes de dolmens, cromlechs, cairns, etc. » (*Assoc. française*, 1881, p. 733). A quoi Henri Martin répondit justement que cet abandon (dont il n'a jamais été question) n'aurait d'autres conséquences que de jeter la confusion dans l'archéologie (*ibid.*).

4. « C'est au Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques à Paris en 1867 que le terme de monument *mégalithique*, déjà en usage

Elles ont cependant été critiquées, comme à la fois trop restreintes et trop générales, par Worsaae, Maury, Schuermans et d'autres[1]. L'observation de M. Schuermans[2], suivant lequel il faudrait dire *mégalolithique*, accuse une connaissance insuffisante de la langue grecque, où l'on trouve des doublets comme μεγάθυμος = μεγαλόθυμος, μεγάδοξος = μεγαλόδοξος. Les désignations générales de « monuments en pierres brutes » (*rude stone monuments* de Fergusson) et de « monuments de pierre vierge[3] » n'ont pas prévalu. Fergusson a très justement opposé, dans l'histoire de l'architecture, le style mégalithique au style microlithique, le premier cherchant à rendre sensible la force employée pour remuer les matériaux, le second tendant à donner l'impression de la force moins par les matériaux isolés que par leur combinaison[4]. Cette considération milite en faveur de l'expression de *monuments mégalithiques*, qui paraît, du reste, avoir définitivement passé dans l'usage, à côté de celle de *cryptes mégalithiques*, appliquée plus particulièrement aux allées couvertes et aux dolmens[5].

II. — *Ancienneté de la terminologie usuelle.*

Le plus ancien exemple que l'on ait relevé du mot *cromlech* est dans une traduction de la Bible en gallois, faite par l'évêque Morgan (1588)[6], où l'expression « les cavernes des rochers » (*Isaïe*, II, 21) est rendue par *cromlechydd y creigiau*. Au sens archéologique, il se trouve d'abord dans une description d'antiquités par le Rév. John Griffith of Llanddyfnan (1650), où des « cells of stone » sont appelés *cromlechaw*. Dans la *Bri-*

au sein de la Société polymathique du Morbihan, fut définitivement adopté. » (Cartailhac, *France préhist.*, p. 177.)

1. *Congrès de Paris*, p. 193.
2. Schuermans, *La Pierre du Diable*, p. 1.
3. H. Martin, *Études*, p. 160.
4. Fergusson, *Rude stone monuments*, p. 40.
5. Cartailhac, *France préhist.*, p. 162 et suiv.
6. *Encycl. Brit.*, 9e éd., s. v. *Cromlech*.

tannia de Camden (édit. de 1759, citée par M. Schuermans), on rencontre les termes *meinen-gwyr*, *maen-gwyr*, *crom-lhech*, *histvaen*, comme étant les noms donnés par le peuple du pays de Galles aux monuments en pierres brutes. Les mots *dolmen*, *menhir*, *cromlech* ne paraissent ni dans Caylus, ni dans les œuvres des autres antiquaires français jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. M. Schuermans[1] a relevé un passage de Millin[2], où il est dit qu'on voit fréquemment, en Cornouailles, des piliers de pierre, etc., appelés *meini-gwyr*, *llech*, *carneds*, *cromlechs*, termes qui figurent, en effet, dans un article de Stephen Williams, publié en 1740[3]. Legrand d'Aussi[4] dit qu'en bas-breton les obélisques s'appellent *ar-men-ir* et qu'il est disposé à accepter cette expression[5]. Plus loin, il cite la désignation locale *lichaven* ou *leek-a-ven* pour trilithe et propose de la transformer, « en l'adoucissant un peu », en *lécavène*. Ce mot *lichaven*, imprimé *liehaven*, paraît déjà, en 1750, dans un ouvrage de Deslandes[6] et, douze ans plus tard, dans le tome V du *Recueil* de Caylus[7]. D'après Le Pelletier[8], au commencement du XVIII[e] siècle, dans l'évêché de Léon, les dolmens s'appelaient *liac'h* ou *leac'h*; en Argol et en Trégarvan (arrondissement de Châteaulin) on trouvait aussi la désignation de *liaven*[9].

Latour d'Auvergne, dans ses *Origines gauloises* (1796, p. 24), appelle *dolmin* une « table soutenue par trois énormes quartiers de rocher » à Locmariaker; Legrand d'Aussi, toujours désireux d'« adoucir » les mots, écrivit *dolmine*. Je ne connais pas

1. *Mat.* VI, p. 82.
2. *Abrégé des transactions philosophiques*, trad. de l'anglais par Gebelin, Paris, 1789.
3. *Philosoph. transactions*, 1739-40, t. XLI, p. 471, 473.
4. Legrand d'Aussi, *Mémoires sur les anciennes sépultures nationales*, in *Mém. de l'Inst. nation. des sciences et des arts, Sc. polit.*, t. II, fructidor an VII, 1798.
5. *Ibid.*, p. 545.
6. *Recueil des traités de physique et d'histoire naturelle*, t. II, p. 42.
7. P. 380 (publié en 1762).
8. *Dictionn. breton-français*, s. v. *Liac'h*.
9. *Revue celtique*, I, p. 228.

d'exemples plus anciens du mot *dolmen*, qui est plutôt gallois que bas-breton[1]. Dans le premier volume des *Mémoires de l'Académie celtique* (1807), les mots *dolmen* et *menhir* sont déjà usités comme s'ils étaient généralement compris[2]. En 1809, Chateaubriand se sert du mot *dolmen* dans les *Martyrs*[3]. Millin, en 1814[4], prétend que ce mot fut d'abord adopté par Bodin, et remarque qu'il n'est pas plus autorisé par la tradition que ceux de *peulvan* et de *cromlech*; on ne le trouve pas encore dans l'édition du *Dictionnaire de l'Académie* publiée en 1835[5]. De ce qui précède, il faut retenir que *dolmen*, comme *menhir*, est un terme demi-savant, dont la forme néo-celtique ne doit pas être alléguée comme un argument dans la controverse pendante sur l'ethnographie des constructeurs de dolmens[6].

III. — *Dolmens, allées couvertes.*

« Le nom de *dolmen* s'applique à tout monument en pierre, couvert ou non couvert de terre, d'une dimension suffisante pour contenir plusieurs tombes et formé d'un nombre variable de blocs bruts (les tables), soutenus horizontalement au-dessus du niveau du sol par plus de deux supports[7]. »

1. *Acc.* III, p. 212.
2. *Acc.* I, p. 261, 398; cf. Schuermans, *La Pierre du Diable*, p. 9.
3. Passage cité par Littré, *s. v.*
4. *Mag. encycl.*, 1814, t. IV, p. 188.
5. Dans la 3e édition du *Dictionnaire général* de Napoléon Landais (1836), on lit : « *Dolmin*, chez les anciens Gaulois, roche isolée qui marquait le tombeau d'un guerrier. » La 10e édition du *Dictionnaire* de Boiste (1841) donne la forme *dolmen* avec la définition suivante : « Roche isolée marquant une tombe cyclopéenne ou celtique. »
6. Schuermans a suffisamment montré (*Matériaux*, t. VI, p. 84) l'erreur d'Edelestand Duméril, qui croyait retrouver le mot *dolmen* dans le *mandoel* des gloses malbergiques (*Lex Salic.*, LVIII, 4). Il a fait voir aussi que le nom de *Roche menhir*, porté par une pierre isolée près de Liège, ne contient pas le mot néo-celtique *menhir*. Doit-on l'expliquer, avec quelques archéologues belges, par le wallon *rogde minir* = rouge minière (*Mat.* VI, p. 85)? On pourrait aussi traduire *Roche Monsieur* (all. *mein Herr*), à rapprocher de la *Cova del Misser*, dolmen des Pyrénées-Orientales (*Msa.* t. XI, p. 5).
7. Bonstetten, *Essai sur les dolmens*, Genève, 1865, p. 3. M. Cazalis de Fon-

Cette définition est satisfaisante : elle écarte de la classe des dolmens les monuments des Baléares, de la Sardaigne, de Malte, les constructions dites cyclopéennes d'Italie et de Grèce, enfin les *stone-cists* ou *kistvaens*, qui doivent cependant être étudiés en corrélation avec les dolmens.

« Le dolmen est un monument fait de dalles placées de champ en terre, auxquelles on donne le nom de piliers, supportant d'autres dalles horizontales formant plafond, appelées tables. Le dolmen se divise souvent en plusieurs chambres auxquelles on accède par un couloir de même construction ; dans ce dernier cas, le monument prend le nom d'allée couverte[1]. »

Le mot *dolmen* (*table de pierre*)[2] a pris, en France, un sens trop général et a souvent été appliqué aux allées couvertes[3], qui en diffèrent par l'existence d'un couloir d'accès. Il faut s'appliquer à distinguer ces monuments, dont la distribution n'est pas identique, bien qu'il y ait entre eux une connexité évidente. Lisch a pensé que le dolmen était devenu une allée couverte par des agrandissements successifs ; on prolongeait le monument, en vue de nouvelles sépultures, en y ajoutant le nombre nécessaire de supports et de tables et en avançant le bloc de fermeture[4]. Mais, comme l'a fait observer M. Cazalis[5], ce système ne pouvait convenir pour agrandir les dolmens sous tumulus. Aussi « les tribus qui avaient adopté la mode des dolmens couverts firent d'emblée des allées destinées à recevoir des sépultures successives ; c'est ce que nous voyons surtout dans la Bretagne, à Gavr'inis et au Mané-Lud[6]. » On a, du reste, signalé en Bretagne même de

douce propose de corriger à la fin : « par [deux ou] plus de deux supports » (*Allées couvertes*, 1873, p. 24, note 3), par la raison qu'il y a dans le midi des dolmens à deux supports seulement.

1. P. du Chatellier, *Époques*, p. 18.

2. *Dolmen* est féminin en breton ; *dol* ne se doit dire qu'après l'article féminin *an* ; autrement, il faudrait prononcer *taol*, *tol*. En outre, *taol*, *tol*, loin d'être un mot celtique, est la forme bretonne du latin *tabula* (D'Arbois de Jubainville, *Revue celt.*, t. XIV, p. 3).

3. Hamy, *Congrès de Stockholm*, t. I, p. 255.

4. Bonstetten, p. 9.

5. *Allées couvertes*, 1873, p. 25.

6. *Ibid.*, p. 25.

nombreux exemples d'agrandissements et d'altérations de la construction primitive[1].

Les mots de *dolmen* et d'*allée couverte* (*Ganggräber*, *Gånggrift*)[2] tendent à remplacer, dans toutes les langues de l'Europe, les désignations locales des mêmes monuments, *cromlech* en Angleterre[3], *dös* ou *dys* en Scandinavie[4], *mamra* en Portugal[5], *anta* en Portugal et en Galice[6], *garita*, *arca* dans l'Estramadure, *stazzona* ou *tola* (= *tavola*), en Corse[7], sans compter celles qui impliquent des croyances populaires et dont il a déjà été question. Les dolmens sous tumulus s'appellent, en anglais, *chambered barrows* ou *chambered cairns*[8]; cette dernière expression est impropre, le mot *cairn* désignant, en vérité, un galgal[9]. Deux dolmens juxtaposés sont dits *dolmen géminé* ou *double dolmen* : tel est le *double cromlech* de Plas-Newydd[10].

Le mot *ladère*, aujourd'hui inusité, désignait, au commencement de ce siècle, une table de dolmen (de *lac'h*, pierre, et *derc'h*, debout)[11].

IV. — *Demi-dolmens*[12].

« Les demi-dolmens sont des tables de pierre, appuyées, d'un

1. *Congrès de Norwich*, p. 220.
2. *Congrès de Stockholm*, p. 153.
3. *Archaeologia*, t. XXXVIII, p. 253.
4. *Congrès de Stockholm*, p. 153.
5. *Congrès de Copenhague*, p. 97.
6. *Ibid.* Personne ne voudra plus expliquer *anta* par *templum in antis*, comme l'a proposé Roulin, *Comptes rendus de l'Acad. des sciences*, 19 avril 1869. L'étymologie ἄντα donnée par Moraës est une simple niaiserie.
7. A. de Mortillet, *Monum. mégal. de la Corse*, p. 16.
8. Greenw., p. 3. On ne trouve pas ces locutions dans le *New English Dictionary* de Murray.
9. En gaëlique, *carn* signifie « amas de pierres » (Murray, *A new Dictionary*, s. v.).
10. Jewitt, *Grave-mounds*, p. 54, fig. 41.
11. *Msa.* I, p. 4; II, p. 164, où Fréminville interprète *leach-derch* par « pierre plate sacrée. »
12. Les spécimens de ces monuments ne se trouvent guère qu'en France et en

côté, sur deux colonnes, comme les dolmens, et dont l'autre flanc porte immédiatement sur la terre[1]. » Cette définition de Mahé est inexacte : le seul trait caractéristique du demi-dolmen, c'est qu'une des extrémités de la table porte directement sur le sol. Quelques archéologues ont considéré les demi-dolmens comme les plus anciens[2], d'autres comme très récents[3] : la plupart paraissent penser, aujourd'hui, que ce sont simplement des dolmens à moitié effondrés[4]. En 1868, on écrivait de Pontlevoy aux *Matériaux* que, par suite de fortes gelées, la table du dolmen connu sous le nom de *pierre de minuit* s'était effondrée et brisée en trois morceaux : « Deux des supports ayant tenu bon, le plus considérable de ces trois fragments continue d'être soutenu d'un côté par eux, tandis que, du côté opposé, il repose à terre, formant ainsi un véritable demi-dolmen. Voilà un argument bien décisif à l'appui de l'opinion qui voit dans les demi-dolmens, non pas un monument spécial complet, mais bien les restes de dolmens ruinés[5]. » L'argument est loin d'être « décisif ».

A côté de demi-dolmens, où il paraît incliner à voir « des monuments d'une architecture spéciale », M. P. du Chatellier a signalé, dans le Finistère, deux *demi-allées couvertes*[6] : ce sont des allées couvertes « qui, au lieu d'être recouvertes de tables, sont formées de deux rangées de pierres longues inclinées l'une vers l'autre, dont les bases sont distantes l'une de l'autre de 1 mè-

Angleterre. Gravures : Nadaillac, *Premiers hommes*, fig. 104 (Maintenon); *Msa.* VIII, p. 130, pl. II, 1 (Kerdaniel en Morbihan); Fergusson, fig. 130 (Poitiers), fig. 131 (Kerland); *Mat.* IX, p. 195 (Breuilaufa dans la Haute-Vienne). La figure 129 de Fergusson, empruntée à Mahé, est de pure fantaisie; elle a été supprimée dans l'édition française de son livre. Les demi-dolmens ont de bonne heure attiré l'attention. Cambry (p. 231) rapporte une hypothèse d'après laquelle l'absence de supports dans les demi-dolmens aurait eu pour objet de faciliter aux victimes l'ascension de la table du sacrifice; cette absurdité a été répétée depuis (*Msa.* I, p. 31; cf. *ibid.*, VIII, p. 132).

1. Mahé, p. 27.
2. *Kilkenny Journal*, 1868-69, p. 40.
3. Fergusson, p. 346.
4. Cf. *Mat.* IX, p. 194.
5. *Mat.* IV, p. 6.
6. P. du Chatellier, *Époques*, p. 21 et pl. VII.

tre à 1m,50, se réunissant au sommet pour faire toit. » C'est d'un monument pareil que s'est inspiré le dessinateur du demi-dolmen dans l'ouvrage de Mahé[1].

V. — *Cists, stone-cists, kistvaens.*

Le second de ces mots est hybride, les deux autres viennent de la Bretagne insulaire [2]. Ils désignent des coffres de pierre (en suédois *hällkista*) [3], qui se distinguent des chambres mégalithiques en ce qu'ils sont clos de tous côtés.

VI. — *Menhirs, peulvans.*

On désigne ainsi des obélisques bruts (du bas-breton *maen*, pierre, et *hir*, long [4]; de *peul*, poteau, et *maen*, pierre) [5]. De deux pierres levées à Gourin (Morbihan), la plus grande est dite *er-maen-hir*, l'autre *er-maen-berr* (la pierre courte)[6]. Un autre équivalent de *menhir* est *min-sao* (pierre levée), qui est bientôt tombé en désuétude [7] ; le mot de *peulvan* s'efface lui-même aujourd'hui devant celui de *menhir*.

On a voulu rapprocher du mot *menhir* le nom de l'idole des Saxons *Irminsul*, écrit pour la circonstance *Hir-min-sul* (pierre longue carrée) [8]; mais cette hypothèse est absurde, *Irminsul*

1. Mahé, pl. I, fig. 3.
2. *Acc.* III, p. 222.
3. *Congrès de Stockholm*, p. 153.
4. « *Hir* se prononçait certainement *siros* au temps de César; *men* est un mot qui a, comme *hir*, perdu ou modifié une partie de ses éléments. » (D'Arbois de Jubainville, *Revue celt.*, XIV, p. 3.)
5. Le Gonidec, dans son *Dictionnaire*, traduit *peulvan* par « poteau de pierre ». Ce composé étant récent, il est impossible de le rapprocher, comme on l'a fait, du slavon *balwan* ou *bolwan*, qui signifie pilier, statue, idole (*Revue celt.*, XI, p. 369).
6. Mahé, p. 209.
7. *Acc.* III, p. 208. Fréminville signale dans le Morbihan un menhir dit *men-brdo-sao*, nom qu'il interprète par « pierre élevée du diable » (*Msa.* VII, p. 150).
8. *Acc.* III, p. 211.

étant la colonne (*Saeule*) du dieu germanique Irmin, identifié à Mars[1].

En Corse, les menhirs s'appellent *stantara* (nom inexpliqué), *monaco* (moine) ou *colonna*[2].

VII. — *Lichavens.*

Ce mot, dérivé de *lec'h*, table, et de *maen*, pierre, a été francisé dans l'école de Cambry en *lécavène*. On désigne ainsi des trilithes, formés de trois pierres dont deux, fichées en terre, supportent la troisième qui forme linteau[3]. Les cercles de Stonehenge, en Angleterre, sont formés d'une série de trilithes juxtaposés.

VIII. — *Cromlechs, enceintes.*

Le cromlech est un cercle de pierres (de *crom*, courbe, et de *lec'h*, pierre)[4]. Nous avons rapporté ci-dessus les plus anciens exemples connus de ce terme, qui, dans les îles Britanniques, a longtemps désigné les dolmens, et qu'on s'accorde de plus en plus à réserver aux rangées de pierres, menhirs ou simples blocs, formant un cercle, une ellipse ou toute autre figure. Le composé breton *maen-gwar* (pierres en cercle) est inusité[5]. Les Anglais appellent encore ces monuments *stone circles*, *circles of standing stones* et cessent presque généralement d'appliquer le nom de cromlech aux dolmens[6]. En Scandinavie, les cromlechs s'appellent *sten-*

1. Mogk, *ap.* Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, t. I, p. 1056. Voir, sur Irminsul, *Acc.* III, p. 162, 172; IV, p. 141; Beaulieu, *Archéol. de la Lorr*, I, p. 199; II, p. 256; *Mat.* XXII, p. 384.

2. A. de Mortillet, *Mon. mégal. de la Corse*, p. 34.

3. Cazalis, *Allées couvertes*, p. 25.

4. « L'origine celtique du mot breton *krom* « courbe » ne paraît pas démontrée; on croit généralement que ce mot a été emprunté au germanique. » (D'Arbois de Jubainville, *Revue celt.*, t. XIV, p. 3.)

5. Cambry, p. 84.

6. *Encyclop. britannica*, 9e édit., s. v. *Cromlech*. Cf. John O'Gilvie, *The impe-*

sättningar (enceintes de pierre) et les cromlechs naviformes sont dits *skeppssättningar* (enceintes en forme de bateau)[1].

H. Martin[2] a popularisé l'erreur que le cromlech est la pierre du dieu *Crom*, symbolisant le cercle cosmique, le serpent de l'Infini et de l'Éternité. En réalité, nous connaissons par la *Vie de saint Patrice* une idole irlandaise nommée *Cenn Cruach* (tête sanglante) ou *Cromm Cruach* (croissant sanglant), que l'on adorait au milieu d'un cercle de douze autres idoles[3], mais il n'y a pas eu de dieu celtique *Crom*, quoi qu'en dise H. Martin d'après la *Chronique des Quatre Maîtres*[4].

Fréminville a décrit sous le nom de *carneilloux* des espèces de cromlechs irréguliers comme en voit à Trégunc près de Concarneau ; il interprète *carneillou* par « cimetière », mais ne prouve pas que ces pierres dispersées marquent l'emplacement d'une nécropole[5].

Le terme d'*enceinte* est souvent préférable à celui de *cromlech*, parce qu'il ne préjuge ni de la forme de la construction (il y a des enceintes rectangulaires, ovales, etc.), ni de l'emploi de pierres pour en marquer les limites. Les enceintes sont parfois appelées des *camps*, par suite de l'idée (généralement fausse) qui leur attribue un but militaire[6]. Mahé les a qualifiées de *téménes* (du grec τέμενος)[7], expression qui a le double tort de préjuger leur destination religieuse et d'appliquer à un monument occidental une désignation purement grecque. Aussi n'est-il question des *téménes* que dans les écrits de la première moitié du siècle ; ce vocable harmonieux a été rejoindre celui de *lécavène*.

rial Dictionary of the English language, Londres, 1882, art. *Cromlech*; il donne cependant encore, comme spécimen de cromlech, la gravure d'un dolmen.

1. *Congrès de Stockholm*, p. 614.
2. H. Martin, *Études*, p. 79, 193, 203, 226.
3. *Revue celt.*, I, p. 260; d'Arbois, *Cycle mythologique irlandais*, p. 105 O'Curry, *On the manners*, etc., t. II, p. 6.
4. H. Martin, *Études*, p. 275.
5. *Msa.* XIV, p. 15.
6. Voir les justes observations de Mahé, p. 37.
7. *Ibid.*

IX, X. — *Alignements, avenues.*

Les alignements et les avenues se composent de menhirs ou de cromlechs disposés avec une certaine symétrie. La croyance que les emplacements occupés par ces pierres avaient servi à des réunions leur a fait donner, dans l'école de Cambry, le nom de *mallus*[1], mot bas-latin signifiant « lieu où se rend la justice[2] », que l'on a appliqué aussi, mais très arbitrairement, aux dolmens[3].

Nous définissons maintenant quelques monuments qui ne rentrent pas dans la classe des mégalithes proprement dits, mais qui s'associent souvent avec eux.

XI. — *Galgals.*

Le mot hébreu *gal* ou *galgal* (גלגל)[4] désigne des monceaux de cailloux sans liaison de ciment qui présentent généralement une forme conique[5]. Les Anglais les appellent *cairns*[6]. Les galgals contiennent quelquefois des chambres mégalithiques dont ils forment l'enveloppe extérieure. Dans le centre et le midi de la France, les monceaux de cailloux s'appellent aussi *clapiers*[7] et *castellets*[8]; en Auvergne et dans les Hautes-Alpes on les nomme *chirats*[9]; enfin, les désignations de *murgers*, *mergers*, *meurgeys*, *morgeys*, etc., sont fréquentes dans le centre et dans l'est[10].

XII. — *Roulers.*

« Ce nom anglais, dit Mahé[11], se donne à de grosses pierres

1. Cambry, p. 227, 306; *Msa.* I, p. 2, 29.
2. Cf. Du Cange, *s. v. mallum, mallus.*
3. Par ex. *Acc.* V, p. 321. Mahé parle du *mallus* de Carnac, p. 11.
4. Cf. Henry, *Ra.* 1850, p. 482.
5. Mahé, p. 21.
6. Greenwell, p. 2.
7. Voir Littré, *Dict. s. v.* et *Msa.* t. VI, p. 13.
8. *Revue d'anthrop.*, 1888, p. 49.
9. *Congrès archéol.*, 1879, p. 454.
10. *Ibid.*, p. 456; Littré, *s. v.*
11. Mahé, p. 39.

placées avec tant d'art en équilibre qu'avec un doigt on peut les mettre en mouvement. » Ces pierres, appelées aussi pierres branlantes, tremblantes, tournantes, mouvantes, etc. [1], ne sont le plus souvent que des jeux de la nature [2], mais il est parfois incontestable que les hommes, frappés ou amusés de ces jeux, sont venus en aide à la nature et ont complété l'œuvre du hasard. Comme on l'a très bien dit : « Les pierres branlantes appartiennent à la géologie par leur origine, à l'archéologie par leur usage [3]. » M. de Cessac a résumé ainsi ses observations sur les pierres branlantes de la Creuse [4] : « Ce ne sont pas des blocs erratiques, mais des blocs en place. Elles ne sont pas l'œuvre de l'homme, mais le résultat de la désagrégation du granite, et si cette désagrégation fait encore des pierres branlantes, en diminuant les points de contact entre les blocs superposés, elle détruit l'oscillation de celles qui existent en rongeant leurs supports, ce que prouve une pierre branlante du groupe des *Pierres jomâtres* qui oscillait du temps de Barailon, en 1806, et que j'ai trouvée glissée au bas de son support en 1845. De cette observation résulte la conséquence qu'il est impossible dans la plupart des cas d'affirmer qu'un bloc de cette nature est un monument des anciens cultes, si tant est qu'on parvienne à démontrer que ces cultes les aient consacrés, car rien ne prouve que la pierre qu'on observe oscillait il y a deux mille ans. »

Les pierres dites *posées* (mouvantes ou non) sont souvent de simples blocs erratiques.

1. Taillefer, *Antiquités de Vésone*, t. I, p. 37 ; Schuermans, *La Pierre du Diable*. p. 14. Spécimens gravés dans Fergusson, fig. 132, 133 (Pierre Martine), 134 (Huelgoat) ; pierre branlante dite *Great upon little*, dans l'*Archæologia*, t. VI, pl. VI, p. 54 (Cambry, p. 88).
2. Fergusson, p. 347 ; Bertrand, *Archéol. celt. et gaul.*, p. 105 ; opinion contraire dans Taillefer, I, p. 176 et dans un mémoire posthume de Dulaure, *Msa.* t. XII, p. 75.
3. Desmoulins, *Bull. de la Soc. géologique de France*, 4 février 1850 (cité par Cessac, *Ra.* 1881[2], p. 169).
4. *Ra.* 1881[2], p. 169.

XIII. — *Pierres à écuelles.*

Les pierres (ou roches) à écuelles, à fossettes, à bassins, à cupules [1] font quelquefois partie de monuments mégalithiques, mais elles sont, le plus souvent, isolées. Les Allemands les appellent *Näpfchensteine*, *Zeichensteine* ou *Schalensteine* [2], les Anglais *cupped stones* [3]. Il est certain que la forme actuelle des cupules ne peut pas toujours s'expliquer par l'influence des agents atmosphériques et que des idées religieuses ont dû inspirer ceux qui les ont creusées ou agrandies. Ces idées ne sont pas particulières au passé le plus lointain, car il a été constaté que, de nos jours encore, on creuse des écuelles dans les pierres de certaines églises [4], comme on en pratiquait autrefois dans celles des temples égyptiens [5]. L'hypothèse baroque que les pierres à écuelles seraient des cartes topographiques primitives a été récemment soutenue en Allemagne par M. Roediger [6]; elle ne mérite pas d'être discutée.

XIV. — *Tumulus.*

Le terme latin *tumulus*, désignant une colline artificielle, est souvent supplanté, dans l'usage, par l'équivalent anglais *barrow*, qu'on trouve employé, au sens archéologique, dès 1576 [7]. « Les barrows sont des monticules de pierres mêlées de terre, quelquefois de la hauteur d'une table et quelquefois de trente pieds

1. Voir Nadaillac, *Premiers hommes*, t. I, p. 277; *Revue d'anthrop.*, XV, p. 93.
2. Le suédois *elfstenar* (pierre des Elfes) est populaire; la désignation savante correspond à l'allemand *Schalensteine*.
3. Dans la Creuse, on les appelle aussi *bujoux* (cuviers): cf. *Ra.* 1881², p. 167.
4. *Matériaux*, t. XIII, p. 277; *BG.* t. XI, p. 223, 334, 379, 436; XII, p. 42, 94; XIII, p. 43, 309; XIV, p. 97, 172, 263, 499; XV, p. 209, 243; XVIII, p. 315; XIX, p. 61, 83; XXI, p. 45; *Bonn. Jahrb.*, LXXVIII, p. 243; *Correspondenzblatt*, 1888, p. 60.
5. *BG.* XVI, p. 36; XX, p. 284; XXIII, p. 861; XXIV, p. 277.
6. *BG.* XXII, p. 504; XXIII, p. 237, 251, 719; *Arch. f. Anthrop.*, XXI, p. 305.
7. Murray, *Dictionary*, s. v.

ou plus d'élévation... On les nomme aussi *buttes*, *mottes*, *montissels*, *puyjolys*[1], *moutestombes*, *moutussels*, *puyjouis*, *combes*, *combelles*, etc.[2]. » A cette liste de synonymes, on peut ajouter *poipes* (en Franche-Comté), *monceaux* (en Bourgogne), *mollards* (dans le Forez et en Dauphiné)[3], *combles* (dans le Lot)[4]. En Angleterre, où l'on distingue les *long barrows* des *round barrows*, les collines élevées de main d'homme sont dites aussi *lows* (Derbyshire, Staffordshire), *tumps* (Gloucestershire), *houes* (Yorkshire)[5]. Des tumulus juxtaposés et réunis par un mur en terre sont dits *twin barrows*[6]. Le *chambered barrow* est un dolmen sous tumulus. En Allemagne, les tumulus s'appellent généralement *Hügelgräber*, en Suède *högar*[7], en Zélande *terpens*[8], en Russie *kourgans*, aux États-Unis *mounds*, etc.

XV. — *Pseudo-mégalithes.*

Outre de prétendus menhirs et cromlechs qui sont le produit de la désagrégation ou de l'éclatement des roches, on a cité de *faux dolmens*, comme celui de Mosny près la Roche (Luxembourg)[9], et celui de Tiaret (Algérie), dont la table, longue de 23 mètres, a été formée par une longue dalle qui a glissée sur les pentes de la montagne et est venue s'appuyer sur deux montants naturels. Mais ces « dolmens naturels » peuvent avoir néanmoins été utilisés comme lieux de sépulture[10].

---

1. *Pujoulets*, diminutif de *puch*, dans la Gironde (*Acc.* IV, p. 265).
2. Mahé, p. 18.
3. Gras, p. 47; *Congrès archéol.*, 1879, p. 452 (écrit *molards*).
4. Delpon, *Statistique du Lot*, t. I, p. 393.
5. Greenwell, p. 2; Jewitt, *Grave-mounds*, p. 4.
6. Jewitt, *Grave-mounds*, p. 7, 37, fig. 23.
7. *Congrès de Stockholm*, p. 613.
8. *Msa.* II, 26; *Mat.* VII, p. 171.
9. Schuermans, *La Pierre du Diable*, p. 14.
10. *Mat.*, XXI, p. 458. Tout récemment encore, en Belgique, de simples *lusus naturae* ont été pris pour des monuments mégalithiques (cf. *L'Anthropologie*, 1891, p. 631).

Les renseignements qui précèdent sont encore incomplets et manquent presque tous de précision : il serait intéressant de savoir exactement, pour chacun des termes mentionnés plus haut, à quelle époque il paraît dans la littérature scientifique et comment l'usage s'en est répandu. En appelant de nouveau, sur ces petits problèmes, l'attention des archéologues qui ont l'occasion de feuilleter les anciens livres, nous exprimons le vœu qu'ils portent à la connaissance de nos lecteurs les indications complémentaires qu'ils pourraient recueillir à ce sujet.

Salomon Reinach.

LESSING ARCHÉOLOGUE

Parmi les œuvres esthétiques de Lessing, ses études sur l'art antique et sur quelques problèmes de l'archéologie occupent une place très importante. Ce n'est pas sans raison que ses contemporains le plaçaient à côté de Winckelmann. Ces travaux, comme le remarque le regretté Stark dans son excellent Manuel, n'ont pas encore été l'objet d'une étude d'ensemble[1]. Certes, les commentaires ne manquent pas. Les biographes s'arrêtent également aux questions importantes, mais ils laissent volontiers dans l'ombre celles qui ne se prêtent pas aux développements brillants, et surtout ils s'occupent peu de l'état actuel des problèmes soulevés par l'auteur du *Laocoon*. Dans une étude sur *Lessing et l'antiquité*, qui est une contribution à l'histoire de l'hellénisme en Allemagne, nous avons examiné en détail tous les travaux de Lessing sur les anciens; nous les avons discutés à la lumière de nos connaissances d'aujourd'hui, et nous nous sommes efforcé de montrer l'érudit sous son vrai jour. Les pages suivantes sont un chapitre détaché de cette étude de longue haleine qui, en replaçant notre auteur dans le milieu savant de l'Allemagne de 1750 à 1780, examine ses travaux sur le drame antique, sur Homère et Virgile, sur les poètes lyriques, sur les fabulistes et épigrammatistes et expose enfin ses principes philologiques.

Dans tous les genres de poésie Lessing sème des idées nouvelles et fécondes; partout il ouvre des voies inconnues. Il est souvent le premier qui aborde des questions dont l'importance a été mise

1. *Systematik und Gesch. der Archaeologie der Kunst*, p. 208.

en lumière par des recherches ultérieures; s'il n'en donne pas une solution définitive, au moins a-t-il le mérite de faire voir l'intérêt qui s'y attache. Partout où la connaissance des sources antiques suffit, où les lectures dans les bibliothèques ou dans le cabinet de travail sont seules requises, Lessing devient réformateur, et nous faisons bien de le suivre et de l'écouter. Sa logique serrée, son bon sens, ses erreurs mêmes sont instructives. Mais si nous quittons le domaine de la poésie, s'il ne s'agit plus de l'exégèse d'Aristote, mais des beaux-arts, où l'expérience, le commerce quotidien avec les chefs-d'œuvre sont indispensables, nous constatons avec regret que ce grand esprit manque souvent d'originalité et que ses nombreux travaux sur l'art antique, à l'exception de quelques-uns, n'ont pas laissé de trace. C'est que « la langue des formes est moins claire que celle des mots »[1].

Et pourtant quelle vaste érudition dépensent les exégètes de ces œuvres! Regardez les immenses commentaires sur le *Laocoon*, le travail des annotateurs mis au service de ses moindres dissertations dans ce domaine, et vous verrez que même là où l'érudition de nos jours ne peut admettre ses résultats, elle avoue qu'il est bon de suivre son argumentation. Blümner et Schöne, qui ont si bien commenté et analysé ses écrits, disent souvent que même là où aucun des résultats obtenus par leur auteur n'était scientifiquement vrai, ces travaux ont montré le chemin aux études de détail. Très souvent il a deviné ce que les érudits ont prouvé plus tard; mais ce qu'on doit admirer le plus chez lui, c'est la recherche incessante de la vérité, le soin scrupuleux apporté au moindre détail, à la moindre citation. Souvent, disait Lessing, dans ces sortes d'études il est aussi profitable de voir la manière dont on a découvert une vérité, que cette vérité elle-même[2]. En général, il n'aimait pas les études de l'antiquaire. Son esprit exact et rigoureux était rebuté à chaque instant par l'état douteux des informations. Une page éloquente montre ses inquié-

1. Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité, Introduction*, p. 22.
2. *Ehemalige Fenstergemälde im Kloster Hirschau; Œuvres*, XII, 2, p. 383 (éd. Hempel).

tudes[1]. Lui qui aimait tant l'exactitude se voyait forcé de recourir à des estampes et à des reproductions peu fidèles; lui, qui aimait à puiser aux sources mêmes, dut se contenter de Montfaucon.

Deux choses faisaient défaut à Lessing pour devenir le rival heureux de Winckelmann. D'abord, il manquait de sens historique; ensuite il ne connaissait pas l'Italie qui, au XVIII[e] siècle, possédait presque tous les chefs-d'œuvre antiques. Le défaut de sens historique éclate dans l'accueil fait à l'*Histoire de l'art* de Winckelmann. Lessing était occupé du *Laocoon*. Quoique le but de cette œuvre immortelle ne fût nullement de jeter une nouvelle lumière sur les beaux-arts ni sur l'art antique, Lessing s'arrêta au XXVI[e] chapitre et dit : « M. Winckelmann vient de publier son Histoire de l'Art dans l'antiquité. Je ne risquerai pas un pas de plus avant d'avoir lu cet ouvrage. Raisonner à perte de vue sur l'art d'après les idées communes ne peut conduire qu'à des chimères que, tôt ou tard, à sa honte, on trouvera contredites par les œuvres d'art... Quand un pareil homme tient le flambeau de l'histoire, le raisonnement peut hardiment le prendre pour guide. » Après ce compliment il s'attaque à quelques notes historiques, à quelques vétilles, sans dire un mot de l'importance de l'œuvre elle-même. Il en est de même des « Remarques sur l'Histoire de l'Art » retrouvées dans son exemplaire. Il y avait d'abord entre Lessing et Winckelmann cette différence, établie par Goethe, que l'un est arrivé à fonder l'archéologie moderne par l'*intuition*, par le commerce assidu des antiques, tandis que l'autre a cherché par le *raisonnement* les secrets de l'art[2]; ensuite il faut avouer que Lessing, le critique dogmatique par excellence, ne pouvait pas comprendre toute la portée de l'œuvre de Winckelmann. Herder était plus juste. Il demandait un Winckelmann pour l'histoire de la littérature grecque[3], c'est-à-dire un écrivain qui expliquât les phénomènes littéraires par les causes ambiantes, qui portât toute son attention sur les influences mul-

1. *Ueber die Mangel des antiquarischen Studiums*; *Ibid.*, p. 369.
2. *Poésie et Vérité*, livre VIII, p. 95 (éd. Loeper).
3. *Fragmente*, p. 133 (éd. Hempel).

tiples du climat, des mœurs et de la constitution. Mais ce défaut de sens historique n'aurait peut-être pas empêché Lessing de créer des voies nouvelles même dans ce domaine, s'il eût pu vivre longtemps dans le commerce des chefs-d'œuvre de l'art antique. On peut le supposer d'après les résultats qu'il obtint à force de travail et d'érudition et à l'aide de quelques estampes et de quelques musées d'Allemagne.

I

L'idée de faire un voyage en Italie hantait l'esprit de Lessing ; des circonstances extérieures l'en empêchèrent toujours, et lorsque enfin il put s'y rendre, il ne s'intéressait plus guère à l'archéologie. C'est au milieu de ses querelles théologiques qu'il a visité Rome, et son carnet de voyage ne dit même pas un mot du groupe de Laocoon [1]; par contre, nous y trouvons quelques notes sur les manuscrits de Virgile et de Térence conservés au Vatican [2]. Ce voyage ne fut pour lui ni une révélation de l'art antique, comme pour Winckelmann, ni une source nouvelle de vie et de poésie, comme pour Goethe. Du reste, Lessing ne s'occupa d'archéologie qu'à contre-cœur. Presque tous ses écrits concernant ce sujet sont issus de la querelle qu'il avait à soutenir contre Klotz et ses disciples. Que de fois il jette un regard dédaigneux sur toute cette érudition d'antiquaire [3] ! Antiquaire, disons-nous, parce qu'on ne peut parler d'archéologues avant Winckelmann. Malgré l'érudition d'un Montfaucon, malgré les

1. Il est faux qu'on l'ait trouvé un jour devant ce groupe méditant les problèmes qu'il a soulevés. Guhrauer l'affirme (II, p. 540), d'après une notice parue dans un journal en 1805 et qui est une pure fiction. Voy. H. Fischer, *Lessing's Laocoon und die Gesetze der bildenden Kunst*, p. 4.

2. *Tagebuch der italienischen Reise*; Œuvres, XIX, p. 602.

3. « J'estime cette étude, écrit-il à Mendelssohn (5 nov. 1768), à sa juste valeur : un hochet de plus pour raccourcir le voyage de la vie »; à Ebert (18 oct. 1768) : « Écrivez plutôt sur des pierres gravées; vous ferez certainement peu de bien, mais aussi peu de mal »; et à Nicolaï (2 janv. 1770) : « Dans toutes ces vétilles (les antiquités) on pense trop peu pour qu'on ne se fâche contre soi-même. »

connaissances approfondies du côté technique des arts d'un Caylus, malgré la quantité énorme des reproductions des monuments antiques, aucun des savants ne s'élevait à cette hauteur de vue qui fait de l'antiquaire un archéologue dans le sens que nous attachons aujourd'hui à cette qualité[1]. Antiquaire, Lessing le fut aussi. Il connaissait les sources antiques concernant l'art aussi bien, peut-être même mieux que Winckelmann, mais ce qui lui manquait à lui et aux érudits du xviie et du xviiie siècles, c'était la vision nette du caractère propre d'une œuvre d'art; c'était cette imagination ardente et facile à enflammer qui pénètre la pierre et en fait sortir l'idée de l'artiste; c'était cette faculté de distinguer facilement l'analogie et le rapport des choses et d'en assigner les différences, ce goût délicat et pur qui dans chaque siècle et dans chaque style reste fidèle à la nature, au vrai et au beau. Lessing ne voyait pas le rapport entre la vie et les arts, comment l'une influe sur les autres, comment les institutions et les mœurs changent le caractère des œuvres d'art. Et lorsque Winckelmann, doué comme pas un seul avant lui d'une divination qui, malgré le petit nombre des œuvres connues de son temps, a fixé les époques de l'art en Grèce, démontra les influences multiples qui les ont fait naître, il y avait peu de connaisseurs qui pussent comprendre l'importance de ce travail[2]. A cette clairvoyance historique se joint un autre mérite, c'est d'avoir indiqué à l'étude de l'antiquité sa vraie source, qui est la connaissance de l'art.

Si l'on jette un coup d'œil sur l'histoire de ces études, on voit encore mieux le grand mérite de Winckelmann, et combien il était difficile de donner à cette science une forme régulière et d'en composer un tout. A la Renaissance, dit Heyne, dans son mémoire sur Winckelmann[3], on commença d'abord à s'occuper de la topographie de Rome et pendant longtemps les inscriptions

1. Voy. Stark, *op. cit.*, chap. III; Rocheblave, *Essai sur le Comte de Caylus*, livre III, chap. I.

2. En 1805, Goethe croyait encore découvrir dans Quintilien et Velleius Paterculus une division de l'histoire de l'art qui est le principal mérite de Winckelmann.

3. Ce mémoire fut couronné par la Société des Antiquaires à Cassel; le concurrent de Heyne était Herder. Albert Duncker a découvert le manuscrit de ce

firent la seule ou du moins la principale occupation des savants. D'autres se bornèrent à la connaissance des médailles, d'autres encore n'eurent pour objet que les vases et les ustensiles, ou bien les mœurs et les usages des anciens. Souvent on se contentait d'une nomenclature latine des choses les plus communes, et lors même qu'on commença à penser aux ouvrages de l'art chez les anciens, on ne songea pas à en former un système régulier; on s'arrêta seulement à quelques objets particuliers. Il serait naturel de croire que les Italiens auraient été les premiers à étudier et à décrire les grandes et magnifiques œuvres qu'ils ont chez eux; mais c'est ce qu'ils n'ont pas fait. Ils nous ont donné des descriptions aussi longues que fastidieuses de figurines et d'idoles de bronze qui n'offrent pas le moindre intérêt. L'érudition ne leur manquait pas, mais le goût faisait défaut.

Les savants des énormes *Thesauri* connaissaient aussi l'histoire ancienne, particulièrement celle de Rome et de la Grèce. Eux aussi, ils étaient familiers avec les usages et les mœurs des anciens; la mythologie n'avait pas de secret pour eux; mais ils s'occupaient toujours des médailles et des inscriptions. Tout ce que les écrivains grecs et romains avaient dit sur l'art fut dûment enregistré et classé, mais ces érudits avaient peu de connaissances en fait de peinture, de sculpture et d'architecture, et la pratique de l'art leur était inconnue. Les vues d'ensemble manquaient. Le vaste travail de Montfaucon n'avait pas de base solide. Éloigné des trésors de l'antiquité, dit Winckelmann dans la préface de son « Histoire de l'Art », il avait composé son ouvrage avec des réminiscences; obligé de voir par les yeux d'autrui, il n'a pu juger que d'après des gravures et des dessins, ce qui lui a fait commettre de grandes méprises. Son énorme recueil n'est qu'une espèce d'appendice à l'histoire ancienne[1].

dernier et l'a publié en 1882. Heyne, chargé de l'édition des œuvres de Herder concernant l'antiquité, aurait-il laissé à dessein en manuscrit cet éloge? Duncker le croit (voy. *Denkmal Joh. Winckelmanns. Eine ungekrönte Preisschrift Joh. G. Herder's aus dem Jahre 1778. Introduction*, p. 33). Haym (*Herder*, II, 74), ne croit pas à une omission voulue.

1. Voy. Rocheblave, *op. cit.*, p. 255.

Le premier qui aborda les antiquités en connaisseur et qui s'attacha surtout à la technique des arts, fut Caylus. Ses mérites comme précurseur de Winckelmann ont été exposés dernièrement d'une manière irréfutable[1] ; mais quoiqu'il embrassât tout le domaine de l'art de l'Orient et de l'Occident, il borna son étude aux échantillons inférieurs de l'art; or, en art il n'y a que le supérieur qui compte, comme dit son biographe[2].

On avait donc d'une part une érudition mal ordonnée, indigeste, qui, comme le dit Winckelmann, ressemblait aux fleuves qui s'enflent quand on n'a pas besoin de leurs eaux, et qui restent à sec quand elles seraient très nécessaires; et, d'autre part, des reproductions peu fidèles qui subissaient le sort des légendes variant de bouche en bouche. A l'aide de ces matériaux il fallait fonder la science archéologique.

Le premier qui ait introduit cette étude dans les Universités allemandes, et qui lui ait donné une place à côté des explications d'auteurs anciens, a été Christ[3]. Comme Caylus, il maniait le burin et s'efforçait de connaître les procédés techniques des anciens. Winckelmann, dit Goethe, aurait pu profiter beaucoup de son cours, mais il ne l'a pas suivi. Lessing était son auditeur assidu; l'influence du maître sur l'élève se manifesta à plusieurs reprises; mais, jusqu'à l'apparition du *Laocoon*, Lessing s'abstint de ces études. Il ne les a certes pas négligées; il prit note de tout ce qui paraissait dans ce domaine, et il en fit usage dans sa lutte contre Klotz. Christ n'eut pas de successeur immédiat; pourtant le goût pour les antiquités se répandait de plus en plus. Sous l'influence des œuvres de Caylus, traduites en allemand, on prenait plaisir à traiter ces sujets. Mais on ne s'élevait pas

1. Dans la thèse de M. Rocheblave; le savant auteur a seulement quelque peu exagéré les mérites de Caylus en faisant de lui non un digne précurseur, mais presque l'égal de Winckelmann.

2. *Op. cit.*, p. 359.

3. 1701-1756. Ce professeur de Lessing à l'Université de Leipzig mériterait une monographie; la brochure de Dörffel (1878) est insuffisante. Erich Schmidt (*Lessing*, I, p. 40) en a tracé un fin portrait; voy. aussi Justi, *Winckelmann*, I, p. 374. Son Dictionnaire des Monogrammes fut traduit en français par Sellius, Paris, 1750.

assez haut. Les pierres gravées, les médailles intéressaient plus que les statues. La raison en est bien facile à saisir. Les collections de ce genre n'étaient pas rares, même en Allemagne, tandis que les grands chefs-d'œuvre étaient à peine connus par des moulages. La Dactyliothèque de Lippert, ces pâtes dont Christ, Heyne et le cercle artistique de Dresde s'occupaient avec tant d'ardeur, exerçaient plus d'attrait sur les esprits que les œuvres elles-mêmes. Les poètes de Halle voyaient avec plaisir Klotz tracer l'histoire de l'Amour expliquée par les pierres gravées[1].

Au milieu de ce courant où le dilettantisme jouait un plus grand rôle que l'érudition, il devint très difficile de s'élever à un point de vue plus général. Lessing et Winckelmann l'ont fait; l'un pour se rendre compte des règles de l'art en général, l'autre pour créer une histoire de l'art où domine le principe du développement historique soumis à des lois immuables. Ils laissaient loin derrière eux tous ces « marchands d'antiquailles », comme les appelle Lessing, qui n'avaient de l'antiquité que les débris au lieu d'en avoir l'esprit. Winckelmann, déjà pendant son séjour à Dresde, avait publié son livre sur l'Imitation des anciens artistes, travail où se révèle, malgré beaucoup de tâtonnements, un savant dont le coup d'œil est beaucoup plus puissant que celui de tous ceux qui l'entouraient. Nous ne voulons cependant pas diminuer le mérite des amis de l'art, des collectionneurs que Dresde possédait à cette époque, et aux noms desquels se rattache le premier mouvement artistique en Allemagne[2].

Dresde était alors la seule ville allemande où un Winckelmann pût se former. Cette résidence avait acquis sous Auguste II et Auguste III des richesses artistiques, inconnues en Allemagne. Il est vrai que dans l'architecture la simplicité antique se mêlait au baroque, que la sculpture était sous l'in-

1. Dans son livre : *Ueber den Nutzen und Gebrauch der alten geschnittenen Steine*, p. 194-224. Ce livre forme la base de la discussion dans les deux parties des « Lettres archéologiques » de Lessing.

2. Voy. sur le cercle artistique de Dresde, Justi, *Winckelmann*, I, chap. II, p. 245-302, et chap. IV, p. 334-381.

fluence du Bernin, et que dans la peinture l'école de Lebrun régnait; mais à côté des artistes il y avait des connaisseurs qui recommandaient souvent la « tranquillité majestueuse » dans l'art. Tel Algarotti, pour qui l'art des anciens était l'idéal de la beauté. Les peintres Dietrich et Mengs se sont inspirés de ses idées, et on sait l'ascendant que ce dernier a exercé, par ses théories, sur Winckelmann. Non moins grande fut l'influence qu'Oeser, plus tard directeur de l'Académie de dessin à Leipzig, eut sur le fondateur de l'archéologie, pendant l'année que celui-ci passa dans sa maison. De naissance hongroise, Oeser fit ses études à Vienne, où la vie artistique était dominée alors par l'art italien. Si Oeser laisse beaucoup à désirer comme artiste, il est un de ceux qui ont eu la plus grande action sur des hommes de génie. Goethe dans ses Mémoires n'a pas oublié de lui assigner une place éminente dans le développement de son intelligence[1]. Dans ses lettres il en parle avec enthousiasme; c'est Oeser qui lui a appris, dit-il, le chemin du beau, le sentiment de l'idéal et aussi que la beauté consiste dans la simplicité et dans la tranquillité[2]. Qui ne reconnaît là le principe fondamental de l'esthétique de Winckelmann? Peintre de décor par excellence, Oeser ramenait tout à l'allégorie. Il voulait que la peinture éveillât toujours des idées; lui-même était plein d'idées et d'invention, mais sans force créatrice. C'était le côté faible de son enseignement; Winckelmann l'acceptait en bloc et toute sa vie il ne put se débarrasser de cette marotte d'Oeser. Le *Laocoon* cherchait à combattre ce mauvais goût qui sévissait aussi en poésie, mais les idées émises par Lessing ont eu beaucoup plus d'influence sur les écrivains que sur les artistes[3].

1. *Poésie et Vérité*, livre VIII, 89 et suiv.; le commencement de ce livre trace le tableau de la vie artistique à Leipzig et à Dresde au moment où Goethe fit ses études universitaires (1765-1768).

2. Voy. Otto Jahn, *Goethe's Briefe an Leipziger Freunde*, p. 160 et 266.

3. L'allégorie était très rare dans les grandes époques de l'art grec, ce n'est qu'au déclin qu'elle se montre, pour triompher finalement dans l'art chrétien. Voy. Blümner, *Laokoon-Studien*, I. *Der Gebrauch der Allegorie in den bildenden Künsten*, 1881.

A côté d'Oeser nous voyons Heinecke, le directeur de la Galerie des peintures. Issu d'une famille d'artistes, il déploya une grande activité pour relever les collections artistiques : le Cabinet de gravures et d'estampes à Dresde est dû à son travail infatigable. Ses livres : *Idée d'une collection complète d'estampes* (1771) et son *Dictionnaire des artistes* (1778) publiés en français sont encore consultés avec fruit.

Les théoriciens de l'art ne manquaient pas non plus. Celui qui avait le plus de savoir, sinon d'idées, était Hagedorn, le frère du poète, chargé de la direction de toutes les collections artistiques à Dresde. Il a quelque ressemblance avec Caylus ; comme lui, il maniait le burin et le pinceau ; mais ce sont ses « Observations sur la Peinture » (1762) qui lui assignent une place honorable dans ce groupe. Il initiait les savants à la vie d'atelier et les familiarisa avec le côté technique de la peinture ; d'autre part il inculqua quelques notions esthétiques aux artistes. Il préconisa l'idéal classique, mais il n'oublia pas le rapport étroit de l'art, surtout de la peinture, avec l'élément populaire. Il transporta les idées de Diderot et de Lessing sur le drame bourgeois dans la peinture : Greuze a réalisé son idéal.

Mais ni Oeser, ni Heinecke, ni Hagedorn ne connaissaient l'antiquité. Pour la peinture et la gravure, l'art moderne seul pouvait leur fournir des modèles. L'art plastique était sous l'influence du Bernin ; les anciennes statues que Dresde possédait étaient d'un accès difficile, entassées dans un hangar. Winckelmann les vit seulement neuf mois avant son départ pour l'Italie et le public ne fut admis à les visiter qu'en 1785. C'est ce qui nous explique l'immense succès de la Dactyliothèque de Lippert, dont toute la vie laborieuse était consacrée aux pierres taillées et à leurs empreintes. Les statues antiques trouvaient peu de connaisseurs et encore moins d'admirateurs ; le public avait rarement l'occasion de les voir en original ou en copie. La sculpture antique céda donc la place à la glyptique. Tout le monde, savants, collectionneurs et lettrés, y prenait goût. En 1750, Mariette comptait vingt et une collections de pierres gravées en

Italie, onze en France, quatorze en Angleterre, en Allemagne et aux Pays-Bas. Lippert, professeur de dessin à Dresde, inventa une pâte que sa solidité et sa blancheur rendaient très apte à recevoir les empreintes. Il publia ainsi avec Christ et Heyne la *Dactyliotheca Lippertiana* qui contenait l'empreinte de trois mille gemmes, et rendit le grand service d'habituer le public à la reproduction exacte des œuvres antiques. Quelque petites que fussent ces œuvres, la beauté et la grâce antiques, l'art de la composition et et de l'exécution y étaient mieux rendus que par les gravures peu exactes de Montfaucon. Il est vrai que les gemmes ne pouvaient donner qu'une idée bien imparfaite du grand art de la Grèce, mais cette collection aida néanmoins à la compréhension des livres de Winckelmann écrits en Italie sur l'art grec. La petite poésie, le goût du temps pour le rococo et pour les gemmes, devinrent ainsi l'expression des aspirations artistiques d'une époque où Winckelmann et Lessing se formèrent.

Winckelmann reçut les premières notions de l'art dans le cercle artistique de Dresde, mais il avait l'avantage d'être un érudit et d'avoir lu les anciens, ce dont les autres ne s'occupaient guère. Une fois qu'il eut quitté l'Allemagne, il vit à Rome les chefs-d'œuvre ; c'est là qu'il comprit l'essence de l'art grec, qu'il devinait à moitié à Dresde, mais qui dans la ville des papes devint un dogme pour lui. La biographie que Justi lui a consacrée nous fait assister aux évolutions de sa pensée. Jusqu'à son arrivée à Dresde ses études furent des plus diverses : littératures antiques, histoire, littératures française et anglaise, tout se retrouve dans ses cahiers de notes [1]. A peine y voit-on trace de lectures sur l'art. La polymathie, qui caractérise les érudits de l'époque et qui est visible aussi dans l'érudition de Lessing, s'y manifeste clairement. Le goût qu'il avait pour les arts ne s'éveilla que pendant l'année qu'il passa à Dresde ; elle est la plus importante de sa

1. Vingt et un de ces gros cahiers se trouvent à la Bibliothèque nationale (mss. allemands, n[os] 56-76). On n'en a jamais donné une description exacte. Nous nous proposons de le faire. La bibliothèque de l'École de médecine à Montpellier possède également une partie de ces notes.

vie. Jamais changement si profond ne s'effectua si vite dans la vie d'un penseur. Il accepte la théorie de la simplicité de l'art ancien proclamée par Oeser, mais il l'approfondit en Italie. C'est au milieu des statues antiques qu'il déclara le Bernin le mauvais génie de la sculpture. Il crée de toutes pièces l'histoire de l'art antique et montre ainsi le premier que l'art n'est pas un accessoire dans la vie des peuples, mais qu'il est intimement lié à la vie publique. Malgré des lacunes inévitables, il construit son édifice sur des assises tellement solides que les générations suivantes n'auront qu'à le suivre et à le compléter.

Pour Lessing il ne s'agissait pas d'un édifice à élever ; son domaine était celui de la poésie et non celui de l'art. Cependant, dans son *Laocoon*, pour établir les limites propres à chaque genre, il a émis quelques opinions sur l'art en général, et en particulier sur le groupe dont son ouvrage porte le nom. Ce titre *Laocoon* a trompé maints esprits. Les contemporains crurent à un ouvrage sur l'art antique. Ils critiquaient quelques notes que Lessing avait tirées de ses lectures pour appuyer telle ou telle opinion littéraire et quelques-uns espéraient avoir renversé tout l'édifice en prouvant que tel passage de Pline n'était pas bien expliqué par l'auteur. Or, le *Laocoon* ne s'occupait de l'art antique qu'accidentellement ; la discussion sur l'âge du groupe fut ajoutée par Lessing afin de prouver qu'il aurait pu discuter avec Winckelmann. Mais, deux ans après la publication du *Laocoon*, se voyant en butte aux attaques de Klotz et de ses amis, il reprit toutes ces questions de détail en les approfondissant. C'est là qu'on peut admirer ses lectures étendues des auteurs anciens et modernes qui ont écrit sur les antiquités, cette érudition de bon aloi qui terrassait les compilateurs et les charlatans. Dans le *Laocoon* il s'agissait plutôt d'établir la différence entre la poésie et les arts du dessin qu'on confondait sans cesse.

II

Le *Laocoon*, ouvrage d'esthétique, dut nécessairement résoudre quelques problèmes se rattachant aux beaux-arts. Or, les discussions théoriques de Lessing prennent toujours comme base une œuvre de l'antiquité. Pour la partie concernant la poésie, c'était Homère qui servait de modèle; pour les arts en général, c'est le groupe du Laocoon qui sert de point de départ. Mais peut-on établir des règles d'après un seul groupe? La peinture et l'architecture doivent-elles obéir aux mêmes préceptes que la sculpture? L'objet de ses réflexions était donc incomplet. Puis le silence absolu des anciens dans les spéculations de ce genre offrait une autre difficulté. A peine trouvons-nous, dans Aristote, çà et là, un mot sur ce sujet. Enfin Lessing ne se trouvait pas dans les conditions voulues pour établir lui-même une esthétique, comme le fit Winckelmann. C'est pourquoi nous le voyons dans cette partie influencé par les philosophes anglais et français qui se sont occupés des beaux-arts. Malgré ces difficultés le *Laocoon* a découvert le premier, par la force du raisonnement, des vérités que ni les artistes, ni les poètes ne pouvaient nier.

Le plan de cet ouvrage[1] nous initie aux travaux préliminaires de Lessing. Nous y voyons les idées déjà émises par Harris, Hutcheson et Shaftesbury; du Bos et Diderot sont mis à contribution[2]; les notes dont Mendelssohn accompagnait le manuscrit sont également mises à profit. Les philosophes anglais, de même que du Bos et Diderot, avaient certes des notions plus exactes que Lessing sur la sculpture et la peinture[3]. Les critiques français connaissaient les ateliers, et le centre intellectuel où ils vivaient avait mieux formé leur goût que les estampes et les moulages qui guidaient l'auteur allemand. Aussi l'étroite parenté du *Laocoon*

1. Édité pour la première fois dans l'édit. Hempel; *Œuvres*, VI, p. 173 et suiv.
2. Voy. *Laocoon*, édit. Blümner, *Introduction*, p. 22 et suiv.
3. Voy. Bougot, *Essai sur la critique d'art*, chap. : *La critique d'art en France*, Paris, 1876.

avec les *Réflexions* de du Bos fut remarquée dès son apparition[1]; l'influence de Diderot a été signalée de nos jours[2]. Mais de même que pour les théories dramatiques de Diderot, on pourrait dire de ses opinions sur l'art et de leur influence sur Lessing, que « ce n'est pas la première fois qu'il arrive qu'un auteur ne reconnaisse clairement ses propres idées qu'à travers l'intermédiaire d'un autre esprit qui le révèle à lui-même, en redoublant pour ainsi dire sa propre image »[3].

Certes, la différence établie par Lessing entre la poésie et les arts plastiques était dans l'air, mais on ne peut pas lui contester le mérite d'avoir tiré des prémisses posées dès l'antiquité des conséquences qui sont devenues des règles immuables. La division des arts selon les matières qu'ils emploient et selon les organes auxquels ils s'adressent est tirée d'Aristote[4]; toute l'antiquité la connaissait; dans un discours de Dion Chrysostome elle est développée tout au long[5]; Caylus dans la Préface de ses *Tableaux tirés de l'Iliade* la mentionne aussi[6]. Harris avait également établi la différence entre les moyens dont se servent la poésie et les arts plastiques[7] : mais personne ne s'était avisé de tirer cette conclusion si simple qui ressemble à l'œuf de Colomb : que les corps avec leurs qualités visibles sont les objets propres de la peinture, et que les actions sont les objets propres de la poésie : par conséquent, le peintre et le sculpteur ne peuvent prendre qu'un seul instant de l'action et doivent choisir le plus *fécond*, celui qui fera le mieux comprendre l'instant qui

1. Voy. Danzel-Guhrauer, *Lessing*, II, p. 16.

2. Voy. *Lettre sur les sourds et muets*; Scherer, *Anzeiger für deutsches Alterthum u. deutsche Literatur*, II, 85 (1876) ; Faguet, *Études sur le* XVIII[e] *siècle : Diderot*.

3. Caro, *Diderot et son théâtre* (*La fin du* XVIII[e] *siècle*, I, p. 279).

4. *Poétique*, chap. I. Voy. Gotschlich, *Lessing's Aristotelische Studien*, p. 118 et suiv.

5. Discours 12, *L'Olympique*. Egger y voit en germe les idées du *Laocoon* (*Histoire de la critique chez les Grecs*, p. 455, 2[e] éd.).

6. Voy. Crouslé, *Lessing*, p. 441; Rocheblave, *op. cit.*, p. 218.

7. *Discourse on Music, Painting and Poetry* (1744); Dilthey, *Lessing* (*Preuss. Jahrbücher*, 1867, I, p. 136).

précède et l'instant qui suit. Le poète, au contraire, ne peut prendre qu'une seule des qualités des corps, et il doit choisir celle qui éveille l'image la plus sensible du corps sous l'aspect dont il a besoin[1]. Par cette simple déduction Lessing a résumé les aspirations de toute une époque à laquelle le fameux *Ut pictura poesis* semblait faux, mais qui n'avait pas assez de suite dans les idées pour rompre définitivement les chaînes qui entravaient les deux arts : l'allégorie dans la peinture, la description longue et fastidieuse dans la poésie. C'est ce que Vischer dans son « Esthétique » appelle l'ABC de l'artiste[2]; c'est un principe qui malgré sa rigueur ne souffre pas de contradictions. Qu'il y ait maintenant quelques descriptions d'objets inanimés dans Homère; que les artistes n'observent pas toujours cette conclusion logique, cela ne diminue en rien l'importance de la découverte, qui n'a exercé une si grande influence sur les esprits qu'à cause de sa simplicité et de sa vérité.

On voit ici en même temps la différence entre le développement des idées aristotéliciennes tel qu'il se présente dans la *Dramaturgie* et dans le *Laocoon*. Dans la première, Lessing n'avait qu'à suivre le maître pas à pas, à l'expliquer au moyen d'exemples tirés de la littérature contemporaine. Mais pour les questions d'art, Aristote n'est pas si explicite. Au commencement de sa *Poétique* il établit la différence des arts d'après les moyens, les objets et la manière de l'imitation. Cette division, de même que les études des philosophes qui se sont occupés du problème avant lui[3], suffisent à Lessing pour en tirer des conséquences qu'il trouve réalisées dans les grands poètes de l'antiquité. Les aurait-il trouvées appliquées aussi dans l'art antique? C'est ce que le *Laocoon* ne dit pas. A la fin de son ouvrage il avoue que raisonner à perte de vue sur l'art d'après les idées communes ne peut conduire qu'à des chimères. En effet, une grande partie de l'art antique

1. *Laocoon*, chap. XVI.
2. *Aesthetik*, IV, § 847.
3. Voy. Bénard, *Le problème de la division des arts* (*Revue philosophique*, août et septembre 1883).

n'est pas conforme à ces théories. Cette sérénité, cette immobilité érigées en dogme par Winckelmann et acceptées par Lessing sont combattues aujourd'hui, quoiqu'on ne puisse nier que ce furent les caractères distinctifs d'une grande époque. Lessing va sans doute trop loin quand il veut imposer cette beauté idéale à toutes les œuvres d'art. La sculpture peut et doit l'accepter; le caractéristique, l'expressif répugnent au marbre, mais il est probable que pour la peinture les deux grandes tendances : le classique et le réaliste, ont existé dès l'antiquité. Le nom de « rhiparographe » donné à Pauson n'indique-t-il-pas simplement un peintre des choses banales de la vie commune qui, il est vrai, n'existait qu'à l'état d'exception, mais qui témoigne tout de même de l'existence de ce côté réaliste de l'art?

Le deuxième grand principe développé par le *Laocoon*, que l'artiste ne doit représenter que le beau, se trouve également dans Aristote, dont toute la *Poétique*, d'ailleurs, est basée sur ce principe[1]. Si Lessing admet le laid dans la poésie, il l'exclut de la peinture. Aristote conseille de ne pas montrer aux jeunes artistes les tableaux de Pauson parce que ce peintre se rapproche trop de la réalité et ne vise pas la beauté idéale. Il faut que les jeunes gens s'inspirent plutôt de Polygnote.

Mais qu'est-ce que le beau selon Lessing? Avant lui on l'a défini de différentes façons. Pour Aristote, c'est l'harmonie des parties et une certaine dimension dans la forme; il faut que l'œil puisse embrasser l'objet, qu'il en voie le commencement et la fin[2]. La définition du beau donné par Lessing après beaucoup de tâtonnements est tout à fait la même. La beauté matérielle, dit-il[3], naît de l'effet concordant de diverses parties que l'œil embrasse à la fois; elle exige donc que ces parties soient placées les unes à côté des autres. Mais il va plus loin et conclut : puisque les choses dont les parties sont placées les unes à côté des autres

1. Voy. Gotschlich, *op. cit.*, p. 121; Bénard, *L'Esthétique d'Aristote*, chap. I-V, 1890.
2. *Poétique*, chap. VII, XXIII, XXIV.
3. *Laocoon*, chap. XX; voy. le commentaire de Blümner, p. 496.

sont l'objet propre de la peinture, celle-ci peut et peut seule imiter la beauté matérielle. Ici la conclusion est tirée plutôt par respect des doctrines d'Aristote que selon la logique. Il peut vouloir que la peinture ne représente que le beau, mais le beau ne peut-il pas se trouver dans la peinture hollandaise aussi bien que dans la peinture italienne? Faut-il que l'idéal des peuples du Midi s'impose aussi à ceux du Nord? Téniers et van Ostade eussent été rangés par Aristote parmi les rhiparographes; nos artistes ne devraient-ils donc pas s'en inspirer[1]?

Pour Lessing le beau provenait exclusivement de la forme. La beauté de l'expression, la vivacité et la fraîcheur du coloris le laissaient froid. Ne dit-il pas qu'il aurait mieux valu pour les arts du dessin que la peinture à l'huile ne fût pas inventée[2]? Winckelmann d'ailleurs avait les mêmes idées. Il dit que la couleur ne devrait pas entrer en ligne de compte pour juger de la beauté, parce que ce n'est pas elle, mais le dessin qui est le principal[3]. A cette beauté de la forme, aux sécheresses et aux froideurs de la ligne s'ajoute chez les deux écrivains cette opinion que le corps humain seul est véritablement beau; l'animal montre moins de beauté, le règne végétal n'en montre pas du tout[4]. L'homme seul est capable d'idéal; c'est pourquoi le paysagiste occupe un rang inférieur. On voit que pour Lessing le paysage n'était pas « un état de l'âme ». Il n'estime pas trop le portrait non plus, parce que ce n'est que l'idéal d'un homme, tandis que la vraie peinture doit représenter l'idéal de l'homme en général.

1. Ce qu'on appelle « le genre » dans les beaux-arts n'était pas si rare dans l'art ancien que le croyait Lessing. Les *Mimiambes* nouvellement découverts d'Hérondas font passer en revue des séries tout entières de tels sujets. — Voy. H. Weil, *Journal des Savants*, 1891, p. 669; Gebhart, *Essai sur la peinture de genre dans l'antiquité, Archives des Missions scientifiques*, 2e série, V, 1868, p. 1-63.

2. Voy. *Œuvres*, VI, p. 286 (29); comp. p. 265 (33) et 290 (10 *b*); p. 469, 399, 440, éd. Blümner.

3. *Hist. de l'art*, IV, 2. — Voy. sur l'esthétique de Winckelman, H. von Stein, *Die Entstehung der neueren Aesthetik*, dernier chapitre. 1886.

4. « Der Mensch ist der höchste, ja der eigentliche Gegenstand bildender Kunst », dit encore Goethe en 1798. — *Einleitung in die Propylaeen, Œuvres*, XXVIII, p. 13, Hempel.

Lessing n'a pas vu que déjà la peinture antique a élevé, dans le portrait, l'idéal individuel à l'idéal général ; ainsi les portraits d'Alexandre faits par Apelles avaient quelque chose du Jupiter olympien dont le héros croyait descendre.

Le laid sera donc banni du domaine de l'art, mais non pas de celui de la poésie. Libre au poète, dit-il[1], d'utiliser la laideur comme ingrédient, pour faire naître et pour fortifier certains sentiments complexes avec lesquels il est obligé de nous amuser à défaut d'émotions purement agréables. Il défend Homère contre de La Motte et Klotz qui le blâmaient d'avoir fait une place à Thersite, mais il est plus sévère quand il s'agit de la peinture. Comme moyen d'imitation elle peut rendre la laideur, comme art elle ne la rendra pas. Au premier point de vue, tous les objets visibles lui appartiennent ; au second point de vue, elle se borne à ceux des objets visibles qui éveillent des sensations agréables. La laideur des formes choque notre vue, contrarie notre goût pour l'ordre et l'harmonie et fait naître l'aversion, indépendamment de toute considération relative à l'existence, réelle ou non, de l'objet dans lequel nous la percevons. Dans tout ce raisonnement Lessing ne fait que suivre Aristote. Cependant le chapitre IV de la *Poétique* donne la raison qui fait que certaines choses que nous regardons avec répugnance dans la nature nous procurent du plaisir lorsqu'elles sont le plus fidèlement représentées : c'est la curiosité naturelle à l'homme. Il ne s'agit donc pas pour Aristote d'un plaisir esthétique, mais d'un plaisir intellectuel et Lessing n'aurait pas dû le contredire sur ce point[2]. Aristote n'aimait pas la peinture réaliste

1. *Laocoon*, chap. XXIII. — Comp. Cherbuliez qui, dans ses articles sur *L'Art et la Nature* (*Revue des Deux-Mondes*, juillet-août 1891), a jeté une si vive lumière sur ces questions. « Un caractère qui est une harmonie, dit-il, voilà la beauté ; une harmonie qui est un caractère, voilà la grâce, et il y a comme une liaison, comme une amitié naturelle entre l'imagination contemplative, et tout ce qui lui semble beau et gracieux. En revanche, elle a dans le monde deux ennemis, l'informe qui manque de caractère, le difforme qui manque d'harmonie. Mais les circonstances s'y prêtant, elle met ses ennemis à contribution, elle les oblige de fournir à ses plaisirs. »

2. *Laocoon*, chap. XXIV ; Gotschlich, *op. cit.*, p. 125. — Comp. cette pensée de Pascal : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la res-

et il n'en a jamais recommandé l'imitation à de jeunes artistes, mais dans ce passage il dit simplement que « nous nous réjouissons lorsque, par l'image exacte, nous apprenons ce qu'est chaque chose, ou bien si nous pouvons conclure que c'est celle-ci ou celle-là ». De tout cela il ne découle rien en faveur de la laideur en tant qu'objet de l'imitation.

Les principes de l'art chez Lessing sont donc les mêmes que chez Aristote. Ses idées sur le beau, sur l'idéal, montrent, comme celles de Winckelmann, l'influence par trop exclusive de l'art antique. Lessing puise les siennes dans les anciens écrivains; Winckelmann, par un don de divination, sans connaître la statuaire de la grande époque, en pressentait les caractères distinctifs dans le commerce des œuvres d'art. Lessing, par ses déductions logiques, devient encore plus rigoriste, plus exclusif; il méconnaît, au moins dans ses théories, le principe de l'art chrétien, romantique. Il n'est pas moderne, quand il écrit; mais en face d'un beau tableau, fût-ce un paysage ou un portrait, il se montrait moins antique [1]. Herder, d'un côté, et plus tard Goethe et Schiller, ont reconnu que l'art ne peut être limité par des lois logiques. Ils ont considérablement agrandi le domaine du beau, tout en suivant, dans les grandes lignes, les théories antiques de Lessing. Les attaques ne se produisirent qu'après l'époque classique de la littérature allemande. Ébranlé d'abord par les romantiques, puis par le philosophe Feuerbach [2], battu en brèche par ceux qui niaient le principe aristotélique de l'imitation comme origine de l'art [3], l'édifice esthétique de Lessing, inattaquable pour la partie concernant la poésie, a subi de nombreuses modifications dans sa partie qui traite de l'art. Justi dit [4] que

semblance des choses dont on n'admire point les originaux. » L'Académie des beaux-arts a mis cette question au concours en 1890. Voy. H. Jouin, *Nouvelle Revue*, 15 septembre 1891.

1. Danzel-Guhrauer, *Lessing*, II, 62, et *Collectaneen*, sous le mot : REMBRANDT, *Œuvres*, XIX, p. 478.

2. *Der Vaticanische Apollo*, 1833.

3. Comme Schelling, Rumohr. — Voy. surtout *Italienische Forschungen*, vol. I, chap. I et II de ce dernier (1827).

4. Winckelmann, I, chap. VI.

les théories du *Laocoon*, si on les eût suivies, auraient desséché et énervé toute la production artistique. Les défenseurs n'ont pas manqué non plus ; un des derniers [1] a relevé ces attaques, sur un ton peut-être un peu vif et a voulu démontrer que tous les reproches faits au *Laocoon* étaient exagérés. Lessing n'a pas condamné la peinture historique, ni le genre hollandais, ni le portrait ; qu'importe qu'il ne leur accorde pas la même place qu'à la peinture idéale ? Il résulte de toute cette discussion que Lessing n'aurait pas dû tirer tant de conséquences de ses principes artistiques. La peinture des anciens nous est à peine connue ; il est peu probable que le même idéal ait inspiré les sculpteurs et les peintres. Ces deux arts se tiennent, mais pas autant que l'auteur du *Laocoon* le croit. Lui, qui insiste tant sur les limites propres à chaque genre, aurait dû s'apercevoir que l'artiste qui taille le marbre ou coule l'airain n'est pas soumis aux mêmes règles que le peintre. La peinture académique observera toujours quelques-uns des préceptes de Lessing, mais la plupart des artistes les négligent, et probablement avec raison. Ce n'est pas la seule beauté de la ligne qui assigne à un tableau sa place. « Ce qui classe les œuvres de peinture, dit un critique judicieux [2], c'est la somme de sensations, de sentiments, de passions, d'observations, d'idées que les artistes sont parvenus à y fixer au moyen d'une réalisation apparente par des formes colorées. Plus cette réalisation est complète, expressive, individuelle, plus l'œuvre a de valeur et de portée. » Mais l'artiste fera toujours bien de suivre quelques conseils du *Laocoon*, ne fût-ce que pour s'abstenir de l'allégorie qui ne dit rien à l'œil, et de la peinture qui a besoin d'un commentaire.

1. H. Fischer, *Lessing's Laokoon und die Gesetze der bildenden Kunst*, 1887.
2. G. Lafenestre, *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1889.

III

L'œuvre d'art qui a inspiré à Lessing la plupart de ses réflexions sur l'art antique est le groupe de Laocoon. Aujourd'hui que les frises et les frontons du Parthénon, que les statues d'Olympie permettent de nous faire une idée exacte de la sculpture grecque à son époque vraiment classique, où nous sommes en mesure, grâce aux fouilles exécutées à Pergame, de fixer à peu près l'époque de ce groupe, il nous semble que toutes les réflexions, toutes les études que cette œuvre a fait naitre sous l'influence de la description poétique de Winckelman sont empreintes d'un enthousiasme qui dépasse la mesure. La description que Winckelmann en a donnée, d'après un moulage, dans son ouvrage sur l' « Imitation dans les œuvres grecques de peinture et de sculpture », se retrouve un peu amplifiée dans son « Histoire de l'Art » [1], après qu'il eut vu le groupe à Rome. Nous y lisons : « De même que le fond de la mer reste toujours calme, quelque agitée qu'en soit la surface, de même dans les œuvres d'art des Grecs, sous l'empire de quelque passion que ce soit, l'expression nous montre une âme grande et paisible. Cette âme se peint au milieu des plus violentes souffrances de Laocoon et non pas seulement sur son visage. Cette douleur, qui se fait voir dans tous les muscles et dans tous les tendons et que, sans s'occuper du visage et des autres parties, on croit découvrir même, pour ainsi dire, rien que dans l'abdomen douloureusement contracté, cette douleur, dis-je, ne s'exprime par aucune violence sur le visage ni dans toute l'attitude. Il ne pousse pas un cri terrible, comme Virgile le dit de son Laocoon ; l'ouverture de la bouche ne l'indique pas, c'est bien plutôt un soupir étouffé et plein d'angoisses, tel que le décrit Sadolet. La douleur du corps et la grandeur de l'âme sont réparties avec une même

1. *Gedanken über die Nachahmung*, § 79; *Gesch. der Kunst*, VI, 3.

force et distribuées avec une mesure parfaite dans tout l'ensemble. Laocoon souffre, mais il souffre comme le Philoctète de Sophocle ; sa douleur nous va jusqu'à l'âme, mais nous voudrions pouvoir supporter la douleur comme ce grand homme. » Lessing est complètement d'accord avec Winckelmann pour tout ce qui concerne le caractère artistique du groupe ; il contredit seulement le principe assigné à cette sagesse, la généralité de la règle que Winckelmann fait découler de ce principe aussi bien pour la poésie que pour la statuaire. On voit facilement que le groupe ne sert à Lessing que de point de départ à une discussion littéraire concernant la poésie en général et plus particulièrement la poésie épique.

Quoique les archéologues de nos jours ne soient pas d'accord sur l'expression de la physionomie du Laocoon, la discussion de Lessing ne souffre aucune restriction. Les anatomistes, comme Henke [1], ont démontré par la construction du corps que l'artiste a représenté Laocoon au moment où il est physiologiquement impossible de crier ; il ne peut que soupirer. Des archéologues distingués, comme Brunn [2], se refusent à reconnaître la « tranquillité majestueuse » dans le visage du père ; Overbeck voit même dans le groupe un monstre pathologique [3] ; Vischer et d'autres croient positivement que Laocoon crie autant qu'il peut. Toutes ces opinions divergentes ne modifient en rien les conclusions que Lessing a tirées de l'observation de Winckelmann. Aujourd'hui que nous sommes mieux renseignés sur le caractère de l'époque à laquelle appartient le groupe, nous savons que la tranquillité et le calme majestueux, qui étaient les signes caractéristiques du temps de Phidias, avaient cédé la place à la recherche de l'effet, à l'étude de l'expression, à des connaissances anatomiques auxquelles l'école de Rhodes s'était appliquée au IIe siècle. Pour Winckelmann et son temps, le Laocoon était le chef-d'œuvre de la sculpture grecque et tous admiraient dans ce

1. *Die Gruppe des Laokoon*, 1862.
2. *Geschichte der griech. Künstler*, I, 474-500.
3. *Geschichte der griech. Plastik*, II, 204-240 (2e éd.).

groupe la perfection de l'art. Cela doit moins nous étonner de la part de Winckelmann que de celle de Lessing. Celui-là plaçait la statue à l'époque d'Alexandre, lorsque Lysippe et les autres grands sculpteurs produisaient encore des merveilles, où l'idéal de la beauté grecque pouvait être souvent reproduit, même dans un groupe qui représente le paroxysme de la douleur physique. Lessing qui place la statue au temps de Titus n'aurait pas dû accepter toutes les prémisses de Winckelmann et prendre le groupe comme type et modèle de la statuaire grecque. Mais puisqu'il ne s'agissait pour lui que de doctrines littéraires, le groupe lui semblait assez commode comme point de départ de son raisonnement sans attacher d'autre importance au goût artistique de l'époque qui l'avait produit.

Il est curieux de suivre le raisonnement de Lessing dans la discussion de ce problème accessoire. Nous voyons en quoi consistait sa force comme archéologue : connaissance profonde des sources antiques et modernes. Pausanias lui est aussi familier que Pline, Macrobe que Servius. Il consulte tout ce qu'on a écrit sur le groupe depuis la *Topographie de la ville de Rome* (1544) jusqu'à Montfaucon. A peine l' « Histoire de l'Art » paraît-elle, qu'il discute avec Winckelmann sur l'âge du groupe[1]. Il faut dire que son opinion sur le fameux passage de Pline[2] qui a suscité toutes les controverses fut encore partagée par des savants, comme Lachmann et Thiersch[3], et que des archéologues distingués, comme Robert[4], se rangent encore aujourd'hui de son côté quoique, par la découverte de la frise de Pergame qui présente, dans quelques-uns de ses motifs, le même caractère que le groupe, on puisse l'attribuer hardiment au IIe siècle avant notre ère[5]. Winckelmann l'aurait donc placé un siècle trop tôt, Lessing trois siècles trop tard.

1. *Laocoon*, chap. XXVI et XXVII.
2. *Hist. Nat.*, XXXVI, 37.
3. Lachmann, *Archaeologische Zeitung*, 1848, p. 237. — Thiersch, *Epochen der bildenden Kunst*, p. 325.
4. Carl Robert, *Bild und Lied*, 1881, et *Archaeologische Maerchen*, p. 142.
5. Voy. Wagnon, *Revue archéologique*, 1882; Kékulé, *Zur Deutung und Zeit-*

Lessing avait dit au début du *Laocoon* [1], avant l'apparition de l'ouvrage de Winckelmann, qu'il se peut que Virgile n'ait pas imité les artistes, ni les artistes Virgile. Ils ont peut-être puisé tous les deux à une même source ancienne. C'était Pisandre [2]. On ne peut dire avec certitude comment l'auteur grec racontait l'histoire de Laocoon; il est pourtant vraisemblable qu'elle se passait avec les circonstances dont nous trouvons encore maintenant les traces chez les écrivains grecs. Or, celles-ci ne s'accordent pas le moins du monde avec le récit de Virgile. Le poète romain a dû refondre la tradition grecque à sa fantaisie. La manière dont il raconte le malheur de Laocoon lui appartient en propre. Par suite, lorsque les œuvres des artistes sont d'accord avec lui, il est difficile d'admettre qu'ils n'aient pas vécu après lui, et qu'ils ne l'aient pas pris pour modèle. L'écart signalé par Lessing consiste en ce que Quintus de Smyrne et Lycophron ne font mourir que les enfants, tandis que chez Virgile le père meurt aussi. Comment Lessing a-t-il pu s'appuyer sur le témoignage de Quintus, auteur du IVe siècle après J.-C. et sur un passage de Lycophon qui appelle les serpents « mangeurs d'enfants »? Il savait pourtant que Sophocle avait écrit un *Laocoon* et que dans la fable d'Hygin tirée probablement de cette pièce le père meurt aussi [3].

Virgile étant donc, selon Lessing, le premier et le seul [4] qui

bestimmung des Laokoon, 1883; Trendelenburg (*Die Laokoon-Gruppe und der Gigantenfries des pergamenischen Altars*, 1884), tout en niant l'influence de la frise sur les artistes du Laocoon, place celui-ci quelques dizaines d'années avant les sculptures de Pergame exécutées sous Eumène II (197-175). — Voy. le résumé de toute la question : Foerster, *Verhandl der* 40. *Versammlung deutscher Philologen*, 1890. Helbig, dans son *Guide dans les Musées de Rome*, 1891, I, p. 96, place le *Laocoon* entre 250 et 200 avant J.-C., un peu après l'Apollon du Belvédère, et avant la frise de l'autel de Pergame, tandis que Conze croit que les auteurs du groupe avaient imité ceux de la frise. Voy. Geffroy, *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1892. Quoi qu'il en soit, la date supposée par Lessing ne peut plus se défendre.

1. Chap. V et VI.

2. On sait aujourd'hui que l'épisode de Virgile est presque littéralement traduit du poète Euphorion de Chalcis.

3. Voy. Welcker, *Die griechischen Tragödien*, I, p. 151.

4. Pétrone n'est qu'imitateur.

fasse tuer, par les serpents, le père aussi bien que les enfants, il est probable que les sculpteurs qui firent de même se sont inspirés de Virgile. Lessing sent combien il y a loin de cette probabilité à une certitude historique, mais, comme le dit Blümner, même l'hypothèse n'est pas vraisemblable [1], ce qui d'ailleurs n'ôte rien à l'intérêt des réflexions que cette hypothèse a suggérées à Lessing.

La description du groupe montre le goût artistique de Lessing. Il trouve très heureuse l'idée d'enfermer le père et les deux enfants dans le même nœud des serpents. Cette inspiration témoigne d'une imagination pittoresque peu commune, dit-il, Mais Lessing attribue cette idée à Virgile que les artistes n'ont fait que suivre, de même qu'ils l'ont suivi dans le mouvement libre des bras, ce qui donne plus d'expression et de vie. Les bras, resserrés contre le corps par les anneaux des serpents, auraient répandu sur tout le groupe le froid et la mort. Les artistes cependant ont dû s'écarter de la description virgilienne dans la manière d'enlacer les serpents ; autrement les plis redoublés des reptiles auraient couvert tout le corps et la contraction si expressive de la partie inférieure du corps serait restée invisible. L'enroulement répété autour du cou eût complètement détruit la disposition si agréable du groupe en forme de pyramide et les têtes pointues des serpents sortant de ce bourrelet aurait produit un manque de proportion aussi brusque que la forme de l'ensemble eut été choquante. Mais le Laocoon de Virgile est vêtu, objectera-t-on. C'est vouloir rabaisser l'art, dit Lessing. Une étoffe, ouvrage de la main d'une esclave, a-t-elle autant de beauté qu'un corps organisé, œuvre de l'éternelle sagesse ? L'imitation de l'un ou de l'autre demande-t-elle les mêmes facultés, prouve-t-elle le même mérite, rapporte-t-elle le même honneur ? C'est le besoin qui a inventé les vêtements et qu'est-ce que l'art a à faire avec le besoin ? Chez le poète, un vêtement ne cache rien ; notre imagination voit à travers ; mais l'artiste, rien qu'en laissant au prêtre les bandelettes sacrées aurait caché le front, siège de l'expression. De

1. *Op. cit.*, p. 535.

même que l'artiste a sacrifié pour les cris l'expression à la beauté, de même ici, il a sacrifié le costume à l'expression[1].

Tout cela est bien raisonné, mais ne prouve nullement que les artistes se soient inspirés de la description du poète romain, quoique Lessing ajoute que les sculpteurs dans leur art étaient aussi grands que le poète dans le sien. Il retourne ensuite la question et dit : Peut-être le poète a-t-il copié les artistes. Les raisons qui ont empêché les artistes de suivre fidèlement le poète n'existaient pas pour celui-ci. Voyez la description de Jacques Sadolet ; elle est digne de l'antiquité ; vous verrez comment Virgile eût décrit cette scène, s'il avait eu le groupe devant les yeux. Les changements que Virgile aurait faits au modèle qu'on lui prête, ne fussent-ils pas malheureux, resteraient toujours arbitraires. On copie pour être ressemblant ; mais peut-on être ressemblant quand on modifie plus qu'il n'est nécessaire[2] ?

Lessing ne voyait pas combien on fait tort à Virgile en comparant sa description avec le groupe. Goethe a justement remarqué, dans son article sur le Laocoon, que l'épisode dans Virgile est seulement un moyen pour atteindre une beauté supérieure. Puisque Énée doit faire comprendre à Didon l'affolement des Troyens, il faut que l'horreur causée par les serpents prime le reste. Il ne faut pas nous apitoyer sur le sort de Laocoon ; son malheur n'est qu'un argument de rhétorique où l'exagération peut être de mise. De même Schiller, reprenant le raisonnement de Richardson cité par Lessing[3], dit que le poète a plutôt appuyé sur la cause de l'horreur que sur la victime ; s'il avait rendu Laocoon aussi intéressant que le sculpteur l'a fait, nous nous intéresserions plutôt aux souffrances du prêtre qu'à la colère divine[4].

1. *Laocoon*, chap. v.
2. *Ib.*, chap. vi. Sur les œuvres d'art antiques inspirées par le groupe, voy. l'Excursus de Blümner dans son édition du *Laocoon*, p. 704-721 ; Foerster, *Verhandl. der 40. Versammlung deutscher Philologen*, et *Jahrb. des kais. deutschen archaeol. Inst.*, vol. VI, 1891.
3. *Ib.*, p. 57.
4. Schiller, *Ueber das Pathetische.*

Il est du reste peu probable que le groupe ait inspiré Virgile; il n'est pas sûr qu'il fût à Rome au moment où il composait l'*Énéide*[1].

A ces arguments tirés de la différence de la poésie et de la sculpture Lessing en ajouta d'autres[2], lorsqu'il vit que Winckelmann, dans son « Histoire de l'Art », datait le groupe de l'époque d'Alexandre le Grand. Cette fois-ci, il recherche à l'aide des témoignages des anciens à quelle époque appartiennent les artistes qui ont créé ce chef-d'œuvre. Il semble ne pas attacher beaucoup d'importance à son raisonnement antérieur. Il n'est nullement impossible, dit-il, que les ressemblances entre la description poétique et l'œuvre d'art soient accidentelles et non préméditées, et, loin que l'un soit le modèle de l'autre, peut-être n'ont-ils même pas tous les deux eu le même modèle. Winckelmann croit que le Laocoon ne peut être antérieur à Lysippe; mais ne peut-il pas être l'heureux fruit de l'émulation excitée entre les artistes par la somptueuse magnificence des premiers empereurs? Pourquoi Agésandre et ses collaborateurs ne pourraient-ils pas être les contemporains des Arcésilas, des Pasitélès, des Posidonius, des Diogène? Les œuvres de ces maîtres ne furent-elles pas regardées comme comparables à ce que l'art a produit de mieux[3]? Lessing donne ensuite l'explication du passage de Pline qui a tant intrigué depuis les commentateurs et les archéologues. Pline y dit : « Pour ceux qui ont fait des chefs-d'œuvre en commun, le nombre des artistes est un obstacle à la réputation de chacun d'eux, la gloire ne pouvant appartenir à un seul, et plusieurs ne pouvant être cités au même titre : c'est ce qui a lieu pour le Laocoon du palais de Titus, œuvre d'art qui surpasse toutes les

1. Voy. Blümner, p. 543.

2. Chap. XXVI et XXVII.— Lire au commencement de ce dernier chapitre : eine *Base* et non *Vase* comme les anciennes éditions et traductions l'ont fait d'après Lachmann. L'édit. Hempel a corrigé cette faute; pourtant Wagnon parle encore de *vase*, au lieu de *piédestal*.

3. *Laocoon*, chap. XXVI. — Lessing cite aussi Strongylion, mais celui-ci vécut au V[e] siècle, tandis que les autres florissaient au I[er] siècle avant J.-C. Voy. Blümner, p. 672.

productions de la peinture et de la statuaire. Ce morceau, qui représente dans un seul bloc Laocoon, ses enfants et les replis admirables des serpents, a été fait de concert (*de consilii sententia*) par trois artistes de génie, Agésandre, Polydore et Athénodore, Rhodiens. De même (*similiter*), les magnifiques statues dont sont remplis les palais de Césars sur le mont Palatin ont été faites en commun par Cratère et Pythodore, par Polydecte et Hermolaüs, par un autre Pythodore et Artémon. Quant à Aphrodisius de Tralles il travaillait seul. Diogène d'Athènes décora le Panthéon d'Agrippa, et les caryatides qui sont aux colonnes de ce temple sont mises au nombre des chefs-d'œuvre [1]. » Le temps de Diogène d'Athènes est indiscutable; il a décoré le Panthéon d'Agrippa; quant aux autres artistes, Brunn et Overbeck disent que si on ne peut pas déterminer leur chronologie, il est pourtant peu probable que tous aient travaillé pour orner les palais des empereurs. Lessing se trompe en croyant que ces artistes n'ont produit qu'en Italie parce que personne autre n'en parle; il oublie que les auteurs du Taureau Farnèse, Apollonius et Tauriscus, ne sont mentionnés que par Pline, dont les livres concernant les arts sont une compilation peu scrupuleuse et peu adroite de différents écrivains grecs et latins [2]. Lessing avait donc tort d'appuyer sur la grande importance du mot *similiter*, et de dire qu'il serait peu convenable à un écrivain pour lequel la précision des termes n'est pas de peu d'importance, lorsqu'il veut immédiatement passer des créateurs du groupe à des maîtres tout récents, de faire cette transition au moyen d'un *similiter*. Pline est tellement *précis* que les philologues ne le comprennent pas toujours et qu'on est forcé de changer la place de certaines

1. *Hist. Nat.*, XXXVI, 37. Mommsen (*Hermes*, XX, p. 285) dit que le terme « de consilii sententia » doit être expliqué comme l'a fait Lachmann, sans qu'on soit forcé pour cela d'attribuer la commande du Laocoon à Titus; mais il incline, en somme, vers l'opinion de Robert.

2. Voy. Jahn, *Die Kunsturtheile des Plinius; Berichte der sächsischen Ges. der Wiss.*, II, 1850, p. 105; Furtwaengler, *Plinius und seine Quellen über die bildenden Künste* (*Jahrb. für Philologie*, Supplement Band., IX, p. 1-78). — Oehmichen, *Plinianische Studien*, p. 72, 1880. Le premier qui ait indiqué les faiblesses de Pline, critique d'art, est Caylus. Voy. Rocheblave, *op. cit.*, p. 271.

parties de ses phrases pour le rendre intelligible [1]. Ce mot *similiter* ne peut nullement indiquer ici l'époque des artistes du Laocoon, mais seulement ou l'emplacement des statues, comme le croit Kékulé [2], ou bien que la collaboration a nui à la célébrité des artistes, comme le pense Brunn [3]. Mais est-il probable que les Romains eussent si vite oublié le nom des maîtres qui avaient créé un groupe tel que le Laocoon? Quoi qu'il en soit, le passage ne peut pas servir de base de discussion pour déterminer l'époque du groupe, aujourd'hui mise hors de doute, grâce à la découverte de l'autel de Pergame. Là nous trouvons la même expression de douleur dans la tête, là aussi des serpents qui enlacent le corps. Tout le caractère de l'époque, d'ailleurs, porte à croire que ceux qui, comme Lessing, datent le groupe du temps des empereurs, se trompent [4].

Les autres arguments allégués par Lessing et tirés d'une inscription prouvent juste le contraire de ce qu'ils devraient démontrer; mais Lessing a le mérite d'avoir le premier signalé la différence entre l'aoriste et l'imparfait dans les inscriptions des artistes, problème si souvent discuté depuis [5]. L'inscription trouvée à Antium en 1717, qui mentionne Athanodore, fils d'Agésandre de Rhodes, le père et le fils qui ont travaillé au Laocoon [6], devait fournir à Lessing une nouvelle preuve de l'âge relative-

1. Pour le passage en question, Urlichs a proposé de mettre le § 38 avant le § 37. Voy. *Chrestomathia Plin.*, p. 387.

2. *Op. cit.*, chap. I. *Die Plinius Stelle.*

3. *Griech. Künstler*, I, p. 475. — Wagnon (*Revue archéologique*, 1882 : *Date du Laocoon*) est du même avis.

4. Lessing suppose tantôt que c'était Asinius Pollion qui a fait exécuter le groupe par des artistes grecs, tantôt que c'était l'empereur Titus lui-même. Lachmann est de ce dernier avis; il rapporte les mots « de consilii sententia » au conseil privé de Titus et au décret de ce conseil.

5. Voy. Letronne, *Explication d'une inscription grecque* dans les *Mémoires de l'Acad. des inscriptions*, XV, 2, p. 128 (1845); Raoul-Rochette, *Questions de l'histoire de l'art*, p. 60 (1846); Brunn, *Rhein. Museum*, VIII, p. 234; O. Jahn, *Archaeol. Zeitung*, 1863, p. 65; E. Loewy, *Inschriften griech. Bildhauer*, 1885, *Introd.*, p. VII-IX. — Par contre, les gemmes avec signatures d'artistes sont toujours accompagnées de ἐποίει; voy. Furtwaengler, *Jahrb. des kais. deutschen archaeol. Instituts*, vol. III et IV, p. 46.

6. Il est probable que Polydore était aussi le fils d'Agésandre.

ment récent du groupe. Winckelmann croyait que Pline s'était trompé en disant dans sa *Dédicace* que les anciens artistes n'avaient jamais employé l'aoriste (ἐποίησε), mais toujours l'imparfait (ἐποίει) parce qu'ils ne paraissaient voir dans leurs ouvrages que quelque chose de commencé toujours et toujours inachevé. Trois ouvrages seulement ont reçu une inscription définitive : Un tel *a fait*. Or, les exemples d'inscriptions avec l'aoriste ne sont pas si rares, et voilà l'argument que Lessing tire de ce fait. Pline ne parle que des grands maîtres, des Apelles, des Polyclète, des Lysippe et de leurs contemporains qui eurent cette habile modestie, mais nullement des artistes postérieurs à cette belle époque. Donc Athanodore qui a signé ἐποίησε et auquel n'appartient aucun des trois ouvrages cités par Pline, ne peut être du nombre de ces anciens maîtres. Il ne pouvait pas être contemporain d'Apelles et de Lysippe, mais il doit être placé à une époque plus récente. Lessing conclut que l'on peut admettre comme un critérium très sûr que tout artiste ayant employé l'aoriste a vécu longtemps après l'époque d'Alexandre le Grand, peu avant ou sous les empereurs. Cette argumentation est fausse. D'abord Pline, comme nous l'avons vu, n'est pas si précis que Lessing le croit : il est tout à fait inexact de dire que les anciens artistes n'employaient pas l'aoriste. L'érudition a, au contraire, prouvé qu'en Grèce et en Asie Mineure cette forme fut beaucoup plus usitée que l'imparfait, tandis que les artistes à Rome se servaient de préférence de l'imparfait. Puis, les œuvres d'art qui furent transportées de Grèce à Rome, sans leur piédestal, n'avaient pas d'inscription du tout; les Romains en mirent de nouvelles avec l'imparfait ἐποίει, mais il est peu probable qu'au temps de Pline l'ancienne formule ne fût pas connue. C'est pourquoi il ne tient même pas la promesse donnée dans la *Dédicace* de mentionner les trois ouvrages qui, selon lui, avaient seuls le verbe au temps passé [1]. D'autres commentateurs croient que

1. Pline ne donne pas directement les trois œuvres en question ; on suppose seulement, d'après certains passages de son livre, quels sont ceux qu'il voulait désigner. L'a-t-il fait par négligence, ou parce qu'il voyait qu'il s'était

Pline par les mots : *absolute inscripta opera* voulait désigner le parfait (πεποίηκε) qui, en effet, ne se trouve pas dans les inscriptions des artistes. Le piédestal découvert par Albani prouve donc juste le contraire de ce que Lessing voulait y voir : si Athanadore a signé ἐποίησε, c'est qu'il vivait en un temps antérieur aux artistes qui ont travaillé à Rome. Le caractère des lettres, d'ailleurs, prouve que l'inscription date du IIe siècle avant notre ère [1].

trompé, nous n'en savons rien. Voy. S. Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, p. 436.

1. Kekulé, *op. cit.*, chap. II, trouve que les caractères de l'inscription en question montrent que les artistes ont vécu vers l'an 100 avant J.-C.; Loewy (*op. cit.*, p. 373) place l'inscription au commencement du IIe siècle.

J. KONT,
Professeur au Lycée Montaigne.

(*A suivre.*)

LE

MIROIR DE BULLA REGIA



Récemment, le *Bulletin archéologique*[1] a publié le très intéressant travail par lequel notre collègue et ami, M. le docteur Carton, a rendu compte des fouilles importantes qu'il a exécutées, en 1889, en Tunisie, dans *la Nécropole de Bulla Regia*; or, à la page 198 de ce travail, nous avons remarqué la représentation

1. *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1890, Paris.

d'un très curieux miroir circulaire en bronze, de 15 centimètres de diamètre, trouvé dans un tombeau de la nécropole, miroir dont le couvercle offre, en relief, un sujet que M. le docteur Carton s'est borné à décrire sommairement, sans tenter d'en donner l'explication.

Certes, les fouilles de Bulla ont fourni un assez bon nombre de ces miroirs, avec sujets en relief : mais, assurément, aucun de ces objets ne nous a paru aussi digne d'attention que celui dont il est ici question, et que nous reproduisons, tel, exactement, qu'il est figuré dans le travail de M. Carton.

Pour nous, l'œuvre, qui est romaine, ne remonte guère au delà du Ier siècle de notre ère ; nous en jugeons, d'une part, par le style, et d'autre part par divers détails, tels, par exemple, que la coiffure du personnage féminin, coiffure qui est du Ier siècle, ou très peu antérieure, et se retrouve en particulier, sur les portraits qui nous montrent Calpurnia, femme de César[1]. Mais, en dépit de son origine, la scène représentée sollicite la curiosité, elle éveille l'intérêt : elle nous a donc paru mériter d'être étudiée, et nous sommes parvenu, pensons-nous, à en découvrir l'explication.

Que le lecteur veuille bien nous accorder quelques moments d'attention.

Selon nous, l'artiste a représenté sur ce miroir un des épisodes les plus touchants de l'*Odyssée*.

Rappelons quelques notions préliminaires.

Ulysse, jeté par la tempête sur l'île des Phéaciens, a été découvert et sauvé par la belle Nausicaa; celle-ci l'a invité à se rendre au palais du roi Alcinoüs, son père, qui, faisant bon accueil au naufragé, s'est flatté, un instant, de le voir épouser sa fille : nous savons d'ailleurs que celle-ci n'a point tardé à professer pour le héros une « admiration » sincère et profonde.

Par malheur, ces vœux ne peuvent être réalisés : Ulysse doit partir : il doit rentrer à Ithaque pour combattre les prétendants,

1. V. les deniers frappés, en qualité de *praefectus urbis*, par L. Munatius Plancus.

et retrouver, enfin, la fidèle Pénelope, sa compagne, gardienne de son foyer; Alcinoüs a donc dû, bien à regret, consentir au départ du héros, et même lui fournir les moyens de regagner sa lointaine patrie.

Eh bien! c'est précisément le moment de la séparation, le moment où ULYSSE QUITTE L'ILE DES PHÉACIENS, qui a été choisi par l'artiste pour composer le sujet qui orne le couvercle de notre miroir.

En effet, relisons le texte de l'*Odyssée*, et examinons maintenant la scène représentée :

Au fond, on aperçoit un bâtiment élevé, aux assises puissantes et régulières; sans nul doute, c'est là le palais, « la haute demeure... aux solides murs d'airain... du magnanime Alcinoüs. »

Devant le bâtiment, croît un arbre : sans nul doute encore, il indique le magnifique « jardin de quatre arpents », situé « auprès des portes du palais », et où « croissent de grands arbres ».

A gauche de l'arbre, voici un vieillard à la longue barbe, aux cheveux flottants, qui, les traits durs et contractés, contemple avec chagrin la scène : c'est le bon Alcinoüs, c'est le père de la belle Nausicaa.

Au premier plan, et comme il convient, sont les personnages principaux :

A gauche, et non loin de son vieux père, voici Nausicaa ellemême ; pour suivre fidèlement le texte homérique, qui compare Nausicaa à une déesse (Artémis), l'artiste lui a donné les charmes et les attributs de Vénus, et l'on regarde avec intérêt le pur profil du visage de la pauvre fille ; une dernière fois, elle s'offre à Ulysse qui est devant elle, et, pour le retenir, elle lui tend la main.

Mais le héros, debout, prêt à partir, refuse, d'un geste, la main qui lui est tendue ; *placé entre l'amour et le devoir*, il n'hésite pas, et, s'il pouvait hésiter, il y a là, derrière lui, Pallas Athénè, qui « a médité le retour du magnanime Ulysse », et qui, sous les traits d'un guerrier, lui rappelle, en lui parlant tout bas, les exploits qui restent à accomplir.

Ulysse va donc s'embarquer, et voici, en effet, qu'aux pieds

mêmes du héros, se montrent les proues des « nefs égales » qui vont enfin le ramener dans sa patrie.

Pauvre Nausicaa ! c'est vainement qu'elle aura aimé : derrière elle, sur un cippe, on voit l'Amour affligé qui referme ses ailes et qui laisse échapper la flèche qui n'a point su toucher le cœur du héros.

Nous le demandons : ce tableau n'est-il pas charmant[1] ? et si, pour la vérité de l'interprétation si naturelle que nous proposons, il était nécessaire d'animer encore la scène, ouvrons de nouveau l'*Odyssée*, et écoutons ce que disent les personnages de ce groupe intéressant : Homère lui-même va les faire parler.

Le bon Alcinoüs a fait tout le possible pour retenir Ulysse : « Plaise aux dieux, lui a-t-il dit, que tu veuilles rester, et épouser ma fille !.. Cependant, a-t-il ajouté en soupirant, aucun des Phéaciens ne te retiendra malgré toi... »

C'est qu'en effet Ulysse ne peut demeurer : il doit partir, et voilà pourquoi l'artiste nous montre Alcinoüs, découragé, se tenant tristement à l'écart.

Alors, c'est la pauvre Nausicaa qui adresse au héros qu'elle aime cet adieu si touchant : « Plaise aux dieux, quand tu seras dans la terre de la patrie, que tu te souviennes de moi, qui t'ai sauvé ! »

Et voici qu'Ulysse, ferme dans le devoir, stoïque dans la résolution que lui inspire Athénè, c'est-à-dire la Raison, cette Raison qui ne le quitte jamais, voici qu'Ulysse répond froidement à la pauvre délaissée : « Nausicaa, si Zeus m'accorde de rentrer dans ma demeure, mes vœux seront chaque jour pour toi, qui m'as sauvé... »

Et les vaisseaux sont là, et la séparation s'accomplit, triste et définitive.

1. Le groupe d'Ulysse et Nausicaa devait, sûrement, être *familier* à l'antiquité : ainsi, Protogène ayant représenté les deux galères athéniennes, *Paralos* et *Hammonias*, sous les traits d'un homme et d'une femme, le vulgaire les prit immédiatement pour Ulysse et Nausicaa. Rien ne prouve cependant que le groupe de notre miroir soit ce qu'on appelle une « réplique ».

En vérité, nous savons bien qu'il existe, de l'antiquité, des œuvres, du même genre, infiniment plus parfaites que cet humble couvercle de miroir ; mais nous ne pensons pas qu'il s'en trouve beaucoup où l'artiste se soit plu à reproduire, sous une forme à la fois plus libre et plus sincère, le texte même qu'il a voulu illustrer.

Bien qu'apparue à une époque de décadence, l'œuvre, au point de vue de l'art, n'est point mal conçue, ni point mal exécutée : ainsi, au premier plan, et bien en lumière, se dessinent nettement les personnages principaux ; ainsi encore, sur le personnage important lui-même, c'est-à-dire sur le divin Ulysse, tous les regards sont intentionnellement dirigés ; mais, peut-être, est-il à regretter, d'une part, que *toutes* les figures se présentent *de profil* (à la grecque) et, d'autre part, que la scène soit, en quelque sorte, trop pondérée, l'artiste ayant visiblement cherché une symétrie excessive : c'est ainsi, au premier plan, qu'aux deux personnages de gauche, l'Amour et Nausicaa, répondent symétriquement les deux personnages de droite, Ulysse et Athênè ; et, au deuxième plan, qu'au bonhomme Alcinoüs, correspond symétriquement l'arbre du jardin; mais, somme toute, cette disposition, en dépit de la régularité affectée, donne une grande clarté à l'œuvre, et, par exemple, tous les personnages étant très exactement compris entre le palais, en arrière, et les proues des navires, en avant, on comprend dès lors, sans la moindre peine, que la scène se passe sur l'*agora* des Phéaciens, cette agora qui, dit Homère, était « auprès des nefs », c'est-à-dire entre la ville et le port.

Ajoutons que les formes sont suffisamment étudiées; que les expressions, les gestes, les attitudes, les costumes, sont consciencieusement traités. Observons enfin que les parties accessoires elles-mêmes n'ont pas été négligées.

En résumé, l'œuvre plaît, mais, nous l'avouons, il y a quelque chose qui nous plaît davantage encore, et qui surpasse, de beaucoup, l'œuvre elle-même : c'est le charme qui se dégage d'une scène où sont rappelés des souvenirs très touchants; or, en choisissant cette scène, l'artiste a montré qu'il ressentait lui-même

ce charme; en comprenant si bien l'immortel poète, l'artiste a prouvé qu'il avait, lui aussi, l'âme d'un poète : voilà pourquoi nous regrettons que cet artiste soit resté inconnu, car nous sympathisons avec lui, et nous eussions aimé à connaître son nom[1].

Docteur A. VERCOUTRE.

1. Ce miroir a déjà été étudié par M. S. Reinach dans les *Collections du Musée Alaoui* publiées sous la direction de M. de La Blanchère.

M. Reinach y voit la rencontre d'Hélène et de Ménélas, « épisode tragique de la dernière nuit d'Ilion, transformé, dit M. Reinach, sous le ciseau des artistes romains, en un épisode galant d'une nuit de Suburra. »

Entre cette interprétation de M. Reinach et la nôtre, le public jugera.

INSCRIPTIONS DU MUSÉE D'ORAN

NOUVELLES LECTURES

Parmi les inscriptions du Musée d'Oran que j'ai publiées dans le troisième volume des *Musées et Collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie*, il en est trois dont la lecture me paraît devoir être modifiée.

La première est la plus petite des deux libyques de Renault (p. 13). Le dessin, fait sur une photographie moins bonne qu'il n'eût fallu, ne la donne pas complètement. On y voit exactement :

ㄣ −
I +
1 V
I +
⊡ ⊏
II V

Il semble bien que la première ligne se doive lire, comme l'avait fait Cherbonneau, *Gadat Gatan*, qui est peut-être pour *Gadatjatan*. La seconde porterait : *fils de Ba....* Je persiste à trouver malaisée la lecture des derniers signes.

Une autre reproduction à rectifier est celle de la funéraire p. 24. A la ligne 2, j'avais cru voir <u>IIAIIc</u>, ce qui se lisait ITALIc *Italic(us)*. Mais, après avoir revu la pierre encore une fois et par bon éclairage, je pense, avec M. Demaeght (*Bulletin d'Oran*, 1892, p. 404) que ce dernier mot est IIΔIR. Cet *Iidir* a bien la physionomie d'un nom berbère. Je ne suis pas sûr, comme le savant conservateur du Musée, que ce soit lui qui

figure, sous les mêmes lettres, à la ligne 3 de l'inscription du roi Masuna (p. 18) : *pref. de Safar. iidir. proc....*

Enfin, à la p. 27 du *Musée*, se trouve l'inscription des martyrs du Dahra, entrée dans l'établissement pendant l'impression du volume, et déchiffrée par M. Cagnat et par moi sur les photographies qui me furent envoyées.

J'avais signalé que la pierre porte, indépendamment de la *Memoria* des confesseurs donatistes Rogatus, Matenius, Nasseus et Maxima, une autre *Memoria* en surcharge, qui forme une première ligne en avant de cette inscription. Mais nous n'avions lu cette première ligne que fort imparfaitement et avec nombre d'incertitudes.

Aujourd'hui, la pierre est placée définitivement, sous un bon éclairage ; et, si peu profonde, si peu nette, que, sous la surcharge, il est aisé, de neuf heures du matin à midi, avec la lumière frisante, de discerner les caractères suivants :

MEMORIAEENNGIETSEXTILIAS

que nous transcrirons : *Memoriae Ennagi et Sextilias.*

Ainsi est complétée, par l'adjonction d'un Ennagius et d'une Sextilia, la liste de martyrs hétérodoxes donnée par cet important monument.

M.-R. DE LA BLANCHÈRE.

NOTES

SUR LES

ANNEAUX MÉROVINGIENS

DU MUSÉE DE GENÈVE

La ville de Genève possède des collections archéologiques qui méritent d'être mieux connues, à Genève comme au dehors. Seul, le *Musée Revilliod*[1], fondation particulière léguée à ses concitoyens par un généreux amateur, jouit de la faveur populaire; à la vérité, ce ne sont pas les objets qu'il renferme — assemblage bizarre et de mince valeur artistique — que l'on va voir, mais bien le parc splendide qui entoure le palais de l'*Ariana* et le merveilleux panorama du lac Léman et des Alpes de la Savoie.

Quant au *Musée Fol*[2] dont les vitrines contiennent de véritables trésors, et au *Musée archéologique*, on y va fort peu, on y travaille moins encore. Ces deux établissements sont d'un abord

1. Les collections rassemblées par M. Gustave Revilliod ont été disposées dans un palais construit *ad hoc* et nommé par son propriétaire l'*Ariana*. Cet édifice, placé dans un site admirable, attire l'attention par le mauvais goût de son architecture. Palais et collections appartiennent à la ville depuis 1890; en dépit du proverbe bien connu, il serait de toute nécessité de procéder à un triage sévère parmi les objets qui composent celles-ci. Les faïences et porcelaines forment les séries les plus importantes; mais là, comme dans la peinture, les meubles, l'orfèvrerie, les étains, les armes, les vitraux, les bibelots de toute nature, les pièces sans valeur artistique ou d'origine suspecte, les attributions sans fondement, abondent et écrasent le petit, très petit nombre d'objets intéressants et authentiques.

2. Le Musée Fol a été donné à la ville, par son fondateur, M. Walther Fol, archéologue distingué, mort en Italie le 2 mars 1890. M. Émile Duval, conservateur actuel, a fait connaître dans la *Revue*, un des meilleurs morceaux de la collection confiée à ses soins, collection qui est principalement consacrée aux antiquités grecques et romaines. (Voy. *Revue archéologique*, 1885, t. I, p. 226 et pl. X; voir aussi dans *L'Art*, 1876, p. 89, un article de M. William Raymond accompagné de figures.)

facile, mais leurs locaux ne suffisent pas et l'éclairage en est défectueux. Le catalogue du premier a été publié [1]; malheureusement ce recueil, trop volumineux, est d'un maniement peu aisé et aucune étiquette ne guide le visiteur. Le second possède des étiquettes; elles sont en trop petit nombre pour suppléer à l'absence totale de catalogue imprimé.

On trouverait, dans l'un et l'autre dépôt, indépendamment des séries d'un intérêt purement local, quantités d'objets inédits et dignes d'être publiés [2]; nous nous bornerons aujourd'hui à parler d'un certain nombre d'anneaux mérovingiens, appartenant au Musée archéologique, qui, à la vérité, ont été publiés par M. Deloche dans ses remarquables *Études*, familières aux lecteurs de la *Revue archéologique*. Mais il nous a paru d'autant plus nécessaire de décrire de nouveau ces bijoux que M. Deloche n'a pu indiquer, pour cinq d'entre eux, le dépôt dans lequel ils se trouvent et que ses notices et ses dessins, rédigés et reproduits d'après des renseignements plus ou moins complets, laissent quelques lacunes à combler et autorisent de nouvelles interprétations. C'est d'après une notice insérée dans un recueil local [3] que le savant archéologue a commenté ses n[os] CLXXIV et CLXXVIII [4], et d'après des notes du conservateur du Musée,

1. Walter Fol, *Catalogue du Musée Fol*, Genève, 1874-1879, 4 vol. in-8. Le même auteur a publié : *Le Musée Fol. Etudes d'art et d'archéologie sur l'antiquité et la Renaissance*. Genève, Bâle et Lyon, 1873-1876, 4 vol. gr. in-4.

2. M. Salomon Reinach signale dans sa *Chronique d'Orient* (*Revue archéol.*, 1893, t. I, p. 116) le recueil publié récemment par M. P. Milliet : *Vases antiques des collections de la ville de Genève* (Paris, 1892, in-fol.), recueil pour laquelle le Musée Revilliod, le Musée Fol et le Musée archéologique ont été mis à contribution. M. Milliet s'est borné à faire un choix, sans expliquer pourquoi il a choisi tels types plutôt que tels autres et, tout en lui étant reconnaissant d'avoir attiré l'attention sur les musées genevois, nous ne pouvons nous empêcher de constater, avec M. Reinach, qu'il eût été plus utile de dresser un bon catalogue des nombreuses poteries antiques conservées à Genève.

3. H.-J. Gosse, *Suite à la Notice sur d'anciens cimetières trouvés soit en Savoie, soit dans le canton de Genève et principalement sur celui de La Balme, près La Roche, en Faucigny*, dans *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. XI. Genève, 1859, in-8, p. 81 et suiv.

4. *Études sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne*, dans *Revue archéologique*, 1892, t. I, p. 181 à 185.

ses nos CCXXIV à CCXXIX[1]; nous reprendrons ces numéros les uns après les autres en les accompagnant des remarques et des rectifications qu'un examen attentif des originaux nous a permis de faire.

Comme c'est le cas dans la plupart des musées de province, les indications de provenance sont généralement vagues; à part les six premières, trouvées en même temps, ces bagues ont été achetées à des marchands ou à des collectionneurs qui ne les tenaient pas eux-mêmes de première main; aussi est-il impossible d'établir quelque vue d'ensemble ou, simplement, de tenter d'utiles rapprochements.

I (Deloche, n° CLXXIV).

Anneau de bronze avec inscription inexpliquée (*Ticia?*).

Le chaton de cet anneau sigillaire[2] porte des caractères et des ornements gravés que le dessin de la *Revue archéologique* ne rend pas d'une manière très exacte; cela se conçoit, puisqu'il n'a pas été fait d'après nature. Les traits horizontaux placés au-dessus et au-dessous des caractères sont plus longs sur le bijou lui-même, ils dépassent tous deux la branche verticale de la croisette; de plus le trait inférieur n'est pas relié à la barre verticale (trop mince sur le dessin), celle-ci devant être détachée du motif décoratif qui la suit. La branche horizontale de la croisette est sensiblement plus allongée du côté des caractères; enfin le signe qui vient après la croisette forme un angle obtus et n'est pas simplement incurvé.

Ces corrections indiquées, cherchons, malgré la réserve gardée par les auteurs qui l'ont étudiée, à déchiffrer l'inscription de notre bague. M. Deloche y a relevé un C, un I, un A et peut-être un V, sans proposer de lecture. L'empreinte du chaton étant consi-

1. *Études*, etc. *Rev. archéol.*, 1893, t. I, p. 271 à 277.
2. Coté E 433 dans l'inventaire sommaire manuscrit du Musée.

dérée dans la position horizontale, aucune interprétation ne paraît possible ; mais en l'examinant dans un autre sens, perpendiculairement à l'axe de l'anneau — soit comme le montre la figure ci-contre — il est difficile de n'y pas lire le nom féminin de :

TICIA

placé dans un encadrement composé d'une base et de deux côtés. La syllabe TI est formée par le sigle très usité + qui remplit en même temps le rôle de croisette initiale ; viennent ensuite, un C mérovingien suivi d'un grand I posé obliquement, puis un A. Le tout est gravé entre deux ornements, d'un type fréquemment employé, qui circonscrivent le chaton.

On peut aussi lire TISIA, le deuxième caractère se rapprochant aussi bien d'un C que d'un S cursif. Le fameux autel de Minerve (Hérault), dédié par saint Rustique en 456, porte, parmi la multitude de noms qu'y ont gravés les pèlerins, celui de TISIA[1], et c'est la seule fois qu'il se rencontre sur les monuments épigraphiques. D'un usage courant en Gaule, sous la domination romaine — au masculin surtout[2] — ce vocable fut presque abandonné à l'époque chrétienne et les listes que l'on peut consulter n'en contiennent que de très rares mentions. On rencontre plus souvent les noms de TITIANVS et de TATIANVS et leurs féminins, dérivés de TITIVS, mais ils sont orthographiés par un T, non par un C ou une S, à la seconde syllabe.

M. Deloche a publié une bague en argent, trouvée à Argœuves, près Amiens[3], qui n'est pas sans ressembler à celle qui nous occupe ; s'il n'y a pas similitude de forme, on remarque une certaine analogie de décoration.

1. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, n° 609 et Atlas, pl. 83, n° 85. La première syllabe est aussi formée, par un sigle, le I étant appendu à l'extrémité gauche de la barre horizontale du T.

2. *Corpus inscriptionum latinarum*, t. XII, *passim*.

3. N° IX, *Revue archéologique*, 1885, t. II, p. 42.

II (Deloche, nº CLXXV)

Bague en bronze avec chaton orné de verroterie.

Ici non plus le dessin de la *Revue archéologique* n'est pas parfait; cela a peu d'importance, puisqu'il ne s'agit pas d'un anneau portant une inscription ou servant de cachet. Notons, cependant, que les cabochons qui ornent le chaton sont beaucoup moins marqués et occupent un espace moins large sur l'original; que le chaton, dans son ensemble, est plus aplati, le morceau de verroterie faisant très peu de saillie, et que les deux extrémités de la tige sont complètement aplaties sous le chaton[1].

III (Deloche, nº CLXXVI)

Autre bague en bronze avec chaton orné de verroterie.

Même observation qu'au numéro précédent. Le bord du chaton orné de stries régulières est trop large sur le dessin[2]. Les numéros II et III se ressemblent par plus d'un côté et, trouvés au même endroit, proviennent certainement du même atelier.

IV (Deloche, nº CLXXVII)

Anneau avec caractères indéterminés au chaton.

L'oxydation de ce bijou en rend l'examen difficile. On discerne, cependant, quelques divergences entre l'original et la reproduction. L'encadrement en forme de D, remarqué par M. Deloche,

1. Cette bague est inventoriée sous E 431. Comme c'est le cas pour la précédente et la suivante, on a conservé la phalange à laquelle elle a été trouvée.
2. Cotée E 432.

offre des solutions de continuité qui ne sont pas le fait de l'altération du métal; la branche verticale, si tant est qu'elle soit verticale, n'est, en tout cas, pas liée à la panse; cela ne facilite aucune interprétation, mais détruit, en tout cas, la lecture D. Le chaton est aussi moins fortement accusé[1].

V (Deloche, nº CLXXVIII).

Anneau décoré de cercles concentriques.

Il ne nous a pas été possible d'y découvrir les cercles concentriques signalés. C'est un simple anneau dépourvu de décoration[2], comme le Musée en renferme quelques-uns, formés de fils de bronze plus ou moins ronds ou plus ou moins plats et dépourvus d'intérêt[3].

VI. — Inédit.

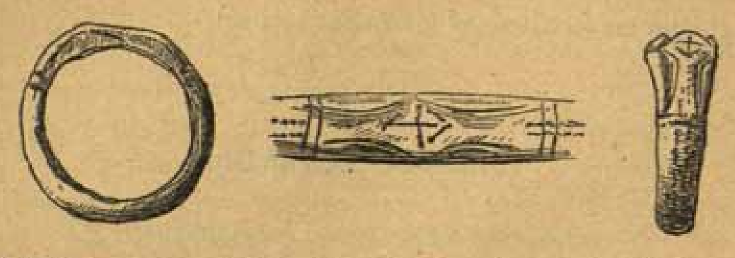
Anneau de bronze avec chaton plat.

Ce bijou, d'une seule pièce, possède un chaton, formé par l'aplatissement de la tige, qui avait certainement été préparé pour recevoir une inscription ou un monogramme. Sa forme générale rappelle celle du nº I; il provient des mêmes fouilles que les anneaux précédents. Diamètre intérieur moyen : 18 millimètres[4].

1. Coté E 426.
2. Coté E 430.
3. Cotés E 424, 425, 427, 428.
4. Coté E 429.

VII (Deloche, n° CCXXIX)

Anneau de bronze orné d'une croix au chaton.



La bague représentée ici est formée d'une grosse tige de bronze, aplanie intérieurement, arrondie extérieurement, et d'un chaton pris dans la masse, légèrement aplati et élargi et dont les bords ont été taillés à angle droit. Ce chaton est circonscrit par quatre entailles profondes, laissant entre elles un champ plat orné d'une croix, ou plutôt de la marque du propriétaire du bijou[1] : une croisette accompagnée de deux traits placés en pyramide au-dessus d'elle et terminés par des globules ; les branches horizontales de la croisette sont terminées de même. Le mauvais état de conservation ne permet pas de relever très exactement si la branche verticale est pourvue d'un pied ou d'un crochet. La tige est ornée de deux filets de points arrêtés au chaton par deux traits parallèles. Les dimensions du chaton sont : 9 millimètres dans sa plus grande largeur et 29 millimètres de longueur jusqu'aux doubles traits que nous venons d'indiquer. Diamètre intérieur : 20 millimètres.

C'est une bague d'homme[2], d'un travail très grossier, altéré encore par l'oxydation, et qui ne paraît pas avoir servi de cachet ; du moins l'empreinte obtenue avec son aide est-elle rendue peu nette par les quatre grosses entailles dont il a été question. Le

1. Cette figure a beaucoup d'analogie avec les marques de propriété si fort usitées au moyen âge, que l'on appliquait sur les bornes, les immeubles, les objets mobiliers, etc., et qui appartenaient souvent au fonds lui-même, plus encore qu'à son tenancier.

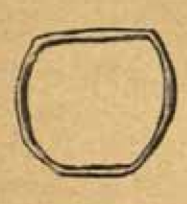
2. Cotée E 339.

Musée archéologique en a fait l'acquisition en 1889 ; elle avait été trouvée dans le département de Seine-et-Oise, nous ignorons à quel endroit.

Si l'on compare le dessin reproduit ci-dessus avec celui que la *Revue* a déjà donné, on verra que ces deux figures offrent de notables divergences, divergences qui ne sont pas, nous le répétons, du fait de M. Deloche et qui feront mieux comprendre la liberté que nous avons prise de reprendre ce sujet après l'un des maîtres de l'archéologie mérovingienne. La même observation s'applique aux figures suivantes.

VIII (Deloche, nº CCXXVII)

Anneau de bronze portant le sigle SI.







M. Deloche a distingué, indépendamment du S barré qui décore le chaton de cet anneau, plusieurs caractères formant le nom : SAVINI. Nous ne croyons pas qu'il soit possible d'admettre que les traits gravés autour du monogramme SI soient des lettres; ce sont de simples remplissages, des tailles purement ornementales dont notre dessin fera saisir la juste valeur. Le grand I transversal ne forme certainement pas, comme le croit M. Deloche, la barre intermédiaire d'un N, car elle n'est absolument pas liée[1] aux barres verticales et horizontales qui ne représentent très probablement qu'un simple cadre.

Il nous paraît au reste que l'empreinte était utilisée verticalement; il sera plus difficile encore d'y trouver un A et un V.

1. Elle l'est encore moins en réalité que sur notre dessin.

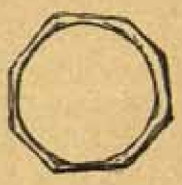
M. Deloche a donné de nombreux exemples d'anneaux sigillaires portant seulement les deux lettres S et I, séparées ou liées, seules ou précédant un nom ; elles représentent l'abréviation ordinaire de *signum*, *sigillum* ou *signavi*. Celui-ci en est un nouveau spécimen : il se compose d'une mince bande de bronze qui s'élargit pour former un chaton plat et rectangulaire, long de 15 millimètres et large de 12.

A droite et à gauche du chaton se trouvent des ornements en arêtes, occupant une partie de la surface de la tige. Le diamètre intérieur moyen est de 16 à 18 millimètres; il s'agit donc d'une bague de femme; elle est entrée au Musée en 1876 et provient, comme le dit M. Deloche, de la Savoie[1]. La conservation en est remarquable.

Le n° CXIX des *Études*[2], trouvé dans la Marne, se rapproche beaucoup de la bague qui nous occupe; il porte, comme elle, le monogramme SI et des ornements presque identiques. C'est, du reste, un type extrêmement fréquent.

IX (Deloche, n° CCXXVIII)

Anneau de bronze de forme octogonale.





Les huit pans de cet anneau portent tous des caractères ou

1. Cotée E 43.
2. *Revue archéologique*, 1890, t. I, p. 179.

des figures grossièrement gravés et placés dans des encadrements rectangulaires. C'est, en premier lieu, un personnage masculin dessiné d'une façon très sommaire et qui paraît exécuter, autant que l'exiguïté de sa taille et l'oxydation du métal permettent d'en juger, une danse ou une mimique quelconque; il est représenté horizontalement, une jambe en l'air et un bras étendu. Puis viennent certains signes dans lesquels il n'est pas possible de reconnaître des lettres et qui occupent deux pans; ce sont, au premier, deux traits obliques reliés probablement par un troisième en sens contraire, le tout formant une sorte de N cursif, au second, une courte ligne ondulée terminée par un crochet. On rencontre ensuite trois traits verticaux émanant, de l'encadrement lui-même; puis un pan trop altéré par l'oxydation pour y pouvoir discerner quelque chose; puis les lettres IN, parfaitement déterminées (et non F, A et une troisième indéfinissable, comme le dit le savant auteur des *Études*), occupant un pan tout entier. Le septième pan est rempli par une figure d'oiseau posée de profil, analogue à celle qui orne une bague provenant du cimetière gallo-franc de Bel-Air (près Lausanne), décrite par M. Deloche sous le n° LXXII de ses *Études*[1] : ce sont le même bec allongé, les mêmes ailes éployées, le même dessin plus ou moins consacré, caractéristiques de la colombe, symbole du Christ lui-même. Au huitième pan, enfin, se trouvent encore des caractères, qui ne sont guère plus déchiffrables, malheureusement, que les premiers, mais qui, bien certainement, ne forment pas le vocable ATO déchiffré par M. Deloche; on peut, à la rigueur, y reconnaître un G mérovingien (G) ou un Q, un T lié par la base de sa haste avec un U, un I incliné formé par le second jambage de l'U. Il nous paraît que si M. Deloche avait eu sous les yeux une empreinte en cire et non un croquis plus ou moins exact, il n'aurait pas proposé la lecture ATO, qui pourrait, à la suite d'un examen superficiel, être lue sur la matrice elle-même, mais que l'empreinte ne donne sûrement pas. Il n'est pas pro-

1. *Revue archéologique*, 1889, t. I p. 309

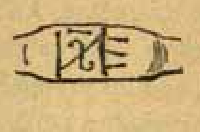
bable, au reste, que l'ordre dans lequel nous avons décrit les huit faces de cet anneau, soit celui qu'avait adopté le graveur, et il ne nous est pas possible de proposer une explication pour cette série de figures ; doit-on y voir une suite de symboles, alternant avec des noms ? la colombe en est un, en tout cas, et des plus fréquemment reproduits. Si l'anneau dont nous nous occupons se rapproche, par sa forme, de plusieurs de ceux qu'a décrits M. Deloche[1], il s'en éloigne par sa décoration qui ne rappelle aucun de ceux-ci. Et finalement, s'agit-il vraiment d'une bague sigillaire ?

La faiblesse du diamètre intérieur, 18 millimètres, indique un bijou ayant appartenu à une femme ; la hauteur de la baguette est de 5 millimètres ; les pans ont en moyenne 9 millimètres de longueur. Trouvée dans le département de Seine-et-Oise, cette bague est entrée au Musée archéologiquee en 1889[2] ; nous ne savons s'il provient de la même source que le nº VII, originaire également de Seine-et-Oise.

X (Deloche, nº CCXXV)

Anneau de bronze avec monogramme au chaton.





Cet anneau sigillaire, d'un travail grossier, est formé d'une baguette arrondie extérieurement qui s'élargit près du chaton et fait une légère saillie sur celui-ci, pris, cependant dans la masse. La baguette a, pour toute ornementation, deux petites tailles ciselées près du chaton.

1. Nos XXII, *Revue archéologique*, 1886, t. I, p. 341 ; CXV, *ibid.*, 1890, t. I, p. 321.
2. Coté E 338.

Le chaton aplati, long de 19 millimètres environ sur 7 dans sa plus grande largeur, porte un monogramme gravé au trait, composé des lettres S, I, N et E. On trouve un chiffre à peu près identique sur deux bagues découvertes, l'une à Charnay (Saône-et-Loire), l'autre à Gannay (Côte-d'Or); elles ont été, toutes deux, publiées par M. Deloche [1] et la lecture du monogramme peut être la même :

SI(*gnum*) VNE

en prenant un V dans le N (la seule différence porte sur l'I qui, au lieu d'être formé par la barre transversale du N est placé horizontalement, sur notre anneau, au-dessus — ou au-dessous — du monogramme). Le vocable féminin VNA se rencontre quelquefois et cet anneau peut fort bien avoir été fait pour une femme, le diamètre intérieur, déformé aujourd'hui, étant de 18 à 19 millimètres. On peut, cependant, proposer d'autres leçons et lire :

SI(*ignum*) SENNII

en redoublant l'S, l'N et l'I, ou simplement :

SI(*gnum*)ENNII

en ne redoublant que l'N et l'I, ou même encore :

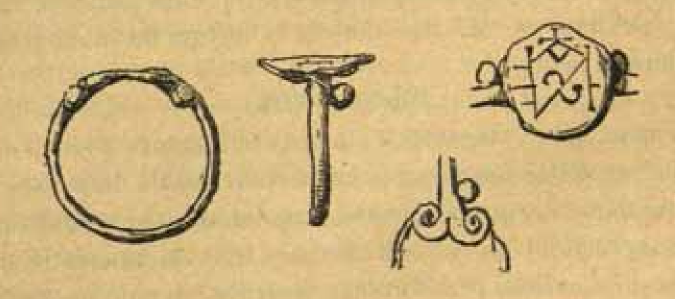
SENNIVS

Dans ce dernier cas, le nom étant au nominatif, on supprimerait l'abréviation de SI(*gnum*) ou SI(*gillum*) et l'on redoublerait l'S et l'N en formant un V avec la partie supérieure de l'N. Le nom de Sennius a été souvent employé ; il le fut davantage cependant, à l'époque romaine, ainsi que le nom de Titius dont nous avons eu précédemment à nous occuper, qu'au temps des Mérovingiens. On le rencontre notamment à Genève et dans ses environs [2], et c'est également des environs de Genève que provient cet anneau [3]. Toutes ces lectures nous paraissent plus vraisemblables que celle de M. Deloche : SI. SAVINE qui exige la présence d'un A, au moins problématique.

1. Nº LXXXVIII, *Revue archéologique*, 1889, t. II, p. 15 et nº CLXIV, *Ibid.*, 1892, t. I, p. 52.
2. *Corpus inscriptionum latinarum*, t. XII, *passim*.
3. Coté E 332 ; entré au Musée en 1888.

XI (Deloche, n° CCXXVI)

Anneau d'or de Juliana.



C'est la seule bague mérovingienne en métal précieux qui se trouve au Musée archéologique ; elle est intéressante à plus d'un titre. La baguette — un simple fil d'or rond — aplatie aux extrémités se termine par deux doubles volutes sur lesquelles est soudé le chaton ; celui-ci est formé d'une mince plaque de métal à peu près circulaire et légèrement cintrée qui a 17 millimètres de diamètre en moyenne. Aux points de suture se trouvaient deux globules rapportés, placés à droite et à gauche de la tige ; ils ne subsistent plus que d'un seul côté.

Le diamètre intérieur, 19 à 20 millimètres, n'indique pas spécialement un bijou féminin ; cependant le chaton porte un monogramme gravé au trait qu'il faut lire en allant de droite à gauche, puis en revenant de gauche à droite, qui ne peut être que le chiffre d'un nom de femme au génitif ; il se compose des lettres : I formé par le premier jambage de l'N, V, L et I formés par la partie supérieure et le dernier jambage de la même lettre, un A supérieur, le N et un E contourné, soit :

IVLIANE

précédé de l'abréviation ordinaire de *signum* S ou même SI, en adoptant pour un troisième I la barre tranversale du N sur laquelle le S est couché. Enfin le A est surmonté de la croisette

qui précède habituellement les légendes sigillaires ; l'ensemble de la formule sera donc :

+ SI(*gnum*)IVLIANE

M. Deloche a lu SI(*gnum*) FAVSTINE, mais il n'y a pas de F. Ce que l'on a pris pour un F renversé paraît être plus vraisemblablement un L et un I réunis) et pas de T (au-dessus du A ; ce ne peut être autre chose qu'une croisette) et la lecture que nous proposons a l'avantage de n'exiger aucun effort d'imagination.

Le nom de Julianus est un des plus usités, aussi bien à l'époque romaine que depuis l'adoption du christianisme ; on en trouve de trop fréquents exemples, dans les inscriptions et dans les actes, ainsi que de sa forme féminine Juliana, pour en citer ici.

Cette bague rappelle par plusieurs points quelques-unes de celles que M. Deloche a décrites au cours de ses *Études* ; c'est ainsi que les deux globules fixés aux points de rencontre du chaton et de la baguette se trouvent aux nos XXVII, XCIX, CLIII, la terminaison de la baguette en doubles volutes aux nos XXVII, XXXIII, XLI, LXXXII, XC, CVIII ; ce sont, du reste, d'entre les principaux caractères de la bijouterie mérovingienne. Le monogramme se rapproche aussi beaucoup, à première vue et par sa forme générale, de ceux que l'on voit aux nos II, XIV, XVII, XXXIII, LIX, LXXIV, LXXXVIII, XCI, XCII, CLVII[1].

Le bijou que nous venons de décrire et qui est en or fin[2] a été trouvé dans le département de la Haute-Savoie, près de Pérignier ou de Bons — nous ne savons lequel — villages de l'arrondissement de Thonon, situés à quelques heures de Genève.

L'état de conservation n'est pas très remarquable ; indépendamment des globules qui manquent, on constate au chaton une usure indiquant un long usage.

1. *Revue archéologique*, de 1884 à 1892, *passim*.
2. Coté E 316 ; entré au Musée en 1886.

XII (Deloche, nº CCXXIV)

Anneau en étain avec monogramme.





L'anneau reproduit ici à été trouvé à Genève, en 1884[1], dans la partie du Rhône mise à sec pour les travaux de l'utilisation des forces motrices de ce fleuve. Il se compose d'une baguette, ronde à quelques endroits, quadrangulaire à d'autres, et d'un chaton rond, pris dans la masse et creusé en forme de cuvette; la baguette se termine à droite et à gauche du chaton par deux groupes de globules peu distincts, disposés en trèfles. Ce chaton, qui a 18 millimètres de diamètre, porte six caractères, deux au centre, un C et un I croisés (ou peut-être un X ou peut-être deux C) entourés de quatre E posés la haste en dedans; le tout est compris dans un cercle de grènetis grossièrement gravé. Bien que les lettres en paraissent nettement caractérisées, nous n'avons aucune lecture à proposer pour cette inscription; on pourrait cependant admettre que les quatre lettres de bordure sont des M et pas des E, ou deux M et deux T qui seraient les caractères supérieurs et inférieurs de notre dessin. Il faut, en tout cas, faire la part du peu de soin avec lequel ce bijou a été exécuté. Un tel monogramme doit se lire évidemment dans les deux sens, c'est un *mot en croix*, commençant et se terminant par la même lettre; nous ne nous permettrons pas d'autre hypothèse, mais celle de M. Deloche, qui déchiffre le sigle central par un S et un I liés entourés de l'initiale quatre fois répétée du nom du propriétaire de l'anneau

1. Coté E 276.

paraîtra difficile à admettre. Le diamètre intérieur est de 19 millimètres environ.

Le chaton du n° XCV des *Études* a quelque similitude avec notre anneau; ce sont quatre lettres entourant une croisette, pour lesquelles M. Deloche n'a proposé non plus aucune explication[1].

Les travaux qui ont amené la découverte de cette bague en ont provoqué bien d'autres, l'inscription votive de C. Vitalinius Victorinus notamment[2], plusieurs fragments de sculpture romaine, bon nombre d'objets appartenant aux âges antérieurs à la conquête, puis des pièces plus modernes, poteries de terre et d'étain, catelles émaillées, armes, outils, ustensiles, etc., de la fin du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes. Les périodes reculées du moyen âge ont fourni un très faible contingent; à part l'anneau sigillaire décrit plus haut, il n'y a guère à mentionner qu'une boucle d'oreille en or avec chaton globulaire orné de facettes quadrangulaires de verre rouge et de filigranes[3], magnifique spécimen de la bijouterie mérovingienne. Ces fouilles ont fait l'objet d'un *Rapport sommaire*[4] — plus que sommaire — publié par le conservateur du Musée, M. H.-J. Gosse; l'anneau n° XII y est reproduit par la photographie et on lit dans le texte : « Une bague en plomb avec monogramme. Ce sigle composé de L E entourant un C et un I, n'a pas encore pu être déchiffré. » Un L est bien la dernière des lettres que l'on songera à déchiffrer sur ce chaton.

XIII. — Inédit.

Anneau de bronze avec chaton formé d'une croix pattée.

Nous terminerons ces *Notes* par la description de deux an-

1. *Revue archéologique*, 1889, t. II, p. 318.
2. *Ibid.*, 1884, t. I, p. 366, 372 et 373.
3. Coté E 297.
4. Genève, 1890, in-fol.

neaux probablement antérieurs à la période mérovingienne, mais qui peuvent rentrer, cependant, dans notre cadre.



La jolie bague représentée ici[1] est d'une facture soignée, plus soignée que les anneaux dont nous nous sommes occupés jusqu'ici; elle se compose d'une tige mince taillée extérieurement en biseaux et d'un chaton soudé découpé en forme de croix pattée. L'un des anneaux publiés par M. Deloche porte une croix d'un dessin semblable, mais creusée dans le chaton et remplie d'un émail noir[2].

Ce bijou a été trouvé à Arles dans un tombeau de la colline de Saint-Pierre-de-Moleyrès, et donné au Musée en 1882 par le conservateur M. H.-J. Gosse. Le diamètre intérieur est de 18 millimètres.

XIV. — Inédit.

Anneau d'or avec intaille au chaton.



Voici un charmant bijou qui n'a pu appartenir qu'à un enfant, le diamètre en est fort petit, 14 millimètres environ. La baguette, en filigrane d'or pur, se compose de plusieurs fils recourbés de

1. Coté C 1059 ; on a conservé la phalange à laquelle elle a été trouvée.
2. N° CXL, *Revue archéologique*, 1890, t. II, p. 384.

diverses manières, et réunis à la partie inférieure de l'anneau en une seule tige garnie de trois petits globules ; le chaton, maintenu entre les deux extrémites les plus larges de la baguette, est formé d'une cuvette ovale en or, longue de 10 millimètres, large de 7 et profonde de 4, qui retient une intaille en verre bleu foncé.

Le sujet gravé est difficile à déterminer ; il comporte deux personnages, un plus petit debout et un autre, plus grand, dressé également mais penché sur le premier et paraissant le palper. Ne serait-ce point Prométhée créant l'homme à l'image des dieux? La surface de cette intaille est altérée, on n'y peut malheureusement distinguer aucun détail.

Cet anneau a été trouvé près de Mâcon ; il fait partie des collections du Musée archéologique depuis 1876[1].

J. Mayor.

1. Coté C 487.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 23 AVRIL 1893

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit de cette ville, le 18 avril, que les travaux de déblaiement accomplis au Palatin ont mis à jour, dans le stade, les plinthes et amorces des colonnes ou piliers qui en limitaient l'enceinte du côté de la villa Mills. On aplanit les terrains de l'autre côté, en ouvrant un chemin qui conduira vers la loge de l'empereur et les constructions de Septime Sévère. On parait n'avoir trouvé au cours de ces travaux qu'une statue de femme assise, sans tête et sans mains, et une tête de femme très mutilée, qui a cependant pris place tout de suite dans le Musée des Thermes de Dioclétien comme un morceau de valeur. Peut-être une fouille en présence des souverains, dans quelques jours, sera-t-elle plus heureuse. — Au mont Capitolin, les travaux pour le monument de Victor-Emmanuel ont mis à jour des fragments de statues ; il semble qu'on puisse reconstituer une Vénus et une Diane. Une marque de brique trouvée au même lieu porte le non de C. Fulvius Plautianus, préfet du prétoire, consul pour la seconde fois avec Géta en 203. — M. Mahaffy, de Dublin, a montré à l'Académie des Lincei les épreuves et les planches de son second volume sur les papyrus grecs du Fayoum, qui va paraître. On sait que les cercueils de momies découverts il y a quelques années par M. Flinders Petrie, construits avec des papyrus collés ensemble au lieu de bois, ont offert, sur chacune de ces feuilles soigneusement détachées, des écrits en démotique et en grec. Les manuscrits grecs remontent au IIIe siècle avant l'ère chrétienne. On y trouve des fragments des poètes grecs, de Platon, des parties considérables d'un registre officiel de testaments, des informations sur l'administration locale, sur la colonisation militaire des Ptolémées, des correspondances privées, des comptes, des prix de denrées, etc. — M. Graillot, membre de l'École française de Rome, très utilement assisté par M. Gsell, ancien membre de l'École, commence une exploration archéologique de la contrée au nord d'Aïn-Zana (Algérie).

M. Philippe Berger termine sa communication sur les tatouages tunisiens recueillis par M. le Dr Vercoutre. M. Vercoutre, suivant en cela le Dr Bertholon, a reconnu, dans le motif le plus fréquent des tatouages des bras et des jambes des indigènes tunisiens, une ancienne figure divine dont le sens se serait perdu et dont le type serait reproduit traditionnellement par les artistes indigènes. Cette figure, selon lui, serait l'image conique de la déesse Tanit, si fréquente sur les monuments puniques. M. Berger met sous les yeux de ses confrères un certain nombre de ces tatouages et en étudie les altérations ; il montre la figure primitive, tantôt se réduisant jusqu'à n'être plus qu'une fleur de lis ou une croix, tantôt au contraire se développant en ornement de plus en plus capricieux. Déjà, dans l'antiquité, l'image de Tanit avait été l'objet de modifi-

cations analogues, qui peuvent jusqu'à un certain point expliquer les altérations qu'elle aurait subies sur les bras et les jambes des Tunisiens.

M. Berger prend ensuite occasion de la dernière communication de M. Delisle, sur l'éléphant de Henri IV, pour citer un autre fait, plus ancien, qui témoigne également de la curiosité des hommes pour les collections zoologiques. Il résulte d'un passage de saint Augustin que l'on conservait de son temps, à Carthage, un squelette de baleine ou de quelque autre grand animal marin, monté et exposé à la vue du public : « Venter quem costae illae muniebant, quae Carthagine in publico fixae populo notae sunt, quot homines in spatio suo capere posset, quis non conjiciat ? » M. Berger rappelle aussi les trois gorilles femelles qu'Hannon, dans son Périple, dit avoir prises vivantes et dont il rapporta les peaux à Carthage.

M. le comte de Lasteyrie termine la seconde lecture de son mémoire sur l'origine des basiliques chrétiennes. Puis il communique une note de M. L. Lex, archiviste de Saône-et-Loire, sur une mosaïque romaine découverte à Flacé-lez-Mâcon, au pied de la Grisière, montagne qui domine la vallée de la Saône. Cette mosaïque présente un médaillon carré renfermant un gladiateur, haut de $0^m,60$ dans l'attitude du combat. A côté de lui est un outil, sans doute le *sarculum*, haut de $0^m,50$, et entre ses jambes quelque chose de forme vague et de couleur indécise, peut-être le nuage de sable, *haphe*, dont parle Sénèque (Lettre 57). Le gladiateur a la tête enfermée dans un casque grillé. Le bras droit, qui tient l'épée et n'est pas couvert par le bouclier, est protégé par un brassard ; la jambe gauche est munie d'un jambard. L'ensemble de la mosaïque est dans un bon état de conservation ; les dimensions totales sont de $5^m,50$ sur 8. M. de Lasteyrie fait ressortir l'importance de cette trouvaille et l'intérêt des détails communiqués par M. Lex.

M. Clermont-Ganneau commence une communication sur les inscriptions de Gaza et sur la détermination du calendrier et de l'ère de cette ville.

SÉANCE DU 28 AVRIL 1893

M. Clermont-Ganneau termine sa communication sur les inscriptions et les monuments de la ville de Gaza. Jusqu'en 1870 on ne connaissait pas d'inscriptions grecques de cette ville; il n'y en a pas une seule dans le *Corpus inscriptionum graecorum*. M. Clermont-Ganneau en communique une trentaine, qu'il a recueillies en 1870 et 1874. Ce sont des épitaphes chrétiennes, toutes datées d'une façon exacte, par années, mois et quantièmes. Les années sont indiquées à la fois selon l'ère de Gaza et selon le cycle des indictions, ce qui fournit des données à l'aide desquelles on peut fixer définitivement le point de départ de cette ère au 28 octobre 61 avant J.-C. Dans quelques-unes, l'emploi de l'ère de Gaza est remplacé par celui de l'ère d'Ascalon; celle-ci paraît avoir commencé le 28 octobre 105 avant J.-C. — M. Clermont-Ganneau décrit ensuite deux églises construites à Gaza par les Croisés et présente, à l'appui de sa description, toute une série de dessins, plans et aquarelles, exécutés par M. Lecomte du Nouy. Il insiste

particulièrement sur la plus grande, convertie aujourd'hui en mosquée. Elle a trois nefs, dont une centrale surélevée, avec deux ordres de piliers superposés. La façade, avec son pignon, son faîte pointu, ses deux contreforts, sa rose centrale, sa porte élégamment sculptée, son porche bien conservé (le seul exemple certain découvert jusqu'ici en Palestine), rappelle celle de nos églises occidentales du XIe et du XIIe siècles. Les blocs présentent la taille caractéristique du travail des Croisés; plusieurs portent en outre des signes lapidaires. — Une des colonnes antiques employées à l'intérieur porte un bas-relief représentant le chandelier à sept branches, avec une inscription en grec et en hébreu contenant une dédicace à Ananias, fils de Jacob (dans le grec ce dernier nom est écris sans *b*). Cette colonne est évidemment une dépouille de quelque synagogue, peut-être apportée par mer, à l'époque byzantine d'Alexandrie ou de Césarée.

La séance étant redevenue publique, M. Alexandre Bertrand commence la lecture d'un mémoire sur le grand vase d'argent à reliefs de Gundestrup (Jutland). L'objet de ce mémoire est, dit M. Bertrand, de démontrer : 1° que ce vase, comme le lieu de la découverte l'indique avec une assez grande vraisemblance (le Jutland étant la presqu'île cimbrique), est un vase cimbre; 2° que la décoration du vase, un défilé de cavaliers et de fantassins dont l'armement est semblable à celui que représentent les trophées de l'arc d'Orange, rend presque certain que cet arc a été élevé en l'honneur de la victoire de Marius sur les Cimbres; 3° que, d'autre part, ces armes, au témoignage de Diodore, étant gauloises, il faut en conclure que les Cimbres étaient des Gaulois et non des Germains.

SÉANCE DU 5 MAI 1893

Le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes transmet à l'Académie la copie d'un télégramme de M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, ainsi conçu :

« Découvert Delphes trésor des Athéniens avec décoration sculpturale, plus de cent inscriptions. Prière informer Académie. »

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit de cette ville, le 2 mai : « Un des présents offerts à la reine d'Italie à l'occasion des noces d'argent offre un réel intérêt scientifique. Le Ministère italien de l'Instruction publique a offert à S. M. une reproduction en photogravure du célèbre manuscrit des Pandectes qui appartient à la Laurentienne de Florence. La reliure, en galvanoplastie, reproduit d'une part la feuille d'un diptyque conservé à la Bibliothèque nationale de Paris; une élégante et simple ornementation avec cette inscription : *Munera parva quidem pretio, sed honoribus alma;* et d'autre part une des feuilles d'un diptyque de Vienne (Autriche) représentant Rome casquée, tenant en main le globe surmonté de la Victoire. On a choisi ces deux diptyques comme contemporains du manuscrit lui-même (VIe siècle). Dans quelques mois, un certain nombre d'exemplaires du manuscrit photographié

seront mis dans le commerce. — Au cours des travaux de fondations pour le nouveau couvent des Bénédictins, sur le mont Aventin, un trésor de monnaies romaines a été trouvé et enlevé par les ouvriers. La police en a récupéré quarante-cinq. Ces *aurei*, frappés en 164 pour la victoire de Lucius Vérus sur l'Arménie, sont tous à fleur de coin et n'ont jamais circulé. — Les travaux du mont Capitolin pour le monument à Victor-Emmanuel ont mis à jour une inscription à Sérapis. Ceux du Palatin ont donné, le 17 avril, un beau buste d'Antonin. — Le premier fascicule du plan archéologique de Rome par M. Rod. Lanciani vient de paraître. »

M. Alexandre Bertrand termine sa communication sur le vase d'argent découvert l'année dernière dans le Jutland et sur la nationalité gauloise du peuple cimbre.

M. Foucart fait une communication sur une épigramme grecque, en quatre vers, qui se lit dans l'*Anthologie* (IX, 147) et qui célèbre la construction d'un pont de pierre, à l'aide duquel la procession des mystères pouvait sans difficulté traverser le Céphise. Le vers qui nomme l'auteur de cette construction commence par ces mots :

Τοῖον γὰρ Ξενοκλῆς ὁ Λίνδιος...

Ainsi écrit, le vers est faux; au lieu de la brève ὁ, il faudrait une longue. Le seul moyen satifaisant de le rétablir paraît être de substituer au mot Λίνδιος un nom commençant par une consonne double, de manière à allonger la syllabe précédente. Ce nom doit être celui de l'un des épimélètes des mystères, à qui incombait le soin de tout ce qui regardait ces cérémonies. Or, plusieurs inscriptions font connaître un riche Athénien, Xénocrate, fils de Xeinis, qui fut épimélète des mystères en l'an 318 avant notre ère, et qui, d'après un de ces textes, fit construire pour le passage de la procession sacrée, un pont de pierre sur le Céphise. C'est évidemment de lui qu'il s'agit dans le poème de l'*Anthologie*, et le début du vers fautif doit être corrigé ainsi qu'il suit :

Τοῖον γὰρ Ξενοκλῆς ὁ Ξείνιδος...

M. Ravaisson lit le mémoire qu'il avait annoncé, sur le portrait de Pisanello, récemment vendu par un marchand d'antiquités, M. Picard, au Musée du Louvre. Il reconnaît dans ce portrait la fille du premier marquis de Mantoue, Cécile de Gonzague, dont les traits étaient déjà connus par une des plus belles médailles de Pisanello. On a aussi deux bustes de la même princesse, de grandeur naturelle, dont l'un, en bois sculpté, a été aussi acquis il y a peu d'années par le Louvre. Il ajoute des considérations sur la décoration de fleurs et de papillons qui se voit dans le portrait peint, et à laquelle il attache une valeur symbolique. (Voir ce mémoire en tête du numéro.)

M. Müntz rappelle que les premiers portraits peints de la Renaissance sont des imitations des médailles; c'est pourquoi les personnages s'y montrent presque invariablement de profil. La renaissance de l'art du médailleur est d'ailleurs antérieure à Pisanello. Elle se produisit dès la fin du XVe siècle, à Padoue, sous l'influence de Pétrarque.

SÉANCE DU 12 MAI 1893

Après avoir entendu un rapport présenté, au nom de la commission du legs Piot, par M. Georges Perrot, l'Académie accorde sur les arrérages de cette fondation une subvention de 1,500 fr. à M. le médecin-major Carton, chargé d'une mission scientifique en Tunisie, pour l'achèvement des fouilles qu'il a entreprises à Dougga, sur l'emplacement du temple de Saturne et du théâtre.

M. Anatole de Barthélemy fait une communication sur le classement des monnaies carolingiennes. Il formule les conclusions suivantes :

A partir du règne de Charles le Chauve, les noms et les monogrammes royaux ne permettent pas de dater les pièces par règne, à moins qu'elles ne sortent d'un atelier officiel.

En dehors des pièces vraiment royales, dont le nombre est très restreint, et des monnaies émises par les évêques et les abbés, gratifiés du droit de *moneta*, toutes ces monnaies ont été frappées par des comtes ;

Le privilège de frapper monnaie, exercé par les évêques et les abbés, procède d'une interprétation intéressée du droit de *moneta*, qui n'était, dans le principe, que la concession des bénéfices sur la fabrication ;

Le droit des seigneurs féodaux n'a jamais été qu'une usurpation plus ou moins déguisée.

M. Ulysse Robert, inspecteur général des bibliothèques et des archives, donne lecture de l'introduction d'un ouvrage qu'il se propose de faire paraître. C'est une édition paléographique du manuscrit, aujourd'hui unique, des Fables de Phèdre, qui appartient, à M. le marquis de Rosanbo, lieutenant au 25e régiment de dragons. Ce manuscrit, du IXe siècle, est celui qui a été découvert par Pierre Pithou et publié en 1596 par ce célèbre érudit. M. Robert pense qu'il provient de Châlons-sur-Marne. Il en donne la description complète ; il fait connaître les noms des rares savants qui ont pu l'examiner et le consulter. Il montre, en signalant quelques-unes des fautes les plus graves commises par le dernier éditeur, M. Berger de Xivrey, que la nécessité de la publication d'un nouveau texte s'imposait.

Il termine sa communication par une courte notice sur le texte de la Tératologie, qui suit, dans le manuscrit, celui de Phèdre, et qui a été également publié par M. Berger de Xivrey.

SÉANCE DU 26 MAI 1893

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit de cette ville, le 23 mai : « Le grand nombre de fragments sculptés qu'ont mis au jour les fouilles du Stade, au Palatin, ont permis à l'administration italienne de faire exécuter un dessin de restitution qui a été photographié, avec un état actuel et des détails, par la maison Alinari, de Florence. Le Stade était entouré de portiques et de galeries avec voûtes à tympans formant trois étages. Ce travail rectifie et complète celui que M. Deglane avait très utilement publié naguère

sur le même sujet dans les *Mélanges* de l'Ecole française de Rome. Les principaux marbres retrouvés dans les fouilles sont : un chapiteau de beau travail offrant les instruments et les attributs du sacrifice ; mais surtout la belle tête de femme que nous avons déjà signalée, œuvre grecque assurément, et de la meilleure époque. — Les fouilles se sont étendues autour du Stade ; vers la maison d'Auguste, en avant de la villa Mills, on a rouvert une porte antique, on a trouvé des restes d'escaliers ; le désaccord de ce qu'on voyait avec les plans dressés au dernier siècle a fait ajourner à la saison prochaine. A l'extrémité du Stade, on a mis à jour une série d'arcades avec voûtes à tympans. De l'autre côté de la villa Mills enfin, on a retrouvé un escalier antique, qu'on se propose de rétablir pour monter à la loge impériale. On a remarqué que l'axe de cette loge, au lieu d'être perpendiculaire au Stade, est parallèle aux constructions, toutes voisines, de Septime Sévère. Elle date donc peut-être de ce règne. — Des fouilles conduites par M. Milani, directeur du Musée étrusque de Florence, viennent de mettre fin aux incertitudes sur l'emplacement de l'antique ville étrusque de Vetulonia. Dans une très ancienne période, du IXe au milieu du VIe siècle, la ville était au *poggio* Colonna ; mais vers le commencement du Ve siècle, les habitants ont dû, pour les intérêts de leur commerce maritime et de leur industrie minière, pressés d'ailleurs par la concurrence de ceux de Rusellae et de Populonia, se transporter à une vingtaine de kilomètres de Colonna, au *poggio* Castiglione, près Massa Maritima. C'est ici que, pendant ces dernières semaines, les fouilles de M. Milani ont trouvé promptement les restes d'une cité vaste et puissante. Bien des arguments contribuent à rendre l'identification certaine. — On vient de trouver à Pompéi deux flûtes de bronze, d'une longueur d'un demi-mètre chacune. »

Le prix Lafont-Mélicocq est décerné à M. Labande, conservateur du Musée Calvet, à Avignon, pour son *Histoire de Beauvais et de ses institutions communales*.

Le prix Stanislas Julien est décerné à M. Terrien de Lacouperie, pour son ouvrage sur les monnaies chinoises du Musée britannique.

M. le marquis de Vogüé communique une lettre du P. Delattre sur ses fouilles de Carthage. On a mis au jour de nouvelles tombes puniques, des premiers âges de la ville, et une grande fosse commune avec des poteries et des monnaies du IIIe siècle avant notre ère. La découverte de ces nécropoles délimite d'une façon de plus en plus étroite l'espace dans lequel il faut chercher la Carthage primitive. La conclusion du P. Delattre est que cette ville était au bord de la mer et ne dépassait pas les collines qui entourent la plaine. A l'époque romaine, la ville, en s'agrandissant, envahit les collines, enfouissant sous ses constructions les nécropoles puniques, qu'on retrouve aujourd'hui sous les ruines romaines et byzantines.

M. de Vogüé communique en même temps la photographie d'un vase en forme de colombe, trouvé par le P. Delattre dans une tombe très ancienne. C'est le premier objet figuré découvert jusqu'à présent dans ces sépultures, dont le mobilier funéraire se compose invariablement de vases ou de lampes en terre cuite ou en bronze.

M. Alexandre Bertrand termine sa communication sur le vase d'argent de Gundestrup (Jutland) et l'origine gauloise des Cimbres.

M. le comte de Charencey fait une communication sur le pays appelé, par les historiens du Mexique, Chicomostoc ou les Sept Grottes.

SÉANCE DU 2 JUIN 1893.

M. Heuzey écrit à l'Académie qu'il a pu étudier, grâce au bienveillant concours d'Hamdy-bey, directeur du Musée de Constantinople, le remarquable vase d'argent découvert par M. de Sarzec dans les fouilles de Tello, en Chaldée. A côté de l'inscription qui porte le nom de patési Enténa, il y a retrouvé toute une décoration très finement exécutée à la pointe, mais que l'oxydation a rendue aujourd'hui presque invisible. Ce sont quatre groupes symétriques, qui répètent comme les armoiries de cette très antique dynastie : l'aigle à tête de lion sur deux lions marchant. Cette zone est en outre surmontée par une zone plus étroite, formée par des génisses couchées. C'est le plus ancien exemple de ces zones d'animaux superposées, qui se conserveront pendant de longs siècles dans la technique orientale et jusque dans la céramique grecque archaïque. Dans cette classe de monuments, comme dans plusieurs autres, les découvertes de M. de Sarzec fournissent à la science une précieuse tête de série.

Le prix Bordin, sur cette question : *Étude sur les dialectes berbères*, est décerné au mémoire nº 1, dont l'auteur est M. René Basset, professeur à l'École des lettres d'Alger.

M. E. Babelon, conservateur du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, annonce à l'Académie que la Bibliothèque vient d'acquérir un magnifique camée antique sur lequel est représenté un combat entre un roi sassanide et un empereur romain, tous deux à cheval. M. Babelon reconnaît dans cette scène le roi Sapor Ier faisant prisonnier sur le champ de bataille l'empereur Valérien père, dont la captivité chez les Perses devint légendaire (en l'an 260 après notre ère). Outre ses dimensions peu communes et la beauté de la gemme, le camée dont vient de s'enrichir la Bibliothèque nationale a donc un intérêt historique de premier ordre.

M. Müntz communique des fragments d'un travail sur les collections d'antiques formées par les Médicis au xvie siècle. Il fait connaître, d'après des documents inédits tirés des archives de Florence, la composition de ce musée, qui dès le règne de Cosme Ier comprenait à la fois des marbres, des bronzes, des terres cuites, des vases et des ustensiles de toute nature. Ces documents permettent aussi de préciser la date de l'apparition de certaines statues célèbres et de compléter les renseignements donnés par M. Dütschke dans son catalogue du Musée des Offices et du palais Pitti. M. Müntz s'attache spécialement à démontrer que la Vénus de Médicis ne provient pas de Rome, comme on l'a dit, mais qu'elle était en Toscane dès le xvie siècle.

Cette lecture provoque des observations de la part de plusieurs membres. MM. Senart et Georges Perrot font des réserves sur la dernière conclusion.

M. Hauréau annonce qu'il vient de découvrir le texte authentique et complet d'un ouvrage jusqu'ici fort mal connu, et qui mérite de l'être davantage, le poème latin adressé par Abélard à son fils Astrolabe. On n'en connaissait encore que 461 vers, et le poème entier en a 1040. Les parties nouvelles contiennent des passages propres à lever toute espèce de doutes sur l'auteur. Abélard y soutient, dans un langage très ferme, plusieurs des opinions pour lesquelles il fut condamné à l'instigation de saint Bernard. Il parle d'Héloïse, cite une de ses lettres et en traduit en vers un passage. M. Hauréau va donner la première édition complète de ce poème si intéressant.

SÉANCE DU 9 JUIN 1893

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, adresse à l'Académie les détails suivants sur les fouilles de Delphes : « Nous complétons peu à peu les fragments déjà en notre possession du Trésor des Athéniens, pièces architectoniques, sculptures des métopes et des frontons. Tout paraît confirmer l'hypothèse que j'ai proposée sur la nature de ce monument, la matière dont il est fait, les inscriptions dont il est convert, le style des reliefs ou des statues dont il est décoré, les sujets qui y sont représentés et qui se rapportent presque tous à Hercule et à Thésée, les héros athéniens. L'édifice, qui a la forme d'un temple en antes, comme les trésors d'Olympie, est petit, bien qu'il dépasse les dimensions du plus grand de ceux-ci ; mais je ne crois rien exagérer en le qualifiant de chef-d'œuvre de l'art archaïque. Je ne connais point de monument d'une exécution plus serrée, plus délicate et plus élégante, parmi les ouvrages du début du ve siècle. Les sculptures ont les mêmes qualités de grâce et de précision ; la sécheresse archaïque y est tempérée par une souplesse de modelé, rare dans les œuvres de ce temps, par quelque chose de gras et d'enveloppé qui surprend et charme. Elles ont d'ailleurs pour l'histoire de l'art une importance singulière, si elles sont bien, comme on peut l'induire du témoignage de Pausanias, et comme je crois pouvoir aussi conclure de leur style, une œuvre des années 490 à 480 ; elles nous mettent en possession de monuments datés avec rigueur et d'un critérium artistique indiscutable. Une tête archaïque d'Apollon, de dimensions colossales — elle mesure $0^{m},67$; — une statue complète, sauf les pieds, et conservée dans toute sa fleur, de la même divinité ou tout au moins du type archaïque dit Apollinien, sont venues ces jours-ci accroître notre butin archéologique. Je ne parle pas des fragments de moindre importance. » — La mission se compose de M. Couve et Bourguet, membres de l'École française d'Athènes, Tournaire, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, et Convert, conducteur des ponts et chaussées.

Par un vote unanime de l'Académie, M. H.-François Delaborde, archiviste aux Archives nationales, lauréat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie française, est élu auxiliaire attaché aux travaux de la Commission des *Historiens occidentaux des Croisades*, en remplacement de M. Tardieu, décédé.

M. le Dr Hamy, au nom de la Commission de la fondation Benoît Garnier,

annonce que les arrérages disponibles de cette fondation sont attribués à M. Fernand Fourreau, pour un voyage d'exploration dans le Sahara occidental, avec retour par Ghadamès au Bahiret-el-Biban. M. Foureau, qui a déjà accompli cinq voyages au Sahara, représentant environ 7,000 kilomètres, s'est distingué par des découvertes intéressantes de diverse nature, qui l'ont particulièrement signalé à l'attention de la Commission.

M. Ravaisson entretient l'Académie de l'intérêt qu'il y aurait à préserver un monument de Paris, menacé de destruction, l'ancienne Faculté de médecine, rue de la Bucherie. Il fait passer sous les yeux de ses confrères des plans, coupes et photographies de cet édifice, dont la partie la mieux conservée consiste en un amphithéâtre inauguré en 1744 par le célèbre anatomiste Winslow. L'Académie des beaux-arts, dans sa dernière séance, a émis un vœu en faveur de la conservation du monument. La Société des amis des monuments parisiens, sur l'initiative de l'un de ses membres, M. le Dr Le Baron, l'Association syndicale professionnelle des médecins de la Seine et d'autres sociétés ont pris la résolution d'adresser des pétitions dans le même sens au Conseil municipal.

Sur la proposition de M. Ravaisson, l'Académie émet le vœu que le monument en question puisse être conservé. Ce vœu sera transmis à M. le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-arts et des Cultes.

M. Oppert commence la lecture d'un travail sur une inscription assyrienne, émanée du roi Adad-ninar. Ce texte, qui ne peut être postérieur, dit-il, à l'an 1422 avant notre ère, contient, après les titres et la généalogie du prince, le récit de la restauration d'un temple du dieu Assour, sur le Tigre. Le nom d'Adad-ninar a été mal lu par plusieurs savants modernes, qui en ont fait Ninus, Herenk, Phallukha, etc., etc. M. Oppert prend occasion de ce faits pour assurer que depuis quarante ans l'interprétation des textes cunéiformes a fait bien peu de progrès et que les jeunes savants qui s'en occupent aujourd'hui n'ont guère dépassé leurs aînés. Il signale, dans ce texte antique, la mention d'un peuple appelé Quti ou Guti, qui selon lui ne serait autre que la nation germanique des Goths.

M. Louis Batiffol communique un mémoire sur la question de l'origine italienne de Juvenel des Ursins. Conformément à l'opinion qu'il a déjà soutenue et qui a été combattue récemment, M. Batiffol refuse de croire que la famille Jouvenel, Juvenel ou Juvénal des Ursins, qui a joué un grand rôle en France au XVe siècle et a donné à notre histoire un de nos chroniqueurs les plus réputés, descende des Orsini d'Italie. Cette opinion ne s'appuie que sur des généalogies fabriquées après coup, et sur le fait insignifiant d'une ressemblance fortuite entre les armes des Orsini et celles des Juvenel. Les renseignements que fournissent les archives de la ville de Troyes, berceau de la famille Juvenel, sont contraires à la théorie qui prétend rattacher celle-ci à l'Italie.

SÉANCE DU 16 JUIN 1893

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit de cette ville, le 18 juin, que le ministre de l'Instruction publique, M. Martini, vient de doter

l'Université de Rome d'une première galerie de moulages pour l'enseignement archéologique, galerie qui s'augmentera d'année en année. Grâce au zèle éclairé de M. le professeur Lœwy, un bon choix de moulages, dans les vastes salles d'une ancienne fabrique, près de la Marmorata, représente dès maintenant les principales phases de la sculpture grecque jusqu'à Phidias inclusivement. M. Lœwy a très ingénieusement dressé des cloisons mobiles tendues en rouge brun, auxquelles il applique ou suspend non seulement des plâtres, mais les photographies, les dessins, les gravures qui peuvent aider à combler les plus graves lacunes et à faire comprendre les essais de restitution. — C'est beaucoup d'avoir accompli cette première œuvre, qui s'étendra et se continuera. Grâce à M. Martini et au dévouement de M. Lœwy, l'Université de Rome commence de posséder cet instrument de science, cet outil d'enseignement qui ne devraient manquer à aucune chaire d'archéologie. — M. Léon Dorez, membre de l'École française, a découvert chez un libraire de Rome, et publiera prochainement avec M. de La Roncière, autre membre de l'École, plusieurs lettres inédites qu'il y a lieu de croire de Marino Sanudo le Vieux. Une de ces lettres, de la fin de 1334, retrace la campagne maritime de cette même année, campagne jusqu'à présent peu connue, et pendant laquelle toutes les escadres chrétiennes obéissaient à l'amiral de France Jean de Chepoy. Une autre, de l'hiver 1336-1337, adressée à Guillaume I[er] de Hainaut, mentionne « une figure d'un soutilissime maistre de painture qui estoit clamez Joth » (évidemment Giotto). Une troisième lettre retrace l'itinéraire des ambassadeurs envoyés par le Khan de la Horde d'or au pape. Ces lettres sont en français.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, reprend avec plus de détails l'exposé de l'histoire et des résultats des fouilles de Delphes, dont il a été question à la dernière séance. Il met sous les yeux des membres de l'Académie un grand nombre de plans et de photographies, qui reproduisent l'aspect du terrain des fouilles et quelques-uns des principaux objets découverts. Il insiste sur le concours très empressé et très précieux qui lui a été prêté, de divers côtés, tant par les membres de la mission, MM. Couve et Bourguet, membres de l'École française d'Athènes, Tournaire, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, Convert, conducteur des ponts et chaussées, que par M. le comte de Montholon, ministre de la République française à Athènes, et par le gouvernement hellénique.

(*Revue critique.*) Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

SÉANCE DU 29 MARS 1893

M. Corroyer présente un bronze trouvé à Bavay. C'est une statuette d'homme blessé rappelant par sa pose le type des Amazones. Des deux mains le personnage soutient un lampadaire.

M. Audollent communique un certain nombre de photographies qu'il a prises récemment à Carthage et en particulier des fouilles dirigées par le Père Delattre au sud-ouest de la colline de Byrsa.

M. de Geymuller présente la photographie d'un dessin appartenant au Musée de Berlin. Ce dessin exécuté par un architecte français entre les années 1590 1550 environ représente une porte de bronze très ancienne qui paraît avoir décoré la basilique de Saint-Pierre à Rome.

SÉANCES DU 5 AVRIL AU 3 MAI 1893

M. Lafaye lit un mémoire sur les représentations antiques de prisonniers livrés aux bêtes féroces.

M. Mowat rappelle que M. Palustre a publié un fragment de poterie représentant un groupe de ce genre.

M. Cournot communique une épée en fer du genre du IXe siècle trouvée près de Nancy et une hache en fer de la même époque trouvée près de Toul; il montre ensuite un fragment d'un manuscrit carolingien de Virgile accompagné des Commentaires de Servius.

M. Molinier fait part à la Société des acquisitions faites par le Louvre et le Musée de Cluny à la vente de la collection Spitzer.

M. Frossard donne, d'après un manuscrit du XVIe siècle, une nouvelle interprétation du sigle composé d'un S barré.

M. Courajod communique de la part de M. Habert des carreaux de pavage en terre cuite vernissée ou incrustée provenant d'Hérivaux. Ces carreaux datent du XIIe ou du XIIIe siècle.

M. Héron de Villefosse lit une note de M. Cagnat annonçant que le tombeau de Flavius Maximus ou du légat, à Lambèse, a été violé par les Arabes.

M. Mowat signale une poterie du Musée de Tours représentant un prisonnier et un lion.

M. Courajod montre, au nom de M. Maxe-Werly, les dessins de terre cuite vernissée provenant de l'église de Lisle-en-Barrois.

M. Gaidoz fait une communication sur l'épithète donnée par Eschyle à une Érinnye; il dit qu'elle a les pieds à revers et cette tradition se retrouve appliquée au démon au moyen âge et encore aujourd'hui aux génies malfaisants en Afrique, en Inde et en Océanie.

M. Michon communique une eulogie ou fiole à huile sainte de Saint-Mennas provenant de Jérusalem.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication relative à la première patrie des Gaulois, qu'il place en Allemagne dans la vallée du Mein.

M. Blanchet fait une communication relative au sens du mot *jeton* dans un texte de 1366. Il s'agit dans ce document non d'une espèce numismatique comme on l'a cru, mais d'un essaim d'abeilles.

M. de Lasteyrie communique des observations de deux églises du Gers, celle de Peyrusse-Vieille et celle de Peyrusse-Grande. Cette dernière remonte au moins au commencement du XIe siècle et présente extérieurement des motifs de décoration de style carolingien.

M. Courajod rappelle que des fragments de décoration de ce style existent dans un très grand nombre de musées de province; qu'on retrouve la même décoration en Italie et que l'on peut s'appuyer sur ces ressemblances pour affirmer l'existence d'une école d'architecture lombarde qui a eu des ramifications dans une grande partie de l'Europe. Ces conclusions sont contestées par M. de Lasteyrie.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

A Monsieur Georges Perrot, membre de l'Institut, directeur de la Revue archéologique.

Genève, le 22 juin 1893.

Monsieur,

Permettez-moi de vous communiquer le texte de deux inscriptions gallo-romaines trouvées récemment à Ville-la-Grand (commune de l'arrondissement de Saint-Julien, Haute-Savoie, à une lieue de Genève) et à Genève.

1.

MARTI
.VALERIVS
AMABILIS
SACERDOS

Cette inscription, gravée sur un bloc de roche rectangulaire, haut de 0m,85 et large de 0m,55, a été trouvée au mois de février dernier, en démolissant l'église paroissiale de Ville-la-Grand, dans le soubassement extérieur du chœur. Elle n'est plus inédite, puisqu'elle a été publiée dans la *Tribune savoisienne* et l'*Union savoisienne* des 30 et 31 mai et reproduite dans la *Tribune de Genève* du 2 juin d'après le premier de ces journaux, mais il est utile d'en donner une

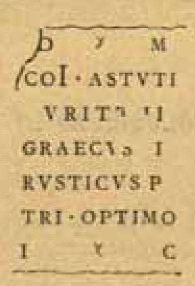
copie exacte dans un recueil scientifique. La base du L de la seconde ligne et la petite feuille de la troisième ont, du reste, échappé à ces premières lectures. La hauteur totale des quatre lignes est de 0m,38.

Il n'y a pas lieu de commenter ce texte qui est fort simple. C'est la première fois que l'on rencontre le nom du prêtre L. Valerius Amabilis; il reste à apprendre quel grade précis il avait dans la hiérarchie sacerdotale du dieu Mars.

Il existe déjà à Ville-la-Grand une inscription dédiée à Mars et qui témoigne de l'accomplissement d'un vœu fait par Julius Saturninus ; elle a été publiée dans la *Revue*, en 1867[1], par M. Henri Fazy, lequel observait la fréquence, dans ces contrées, des inscriptions relatives au culte de Mars. Le nouveau marbre de Ville-la-Grand est un témoin de plus de la popularité de ce dieu qui n'est autre que le Vintius romanisé des anciens Allobroges.

Au dire du desservant de la localité, l'inscription de L. Valerius Amabilis sera placée dans l'église reconstruite. Ne serait-il pas préférable de charger un dépôt public, le Musée d'Annecy qui est tout désigné, de la recevoir et d'en assurer la conservation? Quant à la pierre de Julius Saturninus, elle existe encore à la place où M. Fazy l'a vue et son propriétaire, M. Bonnet, en fait très aimablement les honneurs.

2



L. 3. *Vrit*(TI F) ou *Vrit*(T FI?) ; l. 4. *Graec*(VS ET) ; l. 5. *Rusticus p*(A). Les signes placés au centre de la première et de la dernière ligne ne paraissent pas avoir de signification ; ce sont de simples ornements en forme de gammas grecs.

C'est à Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève, dans les fondements de la muraille septentrionale de la nef, actuellement en réparation, que l'on a trouvé cette inscription[2], gravée, comme la précédente, sur un bloc de roche rectangulaire. Les sept lignes occupent une surface plane de 0m,64 de hauteur et 0m,58 de largeur ; le sommet du cippe, entièrement brisé, et sa base possèdent des moulures peu accentuées qui indiquent bien une époque de décadence ; la hauteur totale du monument, dans son état actuel, est de 1m,23.

Publiée d'abord dans le *Journal de Genève* du 7 juin, la *Tribune de Genève* et d'autres journaux ont reproduit l'entrefilet que lui avait consacré le savant

1. Nouvelle série, 8e année, vol. XV, p. 225. — *Corpus inscr. lat.*, XII, 2578.
2. Le 5 juin, à 3 mètres de profondeur. C'est, depuis le commencement des travaux, la troisième inscription trouvée à Saint-Pierre. Voy. *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. I, p. 120 et suiv.

épigraphiste, M. Ch. Morel. Je transcris ici la fin de cet article : « Les lettres tracées à la troisième ligne sembleraient devoir donner le nom du père de Coïus Astutus, mais on ne connaît aucun nom latin commençant par *Vrit* ou *Urit* ; peut-être s'agit-il de quelque nom barbare. Les personnages mentionnés devaient être des esclaves. Par un hasard curieux, ils appartiennent à une famille dont nous connaissons déjà d'autres membres. On a trouvé, en effet, dans le temps, à Saint-Gervais, l'épitaphe de la femme de Coïus Astutus (*C. I. L.*, XII, 2636) qui s'appelait Verria Verula et était morte avant son mari. D'autre part, cette même Verria Verula avait élevé une tombe à un autre fils nommé Cal. Verna et qui a été retrouvée au Bourg-de-Four (*C. I. L*, XII, 2620) ; il est donc à présumer que ce fils était issu d'un premier mariage. »

On trouve toutefois, dans les *Indices* du *Corpus*, deux *cognomina* commençant par les lettres VRI : l'un à Nîmes (XII, 3478) : VRITTO qui pourrait fort bien convenir à notre inscription, l'autre à Macchia (IX, 1461) dont la terminaison manque : VRI////. La troisième ligne pourrait être interprétée ainsi : VRITTONIS FILII abrégé en VRITT · FI.

On peut encore supposer, toujours au sujet du père de Coïus Astutus, que le V de *Vrit* est une corruption de B ; les Brito, Britto, Britius, Brittius abondent dans les tables du *Corpus* et les exemples d'une telle altération sont fréquents.

Le cippe dédié aux mânes de leur père par Graecus et Rusticus est actuellement déposé au Musée épigraphique de Genève. J'ajoute que ce dépôt ne mérite plus absolument le jugement sévère que Mommsen avait porté contre lui [1], mais qu'il y aurait beaucoup à dire encore sur son compte.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma respectueuse considération,

J. Mayor.

— *Zeitschrift des deutschen Palaestina-Vereins*, vol. XVI, fasc. 1 et 2 : G. Kampffmeyer, *Les anciens noms géographiques de la Palestine et de la Syrie* (fin) [2]. — Schumacher, *Résultats d'un voyage exécuté en 1891 dans le Hauran*,

1. « Extant hodie musea lapidaria quibuscunque locis tituli paullo maiore numero prodeunt, et recte custodiuntur lapides ubique, excepta una Geneva, cuius musei turpem condicionem cives deplorant, exteri modo rident modo indignantur. ». Préf. des *Inscriptiones Confoederationis helveticae latinae*, Zurich, 1854.

2. Après avoir achevé son étude sur les diverses règles, phonétiques et autres, qui ont, suivant lui, présidé au changement des noms de lieux passés de l'hébreu à l'arabe, par l'intermédiaire de l'araméen, l'auteur aborde les identifications topographiques qui en découlent, en dressant une longue liste alphabétique des localités mentionnées dans la Bible, avec leurs équivalents modernes. C'est un travail très méritoire et qui devra être consulté par tous ceux qui s'occupent de la géographie de la Palestine. Sur bien des points, cependant, il y aurait à faire des réserves ou des additions. Voici quelques observations que j'ai notées au courant d'une première et rapide lecture. — *Adam* : la forme *Dâmié*, sans article, est attestée par les anciens géographes arabes ; on ne peut donc invoquer ce cas comme preuve du maintien de l'article hébreu en arabe. J'ai déjà donné des raisons sérieuses tendant à faire considérer la *Ha-Adamah* de I *Rois*, vii, 46, comme le nom de la même ville. — Il ne me paraît pas nécessaire d'admettre que *Taîrâbulus* a été formé par l' « analogie » de *Nâbulus* ; l'élément πόλις commun aux noms Τρίπολις et Νεάπολις a pu parfaitement être traité de même, d'une façon *indépendante*, par les Arabes. — L'auteur n'a pas envisagé le cas très intéressant

le 'Adjloûn et le Belkâ (découverte, par les fellahs, de nombreux sépulcres antiques, avec mobilier funéraire, dans la région de Chef'amr, Nazareth, le Thabor; près de Sepphoris, inscription grecque relative à une synagogue[1]; dolmens auprès de Kefr-Hâreb; chapiteau avec inscription grecque à Tell-Zâkié; pont au sud de El-Mouzeirib, avec bas-reliefs[2]; divers débris antiques à El-

où un *l* hébreu radical initial a pu être pris par l'arabe pour l'article, par exemple *Libnah* = *El-Bân*, *Luhith* = *El-Heith* (?) (cf. λιμήν, λιμένος, port = *El-Minâ*). — Il fait sur la valeur des transcriptions arabes de Guérin des réserves qui ne sont que trop fondées; l'on sait depuis longtemps qu'elles fourmillent d'erreurs de toute espèce, et ne peuvent être d'aucun secours pour la critique toponymique. Aussi s'étonne-t-on de voir quelquefois M. K. en faire état pour y asseoir certaines identifications, voire même, qui pis est, des théories phonétiques, qui dès lors pèchent par la base; exemple : *Sukkoth* = *Sâkoût* (!), qui s'écrit en réalité par le *kaf* et le *ta* emphatiques (voulant dire « l'éboulement ») et n'ayant, par conséquent, aucun rapport avec le toponyme hébreu. — L'auteur paraît ignorer que plusieurs des listes de Smith, dans Robinson, ont pour origine des documents administratifs; j'ai eu moi-même entre les mains plusieurs de ces documents qui dérivent de rôles certainement anciens, mais où se sont glissées plus d'une fois d'assez graves erreurs. — *Aphek* = *Fik*; l'observation sur la prononciation *Fidj* (qui pourrait impliquer un *kaf* doux au lieu d'un *kaf* emphatique) ne porte pas; en effet, les Bédouins prononcent *rafidj* le mot *rafik* « compagnon », qui contient la même lettre dans des conditions phonétiques rigoureusement adéquates. — *Beth Dagon*: M. K. aurait dû tenir compte de la localité et du nom de *Dâdjoûn* (qui se retrouve non seulement dans la tradition des fellahs, mais dans les anciens géographes arabes et samaritains). — M. K. pense que le nom de *Dan* peut se cacher dans le nom arabe du *Leddân*: j'étais arrivé depuis longtemps, de mon côté, à la même conclusion, me demandant même si *Leddân* n'était pas pour *Laich* + *Dan* (= *Laith* + *Dân* = *Leid* + *Dân* = *Leddân*), la fameuse ville de *Laich*, prise par les Danites et appelée de leur nom. — *Ya'zer* : l'identité topique avec *Sâr* n'est rien moins que démontrée, et il aurait peut-être fallu faire entrer en ligne de compte la conjecture de Conder (= *Beit Zer'a*). — *Yeschânah* = *'Ain Sinia*; l'identification, attribuée à M. Socin, et d'où M. K. a tiré plusieurs de ses règles les plus importantes, appartient, en réalité, à l'auteur de la présente note qui l'a proposée il y a quelque vingt ans. — *Nephtoah* : l'identification avec *Lifta* est aussi douteuse topographiquement que phonétiquement. — *Segor* : au lieu du *Zghâra* cité par M. K., je ne trouve sur les cartes les plus récentes que *Zara* ou *Sara*; je ne vois pas (sans parler des difficultés d'ordre topographique) comment il arrivera à démontrer, ainsi qu'il l'annonce, l'identité de ce lieu avec la fameuse ville de la Pentapole, que tout s'accorde à nous faire chercher à l'extrémité sud-est de la mer Morte. — *Timnah* = *Tibnè*, aurait dû être cité comme un des exemples les plus remarquables de changement déterminé par l'étymologie populaire (*tibnè* voulant dire *paille hachée*).

En terminant, je proposerai à M. K. une identification, aussi intéressante pour la topographie que pour la philologie; c'est celle de l'introuvable *Hadachah* de *Josué*, XV, 37, avec le village de *Hattâ* (entre Beit Djibrin et Ascalon) : *Hattâ* = *Hadta* = *Had'ta* = *Hadatha* = *Hadachah* (= « Ville neuve »; cf. *Hadattah* de *Josué*, XV, 25). En général, M. K. me paraît s'attacher trop religieusement à la vocalisation massorétique, qui est très sujette à caution. De plus, il ne tient aucun compte (probablement parce qu'il les ignore) des formes d'*ethniques* arabes, si importantes, puisqu'elles nous conservent souvent des formes archaïques des noms de lieux. — C. C. G.

1. J'ai, de mon côté, reçu de cette inscription une copie, malheureusement trop imparfaite pour permettre de la comprendre dans son entier. J'espère en obtenir prochainement un estampage.

2. Représentant deux lions de style arabe, qui rappellent tout à fait ceux du pont de Beibars à Lydda; je crois que ce bas-relief, encastré dans un pont plus ancien (arches en plein cintre), a la même origine que celui de Lydda. En cherchant bien, on trouverait peut-être là une inscription arabe du sultan Beibars, qui, ainsi que je l'ai montré, avait un intérêt stratégique de premier ordre à assurer ses communications à l'est et à l'ouest du Jourdain (construction du pont de Dâmié). — C. C. G.

Heuçn). — M. van Berchem, *Inscription arabe* (de Khân el-'Akabè, près du lac de Tibériade; fondation du *khân* faite, en 610 de l'hégire, par l'émir 'Izz ed-din Aibek, mamlouk du sultan El-Mo'azzam; l'auteur traite à ce propos, avec beaucoup d'érudition, des titres officiels dans l'épigraphie arabe). — Benzinger, *Rapport sur les publications relatives à la Palestine en* 1891.

— *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. XLVII, fasc. 1 : Brockelmann, *Les mots étrangers empruntés au grec par l'arménien*. — Goldziher, *Les œuvres du poète arabe Djaroual, fils de Aus* (suite). — Pischel, *Sur le proverbe grec* αἶξ τὴν μάχαιραν (le croit d'origine indienne, contrairement à S. Fränkel, qui, en admettant l'origine grecque, supposait qu'il avait dû passer des Grecs aux Arabes). — Bühler, *Sur la date de la Rasikasamjîvinî du roi Arjunavarman*. — Nöldeke, *Remarques sur les inscriptions araméennes de Zendjirli* (se prononce nettement en faveur de l'aramaïsme de la langue). — De Goeje, *Sur la vie de l'imâm Châfe'y* (fondateur de la secte des Châfeïtes). — H. Lewy, *Expressions et traditions grecques et romaines dans le Talmud* (serment par la Tychè de l'empereur; l'histoire du beau Narcisse). — Weber, *Sur la Kâvyamâlâ*. — Kegl, *La littérature persane au* XIX*e* *siècle*. — Bhandarkar, *Sur le mariage des enfants dans les usages indiens*. — Nestle, *Sur le nom de la traduction syriaque de la Bible, dite Pechitto*. — Neisser, *Polémique sur des questions védiques*. — C. C. G.

— *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, publié sous la direction de G. Maspero, t. XV, liv. 1 et 2 : G. Legrain, *Textes recueillis dans quelques collections particulières*. — A.-H. Sayce, *Le déchiffrement des inscriptions hittites* (en anglais). — W. Max Müller, *Un hiéroglyphe*. — G. Daressy, *Tombeaux et stèles-limites de Hagi-Qandil* (planche en phototypie). — Fr. V. Scheil, O. P. — *Inscription de Naramsin* (planche en phototypie. Le bas-relief a une très grande valeur comme œuvre d'art). — G. Maspero, *Note sur le bas-relief de Naramsin*. — W. Spiegelberg, *Varia*. — A. Aurès, *Le nombre géométrique de Platon*. — G. Maspero, *Sur deux stèles récemment découvertes*. — Fr. V. Scheil, O. P., *Nouvelle inscription de Shargani*. — Golénischeff, *Extrait d'une lettre de M. — sur ses dernières découvertes en Égypte*. — Ramsay et Hogarth, *Monuments pré-helléniques de la Cappadoce* (en anglais, suite; trois planches en phototypie). — Ed. Naville, *Le roi Nehasi*. — V. Loret, *Sur l'arbre Nârou*. — G. Maspero, *Sur le pays de Shitou*.

— *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire*, tome V, 3e fascicule, 1893 : G. Bénédite, *Le tombeau de la reine Thiti* (une planche en héliogravure et huit en couleur). — U. Bouriant, *Le tombeau de Harmhabi* (six planches en noir). — G. Maspero, *Le tombeau de Montouhikhopshouf* (une planche en phototypie). — *Le tombeau de Nakhti* (trois planches en phototypie). — E. Chassinat, *Note sur une porte du tombeau de Harmhabi*. — G. Bénédite, *Le tombeau de Neferhotpou* (six planches dont deux en couleur).

Tome IX, 2e fascicule. — V. Scheil, O.-P. *Deux traités de Philon* (1. Περὶ τοῦ τίς ὁ τῶν θείων πραγμάτων κληρονόμος ἢ περὶ τῆς εἰς τὰ ἴσα καὶ ἐναντία τομῆς. 2. Περὶ

γενέσεως Ἄβελ καὶ ὧν αὐτός τε καὶ ὁ ἀδελφὸς ἱερουργοῦσι. Texte grec établi d'après un papyrus trouvé à Coptos, dans la Haute-Égypte, en 1889, et maintenant acquis par la Bibliothèque nationale. Il est précédé d'une courte introduction sur l'écriture et les particularités du manuscrit. Deux planches de fac-similés et une qui représente la reliure du manuscrit en héliogravure).

— *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique au Caire*, t. VIII, 1er fascicule : *La bibliothèque du Deir-Amba Shenoudi* (2e partie). — *Acte du concile d'Éphèse*, texte copte publié et traduit par Ulysse Bouriant.

Tome IX. Premier fascicule : J. Baillet, *Le papyrus mathématique d'Akhmîm* (huit planches de fac-similés). — U. Bouriant, *Fragment du texte grec du Livre d'Enoch et de quelques écrits attribués à saint Pierre.*

Tome X.— *Le Temple d'Edfou* publié *in extenso* par le marquis de Rochemonteix (c'est M. Maspero qui s'est chargé de mener à bonne fin l'œuvre entreprise par M. de R... et laissée en suspend par sa mort prématurée. Nous comptons sur lui pour que, malgré ses lourdes occupations, elle ne reste pas inachevée. Une trentaine des planches préparées accompagnent cette livraison).

— *Proceedings of the Society of Biblical Archeology*, t. XV, 23e session, cinquième séance, 7 mars 1893 : P. Le Page Renouf, président, *Le Livre des Morts* (suite), *chapitres* XXXVIII *à* LXI. — Rev. A. Löwy, *La tour de Babel.* — Prof. H. Brugsch-bey, Δ *ou la lumière zodiacale.* — Mlle E. M. Plunkett, *La constellation du Bélier.* — Prof. Fritz Hommel, *Les dix patriarches de Bérose.* — Dr Karl Piehl, *Notes de philologie égyptienne* (suite).

— *Mittheilungen des k. d. archæologischen Instituts. Athenische Abtheilung*, t. XVII, 4e cahier : E. Pernice, *Les représentations de navires sur les vases du Dipylon* (figures dans le texte). — F. Hiller von Gærtringen, *Noms de lieu modernes et antiques à Rhodes.* — R. Loeper, *Les Trittyes et les dèmes de l'Attique* (pl. XII). — P. Wolters, *Lécythes d'Athènes* (pl. I). — W. Doerpfeld, *Les fouilles de l'Ennéakrounos.* — M. Mayer, *Notes additionnelles à des articles publiés précédemment.* — *Bibliographie.* — *Découvertes.* — *Procès-verbaux des séances de l'Institut.*

— *The Journal of Hellenic Studies*, t. XIII, 1892-1893, 1re partie : E. Sellers, *Trois lécythes attiques d'Erétrie* (pl. I-III). — H.-B. Walters, *Le trident de Poseidon* (figures dans le texte). — E.-A. Gardner, *Palladia provenant de Mycènes* (figures dans le texte). — F.-B. Jevons, *Le fer dans Homère.* — E.-C. Penrose, *Sur l'ancien Hécatompédon qui occupait la place du Parthénon dans l'Acropole d'Athènes*, II (M. P. n'a pas été convaincu par les objections de M. Doerpfeld. Il maintient avec force sa théorie d'un temple du VIe siècle qui aurait précédé le Parthénon sur le même point du plateau. Coupes et plans dans le texte). — J.-W. Headlam, *La procédure qu'instituent les lois de Gortyne.* — P. Gardner, *Cacus sur un vase à figures noires* (vignettes. — H.-B. Walters, *Ulysse et Circé sur un vase béotien* (pl. IV). — Arthur H. Smith, *Additions récentes aux sculptures du Parthénon* (pl. V et vignettes). Précieux pour l'étude de cet ensemble ; l'auteur montre comment un examen plus attentif des fragments connus et la découverte de quelques nouveaux débris permettent de

compléter certaines parties des groupes des frontons, des métopes et de la frise). — Frances E. Hoggan, *Figurine de terre cuite du Musée d'Athènes représentant un lépreux* (vignette). — Cecil Smith, *Les Harpies dans l'art grec* (vignettes). — Cecil Smith, *Légendes des dèmes sur des vases attiques* (vignettes). — Ch. H. Keene, *Deux ostraka grecs d'Égypte* (vignettes). — A. G. Bather, *Les fragments de bronze de l'Acropole* (pl. V et VI; il s'agit d'inscriptions). — J. Six, *Auræ. L'Héroon de Xanthe et un osselet attique* (vignettes). — Percy Gardner. *Tithon sur un vase à figures rouges* (vignette). — E.-A. Gardner, *L'archéologie en Grèce pendant l'année* 1892.

Le comité chargé de la publication n'a pas donné de volume pour 1892. Ce volume sera remplacé par deux suppléments dans le format in-4°. Le premier de ces *Supplementary papers* est déjà sous nos yeux. Il a pour titre : *Ecclesiastical sites in Isauria (Cilicia Trachea)*, par Arthur C. Headlam. Il comprend trente et une pages d'impression, avec dix figures dans le texte et deux planches pour texte. Le second sera consacré aux fouilles que l'École anglaise a exécutées à Mégalopolis; il est annoncé comme devant bientôt paraître.

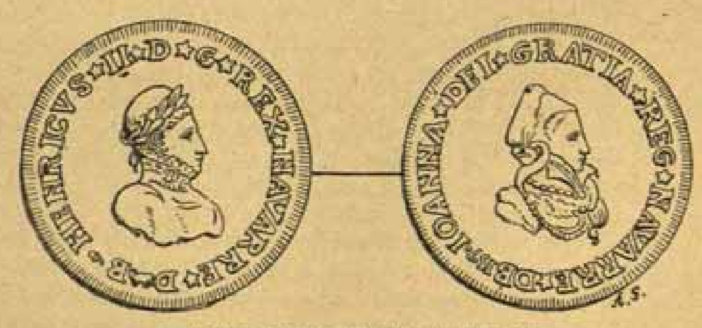
— *Bulletin de Correspondance hellénique*, 17e année, janvier-avril 1893 : V. Bérard, *Tégée et la Tégéatide*. — L. Couve, *Un vase proto-attique du Musée de la Société archéologique d'Athènes* (a tout à fait raison de repousser l'opinion qui avait fait repousser ce vase comme faux; mais il aurait fallu un dessin; on ne distingue sur ces photographies qu'une faible partie des détails sur lesquels porte la discussion; pl. II, III). — H. von Gaertringen, *Une inscription des μύσται de Magnésie du Méandre*. — Th. Reinach, *Inscription de Phocée*. — Chamonard, *Bas-relief rupestre de Sondurlu* (pl. IV, 2 figures dans le texte. A certainement raison de voir dans ce bas-relief, qui est par malheur très fruste, une œuvre grecque et non une œuvre hétéenne). — M. Holleaux, *Notes sur l'épigraphie et l'histoire de Rhodes*. — G. Millet, *Plombs byzantins* (9 figures). — J. Martha, *Paysan à la charrue, figurine béotienne en terre cuite* (pl. I, exemple curieux d'un motif emprunté à la vie réelle et encore inédit. Montre, mieux que les rares monuments connus jusqu'ici, l'agencement de la charrue grecque). — E. Legrand, *Inscriptions de Trezène*. — A. de Ridder, *Inscription crétoise relative à l'orphisme*. — S. Reinach, *Le colosse d'Apollon à Délos* (pl. V, VI. Reproduction de deux dessins à l'encre de Chine, exécutés vers le milieu du XVIIe siècle par un artiste inconnu, et, à ce propos, intéressante revue des textes anciens et modernes qui concernent le colosse des Naxiens). — Homolle, *Remarques sur la chronologie de quelques archontes athéniens* (mémoire très important sous ce titre modeste; ainsi toute la suite des archontes est rétablie de 122 à 95 avant J.-C., et de nombreux vides sont comblés dans la période qui va de 180 à 122). — *Séances de l'Institut de Correspondance hellénique* (ces séances ont été interrompues, au 1er janvier, par la fièvre scarlatine, dont plusieurs cas avaient éclaté à l'École). — *Nouvelles et Correspondance*.

BIBLIOGRAPHIE

Numismatique du Béarn. T. I : **Histoire monétaire du Béarn**, par J.-Adrien Blanchet, attaché au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale. T. II : **Description des monnaies, jetons et médailles du Béarn**, par Gustave Schlumberger, membre de l'Institut. Paris, Ernest Leroux, 1893, 2 vol. in-8 avec 17 planches, 20 fr.

Depuis la publication du livre de Faustin Poey d'Avant, la série béarnaise s'est accrue d'un assez grand nombre de pièces nouvelles ; d'autre part, les classements adoptés par l'auteur des *Monnaies féodales de France* sont loin d'être exempts d'erreurs, n'étant fondés sur aucune étude préalable des textes.

M. Blanchet, qui a su rapidement se conquérir une place brillante parmi les numismatistes, était particulièrement bien préparé pour reprendre l'histoire monétaire du Béarn et nous la présenter d'une manière définitive. Il y a quelques années déjà, il avait dépouillé les archives des Basses-Pyrénées et avait fait connaître le résultat de ses recherches dans un excellent mémoire récompensé par l'Académie de Bordeaux. A ce fonds primitif de notes, sont venus s'en joindre d'autres et le tout, combiné, nous a fait l'intéressant volume que nous avons sous les yeux.



JEANNE D'ALBRET ET HENRI DE NAVARRE

L'ouvrage de M. Blanchet comprend sept chapitres dans lesquels sont successivement étudiés l'administration de la Monnaie en Béarn, les ateliers de fabrication et leur outillage, les monnaies elles-mêmes classées par époque et par genres, les types monétaires, le cours des espèces, enfin les médailles et les jetons. C'est, comme on voit, une étude de la numismatique béarnaise sous toutes ses faces. A la fin du volume, se trouvent réunies cinquante pièces justificatives dont la plus ancienne remonte à 1079 environ, la plus récente à 1620. J'aurais voulu trouver, parmi ces documents, la convention conclue en 1258

entre Bernard, évêque de Vich en Catalogne, d'une part, et Garsende, comtesse de Béarn, et son fils Gaston, d'autre part, ayant pour objet la restauration de l'atelier de Vich et la répartition des bénéfices à résulter de la fabrication. Sans trop s'éloigner de son sujet principal, M. Blanchet aurait pu rechercher l'origine de ces droits des comtes de Béarn sur une monnaie catalane ; mais je ne veux pas insister sur cette petite omission, la seule qu'une lecture attentive m'ait fait découvrir.

M. Schlumberger s'est chargé de la partie la moins attrayante de l'œuvre : la description des monnaies, jetons et médailles commentés par son collaborateur. Il a tiré de cette tâche aride tout le parti possible : ses descriptions sont claires et exactes, son catalogue complet. Je dois faire toutefois une légère réserve pour ce qui concerne la période s'étendant depuis la réunion du Béarn à la France. Dès l'instant où l'auteur décrivait quelques-unes des monnaies royales frappées à Pau, je ne vois pas bien les raisons qui l'ont empêché de les donner toutes. Louis XVI prend encore sur ses monnaies béarnaises — et sur celles-là seules — le titre de *Dominus Bearnii*, particularité suffisante pour assigner à ces pièces, derniers vestiges de l'autonomie d'un pays, une place à part dans la série française.

Arthur Engel.

Recherches sur l'histoire de l'astronomie ancienne, par M. Paul Tannery. 1 vol. in-8°, Gauthier-Villars, 1893.

L'auteur de cet ouvrage est M. Paul Tannery, qui a déjà publié d'importants travaux sur la mathématique des Grecs, comme sur leur philosophie. Je pourrais notamment rappeler les textes arithmétiques inédits qui ont été insérés dans le *Recueil des Notices et Extraits* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; mais je crois devoir signaler en particulier une édition critique de Diophante, dont M. Tannery a fait également, il y a quelques mois, paraître un premier volume.

Je n'ai pas besoin de rappeler à ce sujet les savants travaux de Th.-H. Martin. Le volume de M. Tannery, particulièrement consacré à l'étude de Ptolémée, fait, en quelque façon, suite aux mémoires de ce savant si regretté. Si, en raison même du développement de la science après la période étudiée par Th.-H. Martin, l'ouvrage en question se trouve, à quelques égards, sensiblement plus technique, si, par suite, un certain nombre de pages peuvent en réalité échapper à la compétence des philologues, ce n'est point le cas pour les premiers chapitres surtout ; M. Tannery y a repris l'histoire antérieure des doctrines exposées par Ptolémée et il a notamment esquissé les conceptions successives que les Grecs se sont formées de la science du ciel, d'abord sous le nom d'astronomie, jusqu'au temps de Platon, sous celui d'astrologie, à partir d'Aristote, de mathématique, à l'époque alexandrine. Les recherches exposées dans ces chapitres sont presque entièrement du ressort exclusif de la philologie ; on en peut dire

autant des traductions et de la plupart des études spéciales qui forment l'appendice du volume.

Mais on croit devoir insister surtout sur ce fait que l'ouvrage de M. Tannery paraît offrir, de l'évolution de l'astronomie ancienne, un tableau plus précis, et, d'un autre côté, présentant plus de continuité, plus probable, par suite, que ceux qui ont été tracés jusqu'à présent. On signalera également, comme particulièrement nouvelles, les conclusions auxquelles est arrivé M. Tannery pour ce qui concerne le matériel des instruments d'observation aux diverses époques qu'il a eu à considérer.

***

NÉCROLOGIE

JULIEN HAVET

Depuis la publication de notre dernier numéro, l'érudition française a éprouvé un deuil cruel. L'un de ses représentants les plus distingués, Julien Havet, est mort, frappé dans la vigueur de l'âge, dans la plénitude du talent. Dire qu'il occupait, parmi les savants français, une place éminente, ce serait faire de lui un mince éloge. Si déjà il comptait parmi les maîtres, parmi ceux que l'on aime à consulter, dont l'opinion fait autorité et dont l'on recherche l'approbation, c'est que l'originalité de son esprit lui assurait une place à part. Il possédait au plus haut degré toutes les qualités que l'École des chartes s'efforce de développer chez ses élèves, et il les avait eues du premier jour. Dans sa famille même il avait été à bonne école pour apprendre à aimer la vérité d'un amour désintéressé. Avant tout, c'était un esprit précis. Quelques instants d'entretien avec lui faisaient pleinement éclater son horreur du vague et de la rhétorique. Pour lui l'histoire était vraiment une science d'observation reposant sur l'étude directe des documents. Il ne s'arrêtait pas aux caractères extérieurs des textes : avec une perspicacité et une finesse extraordinaires, il en pénétrait le sens et en mesurait toute la portée; avec une logique, que rien n'arrêtait, il en déduisait toutes les conséquences. La forme qu'il donnait à ses raisonnements ne valait pas moins que le fond. Son style, reflet exact de sa pensée, avait la même vigueur, la même précision; pas de sécheresse cependant, mais une manière d'écrire sobre et élégante, telle qu'il convient aux matières dont il traitait. Les livres et les dissertations de Julien Havet resteront des modèles pour les érudits. Les questions difficiles étaient les seules auxquelles il s'arrêtait. A juger de ses mémoires par le seul titre, on dirait qu'un problème lui

plaisait plus par la difficulté de la solution que par son importance. Qu'on ne s'y trompe pas; de chacune des monographies qu'il a écrites sur des points de diplomatique, de chronologie ou de paléographie, en apparence secondaires, des conclusions se dégagent, capitales pour l'histoire de France. Ce n'est pas ici le lieu de dresser la bibliographie complète des œuvres de Havet, encore que rien ne doive être négligé de ce qu'il laisse : il ne savait rien faire qui ne fût approfondi, de telle sorte que ses notes les plus courtes, ses comptes rendus les plus succincts contiennent toujours une idée nouvelle; il n'était pas de ceux qui parlent ou écrivent inutilement. Je me contenterai de rappeler ceux de ses travaux qui ont fait époque dans l'histoire de l'érudition. Il débuta par un livre sur *Les cours royales des îles normandes*, composé, au jugement de l'Académie des inscriptions, avec autant de méthode que de goût, et qu'on proposait comme un modèle à ceux qui s'occupent de nos antiquités. Mais ce qui assura sa réputation dans le monde savant, ce furent ses études de diplomatique mérovingienne, publiées dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* de 1885 à 1890 sous le titre de *Questions mérovingiennes*. Il s'attaqua d'abord à la formule initiale des diplômes mérovingiens; il s'efforça de démontrer que les rois de la première race ne se sont jamais qualifiés *vir inluster*, et si son opinion est fondée (car quelques savants diplomatistes refusent encore d'admettre ses conclusions), si vraiment *vir inl.* doit être lu *viris inlustribus*, alors tombent toutes les théories relatives au caractère de la royauté mérovingienne, échafaudées sur une erreur de lecture. En ce qui concerne *Les découvertes de Jérôme Vignier*, personne n'a protesté contre la démonstration de Julien Havet; ces prétendues découvertes sont des falsifications. Le testament de l'évêque Perpétue, dont l'authenticité était admise sans discussion, est faux; et c'est merveille de voir avec quelle finesse d'observation et de raisonnement Havet l'établit, par un rapprochement avec un passage de Grégoire de Tours, par l'examen même du contexte, par son désaccord avec le droit romain suivi en Gaule à la fin du ve siècle, par le style, par la forme des noms de lieux, etc. Des diplômes de Clovis la critique n'en avait épargné qu'un seul, celui qui a été donné en faveur de Micy et dont la copie se trouvait dans les papiers de Vignier; Havet le relègue parmi les *spuria*, sans qu'on puisse résister à la rigueur de son argumentation. Faux aussi le colloque de Lyon de l'an 499; fausses les cinq lettres d'évêques et de papes; faux enfin un fragment d'une Vie de sainte Odile. Non moins décisif est le jugement qu'il a porté sur *Les chartes de Saint-Calais*. Les deux dernières questions mérovingiennes qu'il ait examinées sont *Les origines de Saint-Denis* et *La donation d'Etrépagny*. En même temps qu'il a touché aux plus graves questions des origines chrétiennes de Paris, Havet nous a donné là un modèle de publication des diplômes mérovingiens.

On pouvait espérer que poursuivant ses études sur les actes des VIIe et VIIIe siècles il en dresserait un recueil complet où l'ivraie serait séparée du bon grain et où les textes reconnus authentiques seraient établis d'une façon définitive. Il était impossible de publier des diplômes mérovingiens sans s'appliquer au déchiffrement des notes tironiennes. Havet rectifia nombre d'erreurs commises par ses devanciers dans la lecture de ces notes. Il publia même, en

1888, une *Charte de Metz accompagnée de notes tironiennes*, du 27 décembre 848. Il y a plus. Il découvrit tout un système tachygraphique usité au xe siècle et qui avait résisté aux efforts des paléographes; il en a déterminé les règles dans les deux mémoires lus à l'Académie des inscriptions en 1887 : *L'écriture secrète de Gerbert* et *La tachygraphie italienne du x*e *siècle*. Ici nous trouvons la justification de ce que j'avançais plus haut, qu'il savait élargir son sujet et transformer en études historiques les études diplomatiques. Le déchiffrement des passages des lettres de Gerbert écrits en caractères tachygraphiques avait nécessité une étude approfondie de ces documents. C'est ce qui l'amena à publier une édition des *Lettres de Gerbert*, aussi remarquable par l'établissement du texte, fondé sur une classification scientifique des manuscrits, que par la préface et les notes qui font de ce volume un recueil indispensable pour l'étude de notre histoire au xe siècle. Son dernier mémoire consacré au nom de lieu *Igoranda*, a été imprimé dans la *Revue archéologique*; et si, sur quelques points de détail il exige des rectifications que Havet n'eût pas manqué de faire, la conclusion principale, essentielle, reste acquise.

Ce n'est pas assez d'avoir dit les mérites scientifiques et littéraires de Julien Havet. L'homme ne valait pas moins que le savant. On retrouvait dans son caractère les qualités de son intelligence : la précision devenait franchise, la logique droiture. D'une loyauté parfaite il ne connaissait pas les capitulations de conscience. Sous une froideur apparente il cachait un cœur excellent. Il charmait tous ceux qui l'approchaient, et c'était le désir de quiconque s'était une fois entretenu avec lui de gagner sa sympathie et son amitié; sa franchise et sa modestie lui avaient acquis l'estime affectueuse de tous ses confrères. Nulle récompense ne lui est venue que tous n'y aient applaudi; et s'il a obtenu quelques honneurs on les aurait voulus plus grands encore.

Maurice Prou.

ÉTUDES

SUR QUELQUES CACHETS

ET

ANNEAUX DE L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE.

(*Suite*[1])

CCXXXVI

BAGUE SIGILLAIRE DE MONUALDUS







La bague inédite que je reproduis ici appartient à la riche et précieuse collection du château de Chantilly. M. Germain Bapst, mon savant confrère à la Société des Antiquaires de France, chargé par M. le duc d'Aumale de rédiger le catalogue de cette collection, m'a obligeamment remis des dessins et une empreinte de l'intéressant bijou, et, de son côté, l'illustre possesseur du domaine princier a bien voulu, sur ma demande, en autoriser la publication.

1. Voir la *Revue archéolog.*, 3e série, année 1884, t. I, p. 141 ; t. II, p. 1, 193, 257 ; année 1885, t. I, p. 168, 305, et 348 ; t. II, p. 42, 44, 45, 46, 129 et 321 ; année 1886, t. I, p. 20, 216 et 341 : t. II, p. 1, 40, 137 et 213 ; année 1887, t. I, p. 47, 180 et 289 ; t. II, p. 42 et 295 ; année 1888, t. I, p. 23 et 296 ; t. II, p. 175 ; année 1889, t. I, p. 38 et 309 ; t. II, p. 1 et 309 ; année 1890, t. I, p. 1, 177 et 321 ; t. II, p. 365 ; année 1891, t. I, p. 277 et t. II, p. 1 et 273 ; année 1892, t. I, p. 45 et 169, et t. II, p. 1 et 153 ; année 1893, t. I, p. 137.

L'anneau dont il s'agit et dont on ignore la provenance, est en or pur ; il a, entre le chaton et la partie opposée de son diamètre intérieur, 19 millimètres d'ouverture. Le chaton, soudé sur la tige, est accosté, à droite et à gauche, de deux globules ou cabochons en or, également soudés.

Sur le chaton, qui est de forme ronde et a 10 millimètres de diamètre, est gravé en creux un monogramme composé des lettres suivantes : au centre un **M** ; au sommet de la haste de gauche (pour le lecteur) un **O** ; au centre un **N** ; au sommet de la haste de droite un **V** ; à la base du monogramme un **A**, à droite duquel il y a un **L** ; au-dessus, un **D** et un **I** posé horizontalement.

Ces caractères forment ensemble le mot **MONVALDI**, génitif de **MONVALDVS**.

Deux tiers de sou d'or mérovingiens, frappés à Trèves, portent la signature d'un monnayer ainsi appelé [1]. Un autre monnayer a fait graver, sur deux triens sortis de l'atelier d'*Anicium* (Le Puy en Velay), le nom de *Monoaldus* [2], identique à ceux de *Monualdus* et *Munualdus* [3].

CCXXXVII

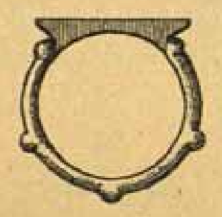
ANNEAU SIGILLAIRE DE MAURA, AVEC LA FORMULE ACCLAMATOIRE « VIVAS IN DEO »

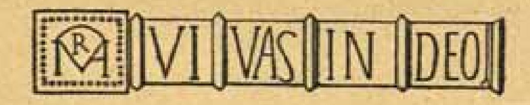
Au cours de fouilles opérées avec autant de soin que d'intelligence au Mont-de-Hermes (Oise) et qui ont donné, depuis plusieurs années, des résultats si heureux pour la science, M. l'abbé

1. Adr. de Longpérier, *Notice des monn. de la collection Rousseau*, p. 59, n° 149; Blanchet, *Nouveau Manuel de numismatique du moyen âge et moderne*, t. I, p. 93; Maurice Prou, *Catalogue des monn. mérov. de la Biblioth. nat.*, p. 196, n°s 905 et 906.
2. Maurice Prou, *op. cit.*, p. 442, n° 2121 ; et p. 582, n° 2121 *bis*.
3. Voir Förstemann, *Personennamen*, col. 936 et 938.

Hamard, curé de la paroisse de Hermes [1], a découvert, dans une tombe qu'il croit être celle d'une femme [2], la bague qui figure en tête de la présente notice.

Elle a été acquise par un ancien bibliothécaire de l'Université de Cambridge, M. Samuel Savage Lewis, décédé depuis. Par bonheur, M. l'abbé Hamard avait conservé, de ce curieux bijou, d'excellents dessins qu'il m'a très obligeamment envoyés, sur ma demande, et qui m'ont permis d'en donner une reproduction complète et d'une entière exactitude.





Elle est en argent ; elle a 19 millimètres d'ouverture ; sa tige, haute de 9 millimètres sur tout son pourtour, est unie à l'intérieur, et présente, à l'extérieur, cinq facettes ou compartiments, séparés les uns des autres par une saillie arrondie en boudin. Quatre de ces facettes nous offrent une formule acclamatoire dont nous avons vu plusieurs exemples sur nos anneaux ; elle est ainsi gravée : VI—VAS—IN—DEO.

La cinquième facette, formant chaton, est un carré irrégulier de 12 millimètres de haut sur 11 de large, accosté de deux globules

1. Hermes est une commune dépendante du canton de Noailles, arrondissement de Beauvais.

2. « Il m'est absolument impossible, m'écrit le savant ecclésiastique, d'affirmer quel personnage a été le possesseur de ce bijou, attendu que la sépulture où il a été trouvé était complètement bouleversée. Cependant, je pense qu'il a dû être porté par une femme. » (Lettre du 26 avril 1893.)

ou cabochons. On y voit, encadré dans un grènetis, un monogramme comprenant : un **M**, dont les deux montants supportent un arc et à l'intérieur duquel il y a un **A**; un **V**, figuré par les deux barres obliques du **M**, et surmonté d'un **R**; ce qui, avec le redoublement du **A**, donne le nom féminin de **MAVRA** très usité dans le haut moyen âge[1]; et, pour l'ensemble des inscriptions de notre anneau,

MAVRA
VIVAS IN DEO

Il y a plusieurs saintes de ce nom, parmi lesquelles, pour n'en citer que deux appartenant à la Gaule et au moyen âge, celles qui ont vécu à Beauvais (v[e] siècle) et à Troyes (milieu du IX[e] sièecl).

CCXXXVIII

BAGUE EN OR PROVENANT DU CIMETIÈRE MÉROVINGIEN DE HERPES (CHARENTE)

Nous avons décrit, dans de précédentes notices[3], un certain nombre d'anneaux recueillis au cours des fouilles que M. Philippe Delamain poursuit depuis plusieurs années dans le cimetière mérovingien de Herpes[4], avec une habileté égale à son dévouement. Le savant archéologue nous a adressé les dessins

1. Mon savant confrère, M. E. Le Blant, qui a publié le chaton de notre anneau dans son *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 421, p. 426, s'est borné à dire, relativement au monogramme, qu'on peut y lire un nom tel que celui de *Maria*. Cette indication nous semble difficile à admettre; car, d'une part, elle suppose la présence, dans le monogramme, de la lettre **I** qui n'y paraît point; et, d'autre part, elle ne tient pas compte de la lettre **V**, formée par les deux traits obliques du **M**, que l'artiste a intentionnellement prolongés hors du cadre du monogramme, pour en marquer la valeur propre.

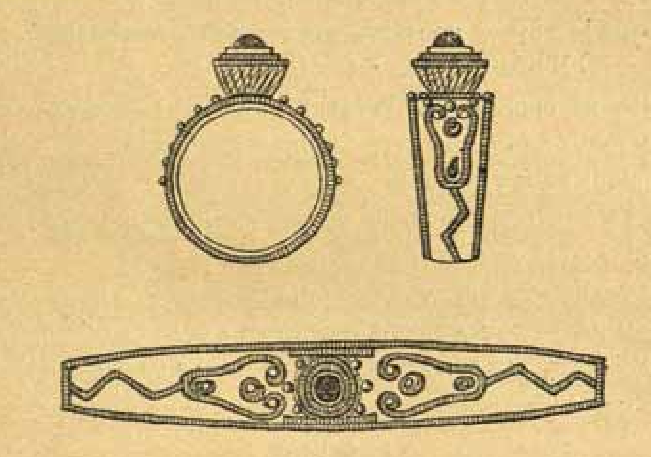
2. Bolland., *Acta SS.*, mens. Januar., t. I, p. 1018; et mens. Septembr., t. VI, p. 271.

3. Voir les n[os] CXXXIV à CXLVI et le n° CLXIX des présentes Études, dans *Revue archéol.*, année 1890, t. II, p. 377-389; et 1892, t. I, p. 176.

4. Herpes est dans le canton de Rouillac, arrondissement d'Angoulême (Charente). M. Ph. Delamain réside à Jarnac, même département.

d'une belle bague qu'il a trouvée, au mois de mars 1893, avec divers objets de toilette, dans une sépulture féminine de la même nécropole [1].

Cette bague, qui est dans un état parfait de conservation, est en or jaune pur et pèse 8 grammes ; elle a 19 millimètres d'ouverture ; sa tige, qui a 12 millimètres 1/2 près du chaton et 17 du côté opposé, est bordée d'un cordon de grènetis, et ornée de dessins au pointillé.



Le chaton est formé d'une émeraude, sertie dans une cuvette à côtes, faisant une saillie de 6 millimètres sur la tige où elle est soudée, et décorée, à sa partie supérieure, d'une double rangée de grènetis ; au-dessus et au-dessous de cette cuvette, une barre de grènetis ; à droite et à gauche, trois globules.

Nous avons là un nouvel et élégant spécimen de l'orfèvrerie du haut moyen âge dans le sud-ouest de la Gaule, digne d'être mis à côté d'une magnifique bague déjà décrite et provenant, comme celle-ci, du cimetière de Herpes [2].

1. Cette tombe contenait une grande agrafe à rayons ; deux boucles d'oreilles à grenats cloisonnés ; deux fibules perroquet en argent doré ; un globe de cristal de roche serti dans de l'argent et suspendu au cou ; beaucoup de perles d'ambre et de verre émaillé ; et un beau verre en forme de cornet. (Lettre de M. Ph. Delamain, du 10 mars 1893.)

2. Voir le n° CXXXIV des présentes Études.

CCXXXIX

CACHET DE PASO



Le Musée de Bonn (Prusse rhénane) possède l'empreinte d'un cachet que le savant conservateur du Musée archéologique de Mayence, M. Lindenschmit, a fait figurer dans son livre sur les Antiquités germaniques [1]. Ce savant, que j'ai interrogé relativement au lieu de provenance de ce petit monument, m'a déclaré qu'il n'avait aucun renseignement à cet égard [2]. Je trouve seulement, au verso de la planche où on l'a reproduit, la mention de ce fait qu'il a été recueilli dans un cercueil.

Notre cachet est décoré d'un monogramme où l'on distingue : un P rétrograde; un A non barré; un S; dans l'angle de droite (pour le lecteur), un O (très insuffisamment marqué dans notre gravure); le N du centre et le E final; soit, pour l'ensemble,

PASONE

Nous ne connaissons pas d'exemple de la mention, au moyen âge, du nom de PASO, dont notre inscription fournirait l'ablatif.

Peut-être, le P ayant été souvent employé pour B, comme dans *Pago* pour *Bago*, *Paro* pour *Baro*, *Pald* pour *Bald*, etc. [3], ce vocable serait-il là pour BASONE, ablatif de *Baso*, lequel était usité et se lit notamment dans le testament d'Erminétrude, de l'an 700 [4].

M. Deloche.

1. *Handbuch der deutschen Alterthumskunde* (1re partie, époque mérov., pl. XIV, n° 8).
2. Lettre du 18 avril 1888. M. Lindenschmit ne dit pas quel en est le métal.
3. Förstemann, *Personennamen*, col. 983-984.
4. Pardessus, *Chart. et diplom.*, t. II, p. 257.

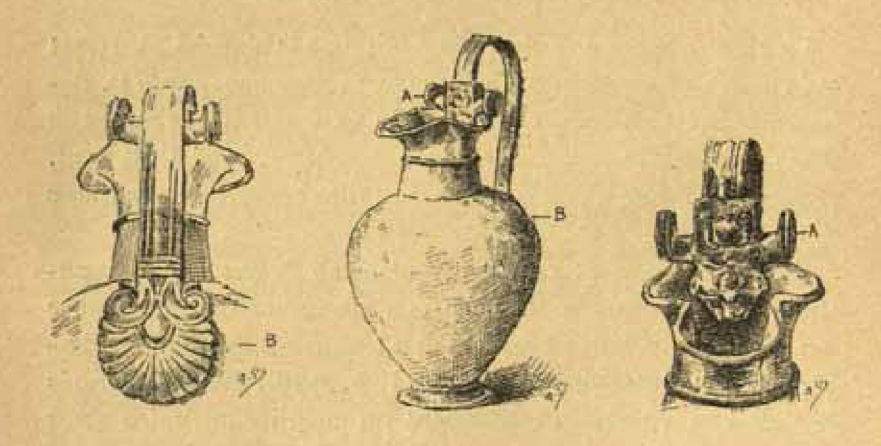
VASES CARTHAGINOIS

(Planche XVIII)

La photographie que nous reproduisons à la planche XVIII, est celle d'un vase en terre cuite découvert récemment par le P. Delattre, le consciencieux et infatigable explorateur des ruines de Carthage. Cette bouteille est en terre blanchâtre, de $0^{m},18$ de haut, et affecte la forme d'une colombe. Les ailes conservent des traces de couleur rose.

Ce petit monument a été trouvé dans un de ces tombeaux puniques primitifs que le P. Delattre a exhumés en grand nombre sur la colline de Saint-Louis, et dont nous avons donné la description dans la *Revue* de 1890 (t. I, p. 8-15). Ils sont formés de dalles grossières et renferment un mobilier funéraire assez uniforme, consistant en vases et lampes de terre cuite auxquels sont mêlés de temps en temps des bijoux, statuettes, objets de bronze, qui paraissent d'importation étrangère. Parmi ces vases il en est qui, décorés de lignes parallèles, de frises d'animaux et de guirlandes de feuillages, sont tout à fait semblables à ceux que l'on trouve dans les plus vieilles nécropoles de Cypre et de Rhodes: notre colombe de terre cuite appartient à la même série de monuments, elle a la plus grande analogie avec des vases trouvés à Cypre et qui reproduisent aussi des figures d'animaux. Faut-il en conclure que ce vase, ainsi que ses congénères, a été importé directement de l'Archipel? Ce serait peut être aller un peu loin : on peut supposer que les objets de fabrication courante ont été

exécutés sur place, sous l'influence des mêmes causes qui ont inspiré les objets de même style, sur les divers points du littoral méditerranéen colonisés ou visités par les navigateurs phéniciens. Mais il est certain que, dès les premiers temps de l'existence de Carthage, c'est-à-dire aux VIIe et VIe siècles, il y a eu importation d'objets étrangers venant, soit d'Égypte et portant le cachet égyptien, soit de l'Archipel et dénotant une influence hellénique. De ce nombre est la belle œnochoé de bronze doré découverte par le P. Delattre le 19 août 1889 et décrite par lui dans la note que nous avons donnée à la *Revue* (1890, t. I, p. 13).



Aucun dessin n'accompagnait cette description, de sorte qu'il était difficile d'apprécier exactement le style de la pièce. Nous avons, depuis cette époque, reçu du P. Delattre des dessins, très habilement faits par M. Quinson, de l'ensemble et des détails du vase. Nous les donnons ici, certain que nous sommes d'intéresser le lecteur.

La forme de l'œnochoé est bien grecque : on la trouve déjà dans le trésor de Mycènes. Mais le style de l'ornementation révèle une influence phénicienne. Le globe flanqué d'uraeus d'imitation égyptienne caractérise cette influence, ainsi que la tête de veau qui se rapporte aux cultes orientaux. Enfin, la palmette qui rat-

tache l'anse à la panse du vase est identique à celle qui décore les fausses anses du grand vase d'Amathonte : on la retrouve plus ou moins complète sur beaucoup d'autres objets de métal où se reconnaît l'action des arts ou des croyances de l'Orient. Nous pensons donc que cette belle œnochoé, dont l'élégance offre un contraste si frappant avec la grossièreté du monument qui la contenait, provient de l'Archipel, très probablement de cette île de Cypre, où la métallurgie du cuivre avait acquis une telle renommée et où la pénétration réciproque des arts de la Grèce et de l'Orient se manifeste par d'aussi nombreux exemples. Dans l'analyse si fine qu'il a faite du vase d'Amathonte, M. Perrot a démontré que les anses de ce gigantesque bassin avaient été sculptées dans la pierre d'après un modèle métallique[1] : il n'y a aucune témérité à penser que l'œnochoé découverte à Carthage appartient à la série des objets de bronze qui ont pu inspirer le sculpteur d'Amathonte.

Depuis la publication du travail où il a résumé l'histoire de ses fouilles jusqu'en 1890[2], le P. Delattre n'a pas cessé d'interroger le sol de la vieille capitale punique. Cette nouvelle série de fouilles a fait l'objet d'un rapport spécial que le savant correspondant de l'Institut a adressé au Ministère de l'Instruction publique : ce rapport devant être imprimé, nous nous abstiendrons d'en devancer la publication : nous nous bornerons à dire qu'il donne de très précises indications pour la reconstitution de la topographie de Carthage. Les points où se trouvent les nécropoles puniques ont été successivement fixés. L'espace qu'ils entourent et délimitent indique nécessairement l'emplacement de la ville. Il est beaucoup plus restreint que ne le pensaient les archéologues qui jusqu'ici se sont occupés de la question. D'après le P. Delattre, la Carthage punique était dans la plaine qui borde la mer, et s'arrêtait au pied des collines qui l'entourent et la dominent. Quand, sous l'empire romain, la ville reconstruite eut pris un nouveau déve-

1. *Histoire de l'art*, III, p. 282.
2. *Les tombeaux puniques de Carthage*. Lyon, Mougin-Rusand, 1890.

loppement, elle s'étendit bien au delà de ses anciennes limites ; les tombes oubliées des Carthaginois furent recouvertes par les maisons, les citernes, les temples de la cité impériale et c'est sous les décombres accumulés de ces monuments, détruits à leur tour, que la pioche de l'explorateur moderne va les rechercher. Le P. Delattre a dû parfois descendre à de grandes profondeurs pour atteindre la couche primitive. La description qu'il nous donnera de ses travaux persévérants ne pourra manquer d'offrir un réel intérêt.

M. de Vogüé.

RECUEIL

DES

CACHETS D'OCULISTES ROMAINS

(*Suite*[1].)

---

95. — **Mandeure**; est au Musée de la Société archéologique de Montbéliard. Serpentine verdâtre de 0m,052 de long, 0m,051 de large et 0m,011 d'épaisseur.

1 CCLIMMVNISDIAP ✲
SOROPOBADCLARITAT

2 CCLIMMVNISPENIC■
LEADIMPETLIPPITEXOVO

3 CCLIMMVNISCOEN■
ADASPRETCLARITATES

4 ■LIMMVNISDIASMY■
NESPOSTIMPLIPPEXOVO

1. — *G(aii) Cl(audii) Immunis diapsor(icum) opo(balsamatum) ad claritat(em).*
2. — *G(aii) Cl(audii) Immunis penic[illum)] le(ne) ad impet(um) lippit(udinis) ex ovo.*
3. — *G(aii) Cl(audii) Immunis coen[on] ad aspr(itudines) et claritates.*
4. — *[G(aii) C]l(audii) Immunis diasmy[r]nes post imp(etum) lipp(itudinis) ex ovo.*

Wetzel, *Note sur les cachets d'oculistes romains* dans *Compte rendu des travaux de la Soc. archéol. de Montbéliard*, Montbéliard, 1860, in-8, p. 85 (tiré à

1. Voir les nos de mai-juin et juillet-août.

part); Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 264, et *Nouveau recueil*, p. 86; Grotefend, n° 20; Duvernoy, *Notice sur le pays de Montbéliard*, 1869, p. 75 et pl. XI.

96. — **Mandeure**; était au Musée de Strasbourg; a été détruit pendant le siège de 1870. « Pierre cendrée. » Copie de Walch.

1 C · SVLP · HYPNIST
ACTVMOPOBADCL

2 HYPNICROCODDI
ALEPIDADASPRI

3 HYPNILISIPONVM
ADSVPPVRATION

4 HYPNICOENON
ADCLARITATEM

1. — *G(aii) Sulp(icii) Hypni stactum opob(alsamatum) ad cl(aritatem).*
2. — *Hypni crocod(es) dialepid(os) ad aspri(tudines).*
3. — *Hypni lisiponum ad suppuration(em).*
4. — *Hypni coenon ad claritatem.*

Walch, *Sigil.*, p 35, et *Ant.*, p. 75; Saxe, *Epist.*, p. 44; Muratori, *Thes.*, 508-2; Wesseling, *Acta Societ. lat. Jenensis*, t. XIII, p. 54; Gough, dans *Archaeologia*, t. IX, p. 234; Mongez, *Mém. de l'Institut*, t. XIII, p. 385; Tôchon d'Annecy, n° 8; Fevret de Saint-Memin, *Descript. de deux cachets antiques*, Dijon, 1834; *Mémoires et documents inéd. pour servir à l'hist. de la Franche-Comté*, t. I, p. 158 et *Mémoires de la Comm. des antiquités de la Côte-d'Or*, t. I (réimpression), p. 324; Bégin, *Lettres*, p. 125; Orelli, n° 4234; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 159, n° 60 (tirage à part, p. 38); Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 263, et *Nouveau recueil*, p. 85; Grotefend, p. 113, n° 91; Duvernoy, *Notice sur le pays de Montbéliard*, p. 122 et pl. XI b, (lettre de Bauhin); Wetzel, *Mémoires de la Soc. d'émulation de Montbéliard*, 1860.

97. — **Mandeure**; est au Musée de la Société archéologique de Montbéliard. Stéatite verdâtre, très fine, de 0m,040 de long, 0m,039 de large et 0m,008 d'épaisseur.

1 M · VRBIC · SANCTI
AMETHSTDELACDEL

2 M · VRBICSANCTI
MELINDELACROPER

1. — *M(arci) Urbic(ii) Sancti amethyst(inum) delac(rimatorium).*
2. — *M(arci) Urbic(ii) Sancti melin(um) delac(rimatorium) op(obalsamatum) re(...).*

Sur l'un des plats :

1° Parallèlement aux tranches anépigraphes :

1 I LIPPIT

2 II ASP
RITV

2° Parallèlement à la tranche n° 1 :

III CI
CATR

I lippit(udo) ; — *II aspritu(do)* ; — *III cicatr(ices).*

Duvernoy, *Notice sur le pays de Montbéliard*, 1869, in-8, p. 197, et pl. XI *b*.

98. — **Mandeure**; est au Musée de la Société archéologique de Montbéliard. Schiste ardoisier, gris brun, de 0m,038 de long, 0m,035 de large et 0m,010 d'épaisseur.

1 M·VRBICI SANCT
COENON AD KLIGI

2 M·VRBICI SANCTIST
ACTVM AD CLARIT

3 N (*gravure inachevée.*)

4 M VRBICI SANC
† CY (*gravure inachevée.*)

1. — *M(arci) Urbici(i) Sancti coenon ad k(a)ligi(nem).*
2. — *M(arci) Urbici(i) Sanct(i) stactum ad clarit(atem).*
4. — *M(arci) Urbici(i) Sancti cy(cnarium ?).*

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 290, et *Nouveau recueil*, p. 112; Grotefend, p. 116, n° 95; Duvernoy, *Notice sur le pays de Montbéliard*, p. 75 et pl. XI; Wetzel, dans *Mémoires de la Soc. d'émulation de Montbéliard*, 1860.

99. — **Les Martres d'Artières**, près de Pont-du-Château (Puy-de-Dôme); est au Musée de Clermont-Ferrand. Stéatite verdâtre

de 0m,051 de long sur 0m,030 de large et 0m,007 d'épaisseur.

1 C · T · BALBINI · A
MIMETVM · AD · S

2 C TITTI · BALBINI · CHLO
RON · AD · EXPVRG · ET · REPLE

3 BALBINI · CHAR
MA · AD · CYLON

4 C · T · BALBINI · CHARMA
AD CYLON ET CHALAZOS

Sur un des plats, en caractères directs :

C · TIT · BALBI

1. — *G*(*aii*) *T*(*itii*) *Balbini amimetum ad s*(*uppurationes*).

2. — *G*(*aii*) *Titi*(*i*) *Balbini chloron ad expurg*(*ationem*) *et reple-t*(*ionem*).

3. — *Balbini charma* [ou *c*(*ollyrium*) *harma*] *ad cylon*.

4. — *G*(*aii*) *T*(*itii*) *Balbini charma* [ou *c*(*ollyrium*) *harma*] *ad cylon et chalazos*(*in*).

Bouillet, *Stat. mon. du Puy-de-Dôme*, Paris, 1846 (2e édit.), p. 139 et pl. XV; Vedrènes, *Traité de médecine de Celse*, trad. nouv., fasc. suppl., n° 8 pl. VIII; Héron de Villefosse et Thédenat, t. I, p. 5 (avec une gravure).

100. — Mayence; est au Musée de Mayence. Serpentine verte de 0m,058 de long, 0m,032 de large et 0m,011 d'épaisseur.

1 Q · CARMIN · QVINTILIAN
PENICILLE · ADOMNE · LIP · EXOV

2 Q CARMININI QVINTILIAN
DIALEP · CROCODES AD ASPRIT

1. — *Q*(*uinti*) *Carmini*(*i*) *Quintiliani penicil*(*lum*) *le*(*ne*) *ad omne*(*m*) *lipp*(*itudinem*) *ex ov*(*o*).

2. — *Q*(*uinti*) *Carmini*(*i*) *Quintiliani dialep*(*idos*) *crocodes ad aspri-t*(*udinem*).

Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 133, n° 10 (tirage à part, p. 12); Becker, dans *Zeitschr. des Vereins zu Mainz*, t. II, p. 215; Brambach, *C. I. R.*, n° 1297; Grotefend, p. 301, n° 14; Wilmanns, *Exempla*, n° 2756.

101. — **Mayence**; est au Musée de Mayence. Stéatite verdâtre de 0m,034 de long, 0m,029 de large et 0m,006 d'épaisseur.

1 Q·P·DIODOTI·DIA
SMYRNES
2 Q·P·DIODOTI
ISOCIYSVM
3 Q·P·DIODOTI·DIA
SMYRNES
4 Q·POM DIODO
TI AD EPIFO V

1 et 3. — *Q(uinti) P(ompeii) Diodoti diasmyrnes.*
2. — *Q(uinti) P(ompeii) Diodoti isoch(r)ysum.*
4. — *Q(uinti) Pom(peii) Diodoti ad epifo[r(as)] v(eteres).*

Keller, dans *Jahrb. des Vereins von Alterthumfr. im Rheinlande*, 1881, p. 140.

102. — **Merdrignac** (Côtes-du-Nord); est au Musée de Rennes. Schiste vert de 0m,040 de long sur 0m,035 de large et 0m,010 d'épaisseur.

1 S·FL·BASILI-
DIAS RN AD V
2 S·F·BASILI·
DIALEPIDOS
3 S·FL·BASILI-
AMATHYSTINAD CI
4 S·FL·BASILI·
TRIGONVAD AS

1. — *S(exti) Fl(avii) Basili(i) diasmyrn(es) ad v(eteres cicatrices).*
2. — *S(exti) F(lavii) Basili(i) dialepidos.*
3. — *S(exti) Fl(avii) Basili(i) amathystin(um) ad ci(catrices).*
4. — *Sexti Fl(avii) Basili(i) trigonum ad as(pritudines).*

Espérandieu, *Journal officiel*, 19 avril 1891, p. 1761; *Revue archéol.*, 1891, t. XVIII, p. 348, et *Seconde note sur un cachet inédit d'oculiste romain*, Paris, 1892, in-8 (avec une gravure); Cagnat, *Année épigraphique*, 1892, n° 48 *bis*.

103. — Le Sablon, banlieue de **Metz** ; paraît perdu. « Argile cuite, brune, de forme carrée, ayant 0m,073 de côté et 0m,016 d'épaisseur » (Bégin). Copie de Bégin.

1 C · MANVCII IVN
DIAR AD L ·

2 C · MANVCII IVN
COL·AD·CLAR...

3 C · MANVCII IVN ·
ANODYN....

4 C · MANVCII IVN ·
ON·AVR·AD O...

1. — *G(aii) Manucii Jun(ioris) diar(hodon) ad l(ippitudinem).*
2. — *G(aii) Manucii Jun(ioris) col(lyrium) ad clar(itatem).*
3. — *G(aii) Manicii Jun(ioris) anodyn(um).*
4. — *G(aii) Manucii Jun(ioris) on(guentum ?) aur(eum) ad o(culos).*

L'authenticité de ce cachet n'est pas certaine.

Bégin, *Lettres sur l'hist. médicale du nord-est de la France*, Metz, 1840, in-8, p. 110, et pl. VII, n° 1 ; Thédenat (d'après Bégin), *Bull. des Antiquaires de France*, 1881, p. 293.

104. — **Metz** ; appartenait, en 1846, à M. Brageux, de Paris ; perdu depuis. Ce cachet avait 0m,050 de long, 0m,036 de large et 0m,010 d'épaisseur. Copie de Sichel.

1 L · P · VILLANI · DIA
SMYRN · POST · I · P · L

2 L P VILLANI
DIA

3 L · P · VILLANI DI
ALEPID AD AS

4 L · P · VILLANI · LEN
P AD IMP LIPPE L

1. — *L(ucii) P(....ii) Villani diasmyrn(es) post i(mpetum) p(ituitae?) l(ippitudinis)*, [ou peut-être, tout simplement, *post i[m]p(etum) l(ippitudinis)*].

2. — *L(ucii) P(...ii) Villani dia(....)*.

3. — *L(ucii) P(...ii) Villani dialepid(os) ad as(pritudines)*.

4. — *L(ucii) P(..ii) Villani len(e) p(enicillum) ad imp(etum) lipp(itudinis) e l(acte)*.

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 226, et *Nouveau recueil*, p. 48; Grotefend, p. 98, n° 76.

105. — Naix (Meuse); est au Musée de Besançon. Stéatite verdâtre de 0m,027 de long, 0m,021 de large et 0m,005 d'épaisseur.

1 ALBVCI·CHELID
AD·CALIGGENSCABR

2 ALBVCI·DIAPOBALS
AD·OMN·CALIGDELAC

3 ALBVCI · MELIN
DELAC·EX·EM·PVL

4 ALBVCI·TRII
ADCLARITVD

1. — *Albuci(i) chelid(onium) ad calig(inem) (et) gen(as) scabr(as)*.

2. — *Albuci(i) dia(o)pobals(amum) ad omn(em) calig(inem) delac(rimatorium)*.

3. — *Albuci(i) melin(um) delac(rimatorium) ex em(endato) pul(vere)*.

4. — *Albuci(i) trit(icum) ad claritud(inem)*.

Castan, *Mémoires de la Soc. d'émulation du Doubs*, t. III, 1868, p. 33 (tiré à part sous ce titre : *Un cachet inédit d'oculiste romain*); de Caumont, *Bulletin monumental*, 4e série, t. V, p. 225; Klein, n° 113; Maxe-Werly, *Monum. épigr. du Barrois*, p. 72.

106. — Naix (Meuse); est à Paris, au Musée du Louvre (n° ED, 4616). Serpentine verdâtre de 0m,058 de long, 0m,049 de large et 0m,013 d'épaisseur, à arêtes en biseau. La pierre a été rognée du côté de la troisième tranche.

1 Q·IVN·TAVRI STACT·AD
SCABRITIEM·ECLART

2 CLMARTINIEV·D
ES·ADASPRITVDIN

3 (*Effacée.*)

4 LCLMARTINIDIAI
SORIC·ADCALIGIN

1. — *Q(uinti) Jun(ii) Tauri stact(um) ad scabritiem et clarit(atem).*
2. — *[L(ucii)] Cl(audii) Martini euodes ad aspritudin(es).*
4. — *L(ucii) Cl(audii) Martini diapsoric(um) ad caligin(em).*

Sur l'un des plats, un M en relief dans un cartouche creux.

Grivaud de la Vincelle, *Recueil de mon. ant.*, t. II, p. 282 et pl. XXXVI, fig. 3; Bégin, *Lettres sur l'histoire médicale du nord-est*, p. 119; *Wien. Jahrb.*, t. VI, p. 193; Tôchon d'Annecy, p. 70, n° 27; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 136, n° 14 (tirage à part, p. 15); Grotefend, p. 39, n° 21; Liénard, *Archéol. de la Meuse*, 1881, p. 14; Maxe-Werly, *Monum. épigr. du Barrois*, p. 63.

107. — **Naix** (Meuse); stéatite verdâtre, aujourd'hui perdue. Copie de Denis.

GER ..VAL.. AVG
QVIR..OPPP... +

Il faut peut-être lire, de droite à gauche :

C VALAV▒▒REG
V▒OPO▒▒VO

G(aii) Val(erii) Au.... regiu[m] opo[balsam(atum) ex o]vo.

Denis, *Narrateur de la Meuse*, t. VI, 1807, pp. 203, 255 et 269, et *Dissertation sur un monument antique de Morley*, 1841, p. 24; Maxe-Werly, *Monum. épigr. du Barrois*, p. 73.

108. — **Naix** (Meuse); est au Musée de Vienne (Autriche). Stéatite verte, trapézoïdale, de 0^m,035 et 0^m,032 de base sur 0^m,008 d'épaisseur moyenne.

1 GLY *Tête d'Esculape?* PTI

2 STACTV

3 PSORI

1. — *Glypti.*
2. — *Stactu(m).*
3. — *Psori(cum).*

Denis, *Narrateur de la Meuse*, n° du 21 juin 1830; Bégin, *Mém. de l'Acad. de Metz*, t. XXI, p. 124; et *Lettres*, p. 124 et pl. VII, n° 3; Renier, *Comptes rendus de l'Acad. des inscript.*, 1870, p. 73; von Sacken et Kenner, *Die Sammlungen des k. k. Müntz- und Antiken Cabinets*, p. 128, n° 13; Grotefend, dans

Philologus, t. XXV, p. 155, n° 82; Grotefend, p. 55, n° 36; *C. I. L.*, t. III, n° 6018-2.

109. — **Naix** (Meuse); est au Musée de Vienne (Autriche). Stéatite verte de 0m,046 de long, 0m,044 de large et 0m,010 d'épaisseur.

1 LIVNIPHILINIDIAM
ISVSADDIADIATETOI

2 LIVNIPHILINIDIALE
PIDOSADASPRETCICAT

3 LIVNIPHILINISTAC
TVMOPOBADCLARIT

4 LIVNIPHILINIDIAPSO
RICVMADGENSCISETCL

1. — *L(ucii) Juni(i) Philini diamisus ad diathe(ses) tol(lendas).*

2. — *L(ucii) Juni(i) Philini dialepidos ad aspr(itudinem) et cicat(rices).*

3. — *L(ucii) Juni(i) Philini stactum opob(alsamatum) ad clarit(atem).*

4. — *L(ucii) Juni(i) Philini diapsoricum ad gen(as) scis(sas) et cl(aritatem).*

Dulaure, *Narrateur de la Meuse*, 14 mars 1808, p. 194; Tôchon d'Annecy, n° 29; Bégin, *Lettres*, p. 123; von Sacken et Kenner, *Die Sammlungen des k. k. Müntz- und Antiken Cabinets*, p. 127; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 147, n° 35 (t. à p., p. 26); Grotefend, p. 79, n° 54.

110. — **Naix** (Meuse); est à Londres, au British Museum. Serpentine verte de 0m,053 de long, 0m,052 de large et 0m,009 d'épaisseur.

1 IVNI · TAVRI · CROCOD · SAR
COFAGVMADASPRITO

2 IVNITAVRICRODIALEP
ADCICATRICETSCABRIT

3 IVNITAVRICROCODDIA
MISVSADDIATHESISETRE

4 IVNITAVRICROCODPAC
CIANADCICATREVM

1. — *Juni(i) Tauri crocod(es) sarcofagum ad asprit(udines).*
2. — *Juni(i) Tauri croc(odes) dialep(idos) ad cicatric(es) et scabrit(ies).*
3. — *Juni(i) Tauri crocod(es) diamisus ad diathesis et re(umatis).*
4. — *Juni(i) Tauri crocod(es) paccian(um) ad cicat(rices) et reum(atis).*

Denis, *Narrateur de la Meuse*, t. VIII, 1808, p. 84; Dulaure, *Mémoires de l'Acad. celtique*, t. IV, pp. 109 et 111; Tôchon d'Annecy, n° 25; Bégin, *Lettres sur l'histoire médicale du nord-est de la France*, p. 112; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 148, n° 38 (t. à p., p. 28); Grotefend, p. 80, n° 57; Maxe-Werly, *Mon. épigr. du Barrois*, p. 67.

111. — **Naix** (Meuse); est au Musée du Louvre (n° ED, 4615). Serpentine vert noirâtre de 0m,051 de long, 0m,050 de large et 0m,007 d'épaisseur moyenne. Les arêtes sont en biseau.

1 IVN·TAVRI·THEODOTIVM
AD·OMNEM·LIPPITVDI

2 IVNI·TAVRI·AVTHEMERVMAD
EPIPHOR·ET·OMNEM·LIPPITVD

3 IVN·TAVRI·PENICILLEM
AD·OMNEMLIPPITVD

4 IVNI·TAVRI·DIASMYRNES
POST·INPETVMLIPPITV

1. — *Juni(i) Tauri theodotium ad omnem lippitudi(nem).*
2. — *Juni(i) Tauri authemerum ad epiphor(as) et omnem lippitud(inem).*
3. — *Juni(i) Tauri penicille m(olle) ad omnem lippitud(inem).*
4. — *Juni(i) Tauri diasmyrnes post inpetum lippitu(dinis).*

Sur l'un des plats, en *graffiti* :

SCRIBIT PRI
M
MIGENI C·I
IHE TVATNI
ROTA FIDI

Scribit Primigeni, G(aii) f(ilii ?) ; — *Jun(ii) Tau(ri)* ; — *T(iti) Hel(ii)....Fidi.*

Cette lecture n'est pas absolument certaine.

Tôchon d'Annecy, n° 28; Grivaud de la Vincelle, *Recueil de mon. ant.*, t. I,

p. 281 et pl. XXXVI, fig. 1; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 148, nº 40; *Wiener Jahrb.*, t. VI (1819), p. 193; Orelli, *Inscript. latin.*, nº 4234; Bégin, *Lettres sur l'histoire médicale du nord-est de la France*, p. 117; Grotefend, p. 80, nº 59; Liénard, *Archéologie de la Meuse*, 1881, p. 13; Maxe-Werly, *Monum. épigr. du Barrois*, p. 70.

112. — **Naix** (Meuse); est à Londres, au British Museum. Stéatite verdâtre de 0m,047 de long, 0m,034 de large et 0m,010 d'épaisseur.

1 Q·IVN·TAVRIANODY
NVMADOMN·LIPPIT

2 Q·IVNITAVRIDIALIBAN
ADSVPPVRAT·EXOVO

1. — *Q(uinti) Jun(ii) Tauri anodynum ad omn(em) lippit(udinem).*
2. — *Q(uinti) Jun(ii) Tauri dialiban(um) ad suppuration(es) ex ovo.*

Denis, *Narrateur de la Meuse*, t. VII, 4 fév. 1808, p. 83; Dulaure, *Mémoires de l'Acad. celtique*, t. IV, 1809, p. 104; Tôchon d'Annecy, nº 24; Bégin, *Lettres*, p. 112; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 148, nº 37 (t. à p., p. 27); Grotefend, p. 80, nº 56; Liénard, *Archéologie de la Meuse*, 1881, in-8, p. 12; Maxe-Werly, *Monum. épigr. du Barrois*, p. 66.

113. — **Naix** (Meuse); est à Paris, dans la collection Mowat. Stéatite verdâtre de 0m,046 de long, 0m,036 de large et 0m,009 d'épaisseur.

1 Q·IVN·TAVRI·DIASMYRN
POST·IMPET·LIPPIT

2 IVN·TAVRISOCHRYS
AD·SCABRITET·CLAROP

1. — *Q(uinti) Juni(i) Tauri diasmyrn(es) post impet(um) lippit(udinis).*

2. — *Juni(i) Tauri isochrys(on) ad scabrit(iem) et clar(itatem) op(obalsamatum).*

Tôchon d'Annecy, nº 23 et pl. II, fig. 2; Bégin, *Lettres sur l'histoire médicale du nord-est de la France*, p. 116; Denis, *Dissertation sur un monument antique de Morley*, 1841, p. 23; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 147, nº 36 (t. à p., p. 26); Grotefend, p. 79, nº 55; Maxe-Werly, *Monum. épigr. du Barrois*, p. 68.

114. — **Naix** (Meuse); est au Musée du Louvre (nº ED, 4617).

Serpentine verdâtre de 0m,050 de long, 0m,027 de large et 0m,013 d'épaisseur, à arêtes en biseau.

1 Q·IVN·TAVRI·STAC
TVMDELACRIM

2 Q·IVN·TAVRIFLOGIVM
ADGENASET·CLARITAT

1. — *Q(uinti) Jun(ii) Tauri stactum delacrim(atorium).*
2. — *Q(uinti) Junii Tauri flogium ad genas et claritat(em).*

Denis, *Narrateur de la Meuse*, t. VII, 1808, p. 402; Tôchon d'Annecy, n° 26; Grivaud de la Vincelle, *Recueil de mon. ant.*, pl. XXXVI, fig. 4; *Wiener Jahrb.*, t. VI, p. 194; Bégin, *Lettres sur l'histoire médicale du nord-est de la France*, p. 121; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 148, n° 39 (t. à p., p. 28); Grotefend, p. 80, n° 58; Liénard, *Archéologie de la Meuse*, 1881, p. 14; Maxe-Werly, *Monum. épigr. du Barrois*, p. 69.

115. — **Néris** (Allier); est au Musée de Moulins. Stéatite de 0m,053 de long, 0m,047 de large et 0m,015 d'épaisseur.

1 LIVLPROCVLIDIAMY
SVSADDIATHESIS

2 IVL·PROCVLI·DIA
MYRN·POST·IMP EX

1. — *L(ucii) Jul(ii) Proculi diamysus ad diathesis.*
2. — *[L(ucii)] Jul(ii) Proculi dia[s]myrn(es) post imp(etum) ex [ovo].*

Tudot, *Étude sur Néris*, Moulins, 1861, in-8, p. 10 (extrait du *Bull. de la Soc. d'émulation de l'Allier*); Héron de Villefosse et Thédenat, t. I, p. 153.

116. — **Néris** (Allier); appartient à la Société archéologique de Touraine. Serpentine verdâtre de 0m,032 de long, 0m,021 de large et 0m,006 d'épaisseur.

1 PROCVLI·
STACT·M

2 PROCVLI·
CIRRON

3 PROCVLI·DIALE
PIDOS·AD·ASPR

4 PROCVLI·EVO
DES·AD·VOLCE

1. — *Proculi stactum.*
2. — *Proculi cirron.*
3. — *Proculi dialep(idos) ad aspr(itudines).*
4. — *Proculi euodes ad volce(rationes)* [pour *ulcerationes*?].

Dufour, *Notice sur un cachet d'oculiste trouvé à Amiens*, dans *Mémoires de la Soc. des Antiquaires de Picardie*, t. VIII, p. 596; Orelli-Henzen, n° 7248; Klein, *Bonner Jahrbücher*, t. XXVI, p. 175; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 157, n° 55; Grotefend, p. 106, n° 83; Palustre, *Catal. du Musée de la Soc. archéologique de Touraine*, 1871, p. 38, n° 276.

117. — Nimègue; paraît perdu. Copie de Smetius.

1 M VLPI HERACLETIS
STRATIOTICVM

2 M VLPI HERACL
DIARODON AD IMP

3 M VLPI HERACLETIS
CYNARIVM AD IMP

4 M VLPI HERACLETIS
TALASSEROS A

1. — *M(arci) Ulpi(i) Heracletis stratioticum.*
2. — *M(arci) Ulpi(i) Heracl(etis) diarodon ad imp(etum).*
3. — *M(arci) Ulpi(i) Heracletis cynarium ad imp(etum).*
4. — *M(arci) Ulpi(i) Heracletis talasseros a(d)....*

Smetius, *Antiquit. Neomag.*, Nimègue, 1678, in-4°, p. 99; Spon, *Miscell.*, 1685, p. 237; Caylus, *Recueil d'ant.*, t. I, p. 225; Walch, *Sigil.*, p. 38, et *Ant.*, p. 81; Saxe, *Epist. ad Henric. van Wyn*, p. 23; Gough, dans *Archaeologia*, t. IX, p. 229; Tôchon d'Annecy, n° 1; Janssen, dans *Bonner Jahrb.*, t. VII, p. 74, n° 16; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 160, n° 62 (t. à p., p. 39); Grotefend, p. 115, n° 93; Brambach, *C. I. R.*, n° 76.

118. — Nimes; est au Musée de Lyon. Stéatite verdâtre de 0m,038 de long, 0m,035 de large et 0m,005 d'épaisseur sur les bords.

CLAVDIORGALBADCICA

Claudior(um) galb(aneum) ad cicat(rices).

Sur le bord de la tablette :

AAACCA

Walch, *Antiquitates*, p. 56; Saxe, *Epist.*, p. 63; Gough, dans *Archaeologia*, t. IX, p. 238; Vincent et Baune, *Topogr.*, 1802, p. 584; Tôchon d'Annecy, n° 18; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 135, n° 12 (t. à p., p. 10); Grotefend, p. 35, n° 17; Héron de Villefosse et Thédenat, *Bull. monumental*, 1883, p. 338; *C. I. L.*, t. XII, n° 569-1; Allmer, *Musée de Lyon*, t. IV, p. 511.

119. — Nimes; est au Musée de Saint-Germain-en-Laye (n° 22662). Stéatite verte de 0m,050 de long, 0m,046 de large et 0m,009 d'épaisseur.

1 MVNATI·TACITI·CRO
2 POMPIIAMPACCΙΑΜVΜ
3 IICORNIIMMI (en graffiti)

1. — *Munati(i) Taciti cro(codes).*
2. — *Pompeani paccianum.*
3. — *Corneliani ?*

Pelet, *Catal. du Musée de Nimes*, 5e édit., 1858, p. 41; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIV, p. 629; Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 129, et *Nouveau recueil*, p. 35; Grotefend, p. 97, n° 74; *C. I. L.*, t. XII, n° 5691-8.

120. — Nimes; est à Paris, au Musée du Louvre (n° ED, 4618). Serpentine verte, de forme légèrement trapézoïdale. Longueur, 0m,024; largeur moyenne, 0m,025; épaisseur, 0m,004.

1 PSORICVM
2 CROCODEM
3 AROMATICV
4 MELINV

1. — *Psoricum.*
2. — *Crocodem.*
3. — *Aromaticu(m).*
4. — *Melinu(m).*

Walch, *Ant.*, p. 52; Saxe, *Epist.*, p. 62; Tôchon d'Annecy, p. 17 et pl. I, fig. 4; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 163, n° 70 (t. à p., p. 27); Grotefend, p. 124, n° 105.

121. — Nyons (Drôme); appartient à M. Lacroix, archiviste de la Drôme. Pierre dure, « de couleur gris-perle », ayant 0m,015 de

long, 0m,014 de large et 0m,008 d'épaisseur. Copie de M. Allmer.

L·GAVI·EPAPHRODIT
HYGINON·AD·EPIP
L·GAVI·EPAPHRODI
OPOBALS·AD·CALIG

L(ucii) Gavi(i) Epaphrodit(i) hyginon ad epip(horas).
L(ucii) Gavi(i) Epaphrodi(ti) opobals(amatum) ad calig(inem).

Allmer, *Revue épigr. du midi de la France*, t. II, p. 274; *C. I. L.*, t. XII, n° 6032-2.

122. — **Orange**; est à Paris, dans la collection Mowat. Serpentine verte de 0m,030 de long, 0m,028 de large et 0m,008 d'épaisseur.

1 IVENALIS·COL
■IALEPIDOS

2 IVENALIS·BIS·PVNC
TVM·AD·EPIFOR■

3 IVVENALIS COLY
DIAZMYRNES

4 IVENALIS·COL·CR
OCODES ADASPRTVD

1. — *Ju(v)enalis col(lyrium) [d]ialepidos.*
2. — *Ju(v)enalis bis punctum ad epifor[as].*
3. — *Ju(v)enalis colly(rium) diazmyrnes.*
4. — *Ju(v)enalis col(lyrium) crocodes ad aspritud(inem).*

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 126, et *Nouveau recueil*, p. 52; Grotefend, n° 60.

123. — Provenance inconnue; appartenait, au siècle dernier, à la cathédrale d'**Orléans**; paraît perdu. Copie de Montfaucon.

1 SENNI·VIRILIS·MI
XTVMADCALIC

2 SENNI·VIRILIS·DIA
MYSVSADDIATHES

3 SENNI·VIRILIS·CRO
CODESADASPRIT

1 SENNI·VIRILISLE
NEMADOMNLIQS

1. — *Senni(i) Virilis mixtum ad calig(inem).*
2. — *Senni(i) Virilis diamysus ad diathes(es).*
3. — *Senni(i) Virilis crocodes ad asprit(udinem).*
4. — *Senni(i) Virilis lene m(edicamentum? ad omnia.....*

Bibliothèque nationale, *Mélanges*, fonds latin, n° 11917, fol. 38; Héron de Villefosse, *Bull. des Antiquaires de France*, 1884; p. 161; Mowat, *Bulletin épigraphique*, 1884, p. 94.

124. — Provenance inconnue; est à **Paris**, au Cabinet des médailles (n° 4707, 4). Cachet triangulaire, en serpentine grisâtre, de 0^{m},026 de côté sur 0^{m},006 d'épaisseur.

1 AEL·FOTININA
DIN·EXOVOADIMP

2 AEL·FOTINIDI
ARHOD·ADIMP

3 AEL·FOTINIDI
AGESSAM·ADIMP

1. — *Ael(ii) Fotini nardin(um) ex ovo ad imp(etum).*
2. — *Ael(ii) Fotini diarhod(on) ad imp(etum).*
3. — *Ael(ii) Fotini diagessam(ias) ad imp(etum).*

Sur l'un des plats, un A très apparent :

Héron de Villefosse et Thédenat, t. I, p. 14 (avec une gravure); Adrien Blanchet, *Bull. des Musées*, Paris, 1892, in-8, p. 236.

125. — Provenance inconnue; est à **Paris**, au Cabinet des médailles (n° 4707, 11). Serpentine grisâtre de 0^{m},026 de long, 0^{m},024 de large et 0^{m},006 d'épaisseur.

1 ANDRONITALA
SEROS AD CALIG

2 ANDRONI
HARMA

3 ANDRONISTRA
TIOTIDESADC

4 ANDRONI
DIACERATOS

1. — *Androni talaseros ad calig(inem).*
2. — *Androni harma* [ou *harma(tion)*?].
3. — *Androni stratiotides ad c(aliginem).*
4. — *Androni diaceratos.*

A. Blanchet, *Bull. des Musées*, 1892, p. 236; Cagnat, *Année épigr.*, 1893, n° 69.

126. — **Paris**; est au Cabinet des médailles. Schiste ardoisier, de forme rectangulaire, brisé de deux côtés. Longueur, $0^m,05$; largeur, $0^m,032$; épaisseur, $0^m,018$.

1 *Decmi* · FLAVIANI
alb VM·LENEM·AD
lippit VDINEM · OCVLo

2 DECMI · F*lavi*
ANI COLLY*rium*
MIXTVM · C....

Les inscriptions des tranches 3 et 4 ont disparu.

1. — [*Dec(i)m*]*i(i) Flaviani* [*albu*]*m lene m(edicamentum)* [ou *lene-m(entum)*] *ad* [*lippit*]*udinem oculo(rum).*
2. — *Dec(i)mi(i) F*[*lavi*]*ani colly*[*r(ium)*] *mixtum c*[*roc(odes)*?].

Walch, *Antiq.*, p. 90; Saxe, *Epist.*, p. 53; Caylus, *Recueil d'antiquités*, t. I, p. 246; Gough, dans *Archaeologia*, t. IX, p. 235; Tôchon d'Annecy, n° 12; Duchalais, p. 188, note; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 133, n° 20 (t. à p., p. 18); Grotefend, p. 150, n° 31.

127. — **Paris**; est à Paris, dans la collection Mowat. Serpentine verte, dont on ne possède plus qu'une partie de $0^m,045$ de long sur $0^m,012$ de large. Ses tranches amincies ne mesurent plus que $0^m,006$ d'épaisseur; leurs arêtes sont en biseau.

1 FL·THEONIS·AD·SIC
LIP·ET·CLARITATEM

2 FL·THEO

3 SVP·ET
VSTI

1. — *Fl(avii) Theonis ad sic(cam) lip(pitudinem) et claritatem.*

2. — *Fl(avii) Theo[nis.....*

3. — *[Fl(avii) Theonis .....ad] sup(purationem) et [oculorum] usti(ones ?).*

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 228, et *Nouveau recueil*, p. 51; Grotefend, p. 52, nº 33.

128. — Provenance inconnue; est à **Paris**, au Cabinet des médailles (nº 4707,5). Serpentine grisâtre de 0m,023 de long, 0m,020 de large et 0m,006 d'épaisseur.

1 T·IVL·ĀTA·
DIACHYL

2 PYXT·I·A

3 T·IL·ATTALI
DIAELYDRIV

4 T· I· A
CROC·DAL

1. — *T(iti) Jul(ii) Attal(i) diachyl(um).*

2. — *Pyx(inum) T(iti) J(ulii) A(ttali).*

3. — *T(iti) Jul(ii) Attali diaelydriu(m)* [pour *diahydrium?*].

4. — *T(iti) Jul(ii) A(ttali) croc(odes) dial(epidos).*

Sur l'un des plats, en *graffiti*, et d'une façon très douteuse :

AIT
ΛAIOOIO
A
II

T(iti) J(ulii) A(ttali)......

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 111 et *Nouveau recueil*, p. 17; Grotefend, p. 62, nº 40; Blanchet, *Bull. des Musées*, 1892, p. 236.

Ém. Espérandieu.

(*A suivre.*)

LESSING ARCHÉOLOGUE

(*Suite*[1].)

Les autres chapitres du *Laocoon* touchant l'archéologie, comme celui sur la perspective chez les anciens, sur la statue du Gladiateur de Borghèse, sont mieux développés dans les « Lettres archéologiques » qui en forment le supplément indispensable[2]. Puisque Klotz et son école s'efforçaient justement de trouver des fautes de détail dans les parties que Lessing ne considérait nullement comme capitales dans son œuvre, il se vit forcé de reprendre ces questions et de les traiter à fond. Non seulement les « Lettres archéologiques », mais aussi les autres petits traités concernant les antiquités sont étroitement liés à cette lutte mémorable. Les causes, les péripéties et la fin de cette querelle ont été souvent exposées; les biographes de Lessing les racontent tout au long. Il est naturel que dans leurs ouvrages ils attachent plus d'importance aux personnalités qu'au fond de la question, qui aujourd'hui n'intéresse que l'érudition. Lessing, pourtant, croyait le contraire. Dans le brouillon de la 58e Lettre archéologique[3], il dit que la personnalité des écrivains n'intéresse qu'une faible partie du public contemporain. « Personne ne demandera dans dix ans si Lessing était jaloux du célèbre Klotz et quelles étaient

1. Voyez *Revue archéologique*, nº de juillet-août.
2. *Briefe antiquarischen Inhalts*, erster Theil, 1768 (34 lettres); zweiter Theil, 1769 (23 lettres). — *Œuvres*, XIII, 2, p. 1-224. — L'édition est due à Schöne; celle de Blümner (collection Kürschner) n'est pas moins instructive.
3. *Œuvres*, XIII, 2, p. 228. — Lessing se proposait de publier une troisième série de « Lettres archéologiques », lettres 58-97, mais il ne l'a pas achevée.

les causes qui le forcèrent à écrire contre lui. On ne demandera que les vérités qu'il a défendues contre lui. » Mais l'indignation, l'amour propre blessé, sa réputation d'érudit compromise lui firent trouver, dans les sept dernières lettres, des accents qui sont uniques dans la littérature militante en Allemagne, où souvent la grossièreté remplace les arguments. La postérité en a jugé autrement que Lessing ; elle ne veut se rappeler que le grand retentissement qu'eut cette querelle dont Goethe dit qu'elle annonçait que le calme et la tranquillité qui régnaient parmi les hommes de lettres allaient bientôt finir[1]. Mais l'exécution de ce chef d'école était une obligation morale pour Lessing. Nous avons rappelé la carrière littéraire de Klotz, ses basses intrigues, et combien il servait peu la vraie érudition dans un milieu où devait bientôt briller un Fr. Aug. Wolf[2].

Les « Lettres archéologiques » avaient un double but ; d'abord, défendre quelques thèses émises dans le *Laocoon*, ou rétracter des hypothèses erronées, puis démontrer, en analysant le livre de Klotz sur les pierres gravées, la nullité scientifique, le peu d'érudition de son auteur. Schöne, le commentateur savant de ces *Lettres*, a découvert un troisième but : Lessing aurait voulu poser sa candidature intellectuelle à la place devenue vacante par la mort tragique de Winckelmann. Le rapprochement de quelques passages de la Correspondance de Lessing et de savantes combinaisons chronologiques rendent cette hypothèse très séduisante ; mais, comme l'a démontré Blümner, elle est peu probable[3]. Nul doute que Lessing ne fût vexé de ne pas avoir obtenu de Frédéric II la place de bibliothécaire, et de voir le roi lui préférer un abbé peu connu, Antoine-Joseph Pernéty, qui n'obtint la place que parce qu'on confondait son nom avec celui du philosophe Jacques Pernéty. Il est probable que l'auteur du *Laocoon* a voulu montrer aux

1. *Poésie et Vérité*, livre VIII, p. 106.
2. Dans le premier chapitre de notre étude nous parlons longuement de Klotz, de Heyne, de Christ, et des autres philologues avec lesquels Lessing était en rapport.
3. Voy. l'*Introduction* à son édition, p. 9.

Allemands qu'ils possédaient encore un archéologue qui briguait souvent les places vacantes, mais dont on ne voulait pas ; il est probable encore qu'il a écrit la seconde partie de ses *Lettres* pour montrer tout son savoir archéologique, et que la troisième fut abandonnée lorsqu'il vit que son attente était déçue : mais il ne faut pas en conclure que Lessing ait voulu remplacer, aux yeux du public, l'auteur de l'« Histoire de l'Art ». Il savait que pour remplacer un Winckelmann il faudrait vivre dans d'autres conditions que celles où il composait à Hambourg ses Lettres archéologiques, après la faillite du théâtre de cette ville[1].

L'unité manque à cet ouvrage ; l'auteur y traite des questions qui touchent un peu à tout le domaine de l'art. Il est difficile de porter un jugement d'ensemble sur ce livre. Ces questions sur la technique des arts chez les anciens ont été depuis traitées avec une connaissance du métier que Lessing était loin de posséder. Déjà Oeser écrivait à Goethe à propos de ces Lettres qu'une heure passée dans un atelier nous en apprend plus que toutes les discussions théoriques. Mais ce qu'il faut admirer, c'est que l'érudition ait fait deviner à Lessing des choses que la science, mieux renseignée, confirme aujourd'hui ; ce qui est étonnant chez lui, c'est cette habileté dans un domaine qu'il abordait tardivement et cette familiarité avec les sujets les plus difficiles des antiquités, au milieu de ses travaux sur les théories d'Aristote. Toutes ses recherches sont consciencieuses. Il puise aux sources mêmes, ce qui n'était nullement le cas chez ses adversaires. Si l'érudition seule eût suffi pour être le successeur de Winckelmann, Lessing aurait pu hardiment y prétendre. L'analyse de ses ouvrages archéologiques nous le prouvera.

Les Lettres archéologiques, dont les premières avaient paru dans un journal de Hambourg, commencent par une excuse sur sa manière de discuter avec Klotz. « Vide quam sim antiquorum hominum », dit Lessing avec Cicéron. Les anciens ne connais-

1. Toutes les fois que le public apprit que Lessing voulait aller en Italie, il croyait que c'était pour remplacer Winckelmann. Lessing s'en fâcha souvent. (Voy. ses lettres à Ebert du 18 octobre 1768 et du 3 janvier 1769, p. 290 et 307.)

saient pas ce que nous appelons « politesse » ; leur « urbanité » signifiait tout autre chose ; l'envieux, l'hypocrite, l'ambitieux est le véritable grossier personnage, qu'il s'exprime aussi poliment qu'il voudra. Notre commerce quotidien ne doit pas rendre louches nos écrits. — Après cette déclaration, Lessing reprend la thèse proposée dans le *Laocoon* à propos de l'ouvrage de Caylus sur les *Tableaux tirés de l'Iliade*[1]. Klotz lui avait reproché ses attaques dirigées contre le comte dont il se vantait d'être l'ami[2]. Selon lui, Homère était le livre de chevet des anciens artistes et ils lui empruntaient toujours des sujets. C'était « la faute impardonnable » que Klotz, selon le critique (Dusch) du *Reichspostreuter* d'Altona, avait relevée dans le *Laocoon*. « Mais, dit Lessing, qu'on réfléchisse bien. C'est autre chose de peindre des sujets qu'Homère a traités, et de les peindre tels qu'Homère les a traités. Tout le monde connaît de nom les tableaux inspirés par l'*Iliade*; dans le *Laocoon* même je les ai cités ; Fabricius dans sa Bibliothèque grecque en cite encore davantage, mais tout cela prouve-t-il que les anciens artistes les ont peints comme Caylus veut que les artistes modernes les peignent, en se tenant étroitement aux descriptions d'Homère? Les anciens ont travaillé dans l'esprit d'Homère, Caylus veut qu'on fasse des tableaux pour illustrer Homère. » Il est évident que Klotz n'avait pas compris Lessing ou bien qu'il l'a attaqué pour défendre « son ami » Caylus. Rien n'est plus usité, en effet, aussi bien dans les cercles des amis des arts que dans les académies, que de proposer des sujets traités par Homère. Le cercle artistique de Weimar, Goethe en tête[3], notre Académie des beaux-arts proposaient et proposent encore souvent de tels sujets ; mais quel peintre digne de ce nom copierait servilement Homère? Quelle serait la différence entre le poète et l'artiste? Le *Laocoon* contient à ce sujet des remarques aussi vraies que spirituelles, et Lessing dit avec raison que les exemples

1. Lettres 1-5.
2. Il avait probablement échangé quelques lettres avec lui lors de la traduction de ses ouvrages, pour laquelle Klotz avait écrit la préface.
3. Voy. *Œuvres*, XXVIII, p. 767 et suiv. (éd. Hempel).

cités par lui expliquent en quoi les artistes ont lutté avec Homère et comment ils ont atteint leur but d'une manière toute différente, manière dont personne avant l'apparition du *Laocoon* ne se doutait. Ainsi Homère représente la beauté d'Hélène par l'effet qu'elle produit sur les vieillards de Troie ; Zeuxis la peignit nue et donna ainsi l'idéal de la beauté. Les parties du *Laocoon* qui traitent de l'invention du poète et de l'expression de l'artiste, l'explication des exemples tels que les dieux divisés à propos du sort des Troyens, le combat de Minerve et de Mars, qui, renversé par une pierre énorme, couvre sept arpents, les nuages homériques, le tableau de la peste et la descente d'Apollon du haut de l'Olympe, le moyen dont se sert la peinture pour donner à entendre que tel ou tel être est invisible : tout cela prouve suffisamment l'erreur de Caylus et la faiblesse de l'attaque de Klotz qui disait que le pinceau du peintre peut vaincre les difficultés soulevées par Lessing. Quel dommage, dit la 3e Lettre, que Klotz ne manie pas le pinceau ! Il le ferait avec autant de maîtrise qu'il manie la plume ; il rendrait possibles les sujets impossibles, il montrerait sur le tableau des choses invisibles, ou il représenterait Pandare depuis le moment où il prend la flèche de son carquois jusqu'au moment où il la lance. J'ai voulu, dit Lessing, simplement prouver contre Caylus qu'un poème peut être très fertile pour le peintre, sans être lui-même pittoresque, tandis qu'au contraire un autre peut être très pittoresque et pourtant n'être pas fertile pour le peintre, mais on ne peut pas faire de l'utilité pour le peintre la pierre de touche des poètes. Quel rang occuperait Milton qui ne peut remplir la moindre galerie de tableaux [1] ?

Klotz avait donc mal compris Lessing sur ce point ; il en est de même pour ses objections au sujet de la représentation des Furies [2]. Lessing établit dans le *Laocoon* [3] que la beauté était la

1. Voy. sur l'ouvrage de Caylus, Rocheblave, *op. cit.*, p. 214. L'auteur, pourtant très favorable à Caylus, trouve que ce livre est le développement d'une idée fausse, mais qu'il s'y rencontre un certain nombre d'idées justes à glaner.
2. Lettres 6-8.
3. Chap. II et IX.

première loi des arts plastiques chez les Grecs. La fureur et le désespoir ne profanaient aucune de leurs œuvres ; on peut affirmer qu'ils n'ont jamais représenté une Furie. Le laid n'était pas du domaine de l'art. Lessing ajouta cependant, en manière de restriction, qu'il ne parlait que des œuvres où les artistes ont eu leur entière liberté, où ils ont pu se proposer pour but unique d'atteindre à la plus haute puissance de leur art, où la religion ne leur était pas une entrave. Il voulait qu'on n'appliquât le nom d'œuvres d'art qu'aux œuvres dans lesquelles l'artiste a pu se montrer véritablement artiste, qu'aux créations dans lesquelles la beauté a été son premier et son dernier but. Une œuvre où se montrent des traits trop marqués de convenances religieuses ne mérite pas ce nom, l'art n'y ayant été qu'un auxiliaire de la religion. Si l'on ne fait pas cette distinction, le connaisseur et l'antiquaire se trouveront continuellement en opposition parce qu'ils ne se comprennent pas. « Si le connaisseur, d'après ses idées sur le but de l'art, soutient que l'artiste ancien n'a jamais fait telle ou telle œuvre, c'est-à-dire, en tant qu'artiste, de sa libre volonté, l'antiquaire entendra par là que ni la religion, ni aucun motif pris en dehors du domaine de l'art, n'a pu porter l'artiste à le faire, l'artiste en tant que manouvrier. Il croira donc pouvoir réfuter le connaisseur au moyen de la première statue venue que celui-ci aura, sans scrupule, mais au grand scandale du monde savant, condamnée à rentrer au milieu des décombres d'où on l'avait tirée[1]. » On dirait que Lessing prévoyait les attaques de Klotz.

Quant au fond de la question, Lessing avait raison de dire que les œuvres d'art inspirées par la religion ne rentrent pas toutes dans le domaine de l'art ; seulement il allait trop loin en en excluant toutes les productions de cette catégorie. Les œuvres des plus grands sculpteurs devraient être écartées, puisque tous ont travaillé à orner les temples ou les endroits consacrés au culte. Lessing ne voyait pas combien la religion grecque était

1. *Laocoon*, chap. IX.

intimement liée avec la vie publique; la division des arts en profanes et religieux a un sens tout moderne chez lui. Quoiqu'il nous accorde que la religion a fait souvent consister le symbole dans le beau même, quoique, dans le cas spécial des Furies, il ait complètement raison, il n'est pas permis d'ériger cette séparation en principe, puisqu'il nous serait alors impossible de discerner ce qu'on peut ranger parmi les œuvres d'art. « Minerve devrait déposer son égide, Neptune son trident, et Bacchus non seulement ses cornes mystiques, mais même sa couronne de lierre, » dit spirituellement Feuerbach[1].

Le mot de Lessing que les jugements trop généraux offusquent puisqu'on trouvera toujours quelques exceptions, mais que ce sont justement celles-là qui confirment la règle, peut très bien s'appliquer à la représentation des Furies. Les exemples que Klotz et Riedel citaient pour prouver le contraire de ce que Lessing avançait, celui-ci les connaissait aussi bien qu'eux. Des médailles et des pierres gravées ne prouvent rien pour l'art, et même là les traits de ces déesses infernales étaient beaucoup adoucis. Pour voir combien la remarque de Lessing est juste, nous n'avons qu'à considérer les changements de la figure de Gorgone. Plus l'art en Grèce s'est développé, plus les traits en sont devenus beaux. Dans le grand nombre de vases peints et de bas-reliefs qu'on a découverts depuis, les Furies sont représentées en chasseresses aux traits réguliers avec de courts vêtements et des cothurnes, tantôt ailées, tantôt sans ailes, les serpents dans la main, poursuivant les criminels[2]. Leur figure n'a rien de hideux ou de laid, comme celles des Furies d'Eschyle. Les Furies de Scopas et de Kalamis n'avaient, selon Pausanias, rien de terrible. Riedel les avait citées contre la thèse de Lessing, mais si, dans le culte même où l'expression l'emporte sur la beauté, ces déesses n'avaient rien de repoussant, l'opinion de Lessing est plutôt confirmée que renversée. Les Furies sur des monnaies et des pierres gravées appartiennent au langage des

1. *Der vaticanische Apollo*, p. 215.
2. Voy. Blümner, *Laocoon*, p. 566.

symboles. C'est, dit Lessing avec raison, le goût des particuliers, et non le sentiment artistique qui les a créées. — Klotz était perfide en tout cas, quand il affectait de ne pas voir dans le *Laocoon* la restriction qui y est clairement ajoutée. Il disait simplement : Lessing nie que les anciens aient représenté les Furies, et il lui énumérait plusieurs preuves du contraire. A la fin de son livre sur les pierres taillées, on voyait une vignette représentant une Furie trouvée sur une gemme. « Un exemple de plus, s'écrie Lessing ; c'est ainsi que se réjouit un enfant qui trouve des cailloux bigarrés sur la grève ; il les apporte avec une grande joie l'un après l'autre à sa mère ; celle-ci sourit et quand l'enfant est fatigué, elle les jette dans le sable[1]. »

Une autre objection de Klotz visait les passages du *Laocoon* se rapportant à la perspective des anciens[2]. Lessing avait dit, à propos du bouclier d'Achille[3], que les Grecs, quoi qu'en dise Pope, ne connaissaient pas la perspective. Non seulement on ne la connaissait pas à l'âge homérique, mais, à en juger d'après les œuvres d'art dont parlent les anciens, elle n'était guère avancée plusieurs siècles plus tard. Même les deux grandes peintures de Polygnote à Delphes dont Pausanias nous a laissé une description si détaillée manquaient évidemment de perspective. La simple observation de cette loi optique, qui fait que les objets paraissent plus petits de loin que de près, est loin de constituer la perspective dans un tableau, dit Lessing. Celle-ci exige un point de vue particulier, un point d'observation déterminé et naturel, et c'est ce qui manquait aux tableaux des anciens. On n'est arrivé à la véritable perspective qu'en passant par la peinture des décors. Ces observations sont confirmées par les recherches de nos jours. Même si nous supposons que les peintures d'Herculanum et de Pompéi n'étaient pas dues à des maîtres, il serait tout de même étrange que ces copies montrassent de telles fautes contre les lois de la perspective qu'on les pardonnerait à

1. Lettre 7.
2. Lettres 9-12.
3. *Laocoon*, chap. XIX.

peine aujourd'hui à un écolier. C'est que la perspective, comme dit Lessing, n'est pas un indice du génie; elle est fondée sur des règles et des artifices qui, une fois connus, peuvent être observés par l'apprenti comme par le maître. C'est lors de la Renaissance que Léonard de Vinci et Albrecht Dürer fondèrent cette science[1]. — Klotz croyait que Lessing niait la perspective pour dénigrer les anciens à la manière de Perrault. En noble chevalier et par reconnaissance, comme il le dit, il brise une lance en leur faveur. Vraiment, dit Lessing, ils n'ont pas besoin d'être défendus contre moi. Klotz empruntait la définition de la perspective à Pernéty[2]; or, cette définition est celle du dessin en général et personne ne peut nier que les anciens ne fussent de bons dessinateurs. Il ne faut pas croire non plus que les objets rapetissés et les couleurs moins fortes constituent la perspective. Il s'agit des lois mathématiques, et celles-là les anciens ne les ont pas observées. Dans les tableaux de Polygnote le terrain n'était pas horizontal, mais s'élevait tellement par derrière que les personnages qui auraient dû paraître placés les uns derrière les autres semblaient placés les uns au-dessus des autres. Si Caylus a fait imiter par Le Lorrain un de ces tableaux représentant Ulysse aux enfers, l'artiste l'a exécuté dans un style tout à fait étranger à l'antiquité[3]. L'opinion de Lessing sur les tableaux de Polygnote est appuyée par les vases peints où les artistes, lorsqu'ils eurent à placer de nombreuses personnes, les mirent les uns au-dessus des autres. Ce que Klotz disait des médailles montrait seulement son ignorance en fait d'art. Ses citations des anciens écrivains sur ce sujet étaient empruntées à Caylus et ne prouvaient rien. Ainsi, dans le passage de Lucien sur un tableau de Zeuxis qui représentait une famille de Centaures[4], toutes les

1. Voy. Blümner, *Laocoon*, p. 634.

2. *Dictionnaire portatif de peinture, sculpture et gravure*, 1757. C'est ce Pernéty que Frédéric II prit comme bibliothécaire au lieu de Lessing.

3. Voy. *Mémoires de l'Acad. des inscriptions*, t. XXVII, 1, p. 34. — Un travail de Caylus sur la Perspective des anciens a paru dans les *Mémoires de l'Acad. des inscriptions*, t. XXIII, 2, p. 320. — Voy. Rocheblave, *op. cit.*, p. 287.

4. *Zeuxis*, 4. — Lessing traduit les termes techniques de la même façon que

qualités énumérées sont celles d'un beau tableau; mais il ne s'agit pas de perspective; de même dans Philostrate[1], où l'auteur parle des effets du clair-obscur et non de ceux de la perspective. Il en est de même des exemples tirés des œuvres d'art, des Noces Aldobrandines, d'une pierre gravée chez Lippert. Ce savant aussi se moque de ceux qui voient de la perspective chez les anciens[2].

Après avoir défendu les idées concernant l'art antique émises dans le *Laocoon*, Lessing s'occupa de démolir la réputation littéraire de son ennemi. Il ne s'agissait pas seulement de montrer au public la légèreté et la perfidie des critiques dont Klotz inondait l'Allemagne à l'aide des trois revues dont il disposait; il fallait l'attaquer sur son propre domaine et prouver que tous ses livres annoncés à son de trompe n'étaient que des compilations et des plagiats. Si ces compilations eussent été tirées de sources peu connues, de livres rares, on aurait pu lui être reconnaissant, dit Lessing[3], mais ce n'étaient que la reproduction des cours professés par Christ, des ouvrages de Winckelmann et de la Dactyliothèque de Lippert, du Recueil de Caylus et du Traité des pierres gravées de Mariette : tous ouvrages récents et que tout le monde connaissait. Klotz les pillait et y intercalait de temps en temps une de ces remarques niaises et plates

Brunn l'a fait à la lumière des connaissances de nos jours. Voy. le commentaire de Blümner à la Lettre 11.

1. *Vita Apoll. Tyan.*, II, 20. — Klotz fit croire que c'était lui qui avait découvert ce passage; Lessing lui démontre qu'il fut cité par d'autres savants avant lui.

2. Un critique d'art des plus autorisés, E. Michel, dit à ce propos : « Pour ce qui touche à la perspective linéaire, nous remarquons que, si les anciens avaient bien pu en établir scientifiquement quelques règles dont le tracé des plans et des dessins d'architecture leur avait sans doute facilité la connaissance, ils n'en possédaient cependant qu'une notion fort incomplète et même tout à fait insuffisante quand il s'agissait d'applications délicates ou compliquées. » (*Le paysage dans les arts de l'antiquité*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1884). Comp. Woermann, *Die Landschaft in der Kunst der alten Völker*, 1876, où l'on trouve, p. 176 et 302 la discussion de ce problème; Poudra, *Histoire de la Perspective*, 1864, p. 115. A. Bertrand, dans les *Annales de l'ens. sup. de Grenoble*, 1893, p. 33 et suiv. Tous confirment l'opinion de Lessing.

3. Lettre 14.

où se trahit le compilateur qui ne prend même pas le temps de vérifier les passages cités des auteurs anciens. « Que dites-vous, s'écrie Lessing, d'un homme qui prétend avoir utilisé les sources et puise, en effet, dans le premier bourbier venu, sans se soucier des impuretés qui gisent au fond[1] ? » Klotz reproduisait même les fautes d'impression de ses sources, et ses citations étaient des plus inexactes. Lessing, qui remontait toujours aux anciens, lors même qu'il acceptait les avis des autres érudits, avait beau jeu à plumer cette corneille qui, comme celle de sa fable[2], fut même privée de quelques-unes de ses propres plumes. Klotz avait beau crier : « C'est assez, le public ne s'intéresse pas à notre discussion » ; Lessing continuait toujours à frapper et lui donna enfin le coup de grâce.

Le livre de Klotz mis en pièces dans les *Lettres archéologiques* porte sur l'Usage des pierres gravées et de leurs empreintes (1768). Ce n'est pas le point de vue esthétique qui occupe Lessing. Klotz était assez habile pour éblouir par des phrases un public qui commençait à prendre goût à la vulgarisation des antiquités. Il arrangeait avec assez de savoir-faire le travail d'autrui, mais il voulait en même temps séduire les érudits par l'étalage de connaissances de seconde main. C'est ici que Lessing l'attaque. Il traite et discute les questions relatives à la fabrication des gemmes, à la toreutique, à l'optique des anciens, aux pierres précieuses employées par eux, aux dénominations de ces pierres et à leur étymologie, aux passages de Pline et des écrivains du moyen âge qui s'occupent de la minéralogie des pierres fines, à la chronologie des artistes. Les résultats obtenus sont quelquefois définitifs. Il est vrai que les questions traitées n'intéressent que l'érudit, mais Lessing égaie souvent le sujet le plus aride par ses sorties spirituelles, par ses exclamations pres-

1. Lettre 18, fin. — Lessing est très sévère pour les citations; il reproche à plusieurs reprises au *Dictionnaire* de Jöcher ses citations fausses ou incomplètes (voy. *Die kritischen Briefe von* 1753. Lettre 25). Parmi les savants français, Bayle seul le contentait sous ce rapport (voy. *Œuvres*, XIX, p. 29). — L'exactitude dans cette matière atteste le philologue exercé.

2. II, 6. — Voy. Lettre 51.

que comiques et ses comparaisons toujours frappantes. La plupart des problèmes discutés appartiennent à ce qu'on appelle aujourd'hui la technologie et la terminologie des arts et métiers chez les Grecs et chez les Romains. L'ouvrage de Blümner sur ce sujet[1] rend justice à la sagacité de Lessing ; grâce aux « Lettres archéologiques », les dissertations antérieures parlant des mêmes sujets peuvent être négligées aujourd'hui, mais Lessing reste toujours instructif; l'érudit en tire encore quelque profit, quoique le livre soit plutôt un monument littéraire d'une querelle devenue célèbre qu'un ouvrage d'érudition.

Lessing analyse le volume de Klotz chapitre par chapitre. Dès le commencement, il prouve que son adversaire ne se sert pas bien des sources[2]; ensuite il critique son style gauche et emphatique, l'étalage impudent de ce *moi* encombrant qui dit : *Je veux* rendre attentifs les maîtres de la science à certaines choses, s'ils voulaient apprendre de moi ; *je veux* les prendre par la main et les conduire aux ouvrages de l'antiquité ; *je veux* leur montrer des œuvres... Mais quand on examine ce que ce « Moi » a ajouté à la compilation on ne trouve rien de sûr et de précis[3]. D'abord Klotz prend le mot latin *gemma* dans le sens de pierre gravée, ce qui est faux ; *gemma*, chez les Romains, indiquait simplement la pierre fine, et celles-là on les taillait rarement. Les collections des riches Romains sont pour lui des « Dactyliothèques », et chaque allusion à un diamant devient l'indice que l'on aimait les pierres gravées. A ce titre les poètes de l'école de Lohenstein qui parlent sans cesse d'yeux de diamant, de lèvres de rubis, de dents de perles seraient de grands amateurs de pierres précieuses[4]. — Ce que Klotz dit du différent style des graveurs est une imitation peu justifiée de l'ordre géographique adopté par Winckelmann pour le développement de l'art : l'Égypte, l'Étrurie,

1. *Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern*, 4 vol. 1874-1887. Vol. III, *Die Arbeit in Stein*, se rapporte spécialement à notre sujet.
2. Lettre 15.
3. Lettre 16.
4. *Ib.*, p. 56.

la Grèce et Rome. S'agit-il d'une opinion de Caylus qui est contraire à celle de Winckelmann, Klotz accepte les deux pour ne pas contredire les auteurs qu'il pille[1]. Il nie que les Romains aient possédé l'art de graver les pierres, et dit qu'ils n'avaient même pas de nom pour ce métier. Ne connaissait-il pas le mot *scalptor*[2] ?

Klotz parle ensuite des célèbres graveurs de l'antiquité et des temps modernes, en les caractérisant d'une manière si vague, si superficielle qu'on pourrait appliquer ses éloges indifféremment à chacun d'eux. Ainsi il dit de l'un : Il a acquis beaucoup de gloire ; de l'autre : Il n'est pas inconnu aux amateurs; mais il en omet quelques-uns qu'une étude plus approfondie lui aurait fait découvrir[3]. — En parlant de la matière dans laquelle les anciens artistes travaillaient, Klotz ne montre pas moins d'ignorance. Il veut démontrer que les graveurs employaient les pierres les plus précieuses, les plus dures, ce qui est contraire à la vérité. On trouve des gemmes en pierres précieuses, mais elles sont rares. La difficulté de graver une pierre dure, dit Lessing, ne faisait pas le mérite de l'artiste et les anciens ne se créaient jamais, de propos délibéré, des difficultés pour pouvoir les vaincre. Toutes les fois que les anciens parlent d'un anneau de grande valeur, comme celui de Polycrate, ou celui qui excita l'inimitié entre Cépion et Drusus, ou bien celui qui fut la cause du bannissement de Nonius, il faut supposer qu'il s'agissait simplement d'une pierre fine et non d'une pierre gravée[4]. — Lessing veut prouver que l'anneau de Polycrate qui, selon Pline, fut conservé à Rome au temple de la Concorde, ne fut pas gravé, mais seulement enchâssé par Théodore de Samos. Cet artiste aurait vécu longtemps avant Polycrate et n'était pas son contemporain, comme le croyait Winckelmann. — Pour prouver la date relati-

1. Lettres 17 et 18.
2. Lettre 19. — Lessing aurait dû ajouter *gemmarum*. Voy. Blümner, *op. cit.*, III, p. 281.
3. Lettre 20.
4. Lettre 21.

vement récente où la gravure était connue en Grèce, Lessing rapproche les données sur l'anneau d'Isménias des fragments d'Eupolis où celui-ci parle du luxe des Cyrénéens, et aussi du passage des *Nuées* et des *Thesmophoriazusae*. Il en conclut que les Cyrénéens habitant près des Égyptiens furent initiés par ceux-ci à l'art de la gravure, et que les Athéniens l'apprirent de ces derniers lors de l'expédition d'Égypte (460-454). Ce n'est qu'après cette date qu'on en grava en Grèce, mais ces anneaux ne furent achetés d'abord que par les efféminés, comme les joueurs de flûte [1]. Le raisonnement est sagace, mais quant à l'anneau de Polycrate, Ulrichs prétend que c'était un sceau, gravé par Théodore de Samos [2]. En supposant même que le récit d'Hérodote soit légendaire, il est hors de doute aujourd'hui que l'art de graver était connu en Grèce dès le VIIe siècle, et qu'à l'époque dont parlent tous les témoignages cités par Lessing les pierres gravées furent employées comme sceaux dans toute la Grèce [3].

Les connaissances minéralogiques de Klotz sont aussi contestées; il les avait compilées dans les différents registres des Dactyliothèques, surtout dans celui de Lippert. Lessing établit le rang du rubis et de l'émeraude dans l'antiquité; cette dernière pierre était plus estimée que la première. Une convention tacite défendait de la tailler; partout où l'on croit reconnaître l'émeraude dans les collections de gemmes, ce n'est autre chose que le *plasma di smeraldo*. Lessing se trompe cependant quand il croit que le plasme et le quartz prase indiquaient la même pierre [4]; mais il a raison en disant que le saphir des anciens était différent du nôtre; c'était du lapis-lazuli ou du spath bleu. Il a deviné également que les anciens ne taillaient pas le diamant. Dans toute cette discussion [5], dont la partie essentielle sur la différence

1. Lettres 22 et 23.
2. Voy. *Rheinisches Museum*, X, p. 24. — La sardoine conservée à Rome n'était pas identique, selon Ulrichs, avec l'anneau de Polycrate.
3. Voy. Krause, *Pyrgoteles*, p. 132 et 139, et le commentaire de Blümner, p. 112.
4. Son erreur provient d'une fausse étymologie. Voy. Blümner, *op. cit.*, III, p. 253.
5. Lettres 24-26.

de l'onyx, de l'agate, du carnéole, du calcédoine fut reprise par Blümner, Lessing montre qu'il connaît bien non seulement Pline et les anciens, mais aussi les auteurs du moyen âge et des temps modernes qui avaient écrit avant lui sur les pierres, comme Marbode, évêque de Rennes, Albert le Grand, Camille Léonardi, André Baccius, Conrad Gesner. Il dit que la connaissance des sources fait ici plus que le jugement des connaisseurs en pierres, qui peuvent très bien se tromper.

Après la matière, Lessing discute la manière de graver les pierres. Klotz n'en dit rien ; il lance seulement une attaque contre Christ dont il pillait pourtant les cahiers. Christ croyait, d'après Vettori[1], que les anciens se servaient plus souvent du diamant que du rouet pour tailler les pierres fines. Lippert l'attaquait pour cela ; Klotz renchérit encore sur Lippert. Lessing défend son maître et repousse avec indignation les accusations de Klotz[2] : « Je peux toujours apprendre quelque chose, dit-il, d'un homme comme Christ ; j'en voudrais dire autant de ceux qui le dénigrent aujourd'hui. J'aimerais beaucoup mieux avoir écrit la petite dissertation *Super Gemmis* que de lire dix opuscules sur l'Emploi des pierres gravées. » Hommage simple mais sincère de la part d'un ancien élève qui devait son initiation archéologique au digne professeur de Leipzig. — Lessing accepte l'opinion de Natter[3]. La manière de tailler chez les anciens ne différait guère des méthodes employées aujourd'hui[4]. Natter a reconnu que l'emploi de la pointe de diamant dans les anciennes gemmes est beaucoup plus fréquent que Lippert et Klotz ne le croient. Ce dernier attaqua même Pline en disant qu'il parlait de ces matières sans avoir des connaissances techniques[5] ; or, Pline

1. Voy. *Collectaneen*, sous ce mot; note 28. *Œuvres*, XIX, p. 516.
2. Lettre 27.
3. *Traité de la méthode antique de graver en pierres fines, comparée avec la méthode moderne*, Londres, 1754.
4. Voy. Blümner, *op. cit.*, III, p. 279.
5. Il est probable que c'étaient les *Réflexions* de Caylus sur le XXXV[e] livre de Pline qui enhardissaient Klotz; seulement Caylus parle en connaisseur, Klotz en hâbleur. — Voy. Rocheblave, *op. cit.*, p. 269.

semble avoir justement sur la gravure les notions les plus précises. Les anciens auteurs, dit Lessing, ont pu se tromper, mais pour m'en convaincre il faudrait plus que la possibilité. C'est Klotz qui n'a pas compris son auteur ; au lieu de l'envoyer dans les ateliers il aurait dû se donner la peine de l'expliquer. Il donne ensuite le commentaire des passages de Pline qui se rapportent au côté technique de la gravure[1]. Pline n'en parle qu'incidemment, mais ces notes éparses nous prouvent que l'art de graver les pierres précieuses demandait beaucoup plus de connaissances et d'études dans l'antiquité que de nos jours ; du reste, la gravure moderne n'a jamais atteint la beauté et la finesse de celle des anciens. Leur technique s'ingéniait à trouver des moyens qui nous sont inconnus aujourd'hui. — Pline, en parlant du diamant, dit qu'il est très difficile de le casser et il ajoute : « cum feliciter contigit rumpere, in tam parvas friantur crustas, ut cerni vix possint. Expetuntur hae scalptoribus ferroque includuntur nullam non duritiam ex favili cavantes. » Lessing en rapportant *feliciter* à *rumpere*, voyait dans ce passage la preuve que les anciens se servaient de la pointe du diamant pour graver. Quoique *feliciter* se rapporte plutôt à *contigit*[2], il n'est pas moins vrai que Pline, dans ce passage, pensait à la pointe qu'on obtient de la sorte. Mais cette pointe n'était pas d'un usage très fréquent ; on se servait plutôt de l'ostracithe[3]. Un autre passage de Pline[4] que Klotz critique également contient, selon Lessing, la description de tous les outils dont se servaient les artistes en pierres fines, et nomme même un instrument que les modernes ne connaissent pas[5]. Partout où les anciens parlent de l'effet d'une poudre, que ce soit la poudre de diamant, ou de l'émeri, il faut

1. Notamment livre XXXVII, 60. — Lettres 28-34.
2. Voy. Blümner, *op. cit.*, III, p. 295.
3. Voy. *ibid.*, p. 296.
4. XXXVII, 200. — En parlant de la dureté des pierres fines, Pline dit : « Tanta differentia est, ut aliae ferro scalpi non possint, aliae non nisi retunso, omnes autem adamante. Plurimum vero in iis terebrarum proficit fervor. » — La dernière phrase indique évidemment le rouet (en chauffant le foret, trad. Littré).
5. Lessing n'a pas dit lequel.

supposer l'emploi du rouet. C'est ce que prouve le passage de Pline : « Arena hoc fit, et ferro videtur fieri[1]. »

Lessing cherche ensuite à déterminer la nature de la poudre appelée *naxium*[2], et, corrigeant Saumaise et Meursius, il prouve que l'emploi du *naxium* était beaucoup plus fréquent que celui de la poudre de diamant ; cette dernière ne fut pas employée pour polir les pierres de peu de valeur. Klotz, copiant Goguet[3], disait que les anciens ont parfaitement connu la propriété que possède la poudre de diamant pour mordre sur les pierres fines, qu'ils en firent un grand usage tant pour graver que pour tailler ; les chefs-d'œuvre des anciens dans ce genre que nous pouvons encore examiner le font assez connaître. Il voyait dans le passage de Pline, où il s'agit de la pointe de diamant, la preuve de l'emploi de la poudre, mais Lessing a raison en diminuant le rôle de cette poudre qui était très rarement employée, surtout chez les Romains qui recevaient leurs diamants tout préparés de l'Orient[4]. — Outre ces deux passages de Pline, nous ne trouvons chez les anciens nulle trace de la poudre de diamant et Lessing, fort de ses vastes lectures, lance ce défi à Klotz : « Qu'il me montre un seul passage chez les auteurs grecs ou latins qu'il puisse citer à l'appui de sa thèse[5]. » Il va cependant trop loin en disant que les anciens ne connaissaient pas du tout la poudre de diamant[6]. Ils savaient probablement polir cette pierre, ce qui ne peut se faire sans la poudre. Lessing, en s'appuyant sur le passage de Pline cité plus haut, nie cet emploi. Goguet, dit-il, s'il vivait, serait de mon avis ; il parle de ces limites où l'esprit humain s'arrête quand il est le plus près du but, et qu'il ne lui reste plus qu'un pas à faire pour y toucher[7].

1. XXXVII, 61. — Pline parle des différentes poudres qui servent à scier et à tailler les pierres.
2. Lettre 31.
3. *De l'origine des lois, des arts et des sciences*, III, p. 241. — La Haye, 1758, et Paris, 1778.
4. Voy. Blümner, *op. cit.*, III, p. 285.
5. Lettre 32.
6. Krause est pourtant de l'avis de Lessing. — *Pyrgoteles*, p. 228, note.
7. Goguet, *ib.*, p. 242.

Après la discussion sur la matière des gemmes, Lessing parle des artistes et des ouvriers mêmes[1]. Il faut distinguer, selon lui, le lapidaire (*politor*), le graveur (*scalptor*) et le joaillier (*compositor*). Les *politores gemmarum* ne polissaient pas seulement les pierres, ils possédaient aussi le secret de leur donner la couleur voulue et, comme le dit Natter, de raffiner ou de clarifier les cornalines et les onyx. La quantité prodigieuse de cornalines fines et mal gravées que les anciens nous ont transmises le prouve, tandis que, à présent, à peine en trouve-t-on une entre mille qui ait le même feu. Lessing a trouvé dans Pline le vestige du procédé par lequel les lapidaires ont clarifié les pierres[2] : on employait une décoction de miel de Corse qui agissait favorablement sur les pierres, procédé usité encore aujourd'hui[3]. — Ce sont les lapidaires qui ont poli les pierres, et non les artistes, comme le dit Klotz ; leur attribuer cette besogne, c'est envoyer le sculpteur dans la carrière pour y chercher le bloc qu'il veut faire vivre. — Ce que Lessing dit des *compositores gemmarum* n'est fondé que sur une fausse leçon de Pline[4] ; le rôle du joaillier était du reste peu important dans l'antiquité ; on enfilait simplement les pierres fines sur un fil d'or et on y entremêlait des perles et des bagues. Lessing compare leur habileté avec celle des bouquetières qui doivent montrer beaucoup de goût dans l'assortiment des fleurs et un sens vif de la couleur.

Klotz avait mal compris ce que Lippert avait dit sur la manière de polir les pierres pour les obtenir convexes, et sur l'avantage qui en résulte : il se sert des termes sans en saisir le sens. Lippert parle de la perspective apparente qui est obtenue par les pierres convexes, tandis que Klotz attribue le choix de ces pierres à l'exiguïté de l'espace dont dispose l'artiste. Natter avait aussi remarqué les avantages de la convexité dans plusieurs pierres gravées : ainsi il est plus facile de faire ressortir

1. Lettre 40.
2. *Hist. Nat.*, XXXVII, 195.
3. Voy. Blümner, *op. cit.*, III, 304.
4. XXXVII, 80. — Voy. le commentaire de Schöne, p. 142.

les mains et les jambes ; l'empreinte n'est pas effacée ; le travail est relativement plus facile, car l'espace qui se trouve entre la pierre et l'outil est plus considérable dans une pierre convexe ; l'outil peut pénétrer plus avant et faire une gravure plus profonde. Mais ni Natter, ni Lippert n'ont attaché une grande importance à cette préférence. C'est uniquement le sujet que l'on se propose de graver qui décide du choix d'une surface plate ou convexe. C'est le génie de l'artiste qui fait tout ; la perspective et l'espace lui sont subordonnés. Klotz, qui voulait rendre service avec son livre aux érudits et aux artistes, n'a compris ni les uns, ni les autres [1].

Les pierres concaves, qui sont très rares parmi les gemmes, amènent Lessing à discuter, dans une lettre d'une longueur respectable, la question du verre grossissant [2]. Les anciens le connaissaient-ils? Le passage de Pline qui a suscité la question est le suivant : « Les émeraudes sont ordinairement concaves, afin qu'elles concentrent les rayons lumineux ; c'est pourquoi, d'après une convention tacite, il est défendu de les tailler, quoique la dureté des émeraudes scythiques et égyptiennes soit telle qu'on ne peut pas les entamer. Ces pierres, quand elles sont d'une certaine dimension, reflètent comme les miroirs les images des choses. L'empereur Néron regardait les jeux des gladiateurs à travers une émeraude [3]. » Vettori et d'autres ont tiré de ce passage la conclusion que les anciens connaissaient le verre grossissant. Mais, objecte Lessing, l'expression *visum colligere* dont se sert Pline n'est pas possible, si la pierre est concave ; cette locution n'est pas à prendre dans le sens de la dioptrique, mais dans celui de la catoptrique. Puisque les rayons rejetés par une face convexe divergent, et ceux d'une face concave convergent, c'est la face concave qui donne la plus forte lumière et c'est cette intensité de lumière et de couleur que Pline voulait exprimer. Solin, qui dans son ouvrage a compilé Pline, y voit une espèce de miroir, mais

1. Lettres 41-44.
2. Lettre 45.
3. *Hist. Nat.*, XXXVII, 64.

Solin a souvent défiguré son auteur. Les arguments de Lessing sont convaincants; il croit, et avec raison, que le verre en question était une espèce de lorgnon dont la couleur verte avait une influence bienfaisante sur la vue de Néron, et dans ce cas la face cave reflète mieux la couleur que la convexe [1]. C'est ainsi que les graveurs en pierres fines fixaient les émeraudes pour se fortifier la vue. Cependant les passages que Lessing cite à l'appui de sa thèse (que Néron n'était pas myope, mais presbyte), prouvent juste le contraire [2]. Il ne veut pas reconnaître l'existence du verre grossissant chez les anciens, tout en connaissant les passages qui parlent des boules remplies d'eau qui grossissent et servent de verre ardent. Mais, dit-il, c'est justement cette croyance que l'eau est nécessaire pour grossir les objets qui a empêché les anciens de faire le dernier pas dans cette voie. Il ajoute ce joli mot sur les inventions des anciens : « L'aube apparaissait pour eux, mais ils cherchaient le soleil levant au couchant. » Lessing avait sans doute raison quand il disait qu'aucun passage des anciens ne prouve l'emploi du verre grossissant, mais les découvertes plus récentes nous ont montré le contraire. On a trouvé dans les tombeaux des lentilles convexes dont quelques-unes avec monture; elles ne pouvaient servir qu'à grossir [3]. Il est très probable que les graveurs s'en servaient pour exécuter les ouvrages où la vue seule, quelque perçante qu'elle soit, ne suffit pas, même s'ils avaient, comme dit Lessing, la vue dans la main. « Les anciens voyaient peu, dit-il, mais ils voyaient plus distinctement; leurs yeux étaient plus aigus que les nôtres. Toute la différence entre les anciens et les modernes ne consiste-t-elle pas dans ce fait? »

Après avoir réfuté l'opinion de Klotz sur l'avantage que les

1. Voy. Blümner, *op. cit.*, III, 316.

2. Lessing l'a reconnu lorsque Veltheim lui a fait ses objections. Voy. Schöne, p. 160.

3. Voy. Blümner qui a consacré tout un Excursus à cette question, III, 313 et suiv.; Froehner, *La Verrerie antique*, p. 105; Deville, *Hist. de l'art de la Verrerie dans l'antiquité*, p. 92, cite un petit disque de verre blanc le plus pur, taillé en plan convexe, véritable objectif d'un instrument d'optique à la façon de nos longues vues. On l'a trouvé dans un tombeau de la nécropole de Bérénice en Cyrénaïque. Il est actuellement au Musée de Sèvres.

anciens graveurs pouvaient tirer des taches contenues dans les pierres [1], Lessing s'occupe dans les dernières Lettres [2] de l'étymologie des mots *camée* et *opale*; il explique le nom de plusieurs pierres, comme *sardonyx*, *agate-onyx* et contredit souvent les dénominations données par Lippert. Ses étymologies sont plus ingénieuses que vraies. On y admire seulement le soin de l'infiniment petit qui a attiré l'esprit de Lessing aussi bien que les questions de l'art en général. Il termine la partie savante de son œuvre par quelques remarques sur la description de la Dactyliothèque de Zanetti faite par Gori.

Dans les sept dernières Lettres nous avons un portrait du caractère moral de Klotz, qui valait encore moins que son érudition. Qu'on se rappelle l'écorchement de Marsyas par Apollon et on aura une image antique de cette lutte mémorable. On reprochait à Lessing que ces dernières lettres n'eussent rien d'archéologique. « Au moins, disait-il, elles ont le ton antique. Cela m'a coûté de la peine de le trouver; je ne m'y habituerai jamais, et j'aurai toujours besoin d'un Klotz pour me le dicter [3]. »

Nous avons laissé de côté quelques lettres archéologiques qui ne se rapportent pas à Klotz, mais qui s'adressent à Heyne. Elles traitent de la statue appelée le Gladiateur Borghèse [4]. Lessing, dans son *Laocoon* [5], parle d'une découverte à propos de cette œuvre, découverte, ajoute-t-il, dont je suis aussi fier qu'on peut l'être des découvertes de cette espèce. Winckelmann avait dit que quelques-uns croient que le Gladiateur représente un Discobole, mais on pourrait avec plus de raison le prendre pour l'image d'un soldat qui s'est signalé particulièrement dans une circonstance dangereuse. Lessing songeait à Chabrias qui a empêché, dans la position représentée par la statue, la défaite complète de l'armée, et auquel sa patrie reconnaissante fit élever un

1. Lettre 46.
2. Lettres 47-50.
3. Brouillon de la Lettre 58. — *Œuvres*, XIII, 2, p. 228.
4. Aujourd'hui au Louvre sous le nom de *Gladiateur combattant*.
5. Chap. XXVIII.

monument le reproduisant dans cette position. Il s'appuyait sur le passage de Cornélius Népos[1] et expliquait *obnixo genu scuto* non pas par « le genou appuyé contre le bouclier », ce qui serait en contradiction avec le mouvement de la statue, mais en mettant une virgule après *genu*, et rapportant *scuto* aux mots suivants il traduisait : « qui, le genou fortement appuyé, reçoit le choc de l'ennemi avec le bouclier et tient la lance en avant. » Le Gladiateur représenterait donc ce que fit Chabrias. Lessing soumit cette opinion à Winckelmann en laissant « à son regard pénétrant de décider, s'il a remarqué au point de vue de l'art quelque chose qui puisse combattre son opinion. » La réponse ne se fit pas attendre longtemps, mais ce ne fut pas Winckelmann qui répondit. Heyne, dans les « Annonces savantes de Göttingue », en analysant les *Monumenti inediti* (1767), disait dans un article non signé que Winckelmann n'a même pas relevé cette erreur de Lessing et que cela lui fait honneur ; il aurait pu lui dire qu'il a confondu le Gladiateur avec la statue nommée Miles Veles qui se trouve à Florence.

Lessing fut indigné de cette critique ; elle arrivait au moment où il travaillait à la première partie des Lettres archéologiques. Se croyant attaqué par un acolyte de Klotz, il fit immédiatement une digression dans la 13e Lettre pour se défendre. Il dit que s'il a confondu les deux statues, c'est que Winckelmann les avait confondues également, puisque lui, il n'en parle que d'après l'Histoire de l'Art. Mais il n'en est rien ; il n'avait jamais voulu discuter sur le Miles veles, mais bien sur le Gladiateur Borghèse. Et il ajouta : « Je saisirai la première occasion pour prier le savant de Göttingue de s'expliquer plus clairement. Ce qu'on a dit contre mon explication ne prouve rien ; on aurait pu faire d'autres objections et, en effet, je n'attends que celles-là pour confirmer définitivement mon hypothèse ou la retirer[2]. » Heyne prit peur. Il écrivit immédiatement une lettre très humble

1. *Vita Chabr.*, chap. 1 : « ... reliquam phalangem loco vetuit cedere, obnixoque genu scuto, projectaque hasta impetum excipere hostium docuit. »
2. Lettre 13. — Fin.

à Lessing, où il regrettait de s'être servi d'une expression blessante, et promit de rectifier les choses dans un numéro suivant[1]. Peu après, dans la critique de la première partie des Lettres[2], il lui cita deux passages de Diodore et de Polyen qui mettent hors de doute que l'explication de *obnixo genu scuto* donnée dans le *Laocoon* est fausse. Lessing connaissait-il ces passages, comme il le dit dans la 38e Lettre, ou bien y fut-il amené seulement par la critique de Heyne? S'il les connaissait, comme le croit Blümner[3], pourquoi n'a-t-il pas retiré son hypothèse dès la 13e Lettre? Schöne[4] et avec lui Erich Schmidt[5] voient dans les Lettres 35-39 où Lessing, convaincu par la force des arguments de Heyne, retire son hypothèse, un tour de sophiste qui masque sa retraite avec la meilleure grâce du monde. Mais il est peu probable que Lessing n'ait pas connu deux passages que les commentateurs de Cornélius Népos citaient[6]. S'il a déclaré attendre pour examiner la question, il se peut très bien qu'il ait pensé aussi bien à vérifier les passages qu'à considérer les raisons artistiques qui étaient contraires à son hypothèse. Blümner a donc raison quand il dit que même un Lessing peut dissimuler son oubli ou son ignorance; mais s'en vanter et dire qu'on connaissait un argument après que l'adversaire l'a fait valoir, ce serait peu digne d'un homme qui cherche la vérité.

La seconde partie des Lettres commence donc par la discussion de ce problème[7]. Le ton y tranche singulièrement sur celui des Lettres dirigées contre Klotz; Lessing se trouve ici en face d'un vrai savant, qu'on a pu appeler « un pédant des chaires universitaires »[8], mais auquel personne ne peut contester les services rendus à l'étude de l'antiquité. Quels que soient ses torts envers

1. Lettre de Heyne du 17 octobre 1768, p. 258.
2. *Göttingische Gel. Anzeigen*, 29 octobre 1768.
3. *Introduction* aux *Lettres archéol.*, p. 14 et suiv.
4. *Introduction*, p. XL et suiv.
5. *Lessing*, II, p. 152.
6. Voy. la lettre de Heyne à Lessing, du 7 avril 1769, p. 289.
7. Lettres 35-39.
8. Justi, *Winckelmann*, II, 2, p. 231.

Lessing après sa mort[1], il n'en est pas moins vrai que l'auteur du *Laocoon*, aussi bien que Winckelmann, estimait les vastes connaissances qu'il mit au service de l'archéologie. Ces cinq lettres montrent une certaine accalmie au milieu de ce débordement de persiflage et de raillerie versé sur la tête du malheureux Klotz. — Lessing écarte d'abord les objections que celui-ci souleva dans sa critique du *Laocoon* contre l'explication de *obnixo genu scuto* et la défend tant qu'il peut; le *que* après *projecta* se trouve dans un seul manuscrit; cela suffit à Lessing, qui, dans cette matière, n'avait pas de principes bien fermes. Se tournant ensuite vers Heyne, il repousse l'accusation d'avoir confondu le Gladiateur avec le Miles veles. Heyne, d'après sa lettre, voulait seulement dire que l'hypothèse de Lessing convenait plus à la seconde qu'à la première statue. « Du reste, ajoute Lessing[2] — et ici commence la retraite — je ne suis plus si sûr de l'hypothèse émise dans le *Laocoon*. On apprend chaque jour; le *Laocoon* était à peine imprimé lorsque j'ai découvert une circonstance qui a jeté le trouble dans ma joie. » Il avoue qu'il fut induit en erreur par Winckelmann qui disait que toute la figure reposait sur la cuisse gauche et que la jambe droite est étendue en arrière. C'est juste le contraire qui a lieu. Mais cette méprise seule ne l'aurait pas décidé à retirer son hypothèse. Deux autres arguments tirés par Heyne de la statue elle-même ne lui semblent pas convaincants non plus. Les soldats de Chabrias, selon Cornélius Népos, devaient seulement retenir l'ennemi, tandis que le Gladiateur les attaque lui même. L'artiste — Agasias — pouvait néanmoins représenter Chabrias combattant, dit Lessing; attaque et défense auraient pu être combinées. Le sculpteur a les mêmes droits que le poète; il peut, dans l'intérêt de l'art, s'écarter de la donnée historique. L'autre objection de Heyne que la statue rappelle plutôt un gladiateur qu'un général, n'est pas probante non plus. Cette statue, dit Lessing, est iconique; les traits ac-

1. Nous les rappelons au chap. I de notre ouvrage.
2. Lettre 36.

cusent plutôt un guerrier qu'un mercenaire. Ce qui est irréfutable dans la critique de Heyne ce sont les passages de Diodore[1] et de Polyen[2]. Il n'y a pas de doute que l'expression *obnixo genu scuto* ne soit traduite du grec; *scuto* ne peut pas être séparé de *genu*, donc la statue ne peut pas représenter Chabrias. « Ce sont ces passages, dit Lessing, auxquels je pensais en écrivant la 13e Lettre. » Aurait-il dit cela s'il ne les avait pas connus avant que Heyne les lui eût signalés? C'est peu probable. Il n'abandonne son hypothèse qu'après une vaillante lutte. « Qu'on ne m'accuse pas de sophistique, dit-il, comme s'il avait pressenti qu'il y a quelque chose de louche dans cette défense; faut-il donc abandonner une position parce qu'on voit qu'on ne peut pas la défendre longtemps? Dans une prochaine édition de mon *Laocoon*, tout ce chapitre avec d'autres notices archéologiques que tant de critiques sagaces ont pris pour la partie principale de l'œuvre, sera supprimé[3]. » Et il ajoute : « Dans les études de l'antiquaire il est souvent plus honorable d'avoir trouvé le vraisemblable que le vrai; en cherchant le premier, toute notre âme était occupée; peut-être un heureux hasard nous a-t-il aidé à trouver l'autre[4] ». En effet, tous les traités archéologiques de Lessing sont plutôt remarquables par la recherche de la vérité que par les résultats obtenus. Une fois pourtant il a produit une admirable dissertation archéologique ; c'était en cherchant la manière dont les anciens représentaient la Mort. Les autres fragments qui précèdent ou qui suivent cette découverte méritent que nous les mentionnions au moins brièvement.

D'abord il faut citer les fragments d'une troisième partie de Lettres archéologiques[5]. Dans la Correspondance nous trouvons souvent exprimée l'idée de continuer ces Lettres. Le plan en était dressé, mais le départ de Hambourg pour Wolfenbüttel,

1. Lib. XV, cap. XXXII, 5 : τὰς ἀσπίδας πρὸς τὸ γόνυ κλίνοντας (auj. κλίναντας).
2. *Strat.*, lib. II, cap. I, 2 : τὰς ἀσπίδας ἐς γόνυ προσερεισαμένους.
3. Lettre 38. — Fin.
4. Lettre 39.
5. *Entwürfe zur Fortsetzung der Briefe antiquarischen Inhalts*; *Œuvres*, XIII, 2, p. 225-246.

ou le sujet trop spécial pour le public fit avorter ce projet. On voit d'après les courtes notes que cette troisième partie aurait démontré ce que Klotz dans son livre sur les Gemmes avait pris à Winckelmann et à Christ. Mais ce n'eût pas été Klotz seul qui aurait été le but de ses attaques ; son ami Riedel eût reçu aussi son châtiment. Ce dernier avait calomnié Lessing à plusieurs reprises et lui reprochait dans la « Gazette d'Erfurth » le ton « trop antique » de ses Lettres archéologiques. Les expressions crues, dit Lessing, peuvent être employées par le médecin, le satirique et l'écrivain qui veut appuyer sur une idée ; la fausse pudeur n'est pas une qualité ; il faut avoir de l'humanité et de la modestie, et en cela je suis ancien[1]. » Il était curieux de voir attaquer Lessing à cause de ce ton satirique par une coterie qui n'agissait que par la calomnie et par les personnalités et qui touchait dans chacun de ses comptes-rendus à la vie privée des auteurs. La querelle de Klotz avec Burmann était-elle menée avec des expressions si délicates ?

Les fragments de la troisième partie n'ont paru qu'après la mort de Lessing, édités par Eschenburg en 1783. Outre les discussions minéralogiques, Lessing y voulait faire entrer une autre dissertation commencée en 1768, mais restée inachevée et intitulée : « Sur les images des ancêtres chez les Romains[2]. » Klotz, dans la préface qu'il écrivit à la traduction allemande des *Mémoires archéologiques* de Caylus, soutenait que ces images n'étaient pas des masques en cire, mais des peintures à l'encaustique[3]. Lessing entreprit la réfutation de cette thèse avant que la querelle entre lui et Klotz n'éclatât. Il voulait donc la publier sans nom d'auteur, sous le masque d'un simple instituteur, qui donnerait une bonne leçon au professeur de Faculté, conseiller intime Klotz. Le travail ne fut pas continué et ce n'est qu'en 1792 qu'il

1. Brouillon de la Lettre 66, p. 231.

2. *Ueber die Ahnenbilder der Römer*; Œuvres, XIII, 2, p. 300-325. Comp. *Collectaneen*, sous *Ahnenbilder* et *Imagines*.

3. Rappelons que Caylus a découvert le procédé de la peinture encaustique des anciens; voy. Rocheblave, *op. cit.*, p. 278.

fut publié par Eschenburg. Il est écrit d'un seul jet, dans un style vif et alerte, et quoiqu'il ne contienne que la réfutation de Klotz, on voit par certaines remarques les idées de Lessing sur ce sujet, repris en 1806 par Eichstaedt[1] et plus tard par Quatremère de Quincy[2], Visconti[3], Raoul-Rochette[4], Benndorf[5], Hübner[6]. Tous ces savants confirment l'opinion de Lessing, que ces images étaient des masques de cire peinte pris sur les morts. Plus tard Lessing s'aperçut que l'opinion de Klotz n'était qu'un plagiat de celle de Christ[7].

Lessing commence par critiquer les sources citées par Klotz qui sont toujours de second ordre. J'aime les savants, dit Lessing, qui me montrent immédiatement la vraie forge. Ainsi Klotz ne citait pas à propos du *ius imaginum* le passage décisif de Cicéron[8], il ne disait pas s'il s'agit des *nobiles* ou des patriciens ; si celui qui était élevé au rang de *nobilis* avait droit aux images, ou bien son fils seulement ; il ne parlait pas de l'emplacement de ces images non plus. Mais pour un antiquaire comme Klotz, c'est le côté artistique qui est la chose principale ! Suivons-le dans cette voie. Les anciens appellent ces images aussi *cerae* ; Klotz en concluait qu'elles étaient des peintures à l'encaustique. Pourquoi les Romains auraient-ils choisi la cire, la matière la plus fragile et qui résiste le moins au temps, demande-t-il? Si les

1. *De Imaginibus Romanorum*, 1806.
2. *Le Jupiter Olympien*, p. 36.
3. *Mus. Pio-Clementino*, VI, 21.
4. *Peintures antiques inédites*, p. 334 et suiv.
5. *Antike Gesichtshelme und Sepulcralmasken*, dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, 1878, vol. XXVIII, p. 301, 370.
6. *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, LXVI, 26 et 33. *Programm zum Winckelmannsfest*, p. 24. — L'auteur croit que ces masques de cire ont donné naissance aux portraits romains. Sur le *Jus imaginum* et les cérémonies funéraires, voy. Mommsen, *Röm. Staatsrecht*, I², 426, 427 et 432; Marquardt, *Privatleben der Römer*, I², 235 et 342.
7. Voy. la note sur la 97e Lettre; *Œuvres*, XIII, 2, p. 246, et *Collectaneen* sous le mot *Christ*, p. 301. — Christ pensait probablement aux portraits exécutés sur panneau de bois par le procédé ordinaire de la peinture encaustique. Des portraits de ce genre se trouvent dans les tombeaux égyptiens. Graff et Richter en ont présenté une riche collection à l'Institut. Voy. Maspero, *Revue critique*, 6 janvier 1890.
8. *Contre Verrès*, v. 14.

anciens ne pouvaient pas faire ces images en airain ou en marbre, à cause des déplacements, ils employaient au moins un procédé qui réunit la durée avec la légèreté. Puis, ces *fumosae imagines* furent portées hors des maisons lors des enterrements ; la cire ne pouvait pas résister à la pluie ni au soleil, comme des tableaux qu'on pouvait laver et que l'humidité extérieure rendait encore plus brillants. Mais, réplique Lessing, on pouvait, par un mélange, rendre la cire plus dure ; puis ces images étaient enfermées, et on ne les sortait que pendant certaines cérémonies. Puisque la fumée s'ôte facilement des tableaux à l'encaustique qui, dans la suite, deviennent plus brillants, Klotz croyait que l'expression *fumosae imagines* désignait la même chose ; mais cette épithète montre justement que la fumée ne s'enlevait pas. « Klotz a vu sortir de cette fumée une belle flamme, il nous dit : Voyez donc ! mais à peine y avons-nous regardé que la fumée a étouffé la flamme. » — Lessing dissèque ensuite les témoignages des anciens cités par Klotz qui se vantait de les avoir lus tous. Ce n'était guère son habitude ! Nulle part, dit-il, je n'ai trouvé de traces des figures bosselées. Mais n'y a-t-il pas d'autres ouvrages en cire que les figures bosselées, demande Lessing ? Partout où les auteurs latins emploient les mots *imagines*, *cerae pictae*, Klotz les explique dans son sens ; mais il y a un passage de Polybe qui prouve juste le contraire de sa thèse. Tout cela ne l'arrête pas. Polybe parle probablement d'autres images ; le passage serait trop long à citer, dit-il. C'est justement ce passage que Lessing cite et traduit[1]. Il démontre que les expressions dont se sert Pline correspondent tout à fait à celles de Polybe et qu'il ne s'agit pas chez l'auteur grec d'autres images que de celles en question. A la fin Lessing cite encore une épigramme de Martial où *cera*, les images, sont en opposition à *tabula*. « Et maintenant j'arrive à l'ignorance de Klotz », dit Lessing, mais le fragment s'arrête là-dessus.

(*A suivre.*) J. Kont.

1. Polybe, *Hist.*, VI, chap. LII et LIII. — Il y fait deux contresens et ne voit pas l'allusion aux acteurs qui mettaient les masques le jour des funérailles et endossaient les habits du défunt. Voy. le commentaire de Blümner, p. 394.

LES VILLES DE LA PISIDIE[1]

I

Le second volume du grand ouvrage publié par le comte Lanckoronski et ses collaborateurs est, comme le premier, un chef-d'œuvre d'exécution typographique. Il est difficile de pousser plus loin le luxe et le goût. Parmi les dessins exquis qu'il renferme et qui sont dus à Niemann, nous recommanderons aux amateurs celui qui représente la vallée d'Aghlasoun, vue des hauteurs de Sagalassos. Au premier plan, l'antique cité nous montre un coin de ses ruines; puis, entre deux lignes de mamelons, se déroule une large plaine qu'arrose un affluent du Kestros; au loin, dans un horizon doux et noyé, fuient des rangées de collines nonchalantes. On se sent là dans une Pisidie aimable, fertile, ouverte[2], très différente de la Pisidie sauvage et convulsée dont les pics sombres encaissent si violemment le cours moyen de l'Eurymédon.

Peut-être les explorateurs autrichiens, qui ont parcouru en tous sens la province, auraient-ils bien fait de nous en définir les régions essentielles. Je sais bien que leur but n'était pas d'étudier l'ensemble du pays, mais seulement d'écrire la monographie des villes principales. Mais comment dégager la physionomie de ces villes si on ne les examine pas dans leur milieu? Comment caractériser Termesse, Sagalassos et Selgé, si les districts dont elles étaient les capitales ne nous sont pas dépeints au préalable sous leurs traits propres? Il est certain que la vie des cités pamphyliennes, telle que nous l'avons ici même esquissée[3], ne ressemblait pas à celle des cités de la Pisidie. Cela tient beaucoup à ce que la configuration très spéciale du sol pisidien inclinait les habitants à un genre particulier d'existence.

Quand, après avoir parcouru le bocage pamphylien, autour d'Attaléa, de Pergé, d'Aspendos, on quitte ces riches terres du midi pour remonter au nord, l'aspect du pays, à mesure qu'on s'enfonce dans les montagnes, devient de plus en plus rude. On traverse une série de gorges profondes, dominées par des forêts et des neiges, livrant passage aux bonds furieux d'un fleuve qui écume.

1. *Les villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, ouvrage publié avec le concours de G. Niemann et E. Petersen, par le comte Charles Lanckoronski, t. II. *La Pisidie*, 1 vol. in-4° de 259 pages, avec 3 plans en couleur, 33 héliogravures et 154 illustrations de texte. Paris, 1893, Firmin-Didot et C[ie], 56, rue Jacob.

2. Tite-Live, XXXVIII, 15 : « Agrum Sagalassenum uberem fertilemque omni genere frugum. »

3. Dans l'article où nous analysons le premier volume du comte Lanckoronski (*Revue archéologique*, t. XVI, 1890, p. 203-224).

De loin en loin, ces gorges s'évasent pour former de petits bassins circulaires où tombe un jour plus large et où le fracas des cascades mugissantes fait place à l'immense murmure des eaux apaisées. L'amphithéâtre en forme de cuvette ou d'entonnoir est la caractéristique de la Pisidie, comme la colline à pans abrupts et à sommet ras est la caractéristique du territoire pamphylien. Mais il y a lieu de distinguer entre les diverses arènes qui se succèdent le long du cours moyen de l'Eurymédon. Jusqu'au pont ancien d'Olouk, rien de plus frais que ces vallées intérieures, avec leurs herbes drues, leurs prairies d'un vert lumineux, leurs clôtures de rampes grandioses dont les basses pentes, veloutées de bois touffus, pullulent de rossignols, de tourterelles et de geais bleus. A partir de Selgé, comme la masse générale du Taurus s'exhausse, sans que l'altitude des cimes augmente dans la même proportion, la distance entre les fonds de plaine et les sommets environnants diminue; la végétation se raréfie; les arbres, plus rabougris, sont battus par un air plus vif et plus froid; de maigres champs pierreux, semés d'orge, égaient pauvrement de leurs cultures sans sève, les barrières de roches blanchâtres, grisâtres ou bleuâtres, on ne sait au juste, qui les enserrent. En beaucoup d'endroits, la montagne, composée de conglomérats friables, s'effrite, se découpe en reliefs bizarres, se hérisse en aiguilles ternes que salit une lèpre de mousses. Étranglements et saillies, couloirs et précipices avaient reçu, dans l'antiquité, des noms pittoresques, le Limaçon, Κοχλίας[1], l'Escalier, Κλίμαξ[2], la Tête-de-Loup, Λύκου κράνος[3], qui expriment bien le caractère tourmenté du pays.

Sur un autre point encore, la réserve des voyageurs autrichiens paraîtra excessive. Comme la géographie physique, la géographie historique est trop sacrifiée. Les problèmes relatifs à la situation moderne des localités antiques ne sont traités qu'à la fin de l'ouvrage, dans un catalogue sommaire où les auteurs, au lieu de nous apporter le résultat de leurs propres recherches, se contentent en général de choisir entre les opinions d'autrui. Dans un article de la *Berliner philologische Wochenschrift*, Gustave Hirschfeld, tout en rendant justice à l'activité des membres de l'École française d'Athènes, regrette que leurs tournées en Asie Mineure ne profitent pas davantage à la géographie et à la topographie. Il est fâcheux, conclut-il, que des régions inconnues soient explorées sans autre fruit qu'un butin épigraphique[4]. Ce reproche n'est pas juste. La part de l'École française dans la détermination des localités antiques de la péninsule est beaucoup moins restreinte qu'on veut bien le dire et nous en aurons la preuve tout à l'heure. Si cette contribution ne semble pas plus considérable, la faute en est aux compatriotes de l'éminent érudit, à ceux qui font systématiquement le silence sur nos découvertes et qui, sans s'en prétendre ouvertement les auteurs, trouvent néanmoins des formules ingénieuses pour se les approprier. C'est ainsi que dans une publication récente, — il s'agit du premier volume des *Inschriften von Pergamon*, — l'éditeur, à propos d'Attaléa de Lydie,

1. Zosime, V, 16, éd. de Bonn, p. 268.
2. Polybe, V, 72, 4.
3. Procope, *Guerre gothique*, III, 27, éd. de Bonn, t. II, p. 394.
4. G. Hirschfeld, *Berlin. philol. Wochenschrift*, t. X, 1890, col. 1587.

ne souffle mot de ceux qui ont fixé l'emplacement de la ville, pour conférer le mérite de la trouvaille à un tiers dont le rôle s'est borné à substituer une hypothèse contestable à une solution qui était et demeure fondée[1]. Enfin, qu'on ne l'oublie pas, mes camarades et moi nous avons toujours voyagé avec des crédits plus que modiques. S'il y avait encore à Paris, comme à Vienne, de nobles comtes prompts à subventionner les dévouements et à soutenir les bonnes volontés, l'École française donnerait volontiers de ses efforts, sous forme d'in-quarto, une preuve sinon plus réelle, du moins plus luxueuse.

Telle qu'elle est, son œuvre a son prix. Qu'on en juge. La mission Lanckoronski a exploré les passes montagneuses qui font communiquer l'angle sud-est de la Milyade avec l'angle nord-ouest de la Pamphylie. Il y a là deux défilés très importants qui l'un et l'autre partent de la plaine de Tchibouk-Khân pour aboutir au plateau de Padem-Agatch. Le défilé oriental, dans sa partie nord, au point où il débouche sur le plateau, était gardé par une ville dont une porte et des fortifications subsistent; le défilé occidental était également surveillé par une ville dont les restes s'étagent, non pas sur l'axe même du Tchibouk-Boghaz, mais un peu en retrait, le long d'une vallée abrupte qui se détache de la route de Padem-Agatch et s'enfonce vers le sud, en pleine montagne, au milieu de bois de caroubiers et de lentisques. Depuis Schœnborn, on considérait ce second groupe de ruines comme étant Crétopolis[2]. Les archéologues viennois ont adopté l'opinion courante et c'est « Krétopolis » qu'ils intitulent le chapitre où il décrivent les monuments de ce ravin[3]. Mais deux membres de l'École française, MM. Gustave Fougères et Victor Bérard, ont visité à leur tour l'antique cité qui commande le Tchibouk-Boghaz. Ils y ont copié huit inscriptions inédites. Parmi ces textes, il s'en trouve un qui fournit le nom de la ville. C'est une lettre adressée par un prêtre des Augustes, Diotime, aux magistrats de « sa chère patrie », la très puissante Ariassos, ἄρχουσι τῆς κρατίστης Ἀριασσέων πόλεως[4]. Ainsi, les ruines éparses dans le haut du vallon qui se creuse à l'entrée septentrionale du Tchibouk-Boghaz sont celles d'Ariassos et non celles de Crétopolis. M. Waddington, dont les recherches sur la géographie historique de l'Asie Mineure témoignent d'une intuition si pénétrante, avait très bien vu qu'il fallait placer Ariassos dans ce district[5]. Ramsay crut devoir la fixer aux environs de Ghébren[6]. Il n'y a qu'une centaine de kilomètres d'écart entre son hypothèse et la réalité.

De ceci se dégage un enseignement précieux. On a reproché aux membres de l'École française de parcourir à l'occasion des provinces sur lesquelles des missions étrangères avaient jeté leur dévolu. Mais nulle part le monopole n'est moins à sa place que dans la science. Si MM. Gustave Fougères et Victor

1. Cf. Radet, *La Lydie et le monde grec*, p. 319-322.
2. Schœnborn, *Tagebuch*, 1841, p. 33 sqq.; id., *Der Zug Alexanders durch Lycien*, 1848, p. 16 sqq. Cf. Ritter, *Klein-Asien*, t. II, p. 709.
3. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 127-130.
4. Bérard, *B. C. H.*, t. XVI, 1892, p. 428. Cf. *ibid.*, t. XV, 1891, p. 538.
5. Le Bas et Waddington, *I. A. M.*, n° 1358.
6. Ramsay, *A. J. A.*, t. IV, 1888, p. 270. (Cf. la relation publiée par S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, p. 312.)

Bérard n'avaient pas à leur tour suivi l'un des itinéraires de l'expédition Lanckoronski, on croirait encore qu'Ariassos est Crétopolis et la géographie de la péninsule compterait une erreur de plus. Souhaitons au contraire que les explorations se croisent, se juxtaposent, se multiplient. Il suffit d'un guide qui adopte tel chemin plutôt que tel autre, d'un qatirdji qui se trompe de route, d'une information jetée au hasard par un pâtre, d'un rien, pour qu'un texte épigraphique soit découvert et pour que le nom d'une ville ancienne soit révélé. Qu'importe la nationalité de celui qui trouve ? L'essentiel est que la science marche.

Or, il n'est progrès si minime qui n'ait son rayonnement. Une découverte en suggère d'autres. Le site d'Ariassos m'étant connu, je me reportai au Synecdème, afin de voir les localités que cette ville y a pour voisines. Hiéroclès donne la série suivante : Κρέμνα, Πανέμου Τεῖχος, Ἀριασσός [1]. L'emplacement de Cremna est depuis longtemps déterminé; celui d'Ariassos vient de l'être. Comme le classement du Synecdème est méthodique, il faut chercher Panémou-Teichos entre ces deux points, c'est-à-dire le long de la route qui va de Ghirmé au Tchibouk-Boghaz. Dans ces conditions, Panémou-Teichos ne peut être que le groupe de ruines situé à l'entrée nord du défilé oriental, sur la lisière du plateau de Padem-Agatch. La porte monumentale et les fortifications signalées plus haut correspondent « au mur » qui entre en composition dans le nom de la ville. Il est même fort probable que si les Turcs ont appelé Padem-Agatch le bourg qui est proche, c'est par suite de la consonance que ce mot présentait avec celui de Panémou-Teichos [2].

Panémou-Teichos figure, sous la forme légèrement altérée d'Ἀνεμοτεῖχος, dans le Περὶ θεμάτων de Constantin Porphyrogénète. La ville y fait partie du quatorzième thème, le thème cibyréotique. A partir d'Œnoanda, la frontière de ce thème longeait Philéta et Podalia, courait ensuite vers Anémoteichos = Panémoteichos [3], touchait à Sagalassos et aboutissait au Taurus isaurien [4]. Œnoanda est Urludja [5]. Philéta est, à mon sens, Ghilevghi. En effet, ce village près duquel s'élèvent des ruines [6], occupe le milieu d'une passe qui fait communiquer le caza d'Elmaly avec le nahié d'Istanoz. Le seuil de Ghilevghi marque la limite de deux bassins, l'un dépendant de la Lycie et l'autre de la Milyade. Ghilevghi est donc un bourg-frontière, ce qui était précisément le cas de Philéta. Au reste, tous les géographes au courant des lois suivant lesquelles les Turcs ont déformé la nomenclature antique reconnaîtront sans peine Philéta

1. Hiéroclès, 681, éd. Parthey, p. 29.
2. Pour des cas analogues, cf. Radet, *La Lydie et le monde grec*, p. 36, n. 2.
3. Les monnaies donnent la forme ΠΑΝΕΜΟΤΕΙΧΕΙΤΩΝ (Head, *Hist. numorum*, p. 591).
4. Constantin Porphyrogénète, éd. de Bonn, t. III, p. 38 : « Εἶτα παρέρχεται Φίλητα καὶ αὐτὴν τὴν Ποδάλειαν, διατρέχει δὲ τὸ καλούμενον Ἀνεμότειχος καὶ συνάπτει πρὸς τὴν πόλιν Σαγαλασσόν, εἶτα καταλήγει πρὸς τὰ μέρη τοῦ Ταύρου, ἐν ᾧ τὸ τῶν Ἰσαύρων γένος κατῴκισται. »
5. Spratt et Forbes, *Travels in Lycia*, t. I, 1847, p. 272-276; Holleaux et Paris, *B. C. H.*, t. X, 1886, p. 216; Petersen et Luschan, *Reisen in Lykien*, p. 177-183.
6. Sur le « burg » de Ghilevghi, voir Petersen et Luschan, *loc. cit.*, p. 164-165 et pl. XXIII.

dans Ghilevghi, comme on a reconnu depuis longtemps Cremna dans Ghirmé ou Sagalassos dans Aghlasoun. Quant à Podalia, son nom s'est intégralement conservé. Les sites de Sagalassos et de Podalia étant fixés en toute certitude, celui de Panémoteichos se trouve déterminé par là-même. On le placera où nous l'avons mis : notre hypothèse répond, de la manière la plus exacte, aux données de Constantin Porphyrogénète.

Mais si des deux villes qui gardent les défilés de Padem-Agatch, l'une est Panémoteichos et l'autre Ariassos, où reportera-t-on Crétopolis ? Il faut, selon moi, non pas lui attribuer un emplacement spécial, mais la confondre avec une autre localité de la région. Je vais en fournir la preuve.

On remarquera d'abord, ce qui a son importance, que Ptolémée est le seul à donner la forme Κρητόπολις [1]. Polybe et Diodore écrivent Κρητῶν πόλις, la ville des Crétois [2]. Comme la ville des Hellènes, Ἑλληνόπολις [3], comme la ville des Mysiens et des Macédoniens, Μυσομακεδόνες [4], comme nombre d'autres villes qui indiquent sur leurs monnaies la nationalité de leurs habitants [5], notre ville des Crétois est sans aucun doute une fondation de l'époque hellénistique. Or, j'ai montré ailleurs qu'en général les colonies d'Alexandre et de ses successeurs n'étaient pas créées de toutes pièces, mais qu'elles consistaient dans le peuplement, la restauration ou l'agrandissement de vieux centres indigènes [6]. Il y a des chances pour qu'il en ait été ainsi dans le cas présent. Les Crétois, qui étaient excellents archers [7], prirent part à toutes les campagnes d'Alexandre [8]; ils furent mêlés aux guerres des Diadoques et des Épigones [9]. Comme les soldats des autres armes, cavaliers ou phalangites, ils obtinrent évidemment, leur service fait, des lots de terre. Aussi doit-on se figurer la ville des Crétois sur le type de la grande colonie militaire de Magnésie du Sipyle, où nous voyons l'une des plus antiques cités de l'Asie Mineure servir de foyer politique commun, de κοινόν, à diverses catégories de garnisaires et de vétérans [10].

Restait à découvrir le point sur lequel les Crétois avaient été dirigés. En lisant avec attention le récit des campagnes où est mentionnée leur ville, je ne tardai pas à me convaincre qu'on ne pouvait songer qu'à Cremna. D'après Polybe et Diodore, en effet, la ville des Crétois était située de telle sorte que des troupes se rendant soit de Lydie à Selgé, soit de Cappadoce à Termesse, la

1. Ptolémée, V, 5, 6.
2. Polybe, V, 72, 5 ; Diodore, XVIII, 44, 2.
3. Apollodore, *F. H. G.*, t. I, p. 453, fr. 150.
4. Ptolémée, V, 2, 17 ; Pline, *Hist. naturelle*, V, 31, 9.
5. Par exemple, dans la région qui nous occupe, Apollonie de Pisidie, Euménia de Phrygie, Synnada, Amblada, Isinda (cf. Radet, *De coloniis a Macedonibus in Asiam cis Taurum deductis*, p. 74-75).
6. Radet, *De coloniis*, p. 67 sqq.
7. Diodore, V, 74, 5 : « Μάλιστα παρὰ τοῖς Κρησὶν ἐζηλῶσθαι τὴν τοξικήν. » Cf. Platon, *Lois*, VIII, 834, éd. Didot, t. II, p. 406, l. 37 ; Xénophon, *Anabase*, III, 3, 7 ; Pausanias, I, 23, 4 ; IV, 8, 3 ; IV, 19, 4 ; VII, 16, 1.
8. Arrien, *Anabase*, I, 8, 4 ; II, 7, 8 ; II, 9, 3 ; III, 5, 6 ; Quinte-Curce, III, 7, 15 ; III, 9, 9 ; IV, 13, 31.
9. Tite-Live, XXXVII, 41 ; XXXVIII, 21. Cf. id., XLII, 35 et XLIII, 9 ; Plutarque, *C. Gracchus*, 16, 2 ; Appien, *Guerre civile*, II, 49 ; César, *Guerre des Gaules*, II, 7.
10. Boeckh, *C. I. G.*, t. II, 3137 (= Dittenberger, *S. I. G.*, 171). Cf. Radet, *De coloniis*, p. 83.

rencontraient nécessairement sur leur passage. Or, l'endroit où la route directe de Selgé à Sardes coupe la route directe de Termesse à la région des hauts plateaux est exactement Cremna. Cremna dut être le chef-lieu des colons crétois établis en Pisidie[1].

Divers indices confirment notre hypothèse. Le fait que Polybe et Diodore citent la ville des Crétois et ne citent pas Cremna est en lui-même peu probant ; mais ce qui est plus significatif, c'est que ni Strabon, ni Hiéroclès, ni les Notices, qui mentionnent Cremna, ne mentionnent la ville des Crétois. L'omission cesse d'être étrange s'il est admis que la ville des Crétois et Cremna ne font qu'un. Après avoir été en vigueur tant que la péninsule demeura entre les mains des héritiers d'Alexandre, l'expression Κρητῶν πόλις, appliquée à Cremna, tomba naturellement en désuétude, quand une colonie romaine se fut substituée à la colonie de l'époque hellénistique, et ainsi s'explique que la désignation première ait reparu dès le temps de Strabon.

Voici qui est plus concluant encore. On possède un grand nombre de monnaies d'Asie Mineure avec la légende ΚΡΗ. Borrell, ayant constaté que ces médailles provenaient constamment du sandjak d'Adalia, proposa de les attribuer à Crétopolis et cette attribution paraît « excellente en elle-même » à l'un des maîtres de la numismatique[2]. Déjà, Mionnet assignait à Crétopolis un des petits bronzes qui offrent cette légende[3]. Quant à M. Waddington, la découverte de pièces avec la légende ΚΡΗ dans les ruines de Ghirmé ne lui permet pas de rapporter ces monnaies à une autre ville qu'à Cremna[4]. Ainsi, pour une même série de monuments, les avis se partagent en deux groupes. Mais cette fois il se trouve que tout le monde a vu juste, s'il est vrai, comme je le pense, que la ville des Crétois et Cremna soient identiques.

Parmi les médailles originaires de Ghirmé, il en est une qui représente « une tête jeune, barbue, coiffée d'un petit casque bas, de forme particulière »[5]. Entre le dos du casque et le bord de la pièce, on remarque, non pas un fer de lance, mais une pointe de flèche. S'il s'agissait d'une lance, le bec, large et trapu, s'allongerait en forme de losange, comme cela se voit dans la grande mosaïque de Pompéi où Alexandre était figuré sur le champ de bataille d'Issus, la sarisse en main. Ce qui dénote une flèche, soit une flèche d'arc, soit une flèche de jet, c'est aussi bien la façon dont le bout s'effile que la manière dont la base se replie à angle aigu pour former harpon. J'incline à croire que cette curieuse effigie, relevée sur une monnaie autonome ayant la légende ΚΡΗ, reproduit le type d'un de ces archers crétois qui furent cantonnés, à titre de colons militaires, dans le district de Cremna. Une autre médaille, également autonome,

1. Mannert, bien que s'appuyant sur des données fausses, était cependant arrivé à une solution très voisine de la mienne (voir l'intéressante note de Droysen, *Hist. de l'Hellénisme*, t. II, p. 156, n. 4).
2. Waddington, *Voyage en Asie Mineure au point de vue numismatique*, Paris, 1853, p. 101.
3. Mionnet, *Descr. de médailles antiques*, Supplément, t. VII, p. 116.
4. Waddington, *Voyage numismatique*, p. 101.
5. Waddington, *loc. cit.*, p. 98. Cf. pl. IX, n° 3.

porte l'inscription ΚΡΗΜΝΕΩΝ ΚΑΙ ΚΕΡΑΕΙΤΩΝ[1]. Or, il existe en Crète une ville de Kéraia[2], dont l'ethnique est au génitif dorien ΚΕΡΑΙΤΑΝ[3]. La mention d'une ville crétoise sur une monnaie de Cremna est toute naturelle, si Cremna s'est peuplée, à un certain moment, de Crétois. Je ne serais même pas surpris que les Kéraïtes auxquels les Cremniens étaient unis par une alliance monétaire fussent, non pas les habitants de Kéraia en Crète, mais ceux d'une colonie crétoise établie dans tel ou tel coin de cette partie de l'Asie Mineure.

Il est resté en Pisidie quelques traces de cette colonisation crétoise. Les deux villes dont le territoire était immédiatement contigu à celui de Cremna mentionnent des Crétois dans leurs inscriptions. A Selgé, trois proxènes nous sont donnés comme étant des Crétois de Gortyne[4] ; à Sagalassos, un agonothète porte le nom bien crétois d'Idoménée[5]. Au reste, on le sait par Arrien, des archers avaient pris part à l'assaut qu'Alexandre dirigea contre cette dernière ville[6]; ces archers furent particulièrement éprouvés et ils perdirent même leur toxarque[7]. Or, les archers du corps d'invasion étaient en grande partie crétois[8].

L'idée que Κρητῶν πόλις a été simplement le surnom hellénistique de Cremna ne soulève qu'une objection sérieuse. Ptolémée distingue Cremna, qu'il place dans la Pisidie propre, de Crètopolis, qu'il place en Cabalide[9]. Mais l'erreur du géographe est très excusable. Il trouvait une ville des Crétois dans le récit des guerres qui eurent lieu sous les successeurs d'Alexandre ; il constatait d'autre part l'existence d'une colonie romaine fondée par Auguste à Cremna. Les noms de « Κρητῶν πόλις » et de « Colonia Julia Augusta Felix Cremnensium »[10] étaient trop différents pour qu'il lui vînt à la pensée de les rapprocher l'un de l'autre. Il catalogua donc séparément deux étiquettes qui en fait s'appliquaient à une même localité. La nature même de sa confusion est significative : il ne fixe pas Crètopolis et Cremna dans la même province ; il les attribue à deux provinces limitrophes. Or, Cremna est précisément sur la frontière de la Pisidie propre et de la Cabalide[11].

Un dernier motif exige que la ville de Crétois soit placée à Cremna. Dès que l'identité des deux villes est admise, cinq chapitres de Polybe, très importants, puisqu'ils contiennent le récit de toute une guerre, et peu compréhensibles, quand on met la Κρητῶν πόλις où elle n'est pas, deviennent d'une clarté absolue[12]. Je vais les expliquer. Le lecteur, en suivant mon commentaire sur une carte à

1. Head, *Hist. numorum*, p. 590.
2. Polybe, IV, 53, 6; Etienne de Byzance, s. v. Βήνη.
3. Head, *Hist. numorum*, p. 388.
4. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 245, n° 242 : « Κρῆτες Γορτύνιοι. »
5. Lanckoronski, *ibid.*, t. II, p. 239, n° 202 : « Ἰδομενέα, υἱὸν Ἰδομενέως. »
6. Arrien, *Anabase*, I, 28, 4 et 5.
7. Arrien, *ibid.*, I, 28, 8.
8. Arrien, *ibid.*, II, 9, 3 et III, 5, 6. Cf. I, 8, 4 et II, 7, 8.
9. Ptolémée, V, 5, 8 et V, 5, 6.
10. Head, *Hist. numorum*, p. 590; Ramsay, *Historic. Geography of Asia Minor*, p. 398.
11. Cf. Forbiger, *Alt. Geographie*, 2e éd., t. II, 1877, p. 258 et 323.
12. Polybe, V, 72-76.

grande échelle[1], verra les opérations militaires se dérouler avec une logique si évidente qu'il lui sera difficile de ne pas se ranger à mon opinion.

En 218 avant notre ère, au cours de l'été, les habitants de Pednélissos[2], assiégés par les Selgiens, invoquèrent dans leur détresse Achæus, le tout-puissant dynaste de l'Asie Mineure. De Sardes où il résidait[3], Achæus, qui désirait sauver les Pednélissiens, leur dépêcha, sous la conduite de Garsyéris, six mille fantassins et cinq cents cavaliers. Mais à l'approche des troupes, les Selgiens, occupant les défilés voisins du Climax, y postèrent la plus grande partie de leurs forces; ils se saisirent ensuite de la route qui mène à Saporda et défoncèrent tous les passages, toutes les voies de communication. Garsyéris, arrivé en Milyade, établit son camp près de la ville des Crétois[4]; mais comme les Selgiens barraient le pays d'en face et l'empêchaient de continuer sa marche en avant, il imagina une ruse. Il décampa et revint en arrière, comme un homme qui s'étant laissé prévenir abandonne la partie. Les Selgiens, convaincus qu'il battait réellement en retraite, s'en retournèrent aussi, les uns vers leur camp, les autres vers leur ville, attendu que le temps de la moisson était proche. Alors Garsyéris, rebroussant chemin, gagna, par une marche forcée, les hauteurs qui n'étaient plus défendues, les trouva désertes, y établit des postes et en délégua le commandement général à Phaylle. Lui-même, avec le gros de ses troupes, se dirigea sur Pergé, d'où il invita, par ambassadeurs, les divers peuples de la Pisidie et de la Pamphylie à l'aider contre les Selgiens, fléau de la contrée, à signer une alliance avec Achæus et à secourir Pednélissos. Les Étenniens, qui habitent les montagnes au-dessus de Sidé, lui envoyèrent huit mille hoplites et les Aspendiens quatre mille.

Pendant qu'il négociait de la sorte, son lieutenant repoussait l'attaque d'un détachement selgien et se maintenait dans ses retranchements. Voyant alors qu'en dépit de leur connaissance des lieux ils ne réussissaient pas à débusquer l'ennemi, les Selgiens, qui avaient perdu beaucoup de soldats dans les assauts livrés à Phaylle, ne songèrent plus qu'au siège de Pednélissos. Ils en poussèrent énergiquement les travaux. Mais déjà Garsyéris accourait, suivi de de son armée et de ses auxiliaires, persuadé que d'un choc il délivrerait la ville Il n'en fut rien. La lutte traîna, violente, acharnée, fertile en expédients et en surprises. Après des péripéties de tout ordre, une charge de cavalerie, bien dirigée par Garsyéris, lui assura la victoire. Pednélissos fut sauvée. Dix mille Selgiens périrent. Ceux qu'épargna la mort s'enfuirent précipitamment à travers la montagne et regagnèrent leur ville où ils furent assiégés à leur tour.

Ce long récit, dont je n'ai cité que l'essentiel, mentionne une position qui

1. Il a le choix entre la carte de Kiepert, annexée à l'ouvrage de Sterrett, *The Wolfe Expedition to Asia Minor*, la carte, encore de Kiepert, jointe au premier volume du comte Lanckoronski, et, enfin, toujours de Kiepert, la *Specialkarte vom westlichen Kleinasien*, feuille XII.

2. Polybe écrit Πεδνηλισσός. Strabon, XII, 7, 2 et XIV, 4, 2, écrit Πετνηλισσός. Les deux formes sont également données par les monnaies (Head, *Hist. numorum*, p. 591.)

3. Polybe, V, 77, 1; V, 57, 4 et 8; VIII, 17, 4 sqq.

4. Polybe, V, 72, 5 : « Περὶ τὴν καλουμένην Κρητῶν πόλιν. »

peut être immédiatement déterminée. Saporda est selon moi identique à Isbarta, ville turque importante, forte de vingt mille habitants, chef-lieu d'un sandjak et résidence d'un moutessarif[1]. Isbarta dérive de Saporda, comme Izmir dérive de Smyrne[2]. Je sais bien qu'on prend depuis longtemps Isbarta pour Baris[3]; mais cette hypothèse, qui ne se fonde que sur une vague similitude de termes (ἐς Βάριδα = Isbarta)[4], doit faire place à une opinion mieux appuyée. Je sais encore que les Grecs modernes appellent Isbarta « Sparte de la Pisidie »; mais c'est là une erreur; aucun texte ancien ne nous signale l'existence d'une Sparte pisidienne. Assurément, les mots *Sparta* et *Isbarta* se ressemblent. Est-ce une raison pour enrichir la géographie antique d'une localité imaginaire? Le véritable nom d'Isbarta s'est conservé bien après l'époque classique : au XIVe siècle de notre ère, il subsistait encore; Ibn Batoutah le relate, presque sans altération. « De Bordoûr, écrit le voyageur, nous partîmes pour *Sabarta*, ville bien construite, pourvue de beaux marchés, de nombreux jardins et de plusieurs rivières[5]. » Ce passage décisif atteste qu'Isbarta n'a nullement besoin d'être confondue avec Baris ou travestie en Sparte : elle est tout simplement la Saporda de Polybe.

Quant à Pednélissos, je la placerai dans le district appelé par les Turcs la Plaine-du-coton, Pambouk-Ova, aux environs de Tchaudir, et ceci pour les raisons suivantes. Pednélissos occupait un certain rang parmi les cités pisidiennes[6]; elle tenait tête à Selgé, le plus puissant État de la Pisidie; elle obtenait d'Achæus l'envoi d'un général et d'un corps d'armée; elle se faisait secourir par plusieurs peuples du voisinage. Ces divers alliés trouvaient évidemment leur intérêt à la défendre. Son territoire offrait des surfaces assez planes pour qu'une charge de cavalerie y fût possible; il était assez étendu pour que deux camps, celui des Selgiens et celui de Garsyéris, y fussent à l'aise. Des milliers de soldats y pouvaient évoluer. Les forces que Polybe compte à Garsyéris se chiffraient à plus de dix-huit mille hommes. Dans la bataille qui met fin au siège, les Selgiens perdent dix mille des leurs; le total de ceux qui prirent la fuite s'élevait peut-être au double ou au triple. Or, dans le massif énorme, partout si âpre, si resserré, si compact, qui forme le cœur de la Pisidie, je ne vois guère que le bassin de Pambouk, avec ses fonds de vallées, ses riches espaces d'alluvion, son éventail de rivières confluant vers le Kestros, qui réponde aux données des auteurs. Maintenant, ce qui m'induirait à localiser Pednélissos dans les environs de Tchaudir, c'est, d'une part, que ce village se trouve à l'issue d'un sentier de montagne par où l'on gagne directement Sürk et que précisement les Selgiens, vaincus devant Pednélissos, rentrèrent droit

1. Vital Cuinet, *La Turquie d'Asie*, t. I, 1891, p. 850.
2. Une inscription de Kraugaz, village situé à quelques heures d'Isbarta, vers le sud-est, donne la forme Ἰστεφανίων pour Στεφανίων (Μουσεῖον, t. VI, 1885, p. 24, n° 242), d'où il résulte que l'ι prothétique était en usage dans la région. Sur l'ι précédant l'ς, voir encore Sterrett, *E. J.*, 1888, n° 59, l. 17, et la note; Hesseling, *R. E. G.*, t. III, 1890, p. 194; Mordtmann, *M. I. A.*, t. XV, 1890, p. 158-161; Gustav Meyer, *Sitzungsb. Akad. Wien*, t. CXXVIII, 1893, abdl. I, p. 15-16.
3. Voir Ritter, *Klein-Asien*, t. II, 1859, p. 539-545.
4. Cf. Ramsay, *Historic. Geography of Asia Minor*, p. 406.
5. Ibn Batoutah, *Voyages*, trad. Defremery et Sanguinetti, t. II, 1877, p. 266.
6. Artémidore ap. Strabon, XII, 7, 2, la met au nombre des Πισιδῶν πόλεις.

chez eux à travers la montagne[1]; c'est, d'autre part, qu'il existe, au sud de Tchaudir et à l'est de Kizil-Keuï, entre les passes qui descendent vers la Pamphylie, un sérieux groupe de ruines.

Fixons donc Pednélissos dans le finage de Tchaudir et voyons si tous les incidents de la campagne s'accordent avec cette supposition. Les Selgiens, campés dans le Pambouk-Ova, apprennent qu'une armée, partie de Sardes, s'avance en Milyade. Pour lui interdire l'accès de Pednélissos, ils doivent nécessairement se porter vers l'est et se rendre maîtres du massif au centre duquel se développe le plateau de Ghirmé. C'est en effet ce qu'ils font. Devançant l'ennemi, ils occupent les défilés qui avoisinent le Climax, προκατελάβοντο τὰ στενὰ τὰ περὶ τὴν καλουμένην Κλίμακα[2], de telle sorte que Garsyéris, en arrivant près de la ville des Crétois, trouve toutes les hauteurs d'en face gardées, προκατεχομένων τῶν τόπων[3]. Si la ville des Crétois est Cremna, le Climax est le massif qui domine Ghirmé à l'est et au sud. Le nom d'Escalier convient admirablement à cette âpre montagne dont les assises escarpées s'étagent à pans brusques. Quant à l'expression τὰ στενά, elle s'applique tout naturellement au Boulanyk-Déré, ravin étroit, tortueux et profond qui mène de Cremna au Kestros, en contournant l'angle nord-est du Ghirmé-Dagh. Mais Pednélissos pouvait encore être atteinte par la vallée supérieure de l'Ak-Sou. Aussi les Selgiens barrent-ils le long couloir qui monte vers Isbarta, τὴν μὲν εἰσβολὴν τὴν ἐπὶ Σάπορδα κατεῖχον[4]. Isbarta devait être pour les Selgiens l'objet de préoccupations particulières, attendu que cette ville garde l'entrée de l'immense voie fluviale dont le sillon, à peu près rectiligne, traverse, des frontières de la Phrygie à celles de la Pamphylie, sur une largeur de 80 kilomètres, le massif central pisidien. En coupant la route d'Isbarta vers son milieu, à l'est-nord-est de Ghirmé, les Selgiens avaient les mains libres pour continuer à leur aise le siège de Pednélissos, dans le Pambouk-Ova.

De son côté, Garsyéris avait ses raisons pour marcher droit au Climax. En face de ce massif, sur l'autre bord du ravin qui le délimite au nord, une colonie crétoise occupait le formidable escarpement de Cremna et les maîtres de l'Asie Mineure, sans action sérieuse sur les vieux centres indigènes, étaient beaucoup plus sûrs du loyalisme des établissements fondés par eux. Du reste, tant que les Selgiens seraient en possession du Ghirmé-Dagh, l'armée d'Achæus ne pouvait ni accéder à Pednélissos, ni s'engager sur la route de la Pamphylie. Tout change quand les hauteurs avoisinant Ghirmé tombent par ruse entre ses mains. En effet, du haut des murs de Cremna, « la vue s'étend sur toute la chaîne du Taurus, sur un océan de cimes neigeuses, qui surgissent au milieu de sombres forêts de sapins. Dans une vallée, à plusieurs milliers de pieds plus bas, le Cestrus se fraie un chemin à travers les montagnes, pour aller, non loin de Pergé, se jeter dans le golfe d'Adalia. Enfin, dans le lointain, au midi, à

1. Polybe, V, 73, 16 : « Διὰ τῆς ὀρεινῆς εἰς τὴν αὑτῶν πατρίδα κατέφυγον. »
2. Polybe, V, 72, 4.
3. Polybe, V, 72, 5. Le mot τόπων est vague; si j'ai traduit par « hauteurs », c'est que l'expression se trouve un peu plus loin : ἧκε πρὸς τὰς ὑπερβολάς (V, 72, 8).
4. Polybe, V, 72, 4.

trois journées de marche, l'on aperçoit la mer, dont la ligne azurée forme le dernier plan de ce panorama grandiose »[1]. Ainsi, fortement retranché sur le Climax [2], Garsyéris peut descendre à volonté vers l'une ou l'autre des deux routes qui, partant de Saporda et s'écartant comme les branches d'une ellipse, vont aboutir à Pergé, celle de l'est par le Pambouk-Ova, celle de l'ouest par Sagalassos, le lac de Kestel et Panémoteichos. Le stratège prend en personne cette dernière en laissant à son lieutenant Phaylle le soin de maintenir ses communications avec l'autre. Puis, de Pergé, où des renforts sont venus le joindre, il remonte à la délivrance de Pednélissos [3], soit par la route qu'il avait déjà faite, soit par l'autre, celle de la vallée de l'Ak-Sou, qu'il ne connaissait pas, qui était beaucoup moins praticable, mais plus directe et où d'ailleurs ses alliés, les Étenniens, les Aspendiens, étaient en mesure de le guider avec une entière assurance.

Quiconque suivra sur une carte la campagne de Garsyéris, telle que je viens de la reconstituer, se convaincra aisément que le récit de Polybe ne peut recevoir une explication plus simple, plus cohérente, plus limpide. Depuis le voyage d'Hirschfeld dans la région du Mélas [4], on fixait Pednélissos à Syrt, mais uniquement d'après la phrase, très vague, où Strabon dit que cette ville « se trouve au-dessus » d'Aspendos [5]. Si on songe aux déformations que présentaient les cartes antiques, on sera en doit de penser que l'expression ὑπέρκειται s'applique aussi bien et peut-être mieux à Tchaudir ou à Kizil-Keuï qu'à Syrt. Pour moi, les ruines de Syrt sont celles d'Étenna. Les Étenniens habitaient en effet la région montagneuse qui se trouve au-dessus de Sidé, τῆς Πισιδικῆς τὴν ὑπὲρ Σίδης ὀρεινὴν κατοικοῦντες [6], et comme il est très juste de dire que Syrt est au-dessus de Sidé, alors qu'il l'est beaucoup moins d'écrire que ce village est au-dessus d'Aspendos, c'est Étenna et non Pednélissos qu'il faut placer à Syrt. Sans doute, on a voulu confondre les Étenniens de Polybe avec les Cotenniens de Strabon et comme Hirschfeld, se fondant sur les indications de ce géographe [7], sur la découverte d'un texte épigraphique et sur la similitude des noms, a retrouvé en toute certitude l'antique Cotenna dans la moderne Godena [8], il s'ensuivrait qu'Étenna n'est pas où je le suppose. Mais Ramsay, d'après les Actes des conciles et les Notices, a prouvé l'existence distincte des deux villes [9]. Pour lui, les Étenniens et les Cotenniens étaient deux tribus d'un même peuple ; ils habitaient deux districts d'un même territoire. Sa démonstration me paraît inattaquable. Étenna et Cotenna ont des noms qui se ressemblent ; mais cela

1. Waddington, *Voyage numismatique en Asie Mineure*, p. 100.
2. Polybe, V, 72, 8 : « Ἠσφαλίσατο φυλακαῖς. »
3. Polybe, V, 73, 5 : « Ἀναλαβὼν τάς τε τῶν βεβοηθηκότων καὶ τὰς ἰδίας δυνάμεις, ἧκε πρὸς τὴν Πεδνηλισσόν. »
4. G. Hirschfeld, *Pisidien und das Gebiet des Melasstromes*, ap. *Monatsb. Akad. Berlin*, 1875, p. 126-145.
5. Strabon, XIV, 4, 2 : « Ὑπέρκειται δὲ ταύτης Πετνηλισσός. »
6. Polybe, V, 73, 3.
7. Strabon, XII, 7, 1, écrit Κατεννεῖς. La vraie forme, donnée par l'épigraphie, est Κοτεννεῖς. Hiéroclès, 682, 6, écrit Κότανα. Cf. les Notices.
8. G. Hirschfeld, *Monatsb. Akad. Berlin*, 1875, p. 143-144.
9. Ramsay, *Historic. Geography of Asia Minor*, p. 418-419.

ne nous permet aucunement de conclure à leur identité. Les doublets géogra hiques abondent dans cette partie de l'Asie Mineure. Qu'il suffise de citer Conana et Comama, Sinda et Isinda, Olba et Olbasa, Colbasa et Cormasa. Pas plus que les villes précédentes, Étenna et Cotenna ne doivent être confondues, d'autant qu'une inscription pour celle-ci [1], les monnaies pour celle-là [2], nous fournissent distinctement les ethniques Ἐτεννέων et Κοτεννέων. Seulement, et c'est en cela que l'opinion combattue par nous offre quelque justesse, Étenna et Cotenna étaient très voisines, raison nouvelle pour que l'acropole de Godena marquant Cotenna, celle de Syrt, qui n'est qu'à environ 20 kilomètres de l'autre, soit l'antique château des Étenniens.

On a pu remarquer, au cours de cette discussion, à quel point la nomenclature grecque se retrouvait, sous une forme plus ou moins fidèle, dans l'onomastique turque. Le fait est général en Asie Mineure [3]; mais il n'est peut-être nulle part plus commun qu'en Pisidie. C'est ce qui m'autorise à me servir de quelques appellations modernes pour déterminer encore deux ou trois emplacements.

Hiéroclès mentionne une ville de Sindaunda qui, d'après le rang qu'elle occupe dans son catalogue, ne devait pas être très loin d'Isinda et d'Olbasa [4]. Olbasa est Belenly [5]; Isinda, que le Synecdème écrit Sinda, est ou Yazyr, ou Istanoz, mais plutôt Yazyr, attendu que d'une part cette localité surveille le coude méridional de la rivière Taurus, l'endroit du cours où se croisent les routes de Lycie en Milyade et de Cabalide en Pamphylie, et que d'autre part le radical sanscrit *sindh*, compris dans Isinda, oblige à fixer cette ville dans une importante position fluviale. Entre Yazyr et Belenly, vers le milieu d'un arc de cercle qui traverserait ces deux points, se trouve le village de Zivind, marqué, comme les précédents, par des ruines. Le nom de Sindaunda me paraît s'être maintenu dans celui de Zivind.

Je sais bien que Ramsay croit Sindaunda identique à Andeda, ville dont on possède des monnaies et des inscriptions, alors qu'on n'en a pas de Sindaunda [6]. Mais il y a loin de l'ethnique Ἀνδηδέων, fourni par la numismatique et l'épigraphie [7], à la forme Σινδαῦνδα, donnée par Hiéroclès, ou au génitif Σανδιδῶν, inscrit dans les Notices [8], et je ne vois pas qu'on soit plus fondé à confondre Andeda et Sindaunda qu'Étenna et Cotenna. Je dirai plus. Les doublets géographiques sont si nombreux en Pisidie que loin de songer à détruire le couple Andeda-Sindaunda, je m'appuierai au contraire sur la ressemblance des noms pour conclure à la dualité des villes. Au reste, Sindaunda et Andeda,

1. G. Hirschfeld, *Monatsb. Akad. Berlin*, 1875, p. 143 : « Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Ἐρυμνέων καὶ Κοτεννέων. »
2. Head, *Hist. numorum*, p. 583.
3. Cf. Radet, *La Lydie et le monde grec*, p. 35 sqq.
4. Hiéroclès, 680, 5-10.
5. Schœnborn ap. Ritter, *Klein-Asien*, t. II, p. 691; Duchesne, *B. C. H.*, t. I, 1877, p. 332-337; Duchesne et Collignon, *ibid.*, p. 370.
6. Ramsay, *M. I. A.*, t. X, 1885, p. 335.
7. Head, *Hist. numorum*, p. 589; Ramsay, *M. I. A.*, t. X, 1885, p. 337.
8. Hiéroclès, 680, 7; Notices, I, 453; VII, 225; VIII, 502; IX, 413. Cf. III, 404; 9; XIII, 369 (éd. Parthey).

dérivant du même radical sanscrit *sindh* = fleuve [1], doivent être cherchées l'une est l'autre dans la vallée d'une rivière. Or, Zivind s'élève à une faible distance de l'Andia-Tchaï, sur la rangée de collines qui en borde la rive droite. Quant à Andeda, Ramsay l'a retrouvée dans Andia, village situé en face de Zivind, de l'autre côté du cours d'eau [2]. Andeda et sa voisine Pogla, aujourd'hui Foughla, ne sont ni l'une ni l'autre citées dans le Synecdème, mais cela tient probablement à ce qu'elles faisaient partie des bourgs de la Milyade, χωρία Μιλυαδικά, que Hiéroclès mentionne, sans les énumérer, à la suite de Sindaunda [3].

Ici encore, Ramsay est d'un avis opposé au nôtre. Pour lui, la Pogla de Ptolémée et des monnaies est identique au dème byzantin de Socla [4]. Ramsay n'est pas sans déconcerter un peu. Il commence par faire cette observation, très juste, qu'il y a lieu de tenir grand compte de Hiéroclès, lorsqu'on veut déterminer les sites antiques de l'Asie Mineure, attendu que l'ordre suivi par le géographe est méthodique. Ceci posé, au lieu de se servir avec respect de son auteur, il le bouleverse de fond en comble et ne laisse rien subsister de son orthographe ni de sa classification [5]. J'agirai d'autre sorte et fort des prémisses de Ramsay je me refuserai à confondre Pogla et Socla. D'après le Synecdème, Socla est de toute évidence un bourg du territoire de Termesse, et comme il y a une quarantaine de kilomètres des ruines du Guldéré-Dagh à Foughla, je placerai Socla non pas à Foughla, mais conformément aux indications de Hiéroclès, entre Termesse et Isinda, c'est-à-dire quelque part aux environs de Yazyr. Les ruines ne manquent pas de ce côté; on en rencontre à chaque lieue.

Ramsay ne me semble pas non plus très heureusement inspiré quand il identifie Mendéna et Perminounda [6]. La philologie et la topographie sont d'accord pour répudier cette union par trop aventureuse. Mendéna, que Hiéroclès enregistre immédiatement avant Socla [7], se trouvait certainement dans le voisinage de cette dernière, tandis que Perminounda était située à Kizildja-Agatch, au sud du lac de Kestel, dans la vallée inférieure de la rivière Taurus [8].

C'est également à tort que Ramsay considère Colbasa et Cormasa comme identiques [9]. Hiéroclès place Colbasa entre Comama, qu'il écrit Comana, et Cremna [10]. Cremna est Ghirmé; Comama est Chéhir-Euïuk. Entre ces deux points, le nom

1. Rapprocher Andeda et Indus (Pline, *Hist. naturelle*, V, 29, 1 : « Amnis Idus, in Cibyratarum jugis ortus »); Sindaunda et Sindus (Pline, *ibid.*, VI, 23, 1 : « Indus, incolis Sindus appellatus »).
2. Ramsay, *M. I. A.*, t. X. 1885, p. 337.
3. Sous la forme Πούγλων, conservée par le mot turc Foughla, Pogla figure dans les Notices (I, 451; III, 402; VII, 222; IX, 411; X, 517. Cf. XIII, 367).
4. Ptolémée, V, 5, 6 : « Πώγλα ». Head, *Hist. numorum*, p. 591 : ΠΩΓΛΕΩΝ. Hiéroclès, 680, 4 : « Δήμου Σώκλα ».
5. Ramsay, *M. I. A.*, t. X, 1885, p. 334-342.
6. Ramsay, *loc. cit.*, p. 341.
7. Hiéroclès, 680, 3 : « Δήμου Μενδενέω(ν) ».
8. Le site et le nom ont été découverts par Ramsay (*M. I. A.*, t. X, 1885, p. 341) et par Smith (*J. H. S.*, t. VIII, 1887, p. 227-228). Pour la vraie forme de l'ethnique, qui est Περμινουνδέων et non Περμινοδέων, voir Contoléon, *M. I. A.*, t. XII, 1887, p. 250. Des ethniques Μενδενέων et Περμινουνδέων, je tire les noms propres Mendena et Perminounda, par analogie avec Conana et Sindaunda.
9. Ramsay *ap.* S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, p. 313.
10. Hiéroclès, 680, 13; 681, 2.

et le site de Kestel me paraissent admirablement convenir au nom et au site de Colbasa [1]. Quant à Cormasa, elle est citée par Polybe et Tite-Live à propos de l'itinéraire de Cn. Manlius [2]. Le consul, qui s'était rendu de Milyade en Pamphylie, repasse de Pamphylie en Milyade. Au sortir des gorges de Termesse, il gagne les bords du fleuve Taurus (Istanoz-Tchaï); le lendemain, il campe à Xyliné-Comé; puis, d'une traite, il atteint Cormasa; Darsa traversée, il longe un lac [3]. Le seul lac que l'armée romaine pouvait rencontrer dans cette partie de sa marche est le lac de Kestel [4]. Par suite, Cormasa doit être cherchée entre le Kestel-Ghieul et le Gulik-Boghaz. Or, sur la route qui va du lac aux défilés, on trouve un village, Kemer-Aghzi, dont le nom n'est qu'une adaptation turque de Cormasa. C'est donc Kemer-Aghzi qui fut la troisième étape de Manlius, au débouché du col de Termesse.

Tout à l'heure [5], il a été question d'une Isinda, appelée Sinda par Hiéroclès, Isionda par Polybe et Tite-Live [6]. Au témoignage de l'historien latin, cette localité, voisine de Termesse, se composait d'une ville basse et d'une citadelle [7]. La citadelle est marquée aujourd'hui par les ruines de Yazyr, qui s'adossent au massif du Guldéré-Dagh; quant à la ville basse, elle s'étendait au pied de la montagne, sur la rive droite de la rivière Taurus, dans la direction du pont qui mène à Eyoub-Keuï. Isinda, comme je l'ai dit, tirait son nom de sa position fluviale; la ligne d'étangs dont elle occupe le centre ne fut pas sans influer aussi sur le choix du mot. Outre cette Isinda de la Milyade, Tite-Live mentionne, en Cabalide, une Sinda qu'il place entre Cibyra et la rivière Caularis. D'après l'étymologie, Sinda se trouvait dans une situation plus ou moins aquatique : c'est pourquoi je la fixerai à Ghieul-Hissar, « le Château-du-Lac », groupe de ruines situé près du bord oriental d'un vaste marais, entre le Tchaudir-Tchaï (Caularis) et la rivière de Cibyra (Khorsoum-Tchaï). La plaine de Ghieul-Hissar (Ghieul-Hissar-Ovasi) correspond remarquablement aux *agros Sindensium* que traversa Manlius pour se rendre de Cibyra au lac Caralis (Sigout-Ghieul) [8]. Ramsay, en identifiant le territoire de Sinda au district d'Alan-Keuï [9], ne réfléchit pas à deux choses, l'une que ce district est en

1. Ghiaour-Euren, proposée par Ramsay ap. S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, p. 314, est beaucoup trop loin de Comama et de Cremna pour convenir à Colbasa.

2. Polybe, XXII, 19, 1, écrit Κόρμασα et Tite-Live, XXXVIII, 15, Cormasa.

3. Polybe, XXII, 19, 2 : « Παρὰ τὴν λίμνην ». Tite-Live, XXXVIII, 15 : « Progredienti praeter paludes ».

4. Ramsay ap. S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, p. 111, estime que ce lac n'est pas le Kestel-Ghieul, mais le lac de Bouldour. Son opinion ne s'accorde guère avec le récit de Polybe et de Tite-Live.

5. Voir plus haut, p. 196.

6. Hiéroclès, 680, 5; Polybe, XXII, 18, 1; Tite-Live, XXXVIII, 15. Une inscription donne l'ethnique Ἰσινδεύς (Ramsay, *M. I. A.*, t. X, 1885, p. 340). Les monnaies portent la légende ΙΣΙΝΔΕΩΝ (Head, *Hist. numorum*, p. 590). Strabon, XIII, 4, 17, écrit Ἴσινδα.

7. Tite-Live, XXXVIII, 15 : « Termessenses eo tempore Isiondensium arcem, urbe capta, oppugnabant. »

8. Tite-Live, XXXVIII, 15 : « A Cibyra per agros Sindensium exercitus ductus, transgressusque Caularem amnem posuit castra. Postero die praeter Caralitin paludem agmen ductum. »

9. Ramsay, *M. I. A.*, t. X, 1885, p. 340.

pleine montagne, l'autre qu'il se trouve en dehors de l'itinéraire du consul Manlius. Une seule de ces raisons suffirait pour faire écarter son hypothèse.

En résumé, voici les points que je regarde comme acquis par ma discussion : 1° Ghieul-Hissar = Sinda; 2° Ghilevghi = Philéta; 3° Kemer-Aghzi = Cormasa; 4° Zivind = Sindaunda; 5° Kestel = Colbasa; 6° Ville des Crétois = Cremna (Ghirmé); 7° Ghirmé-Dagh = Climax; 8° Isbarta = Saporda; 9° Tchaudir = Pednélissos; 10° Padem-Agatch = Panémoteichos; 11° Syrt = Étenna. A ces onze attributions nouvelles, il faut joindre celle de Serdji = Trébenna, due à la mission Lanckoronski [1].

Je suis loin d'avoir épuisé le sujet. De très nombreuses découvertes restent à faire dans la géographie historique de la région. C'est pour cela qu'on s'attendait à voir les Autrichiens, dont la Pisidie était depuis dix ans le domaine, nous en apporter quelques-unes. Mais encore une fois, tout en regrettant leur réserve, il faut se rappeler que leur but était moins d'établir le réseau général des villes que de nous décrire avec soin les plus importantes. Dans ces limites, leur œuvre ne mérite guère que des éloges [2].

La première et la plus soignée de leurs monographies est celle de Termesse, Termesse-la-Grande, comme elle s'intitulait, pour se distinguer d'une colonie du même nom, fondée par elle sur les confins de la Cibyratide, à proximité d'Œnoanda [3]. Termesse occupe le cœur d'un vaste massif qui sert pour ainsi dire de borne-frontière à trois provinces, la Lycie, la Milyade et la Pamphylie [4]. Elle est située à une hauteur considérable : son agora se trouve à 1,043 mètres au-dessus du niveau de la mer. Pour accéder à ce nid d'aigle, qu'encaissent de toutes parts des crêtes rocheuses et notamment, à l'est, la cime du Guldéré-Dagh (mont Solyme), il faut prendre une étroite vallée, abrupte et profonde, qui, à moitié chemin d'Istanoz et d'Adalia, se détache des gorges de Gulik-Boghaz, oblique vers le sud-ouest et s'élève en pente rapide jusqu'aux terrasses désertes où s'entassent les ruines de la ville. Cette vallée, qui relie Termesse à la grande route de la Propontide au golfe de Pamphylie, n'est pas l'unique voie d'approche : deux minces couloirs, ouverts à l'opposé l'un de l'autre, coupent, au nord et au sud, la formidable clôture de calcaires gris qui mure le plateau. De chacune de ces brèches part un sentier qui descend vers le Karaman-Tchaï ; mais ce ne sont là que des raccourcis de chèvres.

Une dépression, au fond de laquelle courait une rue, sépare Termesse en deux

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 82.

2. J'adresserai pourtant un reproche à Petersen. Ses exposés topographiques manquent parfois de clarté, même pour un lecteur qui a vu personnellement les choses. Ils sont difficiles à suivre et, malgré la plus sincère contention d'esprit, je ne suis pas toujours parvenu à les comprendre. Dans les travaux de cette nature, il faut être lucide à l'excès; il faut, avant d'analyser le détail, caractériser, à larges traits, l'ensemble, fournir des points de repère, trouver des cadres simples, étiqueter ensuite, avec soin, chaque monument, chaque groupes de ruines. Sans dénominations précises, le lecteur s'égare, tâtonne et se rebute.

3. Le Bas et Waddington, *I. A. M.* n° 1202.

4. Peut-être le nom de la ville dérive-t-il de sa position. Cf. le grec τέρμα, qui signifie borne, limite, frontière.

quartiers [1]. Le quartier nord était réservé aux habitations particulières, au marché, à la vie civile ; le quartier sud renfermait la plupart des édifices publics, un gymnase, plusieurs temples, l'odéon, le théâtre, l'agora. Ces deux quartiers constituaient la ville orientale ou ville des vivants, par opposition à la nécropole, dont les édicules et les tombeaux couvrent les hauteurs du sud-ouest.

Gravissons le quartier officiel. Au sommet s'équarrit une esplanade faite de main d'homme. Ici, on a rasé les saillies du roc ; ailleurs, on a converti les creux en citernes : des fosses, à demi comblées, s'entrevoient encore sous le dallage. Une seule masse calcaire est restée debout, vers le milieu du côté sud ; on y a pratiqué des marches, une exèdre, des niches, tout un héroon, à la mémoire d'un bienfaiteur illustre. Deux temples, d'inégale grandeur, s'élèvent près de ce tombeau, à l'angle sud-ouest de la place. L'angle sud-est disparaît sous les ruines d'un odéon. Un grand portique, appelé, du nom de son fondateur, portique d'Osbaras, occupe, sur une longueur d'environ 100 mètres, tout le côté nord de l'esplanade. Entre le côté nord et le côté sud court un mur qui partage la terrasse en deux sections, une grande et une petite. La grande, à l'est, contenait un gymnase ; la petite, à l'ouest, servait d'agora. Cette section de l'agora était la partie la plus en vue de la ville, celle où l'on suspendait les prix remportés dans les concours par les jeunes gens, celle où l'on érigeait les statues des citoyens qu'on voulait honorer d'une façon particulière [2]. Sur ce troisième côté règne un second portique auquel les inscriptions donnent le nom de portique d'Attale [3]. Une troisième construction longue, dont un portique surmontait peut-être aussi le sommet, ferme, à l'est du gymnase, le quatrième et dernier côté de l'esplanade.

Aux monuments qui décoraient celle-ci, se rattachent deux groupes annexes : c'est d'abord, à l'angle nord-est, le théâtre, dont la porte d'honneur s'ouvre sur l'extrémité orientale du portique d'Osbaras ; c'est ensuite, à l'angle sud-est, en arrière de l'odéon, une terrasse triangulaire qui porte trois temples. De ces temples, l'un, bâti sur l'isthme qui unit la terrasse à l'esplanade, est un temple d'Artémis. On ne sait à quels dieux étaient consacrés les deux autres. Ils se dressent sur le devant de la terrasse, au bord des ravins, dans un site splendide d'où le regard s'étend jusqu'aux eaux bleues du golfe d'Adalia. Le plus grand de ces temples anonymes est périptère, d'ordre ionique, avec six colonnes de façade ; le plus petit était probablement d'ordre corinthien.

Dans l'angle que le côté occidental de l'odéon forme avec le côté méridional de l'esplanade, à l'extrémité d'une longue terrasse dont l'autre bout supporte un palais, gisent, sous des flots de broussailles, les ruines de plusieurs sanctuaires. Il y avait là, comme les inscriptions nous l'apprennent, un temple de Zeus Solymien, un temple de Gè Karpophoros, un oracle d'Apollon [4].

1. Sur Termesse : Spratt et Forbes, *Travels in Lycia*, t. I, 1847, p. 232-241 ; Schœnborn, *Der Zug Alexanders*, 1848, p. 5-7 ; Ritter, *Klein-Asien*, t. II, 1859, p. 768-786 ; G. Hirschfeld, *Monatsb. Akad. Berlin*, 1874, p. 718-720 ; Lanckoronski, *Les villes*, t. II, 1893, p. 23-126.
2. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 210, n° 34, l. 18-28.
3. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 209, n° 24, et l'inscription précédente.
4. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 53-55.

Sur la rampe dominée par le portique d'Attale, deux rues, parties de l'agora, descendent vers la dépression qui se creuse entre le quartier officiel et le quartier civil. La rue du sud, plus courte et plus abrupte, longe à mi-côte un temple d'Arès ; la rue du nord circule entre des bases de statues et des monuments à reliefs.

Une description du quartier civil avec ses maisons, ses rues, ses portiques et ses boutiques, nous entraînerait trop loin. Notons seulement que la place manquant de sources, on avait utilisé partout les crevasses du terrain calcaire pour y aménager des réservoirs, ὑδρεγδοχεῖα, où des canaux taillés dans le roc versaient les eaux de pluies et les eaux de neiges [1]. Mentionnons aussi un curieux monument funéraire, situé, non dans la nécropole proprement dite, mais à l'ouest du quartier nord, dans un angle formé par la montagne d'enceinte. Une conjecture ingénieuse, étayée sur des arguments vraisemblables, fait croire à Petersen que ce tombeau rupestre, remarquable par ses dimensions, son ordonnance et ses sculptures, est celui d'Alcétas, frère de Perdiccas et rival d'Antigone, mort en 319 à Termesse où ses partisans lui firent de splendides funérailles [2].

De Termesse, sans revenir sur le cas d'Ariassos indûment appelée Crétopolis, transportons-nous, avec l'expédition autrichienne, à Sagalassos [3]. Cette ville ne se dissimule pas, comme la précédente, au fond d'une cuvette encaissée. Elle surmonte un plateau bien en vue, isolé de toutes parts, sauf au nord où il s'appuie à la façade escarpée des contreforts méridionaux de l'Aghlasoun-Dagh. Ce plateau a la forme d'un T. La branche horizontale du T s'allonge en corniche, de l'est à l'ouest, au flanc de la montagne; la branche verticale descend en escalier vers le sud et se rattache par une crête étroite à un large cône abrupt que termine une terrasse et qui se dresse en avant de la ville comme une sentinelle. Ce mamelon conique est celui où les Sagalassiens, se jugeant mieux postés qu'entre leurs remparts mêmes, attendirent l'assaut d'Alexandrie [4].

Au nord de cette colline circulaire, qui paraît avoir servi de nécropole, trois groupes de ruines s'étagent sur la branche verticale du T. C'est d'abord, dans le quartier sud, un temple d'Antonin avec ses propylées. C'est ensuite, dans le quartier central, à l'ouest de l'agora, un temple d'Apollon Clarien, et, à l'est, un grand édifice en pierre où l'on peut reconnaître un gymnase. Le quartier sud était relié au quartier central par une rue bordée de portiques. Cette rue s'élevait en ligne droite jusqu'à un nymphéum auquel s'adossait un odéon. Parvenue au château d'eau, la rue tournait brusquement à l'est; puis, faisant un nouveau coude et reprenant sa direction première, elle gagnait le quartier nord.

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 61-63.
2. Diodore, XVIII, 47, 3 : « Λαμπρῶς ἐκήδευσαν. » Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 69-72.
3. Cf. Arundell, *A Visit to the seven Churches of Asia*, 1828, p. 132-144; Fellows, *A Journal written during an Excursion in Asia Minor*, 1838, p. 167-169; Hamilton, *Researches in Asia Minor*, t. I, 1842, p. 486-491; Ritter, *Klein-Asien*, t. II, 1859, p. 545-552; Davis, *Anatolica*, 1874, p. 158-176; Lanckoronski, *Les villes*, t. II, 1893, p. 131-167.
4. Arrien, *Anabase*, I, 28, 2 : « Τὸν λόφον τὸν πρὸ τῆς πόλεως. »

Là, on remarque, au sud-est, un marché carré, orné en son milieu d'un édicule circulaire à colonnes et à grilles, disposition qui se retrouve à Pergé, à Éphèse, à Pompeï, à Pouzzoles [1]. Sur la branche horizontale du T, signalons, à l'est, le théâtre; à l'ouest, une basilique. Quelques chiffres donneront une idée de la pente suivant laquelle la ville s'exhausse. Dans le quartier sud, le temple d'Antonin est à 1,633 mètres d'altitude; le nymphéum, dans le quartier central, est à 1,660 mètres; le marché, dans le quartier nord, à 1,682; le théâtre, sur la corniche, à 1,723.

On ignore quel nom indigène portait Cremna, avant d'avoir reçu des Grecs l'appellation d'Escarpée [2]. Mais il est probable que le mot Κρῆμνα fut choisi par assonance et que la substitution du terme hellénique au vocable pisidien s'opéra dans les mêmes conditions qu'à Ancyre, où le nom primitif Ἄγγαρα = Stathme, après être devenu dans la bouche des Grecs Ἄγκυρα = Ancre, reparut, presque textuellement, avec les Turcs, sous la forme Angora [3]. Peut-être le nom primitif de Cremna se retrouve-t-il de même dans le mot turc Ghirmé [4].

Ghirmé occupe le bord d'un plateau qui domine à l'est, de haut et de loin, la vallée du Kestros [5]. Un sentier, qui part du village, mène au fleuve. A l'extrémité septentrionale du plateau se hérisse un escarpement abrupt : c'est l'acropole de Cremna. Elle est à une heure de Ghirmé, vers le nord-ouest. Du côté opposé à l'acropole, la bande méridionale du plateau s'appuie au Ghirmé-Dagh, qui nous a paru être le Climax de Polybe.

Cremna ne ressemble ni à Sagalassos, ni à Termesse. Elle ne se cache pas, comme celle-ci, dans un creux de roches; elle ne se projette pas en corniche, comme celle-là, au flanc d'une montagne. Elle fait plutôt songer aux mamelons rudes, couronnés de plates-formes, sur lesquels sont bâties les villes pamphyliennes, Sillyon, Pergé, Aspendos. La hauteur isolée, que surmontent ses ruines, rappelle un peu, par sa configuration, « la tête et le cou d'un aigle qui volerait vers l'est » [6]. Sauf à l'ouest, où elle s'incline en pente douce et s'en va joindre insensiblement la plaine, cette colline tombe de toutes parts en gradins brusques. Au nord, les assises du tertre ont jusqu'à 110 mètres d'épaisseur.

Je crois avoir démontré plus haut que la ville des Crétois de Polybe et de Diodore est identique à Cremna. Le récit que nous fait ce dernier historien de la bataille livrée par Antigone à son rival Alcétas répond de la manière la plus heureuse à la topographie du canton de Ghirmé. Il n'est pas sans intérêt de montrer à quel point cette relation est étroite, puisque c'est là un argument de plus en faveur de notre opinion.

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 149.
2. Zosime, I, 67 : « Κρῆμναν πόλιν ἐν ἀποκρήμνῳ τόπῳ κειμένην. »
3. Radet, *La Lydie et le monde grec*, p. 101, n. 1.
4. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 168.
5. Sur Cremna : Arundell, *Discoveries in Asia Minor*, 1834, t. II, p. 60-85; Waddington, *Voyage numismatique en Asie-Mineure*, 1853, p. 98-101; Ritter, *Klein-Asien*, t. II, 1859, p. 552-558; Davis, *Anatolica*, 1874, p. 183-193; G. Hirschfeld, *Monatsb. Akad. Berlin*, 1879, p. 306; Lanckoronski, *Les villes*, t. II, 1893, p. 168-181.
6. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 169.

Antigone, vainqueur d'Eumène, veut en finir avec les Perdiccaniens (320 av. J.-C.). Il quitte la Cappadoce et par une marche forcée de deux mille cinq cents stades il atteint la ville des Crétois. A l'insu de l'ennemi qui ignore sa présence, il occupe quelques hauteurs et positions fortes, ἀκρολοφίας τινὰς καὶ δυσχωρίας [1], c'est-à-dire, puisqu'il arrive du nord, la partie septentrionale du plateau de Ghirmé, celle qui est, conformément au texte, d'un accès particulièrement difficile et sur laquelle s'étagent les rochers de l'acropole. Du reste, un peu plus bas, Diodore appelle ce poste la « crête », ἀκρώρειαν [2], expression qui s'applique remarquablement à l'éminence de Cremna. Prévenu de ce qui se passe, Alcétas accourt. Comme il vient de Termesse, son armée s'adosse nécessairement au Ghirmé-Dagh. Il a en face de lui, à droite, les forces concentrées dans l'acropole, à gauche, celles qui s'échelonnent en avant des gorges par où débouchent les chemins du nord. A ces dernières troupes, dont Antigone s'est réservé le commandement, Alcétas oppose sa phalange que dirigent Attale, Docimos et Polémon. Pour lui, comme la clef du champ de bataille lui paraît être l'acropole, il en tente l'assaut, avec ses hypaspistes, les pages de sa garde et les Pisidiens auxiliaires. Mais tandis qu'il exécute cette manœuvre, Antigone, à la tête de six mille cavaliers, charge la phalange, de manière à couper en deux l'armée ennemie et à séparer les troupes légères d'Alcétas de la grosse infanterie de ses lieutenants. La charge réussit. A cette vue, l'aile gauche d'Antigone, s'élançant de l'acropole, se rue en masse sur la colonne d'Alcétas et la met en déroute. Cernés de toutes parts, Alcétas et les siens se voient dans un extrême péril. Néanmoins, grâce à des efforts désespérés et au prix de pertes énormes, ils réussissent à se frayer une retraite jusqu'à la phalange. C'est alors qu'Antigone, pour achever la victoire, ébranle toute son aile droite et fait donner ses éléphants. Attaquée de front par eux, entamée de flanc par la cavalerie, écrasée par le choc de quarante mille fantassins, la phalange cède, se rompt, se disloque. Tout fuit. Alcétas se réfugie à Termesse.

Dans ce récit de bataille, il y a lieu de noter : 1° à l'est, une acropole, ἀκρολοφία, ἀκρώρεια, malaisément abordable, mais d'où cependant un corps de cavalerie, attaqué par des forces venant de Termesse [3], peut exécuter une charge [4], ce qui suppose vers le sud-ouest une sorte de glacis se reliant à la plaine ; 2° à l'ouest, des ondulations de terrain, ὑπερδέξιοι τόποι [5], assez larges pour qu'Antigone y déploie sa troupe d'éléphants et la masse de son infanterie, assez hautes pour que les forces groupées le long de leurs pentes aient un avantage marqué sur des adversaires montant des parties basses du plateau [6]. L'état des lieux, autour de Ghirmé, est tellement conforme aux données de Diodore que l'hésitation n'est pas possible : c'est là qu'Antigone a vaincu Alcétas, et comme la

1. Diodore, XVIII, 44, 2.
2. Diodore, XVIII, 44, 3.
3. Diodore, XVIII, 44, 3.
4. Diodore, XVIII, 44, 5.
5. Diodore, XVIII, 45, 1.
6. L'aile droite d'Antigone est victorieuse parce qu'elle a, outre la supériorité du nombre, celle de la position : τὴν στάσιν ὑπερδέξιον ἐχόντων (Diodore, XVIII, 45, 2) ; l'aile gauche triomphe pour le même motif : τῇ δυσχωρίᾳ τῶν τόπων πλεονεκτοῦντες (XVIII, 44, 5).

ville des Crétois était à proximité du champ de bataille, on appliquera ce nom aux ruines qui sont connues d'autre part pour être celles de Cremna[1].

Quand on entrait à Cremna par la porte de l'ouest, une rue bordée de portiques conduisait à une grande place centrale où s'élevait un groupe de trois bâtiments contigus. Ces trois bâtiments sont : au sud, le forum de Longus; au nord de ce forum, une basilique; à l'ouest de cette basilique, une exèdre. Près de l'exèdre, à l'angle nord-ouest de la place, un nymphéum s'adossait à un vaste réservoir. Entre le forum de Longus et un second forum, situé au nord-est de l'autre, court obliquement une large dépression de terrain où se trouvait le gymnase. Le théâtre est creusé dans la banquette rocheuse qui forme la bordure méridionale de la dépression. Çà et là, sur l'escarpement, on reconnaît les débris de huit ou neuf temples; mais l'identité de ces divers sanctuaires n'a pu être établie.

Selgé, comme Termesse, se cache dans un creux de montagnes[2]. Lorsqu'on s'y rend par le sud-est, comme l'ont fait Schœnborn et Hirschfeld, Petersen et Lanckoronski, comme nous l'avons fait nous-même[3], on gravit d'abord, pendant trois heures, un sentier montueux qui part du pont d'Olouk, sur l'Eurymédon, et qui serpente en corniche au bord d'abîmes grandioses. Puis, soudain, on s'engage dans une trouée qui s'ouvre entre deux hauteurs et l'on aperçoit avec étonnement une plaine fertile dont l'aire, unie comme un lac, s'allonge en ellipse du levant au couchant. Une clôture de mamelons enveloppe cette plaine. Le village de Sürk est bâti sur les rampes du nord-est; les ruines de Selgé occupent les collines occidentales. Par delà cette première enceinte, se dresse une seconde barrière, formidable, de pics superbes, qui se groupent autour de la masse centrale du Boz-Bouroun, élevée de 2,600 mètres.

Il y avait à Selgé deux villes : la ville haute et la ville basse. La ville haute couvre trois collines disposées en triangle, au nord, au sud et à l'ouest. Un plateau en contre-bas relie la colline du nord à celle du sud et décrit pour les joindre, une sorte de croissant dont les pointes dominent d'assez haut la faucille médiane. La troisième colline, celle de l'ouest, s'appuie à la partie convexe du plateau. Dans son ensemble, la ville haute affecte la forme d'un Y dont la fourche est renversée du côté du levant. Bien que la triple acropole de Selgé soit de toutes parts abrupte, surtout à l'ouest et au sud-ouest, dans la direction d'une petite rivière qui descend du Boz-Bouroun, cependant une ligne de puis-

1. Polyen, IV, 6, 7, dans son récit de la bataille de Crétopolis, se sert des mots ἐν αὐλῶνι. Or, αὐλών signifie ravin, vallon creux entre deux montagnes. L'expression convient merveilleusement au site de Cremna.

2. Cf. Schœnborn, *Tagebuch*, 1842, p. 91; Daniell ap. Spratt et Forbes, *Travels in Lycia*, t. II, 1847, p. 22-31; Ritter, *Klein-Asien*, t. II, 1859, p. 505-518; G. Hirschfeld, *Monatsb. Akad. Berlin*, 1875, p. 134-140; Lanckoronski, *Les villes*, t. II, 1893, p. 182-195.

3. J'ai visité Selgé en avril 1885, avec mon camarade P. Paris, au cours d'un voyage en Caramanie. Une relation de ce voyage, soumise à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a été l'objet d'un rapport lu par M. Henri Weil dans la séance du 17 décembre 1886. Quelques pages de mon récit étaient consacrées à la description des ruines de Selgé.

santes murailles ajoutait encore à la force naturelle de la position. Ce rempart, dans ses assises les plus anciennes, est constitué par d'énormes blocs de brèche, longs de 3 mètres sur 0m,50 d'épaisseur. Il était flanqué de tours dont les bases, par endroits, subsistent. Une porte, que protégeait à l'est une de ces tours, est encore visible dans la section la plus méridionale des fortifications.

Au cours du récit dont nous avons fait plus haut l'analyse, Polybe donne quelques indications précieuses sur la topographie de Selgé. Vaincus à Pednélissos, les Selgiens se réfugient dans leur ville, où Garsyéris les investit. Des pourparlers s'engagent. A leur faveur, Achæus, qui a rejoint son lieutenant, machine un coup de main. Tandis que les assiégés, réunis en assemblée générale, délibèrent sur les propositions qui leur sont faites, le dynaste, avec la moitié de ses forces, marche contre la cité. Le reste des troupes, sous le commandement de Garsyéris, se dirige vers un temple de Zeus, le Kesbédion, qui dominait heureusement la ville et lui servait de citadelle[1]. Mais un chevrier voit ce qui se passe; il jette l'alarme; les uns courent au Kesbédion; les autres grimpent aux forts. Garsyéris, trouvant le Kesbédion gardé, se retire; Achæus cherche à enlever une des portes, échoue et rentre au camp.

Par Kesbédion faut-il entendre uniquement le temple de Zeus? La mission Lanckoronski applique le nom à tout un quartier. Je me range à cette interprétation. Examiné de près, le texte de Polybe la confirme[2]. Petersen estime aussi, et son opinion me paraît incontestable, que le Kesbédion est la colline de l'ouest. Cette colline, située un peu à l'écart, ne participait évidemment pas, dans la même proportion que les autres, au mouvement de la cité. Or, le Kesbédion, si l'on en juge par la narration de tout à l'heure, se distinguait de la ville propre et se trouvait dans un certain état d'isolement. Au reste, la colline de l'ouest est couronnée par deux temples, dont le plus petit, au sud, semble avoir été un sanctuaire d'Artémis, dont le plus grand, d'ordre ionique, est probablement le temple de Zeus qui servait de citadelle.

On notera qu'Achæus, pour assaillir la ville proprement dite, prend les devants[3], d'où il résulte que le général en chef avait plus de chemin à faire entre le camp et la ville que son stratège n'en avait à parcourir entre le camp et le Kesbédion. D'autre part, quand l'alarme est jetée par le chevrier dans l'assemblée publique, les citoyens, pour barrer la route aux agresseurs, se précipitent vers le Kesbédion, d'où il suit que le Kesbédion se trouvait entre le centre de la ville et les montagnes qui masquaient l'ennemi. Ces divers détails ne s'ex-

1. Polybe, V, 76, 2 : « Τοῦτο δ' ἐστὶ μὲν Διὸς ἱερόν, κεῖται δ' εὐφυῶς κατὰ τῆς πόλεως· ἄκρας γὰρ λαμβάνει διάθεσιν. »

2. La racine *kesb* ou *kasb* se retrouve dans Κά-κασβος, nom de dieu à Telmesse (Petersen et Luschan, *Reisen in Lykien*, p. 3); dans Κασβωλλις, nom d'homme à Halicarnasse (Haussoullier, *B. C. H.*, t. IV, 1880, p. 316); dans Χασβώταρος, nom de lieu à Mylasa (Le Bas et Waddington, *I. A. M.*, n° 425) : dans Χασβία, nom propre en Lycaonie (Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 13). Cette racine me semble avoir la même signification que le latin *caput* ou le français *chef*. Dans Κεσβέδιον (= Κεσβε-Διός?), je vois une expression analogue à Λύκου κράνος (cf. plus haut, p. 186). Avec la racine *kesb*, comme avec le mot κράνος, il s'agit d'un monticule et non d'un monument.

3. Polybe, V, 76, 2 : « Προέβαινε πρὸς αὐτὴν τὴν πόλιν. »

pliquent, comme l'a très finement observé Petersen[1], qu'à deux conditions : l'une est que le Kesbédion soit identique à la colline de l'ouest; l'autre est que l'assaillant vint, non par l'est, des bords de l'Eurymédon, mais par l'ouest, de derrière les contreforts inférieurs du Boz-Bouroun. En conséquence, Pednélissos, d'où Garsyéris s'avance pour diriger le siège, ne saurait être cherchée au sud-est de Selgé : elle se trouvait nécessairement dans le pays qui s'étend à l'ouest du Boz-Bouroun. C'est là un argument de plus en faveur de l'emplacement que nous lui avons assigné.

Terminons la description de la haute ville. Deux aqueducs, alimentés par les eaux du Boz-Bouroun, desservaient, l'un, la colline de l'ouest, l'autre, la colline du nord. Sur la colline du sud, je ne vois d'intéressant à signaler qu'une église et l'agora. Entre la colline du nord et celle du sud, au point de jonction des trois branches de l'Y renversé, s'allonge, dans le sens du méridien, un vaste portique dont les soubassements reposent sur un rang d'arches. Cette galerie voûtée, qui s'appuie au flanc du plateau, regarde la basse ville.

Celle-ci semble n'avoir jamais eu de remparts. Elle comprend tout l'intérieur de la fourche que déterminent, en se réunissant, la colline du nord et celle du sud. Au pied de cette dernière, sur le versant septentrional, on remarque un édifice en ruines qui offre tous les caractères d'un nymphéum. Sur le versant opposé de la hauteur d'en face s'allonge le stade, auquel succède immédiatement, vers le nord-est, la masse considérable du théâtre.

Telles sont les villes dont l'expédition autrichienne a étudié la topographie.

II

Si de la géographie du pays on passe à son histoire, une première question se pose : à quelle race appartenaient les Pisidiens? Nul, avant Xénophon[2], ne les mentionne. Seraient-ils arrivés tard en Asie Mineure, vers les débuts de l'époque classique? C'est bien peu vraisemblable. On est beaucoup plus fondé à croire que dès la plus haute antiquité ils figurèrent dans la péninsule, mais sous une autre qualification. Le fait s'est produit ailleurs qu'en Pisidie. Par exemple, les riverains de l'Hermus, appelés Méoniens par Homère, cessèrent d'imposer leur nom à la contrée, quand une tribu nouvelle, celle des Lydiens, les eut remplacés à la tête du groupe dont ils étaient respectivement issus[3]. Les Pisidiens, pas plus que les Lydiens, ne se trouvent cités dans l'*Iliade* : ce que le poème connaît sur les frontières de la Lycie, ce sont les Solymes, que combattent Bellérophon et son fils Pisandre[4]. Il se pourrait donc que les Solymes et les Pisidiens ne fussent, à l'exemple des Méoniens et des Lydiens, que

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 186.
2. Xénophon, *Anabase*, I, 2, 1; I, 9, 14; II, 5, 13; III, 2, 23.
3. Radet, *La Lydie et le monde grec*, p. 58-60.
4. Homère, *Iliade*, VI, v. 184 et 204.

deux clans frères ayant tour à tour excercé l'hégémonie et tour à tour désigné l'ensemble de la nation[1].

Quant à découvrir le moment où s'éclipsa la puissance des Solymes, c'est un problème qu'on n'a aucune chance de résoudre si l'on ne détermine d'abord avec exactitude l'habitat géographique de la tribu. Pour Strabon, les Solymes habitaient le pays de Termesse. En effet, dit-il, « la hauteur qui domine l'acropole de Termesse s'appelle mont Solyme et ce même nom de Solymes est porté par les Termessiens. On montre de plus dans le voisinage le *Retranchement de Bellérophon* et le *Tombeau de Pisandre*, fils du héros, tué en combattant les Solymes[2]. » A ces traditions s'ajoute le témoignage des monnaies de Termesse, sur lesquelles on voit figurer ΖΕΥϹ ϹΟΛΥΜΕΥϹ et le héros ϹΟΛΥΜΟϹ, Zeus Solymien tenant à la main une statue de la Victoire, le héros Solymos assis sur un grand siège, en armes et casqué[3]. Le culte de Zeus Solymien est très souvent mentionné dans les inscriptions[4]; c'est au trésor de ce dieu qu'étaient payées les amendes encourues pour violation de sépulture[5]. S'il ne faut voir dans les mythes relatifs à Bellérophon et à Pisandre que des fables imaginées par le patriotisme local, en revanche, le nom du mont Solyme, le culte de Zeus Solymien et celui du héros Solymos doivent nous faire accepter comme véridique la prétention des Termessiens à descendre des Solymes d'Homère[6].

Cela étant, le seul fait historique, à moi connu, qui ait pu amener l'écrasement des Solymes, est l'apparition des Lydiens dans la région du Gulik-Dagh. On sait par Strabon que ces derniers s'établirent en Cabalide, notamment à Cibyra[7]; on sait en outre par Hérodote qu'ils subjuguèrent la Pamphylie, au temps de Crésus[8]. Pour aller de Cibyra au golfe pamphylien, ils durent nécessairement forcer le Gulik-Boghaz et se trouver en conflit avec les Solymes de Termesse. Ils ne pouvaient tolérer à aucun prix que cette ville, maîtresse des gorges par où passe la route transversale du centre, demeurât en des mains hostiles ou simplement douteuses. C'est donc entre 560 et 550, époque où, pour garantir les caravanes de Sardes, des colonies lydiennes et des postes lydiens jalonnèrent la grande voie commerciale de la Propontide à la Pamphylie, que l'on placera, en toute vraisemblance, l'anéantissement des Solymes.

D'après quelques sources, les Solymes seraient identiques aux Cabaléens[9]. Il faut entendre par là qu'à une certaine date la domination des Solymes rayonna sur tout ce qui fut la Cabalide, et en effet leur langue était parlée à Cibyra, concurremment avec celle des Lydiens, qui, selon notre hypothèse, les avaient

1. Pline, *Histoire naturelle*, V, 24 : « Pisidae, quondam Solymi appellati. »
2. Strabon, XIII, 4, 16.
3. Le Bas et Waddington, *I. A. M.*, n° 1202; Head, *Hist. numorum*, p. 594.
4. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 211, n° 39; p. 212, n°s 41 et 48 ; p. 214, n° 57; p. 217, n° 78; p. 218, n°s 80 et 85; p. 220, n° 93.
5. Franz, *C. I. G.*, t. III, 4366 *k* et *q*.
6. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 3.
7. Strabon, XIII, 4, 17. Cf. Radet, *La Lydie et le monde grec*, p. 222.
8. Hérodote, I, 28.
9. Strabon, XIII, 4, 16.

dépossédés[1]. Suivant d'autres témoignages, les Solymes d'Homère auraient ultérieurement porté le nom de Milyens[2]. Cela veut dire que les Milyens occupèrent à un moment donné le pays des Solymes. Effectivement, au siècle d'Hérodote, les Solymes, en tant qu'État, ont disparu. A leur place, nous trouvons les Milyens qui sont rangés, entre les Lyciens et les Pamphyliens, dans la satrapie de Yaouna[3]. Ils participent à l'expédition de Xerxès contre Athènes[4], et il est visible qu'ils sont alors la tribu éponyme de la nation. A la fin du vᵉ siècle, une peuplade jusque-là obscure, celle des Pisidiens, s'illustre par sa résistance aux Perses. Ces Pisidiens luttent avec tant de vaillance et se montrent si redoutables que Cyrus le Jeune s'attire une véritable gloire en combattant contre eux[5]. Peut-être la Pisinda de Ptolémée[6], à supposer qu'il ne faille pas la confondre avec l'Isinda de Strabon et des médailles, marque-t-elle le foyer primitif du clan. En tout cas, il y eut, à n'en pas douter, une tribu strictement pisidienne, qui, après être demeurée longtemps silencieuse dans ses montagnes, finit par y acquérir un tel renom que le terme de Pisidie s'appliqua bientôt à tout le pays circonvoisin.

Aux diverses tribus mentionnées par les textes grecs, on doit joindre, croyons-nous, les Shakalasha, identiques, comme l'a très justement supposé Maspero, aux habitants de Sagalassos[7]. Les Shakalasha envahirent l'Egypte à deux reprises, une première fois sous Minephtah Iᵉʳ, une seconde sous Ramsès III[8]. En somme, toute la partie du Taurus qui s'étend des frontières lyciennes à la bordure orientale du bassin de l'Eurymédon fut occupée, de temps immémorial, par un grand peuple dont les Sagalassiens, les Solymes, les Milyens et les Pisidiens constituaient les fractions essentielles. A l'époque de la XIXᵉ et de la XXᵉ dynastie, ce sont les Sagalassiens qui exercent la prépondérance; dans l'*Iliade*, la suprématie est passée aux Solymes; ceux-ci, au milieu du viᵉ siècle, font place aux Milyens; vers 408, date à laquelle Cyrus le jeune devient caranos ou vice-roi d'Asie Mineure, les Pisidiens entrent brusquement en scène et dès lors il est surtout question d'eux.

Le caractère ethnique du groupe ne se détermine pas sans difficulté. Un poète contemporain d'Hérodote, Chœrile de Samos, énumérant les peuples qui suivirent Xerxès dans son expédition, cite une tribu dont les hommes avaient la tête crasseuse, les cheveux coupés en rond et, sur le crâne, en guise de casques, des peaux enlevées à des fronts de chevaux et durcies à la fumée. Ces étranges soldats parlaient le phénicien et habitaient les monts Solymes, dans le voisinage d'un large marais[9]. Nombre d'érudits, s'appuyant sur ce passage, ont voulu

1. Strabon, XIII, 4, 17.
2. Hérodote, I, 173, 1; Strabon, XIV, 3, 10.
3. Hérodote, III, 90, 1.
4. Hérodote, VII, 77, 2.
5. Xénophon, I, 9, 14.
6. Ptolémée, V, 5, 6.
7. Maspero, *Revue critique*, t. IX, 1880, p. 110.
8 Maspero, *Histoire ancienne*, 4ᵉ éd., p. 256 et 267.
9. Chœrile de Samos ap. Josèphe, *Contre Apion*, I, 22, éd. Didot, t. II, p. 353 :

Τῶν δ' ὄπιθεν διέβαινε γένος θαυμαστὸν ἰδέσθαι,
γλῶσσαν μὲν Φοίνισσαν ἀπὸ στομάτων ἀφιέντες,

rattacher les Solymes d'Asie Mineure à la famille sémitique[1]. Mais Petersen démontre clairement que les Solymes de Chœrile n'ont rien de commun avec ceux d'Homère[2]. Ils sont identiques aux Éthiopiens orientaux d'Hérodote. En effet, ces Éthiopiens du Levant, voisins des Indiens en compagnie desquels ils servaient, figurent dans l'armée du Grand Roi avec l'accoutrement spécial que le poète samien prête aux Solymes : comme ces derniers, ils se coiffaient de peaux arrachées à des fronts de chevaux ; la crinière de la bête formait queue sur le cou et les oreilles se tenaient droites en manière d'aigrettes ; au lieu de boucliers, ils brandissaient des cuirs de grues[3]. Leur chevelure n'était pas crépue comme celle des Éthiopiens de la Libye, au sud de l'Égypte ; elle était lisse. Ils ne parlaient pas non plus la même langue que les Éthiopiens proprement dits[4]. Quand on rapproche les détails fournis par Chœrile des traits relatés par Hérodote, la concordance de ces informations, comme aussi leur particularité, prouve que les Éthiopiens orientaux et les Solymes phéniciens ne forment, sous des étiquettes différentes, qu'un seul et même peuple.

Ce texte écarté, rien ne s'oppose plus à ce que les Solymes d'Asie Mineure soient considérés comme étant de même souche que leurs voisins. Ils proclamaient eux-mêmes cette consanguinité. Dans une inscription curieuse, les Termessiens se disent les parents, συγγενεῖς, des Cariens de Mylasa[5]. Cette assertion paraît fondée. La langue et la religion des Pisidiens offrent de telles analogies avec les idiomes et les cultes des autres populations établies dans le sud-ouest de la péninsule qu'il est impossible de ne pas croire à l'existence, chez toutes, d'un fond primitif commun. Quelques faits suffiront à le démontrer.

Homère donne aux Solymes le surnom d'illustres : Bellérophon combat les illustres Solymes, Σολύμοισι μαχήσατο κυδαλίμοισιν[6]. L'épithète κυδάλιμοι n'est, à mon avis, qu'une transcription hellénique du mot pisidien Σόλυμοι. Ce dernier terme dérive en effet, à ce qu'il semble, de la même source que le substantif grec σέλας, lueur, feu, éclair. Je retrouve de part et d'autre le radical *sel*, *sil* ou *sol*, désignant tout ce qui brille et par suite tout ce qui se voit de loin. Ce monosyllabe, particulièrement apte à qualifier la cime des monts, les pics luisant de neiges, les acropoles dominant toute une contrée, entre en composition dans une infinité de vocables géographiques. Dans l'*Odyssée*, l'expression Σόλυμα ὄρεα s'applique au Taurus[7]. A Termesse, la plus haute crête du Gulik-Dagh s'appelait Σόλυμος λόφος[8]. Selyon est le nom que portait à l'origine, en Pam-

ᾤκεον δ' ἐν Σολύμοις ὄρεσι πλατέῃ ἐπὶ λίμνῃ ·
αὐχμαλέοι κορυφάς, τροχοκουράδες, αὐτὰρ ὕπερθεν
ἵππων δαρτὰ πρόσωπ' ἐφόρευν ἐσκληκότα καπνῷ.

1. Movers, *Die Phönizier*, t. I, p. 15 ; Ritter, *Klein-Asien*, t. II, p. 733 ; Duncker *Gesch. des Alterthums*, 4e éd., t. I, p. 391 ; Renan, *Hist. des langues sémitiques* 5e éd., t. I, p. 50.
2. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 5 sqq.
3. Hérodote, VII, 70, 2.
4. Hérodote, VII, 70, 1.
5. Le Bas et Waddington, *I. A. M.*, no 358.
6. Homère, *Iliade*, VI, v. 184.
7. Homère, *Odyssée*, V, v. 283, et la discussion de Petersen ap. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 6-7.
8. Strabon, XIII, 4, 16.

phylie, le formidable escarpement de Hassar-Keuï[1]. Dans la vallée supérieure de l'Eurymédon, près de Kiesmé, un décret honorifique, provenant des ruines d'un autre château fort, nous a fourni l'ethnique Σιλλυέων[2]. En Ionie, Sillyos, dont le village turc de Tchikli conserve le nom[3], occupait sur les rampes occidentales du Sipyle, au flanc du Zartlan-Qaïa ou Rocher-des-Hyènes, une position magnifique d'où l'on découvre tout le golfe de Smyrne. Si notre étymologie est juste, Syllion de la Cibyratide, l'une des citadelles du tyran Moagète[4], doit être cherchée parmi les hauteurs fortifiées qui hérissent la plaine de Khorsoum. De même, Selybria, en Pamphylie ou en Thrace, répond à l'expression « ville de l'éminence »[5]; elle se placera donc, comme Sélinous, l'un des promontoires de la Cilicie Trachée[6], sur quelque aspérité rocheuse. Citons encore, dans le même ordre d'idées, Solygéios, colline proche de Corinthe[7]. D'après les exemples qui précèdent, on sera en droit de traduire le mot « Solymes » par « Éminents ». Cet adjectif, qu'on le prenne au propre ou au figuré, rend bien le sens de Σόλυμοι.

Un terme fréquemment employé dans l'onomastique pisidienne est le radical *sindh* qui en sanscrit veut dire fleuve. On connaît, en Cibyratide, une Sinda dont le territoire était arrosé par le Caularis: en Milyade, une Isinda, qui se trouvait sur le bord de la rivière Taurus, et une Sindaunda, près de laquelle coulait un affluent de ce dernier cours d'eau[8]. La Lycie possédait une Sindia[9], dont le site est inconnu, et une Isinda, qui était voisine d'Aperles[10]. Il y avait en Carie, outre un fleuve Indus[11], des localités du nom de Sindessos et de Sindata[12]. Le mot Πισίδης est de même provenance que les précédents. Georges Meyer rapproche en effet la racine *pis* du sanscrit *pish, pinashti*, qui signifie broyer, presser, fouler, en latin *pinso*, d'où *pistor*, celui qui pile le grain[13]. Quant au suffixe ιδης, il me paraît identique au grec ἴδη, vallon boisé dans les montagnes. Le « Pisidien » serait donc, comme le « Solyme », un homme qui habite les sommets, *tritor saltuum*, un montagnard. Dans le mot Termesse, on

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 69.
2. Radet, *Revue archéologique*, t. XVI, 1890, p. 209-210.
3. Fontrier, *B. C. H.*, t. XVI, 1892, p. 403. Cf. Radet, *La Lydie et le monde grec*, p. 323.
4. Polybe, XXII, 17, 11; Tite-Live, XXXVIII, 14; Radet, *Revue archéologique*, t. XVI, 1890, p. 209.
5. Bria est un mot thrace qui signifie ville (Nicolas de Damas, *F. H. G.*, t. III, p. 379, fr. 45; Strabon, VII, 6, 1; Radet, *La Lydie et le monde grec*, p. 52).
6. Forbiger, *Alt. Geographie*, 2e éd., t. II, p. 279.
7. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 2, n. 3. Petersen, *loc. cit.*, se demande s'il y a une parenté entre les mots ci-dessus mentionnés et Solmissos, nom d'une montagne près d'Éphèse (Strabon, XIV, 1, 20), Salmacis, nom d'un quartier d'Halicarnasse (Haussoullier, *B. C. H.*, t. IV, 1880, p. 319), Salmoné, nom d'une ville de la Pisatide (Strabon, VIII, 3, 31). Je ne le crois pas.
8. Voir plus haut, p. 196 et 198.
9. Étienne de Byzance, s. v. Σινδία.
10. Waddington, *Voyage numismatique*, p. 89-90; Le Bas et Waddington, *I. A. M.*, n° 1290.
11. Tite-Live, XXXVIII, 14; Pline, *Histoire naturelle*, V, 29, 1.
12. Étienne de Byzance, s. v. Σινδησσός. Hauvette et Dubois, *B. C. H.*, t. V, 1881, p. 107.
13. G. Meyer, *Die Karier*, ap. Bezzenberger, *Beiträge zur Kunde der indo-germanischen Sprachen*, t. X, 1886, p. 197.

retrouve de même le substantif hellénique τέρμα, borne, limite, frontière[1]. Au reste, Petersen a dressé la liste des noms propres pisidiens qui se reproduisent, avec ou sans altérations, dans les autres dialectes du midi de la péninsule[2], et il résulte clairement de ce tableau que toute la masse du Taurus occidental, depuis les rives de l'Archipel jusqu'au steppe lycaonien, fut occupée de très bonne heure par des populations congénères[3].

L'étude des cultes conduit à des conclusions identiques. Il existait en Pisidie des dieux indigènes, θεοὶ ἐνόριοι [4], des dieux nationaux, θεοὶ πισιδικοί [5], dont Petersen montre la parenté avec les grandes divinités cariennes. Le plus important de ces dieux est Zeus Solymien. C'est à la fois un dieu adoré sur les hauteurs et un dieu guerrier, un dieu réunissant les attributs de Zeus et d'Arès, absolument comme le Zeus Stratios de Mylasa, qu'on surnommait « Labraundos » à cause de la bipenne, λάβρυς, dont il était armé[6].

Un second dieu, Sozon, dont nous possédons un grand nombre de bas-reliefs accompagnés de dédicaces[7], est représenté à cheval, tenant soit la double hache, comme Zeus Stratios, soit une massue ou un épieu. Il changeait de nom suivant les localités. A Telmesse en Carie, il s'appelait Kakasbos[8], ce qui paraît signifier le « supérieur » ou le « chef »[9]; à Ormélé en Phrygie, on le désignait par l'épithète d'Horophylax, c'est-à-dire de protecteur des frontières[10]; ailleurs, on le confondait, tantôt, à cause de sa massue, avec Héraclès, tantôt, à cause de sa tête radiée, avec Hélios, tantôt, à cause de son cheval, avec Poseidon[11]. Le surnom de Λυκάβας, qu'il porte encore[12], permet de l'identifier au dieu Mên ou Lunus, puisque le sens vrai de λυκάβας est lune et non pas année[13]. Mais les divinités auxquelles il ressemble le plus sont d'une part Sabazios, d'autre part Zeus Osogos. Sabazios était adoré en Milyade sous les noms de Σαυάζιος et de Σάοαζος dont le grec Σώζων n'est, comme le suppose très justement Ramsay, qu'une transcription[14]. Osogos se ramène à la même racine que Sozon et Saoazos. C'était la divinité particulière de la tribu des Otorcondes, à Mylasa. Il avait

1. Le tout est de savoir si Τερμησσός est un mot grec ou un mot pisidien.
2. Petersen *ap.* Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 13.
3. Cf. Tomaschek, analysé par S. Reinach, ap. *Revue archéologique*, t. XXI, 1893, p. 90 : « Pisidiens, Lycaoniens, Cariens, Lyciens, comme le prouve leur onomastique, sont apparentés entre eux : les noms de lieux en ανδα, ινδα, ασσος, ησσος, ωσσος sont les traces de l'élément indigène dans le toponymie. »
4. Ramsay, *Revue archéologique*, t. XII, 1888, p. 220.
5. Franz, *C. I. G.*, t. III. 4380 *r*, *s*, *t*.
6. Le Bas et Waddington, *I. A. M.*, n° 361. Cf. Radet, *La Lydie et le monde grec*, p. 134 et 136.
7. Voir notamment Collignon, *Ex-voto au dieu cavalier*, ap. *B. C. H.*, t. IV, 1880, p. 291-295 et les pl. IX-X; Smith, *Reliefs representing the* θεὸς σώζων, ap. *J. H. S.*, t. VIII, 1887, p. 235 sqq., et les renvois bibliographiques de Petersen dans Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 9.
8. Petersen et Niemann, *Reisen in Lykien*, p. 3.
9. Voir plus haut, p. 205, n. 2.
10. Au lieu d'Ὁροφύλαξ, « protecteur des frontières », Ramsay lit Ὀροφύλαξ, « protecteur des montagnes ». La première leçon est préférable (Lanckoronski. *Les villes*, t. II, p. 9, n. 9).
11. Cf. les références dans Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 9, n. 10.
12. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 9.
13. Stengel, Λυκάβας, ap. *Hermes*, t. XVIII, 1883, p. 304-307.
14. Ramsay, *A. J. A.*, t. III, 1887, p. 362.

pour emblèmes l'aigle de Zeus, le trident, le crabe et le cheval de Poseidon, d'où le titre de Zénoposeidon, perpétuellement accolé dans les textes épigraphiques au mot indigène Osogos[1].

On le remarquera ici, avec M. Waddington, « dans les religions de l'Asie Mineure, le mot Zeus n'a pas le sens restreint qu'il a en Grèce; en Asie on trouve des Zeus solaires et lunaires, des Zeus dieux de la mer et de la guerre; et souvent la signification de ce mot ne paraît guère dépasser celle de *deus* en latin »[2]. Zeus Osogos en particulier ne saurait être enfermé dans une définition précise. Aux symboles que nous lui connaissons déjà, il faut joindre les rayons d'Hélios, si bien qu'on ne peut guère s'empêcher de voir en lui « une divinité toute-puissante régnant sur l'univers entier. »[3]. On invoquait de même Sabazios comme maître souverain de tout, παγκοίρανος[4]. Le Saoazos pisidien était, lui aussi, à l'origine, une sorte de Zeus universel que l'on assimila plus tard, lors de l'invasion des cultes helléniques, aux dieux les plus divers du panthéon grec : la multiplicité de ses attributs se prêtait à tous les syncrétismes.

En somme, lorsqu'on enlève aux religions du sud-ouest de la péninsule les parures et les formes dont la civilisation grecque les a revêtues, on met à nu chez toutes un type sensiblement identique. Cette parité des cultes est un argument de plus en faveur de la communauté des races. Toutefois, il y a une distinction à faire. En Carie, en Lycie et en Pamphylie, par suite de la situation maritime de ces contrées, des migrations, venues des côtes syriennes, ont, à plusieurs reprises, fortement altéré le caractère primitif de la population; en Lydie et en Phrygie, la grande voie continentale d'est en ouest a souvent livré passage à des conquérants étrangers, sortis de la Mésopotamie ou de la Cappadoce. La Pisidie, admirablement défendue par ses montagnes, à l'écart des courants d'invasion qui la longent, mais ne la traversent pas, est demeurée, beaucoup mieux que toute autre province d'Asie Mineure, à l'abri des infiltrations sémitiques.

Ce qu'on peut entrevoir du dialecte pisidien, de son génie propre et de ses règles constitutives, vient pleinement à l'appui des observations qui précèdent. Petersen note en lui un point d'une extrême importance : l'habitude, familière aux langues aryennes, de former organiquement des mots composés[5]. Le pisidien, comme le carien et le lycien, créait, au moyen de fusionnements et de métathèses, des noms qui se ressemblaient sans se confondre et qui, par suite, appliqués aux divers membres d'une même famille, permettait de distinguer les individus tout en ne laissant aucun doute sur la continuité de la filiation. Un exemple de cet enchaînement généalogique nous est fourni par deux inscriptions funéraires de Termesse, où il est question d'une certaine Mamastis qui

1. Sur cette question, voir Le Bas et Waddington, *I. A. M.*, nos 342, 361, 415, et les passages auxquels renvoie Petersen ap. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 8, n. 1.
2. Le Bas et Waddington, *I. A. M.*, n° 361.
3. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 8.
4. Boeckh, *C. I. G.*, t. II, 3791. Cf. Fr. Lenormant, *Sabazius*, ap. *Revue archéologique*, t. XXVIII, 1874, p. 300 sqq.
5. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 12.

compte au nombre de ses ascendants des Mamotasis et des Motasurgis : Μάμαστις Μαμωτάσιος τρὶς Μοτασούργιος[1].

D'autres traits méritent qu'on les signale. L'idiome pisidien aime à la fois les sons durs et les sons mouillés. Il recherche aussi bien les successions de consonnes que les accumulations de diphtongues et de triphtongues. Certains mots sont de véritables pâtées de voyelles. Exemples : Ἰαίη, à Selgé[2], Ἡουήιος, dans le district d'Anabura[3]; Οὐόουας, en Cibyratide[4]. Par contre, les consonnes doubles ou triples ne sont pas rares. Ainsi, nous relevons Βδ, dans Βδεύασις, à Trébenna[5]; Γδ, dans Γδαῖμος, à Sagalassos[6], dans Λόγβασις, à Selgé[7], et dans Ἰδαλώγβασις, à Termesse[8]; Κδ, dans Κδήδασις, à Termesse également[9]. Le groupe Στλ entre en composition dans l'ethniqueΤαστληδεύς, fourni par une inscription d'Erymna[10], et dans Ἐστλέγιυς, adjectif pisidien équivalant à Σελγεύς[11]. Sagalassos, dont le nom primitif semble avoir été Selgessos[12], dérive du même radical. De Stlege = Selgé, on rapprochera Estvedys = Aspendos.

Une dernière particularité de la langue pisidienne est le redoublement des syllabes. On se plaisait à répéter les sons : on disait Oas[13], Koas[14], Eilagoas[15], Pillakoas[16]. D'Olollos on tirait Molollos[17], et de Logbasis, Idalogbasis[18]. Les doublets étaient surtout nombreux, on l'a vu, dans la nomenclature géographique[19]. Ce n'était pas seulement d'un terme à l'autre que se reproduisaient les sons : une même syllable, répliquée au corps d'un mot, engendrait des noms comme Nana[20], Kakasbos[21], Koukouras[22]. En Lycaonie, ce système aboutissait à un parler enfantin, à une sorte de bégaiement. Là, nous relevons des vocables comme Οὔδδους et Δούδους, Δούδα, Δάδης, Κάκκις, Νίνει, Παππᾶς, Ταττᾶς[23]. Cette onomas-

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 227, n° 148. L'inscription 38, p. 211, porte, aux l. 2 et 3 : Μάμαστιν Μαμωτάσιος | δὶς Μοτασούργιος. Comme il n'y a pas concordance entre les deux textes, il faut supposer ou que le lapicide s'est trompé une des deux fois, ou qu'il a omis τρὶς dans l'inscription 38, à la fin de la l. 2, et δὶς dans l'inscription 148, à la fin de la l. 1.
2. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 245. n° 246.
3. Ramsay, *M. I. A.*, t. VIII, 1883, p. 74.
4. Bérard, *B. C. H.*, t. XVI, 1892, p. 439, n° 83. Cf. Petersen et Niemann, *Reisen in Lykien*, p. 166, n° 194.
5. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 236, n° 185.
6. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 239. n° 201.
7. Polybe, V, 74, 4 sqq.
8. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 208, n° 10.
9. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 215, n° 61.
10. G. Hirschfeld, *Monatsb. Akad. Berlin*, 1875, p. 143, l. 9 et 19-20.
11. Head, *Hist. numorum*, p. 592. Cf. un δῆμος Ἰστλαδέων en Lycie (Petersen e Niemann, *Reisen in Lykien*, p. 47, n° 85, l. 6).
12. Strabon, XII, 6, 5 : « Καλοῦσι δ'αὐτὴν καὶ Σελγησσόν. »
13. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 231, n° 173, l. 1 et 12.
14. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 210, n° 29, l. 2.
15. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 207, n° 3, l. 3.
16. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 210, n° 28, l. 2 et n° 34, l. 4; p. 216, n° 66. l. 3-4, n° 67, l. 2 et n° 69, l. 2; p. 222, n° 116, l. 2-3 et n° 117, l. 2; p. 223, n° 118. l. 2; p. 225, n° 130, l. 10-11 et n° 136, l. 13; p. 230, n° 172, l. 3.
17. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 223, n° 117, l. 6-7.
18. Voir plus haut, n. 7 et 8.
19. Voir plus haut, p. 196, 198, 210.
20. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 247, n° 259, l. 2.
21. Voir plus haut, p. 205, n. 2, et p. 211.
22. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 219, n° 92, l. 9-10.
23. Radet et Paris, *B. C. H.*, t. X, 1886, p. 506.

tique étrange émane de races simples, et il est évident que nous remontons par elle aux plus anciennes couches historiques de l'Orient.

Il ne m'appartient pas de rechercher quelle fut la condition des Pisidiens sous les divers régimes qui se succédèrent en Asie Mineure. Cette esquisse a été excellemment faite par Petersen dans l'ouvrage du comte Lanckoronski[1]. Je me bornerai à insister sur quelques points.

Antigone fut nommé satrape de Phrygie vers la fin du printemps de l'année 333, pendant le séjour que fit Alexandre à Célènes[2]. Dans sa marche de Termesse à Célènes, par Sagalassos, le conquérant était nécessairement passé à proximité de Cremna. Un site de cette importance, qu'il l'ait examiné en personne ou qu'on lui en ait signalé la force, dut attirer son attention, d'autant que le district de Cremna est celui où la route de Selgé s'embranche à celle de Termesse aux sources du Méandre et que les Selgiens avaient conclu, sous les murs de Termesse, une alliance intime avec les Macédoniens[3]. Il est donc infiniment probable que Cremna figurait au nombre des châteaux pisidiens enlevés d'assaut par Alexandre ou rendus par capitulation[4].

Devenu satrape de Phrygie, Antigone avait le devoir de maintenir ses communications avec les grandes villes qui s'étaient montrées particulièrement favorables à son maître, avec Selgé, avec Pergé, avec Phasélis[5]. Cremna, plus que toute autre citadelle, se prêtait à ce dessein. Aussi est-il vraisemblable qu'elle reçut, dès 333, le contingent crétois qui ne tarda pas à lui valoir le surnom de Κρητῶν πόλις. Que l'établissement de cette colonie militaire soit l'œuvre d'Antigone, c'est ce qui se dégage de certains faits. Lorsqu'en 320 Antigone quitte la Cappadoce pour aller surprendre Alcétas en Pisidie et quand, par une marche extrêmement audacieuse, il se dirige, en doublant les étapes, vers la ville des Crétois, l'assurance et l'entrain avec lesquels il conduit ses troupes révèlent assez combien la forteresse qui marquait le but de son voyage était à sa dévotion[6]. Cremna, d'ailleurs, se trouvait comprise dans la satrapie de Phrygie, puisque son territoire confinait à celui de Termesse et qu'à Termesse les partisans d'Alcétas parlaient de ravager le gouvernement d'Antigone, πορθεῖν τὴν ὑπ' Ἀντίγονον τεταγμένην χώραν[7]. Cette menace suppose que le pays de Termesse touchait aux frontières de la province où depuis une quinzaine d'années commandait Antigone. Je pense, en résumé, qu'Antigone, dont l'activité coloniale est connue[8], fut, vers 333, de sa propre initiative ou sur un ordre d'Alexandre, le fondateur de la colonie crétoise de Cremna.

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 16-19.
2. Arrien, *Anabase*, I, 29, 3.
3. Arrien, *Anabase*, I, 28, 1 : « Πρὸς τούτους σπένδεται Ἀλέξανδρος, καὶ ἐκ τούτου πιστοῖς ἐς ἅπαντα ἐχρήσατο. »
4. Arrien, *Anabase*, I, 28, 8 : « Τὰ μέν τινα τῶν φρουρίων βίᾳ ἐξεῖλε, τὰ δὲ ὁμολογίᾳ προσηγάγετο. »
5. Les Phasélites avaient offert au roi une couronne d'or (Arrien, *Anabase*, I, 24, 5). Des Pergiens servirent de guides à l'un de ses envoyés pour une mission de confiance (Arrien, *Anabase*, I, 25, 9). Sur les bonnes dispositions des Selgiens, voir l'avant-dernière note.
6. Diodore, XVIII. 44, 2.
7. Diodore, XVIII, 47, 2.
8. Radet, *De coloniis a Macedonibus in Asiam cis Taurum deductis*, p. 46-48.

La physionomie de Cremna tranche nettement avec celle des autres cités de la Pisidie. Selgé, Sagalassos et Termesse étaient les capitales de petits États belliqueux, extrêmement fiers, d'une indépendance ombrageuse. Dès l'époque homérique, nous voyons les Solymes de Termesse en lutte avec les Lyciens. Leurs descendants ne se laissent pas intimider par Alexandre : le conquérant se contente d'escarmoucher contre eux et de forcer les défilés dont ils ont la garde[1]. Douze ans plus tard, les jeunes gens de Termesse, enrôlés par Alcétas, lui vouent une fidélité à toute épreuve. Les motifs de ce loyalisme chevaleresque sont assez topiques. Alcétas, raconte Diodore, avait gagné le cœur des Pisidiens en les prenant comme auxiliaires dans toutes ses campagnes, en les traitant avec la plus grande distinction, en les recevant à sa table et surtout en leur donnant la moitié du butin fait à la guerre. Quand le Macédonien, vaincu par Antigone, se réfugie à Termesse, ses partisans lui conseillent de ne pas désespérer et jurent de le défendre jusqu'à la mort. Malheureusement, les anciens de la ville, soucieux de s'épargner les calamités d'un siège, obligent par leurs intrigues Alcétas à se tuer et livrent son cadavre à l'ennemi. Les jeunes, indignés de cette trahison, entreprennent de venger leur hôte : ils s'emparent des principaux quartiers, décident de mettre le feu aux maisons, d'opérer une sortie furieuse et de s'établir dans la montagne pour y exercer le brigandage. Ces menaces ne se réalisent qu'en partie. Antigone avait décampé, laissant le corps d'Alcétas sans sépulture et déjà en putréfaction. Les jeunes recueillent les restes de leur bienfaiteur et les ensevelissent avec magnificence. Ils renoncent à leurs projets d'incendie, mais non à leur intention de pillage. La satrapie d'Antigone est ravagée par eux[2].

Ce récit de Diodore met curieusement en lumière le caractère des Termessiens, leur ardeur sauvage, leurs instincts guerriers et cupides, leur turbulence, et aussi leur dévouement passionné à leurs chefs, leur foi rigide au serment. Des hommes si batailleurs étaient dangereux pour leurs voisins. En 189 avant J.-C., les habitants d'Isinda, sur le point d'être réduits par eux, invoquèrent le secours de Cn. Manlius : le consul intervint, mais avec ménagement. S'il délivra les uns, aux autres il accorda son amitié[3]. Les Termessiens demeurèrent autonomes ; ils le proclament sur leurs monnaies[4]. Au temps des guerres de Rome avec Mithridate, vers 70 avant J.-C., cette autonomie leur fut confirmée par la *lex Antonia*[5].

A Sagalassos, l'orgueil municipal n'était pas moins vif qu'à Termesse ; le courage y était aussi brillant, sans affecter cependant les mêmes allures de banditisme. « Tous les Pisidiens sont belliqueux, écrit Arrien, mais les Sagalassiens le sont encore plus que les autres[6]. » D'après Tite-Live, cette bra-

1. Arrien, I, 27, 5 sqq. D'après Strabon, XIV, 3, 9, Alexandre aurait pris Termesse ; mais Petersen montre que le géographe commet ici une confusion (Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 2, n. 3).
2. Diodore, XVIII, 46-47.
3. Polybe, XXII, 18, 4 : « Πρὸς μὲν τούτους συνέθετο φιλίαν. » Cf. Tite-Live, XXXVIII, 15.
4. Le Bas et Waddington, *I. A. M.*, n° 1202 ; Head, *Hist. numorum*, p. 593.
5. « Leiberi amicei socieique populi Romani sunto. » (*C. I. L.*, t. I, n° 204.)
6. Arrien, I, 28, 2 : « Πάντων Πισιδῶν μαχίμων ὄντων αὐτοὶ εἶναι οἱ μαχιμώτατοι. »

voure tenait à plusieurs causes, au tempérament national d'abord, et ensuite à la conscience qu'avaient les Sagalassiens d'être un peuple nombreux, d'habiter une place très forte, au milieu d'autres qui ne l'étaient pas, de posséder enfin un sol riche, fécond, d'une extrême variété de produits [1]. Les Termessiens ne furent souvent que des maraudeurs à courtes vues, d'extravagants coureurs d'aventures, de vrais batteurs d'estrade. Gros propriétaires fonciers, les Sagalassiens n'avaient pas de ces instincts bohêmes. On se les figure étalant volontiers un faste campagnard. A leur vigueur native ils alliaient ce sens rassis, cette suffisance et ce décorum, cette solennité un peu lourde que développe une opulence rustique. Dans leurs inscriptions, ils intitulent leur patrie, avec emphase, « l'illustre Sagalassos, la première ville de la Pisidie, l'amie et l'alliée des Romains » [2]. Ces titres redondants étaient gravés, en lettres monumentales, au frontispice de leurs temples.

Selgé ressemblait davantage à Termesse. Comme cette dernière, qui montrait aux curieux un Retranchement de Bellérophon et un Tombeau de Pisandre, elle se targuait d'origines homériques et prétendait avoir été fondée par Calchas [3]. A Selgé, comme à Termesse, on avait le goût des armes [4] ; on aimait les entreprises audacieuses et les coups de main téméraires [5], on s'attaquait sans cesse aux États limitrophes. La rage de la combativité faisait taire le patriotisme. En haine de Termesse et probablement aussi de Sagalassos, Selgé se déclare pour Alexandre [6]. Elle vit mal avec Aspendos et avec Étenna [7] ; elle fait à Pednélissos une guerre acharnée [8]; les maîtres de l'Asie Mineure, Attalides ou Séleucides, n'ont pas d'adversaires plus violents qu'elle [9]. Aussi les grammairiens dérivaient-ils « le mot ἀσελγής, qui veut dire *insolent*, du nom de Selgé, mais les uns donnaient à l'α le sens privatif, tandis que les autres y voyaient une particule de renforcement » [10].

Il y avait toutefois une différence entre Selgé et Termesse. Les Termessiens étaient des hommes d'action sauvage et désordonnée, accessibles du reste à des sentiments généreux, à des aspirations nobles. Petersen note chez eux des effusions poétiques, une certaine recherche littéraire, une tendance à s'affubler de noms célèbres : beaucoup s'appelaient Socrate ou Platon. Un de ces Platon est en outre qualifié de nouvel Hérode, en souvenir du fameux rhéteur Hérode Atticus [11]. Tout autre nous apparaît la nature selgienne : elle était moins ouverte

1. Tite-Live, XXXVIII, 15.
2. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 236, n° 188 : « Ἡ λαμπρὰ Σαγαλασσέων πόλις, πρώτη τῆς Πισιδίας, φίλη καὶ σύμμαχος Ῥωμαίων. » Cf. *ibid.*, n°s 189, 191, 203, 209, 210.
3. Strabon, XII, 7, 3.
4. Arrien, I, 28, 1 : « Πόλιν μεγάλην οἰκοῦσι καὶ μάχιμοί εἰσιν. »
5. Polybe, V, 73, 8 : « Ἔχουσι γὰρ δή τι τολμηρὸν ἀεὶ καὶ παράβολον ἐν τοῖς πολεμίοις οἱ Σελγεῖς. »
6. Arrien, I, 28, 1.
7. C'est ce qui ressort de Polybe, V, 73, 3.
8. Voir plus haut, p. 192 sqq.
9. Strabon, XII, 7, 3 : « Διεμάχοντο πρὸς τοὺς βασιλέας ἀεί. » Cf. Polybe, XXXI, 9, 3; Trogue Pompée, *Prologues*, XXXIV, Fränkel, *Inschriften von Pergamon*, t. I, n° 25.
10. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 185.
11. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 37-38.

aux influences extérieures, plus renfermée, plus pratique et plus habile, plus tenace, plus capable de calcul, de réflexion, d'organisation. Dans leurs guerres, les Selgiens montrent une réelle continuité de vues, un grand esprit de ressources, une énergie que rien ne lasse ; à l'intérieur, ils se gouvernent librement et avec sagesse [1]. Aussi est-ce à bon droit que Strabon les déclare les plus remarquables des Pisidiens [2].

Entre ces villes proprement pisidiennes, très jalouses de leur indépendance, ennemies des rois qui prétendent à la domination de la contrée, plus ennemies encore les unes des autres, Cremna représente des intérêts spéciaux. Peuplée d'éléments étrangers, de colons militaires, de vétérans, elle a moins de patriotisme communal que d'attachement pour les princes ses protecteurs. Quand Antigone ou Achæus interviennent dans le pays, c'est sur elle qu'ils s'appuient, comme elle s'appuie sur eux. Par nécessité, par reconnaissance, par inclination, elle est dévouée au pouvoir central. Située en un carrefour où viennent aboutir les routes de Termesse, de Sagalassos et de Selgé, elle surveille ces grands centres indigènes, ces éternels foyers d'agitation, de révolte et de brigandage. Elle est, au milieu d'États indisciplinés, une ville d'ordre ; elle est, pour le compte des souverains de la péninsule, une citadelle et une caserne, un instrument de police, un siège de gouvernement. Les Attalides disparus, elle rend à leurs héritiers les mêmes services que jadis aux successeurs d'Alexandre : Auguste, cherchant à garantir la paix de la province, établit une colonie romaine à Cremna. Que cette place ait ainsi pu recevoir, à trois siècles d'intervalle, des archers crétois du Granique et des légionnaires de Philippes ou d'Actium, rien ne précise mieux son rôle et ne révèle mieux sa destination.

L'archéologie a sa part dans les découvertes que l'on doit au comte Lanckoronski. Parmi les œuvres d'art que reproduit et décrit l'expédition autrichienne, nous citerons, à Termesse, un fragment de Gigantomachie, où l'on sent l'influence de la célèbre frise pergaménienne, et une base sculptée, d'inspiration toute locale, où se déroule une scène de sacrifice. Ces monuments ornaient le temple de Zeus Solymien. Des bas-reliefs, figurant des épisodes tirés du mythe d'Iphigénie, proviennent sans doute d'un sanctuaire d'Artémis. Un autre bas-relief, qui décorait une rue, représente un Héraclès dont le type rappelle celui des monnaies de la ville : le héros, nu, avec des hanches fortes, un thorax qui bombe, les muscles saillants de l'époque qui suivit Lysippe, fait le geste d'appuyer de la main droite sa massue au sol ; de la gauche, qui sortait de la peau de lion jetée sur son bras, il tenait sans doute les pommes d'or. Mentionnons en dernier lieu un énorme pied commémoratif, long d'un mètre, chaussé d'une sandale et appuyé sur un piédestal à dédicace. Œuvre d'un artiste qui se proclame également habile à travailler la pierre et à couler le bronze, cet ex-voto bizarre atteste plus de ferveur que de goût [3].

A Sagalassos, nous signalerons un bas-relief datant peut-être de l'époque

1. Strabon, XII, 7, 3 : « Καθ' αὑτὴν ἔμεινεν αὐξηθεῖσα ἐκ τοῦ πολιτεύεσθαι νομίμως. »
2. Strabon, XII, 7, 1 : « Εἰσὶν ἀξιολογώτατοι τῶν Πισιδῶν. »
3. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 51-52, 48-49, 57, 81.

hellénistique et représentant Athéna debout, l'égide au bras gauche, bras droit abaissé vers un géant qui se ramasse, vaincu, aux pieds de la déesse : « on dirait le groupe de Pergame qui aurait été resserré faute de place »[1]. Relevons enfin dans la même ville une tête de Persée, une tête de Méduse et trois plaques de calcaire où sont figurées des danseuses qui se tiennent par leurs écharpes[2].

En terminant, j'adresserai au comte Lanckoronski et à ses collaborateurs un éloge qui n'a rien de banal. Leur science, étant solide, est courtoise. En Allemagne, quand l'opinion d'un étranger ne cadre pas avec la vôtre, il est de mode, pour la disqualifier sans réplique, d'en faire suivre l'exposé d'un point d'exclamation mis entre parenthèses. Ce procédé sommaire offre un double avantage : il dispense de toute espèce d'argument et il vaut à celui qui l'emploie un brevet de supériorité rare. Comment ne pas subir le prestige d'une érudition qui au lieu de glaner misérablement des preuves dans les champs inférieurs de la dialectique laisse tomber du haut des nues les arrêts de votre destin ? Le point d'exclamation est le « tarte à la crème » de plus d'un marquis de *Zeitung* ou de *Wochenschrift*. Il faut convenir que ce signe de ponctuation est une merveilleuse arme de polémique : il cloue l'adversaire au sol, comme un javelot. Quelque terrassant que soit ce type d'épieu, il faut remercier les archéologues viennois d'en négliger l'usage. Je n'ai pas aperçu chez eux la moindre framée de ce genre. Ils ont de la déférence pour les travaux d'autrui ; ils les citent ; ils en adoptent avec candeur les conclusions ou ils en discutent les hypothèses avec honnêteté. Les noms français ne leur sont pas inconnus et ils les mentionnent à l'occasion dans leurs notes. Une œuvre qui se montre ainsi respectueuse des droits de chacun, qui à beaucoup de politesse joint beaucoup de savoir, est de celles qui durent. Les deux beaux volumes du comte Lanckoronski ne font pas seulement honneur à l'homme qui les a conçus, aux voyageurs qui en ont réuni les matériaux, au pays dont ils enrichissent le patrimoine intellectuel : par la valeur du fond comme par l'impartialité de la forme, ils appartiennent aux savants de toute nation.

Georges Radet

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 141.
2. Lanckoronski, *Les villes*, t. II, p. 144-147.

APPENDICE

Cet article, rédigé en mars, était à la *Revue archéologique* depuis le milieu d'avril. Sur ces entrefaites, le Ministère de l'Instruction publique me chargea d'une mission en Asie Mineure. Je me proposais, entre autres choses, de vérifier sur place, avec le concours d'un savant compagnon de route, mon ami et collègue Henri Ouvré, la plupart de mes hypothèses. Par malheur, l'épidémie cholérique qui sévissait à Smyrne, les quarantaines de terre qui bloquaient la province d'Aïdin, les cordons de troupes qui défendaient les approches de Bouldour, d'Isbarta, d'Egherdir, nous empêchèrent de passer du vilayet de Brousse dans celui de Koniah, et nous dûmes substituer, à une exploration du Taurus pisidien, un voyage sur les hauts plateaux. Mais, s'il ne m'a pas été loisible d'apporter cette fois de nouvelles preuves à l'appui de mes idées, je n'en demeure pas moins convaincu de leur justesse; les découvertes épigraphiques ne pourront que les confirmer ou les préciser, notamment en ce qui concerne l'emplacement de Pednélissos.

Déjà, pour ce qui est de Panémoteichos, je ne suis plus seul de mon avis. Au moment de donner le bon à tirer de ce compte rendu (15 octobre 1893), je reçois un fascicule de la *Revue des Études grecques* et j'y trouve, sous la rubrique « *Micrasiana* », diverses observations de Ramsay. L'auteur, dans son article, fixe Panémoteichos où je l'ai fixée moi-même[1]. Ceci me prouve que j'ai vu juste, et Ramsay ne manquera pas de souscrire aux raisons que j'ai fait valoir.

Plus haut, j'ai combattu l'opinion courante, d'après laquelle Isbarta serait Baris. Si, comme je pense l'avoir démontré, Isbarta est Saporda et non Baris, où placera-t-on cette dernière ville? Je suis frappé de ce fait, que Bouldour, ou, plus correctement, Bourdour, un chef-lieu de sandjak, une des localités importantes de la région[2], ne porte, sur la grande carte de Kiepert, aucun nom antique à côté de son nom moderne. Est-il admissible que ce district n'ait pas eu autrefois, comme aujourd'hui, sa capitale, et cette capitale n'aurait-elle pas été précisément Baris? Hiéroclès mentionne Baris entre Sagalassos (Aghlasoun) et Séleucie (Sélef)[3]; cette donnée, qui s'appliquait très bien à Isbarta, convient également à Bouldour. Suivant Pline, Baris se trouvait sur la frontière

1. Ramsay, *R. E. G.*, t. VI, 1893, p. 254.
2. Vital Cuinet, *La Turquie d'Asie*, t. I, 1891, p. 845.
3. Hiéroclès, 673, 7 (éd. Parthey).

nord de la Milyade[1]. Or, d'après Strabon, la Milyade se prolongeait jusqu'à Sagalassos et jusqu'au territoire d'Apamée[2]. Ces indications nous transportent au lac de Bouldour, limite naturelle du territoire d'Apamée vers le sud. Ptolémée, d'accord avec Pline, range Baris dans la Phrygie pisidienne[3]. Du moment que le territoire de Baris était contigu à ceux d'Apamée, de Séleucie et de Sagalassos, je ne vois qu'un district vacant auquel on puisse l'assimiler : c'est celui de Bouldour. Notons que Bouldour a déjà fourni, aux recueils épigraphiques, une vingtaine d'inscriptions et que Paul Lucas, dans le premier quart du XVIII[e] siècle, y signalait encore des ruines[4]. Quant à savoir si Baris correspondait exactement à Bouldour, ou si elle occupait un site du voisinage, c'est une question qu'il faudrait résoudre sur les lieux.

Cormasa, que j'ai identifiée à Kemer-Aghzi, figure sur la Table de Peutinger, entre Thémisonium et Pergé[5]. La route de Pergé à Thémisonium, par Cormasa, doit être une création de l'époque impériale. En 189 avant J.-C., le consul Cn. Manlius se rendait de Carie en Pamphylie par Eriza, Cibyra, Sinda, Lagbé, Isinda[6]. C'était un itinéraire fort long; l'administration romaine eut à cœur de le raccourcir. Je ne m'explique la fondation, par Auguste, d'une colonie à Olbasa (Belenly), que si cet établissement coïncide avec le tracé de la voie directe réunissant Thémisonium à Pergé. Toutes les colonies romaines de la péninsule sont en relation étroite avec le réseau des routes. Olbasa ne peut avoir échappé à la règle. C'était même vraisemblablement là que la route de Thémisonium à Pergé bifurquait sur les colonies romaines de Comama et de Cremna. Dans ces conditions, le site de Kemer-Aghzi, occupant à peu près le milieu de la ligne Olbasa-Pergé, marque une des étapes naturelles du chemin. C'est une raison nouvelle pour qu'on y fixe Cormasa.

G. R.

1. Pline, *Hist. naturelle*, V, 42, 2 (V, 147, éd. Jan). Ramsay (*R. E. G.*, t. VI, 1893, p. 256, n. 1) déclare ce passage confus. Je le trouve parfaitement clair : le géographe, décrivant les limites de la Galatie, la fait aller jusqu'au pays des Milyens de Baris. Quelle obscurité voit-on là ?
2. Strabon, XIII, 4, 17.
3. Ptolémée, V, 5, 5.
4. Paul Lucas, *Troisième Voyage* (1715), p. 243 sqq. — Inscriptions de Bouldour : Collignon, *B. C. H.*, t. III, 1879, p. 334 sqq.; Mordtmann, *Archaeol. epigraph. Mittheil.*, Vienne, t. VIII. 1884, p. 193 sqq.; Karantoni, Μουσεῖον, t. VI, 1885, p. 24; Contoléon, *B. C. H.*, t. XI, 1887, p. 220 sqq.; Sterrett, *E. J.*, 1888, n° 86.
5. Voir le segment IX (éd. Desjardins).
6. Polybe, XXII, 17 sqq. et Tite-Live, XXXVIII, 15.

CHRONIQUE D'ORIENT

(N° XXVII)

Nouvelles et Bibliographie générale. — M. Homolle annonce, dans le *Bulletin*, qu'il renonce à donner un compte rendu général des découvertes et des articles relatifs au monde grec, me laissant le soin d'en informer le public[1]. Je reste donc seul avec mon *pensum*. Cela est raisonnable, car un habitant de la Grèce, qui, par surcroît, dirige les fouilles de Delphes, a mieux à faire que de dépouiller des périodiques. Même pour un Parisien, cette besogne est souvent maussade, vu la dispersion sans cesse aggravée des matériaux. Ceux qui trouvent que ces *Chroniques* servent à quelque chose peuvent me le témoigner en m'adressant leurs publications; c'est la marque de bon vouloir que j'attends d'eux[2].

— Les *Tables* de la *Revue archéologique* (1870-1890), dressées par M. Graillot, rendront des services sur lesquels il est inutile d'insister[3]. On sait qu'il existe déjà trois tables partielles de cette longue série, l'une à la fin du tome X, la seconde à la suite du tome XVI, la troisième, publiée à part, en 1874, comprenant les volumes parus de 1860 à 1869.

— La réunion des philologues allemands à Vienne (mai 1893)[4] a provoqué un véritable déluge de publications, dont on trouvera de nombreux extraits dans cette *Chronique*. — *Eranos Vindobonensis*, *Xenia Austriaca*, *Analecta Graeciensia*, *Symbolae Pragenses*, sans compter une édition des *Imagines* de Philostrate, un beau volume sur les antiquités de la Bosnie et une foule de brochures, tels sont les cadeaux que les philologues assemblés ont reçus de leurs confrères austro-hongrois. Je dois des remerciements à M. de Hartel, qui a bien voulu étendre ces libéralités à ma bibliothèque personnelle. J'ajoute qu'en lisant consciencieusement tous ces mémoires, j'ai été frappé bien vivement, je dirai presque ému, de la somme vraiment extraordinaire de savoir et de talent qu'ils attestent. Ceux qui disent que l'étude de l'antiquité est en décadence sont des envieux ou des ignorants. *Non equidem invideo, miror magis.*

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 188.
2. Je parle de programmes, brochures, thèses et extraits de revues *obscures*; on voit assez, par mes bas de pages, quelles sont celles que je reçois.
3. Paris, Leroux, 1893.
4. Cf. *Arch. Anzeiger*, 1893, p. 57.

— La *Society of Hellenic Studies* a-t-elle perdu la tête? Au lieu de son volume ordinaire pour 1892, elle nous envoie deux in-folio de *Supplementary papers* : 1° Ruines chrétiennes en Isaurie, par M. Headlam[1]; 2° Fouilles de Megalopolis par E. A. Gardner, Loring, Richards, Woodhouse et Schultz. Pourquoi ce subit agrandissement de format? Pas une seule des planches publiées ne le justifie, sans compter qu'il y en a de médiocres et que le travail fait à Mégalopolis ne comportait pas un si volumineux compte rendu. Les auteurs eux-mêmes n'ont pu se mettre d'accord sur l'existence d'une scène au IVe siècle; M. Loring, qui l'avait affirmée, se rétracte dans un post-scriptum, laissant M. Gardner la défendre seul (p. 91). Cette monographie consciencieuse, minutieuse même, a dû coûter beaucoup de travail, *genuine work*, mais j'aurais voulu — et d'autres avec moi — qu'elle se présentât tout autrement.

— Le onzième rapport du Comité de l'École américaine d'Athènes (1891-92) contient un exposé des fouilles d'Érétrie, d'Argos et de Sparte par M. Waldstein. En 1892, l'École a été dirigée par M. Poland, auquel M. Tarbell a succédé en 1893. Je signale, dans le même rapport, une liste de 274 photographies faites en Grèce par M. Clarence Young, dont on peut se procurer des exemplaires en s'adressant à M. le professeur Merriam, 640, Madison avenue, New-York.

— M. Doublet a imprimé à Foix une conférence faite par lui, au collège de cette ville, sur les récentes découvertes archéologiques en Grèce. C'est un aimable morceau de littérature archéologique.

— Le premier demi-volume de la nouvelle édition de la *Real-Encyclopaedie* par M. Wissowa a paru dans l'automne de 1893 (*Aal-Alexandros*). Cela est très bien rédigé et sera bientôt dans toutes les mains. Je recommande aux épigraphistes l'article *Aera* de M. Kubitschek, qui répond à une nécessité qu'ils ont tous sentie[2].

— Après une assez longue interruption, les *Antike Denkmaeler* ont recommencé à paraître. Le premier fascicule du tome II (1893) comprend douze planches, à savoir la coupe d'Aison à Madrid (1)[3], la tholos d'Épidaure (2-5), le trône Ludovisi (6, 7), une hydrie de la collection Torlonia (8)[4], des tablettes peintes attiques, πίνακες (9-11) et une vue de Rome dessinée par Heemskerck.

— Étant à Odessa, j'ai proposé à un savant byzantiniste, le professeur Ouspensky, de fonder, sous le patronage des Sociétés d'archéologie russes, une publication annuelle en français, destinée à tenir les Occidentaux au courant de

1. Koja-Kalessi, Kestel, inscriptions diverses d'Isaurie copiées par MM. Ramsay et Hogarth (avec des noms propres intéressants). L'église de Koja-Kalessi est très curieuse comme transition entre la basilique et l'église byzantine à coupole.

2. Cf. Kaestner, *De aeris quae ab imperio Caesaris Octaviani constituto initium duxerint*, diss. Leipzig, 1890. Sur l'ère des Arsacides et deux ères encore inconnues de 330 et 251 avant J.-C., usitées en Perse, cf. *Revue critique*, 1893, I, p. 157. Ère de Gangra, de 5 avant J.-C., Ramsay, *Revue des Études grecques*, 1893, p. 250 ; ère d'Ariassos, de 189 avant J.-C., *ibid.*, p. 255. Je signale encore, *ne pereat*, un travail de M. Rizzo (*Rivista Etnea*, Catane, 1893, p. 188), d'après lequel l'ère de Tauroménium, c'est-à-dire la première stratégie, devrait se placer en 263 avant J.-C (à propos de l'inscription *Corp. inscr. graec. occid.*, n° 421). — Mais pourquoi existe-t-il une *Rivista Etnea*??

3. Représentant les exploits de Thésée. La gravure est médiocre.

4. Représentant des femmes à la fontaine. Le sujet ne comportait pas l'in-folio.

ce qui s'écrit en langue slave par des analyses dues aux auteurs eux-mêmes et retouchées à Paris. Jusqu'à présent, on ne s'est décidé à rien, et je le déplore ; aussi je réitère ma proposition dans cette *Chronique*, espérant que mes lecteurs russes (s'il y en a) voudront bien s'employer à la faire aboutir. Quatre ou cinq mille francs par an suffiraient, et au delà ; à ce prix, les savants qui écrivent en russe n'auraient pas l'ennui de rester ignorés chez nous, sans compter — mais c'est l'essentiel — que la science elle-même en profiterait.

— Il peut être utile de signaler l'*Atlas de poche de l'ancien monde* (24 cartes), publié par A. van Kampen à l'Institut Perthes de Gotha. C'est bon et pas cher. L'index des noms, qui est très complet, rendra de grands services, par exemple aux lecteurs de ces *Chroniques* qui n'ont pas dans la tête une carte de l'*orbis antiquus*.

— M. Haussoullier a publié, dans la *Revue de Philologie*, un *Bulletin épigraphique* pour l'année 1892[1]. Il commence par un compte rendu de la *Griechische Epigraphik* de M. Larfeld, que M. Haussoullier a appréciée équitablement, non sans laisser percer de nouveau cette idée — erronée à mon sens — qu'un manuel d'épigraphie doit être surtout une collection de listes et de tableaux[2]. On trouve ensuite une très longue analyse du *Corpus* de M. Dittenberger, quelques notes sur d'autres recueils en cours de publication et sur des livres qui traitent de questions d'épigraphie[3]. Tout cela est fort utile, mais pourquoi l'intituler *Bulletin épigraphique*? Il n'y a là qu'une série de comptes rendus. Quant au *Bulletin épigraphique* de la *Revue des Études grecques* (1893, p. 278-289), j'y ferai plus loin quelques emprunts.

— Le manuel de paléographie grecque et latine, que vient de publier M. E. M. Thompson, mériterait bien d'être traduit en français[4]. C'est un excellen livre, très richement illustré et qui ne coûte pas cher. Le traducteur devrait seulement « rajeunir » un peu les renseignements qu'a donnés l'auteur sur quelques points d'épigraphie grecque ; ils ne sont pas au courant.

— M. E. Hoffmann a réuni les épigrammes grecques conservées par les monuments jusqu'au milieu du III[e] siècle avant J.-C.[5] ; c'est la première partie d'un recueil destiné à remplacer celui de M. Kaibel. Les commentaires y sont beaucoup plus développés et les particularités métriques ont été l'objet d'une très louable attention.

— M. Gustave Hirschfeld, qui est malheureusement très souffrant, a donné, dans la collection du British Museum, les inscriptions de Cnide, d'Halicarnasse et des Branchides (1893). Je n'ai pas besoin de dire que ces textes sont commentés avec toutes les ressources de l'érudition ; quelques-uns n'avaient pas encore été publiés[6].

1. *Revue de Philologie*, 1893, p. 79-99.
2. Cf. l'article du même dans la *Revue critique*, 1888, I, p. 243.
3. E. Meyer, *Forschungen zur alten Geschichte* ; Ziebarth, *De jurejurando in jure graeco* ; E. Szanto, *Das griechische Bürgerrecht* ; A. Milchhöfer, *Untersuchung über die Demenordnung des Kleisthenes* ; Sandys, édition de l'Ἀθηναίων πολιτεία.
4. Thompson, *Handbook of Greek and Latin Palæography*, London, 1893 ; cf. Taylor, *Acad.*, 1893, I, p. 484 ; *Athen.*, 1893, II, p. 217.
5. E. Hoffmann, *Sylloge epigrammatum Graecorum*, Halle, 1893.
6. P. 10, décret de la corporation des athlètes (Cnide) ; p. 36, épitaphe d'un

— Une nouvelle édition de l'*Édit de Dioclétien*, texte de M. Mommsen et commentaire de M. Blümner, est une bonne fortune pour l'archéologie. Le commentaire est d'une très grande richesse et suivi de trois index (choses, mots latins, mots grecs) qui en font un répertoire indispensable[1].

— M. Kirchner a enfin mis au jour les index du *Corpus inscriptionum atticarum*, t. II. M. Baunack a publié, dans le recueil de Collitz, la seconde partie des inscriptions de Delphes. M. Eckinger a étudié l'orthographe des mots latins dans les inscriptions grecques (Leipzig, 1892), sujet que j'avais à peine abordé dans mon *Traité* et qui est fort intéressant pour les philologues.

— Dans les inscriptions archaïques, le B affecte des formes très diverses, qu'il n'est guère possible de faire dériver du *beth* phénicien; je crois que M. Skias a vu juste en proposant d'y reconnaître des *différenciations* du πι. La forme usitée à Milo, Ϻ, peut s'expliquer par le caractère chypriote *pe* ou *be*[2].

— M. Oehler a dressé, principalement d'après les inscriptions, une liste des corporations de métiers qui se rencontrent en Asie Mineure et en Syrie; c'est un très utile travail, auquel je ne trouve rien à ajouter[3]. Les neuf corporations que M. Oehler énumère à Thyatire sont mentionnées dans la thèse latine de M. Clerc.

— A propos de l'espion perse Arthmios, M. Swoboda[4] a longuement étudié ce que l'on peut savoir au sujet des mesures de proscription individuelle et de « mise hors la loi ». Parmi les documents que nous possédons, celui qui peut le mieux donner une idée du décret contre Arthmios (que lisait Démosthène) est le ψήφισμα de la ville d'Amphipolis contre Philon et Stratoclès (*C. I. G.*, 2008). La condamnation de ce personnage doit se placer entre 454 et 450.

— J'ai déjà vu bien des extravagances, mais rien de pis que la publication, par l'Institut archéologique allemand, des *Architektonische Studien* de Sergius Iwanoff. Le premier volume, composé de 24 planches in-folio (dont quelques-unes en couleur), offre des relevés de monuments athéniens; tiré à 100 exem-

médecin (Cnide); p. 55, fragment de décret très ancien d'Halicarnasse; p. 57, mention de Trézène, la métropole d'Halicarnasse; décret en l'honneur d'un citoyen, Dracon, avec mention de Jules César; p. 59, décret en l'honneur de Philodemos, fils du précédent; p. 68, oracle de l'Apollon de Telmessos, prescrivant l'institution de certains cultes, et mesures prises à cet effet par un certain Posidonios (très intéressant); p. 79, autel de Zeus Labraundos; p. 87, inscriptions commençant par νίκη, au sujet desquelles l'auteur maintient sa théorie, *Philol.*, 1891, p. 430; p. 95 sqq., dédicaces et catalogues éphébiques (Branchides). Pour la célèbre inscription d'Halicarnasse (*Revue des Etudes grecques*, 1888, p. 30), M. Hirschfeld a publié une copie inédite faite en 1749 par lord Charlemont. Cf. Th. Reinach, *Revue des Etudes grecques*, 1893, p. 279.

1. Mommsen et Blümner, *Edictum Diocletiani*, Berlin, Reimer, 1893. Un nouveau fragment de l'édit, concernant les parfums et drogues pharmaceutiques, a été découvert à Trézène (*Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 113; cf. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 101). — Un complément inespéré de l'édit de Dioclétien, pour la connaissance de l'industrie byzantine, est fourni par l'édit de Léon le Sage sur les corporations de Constantinople, récemment publié, d'après un manuscrit de Genève, par M. Nicole (cf. Duchesne, *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 1893, p. 42; Girard, *Revue des Etudes grecques*, 1893, p. XXI).

2. Ἐφημ. ἀρχ., 1893, p. 107.

3. *Eranos Vindobonensis*, p. 276.

4. *Arch.-epigr. Mitth.*, 1893, p. 49-68.

plaires, il se vend au prix de 96 mark. Un modeste in-8°, avec des *zincs*, aurait donné tout ce qu'il y a d'utile là-dedans; le mode de publication qu'on a choisi est une aberration sans excuse[1] !

— On annonce la publication prochaine, chez Macmillan, de l'ouvrage de MM. Schultz et Barnsley sur l'architecture byzantine en Grèce, comprenant les reproductions en couleurs des mosaïques de Stiris et de Daphni. Il y aura plus de deux cents planches; le prix de souscription est de 263 francs et l'impression commencera dès que l'on aura reçu cent souscriptions[1]. Toujours le même système! Alors il n'y a pas d'Universités en Angleterre, pas de Sociétés savantes qui puissent faire les frais d'un pareil ouvrage de manière à le livrer au public à un prix raisonnable? C'est affligeant.

— Les éléments de l'architecture dorique se rencontrent déjà, suivant M. Chipiez, à Hissarlik, à Tirynthe et à Mycènes. L'entablement du temple dorique reproduit le frontispice des palais antérieurs à Homère[2]. On trouvera ces vues développées dans le tome VI de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, qui sera terminé à la fin de l'année courante.

— Je recommande aux architectes le rapprochement très instructif, fait par M. Saladin, entre des chapiteaux ioniques du mausolée punique de Dougga, d'Agrigente et de Néandreia[3]. Bien que consacré aux monuments de la Tunisie, ce rapport, abondamment illustré, ne devra pas être dédaigné des hellénistes.

— Le vénérable Curtius n'est pas encore convaincu de la non-existence d'une scène à l'époque classique[4], et il a fort élégamment exposé aux jeunes archéologues les difficultés de la théorie nouvelle qui les séduit[5]. Voici la traduction d'un passage bien spirituel : « Tant qu'il n'y a qu'un seul acteur, il est sur une table ; dès que le second arrive, on enlève la table... N'est-ce pas là un « saut », un changement tout à fait inattendu et non motivé ? Si un acteur isolé est sur une table, ce qu'il y a de plus naturel, quand il en vient un second, est d'élargir la table. » M. Curtius concède qu'il n'y a pas, dans les théâtres du ve siècle, traces d'une scène construite en pierres; mais quoi, si on la faisait en bois pour chaque représentation? Le sens esthétique du vieux compagnon d'O. Müller se révolte contre l'idée d'un chœur et de personnages placés sur le même niveau. Et puis, de quel droit attribuer l'innovation de la scène aux Romains, gens qui ont inventé si peu de chose, surtout dans le domaine théâtral[6] ? M. Curtius aime mieux s'en tenir à Pollux : σκηνὴ μὲν ὑποκριτῶν ἴδιον, ἡ δὲ ὀρχήστρα τοῦ χοροῦ.

— Une liste bien classée des sculptures décoratives de temples grecs a été

1. *Athen.*, 1893, I, p. 773.
2. *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 29 mars 1893.
3. *Nouvelles Archives des missions*, 1892, t. II, p. 465.
4. *Arch. Anz.*, 1893, p. 24.
5. Cf. Bodensteiner, *Szenische Fragen*, Leipzig, 1893 (tout à fait dans le sens de Doerpfeld); Pickard, *American Journal of philology*, 1893, p. 68, 198 (de même); Capps, *Vitruvius and the Greek stage*, Chicago, 1893.
6. En tous les cas, l'innovation ne devrait pas être attribuée aux Romains, mais aux Grecs de la Grande-Grèce, comme le prouvent les vases de phlyaques au IVe siècle (cf. *Jahrb. d. Inst.*, 1886, p. 260 sq.).

dressée par MM. Tarbell et Bates[1]. Pour le temple de Téos (n° 33), il manque un renvoi à l'article de M. Hirschfeld (*Arch. Zeit.*, t. XXXIII, pl. 5).

— M. Brunn, qui a fêté le 20 mars 1893 le cinquantième anniversaire de son doctorat[2], nous a fait peu après un cadeau longtemps attendu : la première partie de son *Histoire de l'art grec*. J'ai dit ailleurs ce que j'en pensais[3], ou plutôt comment j'y comprenais la suite des idées, car on devient timide devant l'œuvre d'un homme de cette valeur. Une chose me frappe, c'est que la critique allemande s'est presque abstenue d'en parler. Si cela équivaut à un *solve senescentem*, elle a eu tort.

A l'occasion du jubilé de M. Brunn, le gouvernement grec, sur la proposition de M. Cavvadias, a offert un bloc de marbre provenant de l'Acropole pour y tailler le buste de ce savant, qui a été placé au Capitole dans une salle de l'Institut archéologique[4].

— Nous avons annoncé que M. Overbeck publiait une quatrième édition de sa *Griechische Plastik* : le premier volume, aujourd'hui terminé, a été l'objet d'un compte rendu sévère de M. Lechat[5]. Non seulement l'auteur a gardé son ancien plan, en intercalant au petit bonheur les monuments nouveaux, mais — et c'est ici qu'on a le droit de se fâcher — il a suivi la mauvaise méthode allemande qui consiste à citer le moins possible les archéologues qui ne sont pas allemands. On est vraiment inexcusable de parler des fouilles du Ptoïon, par exemple, sans mentionner le nom de M. Holleaux. M. Overbeck est d'ailleurs coutumier du fait : dans sa troisième édition (t. II, p. 314 et 353), il n'a pas même cité M. Champoiseau à propos de la Victoire de Samothrace. Ce sont là de singuliers oublis et qui ne peuvent s'expliquer que de deux manières : ou par une ignorance qu'on n'attribuera pas volontiers à M. Overbeck, ou par cette infirmité d'académicien de village qui est le chauvinisme scientifique.

— Pour qu'il soit possible, vers 1950, de mettre en train un *Corpus statuarum*, il faut, pendant un demi-siècle, faire exécuter annuellement environ trois cents photographies. Mais où trouver l'argent? On le demandera au public, qui souscrira, à raison de 150 francs par an, aux *Photographische Einzelaufnahmen antiker Sculpturen* de MM. Arndt et Bruckmann. M. Arndt est plein de bonne volonté et je lui rends hommage; mais s'il trouve le nombre de souscripteurs nécessaire, je crains bien qu'il nuise à la science plus qu'il ne la serve. Car des photographies (il ne s'agit pas d'héliogravures, ni même de phototypies) sont impossibles à manier, si on ne les colle pas, et encombrantes au dernier point si on les colle. Tout cela me paraît un peu légèrement devisé; j'avoue que je n'en attends rien de bon.

1. *Americ. Journal*, 1893, p. 20-27.
2. *Arch. Anz.*, 1893, p. 29; *Phil. Woch.*, 1893, p. 450. Plusieurs dissertations ont été offertes à M. Brunn par MM. Loeschcke (*Die Enthauptung der Medusa*), Kekulé (*Weibliche Gewandstatue aus der Werkstatt der Parthenongiebelfiguren*), Furtwaengler, Koerte, Milchhoefer (*Archaeologische Studien*), v. Duhn (*Bronze der Sammlung Ancona*), Amelung (*Florentiner Antiken*). Je parlerai plus loin de celles que j'ai vues.
3. *Revue critique*, 1893, II, p. 98.
4. Δελτίον, 1892, p. 99; *Röm. Mitth.*, 1893, p. 101.
5. *Revue critique*, 1893, II, p. 123.

— Des observations assez confuses sur plusieurs artistes grecs ont été dédiées à M. Brunn par son élève M. Milchhoefer[1]. 1° L'*Eubulidis digitis computans* (Pline, XXXIV, 88) est une statue de Chrysippe développant le sophisme du sorite, ou du moins que l'on interprétait ainsi dès l'antiquité. Une réplique de cette figure est au Louvre, comme Fea l'avait déjà supposé; c'est le philosophe assis au fond de la salle des Caryatides, auquel on a mis une tête qui n'est pas la sienne (Visconti, *Icon. gr.*, pl. XXIII *a*). L'Eubulide qui sculpta la tête de Pallas (*Ath. Mitth.*, 1882, pl. V) est le petit-fils de celui-là[2]. 2° Le Caïcosthènes de Pline (XXXV, 155) est l'auteur des ἀγάλματα ἐκ πηλοῦ que Pausanias (I, 2, 5) vit au Céramique et qui représentaient Dionysos chez Amphictyon; ce monument est un ex-voto d'artistes dionysiaques à des collègues défunts et convient d'autant mieux à Caïcosthènes que, suivant Pline, *et comoedos fecit* (XXXVII, 87). 3° Le *victor certamine gymnico palmam tenens* d'Eupompe (Pline, XXXVII, 75) est un type connu par de nombreuses répliques, entre autres *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. V (1881), pl. III; l'auteur doit se placer entre Polyclète et Lysippe, peut-être même marque-t-il le passage de l'un à l'autre. — C'est bien dur à lire!

— Dans les ruines d'un sanctuaire à ciel ouvert, à Orvieto, on a découvert une statuette très archaïque d'Aphrodite *sculptée en marbre des îles*. La déesse est entièrement nue, ramenant la main droite vers le milieu de son corps, où le sexe est brutalement indiqué (comme dans les idoles *cariennes*). Le travail rappelle celui des sculptures naxiennes récemment étudiées par M. Sauer; le type carré de la tête fait penser à l'Apollon de Théra. Il est assurément singulier qu'une Aphrodite nue soit sortie vers 570 d'un atelier grec, mais M. Koerte pense qu'il existait à Sicyone une idole de même époque et de même aspect, représentée sur une monnaie de Septime Sévère, et rappelle les petites figures en or de Mycènes, que rien n'autorise à considérer comme phéniciennes. On peut croire que si le goût hellénique, vers la fin du VIe siècle, préférait les statues drapées d'Aphrodite, les artistes du IVe, qui dépouillèrent la déesse de ses voiles, ne firent que revenir à une tradition plus ancienne[3].

— M. Michaelis a fait une conférence pleine d'idées sur l'ancien art attique[4]. L'auteur admet que l'école de statuaire en marbre, au temps des Pisistratides, est d'origine ionienne; il croit que l'Athéna d'Endoios date de cette époque; quant aux *Tantes*, il nie qu'elles représentent la déesse ou des prêtresses, mais y voit *ein ideales Ehrengefolge der jungfraülichen Göttin*, des *korai* faisant cortège à Athéna[5]. Anténor, après avoir sculpté dans sa jeunesse à la manière ionienne, sans se détacher de la *Roccocozierlichkeit*, modifia son style vers 490 pour représenter les Tyrannicides; avec lui commence, dans l'art attique, un

1. *Archäol. Studien H. Brunn dargebracht*, Berlin, 1893, p. 37-66.
2. Incidemment, M. Milchhoefer rapporte à des originaux de Céphisodote la Pallas Velletri et l'Athéna (inédite) du Louvre, que l'étiquette dit provenir de Crète.
3. Koerte, *Archäol. Studien H. Brunn dargebracht*, Berlin, 1893, p. 1-34.
4. *Altattische Kunst*, Strasbourg, 1893.
5. M. Michaelis rapporte à son ami Studniczka l'honneur de cette ingénieuse explication.

changement de tendance, qui se traduit, entre autres symptômes, par l'emploi plus fréquent du bronze, dû à l'influence des écoles d'Égine et d'Argos. Cette influence persista jusqu'à Phidias, dont le génie sut faire aussi leur part aux traditions attiques et ioniennes, créant ainsi, sur terre athénienne, la sculpture panhellénique. Toute la brochure est à lire ; on ne perdrait pas sa peine en la traduisant (p. 6-36).

— L'Athéna assise d'Endoios, vue par Pausanias sur l'Acropole, a été généralement considérée comme très ancienne. M. Lechat soutient qu'elle doit être postérieure à 478, parce que les Perses avaient tout détruit en 480 et 479. Les deux inscriptions où figure le nom d'Endoios appartiennent à la fin du VI[e] siècle ; cet artiste a donc dû travailler entre 520 et 475. Le Callias, donateur de la statue que vit Pausanias, est Callias fils d'Hipponicos dit λακκόπλουτος, qui consacra aussi sur l'Acropole une Aphrodite de Calamis. Le nom de Callias, associé à celui d'Opsios, se rencontre sur une inscription votive qui accompagnait une œuvre de Critios et Nésiotès ; or, précisément, pour les œuvres d'Endoios, nous ne connaissons que deux donateurs, Callias et Opsios. De probable qu'il était, le synchronisme devient à peu près certain. Quant à l'Athéna assise dite d'Endoios, que nous possédons, M. Lechat nie qu'elle appartienne au milieu du VI[e] siècle et la ramène nettement vers le début du V[e]. Je crois qu'il a raison[1].

— Le Louvre possède depuis longtemps une statue d'Apollon du type que M. Furtwaengler a proposé d'attribuer à Hagéladas. En publiant cette statue, autrefois à la Bibliothèque Mazarine, M. Holleaux[2] en a fait remarquer l'analogie avec les Apollons de Pompéi et de Mantoue ; il a conclu, avec M. Overbeck, que c'était une œuvre archaïsante, une « transposition » faite dans l'école de Pasitélès. N'abuse-t-on pas quelque peu de cette école-là?

— Un auteur du X[e] siècle mentionne à Constantinople une statue d'Athéna, placée sur le forum de Constantin. Or, M. Führer a voulu prouver, à l'aide d'un texte de la *Passio sancti Philippi*, que le chef-d'œuvre de Phidias avait été consumé par le feu à Athènes entre 429 et 485 (*Revue archéol.*, 1893, I, p. 68). M. Gurlitt[3] réfute cette opinion, mais il croit que le texte du X[e] siècle, scolie d'un passage d'Aristide où il est question des deux Athénas de Phidias, concerne la seconde, celle de bronze, qui seule pouvait être exposée en plein air. Cedrenus mentionne la même statue et dit qu'elle était de bronze, mais, par une confusion avec une statue provenant de Rhodes et placée devant l'autre palais du sénat à Byzance (sur l'Augusteion), il la qualifie de Λινδία 'Αθηνᾶ. L'Athéna de bronze de Phidias a été détruite à Constantinople, en 1203, par une populace fanatique : c'est ce que prouve un passage de Nicétas qui n'avait pas encore été allégué à cet effet. La démonstration de M. Gurlitt est, à mon avis, irréfutable ; il en résulte que nous pouvons appliquer à la statue en question les descriptions assez précises des auteurs byzantins, ce qui est un gain très considérable pour l'histoire de l'art[4].

1. *Revue des Études grecques*, 1892, p. 385 ; 1893, p. 23.
2. *Monuments grecs*, XIX-XX (1893), p. 37-47, pl. XIII. Cette planche est un chef-d'œuvre qui fait honneur à Dujardin et confond tous ses émules berlinois.
3. *Analecta Graeciensia*, p. 101-121. Ce mémoire est admirable à tous égards.
4. D'après ces descriptions, l'Athéna de bronze devait être une œuvre « ar-

— Hermolycos était un pancratiaste qui se distingua, en 479, à la bataille de Mycale (Hérod., IX, 105). Son petit-fils, qui portait le même nom, dédia, sur l'Acropole, une statue de son grand-père, œuvre de Crésilas : l'artiste le représentait au moment où, percé de deux flèches, il continuait à combattre avec sa lance (*vulneratum deficientem*, etc., Pline, XXXIV, 74). Pausanias (tout cela est combinaison de M. Six) prit cette statue pour celle de Diitréphès, père d'Hermolycos (I, 23, 3) qui était tombé à la guerre ; mais comme il trouvait, dans ses auteurs, la mention d'une statue d'Hermolycos, il se tira d'affaire en disant qu'il ne s'en occuperait pas. Un vase à figures noires, autrefois chez le duc de Luynes, représente précisément un héros percé de flèches et combattant encore (Luynes, *Vases*, pl. XVI) ; or, le style de ce vase concorde chronologiquement (?) avec celui de l'inscription du monument d'Hermolycos, signé de Crésilas[1], alors que les traces de scellement autorisent à admettre qu'il portait une figure analogue à celle du vase. Cette œuvre de Crésilas, ainsi révélée par la copie d'un céramiste, paraît apparentée au Ladas et au Discobole de Myron : c'est la même inspiration héroïque, caractère de l'art sous le gouvernement de Périclès. — Je savais depuis longtemps que M. Six a de l'esprit ; il en a donné, dans ce court mémoire, une nouvelle preuve[2]. Ce qui paraît très aventureux, c'est l'identification du prototype du vase avec le *vulneratus deficiens* mentionné par Pline ; elle a été contestée par M. Gercke[3], qui a insisté avec raison sur le mot *deficiens*. Ce dernier annonce, à la fin de son article, que « des amis archéologues » ont reconnu une réplique du *deficiens* dans un torse de Naples, représentant un homme mortellement blessé et expirant ; attendons qu'on nous en fasse voir une photographie.

— *Fecit et contionantem manu elata, persona in incerto est*, dit Pline (XXXIV, 17) de Céphisodote. J'avais pensé au prétendu Germanicus, à quoi M. Klein répond[4] que les sculpteurs attiques ne pouvaient pas figurer des orateurs nus. Il lit *manu velata* et reconnaît dans le *contionans* le prototype du Sophocle du Latran. Très ingénieux ; mais est-il admissible que Pline ait traduit par *manu velata*, ce qui est peu latin, une expression analogue à celle de Démosthène, εἴσω τὴν χεῖρα ἔχων[5] ?

— Dans un petit article écrit en français, M. Fr. Hauser attaque vivement la publication des *Attische Grabreliefs*[6]. L'auteur trouve que les eaux-fortes sont mauvaises et que les héliogravures de la *Deutsche Reichsdruckerei* sont une honte pour cet établissement. Ces critiques sont sévères, mais ne laissent pas d'être en partie fondées ; une publication si coûteuse devrait être meilleure.

chaïque », assez voisine de la statue d'Anténor, portant, comme les déesses des vases panathénaïques, le costume ionien. Voir par exemple le type reproduit par Clarac, pl. 319, n° 843.

1. C'est ce que nie M. Kekulé, suivant lequel le vase en question remonterait à l'époque des marbres d'Egine, et non pas à celle de Périclès (*Arch. Anz.*, 1893, p. 76). Cf. Loewy, *I. G. B.*, n° 46.
2. *Jahrbuch des Instit.*, 1892, p. 185-188.
3. *Ibid.*, 1893, p. 113.
4. *Eranos Vindobonensis*, p. 142.
5. M. Milchhoefer pense qu'il s'agit de la statue d'un « adorant » (*Archäol. Stud. H. Brunn dargebracht*, p. 39).
6. *Bulletin critique*, 1893, p. 181-184.

M. Hauser conclut ainsi : « Peut-être est-il temps encore que l'Académie de Vienne élève la voix; elle peut faire remarquer à M. Conze que s'il refuse sa clientèle à Dujardin au nom du patriotisme[1], il existe à Vienne certains établissements qui travaillent d'une façon beaucoup plus convenable que la *Deutsche Reichsdruckerei* à Berlin. » Question de boutique à part, cela est parfaitement vrai.

— M. Michaelis a publié, dans la *Zeitschrift für bildende Kunst* (1893, p. 193-237), un article d'ensemble, richement illustré, sur le *Corpus* des bas-reliefs funéraires attiques. Il raconte d'une manière aimable comment ce grand travail a été commencé, pendant que M. Conze et lui se trouvaient en 1860 à Athènes, et pourquoi la direction en a passé successivement de l'Académie de Vienne à l'Institut de Berlin. Dans la question soulevée par l'exégèse des reliefs, M. Michaelis adopte une opinion moyenne. Au ve siècle, le tableau représente le défunt héroïsé, sans allusion à la mort; le serrement des mains exprime seulement le lien moral qui unit les membres de la famille. Par exception, comme dans le vase de Myrrhina, on voit Hermès psychopompe emmenant une femme. A partir du IVe siècle, l'idée du deuil (*die Friedhofsstimmung*) devient de plus en plus sensible et un voile de tristesse se répand sur les figures, principalement sur les personnages accessoires; le serrement des mains prend le caractère d'un adieu. De « scènes de réunion élyséenne », il ne peut être question; là où le sentiment pathétique est plus accusé, il s'agit bien certainement d'une scène d'adieux, mais les représentations de ce genre sont toujours rares et traitées avec un parti-pris de discrétion.

— Les lécythes attiques fournissent quelques éléments pour restituer les sculptures en ronde bosse qui ornaient les tombeaux du ve et du IVe siècle. Les bas-reliefs en marbre indiquent aussi parfois l'emploi de statues funéraires, mais il nous en reste peu de spécimens de la belle époque, alors qu'elles sont relativement nombreuses dans l'art archaïque[2].

— Un bas-relief, actuellement chez le marquis Chigi-Zondadari près de Sienne, représentant les Muses et Mnémosyne accompagnées de trois poètes (?), offre des analogies frappantes avec la base de Mantinée : M. Petersen a raison d'en rapporter les types à l'école de Praxitèle, d'où dérivent également, comme on l'a déjà reconnu, ceux du sarcophage sidonien des *Pleureuses*[3].

1. Je laisse toute la responsabilité de cette phrase-là à M. Hauser; le patriotisme n'a rien à voir là-dedans. C'est étonnant combien il y a de gens qui abusent de ce mot respectable. Voici, à ce sujet, quelques lignes très justes découpées dans le *Temps* du 21 septembre 1893 : mettez, si vous voulez, *héliogravures* au lieu d'*obus* : « Un membre de la Chambre des communes a porté, l'avant-dernière nuit, une motion de blâme contre le gouvernement pour avoir acheté des obus à une maison française. Le secrétaire de l'amirauté a répondu que les obus fournis par cette maison coûtaient moins cher et valaient mieux que les obus fabriqués par l'industrie anglaise. « Quand celle-ci, a-t-il ajouté, livrera au même prix des produits de même qualité, le gouvernement s'empressera de lui faire des commandes. » Il ne paraît pas que ces paroles hardies aient donné le signal d'une tempête aux Communes et la presse anglaise n'affirmait pas hier que l'amirauté était composée de traîtres et de vendus. »

2. Weisshäupl, *Eranos Vindobonensis*, p. 48-55.

3. *Röm. Mitth.*, 1893, p. 62, pl. II-III. Le bas-relief avait été mal gravé dès le

— M. Schreiber a reconnu une réplique de la Latone d'Euphranor dans une statuette acéphale du Musée Capitolin (Overbeck, *Apollo, Atlas*, pl. XXIII, 18). M. Reisch paraît avoir prouvé que c'est là une erreur et que le fragment en question remonte à la première moitié du v[e] siècle; il croit y voir une copie d'une statue en bronze de Latone exécutée à Delphes vers 460. Son article eût gagné à être moins long[1].

— On connaît le mot de Lysippe, qu'il aurait représenté les hommes *quales viderentur esse*. Ce *viderentur* a fait couler des torrents d'encre. M. Kekulé traduit « comme on voudrait les voir », c'est-à-dire « en beau »; il s'agit d'un canon nouveau opposé à celui de Polyclète[2]. M. Kekulé n'a pas connu, mais aurait eu profit à lire, ce que M. Ravaisson a écrit sur ce sujet (*Gaz. archéol.*, 1885, p. 46). Comment un savant de la valeur de M. Kekulé ne réussit-il pas, quand il traite une question, à s'informer de ce qui en a déjà été dit?

— M. Preger appelle l'attention sur une réplique partielle du groupe d'Eutychidès, un torse acéphale d'*Oronte* conservé dans la *Galleria lapidaria* du Vatican[3]. Dans l'énumération qu'il a donnée des répliques connues de l'*Antioche*, il manque une des plus importantes, mais je ne lui en fais pas un reproche: c'est un admirable petit bronze encore inédit de la collection de Clercq.

— A propos d'un curieux miroir en bronze de Corinthe, dont le manche, figurant une femme de profil, se termine par un anneau, M. Michon a publié une étude très substantielle sur les miroirs à manche et les miroirs à pied, en particulier sur les miroirs qui ont pour support une statuette de femme en costume dorien. L'un de ces derniers, provenant d'Hermione et récemment acquis par le Louvre, « forme un véritable meuble complexe, dans lequel au miroir lui-même s'unit un flacon à parfums, reliés l'un à l'autre par une chainette. » Ce type est jusqu'à présent unique. L'article se termine par un supplément de douze n[os], ajoutés à la liste des miroirs à pied dressée par M. Pottier[4].

— On a d'abord affirmé, puis nié avec quelque véhémence, que le costume des acteurs de farces (φλύακες) sur les vases italo-grecs répondit à celui de la comédie attique au v[e] siècle. Pour tirer la chose au clair, M. Koerte a passé en revue les textes; puis il a dressé un catalogue très complet des figurines en terre cuite de provenance grecque qui représentent des acteurs de l'ancienne comédie. Sa conclusion est favorable à la première opinion; mais il ne pense pas qu'il puisse être question d'une importation de la comédie aristophanesque en Grande-Grèce. Entre les acteurs d'Aristophane et ceux des farces que nous connaissons par les vases peints, il n'y a qu'un rapport de cousinage. La source commune est dorienne: c'est le cortège immodeste de génies dionysiaques qui se déroule sur les vases corinthiens, alors que Silène et les Satyres y font défaut. En revanche, les grotesques danseurs doriens ne paraissent jamais sur les vases atti-

XVII[e] siècle; la phototypie Danesi, publiée par M. Petersen, n'en rendrait pas inutile une reproduction convenable, qui serait à sa place dans les *Denkmaeler*.

1. *Festgruss aus Innsbruck*, 1893, p. 153-183.
2. *Jahrb. des Instit.*, 1893, p. 39-51; cf. *Arch. Anz.*, 1893, p. 11.
3. *Rœm. Mittheil.*, 1893, p. 188, pl. V-VI.
4. *Monuments grecs*, XIX-XX (1893), p. 1-35, pl. XI.

ques. Ainsi, pour la comédie comme pour la tragédie, nous sommes amenés à chercher les germes dans le Péloponnèse, mais c'est en Attique seulement que ces germes devaient s'épanouir en fleurs[1].

— Dans un essai sur la fabrication du pain chez les Grecs, M. Benndorf a repris la question des « réchauds », dont les masques prophylactiques ont donné lieu à tant d'hypothèses ; il croit que le réchaud, πύραυνος suivant Diels, est en réalité un *klibanos*, servant à la cuisson du pain, et que les masques qualifiés de Cyclopes par M. Furtwaengler sont les καμίνων δηλητῆρες de l'hymne homérique[2].

— Publier à 275 francs un in-4° de 680 pages, plus un atlas grand in-folio de 75 planches non coloriées, qui ne sont pas des héliogravures, c'est se moquer du monde et appeler les foudres de la critique[3]. Voyons, M. Hartwig ! vous avez reçu une subvention de l'Académie de Saxe, des amis ont contribué aux frais de votre œuvre, et vous prétendez nous l'imposer à un prix qui atteint presque celui des quatre volumes de Gerhard ? Vous croyez servir l'archéologie lorsque vous publiez des vases très peu chargés de figures en grandeur naturelle, comme si de bons *zincs* du genre de ceux des *Vorlegeblätter* ne suffisaient pas aux gens raisonnables ? Je veux bien que les dessins que vous avez reproduits soient exacts, que votre commentaire, bien que prolixe, soit savant : mais que voulez-vous que nous fassions de tout le papier encombrant que vous nous servez en trop et que vous nous obligez à payer si cher ? Franchement, si je dois être seul à déclarer votre publication absurde, c'est à désespérer du bon sens de mes confrères. Et il ne s'agit pas seulement des planches ! A la rigueur, il pourra se trouver des gens pour n'en point condamner les dimensions exorbitantes ; mais pourquoi le texte forme-t-il un grand in-4° pesant plusieurs livres ? Cela, c'est pour justifier le prix fantastique de l'ouvrage, qui n'est pas justifié par autre chose. N'est-ce pas déplorable ?

— Ross avait vu clair, en 1855, quand, à la suite de ses recherches sur l'Acropole, il déclarait que la céramique à figures rouges était antérieure aux guerres médiques. M. Graef a exposé combien les fouilles récentes lui avaient donné raison[4]. M. Wolters et lui ont fait des observations minutieuses sur les innombrables tessons découverts dans les couches de débris prépersiques. Plus de la moitié sont à figures noires ; un tiers du reste est à figures rouges, un tiers mycénien et le reste géométrique ou de divers genres. Les vieux vases grossiers du type troyen sont représentés par quelques rares spécimens ; il y en a aussi quelques-uns de l'ancien type chypriote. Quant à la poterie mycénienne, on en trouve toutes les variétés en abondance ; il est singulier que la fabrique athénienne du Dipylon soit beaucoup moins richement représentée ; cela peut s'expliquer seulement si l'on admet que les grands vases du Dipylon étaient exclusivement funéraires. Parmi les fabriques étrangères dont les produits fragmentés

1. *Jahrb. des Instit.*, 1892, p. 61-93.
2. *Eranos Vindobonensis*, p. 372-385.
3. P. Hartwig, *Meisterschalen* (coupes signées à figures rouges de la belle époque du style sévère), Berlin, 1893.
4. *Arch. Anz.*, 1893, p. 13.

se sont rencontrés sur l'Acropole, on peut citer la Crète, Chypre (?), Rhodes, Mélos (?), Naucratis, la Béotie, Corinthe, Chalcis ; d'autres fabriques sont encore à déterminer (entre autres une fabrique ionienne d'où est sortie la coupe de Phinée à Würzbourg)[1]. Il est remarquable que les produits corinthiens sont en nombre infime, de sorte qu'il ne faudra plus parler d'une influence corinthienne sur la céramique attique. La communication de M. Graef est très intéressante ; j'en supprime à regret beaucoup de détails.

— Le vase proto-attique (type de Phalère) qu'a publié M. Couve[2] était à tort considéré comme faux ; c'est un curieux spécimen d'un art grossier où se marient (assez mal) les influences orientales, dipyliennes et mycéniennes.

— Thucydide nous apprend que les premières trirèmes de guerre ont été construites vers 704. Or, comme des navires de guerre figurent sur les vases du Dipylon, M. Kroker et d'autres ont cru trouver là un *terminus post quem* pour la fabrication de ces vases. M. Pernice fait remarquer que les navires sur les vases du Dipylon sont des *dières*, que rien n'autorise à admettre que les progrès dans la marine militaire aient été réalisés partout à la même époque et que toute tentative pour dater les vases d'après ces considérations doit, par conséquent, être abandonnée. L'article contient un catalogue descriptif des navires figurés sur les vases du Dipylon et une controverse sur plusieurs points de détail avec M. Assmann[3].

— M. Hauser reconnaît, dans les amphores tyrrhéniennes, à côté d'influences corinthiennes déjà signalées, des affinités avec le groupe des vases chalcidiens et ioniens[4].

— A propos d'un lécythe archaïque du Louvre, qui représente un combat de coqs, M. Perdrizet a fait quelques recherches sur la date de l'introduction du coq en Grèce ; il incline à croire qu'il arriva de Perse par la Lydie peu après l'an 600 et que les combats de coqs sont d'origine lydienne[5].

— Les sujets funéraires sont surtout fréquents sur les lécythes attiques à fond blanc, mais on en trouve aussi sur des lécythes à fond noir ; M. Weisshaeupl en a publié deux nouveaux exemplaires provenant l'un d'Athènes, l'autre d'Érétrie. Ce sont des « offrandes à la stèle »[6].

— M. Walters pense que le trident de Poseidon est une transformation hellénique du sceptre oriental à tête de lotos[7]. Sur les nombreuses figures archaïques conservées par les *pinakes* de Corinthe, le type classique du trident ne paraît que très rarement ; un intéressant dessin de M. Walters juxtapose les types et en rend l'évolution sensible (p. 17). En Inde aussi, on voit la fleur de lis se transformer peu à peu en *trisula*.

1. M. Cecil Smith croit ce vase gréco-égyptien, *Journ. Hell. Stud.*, 1892-1893, p. 108.
2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 25, pl. II-III.
3. *Athen. Mitth.*, 1892, p. 285.
4. *Jahrb. des Instit.*, 1893, p. 93 (à propos d'une amphore de la collection Bourguignon à Naples).
5. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 157, pl. V.
6. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, pl. 2 et 3.
7. *Journ. Hell. Stud.*, 1892-1893, p. 13.

— Tous les archéologues connaissent les prétendus *imbrices*, « terres cuites en forme de tuiles dont la destination architecturale ne paraît pas douteuse » (Rayet-Collignon, p. 389). Eh bien ! ces objets n'ont rien de commun avec l'architecture, ce sont des *ânes* (ὄνοι), que les femmes assises portaient sur la cuisse droite au-dessus du genou, comme une sorte de cnémide, et sur lesquels elles filaient leur trame. M. Sophoulis a découvert la destination des *imbrices* en étudiant la figure ci-jointe, tirée d'une peinture qui décore un instrument de ce genre; M. C. Robert leur a rendu leur véritable nom en invoquant Pollux, Hésychius et le Grand Étymologique aux mots ὄνος et ἐπίνητρον [1]. Voilà une jolie découverte et un bon débarras pour l'architecture, qui n'avait que faire de ces tuiles.



— Un beau fragment de vase à figures rouges, que M. de Villefosse a trouvé jadis chez un brocanteur et donné au Louvre, a été publié par M. Wernicke [2]; il y reconnaît au registre supérieur Thésée et Sciron (avec Heydemann), au-dessous Thésée et Cercyon (nommé [ΚΕΡ]ΚΥΑΝΕΥΣ par l'inscription). Un culte d'Apollon Κερκυονεύς existait à Athènes; d'où M. Wernicke conclut que Cercyon est « une hypostase d'Apollon », dieu de la palestre comme Hermès, et que, sous cet épisode de la vie de Thésée, se cache la lutte d'Apollon avec le fils de Poseidon, une θεομαχία.

— Revenant sur le vase de Sophilos (*Revue archéol.*, 1890, I, p. 261), M. Studniczka ajoute aux fragments connus un cinquième, découvert par MM. Wolters et Graef; il reconnaît dans l'ensemble un cortège nuptial comme sur le vase François, mais croit impossible de se prononcer sur la dépendance réciproque de Klitias, l'auteur de ce dernier vase, et de Sophilos [3].

— *Paidikos* (sans *kalos*), lu cinq fois sur des vases à figures rouges, était en train de devenir un synonyme d'*éromène* et de prêter à des commentaires variés, lorsque M. Pottier a lu, sur un alabastron d'Érétrie, Παιδικὸς ἐποίεσεν. Ce céramiste, contemporain d'Hipparque, appartient au groupe d'Épictète. Comme une coupe de Naples signée de lui et l'alabastron du Louvre portent aussi προσαγορεύω, M. Pottier propose d'attribuer au même artiste huit vases sur lesquels on lit προσαγορεύω tout court [4].

— M. Loewy reconnaît sur un vase de l'Ermitage (*Monum.*, VI-VII, pl. 71, 2) le meurtre d'Antigone et d'Ismène par Laodamas, fils d'Étéocle, dans le temple de Héra. Une peinture publiée par Millingen (pl. XXIII) et encore inexpliquée représente, suivant lui, Thyeste, Pélopia et Sicyon; ce serait une scène de tragédie fondée sur la fable 88 d'Hygin. Enfin, M. Loewy signale l'étrangeté des

1. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 247.
2. *Jahrb. des Instit.*, 1892, p. 208.
3. *Eranos Vindobonensis*, p. 233.
4. *Revue des Études grecques*, 1893, p. 40.

inscriptions du vase de Midias (Klein[2], p. 204), qui ne correspondent pas aux personnages représentés ou s'écartent tout à fait de la tradition[1].

— L'attention se reporte depuis quelque temps sur les vases de l'Italie méridionale à sujets mystiques. Un recueil de ces vases, dessinés rapidement au trait, viendrait aujourd'hui fort à propos. Après M. Winckler, M. Kuhnert a traité des scènes des Enfers qui sont représentées dans ces peintures, en s'aidant, à cet effet, des curieuses tablettes d'or de Petilia. Il y a, entre certaines peintures et le texte de ces tablettes, des analogies vraiment frappantes. M. Kuhnert a aussi éclairci, à la suite de M. Rohde, la signification des Danaïdes de l'*Inferno* grec; dans la croyance populaire, les ἄγαμοι étaient voués à un éternel λουτροφορεῖν, d'où l'usage de placer une amphore dite λουτροφόρος sur la tombe des ἄγαμοι en Attique. Tout l'article est instructif, mais le serait encore davantage s'il était accompagné de gravures[2].

— La peinture byzantine était-elle exclusivement religieuse? Non, répond M. Mavrogiannis[3], et il cite, d'après les textes, d'assez nombreux tableaux d'histoire, de genre, d'animaux, de chasse, de pêche, etc. Son article ne fournit pas assez d'indications précises, mais l'idée qu'il expose serait bonne à développer.

— La question de l'étalon monétaire donne de l'actualité au mémoire de M. Th. Reinach, *De la valeur proportionnelle de l'or et l'argent dans l'antiquité grecque*[4]. Au milieu du v[e] siècle, l'or valait 14 fois son poids d'argent à Athènes; l'exploitation des mines de Thrace fait baisser cette proportion, qui tombe à 11,60 vers 398. En 331, elle est de 10 : 1 et ce rapport, adopté par Alexandre le Grand comme base de son système bimétalliste, subsista jusqu'à la conquête romaine.

— Photius parle d'une monnaie *thibronienne*. Qu'est-ce que cela veut dire? C'est, dit M. Babelon, la monnaie que Thibron fit frapper en Asie Mineure pour la solde de ses troupes; on en trouve des spécimens dans quelques dariques de la série des *aurei* d'Éphèse, centre des opérations de Thibron[5]. Non pas, répond M. Th. Reinach[6] : le Thibron de la monnaie *thibronienne* n'est pas l'harmoste qui enrégimenta les Dix Mille, mais le condottiere lacédémonien du temps d'Alexandre, qui, en 324, assassina en Crète Harpale et se réfugia avec les trésors de ce dernier en Cyrénaïque. Sa monnaie circula dans Athènes, où les poètes de la comédie nouvelle parlèrent du νόμισμα Θιβρώνειον : ces deux mots passèrent dans les lexiques alexandrins, puis dans celui de Photius. Je trouve cette dernière hypothèse séduisante, mais ne voudrais pas me prononcer sur le fond : οὐ γὰρ εἴρηται διπλῆ, comme dit le chœur d'*Antigone*.

— On croyait jusqu'à présent que les inscriptions de certaines monnaies royales de la Sogdiane, datant du II[e] siècle av. J.-C., étaient écrites dans un

1. *Eranos Vindobonensis*, p. 269-275.
2. *Jahrb. des Instit.*, 1893, p. 104.
3. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 22. Le même auteur a publié en 1893 : Βυζαντινὴ τέχνη καὶ Βυζαντινοὶ καλλιτέχναι, avec 30 gravures. Je n'ai pas vu ce livre.
4. *Revue numismatique*, 1893, p. 1-26, 141-166, et à part.
5. *Revue des Etudes grecques*, 1893, p. 45.
6. *Ibid.*, p. 55.

alphabet grec dégénéré. M. Drouin paraît avoir prouvé, pour l'une d'elles, que cet alphabet est araméen : il lit MHDT BSL, c'est-à-dire *Magadatès basileus*. Ce résultat est important : il permet d'entrevoir la genèse de l'alphabet pehlvi, né de celui que les marchands de Babylone ont apporté en Bactriane et en Sogdiane après la conquête macédonienne [1].

— Je signale en passant, mais avec le regret de ne pouvoir m'y arrêter, un savant travail de M. Bienkowski sur ce qu'on pourrait appeler *le bestiaire prophylactique*, à propos d'une très curieuse mosaïque découverte en 1889 sur le Caelius [2].

ATHÈNES. BULLETIN DE L'ÉPHORIE. — MAI A DÉCEMBRE 1892. — *Antiquités transportées au Musée central* [3]. — Lécythe funéraire en marbre, trouvé près du Jardin botanique (femme assise serrant la main d'un hoplite) [4]. — Belle tête de femme, torse de Niké et autres marbres provenant de l'Héraion et du Musée d'Argos [5]. — Sculptures de Rhamnus [6]. — Sarcophage romain trouvé à Athènes, avec la représentation du défunt couché sur le couvercle [7]. — Marbres donnés par le Roi : deux statuettes d'Hygie, un torse d'Artémis éphésienne [8].

Le Musée s'est enrichi d'une très belle série de vases (lécythes blancs et pyxis avec dorures) et de terres cuites provenant des fouilles faites à Érétrie par MM. Lambros [9], Geladaki [10] et Nostrakis [11]. Malheureusement, les descriptions du Δελτίον sont à peu près inintelligibles, alors que le plus misérable croquis vaudrait cent fois mieux [12]. Signalons, à titre provisoire : 1° un ὄνος (*imbrex*) orné de nombreuses figures accompagnées de leurs noms (Alceste, Hippolyte, Astéropé, Aphrodite, Peitho, Hébé, Thétis, Pélée, etc.) [13]; 2° une belle pyxis avec scènes de toilette ; 3° une autre pyxis très importante, rehaussée de dorures, où l'on voit la représentation rare ou unique de Latone en travail, assise sur un escabeau, embrassant de la main gauche un tronc de palmier ; Ilithye, placée derrière elle, la soutient de ses deux bras [14]; 4° une terre cuite figurant une vieille qui serre un enfant nu contre sa poitrine. A ces objets en argile s'ajoute un magnifique couvercle de miroir, portant d'un côté, en relief, Aphrodite assise sur un cygne, de l'autre, en creux, une Néréide assise sur un cheval marin [15]. — D'autres terres cuites ont été confisquées à Thisbé [16]; des vases, des lécythes et des inscriptions proviennent des fouilles opérées sur le terrain Karadja au Céramique extérieur.

Un anonyme a donné trois pierres gravées de beau travail (Niké debout, Niké conduisant un char, tête barbue) [17]. Enfin, on doit à la libéralité de M. Phinticlis,

1. *Revue sémitique*, 1893, p. 173.
2. *Eranos Vindobonensis*, p. 285-303.
3. Cf. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 66, avec les renvois aux précédentes *Chroniques*. Le *Deltion* de 1893 n'a pas encore commencé à paraître (octobre 1893).
4. Δελτίον, 1892, p. 50.
5. *Ibid.*, p. 51.
6. *Ibid.*, p. 83.
7. *Ibid.*, p. 91.
8. *Ibid.*, p. 83.
9. *Ibid.*, p. 74.
10. *Ibid.*, p. 85.
11. *Ibid.*, p. 89.
12. Je suis prêt à exécuter moi-même ces croquis, δωρεάν, si l'Éphorie me fourn des photographies tirées en bleu (papier au ferro-prussiate).
13. Δελτίον, 1892, p. 77-80.
14. *Ibid.*, p. 88.
15. *Ibid.*, p. 89.
16. *Ibid.*, p. 84.
17. *Ibid.*, p. 51.

qui l'avait acquise à Patras, une grande bague d'or avec intaille, sur laquelle est gravé un buste de Thésée tenant une massue[1].

— Je n'avais pas vu les Musées d'Athènes depuis 1882. C'était vers la fin du règne d'Eustratiadis, de ce que M. Michaelis a dénommé « l'époque des Invalides ». Peu de temps après, Stamatakis étant mort prématurément, M. Cavvadias devint éphore général. Secondé par la libéralité des ministres grecs, qui n'ont jamais marchandé leur appui à la science, il a obtenu, en dix ans, des résultats qui m'ont frappé d'admiration. Non seulement les Musées athéniens se sont considérablement agrandis, par suite des fouilles heureuses que l'on a entreprises ou laissé entreprendre sur tant de points, mais leur physionomie intérieure s'est transformée, leur organisation est devenue tellement parfaite que je n'en connais pas, dans toute l'Europe, de mieux arrangés. Le Musée national et celui de l'Acropole devraient être aujourd'hui des lieux de pèlerinage pour tous ceux qui sont accessibles à l'émotion esthétique. M. Cavvadias peut être fier de ce qu'il a fait. Tous les rêves d'amélioration que nous caressions autrefois, dans nos longs entretiens à Délos, ont été dépassés par la réalité qui s'est offerte à nos yeux. On ne dira jamais assez haut la reconnaissance que méritent tant d'énergie et de suite dans les idées. Un seul progrès reste à accomplir : il s'agit de régulariser, puisque l'expérience prouve qu'on ne peut l'empêcher, l'exportation des antiquités de petite dimension. Le régime actuel a pour résultat unique de jeter la confusion dans la science par l'impossibilité où l'on se trouve d'être renseigné sur les provenances exactes des objets. Avec un très fort droit *ad valorem* sur les exportations d'antiques, on constituerait un fonds qui permettrait d'exercer, quand il le faudrait, le droit de préemption au profit des Musées de l'État. Je ne vois pas d'autre solution que celle-là et j'espère que les hommes politiques de la Grèce, dont cela dépend, finiront bien par se ranger à mon opinion.

— La collection égyptienne d'Athènes s'est enrichie de portraits peints du Fayoum et d'une tête en relief peinte analogue à celles d'El-Kargeh au Louvre[2]. Elle a encore reçu en don une statuette provenant d'Alexandrie dont le type est jusqu'à présent unique : c'est un homme barbu, cornu, dont le corps se termine en queue de serpent[3]. Ce Zeus Ammon ne serait-il pas quelque peu parent de nos serpents cornus de la Gaule romaine?

— J'ai vu avec plaisir, à Athènes, le petit musée d'archéologie byzantine fondé par M. Lampakis. On en trouvera quelques spécimens gravés dans le *Bulletin de la Société d'archéologie chrétienne*, publié en 1892 à Athènes[4].

— M. Cavvadias a publié, en 1893, un catalogue des moulages en vente à Athènes (112 n[os]). Je crois que les Musées athéniens feraient une bonne affaire en vendant des *positifs pour projection* d'après leurs antiquités; c'est moins encombrant que des moulages et cela peut en tenir lieu avec profit dans l'enseignement.

1. Δελτίον, p. 95.
2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 191.
3. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 109.
4. Cf. *Revue des Études grecques*, 1892, p. 476.

— M. Couve a refait le catalogue des vases peints d'Athènes et M. de Ridder a entrepris celui des bronzes. Ces deux travaux, communiqués en manuscrit à l'Académie, doivent être prochainement mis sous la presse[1].

— Extrait des *Nouvelles* du *Bulletin de Correspondance Hellénique*[2] :

La collection Misthos, composée de terres cuites d'Asie et en particulier de Myrina, est installée dans une salle à droite du Musée. Autour on commence à grouper et à classer par ateliers les terres cuites grecques, découvertes, achetées ou saisies par l'Ephorie ; on y ajoutera celles de la Société archéologique. Des terres cuites fausses saisies à Athènes, dont quelques « groupes d'Asie Mineure » sont aussi exposées comme types de comparaison.

Et M. Homolle ajoute en note :

Il ne serait pas impossible que plusieurs de ces produits fussent sortis d'Athènes même ; peut-être, en cherchant bien, y retrouverait-on les creux de plus d'une de ces pièces contestées. La fabrication des fausses antiquités est ici un commerce très pratiqué et très lucratif, etc.

A quand l'enquête officielle que nous réclamons depuis si longtemps?

— Les fouilles allemandes près du Pnyx (*Revue archéol.*, 1893, I, p. 67) ont fait découvrir une grande citerne que M. Doerpfeld veut identifier à l'*Enneakrounos* ; elle est juste au pied du Pnyx et dans l'axe des Propylées de l'Acropole[3]. On signale aussi une statue de fleuve de style romain et deux tombeaux archaïques, contenant l'un le corps d'un enfant avec deux vases mycéniens, le second les restes d'un homme qui avait été brûlé (comme à Vourva) dans le tombeau même[4]. Nous reviendrons sur la question topographique quand M. Doerpfeld aura publié l'exposé d'ensemble de ses recherches, avec les plans qui le rendront intelligible[5].

— En déblayant le lit de l'Ilissos, la Société archéologique a découvert des sources abondantes qui étaient obstruées et ignorées depuis des siècles. Tout auprès on a trouvé un beau torse juvénile en marbre. Comme Pausanias dit que l'Enneakrounos est la seule source naturelle d'Athènes, M. Belger pense que la théorie de M. Doerpfeld, d'après lequel l'Enneakrounos devrait être cherchée près de l'Aréopage, n'est pas conciliable avec ces nouvelles données[6].

— Au sud de l'Acropole, près de la fabrique de soie Karastamatis, on a rencontré toute une série de tambours de colonne en marbre pentélique qui proviennent peut-être du portique d'Eumène[7].

— Un nouveau segment du mur d'Athènes, épais de près de 5 mètres, a été découvert en contruisant une maison au coin des rues de Sophocle et d'Aristide ; M. Doerpfeld ne le croit pas plus ancien que le IVe siècle[8].

1. *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 1893, p. 28-29.
2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 191.
3. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 440.
4. *Phil. Woch.*, 1893, p. 66.
5. Un résumé fort clair en a été donné par M. Gardner, *Journ. Hell. Stud.*, 1892-1893, p. 139 sq.
6. *Phil. Woch.*, 1893, p. 962 ; cf., sur les fouilles, Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 103. Elles ont prouvé que le lit de l'Ilissus a été modifié lors de la construction du péribole de l'Olympiéion.
7. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 450.
8. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 449 ; *Phil. Woch.*, 1893, p. 163.

— Les deux lions trouvés dans une des tombes du terrain Sapountzaki[1] appartiennent à l'époque saïtique; l'un d'eux a été fait par un nommé Amosis, peut-être un mercenaire à la solde des Psammétiques[2].

— Ayant assisté à l'ouverture de 231 tombes dans la nécropole Sapountzaki[3], au nord-est du Dipylon, MM. Brückner et Pernice en ont publié une description détaillée, qui aurait gagné à être divisée plus nettement[4]. Dix-neuf tombes, presque toutes à inhumation, appartiennent à l'époque du style géométrique; au-dessus de l'une d'elles on a recueilli les fragments du plus grand vase connu, haut de 1m,80. Il est désormais certain que ces vases énormes étaient des σήματα, placés sur les tombeaux; les hydries que l'on trouve à l'intérieur sont les prototypes des *vases à prothesis* du VIe siècle et des loutrophores de l'époque suivante. Exceptionnellement, le mort a été introduit tout entier dans un grand *pithos* haut de 1m,40. Les scènes nautiques des grands vases se rapportent au service des citoyens dans les naucraries, comme les cavaliers des stèles attiques postérieures indiquent qu'ils ont servi comme chevaliers. Les éléments orientaux paraissent dans l'art géométrique à la fin de la période du Dipylon, d'abord dans les œuvres d'orfèvrerie, plus tard sur les vases : une coupe du style du Dipylon présente le premier exemple connu d'animaux ailés de style oriental. Il a déjà été question (*Revue archéol.*, 1892, I, p. 82) du tombeau contenant des lions en porcelaine égyptienne et des figurines de femmes nues en ivoire. C'est au VIIIe siècle, et non au VIIe, qu'il faut placer l'apogée du style *dipylien*. Les tombes du VIe au IVe siècle, qui sont les plus nombreuses, ont fourni également la matière d'observations précises. Le mort n'est jamais couché à même la terre : quand il n'est pas enseveli dans un grand sarcophage de pierre ou d'argile, il repose dans un cercueil de bois. On l'incinère sur un lit de sarments de vigne; les ossements incinérés sont enveloppés dans une étoffe de lin. Les vases de bronze contenant des cendres se trouvent parfois à l'intérieur de cylindres en pierre. Les tombes en briques, d'abord réservées aux pauvres, ne deviennent fréquentes que vers le IVe siècle. Les lécythes et les *alabastra*, à l'intérieur des tombes, sont toujours vides : ce sont les vases dont le contenu a servi à la dernière toilette du mort. Enfin, les auteurs ont proposé une explication nouvelle du rite de l'incinération : il aurait eu pour objet de rendre le mort *inoffensif* lorsqu'on introduisait un nouveau corps dans le même tombeau. Ce long article est riche en observations dont nous avons pu seulement indiquer les principales; MM. Brükner et Pernice auraient dû eux-mêmes, en terminant, résumer leurs observations sous forme de tableaux.

— L'*American Journal*[5] a publié deux articles concernant l'Acropole préperse : un de M. H. N. Fowler sur le vieux Parthénon, qu'il ne croit pas avoir existé au temps de Pausanias, l'autre de M. C. Brownson sur les rapports entre

1. Cf. *Revue archéol.*, 1892, I, p. 82.
2. Naville, *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 189.
3. Cf. *Revue archéol.*, 1892, I, p. 82, 397.
4. *Athen. Mitth.*, 1892, I, p. 397.
5. Le tome VII de ce périodique porte le millésime de 1891; le tome VIII est de 1893, aucun fascicule n'étant daté de 1892.

les frontons archaïques et les peintures de vases[1]. L'auteur de ce dernier mémoire pense que les sculpteurs attiques ont subi l'influence des vases peints de Camiros.

— M. Penrose a longuement répondu aux objections de M. Doerpfeld (cf. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 67); il est difficile de résumer une pareille discussion entre architectes, mais je continue à croire que M. Doerpfeld est dans le vrai.

— Dans une séance de l'Institut de Correspondance hellénique, M. Homolle a proposé de lire [τῶν] σπουδαίων [Ἀ]χί[α] ἐστι au lieu du mystérieux Σπουδαίων δαίμων de Pausanias[2]; il a ajouté, en se fondant sur l'exégèse de ce passage, que le temple d'Ergané n'a jamais existé et que le vieux temple d'Athéna n'existait plus du temps de Pausanias. Là-dessus, M. Doerpfeld a fait des réserves, mais l'analyse donnée par le *Bulletin* est trop brève pour que l'on puisse utilement y insister[3].

— Reprenant, mais avec des arguments nouveaux, une idée de Weber et de Ronchaud, M. R. de Sèze a proposé de reconnaître dans les prétendues *Parques* trois divinités « de la mer en mouvement », Agavé, Cymodocée, Galatée[4]. La raison qu'il tire de l'emploi des draperies mouillées est digne de considération, mais je n'aime pas beaucoup ceci : « C'est ce creusement, partie essentielle de la grâce souple de la vague, que m'ont rappelé les cavités formées par ces jambes divines si familièrement repliées. » Si les auteurs des frontons avaient eu tant d'esprit que cela, ils n'auraient jamais fait de sculpture.

— M. Amelung a découvert au Musée de Palerme un fragment de la frise du Parthénon, appartenant au groupe d'Aphrodite et de Peitho[5]; il demande avec raison que ce morceau, insignifiant en Sicile, soit rendu au Musée d'Athènes qui possède le reste de la plaque. M. Loewy a signalé, à Athènes même, un fragment inconnu de la tête d'Aphrodite appartenant à la frise orientale[6].

— Les additions récemment faites au fronton occidental du Parthénon par M. Schwerzek, et quelques autres déjà consignées dans le *Catalogue of Sculpture* de 1892, font l'objet d'un article de M. A. H. Smith, où l'on remarquera surtout une bonne héliogravure de la partie inférieure de P avec le torse de l'enfant tel qu'il a été figuré par Carrey[7]. Ce torse était considéré jusqu'à présent comme appartenant à l'une des métopes. M. Smith a aussi publié une lampe chypriote représentant la dispute d'Athéna et de Poseidon et une tête de Lapithe découverte sur l'Acropole en 1889. Quelques parties de la frise ont également été retrouvées au cours des fouilles récentes.

— J'ai lu dans les *Débats du soir*, à la date du 13 mars 1893, que les métopes de Phidias au Parthénon nous racontaient les batailles des Athéniens contre les Perses. On s'instruit tous les jours ; j'ignorais cela.

1. *American Journal*, 1893, p. 1 et 28, avec une médiocre planche en couleurs du Typhon (pl. I).
2. *Journ. Hell. Stud.*, 1892-1893, p. 32-47.
3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 181-182.
4. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 168-185. L'article est à lire de près, malgré le ton *slightly amateurish* de quelques passages.
5. *Röm. Mitth.*, 1893, p. 76.
6. *Ibid.*, p. 98.
7. *Journ. Hell. Stud.*, 1892-1893, p. 88, pl. V.

— M. W. York a trouvé, dans l'ancienne cabane des Invalides, trois nouveaux fragments des bas-reliefs de la Balustrade [1].

— M. Bather se plaint de la négligence avec laquelle ont été emmagasinés, sans notes précises sur le gisement, les fragments de bronze découverts sur l'Acropole [2]. En nettoyant une grande quantité de morceaux, l'auteur a pu déchiffrer un certain nombre d'inscriptions archaïques, presque toutes des dédicaces à Athéna [3]. L'une d'elles (n° 65) paraît offrir deux caractères chypriotes (ou phéniciens ?).

— A la suite de M. Doerpfeld, M. Pickard a essayé de montrer que le sanctuaire de Dionysos ἐν Λίμναις était situé non pas au sud de l'Acropole, mais sur la pente sud-ouest du Colonos Agoraios, en dehors de l'ancienne enceinte pélasgique, ce qui explique que les concours dramatiques du Lénaion étaient dits κατ' ἀγρούς [4]. Cet emplacement, qui était celui du pressoir commun (ληνός) à l'époque préhistorique, fut compris ensuite dans l'enceinte de Thémistocle, d'où la mention des Λίμναι ἐν ἄστει dans Isée (VIII, 35) [5].

— Suite de l'étude très fouillée de M. Lechat sur les statues archaïques d'Athènes [6]. Pour la discussion soulevée par la plus grande, l'auteur se contente de dire qu'elle « reste et très probablement restera toujours la statue d'Anténor » — ce qui est peu. Mais il a très bien vu qu'elle se distingue des autres par la largeur du style et une moindre tendance à la gentillesse ; le sculpteur, quel qu'il soit, se rattache plutôt aux maîtres énergiques du VIe siècle, ceux des frontons en tuf, qu'à ces immigrés ioniens qui commencent à nous porter sur les nerfs [7]. Le buste de femme publié *Ath. Mitth.*, 1890, p. 4, relève de la même tendance et paraît l'œuvre du même artiste, quoique plus ancienne. La grande statue serait de 510 environ. M. Lechat a bien raison de la rajeunir ainsi ; l'article de M. Gurlitt (p. 228) fournit une confirmation précieuse de son opinion. La statuette *Journ. Hell. Stud.*, 1887 p. 167, est encore une sculpture « d'esprit attique », dont le style rappelle celui de certains bas-reliefs en marbre (Le Bas, pl. I ; Rayet, *Études*, pl. II ; Ἐφημ. ἀρχ., 1886, pl. IX) et l'Athéna de bronze si mal publiée jusqu'à présent (Ἐφημ. ἀρχ., 1887, pl. IV) [8]. Toutes ces œuvres ont en commun une « maigreur élégante », analogue à celle qui caractérise les peintures de vases : cela est bien attique, comme on dirait que cela est florentin. Trois autres sculptures (*Ath. Mitth.*, 1888, p. 135 ; Rayet, *Études*, pl. I ; *Revue*

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 190 ; *Athen.*, 1893, I, p. 449.
2. *Journ. Hell. Stud.*, 1892-1893, p. 124, pl. VI-VII.
3. Je cite le n° 60, sur un petit bouclier avec gorgoneion : Φρυγία ἀνέθηκεν [τῆι] Ἀθ[η]ναίαι ἡ ἀρτ[ο]πῶλις. Le n° 61 présente la forme argienne (?) υἱύνς pour υἱούς.
4. Hesych. : Λίμναι, τόπος ἀνειμένος Διονύσῳ, ὅπου τὰ Λήναια ἤγετο. Cf. Aristoph., *Acharn.*, 202 et le scoliaste.
5. *Amer. Journal*, 1893, p. 56-82.
6. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1892, p. 485-528.
7. M. Lechat écrit très justement que les figures archaïques de l'Acropole « sont d'une délicatesse excessive et agaçante à la longue » (p. 486). Cela n'est pas vrai que de ces statues ; je ne le dis point pour M. Lechat, mais pour ceux qui ne tarderont pas à l'imiter et dont j'ai peur.
8. C'est en voyant l'original de ce bronze que je me suis pour la première fois rendu compte de l'extrême imperfection des images que publie l'Ἐφημερίς. Tout cela devra être repris.

archéol., 1889, pl. XXIII) forment un groupe homogène apparenté au précédent, où l'influence de Chios est sensible sans être dominante ; leur auteur commun serait celui de la tête Rayet, *ora* Jacobsen. Voici encore deux têtes (*Mus. d'Ath.*, pl. XIV ; Ἐφ. ἀρχ., 1888, pl. II) qui paraissent étroitement unies à M. Lechat, même par une sorte de « parenté morale » ; elles sont toutes deux des environs de 485. Leur auteur commun doit avoir vécu assez pour connaître l'art de Phidias. C'est là que M. Lechat arrête sa tentative de classification, satisfait, et à bon droit, d'avoir marqué des différences sensibles là où un jugement superficiel n'aperçoit d'abord qu'uniformité. J'oubliais de dire qu'à deux reprises il s'est insurgé contre le système des mensurations, dont il a tort, du reste, d'attribuer l'invention à M. Winter ; je crois, pour ma part, que ce système pourra donner de bons résultats, mais seulement quand on aura mesuré *quelques milliers* de statues. Ceux qui l'ont appliqué jusqu'à présent se sont trop pressés d'en tirer parti et ont raisonné sur des données insuffisantes. Attendons le fruit des longues études de M. Kalkmann.

— L'*Archæologischer Anzeiger* a signalé, sans indication de lieu ni de date, un livre de M. Sophoulis sur les *Tantes*, Τὰ ἐν ἀκροπόλει ἀγάλματα κόρων ἀρχαικῆς τέχνης. Ce livre a paru à Athènes en 1892 ; je l'y ai vu entre les mains d'un savant russe, mais je ne saurais en dire plus long. M. Sittl, qui l'a lu, en a porté un jugement très favorable (*Woch. für klass. Philol.*, 1893, p. 869).

— Le Dionysos chryséléphantin d'Alcamène, comme le temple où il était placé auprès du théâtre (Paus., I, 28, 8), doit avoir été terminé vers 415. Alcamène, né vers 460, travaillait encore en 403. L'attribution à cet artiste du fronton occidental d'Olympie, exécuté vers 456, est inadmissible : on peut songer à un Alcamène *senior*, mais aucun témoignage littéraire ne nous y contraint. Telle est la substance d'une bonne dissertation de M. Reisch [1].

— La frise du monument de Lysicrate a été incorrectement reproduite dans presque tous les manuels, deux des groupes (ceux du sixième registre dans la gravure d'Overbeck) ayant été déplacés aux dépens de la symétrie. Avec la nouvelle ordonnance proposée par M. H. F. De Cou, la symétrie est parfaite, du moins cette symétrie d'effet général que les Grecs de la belle époque ont seule recherchée [2].

— La base portant la signature de Bryaxis, avec le sujet trois fois répété d'un cavalier marchant vers un trophée, n'est certainement pas un chef-d'œuvre : les chevaux sont même assez laids [3]. Le moment choisi est celui où le phylarque s'avance pour recevoir sa récompense. Ce serait, suivant M. Couve, une œuvre de la jeunesse de Bryaxis, un spécimen de sa première manière. « Il a

1. *Eranos Vindobonensis*, p. 1-23. Le Dionysos d'Alcamène était assis ; nous le connaissons par des monnaies d'Athènes, de Pagae et de Sybritie en Crète. L'Héphaestos et Athéna, groupe d'Alcamène, daterait de 429 et l'Athéna de la villa Borghèse (Helbig, II, n° 928) en serait une réplique partielle. L'Asclépios de Mantinée remonterait à la même époque, comme l'a déjà conjecturé O. Müller.
2. *Amer. Journal*, 1893, p. 42-55, pl. II-III.
3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1892, p. 550, pl. III et VII. Cf. *Revue archéol.*, 1892, I, p. 80.

si bien fait de changer de manière! » comme disait Renan à un amateur qui lui montrait un prétendu Raphaël de 1500.

— Étudiant à son tour le même monument, M. Cavvadias propose de placer, sur la base de Bryaxis, ou plutôt sur une colonnette supportée par cette base, une statue de Niké découverte tout auprès et dont le style, à en juger par les photographies, ne serait pas des meilleurs[1]. Suivant M. Cavvadias, l'ensemble est un ouvrage de jeunesse de Bryaxis, conclusion conforme à celle de M. Couve. Les planches de l'Ἐφημερίς — *mirabile dictu!* — valent mieux que celles du *Bulletin*.

— Une métope découverte près du portique d'Hadrien à Athènes représente trois femmes dans l'attitude du deuil; le style, incontestablement du IVe siècle, rappelle celui du sarcophage des *Pleureuses*. Cette métope a dû faire partie d'un monument funéraire en forme de temple, ce dont on n'avait pas d'exemple pour Athènes à une époque aussi ancienne. M. Wolters, à la fin de l'article où il a publié cette sculpture, hasarde l'hypothèse que le bas-relief funéraire d'Aristonautes (Cavvadias, Γλυπτά, n° 869) serait de la main même de Scopas[2].

— M. Politis a évidemment raison de reconnaître *Charybde*, et non *Éole*, dans une tête figurée sur une écaille de cuirasse de la statue où M. Treu voit la personnification de l'Odyssée (cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 260)[3]. L'art classique n'a jamais représenté les Vents sous l'aspect de têtes; cette convention ne paraît que dans l'art chrétien.

— Une pierre tombale à loutrophore, trouvée à Céphisia, porte le nom d'Aristodème et de sa mère Smikythé. Comme les pierres de ce genre marquent la sépulture de personnes non mariées, il faut admettre que le nom de Smikythé a été ajouté plus tard, ce que confirme la gravure des caractères. D'autres fois, en introduisant le corps d'une personne mariée dans une tombe à loutrophore, on paraît avoir effacé intentionnellement une des anses du vase pour lui enlever sa signification en l'assimilant à un lécythe ordinaire[4].

— Une terre cuite d'Athènes, paraissant représenter un lépreux, a été publiée par Mme Hoggan[5].

— Un lécythe découvert près de l'Institut allemand représente un Oriental assis de côté sur un chameau bactrien, avec la légende καλὸς Μίκων. Le sujet se rapproche de celui d'un vase de la collection Durand (Saglio, I, p. 599), qui n'a pas encore été convenablement expliqué (triomphe de Sardanapale?)[6].

— Après la fin de la guerre du Péloponnèse, Athènes resta, pendant quelques années, dans une sorte de vassalité à l'égard de Sparte. Elle ne pouvait ou n'osait élever la voix en faveur de ses anciens alliés qu'on persécutait et qui s'adressaient à elle. Parmi ces derniers, il y avait de nombreux Samiens, qui lui créèrent autant d'ennuis que les réfugiés de Crète à la Grèce du roi Georges.

1. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 39, pl. 4 et 5 (la Niké); 6 et 7 (les quatre faces de la base de Bryaxis); sans numéro à la p. 47 (restitution de l'ensemble).
2. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 1.
3. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 241.
4. Wolters, *Athen. Mitth.*, 1893, p. 66.
5. *Journ. Hell. Stud.*, 1892-1893, p. 101.
6. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 434.

Le sénat s'était un jour laissé aller à recommander au peuple une résolution en plusieurs chapitres, comprenant l'éloge des Samiens, la confirmation de leurs privilèges antérieurs, l'entretien des députés au prytanée, l'envoi d'une ambassade à Sparte pour appuyer leurs réclamations. Le décret du peuple, que nous possédons à la suite du προβούλευμα, maintint seulement les articles du προβούλευμα qui ne pouvaient pas donner ombrage à Sparte, à savoir la confirmation des privilèges et l'entretien des députés ; les autres propositions avaient été retirées par l'orateur lui-même. Il est rare qu'une inscription jette ainsi quelque lumière sur le mécanisme du régime parlementaire à Athènes[1].

— M. Foucart a réédité et traduit un décret athénien de 333 en l'honneur de Pythéas, directeur du service des eaux, qui avait édifié une fontaine neuve près du temple d'Ammon et réparé la fontaine du temple d'Amphiaraos[2]. La charge de directeur du service des eaux, αἱρεθεὶς ἐπὶ τὰς κρήνας, n'était connue que par un passage de la Πολιτεία (ch. XLIII), où des critiques hollandais avaient malencontreusement voulu introduire une correction. L'inscription montre aussi que le culte d'Ammon existait à Athènes avant la visite d'Alexandre au sanctuaire libyen.

— Près du portique de Zeus Sôter on a découvert une stèle surmontée d'un bas-relief qui représente Zeus Sôter et Athéna, devant lesquels se tient un homme barbu (Euphron), suivi d'un cheval qu'accompagne un écuyer. L'incription se compose de deux longs décrets (323 et 318 av. J.-C.) en l'honneur d'Euphron de Sicyone, qui avait rendu de grands services à Athènes pendant la guerre lamiaque (ἐπὶ τοῦ πολέμου τοῦ Ἑλληνικοῦ, ὃν ἐνεστήσατο ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων ὑπὲρ τῶν Ἑλλήνων). Après la bataille de Cranon (322) il avait continué la lutte, aimant mieux périr que de se soumettre (προείλετο τελευτῆσαι ὑπὸ τῶν ἐναντίων, ἀγωνιζόμενος ὑπὲρ τῆς δημοκρατίας, ὥστε μήτε τὴν ἑαυτοῦ πατρίδα μήτε τὴν ἄλλην Ἑλλάδα ἰδεῖν δουλεύουσαν). Les oligarques d'Athènes, pour complaire aux Macédoniens, avaient détruit les stèles qui rappelaient ses services, mais quand Antipater fut mort, en 319, et que la démocratie eut de nouveau triomphé à Athènes, on s'empressa de rétablir les témoignages de la reconnaissance du peuple envers Euphron et les siens. Tout cela est nouveau et présente un intérêt historique que M. Lolling a parfaitement fait ressortir[3].

— M. Lolling a réédité (cf. Ἀθήν., t. VI, p. 271) un texte découvert près de l'Odéon d'Hérode qui rappelle les honneurs rendus à Timosthène (vers 217 av. J.-C.) en considération des services de son grand-père Timogène[4]. Le même savant a longuement commenté[5] de nouvelles inscriptions éphébiques d'Athènes. L'une d'elles (166-7 ap. J.-C.) mentionne, pour la première fois, des ταξίαρχοι τοῦ περὶ ἀλκῆς (ἀγῶνος).

— Une importante inscription, trouvée dans une carrière à l'ouest du Pnyx, contient un décret de thiasotes en l'honneur de leurs trois épimélètes et de leur

1. Swoboda, *Symbolae Pragenses*, p. 215-221.
2. *Revue des Études grecques*, 1893, p. 1-7. L'article contient deux *excursus* intéressants sur la durée des prytanies et le προβούλευμα.
3. Δελτίον, 1892, p. 56 (commentaire de M. Lolling).
4. Δελτίον, 1892, p. 53.
5. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 65.

secrétaire (278 av. J.-C.) qu'on remercie d'avoir orné le temple et célébré les sacrifices. La réunion générale a eu lieu au mois de Munychion, date ordinaire des décrets honorifiques des thiases, comme l'a établi M. Lolling. L'objet du culte commun de cette association était une déesse, peut-être la Mere des Dieux ; comme son temple était situé dans le voisinage de tombeaux, l'éditeur pense que le thiase appartenait à la classe des collèges funéraires, ayant pour but principal d'assurer une sépulture honorable aux indigents qui en faisaient partie[1].

— M. Mylonas publie un long décret attique découvert en 1890 près du Dipylon[2] : c'est un éloge de Diodore, fils de Socrate, décerné par le κοινὸν τῶν Σωτηριαστῶν dont il avait été ταμίας ; il avait aussi montré du zèle en qualité de ἱερεὺς τῆς Σωτείρας. Ce texte fait connaître deux archontes nouveaux, Théopithès (39-32) et Euthydomos (62-53) et confirme l'existence d'un sanctuaire d'Artémis Soteira à Athènes.

— M. Cavvadias pense, d'après deux inscriptions d'Épidaure, qu'Hadrien visita une première fois la Grèce en 124 et qu'il dédia l'Olympieion en 131 (et non en 129, comme l'avait supposé M. Dürr)[3]. Un autre Olympieion, construit à Épidaure, date de la même année, qui est probablement celle d'un troisième voyage d'Hadrien, le second devant se placer en 129.

— Déjà, dans le décret de Lampon, il est question de l'intervention de l'oracle de Delphes pour faire offrir aux déesses d'Éleusis les prémices des fruits. M. Kern a publié un fragment d'oracle du II[e] siècle après J.-C., rappelant les Athéniens au même devoir : c'est au sanctuaire de Déméter Chloé et de Koré, sur le flanc de l'Acropole, là où la première moisson de blé a mûri, qu'ils doivent apporter les prémices de leurs récoltes. Ce texte est un nouveau témoignage de la renaissance religieuse en Grèce à l'époque d'Hadrien[4].

— M. Millet, marchant dans la voie ouverte par M. Schlumberger, a publié les sceaux d'un archonte byzantin d'Athènes et de l'archevêque athénien Jean (le Blachernite); à ce propos, il a donné un fac-similé de l'inscription *C. I. G.*, 9366. On lui doit encore la reproduction du premier sceau connu de l'église de Mitylène, celui du métropolite Étienne[5].

— J'ai visité le Musée du Pirée : il vaudrait la peine d'être catalogué sérieusement après avoir été mis en ordre. Parmi les antiquités qui sont entrées dans cette collection en 1892, je ne vois guère à signaler qu'une lampe d'argile avec l'inscription Ἀριστίωνος[6].

— Il faut espérer qu'on reviendra sur deux inscriptions métriques du Pirée qui ont paru sans transcription dans le *Bulletin*[7]. Ce sont deux variantes sur le même thème, une femme qui meurt, laissant deux filles et pleurant un fils qui s'est noyé en mer. Les restitutions exigées au début des deux derniers

1. Lolling, Δελτίον, 1892, p. 100.
2. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 49.
3. Δελτίον, 1892, p. 113.
4. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 192.
5. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 69-80.
6. Δελτίον, 1892, p. 99.
7. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 194.

distiques sont évidentes[1], mais la transcription est certainement fautive ailleurs.

— A Moschato, entre Athènes et le Pirée, on a trouvé une stèle représentant d'un côté Hermès, les nymphes et Acheloos, de l'autre Échelos enlevant Jasilé (?) dans un char (les noms sont inscrits)[2]. Le style serait celui des sculptures du Parthénon[3].

Daphni. — Au cours des fouilles, on a trouvé un torse archaïque de jeune homme et un bas-relief de beau style représentant Aphrodite et Peitho. La figure de gauche tient un petit Éros de la main gauche et un sceptre de la main droite[4].

— Avec le concours de MM. Couvert et Troump, M. Millet a étudié l'architecture et les mosaïques de l'église, et relevé le plan des ruines du monastère[5].

— M. Kampouroglou a montré que le couvent de Daphni devait son nom à la Παναγία τῆς Δάφνης de Constantinople; les Francs l'appelèrent *Dalfinet, Delphini*, etc., par un essai d'étymologie, et l'olivier d'Apollon n'y a rien à voir[6].



Éleusis. — M. Philios a déterminé presque tout le tracé des murs de la citadelle et croit avoir découvert, près des Grands Propylées, un puits qui serait le Καλλίχορον φρέαρ (Paus., I, 38, 6). Parmi les statues récemment exhumées, on

1. Il manque 1 + 1 + 2 + 1 lettres.
2. Echelos est l'éponyme du dème des Échélides, dont la situation est ainsi fixée; quant à Jasilé, elle est inconnue, mais M. Lolling lit *Basilé*, ce qui est très vraisemblable.
3. *Athenæum*, 1893, II, p. 106, 527; Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 109; *Athen. Mitth.*, 1893, p. 212.
4. Δελτίον, 1892, p. 49.
5. *Bull. de Corresp. Hellen.*, 1893, p. 195.
6. Ἑστία, 1893, p. 65 (*Byz. Zeitsch.*, 1893, p. 345).

cite un Poseidon et deux petits Dionysos[1]. MM. Heberdey et Reichel ont offert à la réunion des philologues à Vienne une gravure représentant l'ex-voto de Lakrateides, restitué à l'aide des fragments trouvés dans le sanctuaire de Pluton. C'est fort intéressant, mais que faire d'une feuille volante ? Rien n'est plus *anti-bibliographique* que ces papiers-là. Aussi, pour que cela ne s'égare point, je reproduis le dessin de M. Reichel en le réduisant.

— Un décret éleusinien honore Xénoclès, fils de Xeinis, pour avoir construit un pont de pierre[2]. M. Foucart a très joliment montré qu'il faut restituer le nom de ce bienfaiteur dans une épigramme de l'*Anthologie* (IX, 147), qui est relative au pont en question (Ξενοκλῆς ὁ Ξείνιδος au lieu de Ξενοκλῆς ὁ Λίνδιος). L'épigramme est sans doute la copie du texte même qui était gravé sur le pont du Céphise, construit en 321 ou 318[3].

— Un curieux ex-voto en terre cuite représente une tête de femme diadémée, au-dessous de laquelle on voit deux yeux et un nez ; l'inscription, gravée tout en bas, est une dédicace à Déméter[4]. C'est une offrande de malade guéri à la déesse qui, suivant un hymne orphique, donne, entre autres biens, la santé. M. Kern incline à chercher à Éleusis, sanctuaire de divinités sans nom défini, l'ἥρως ἰατρός que l'on connaît là comme à Athènes. Le buste de femme, à la partie supérieure du monument, est entouré de rayons : ce serait, suivant M. Kern, Déméter-Séléné. Comme Déméter, Séléné est une déesse « médicale » et invoquée, en cette qualité, par les orphiques.

— M. Paton conteste que la ἱερωνυμία soit une institution éleusinienne de basse époque, bien que la défense de prononcer le nom de l'hiérophante ait pu être moins sévère au IIIe siècle que plus tard. Il a trouvé, dans le *folklore*, de nombreux exemples d'usages analogues, inspirés par l'idée que la connaissance du nom d'un homme donne « une prise » sur lui. Comme le nom de l'hiérophante était *jeté à la mer* (nous ne savons pas au juste sous quelle forme), M. Paton a demandé aussi au *folklore* l'explication de ce rite obscur : il considère que la cérémonie lustrale après la naissance équivaut au rejet des impuretés dans la mer, et que le nom de l'hiérophante est assimilé à une *impureté* dont il s'affranchit. En appendice, il a donné une liste d'hiérophantes, un peu plus complète que celle de M. Toepffer, et discuté le décret des Eumolpides et des Céryces, où l'hiérophante Chaerétios est nommé (Ἐφημ. ἀρχ., 1893, p. 82)[5].

Salamine. — Spécimen d'archéologie emprunté au *Matin* du 3 septembre 1893 :

Les savants sont décidemment des gens heureux. Tout les intéresse dans leur métier. Ils ont l'illusion de vivre dans les temps les plus reculés et beaucoup en sont encore à la bataille de Salamine. Témoin le fait suivant que raconte un journal anglais :

1. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 451 : *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 196.
2. Philios, Ἐφημ. ἀρχ., 1893, p. 102.
3. *Revue de Philologie*, 1893, p. 161.
4. Kern, Ἐφημ. ἀρχ., 1893, p. 113, pl. V.
5. Paton, *Holy names of the Eleusinian priests* (*Folklore Society*, 1893, p. 202-214).

Dernièrement, une nuée de savants s'abattit sur l'île de Salamine. Ils donnèrent de grands coups de pioche pour retrouver de vieux débris de la bataille qui s'y livra, mais à laquelle, il faut bien l'avouer, personne ne songe en ce moment. Ils n'ont rien découvert de ce qu'ils cherchaient, mais, en revanche, ils ont mis à jour des tombes et des objets remontant au VII[e] siècle (*sic*) avant J.-C., à l'époque qu'ils appellent entre eux *mycénienne* en se comprenant.
Cette magnifique découverte les a comblés de joie, ajoute le journal.
Allons, tant mieux!

Il s'agit bien, en effet, d'une nécropole mycénienne, mais assez pauvre[1]. Dans une tombe on a trouvé deux ornements de coiffure en fil d'or, huit urnes mycéniennes, deux fibules de cuivre, deux bagues de même métal, une quenouille avec fusaïole, etc. La nécropole est située dans la baie septentrionale de l'île; tout auprès sont les ruines d'un temple, présumé du VII[e] siècle, où l'on se dispose à faire des fouilles[2]. Suivant l'*Athenaeum* (1893, II, p. 527), les tombes seraient celles des combattants de 480!

Laurium. — On annonce que M. Ardaillon, membre de l'École française, a levé un plan complet des galeries antiques et reconstitué les procédés d'exploitation. Il se proposait de reprendre ses recherches dans l'automne de 1893[3].

Marathon. — M. Staïs a exposé les résultats des deux dernières campagnes de fouilles dans le tumulus de Marathon, accompagnant son article d'un plan du tumulus (p. 49) et de dessins des vases à figures noires qui y ont été recueillis. Il ne paraît pas avoir eu connaissance du travail de M. Hauvette sur le même sujet[4].

Rhamnus. — Dans sa monographie sur Élatée, M. Paris a donné une liste des dépôts de terres cuites trouvés près des temples (p. 141). Je me suis aperçu depuis que Charles Blanc (*Catalogue de la collection Thiers*, p. 4)[5] parlait d'un dépôt très considérable de terres cuites antiques, vu par lui à Rhamnus et dont ses compagnons de voyage auraient emporté des spécimens. Cette mention a échappé à M. Paris; quelqu'un sait-il ce que les figurines en question sont devenues?

— M. Sauer a rapproché un bas-relief bien connu de Rhamnus (Le Bas, pl. 19) d'un beau fragment découvert sur l'Acropole d'Athènes[6]: il reconnaît dans l'un et l'autre Déméter et sa fille, telles qu'on les représentait dans l'école de Phidias. On a inséré dans ce travail un *zinc* en grandeur de l'original d'après la planche 19 de Le Bas, sans dire que l'on reproduisait cette planche; cela n'est pas convenable.

Orope. — M. Perdrizet a dressé une liste des proxènes d'Orope, classés suivant les régions dont ils sont originaires[7].

1. *Le Temps*, 7 septembre 1893.
2. *Gazette de Francfort*, 16 septembre 1893.
3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 197.
4. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 46, pl. II-V.
5. Quand donc se décidera-t-on à mettre cet introuvable volume dans le commerce?
6. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 35, pl. 8 (= Schöne, n° 57).
7. *Revue de Philologie*, 1893, p. 84.

Attique. — Près de Thorikos, on a découvert un bas-relief funéraire (femme assise, homme debout, enfant). Deux têtes de marbre et deux torses ont été trouvés à Karivardi près de Kouvara [1].

— M. Brückner a trouvé à Keratea une inscription qui est l'ὅρος du sanctuaire d'Aphrodite à Céphale, mentionné par Isée (II, 31)[2]. La pierre provient de Striphi, où il serait utile de fouiller. Dans une localité voisine, à *Darzenta*, on a découvert une statue plus grande que nature du type archaïque des *Apollons*; il manque les bras et le bas des jambes[3].

— On a lu dans tous les journaux la dépêche suivante :

Athènes, le 27 septembre.

On vient de découvrir à Thorikos, près du Laurium, une ville entière conservée sous un éboulement produit par une cause inconnue. C'est un vrai Pompéi, avec maisons, murs et rues.

La découverte fait grande sensation.

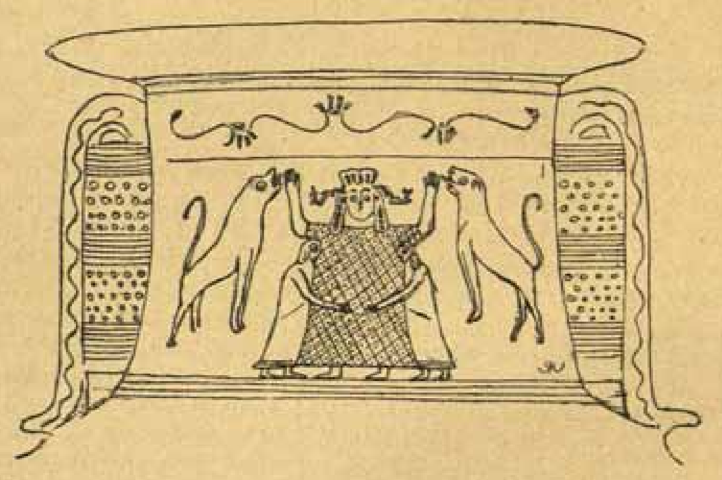
C'est une simple bourde dont je ne connais pas encore l'inventeur.

— L'Ἀθηναίων πολιτεία (xxi) nous apprend que Clisthène divisa l'Attique en trente régions, dont dix urbaines, dix littorales, dix à l'intérieur ; trois régions ou trittyes, une de chaque espèce, formaient une tribu. Donc les dèmes de chaque tribu constituaient un groupe géographique, conclusion qui doit amener des modifications profondes dans la carte de l'Attique telle qu'on l'a dressée jusqu'à présent. Indépendamment de M. Milchhoefer, qui avait commencé ce travail (*Abhandl.* de Berlin, 1892), après avoir reconnu, dès 1887, la connexion topographique des dèmes de chaque tribu, un Russe, M. Loeper, a repris toute la question dans une longue et solide étude, dont les conclusions sont résumées sur une carte (pl. XII). Un index des noms de dèmes, avec renvois aux pages où il en est question, facilite les recherches pour ceux-mêmes qui n'ont pas le temps de tout lire. C'est un travail considérable et qui fera époque [4].

Béotie. — Ce sont des œuvres bien extraordinaires que celles qu'a publiées M. Wolters ! Voici d'abord un vase archaïque des environs de Thèbes [5], sur lequel est figurée une déesse étendant les bras au-dessus de deux félins ; sur sa robe est dessiné un poisson ; autour d'elle sont des oiseaux, des croix gammées, une tête de bœuf, une cuisse d'animal. C'est Artémis Dictynna, πότνια θηρῶν, et M. Wolters voit là une confirmation de l'étymologie proposée par M. C. Robert (Artémis = ἀρταμοῦσα, la « déchireuse de bêtes »). Puis, des fibules à plaque carrée avec gravures [6], des bracelets et des diadèmes historiés [7]. Mais j'ai hâte d'arriver à la pièce capitale [8], un énorme vase funéraire à reliefs estam-

1. Δελτίον, 1892, p. 99.
2. *Athen. Mittheil.*, 1893, p. 209.
3. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 107.
4. *Athen. Mitth.*, 1892, p. 318-433; *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 193. Cf. Szanto, *Hermes*, 1892, p. 312.
5. Ἐφημ. ἀρχ., 1893, pl. X, 1.
6. *Ibid.*, pl. XI, 1, 2.
7. *Ibid.*, pl. X, XI.
8. *Ibid.*, pl. VIII-IX.

pês, découvert en 1889 près de Thèbes (haut. 1m,20). Le style, voisin de celui des vases dits *proto-attiques*, nous reporte aux environs de l'an 700. Je reproduis ici le registre supérieur; au-dessous, il y a deux rangées d'animaux à l'orientale, marchant et broutant. M. Wolters a trop ingénieusement commenté la scène principale, où il voit Artémis Ilithya dans l'attitude d'une femme *accouchant debout*, soutenue par deux génies obstétricaux. Il est parti de là pour diagnostiquer aussi un accouchement, cette fois ἐν γόνασιν, dans le beau bas-relief archaïque



de Rome où M. Petersen a reconnu la naissance de Vénus [1]. De cela il ne devrait même pas être question. Quant à la figure si curieuse du vase thébain, j'y vois tout simplement une divinité faisant le geste de la bénédiction ou de la prière [2], escortée, comme cela arrive souvent, de deux génies d'ordre inférieur. Je veux bien que la médecine légale et l'anthropologie citent quelques exemples d'accouchement vertical, mais l'art, quelque primitif qu'il soit, ne se complaît pas à représenter des exceptions. Les textes et les monuments qu'a allégués M. Wolters n'en sont pas moins intéressants pour l'histoire de l'obstétrique dans l'antiquité, mais je pourrais prouver qu'il ne les a pas toujours bien interprétés. Ainsi le fait de lever les bras n'a jamais caractérisé les femmes en travail; si Latone lève les siens dans Homère et dans Ovide, c'est parce qu'elle prie, et non parce qu'elle accouche. De même l'accouchement à genoux n'est pas attesté par le vers homérique qui montre Latone ἐν γόνασιν : elle est à genoux parce qu'elle souffre et qu'elle prie. Qu'en disent les accoucheurs grecs, les seuls, je crois, qui puissent lire l''Εφημερίς ?

— Le Musée Britannique a récemment acquis un vase *cabirique* (je propose

1. Bien reproduit dans le dernier fascicule des *Antike Denkmaeler*, t. II, pl. I.
2. Cf., par exemple, le vase d'Oedenburg, que j'ai publié dans l'*Anthropologie*, 1893, p. 188.

cette désignation concise) qui représente Circé offrant le breuvage magique à Ulysse *pileatus*. C'est une caricature amusante, qui doit être rapprochée d'une scène analogue sur un vase de la collection Branteghem, aujourd'hui également à Londres. M. Walters a dressé (p. 82) une liste, qui paraît assez complète, des représentations d'Ulysse avec Circé. Il pense que le culte des Cabires à Thèbes comportait la représentation de parodies, analogues aux *mystères* du moyen âge, dont plusieurs peintures de cette série nous donneraient l'idée [1].

— Dans le sanctuaire cabirique de Thèbes, les représentations masculines dominent parmi les ex-voto ; le sanctuaire des femmes était à sept stades de là, avec une Δημήτηρ Καβειρία et une κόρη répondant au παῖς du Kabirion masculin. L'emplacement en est malheureusement occupé par la petite chapelle de Saint-Nicolas. Il y avait aussi un temple de Déméter à Samothrace, au fond du port dit Démétrium. En Béotie, le culte des Cabires paraît avoir pénétré par Anthédon, où se trouvait un temple de Déméter et de Koré. M. Kern, qui est entré dans quelques détails à ce sujet, annonce aussi qu'il a fait récemment d'importantes découvertes épigraphiques à Samothrace [2].

— M. Winnefeld a appelé l'attention sur une série de vases apparentés à ceux du Cabirion, mais provenant d'une fabrique thébaine encore à déterminer [3].

Tanagra. — De jolis dessins de M. Devillard accompagnent les deux spirituels articles que M. Lechat a publiés sur les figurines de Tanagra [4]. Que dire de nouveau sur un tel sujet? M. Lechat a insisté, plus qu'on ne l'a fait encore, sur le caractère traditionnel du rite funéraire consistant à déposer des figurines dans les tombeaux. Le rite demeure, mais l'art change, et c'est pourquoi les sujets de genre prennent la place des sujets religieux. Les terres cuites gracieuses continuent les idoles raides, mais elles les continuent en ne leur ressemblant pas. C'est comme au théâtre, où l'on jouait toujours des pièces aux Dionysia, mais où il n'était plus question de Dionysos [5].

— Le Musée du Louvre possède un groupe archaïque de Tanagra, qui représente un sujet nouveau : c'est un laboureur conduisant une charrue attelée de deux chevaux. M. Martha en a donné une bonne planche [6].

Ptoïon. — M. Holleaux, revenant sur le décret amphictyonique relatif à la fondation des jeux Ptoïa (*Bull.*, 1890, p. 19), le place aux environs de l'an 240, date probable d'un autre décret amphictyonique publié par M. Foucart (*Bull.*, 1883, p. 417) [7]. Les décrets des villes béotiennes, en réponse à des théories

1. *Journ. of Hell. Stud.*, 1892-1893, p. 77 et pl. IV.
2. *Phil. Woch.*, 1893, p. 1084.
3. *Arch. Anz.*, 1893, p. 63.
4. *Gazette des Beaux-Arts*, 1er juillet et 1er août 1893.
5. Il y a toujours de jolis « mots » dans un article de M. Lechat. Je citerai cette fois le nom d' « Amours-mouches » qu'il a proposé pour les petits Eros des coroplastes (p. 135). Et plus loin (p. 136) cette remarque très juste : « Les Amourets de Tanagre annoncent que l'alexandrinisme est déjà né. »
6. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 80, pl. I.
7. *Bull. de Corresp. Hellén.* 1892 p. 453-473.

d'Akraephiae, appartiendraient au début du Ier siècle[1]. L'inscription relative aux comptes d'un agonothète (*Bull.*, 1890, p. 181) remonte à l'an 80 environ[2]. M. Holleaux a encore montré : 1° qu'un fragment publié par M. Lolling (*Ath. Mitth.*, 1878, p. 143) a fait partie d'une liste de vainqueurs aux jeux Ptoïa ; 2° qu'Oponte appartenait à la confédération béotienne vers 230, et s'en était détachée avant 198.

COPAÏS. — Après M. Kampanis et d'après ses dires, M. Curtius s'est occupé des travaux d'endiguement exécutés par les Minyens au lac Copaïs[3]. On annonce la découverte, dans l'île de *Goula* au milieu du lac, de constructions très anciennes qui seraient les restes d'une ville pré-hellénique[4].

DELPHES. — Les fouilles de Delphes ont commencé à l'entrée du Téménos, là où débute la description de Pausanias, là où MM. Foucart et Haussoullier avaient cessé leurs travaux[5]. Il est très difficile d'en rendre compte avant la publication du plan des nouvelles tranchées[6]. La découverte la plus importante a été faite au mois d'avril 1893, où l'on a retrouvé, sur le bord de la voie Sacrée, les restes d'un monument dorique du Ve siècle, qui est le trésor des Athéniens mentionné par Pausanias (X, 11, 5). Les fragments de métopes (une Athéna, un Héraclès, un Centaure) sont des spécimens exquis de l'art attique aux environs de 485 avant J.-C. On parle aussi d'un colosse archaïque d'Apollon, haut de 1m,98 et bien conservé[7].

— Le 11 août, les journaux anglais ont annoncé que les fouilles de Delphes avaient été suspendues, parce que nos archéologues auraient « violé les conventions en gardant le secret le plus absolu sur leurs travaux. » Une correspondance anonyme, publiée par le *Temps* du 24 août, et une lettre de M. Homolle adressée au même journal (28 août) n'ont pas tardé à rétablir la vérité. Les fouilles ont été interrompues à cause de la chaleur ; un sous-commissaire grec, qui voulait faire l'important, a été désavoué par ses supérieurs hiérarchiques, et toute l'affaire s'est bornée à l'élimination d'un personnage encombrant. Les fouilles ont recommencé dans l'automne de 1893.

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, p. 457. A la p. 458, décret inédit relatif à deux Akréphiens envoyés comme arbitres à Coronée (vers 150 av. J.-C.). — P. 463, liste des vainqueurs aux jeux (fragment). — P. 464, base de statue élevée à la fille d'Hérode Atticus. — P. 465, fin d'un décret du κοινὸν τῶν Βοιωτῶν (antérieur à 171, mais avec mélange de κοινή). — P. 472, signature du sculpteur Hérodore fils de Sthennis.

2. *Ibid.*, p. 461.

3. Curtius, *Die Deichbauten der Minyer*, Berlin, 1892 (extrait des *Sitzungsber.*, 1892, p. 1181).

4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 211 ; Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 106.

5. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 186, 211 ; *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1893, p. 171.

6. Cf. *Athen.*, 1893, I, p. 774.

7. Inscriptions : décret d'un χοραύλης, qui avait exécuté un morceau des Βάκχαι d'Euripide ; inscription latine relative à des travaux rendus nécessaires dans le territoire de Delphes à la suite d'inondations et de pluies ; inscription en vers relative à la naissance d'un enfant longuement attendu, qui vint au monde à la suite d'un sacrifice commandé par un oracle ; série de décrets du γένος des Λαβυάδαι (très importants) ; actes d'affranchissements ; lettres de villes, de magistrats, d'empereurs ; plus de 150 textes provenant du Trésor des Athéniens, etc. Rien de tout cela n'a encore été publié.

NAUPACTE. — On a découvert récemment des thermes d'époque romaine, avec une grande mosaïque et des colonnes de marbre[1].

MYCÈNES. — La publication par livraisons du tome VI de la grande *Histoire de l'art* de MM. Perrot et Chipiez a commencé en 1893 et se poursuit activement. Ce tome contient une étude approfondie de l'art mycénien, étude dont M. Perrot a fait connaître la substance dans deux articles de la *Revue des Deux-Mondes* (1er et 15 février 1893). Presque en même temps, M. Tsountas publiait, à Athènes, un excellent ouvrage sur Mycènes et la civilisation mycénienne, qui renferme, en neuf chapitres, l'exposé de tout ce que les fouilles ont appris. Les planches reproduisent plusieurs objets inédits, pierres gravées de style insulaire et bague d'or (pl. V), très curieux manches de miroir en ivoire (pl. VI), statuette de plomb découverte dans le tombeau à coupole de Kampos (pl. XI). Mes lecteurs savent que je n'insiste pas ici sur les livres; qu'il me suffise de signaler avec insistance celui de M. Tsountas à l'attention de tous ceux qui peuvent lire le grec[2].

— Les Tragiques ne localisent pas encore à Mycènes l'histoire du meurtre d'Agamemnon. Chez Pausanias (II, 16, 5), la légende est toute formée : il y a neuf tombes à l'intérieur du mur d'enceinte; Clytemnestre et Égisthe sont ensevelis en dehors du mur. M. Belger a reconstitué l'aspect de la nécropole circulaire de Mycènes, telle qu'elle était au temps de Pausanias et avant lui. Le visiteur, entrant par la porte des Lions, voyait une enceinte, un *cromlech*, à l'intérieur duquel s'élevaient les neuf stèles dont Schliemann a retrouvé les débris. Trois stèles portaient des scènes de chasse : elles ne pouvaient donc, au point de vue de l'exégèse, convenir qu'à des hommes, et ces hommes étaient Atrée, Agamemnon et Eurymédon. Plus loin, sur le même rang, deux autres stèles, dont l'une est ornée de méandres : voilà pour Cassandre et Électre. Et les deux groupes du second rang, composés chacun de deux stèles sans sculpture, conviennent à des enfants : ce sont les deux fils d'Électre et les deux fils de Cassandre. La tradition recueillie par Pausanias n'est ainsi que la mise en œuvre des réponses faites par des *ciceroni* à des curieux. Le mémoire où M. Belger a développé cette idée, ou plutôt cette découverte, est un des plus jolis que nous ayons lus depuis longtemps[3].

— M. Reisch, traitant, au Congrès de Vienne, de la question mycénienne, s'est déclaré pour la théorie « indigène », c'est-à-dire que, tout en admettant des influences étrangères, il croit non seulement que cette civilisation est née sur les côtes de Grèce et dans les îles, mais qu'elle a pris naissance et s'est développée parmi des tribus grecques. Dès l'an 1500 environ, les Grecs étaient chez eux; il est vrai qu'ils avaient trouvé sur les lieux une population primi-

1. *Athen. Mittheil.*, 1893, p. 69.

2. Les signes alphabétiques (?) gravés sur des anses de vases récemment découvertes (cf. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 74) ont été reproduits et discutés à la p. 214. Cf. Δελτίον, 1892, p. 82; *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 198. — Une analyse de travaux récents sur la question mycénienne a été publiée par M. A. Milliet dans le *Bulletin des Musées* (1893, p. 139).

3. Belger, *Die mykenische Lokalsage*, Berlin, 1893; cf. mon article à ce sujet, *Revue critique*, 1893, I, p. 465.

tive, dont l'industrie, soumise à des influences asiatiques, doit avoir réagi sur la leur. Les poèmes homériques dépeignent une civilisation qui florissait, au IXe et au VIIIe siècle, au nord-ouest de l'Asie Mineure, mais qui présente encore plus d'un caractère mycénien : c'est bien à la période mycénienne que remontent les souvenirs historiques dont les Homérides nous ont transmis l'écho amplifié[1]. — Je ne vois pas en quoi cette théorie se distingue de celle de M. Schuchhardt.

— On a trouvé, à Mycènes, de petits objets en ivoire ou en matière vitrifiée, affectant la forme de deux cercles qui se coupent ou d'ellipses resserrées au milieu. M. E. Gardner croit que ce sont des symboles de boucliers, symboles à leur tour de quelque divinité, probablement de Pallas (comme sur les monnaies béotiennes)[2]. Cette opinion ne me paraît pas vraisemblable. Je préférerais, pour ma part, y voir des idoles de l'époque aniconique, à rapprocher de la figure centrale d'un vase phénicien (*Coll. Barre*, n° 79), laquelle ne représente pas une amphore, de celle d'une peinture de Tirynthe (Ἐφημ. ἀρχ., 1887, pl. 10) et de certaines idoles plates en marbre trouvées à Hissarlik (*Ilios*, éd. all., p. 377).

— Les petites statuettes en terre cuite de Mycènes, qui sont de travail indigène, montrent un costume féminin tout différent de celui qui paraît sur les autres monuments mycéniens. Ce sont des femmes argiennes, des Grecques, par opposition aux Orientales de la classe dominante. Les figurines qui élèvent les bras ou les portent à leurs seins ne sont pas des divinités, mais des pleureuses : c'est ainsi que les Grecs ont interprété, en les imitant, des modèles orientaux qui représentaient des déesses. L'époque mycénienne ne connaît pas encore de dieux ; le culte dominant est celui des morts, auxquels ces prétendues idoles étaient destinées. Voilà ce que je peux tirer de plus clair d'un article de M. Mayer, qui met à l'épreuve ma patience de chroniqueur[3].

— M. Howorth maintient que « la Phénicie et non l'Égypte a été la vraie mère de ce qu'on appelle l'art mycénien », mais je ne vois pas qu'il en ait donné des preuves[4].

— D'une étude des passages d'Homère où il est question du fer, M. Jevons tire es conclusions suivantes[5] : 1° Il n'est pas vrai que le fer soit plus commun dans l'*Odyssée* que dans l'*Iliade*, ou dans les parties plus récentes de l'*Iliade* que dans les plus anciennes ; 2° Les poèmes homériques appartiennent au début de l'âge du fer ; 3° Si le plus ancien homéride a vécu dès l'époque mycénienne, le fer doit avoir été connu à cette époque ; 4° Si le fer n'a pas été connu à cette époque, les plus anciens poèmes homériques doivent être plus récents. — Il est évident que M. Jevons ne connaît pas le travail de M. Montélius que nous avons résumé ici (1893, I, p. 90) et qui a paru en 1892.

— Puisque le *mycénien* me donne le droit de pénétrer en Sicile, je veux

1. *Phil. Woch.*, 1893, p. 1022.
2. *Journ. Hellen. Stud.*, 1892-1893, p. 21.
3. *Jahrb. des Instit.*, 1892, p. 189.
4. *Class. Rev.*, 1893, p. 78.
5. *Journ. Hell. Stud.*, 1892-1893, p. 25.

signaler le mémoire de MM. Orsi et Cavallari sur Megara Hyblaea, dont la nécropole a fourni une foule d'objets, — entre autres un torse du type des Apollons — appartenant au VI[e] et au V[e] siècle. Les points de comparaison avec les nécropoles grecques et asiatiques (usages funéraires, vases, terres cuites) ont été mis en pleine lumière par les éditeurs [1].

ARGOS. — Les fouilles américaines ont repris au mois d'avril 1893 avec plus de cent ouvriers. On a déblayé la plate-forme du vieux temple, où les traces d'incendie sont encore visibles ; la couche de cendres contenait de nombreux fragments de vases géométriques et corinthiens. Les ruines d'un portique, découvertes sur une terrasse voisine, ont donné des fragments de décoration architecturale en terre cuite, des sceaux archaïques en pierre et en ivoire, une belle tête de femme provenant des métopes du second temple, une base de statue avec signature archaïque. Enfin, les fouilles ont mis au jour un édifice inconnu avec des restes de décoration polychrome très intéressants [2].

OINOÉ. — Près de Schoenochori, sur l'emplacement d'Oinoé, M. Waldstein a trouvé un bas-relief archaïque très plat qui représente une lionne dévorant un oiseau. Il y a là comme un écho du style mycénien [3].

ÉPIDAURE. — Le premier volume de la monographie de M. Cavvadias sur les fouilles d'Épidaure, accompagné de 11 planches, a paru à Athènes en 1893 ; il est rédigé en français, avec correction et clarté. Si le livre de M. Tsountas sur Mycènes n'existait point, je dirais que c'est le meilleur travail archéologique publié jusqu'à présent par un Grec. A la suite de la description des monuments (théâtre, tholos, temple, portique), l'auteur aborde celle des sculptures ; puis il passe à la publication des inscriptions, connues ou inédites (p. 23 et suiv.)[4]. Parmi ces dernières je citerai d'abord quelques dédicaces archaïques et des signatures d'artistes (Hektoridas, Callicratès d'Argos, Athénogénès et Labréas d'Argos, Nicoménès et Timocratès d'Athènes, Thysandros, Dion d'Argos, Théophilos). Plusieurs inscriptions sont datées suivant une ère locale encore inconnue (p. 44). A la même page, dédicace Ἀγαθῷ θεῷ ; mention d'un autel des Curètes. P. 45, dédicace Δεσποίνᾳ κατ' ὄναρ. P. 46, dédicace d'un δᾳδοῦχος τῶν Ἐλευσεῖνι μυστηρίων. P. 51, dédicace Τύχῃ ἀφθόνῳ. P. 56, dédicaces Διὶ Κτησίῳ et Διὶ Κασίῳ. P. 57, Ἀφροδίτας Μιλιχίας, Ἀρτάμιτος Ἐνοδίας, Ἀρτάμιτος Λυσαίας, Ἀρτ. Σαρωνίας P. 67, 68, honneurs rendus à Titos Stateilios Lamprias (décret de condoléance). P. 70, honneurs rendus par la σύνοδος τῶν Ἀσκλαπιαστᾶν ἐν Πανακείᾳ (*quid?*). P. 73, décret en l'honneur d'Astypalée, colonie d'Épidaure. P. 77, amende infligée à l'entrepreneur d'une construction, qui a fait appel à la βουλή ; condamnation d'athlètes disqualifiés et d'artistes ayant manqué à leurs engagements. — Le fascicule se termine par des remarques épigraphiques et historiques, suivies de bons index. Les planches sont déjà connues, sauf les deux phototypies X

1. *Monumenti antichi*, t. I, p. 689-950 ; cf. mon article dans la *Revue critique*, 1893, I, p. 282.
2. *The Nation*, 1893, p. 439.
3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 200 (grav.).
4. Cf. Dragoumis, Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 101 (sur le n° 71, où Παντελίη serait un nom de Déméter).

et XI, non moins médiocres que les autres phototypies exécutées à Athènes. Les admirables Néréides découvertes par M. Cavvadias méritaient mieux.

M. Cavvadias m'a fait l'honneur de reproduire les traductions données par moi des trois grandes inscriptions d'Épidaure (stèles des guérisons)[1] ; il a accepté, dans la seconde stèle, ma lecture ὅπαρ χάν à la l. 133, lecture certaine, à laquelle Diels est arrivé longtemps après, mais qui a été systématiquement ignorée par Baunack et Wilamowitz, tandis que Prellwitz l'attribue à Diels. Or, mon article à ce sujet est de 1885, celui de Diels de 1889. Les savants allemands sont très coutumiers de pareilles méprises ; M. Radet l'a dit ici-même, et fort justement, à propos d'identifications géographiques ; M. Palmers a protesté de même contre les procédés d'un éditeur allemand d'Hérondas[2]. Je pourrais d'ailleurs démontrer, en comparant les publications de M. Cavvadias dans l'Ἐφημερίς à celles qui les ont suivies, combien certaines personnes se gênent peu pour s'approprier tacitement les idées des autres. Il faut en finir avec ces mœurs-là.

— M. Milchhoefer paraît avoir démontré que la prétendue « Venus genitrix » d'Épidaure[3], qui porte un baudrier par-dessus sa tunique transparente, est une image de Dikè[4] ; cette déesse tient, en effet, une épée sur les vases de style récent et dans Eschyle.

— La grande Athèna découverte par M. Staïs dans l'édifice romain voisin de l'Asclèpiéion est une œuvre d'atelier qui ne présente pas beaucoup d'intérêt ; le seul détail curieux est le gros olivier placé à la droite de la déesse[5]. D'une tout autre importance est la partie supérieure d'une grande statuette virile en terre cuite[6], qui rappelle le magnifique morceau autrefois dans la collection Fortnum. On a trouvé en même temps les fragments d'une statuette féminine dont le type, suivant M. Staïs (qui aurait dû en donner un dessin !), est celui de la Vénus de Milo. Quant à la figure virile, il la croit imitée de l'Hermès de Praxitèle, mais je ne suis pas du tout de cet avis ; l'influence de Lysippe m'y paraît, au contraire, évidente et de ressemblance avec l'Hermès je n'en vois aucune.

— Le n° 242 du recueil de M. Cavvadias est un texte de trois cents lignes qui a été aussi publié par M. Staïs avec un bon commentaire[7]. Nous avons là les comptes de construction de la tholos de Polyclète, recettes et dépenses, avec une foule de détails intéressants. L'édifice est appelé θυμέλα ; il est construit en tuf de Corinthe, en marbre pentélique et en pierre noire d'Argos[8]. Les travaux ont duré

1. Quelques ingénieuses restitutions de passages relatifs aux serpents sacrés ont été proposées depuis par M. Benson, *Class. Rev.*, 1893, p. 185.
2. *Hermathena*, 1892. Dans un tout autre domaine, voir les observations de M. Halévy, *Revue sémitique*, 1893, p. 253.
3. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1886, pl. XIII.
4. *Jahrb. des Instit.*, 1892, p. 203.
5. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 181, pl. VI.
6. *Ibid.*, p. 205, pl. VII. Il est remarquable que les fouilles d'Épidaure n'ont donné qu'un très petit nombre de fragments de céramique, en particulier de terres cuites, alors qu'on y a découvert beaucoup de statuettes en marbre. Le fragment publié par M. Staïs ne serait-il pas un modèle de sculpteur, pareil à ceux dont parle Pline à propos de Zénodore?
7. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 1 ; *Fouilles d'Épidaure*, p. 93.
8. Le mur de la *cella* et les colonnes extérieures sont seules en pentélique ; cf. Doerpfeld, *Athen. Mitth.*, 1893, p. 215.

plus de vingt et un ans, faute de fonds. Comme pour le temple d'Esculape, on les a mis en adjudication par lots ; quelques entrepreneurs ont été frappés d'amendes. La comptabilité était entre les mains des prêtres d'Esculape, mais le sénat d'Épidaure était représenté par un greffier dit κατάλογος qui surveillait les opérations. Entre autres renseignements, nous apprenons à connaître, par cette inscription, le calendrier complet d'Épidaure, dont les mois Πραράτιος, Ἀζέσιος, Γάμος, Τέλεος et Κύκλιος étaient encore ignorés.

— On a découvert une réplique textuelle de la dédicace en vers à Zeus et à Hélios (Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1883, p. 25). Une autre inscription offre un catalogue de θεαροδόκοι d'Esculape en Acarnanie et en Italie ; une troisième est une liste de souscriptions pour un sacrifice dit ὁλοκαύτησις. On a recueilli en outre une dédicace archaïque τῷ φίλῳ Ἀσκληπιῷ et plusieurs signatures de sculpteurs [1]. Les fouilles ont porté sur un édifice quadrangulaire à l'est du stade qui paraît dater de l'époque des Antonins ; c'est peut-être le portique dit de Cotys (Paus., II, 27, 6). M. Cavvadias a dressé la liste des cultes que font connaître les dédicaces trouvées à Épidaure [2].

Trézène. — Deux inscriptions archaïques de Trézène, dont l'une est métrique, ont été découvertes et publiées par M. Legrand [3]. La première (funéraire) est gravée sur une colonne à huit pans ; la seconde, très difficile, paraît être une dédicace à Esculape (?), à la suite de la consultation d'un oracle dont on donne la réponse [4].

Nauplie. — M. Staïs a ouvert trente tombeaux « préhistoriques », où il a trouvé, entre autres, un vase mycénien dont chaque anse porte le caractère H [5]. C'est un *caractère*, mais peut-on dire que ce soit une *lettre* ? Des signes analogues ont été constatés sur des vases de même époque à Mycènes [6], à Ménidi, dans la Basse-Égypte [7] et même, si je ne me trompe, à Lachisch [8].

Olympie. — De l'examen de la « périégèse des autels » dans Pausanias (V, 14, 4-15), M. Heberdey conclut que l'écrivain grec a utilisé une ancienne

1. Δελτίον, 1892, p. 49, 72.
2. *Ibid.*, p. 81 ; cf. *Fouilles d'Épidaure*, t. I, p. 114.
3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 84 ; cf., sur l'inscription de l'oracle, Dragoumis, Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 101.
4. P. 90, dédicace à Esculape. — P. 93, plusieurs dédicaces à Artémis Soteira ; une dédicace τῇ πατρίδι. — P. 94, dédicace de δαμιοργοί (nouveaux à Trézène) et πρυτάνιες à l'ἡρώισσα (peut-être Phèdre). — P. 95, décret en l'honneur d'un gymnasiarque ; dédicace d'ἀλειφόμενοι. — P. 97, dédicace en l'honneur d'un prêtre Τύχης Σεβαστῆς. — P. 98, dédicaces en l'honneur d'un philosophe Olympiodore, d'un prêtre de Poseidon Phytalmios. — P. 99, dédicace où il est question d'un phrourarque (macédonien). — P. 103, éloge mentionnant un δικασταί ; et le temple d'Apollon Thearios. — P. 107, proxénie de deux Polyrrhéniens. — P. 111, éloge d'un citoyen qui avait amélioré la voirie. — P. 114, fragment de compte de construction, complétant Le Bas-Foucart, n° 157 *b*. — P. 119, fragment de contrat. — P. 120, fragments relatifs à des thiases.
5. Δελτίον, 1892, p. 73.
6. *Ibid.*, p. 82.
7. *Journ. Hellen. Stud.*, 1892-1893, p. 149
8. *Quarterly statement*, 1893, p. 113-116.

description qu'il a interprétée et corrigée à l'aide de ses observations personnelles, sans toujours éviter les contradictions [1].

— M. Amelung signale, à la Villa Albani, un buste de Zeus qu'il croit être une copie fidèle du Zeus d'Olympie, exécutée à l'époque romaine. Le type est incontestablement analogue à celui qui figure sur les monnaies [2].

— M. E. Curtius n'admet pas — et je crois qu'il a raison — l'inanité du renseignement fourni par Pausanias au sujet de Paeonios et d'Alcamène, les auteurs des frontons d'Olympie. Il croit encore que, dans l'inscription de la Niké, ἀκρωτήρια peut très bien désigner l'un des frontons (cf. δώματα 'Ολύμπου). Au cours de la même communication, il a également protesté contre la théorie récente de M. Doerpfeld, suivant laquelle les temps grecs, sauf de très rares exceptions, n'auraient pas été éclairés du tout par le haut [3].

— Pausanias (VI, 20, 2) place le culte de Sosipolis dans le sanctuaire d'Eileithyia près des trésors. Ce Sosipolis, dieu enfant et dieu serpent, serait une hypostase du Zeus crétois (*Scol. Arat.*, 46) ; Eileithyia est également crétoise ; or, Pindare mentionne à Olympie un antre de l'Ida (*Olymp.*, V, 40), qui paraît identique au lieu du culte de Sosipolis. M. Robert le reconnait dans une très ancienne construction attenante à l'exèdre d'Hérode et identifie l'autel d'Eileithyia à celui que l'on assignait jusqu'à présent à Héraklès ou aux Curètes [4]. Les renseigenements topographiques donnés par Pausanias présentent des contradictions qui tiennent peut-être à une corruption du texte.

— Il est toujours difficile de résumer M. Furtwaengler, non qu'il soit obscur, mais parce qu'il remue trop d'idées d'un coup. Voici celles qui me paraissent se dégager de son dernier travail [5] : 1° Une tête colossale d'un sarcophage de Sidon, au Musée de Berlin, présente exactement le même style que les sculptures d'Olympie. 2° Toutes ces têtes de sarcophages anthropoïdes sont en marbre de Paros et du pur style grec du ve siècle, parfois de la première partie du ive. 3° La patrie commune de ces sarcophages et des sculptures des frontons d'Olympie est Paros ; ce sont des artistes pariens qui ont été appelés à Olympie ; ils ont sculpté non seulement les frontons et les métopes, mais les tuiles des toits, où l'on trouve comme marques des caractères de l'alphabet ionien. 4° Il n'y a plus à songer à Pæonios et à Alcamène, qui sont tous les deux postérieurs d'une génération. 5° Les sculptures d'Olympie sont des œuvres d'école, qui ne réveillent pas l'idée d'une ou plusieurs personnalités marquantes, mais d'une tradition d'atelier. 6° Thasos étant une colonie de Paros, on comprend ainsi les relations observées entre les œuvres originaires de cette île et les frontons d'Olympie. 7° L'art parien du ve siècle est né d'influences argiennes s'exerçant sur un fond ionien. 8° La même influence argienne s'est exercée à Athènes depuis l'an 500. 9° Le temple d'Olympie a été orné de sculptures entre 462 et 457 ; or, en 462, Ithôme avait capitulé et Sparte éleva devant le temple en

1. *Eranos Vindobonensis*, p. 34-47.
2. *Röm. Mittheil.*, 1893, p. 184.
3. *Soc. archéol. de Berlin*, juin 1893 (*Phil. Woch.*, 1893, p. 1309).
4. *Athen. Milth.*, 1893, p. 37.
5. *Archäol. Studien H. Brunn dargebracht*, Berlin, 1893, p. 69-91.

construction une statue colossale de Jupiter. Le fronton occidental (Centaures et Lapithes) reflète la légende d'après laquelle les guerres de Messénie avaient eu pour origine la conduite grossière des Messéniens envers des vierges spartiates. 10° L'Apollon au centre de ce fronton rappelle Horus, dont les sculpteurs pariens, travaillant en Syrie, avaient pu connaître les images (?). 11° Une tête de Brauron (pl. III) n'a rien de commun, comme l'a cru autrefois l'auteur, avec les sculptures d'Olympie; c'est une œuvre attique de 420 environ, peut-être un Éros, très voisine de la tête de l'Héraion (Waldstein, *Excavations*, pl. IV-V). 12° Cette dernière, qui représente peut-être Hébé, n'a rien à voir avec Polyclète ni avec son école ; le temple et toute la décoration sont également attiques[1]. 13° Le foyer de la sculpture en marbre a été successivement Naxos, Paros et Athènes ; dès 420 environ, Athènes a pris la place de Paros et alors ce sont des œuvres attiques que l'on trouve sur la côte de Phénicie.

Arcadie. — Dans le sanctuaire de Zeus sur le Lycée, les hommes et les animaux, nous dit Pausanias, ne projetaient pas d'ombre (VIII, 38, 6). Le sommet du Lycée s'appelait aussi *Olympe* : or, dans l'*Odyssée*, l'Olympe est environné d'un éclat éternel (λευκὴ δ' ἐπιδέδρομεν αἴγλη), et le *Grand Étymologique* qualifie cette cime δ' ὁλολαμπής. Ainsi le Lycée est ἄσκιος, non pas à cause de la nature solaire du Ζεὺς λύκαιος, mais simplement par identification avec l'Olympe (αἰγλήεντα γὰρ τὰ ἐκεῖ καὶ μεστὰ αἴθρης καὶ νεφέλαις ἀσκίαστα, Eustathe, *ad. Od.*, Z, 42)[2]. On pourrait rappeler le *nubibus intactum Olympum* de Claudien.

Lycosura. — M. Cavvadias a commencé, en français, la publication d'une monographie sur Lycosura[3]. On trouve là pour la première fois — médiocrement reproduites, il est vrai, par un procédé héliotypique — les trois magnifiques têtes des statues de Damophon et la draperie historiée d'un de ces colosses (la Déméter ?) Le texte de M. Cavvadias est sobre, bien conçu et d'une correction de style remarquable. Que nous sommes déjà loin des *Musées d'Athènes* !

— Ayant eu l'occasion de visiter les ruines de Lycosura, M. Doerpfeld est arrivé à des conclusions surprenantes : 1° que le temple est de construction romaine ; 2° que les statues colossales sont contemporaines du temple, c'est-à-dire du IIe ou du Ier siècle au plus tôt avant notre ère. Attendons ses arguments; pour l'instant, je ne me déclare pas convaincu[4].

Tégée. — Les études de M. Bérard sur Tégée et la Tégéatide sont à la fois

1. Ici (p. 89-90), M. Furtwaengler est très dur pour M. Waldstein, oubliant la hâte avec laquelle le savant américain a publié sa découverte, ce dont il faut lui savoir gré. J'avais signalé, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1er mars 1893), la parenté des têtes des métopes de l'Héraion avec celles qu'on a trouvées à Rhamnus et celles du sarcophage *lycien* de Sidon, mais il ne me semble pas du tout que ces analogies empêchent d'attribuer à l'école de Polyclète la grande tête de l'Héraion. Polyclète et Phidias étaient sans doute beaucoup plus voisins qu'on ne le suppose ordinairement d'après des antithèses de rhéteurs.
2. Roscher, *Neue Jahrb.*, 1892, p. 701. Du même, *ibid.*, p. 465, *Die Legende vom Tode des grossen Pan* (Pan identifié au Thamous égyptien).
3. Cavvadias, *Fouilles de Lycosura*. Livr. I, Athènes, 1893.
4. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 219.

topographiques et épigraphiques[1]. Commençons par les premières. L'auteur donne un plan de Tégée avec l'indication de l'ancien cours du fleuve et celle des ruines (Athéna Aléa, agora, théâtre)[2]; après la description du terrain, il cherche à localiser les huit dèmes mentionnés par Pausanias, décrit la citadelle, l'enceinte, le stade, l'agora, le théâtre, le gymnase. Les inscriptions qui accompagnent ces articles, quoique de peu d'étendue, apprennent bon nombre de choses très intéressantes; l'auteur a aussi signalé quelques antiquités peu communes. Suivant l'habitude, et pour ne point trop m'étendre, j'en indique le contenu ou la nature en note[3].

Mégalopolis. — Nous avons annoncé, au début de cette *Chronique*, la grande publication anglaise sur Mégalopolis et la rétractation *in extremis* de M. Loring, qui s'est rallié à l'opinion de M. Doerpfeld[4]. Ce dernier, ayant récemment visité le Thersileion[5], compare cet édifice jusqu'à présent unique aux salles de séances des parlements modernes. Revenant sur la question du *logeion*, il constate avec plaisir que M. Gardner a renoncé à le reconnaître dans le stylobate haut de 8 mètres qui servait de support à une colonnade; mais il n'admet pas davantage qu'il faille voir un *logeion* dans les traces de construction signalées par les Anglais devant la colonnade. Un autre fait important qui ressort des fouilles, c'est que le temple de Zeus Sôter a été construit postérieurement à la fondation de Mégalopolis : il s'ensuit que les sculptures de ce temple, attribuées au père de Praxitèle, doivent être rendues à Céphisodote le Jeune et que le collaborateur du Céphisodote en question, Xénophon l'Athénien, a vécu non pas au v° siècle, mais vers la fin du iv°.

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1892, p. 529; 1893, p. 1 sq. L'auteur a travaillé à Tégée avec M. Fougères.

2. *Ibid.*, pl. XIII.

3. 1892, p. 542, épitaphe chrétienne de Mazagas, ἄνθρωπος (*sic*) γενάμενος (*sic*). — P. 544, décret en l'honneur de soldats qui ont repoussé un assaut alors que les ennemis avaient déjà escaladé les remparts (iii° siècle). — P. 548, tuile de toit avec la marque δαμόσ[ιον]. — 1893, p. 4, agoranomes ayant réparé τὰ μεσοστύλια τοῦ μακέλλου ἐκ τοῦ ἰδίου. — *Ibid.*, agoranome ayant dédié, au sortir de sa charge, les poids étalons dont il s'était servi et auxquels il avait fait donner la forme d'un cerf, d'une Atalante, d'un Eros. — P. 5, grand σήκωμα. — P. 7, signatures de Phileas et Zeuxippos, Mégalopolitains; d'Olympiodore fils de Kallon, Mégalopolitain. — P. 9, bases de statues en forme de colonnes à huit pans, avec traces d'inscriptions plusieurs fois martelées. — P. 11, dédicace en l'honneur du rhéteur Galénus. — P. 12, un citoyen a fait redorer la statue d'Apollon (Paus., VIII, 53, 5). — *Ibid.*, début d'une grande inscription illisible : Νόμος ἱερὸς ἐν ἅματα πάντα. — P. 13, mosaïque des καλοὶ καιροί (on voudrait un croquis). — P. 15, offrandes à Dionysos d'un acteur tragique vainqueur dans différents jeux grecs, Διονύσια d'Athènes, Σωτήρια de Delphes, Ἡραῖα d'Argos, Ναῖα de Dodone; on y trouve mentionnés l'*Oreste*, l'*Héraclès* et l'*Acheloos* d'Euripide, ainsi qu'une pièce d'Archestrate et l'*Achille* de Chérémon. — P. 17, catalogues éphébiques. — P. 19, dédicace éphébique sur un Hermès, avec mention d'un ὁρισφεύς. — P. 20, liste éphébique datée par l'ère de la visite d'Hadrien. — P. 24, très curieux fragment d'inscription latine, où l'on distingue les mots *officia exe[rcuit]*, *siderum moti[bus]*, *[negan?]ti posse adspe[ctum]*; il est très fâcheux que le reste manque. — *Ibid.*, dédicace Διὶ πατρωίῳ.

4. M. Loring a voulu que sa conversion fût complète et s'en est expliqué dans une lettre à l'*Athenaeum* (1893, II, p. 200).

5. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 215; cf., sur la publication anglaise, *Athen.*, 1893, II, p. 525.

Mantinée. — « J'ai eu le tort de ne pas désespérer assez tôt », écrit spirituellement M. Fougères, pour s'excuser d'avoir fait attendre la publication de deux textes archaïques découverts par lui à Mantinée. Ce sont, en effet, de cruelles énigmes que ces textes, et ni M. Fougères, ni M. Homolle n'ont certainement dit, à leur sujet, le dernier mot[1]. L'emploi du M lunaire (Ɔ), dans le premier, est une nouveauté épigraphique intéressante. M. Homolle pense qu'il se rapporte au jugement d'un attentat commis dans le sanctuaire d'Athéna Aléa ; on règle les satisfactions dues par les meurtriers et les châtiments qu'ils subiront (amendes, interdictions religieuses). Le second texte présente plusieurs noms de magistrats, mais il est trop mutilé pour que l'on puisse espérer d'en tirer un sens.

Sparte. — M. Millet a fait connaître, d'après M. Zésiou[2], le contenu d'inscriptions chrétiennes de Sparte qui jettent quelque lumière sur la politique des Paléologues dans cette région.

Gythium. — Parmi les inscriptions de cette provenance qu'a réunies M. Skias[3], la plus curieuse est un texte archaïque (incorrectement publié par Roehl, n° 72), qui contient une défense encore inexpliquée, à recommander aux chercheurs d'énigmes. J'indique en note le sommaire des autres[4].

Acarnanie. — Dans les ruines de Thyrrheion, M. Skias a trouvé quelques inscriptions, dont l'une est relative à la vente de propriétés[5] (cf. *C. I. G.*, 1690). Les autres sont des épitaphes.

Volo. — Un fragment de décret de Volo, où il est question des Magnètes, a été communiqué par M. Apostolidis[6].

Pherae. — L'École d'Athènes a fait photographier deux stèles funéraires de cette provenance, l'une représentant une scène de toilette (ɪvᵉ siècle), l'autre un buste d'homme dans une niche (époque romaine). Ces photographies, communiquées à l'Ἑστία, ont été publiées dans cette revue « par une indiscrétion dont elle n'est en rien responsable »[7]. Nous espérons les voir prochainement dans le *Bulletin*, dont les lecteurs ne sont pas ceux de l'Ἑστία.

Itone. — En 1891, dans ses Φθιωτικά, M. Giannopoulos avait placé l'Itone de Phthiotide à *Tsournati vrysis* ; il retire maintenant cette opinion, fondée sur des cartes modernes inexactes, et retrouve le temple d'Athéna Itonienne dans

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1892, p. 568 et 596, pl. XIX et XX (devraient être des héliogravures). Cf. les notes de MM. Bréal et Dareste, *ibid.*, 1893, p. 202, et l'article de M. Bréal, qui croit que la première inscription se rapporte au droit d'asile (*Revue de Philologie*, 1893, p. 159).
2. Ζησίου, Σύμμικτα, Athènes (1892) ; Millet, *Byz. Zeitschr.*, 1893, p. 336.
3. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 185.
4. P. 191, dédicace de la ville de Gythium à un médecin qui avait donné de l'argent εἰς θεωρίας καὶ τὴν τῶν Σεβαστῶν εὐσέβειαν... καὶ εἰς ἐλαιώνιον. — P. 197, fragment d'une longue épitaphe en vers, dont le meilleur est imité de Ménandre : εἰ φίλον ἐστὶ θεοῖς, ὀξὺν ἔχει θάνατον.
5. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 31.
6. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 213.
7. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 213 ; *Athen. Mitth.*, 1893, p. 70.

les ruines assez considérables situées à vingt minutes, vers le nord, de Karatsatagli. La ville elle-même peut avoir été soit à Karatsatagli, soit à Gentseli (Leake). La rivière Κουάριος est le Ξηριᾶς moderne. Un pareil travail est inintelligible sans une carte de la région; c'est avec l'article qu'il fallait en publier une[1].

MACÉDOINE. — M. Kinch a fait un rapport préalable sur sa mission en Macédoine (1891-1892), à la réunion des philologues scandinaves tenue en 1892[2]. En 1891, il a étudié la presqu'île de la Chalcidique, en compagnie du capitaine Sverensen, chargé de lever le plan du terrain. Les découvertes épigraphiques ont été peu nombreuses, mais la publication des cartes doit être impatiemment attendue.

— A Nicopolis ad Nestum, on a découvert un bas-relief représentant Hadès et Proserpine sur des trônes, avec Cerbère, Hermès et un *dedicans* appuyé sur un bâton; au-dessus on lit : Κυρίῳ Πλούτωνι, au-dessous : Αὐρ. Μεστικένθος κὲ Αὐρ. Γηπέπυρις Ἐξβένεος γυνὴ Μουκιανοῦ τοὺς θεοὺς ἀνέθηκαν. Cela vaudrait bien une photographie[3].

— Au sud de Pangée, aux environs du village de Misthiania, il existe une ville antique (Pergamos?) près de laquelle on a découvert beaucoup de tombeaux avec des vases, des monnaies et des inscriptions métriques[4].

DOCLÉA. — Les fouilles de Docléa[5] ont recommencé en 1893, aux frais d'un Comité anglais qui se réserve une partie des découvertes. M. Munro dirige le travail, avec MM. Anderson et Rovinski. Cette « Pompéi monténégrine » paraît réserver des surprises aux archéologues; on a déjà déblayé une maison romaine, un portique et une intéressante basilique chrétienne[6].

ATHOS. — Trois inscriptions funéraires de l'Athos ont été publiées par M. O. Kern[7].

— Le couvent de Dionysios au mont Athos est célèbre dans la littérature par la découverte qu'y a faite Simonidès du manuscrit d'Hermas. Ce Grec étrange, au sujet duquel on ne sait encore que penser, avait publié en 1859 à Londres un gros volume resté presque inaperçu, d'où M. Dräseke, en 1887, a exhumé la fin du *Pasteur*. Le même érudit a trouvé, dans le même volume, la bulle d'Alexis Comnène, empereur de Trébizonde, et de sa femme Theodora, qui donne, sur la fondation du monastère par le moine Dionysios (1374 ap. J.-C.), des renseignements tout à fait nouveaux[8].

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1892, p. 473.
2. On y trouvera une héliogravure d'après la peinture antique découverte par M. Kinch à Niausta (cf. Heuzey, *Comptes rendus de l'Acad. des inscript.*, 1891, p. 8).
3. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 70.
4. Aphthonidès, cité *Athen. Mitth.*, 1893, p. 71. Les *Mittheilungen* nous rendent service en dépouillant des revues grecques qui ne sont pas lues en Occident, mais je ne trouve pas assez complètes les analyses qu'elles en donnent. Le devoir ingrat d'un chroniqueur consiste à satisfaire, en même temps qu'il l'éveille, la curiosité de ses lecteurs.
5. Cf. *Revue archéol.*, 1892, I, p. 104.
6. *Athen.*, 1893, II, p. 460, 527.
7. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 64.
8. Dräseke, *Byz. Zeitsch.*, 1893, p. 79-95.

— Par une donation de M. Sabatier, le Musée du Louvre a acquis environ 360 croquis et aquarelles de Dominique Papety; dans le nombre se trouvent de très bonnes copies d'après les fresques de Pansélinos. On sait quelle incertitude pèse sur cet artiste, dont l'époque est inconnue, dont on a pu contester jusqu'à l'existence. M. Marquet de Vasselot a repris toute la question dans un intéressant article du *Bulletin des Musées* [1]. La conclusion de l'auteur est très sceptique : « Il faut avouer que nous ne savons rien sur Pansélinos, mais, jusqu'à preuve du contraire, nous pouvons croire qu'il a existé. » Peut-être faudrait-il ajouter « au xvie siècle », car les textes découverts par M. Papadopoulos Kerameus ne sont pas à mépriser.

Constantinople. — J'ai passé des heures rapides et charmantes dans le Musée de Tchinli-Kiosk, que je n'avais pas vu depuis 1882. *Quantum mutatus !* Hamdi-Bey n'a pas failli à ses promesses. D'abord, il y a deux Musées au lieu d'un, la vaste construction nouvelle qui abrite les sarcophages de Saïda faisant face au vieux pavillon construit pour le Conquérant. Puis, il y a un beau jardin rempli de statues et de stèles antiques. Enfin — et ça n'a pas été ma moindre surprise — il y a une magnifique bibliothèque archéologique, dont l'organisation est due surtout, je crois, à mon vieil ami Démosthènes Baltazzi, aujourd'hui conservateur-adjoint des collections. Ce que Hamdi-Bey a fait à Tchinli-Kiosk depuis dix ans est vraiment admirable. Je le dis sans réticences, dussé-je passer pour vouloir payer en compliments la cordialité affectueuse de son accueil. Aucun musée de l'Europe ne présente rien de comparable à la salle des sarcophages : c'est un éblouissement! Et tout cela bien éclairé, sans décorations tapageuses, disposé avec un goût irréprochable, au point de suggérer des comparaisons désobligeantes pour des Musées qui ne sont pas turcs. Je ne puis même indiquer ici tout ce que j'y ai vu d'intéressant et de nouveau ; M. A. Joubin vient d'ailleurs de publier une notice des monuments funéraires (y compris les sarcophages), qui est l'amorce, très bienvenue, d'un catalogue d'ensemble, destiné à faire oublier le mien [2]. Il faudrait aussi donner, dans le format in-4° et sur le modèle des *Musées de l'Algérie*, un recueil d'héliogravures d'après les principaux objets. Des séries entières, celle des bijoux par exemple, comprenant un camée de premier ordre, sont encore inédites. La collection récemment vendue au Musée par l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Radowitz, renferme aussi quelques beaux morceaux, à côté de falsifications qui ont d'ailleurs été reconnues pour telles. En somme, il y a dans ces belles salles autant de matière à l'admiration qu'à l'étude. Touristes et savants y trouvent également leur compte et se mettent d'accord pour féliciter Hamdi. Ce Turc, amoureux de la *Graecia capta*, est vraiment un phénomène, et non la moindre curiosité de la collection qu'il dirige si bien!

— On lira avec intérêt le compte rendu critique donné par M. Diehl de l'*Esquisse topographique de Constantinople* publiée par M. Mordtmann [3]. L'ouvrage

1. *Bull. des Musées*, 1893, p. 102. A la p. 103, en note, on m'attribue à tort la traduction de l'*Histoire de l'art byzantin* de Kondakoff.
2. *Musée impérial ottoman. Monuments funéraires*, Constantinople, Mihran, 1893.
3. *Byz. Zeitschr.*, 1893, p. 145.

de Paspatis sur le palais impérial de Byzance a été traduit en anglais par M. Metcalfe[1].

— La *Porte Dorée*, construite en 390, par laquelle les empereurs byzantins entraient dans la ville, subsiste encore près du château des Sept-Tours. Avec le concours de M. Koldewey, M. Strzygowski l'a restituée dans tous ses détails. Un caractère frappant de ce monument est son extrême simplicité, due à cet esprit austère du christianisme qui a été remis en honneur par la Réforme. En revanche, le propylée était orné d'incrustations de marbres de couleurs, suivant une mode alexandrine qui, introduite à Byzance, paraît avoir passé de là en Toscane. Ce propylée a été construit sous Théodose II et présente déjà les marques distinctives du style syro-byzantin. M. Strzygowski a réuni les renseignements des auteurs, du XIVe au XVIIe siècle, sur les sculptures aujourd'hui disparues qui le décoraient ; il en a conclu qu'elles appartenaient à la classe des « hellenistische Reliefs », que l'on pourrait bien, soit dit en passant, appeler des *Schreiber* (comme on dit un *Kaibel* pour une inscription métrique). Ainsi l'architecture et la décoration du Propylée nous ramèneraient à des modèles alexandrins ; peut-être même ne faut-il y voir qu'une œuvre alexandrine, transportée pièce par pièce à Constantinople. Le travail de M. Strzygowski lui fait honneur[2].

— La seconde partie d'un recueil de croquis lithographiés, d'après diverses antiquités de Constantinople, a été publiée par M. C. G. Curtis[3]. Les dessins sont assez jolis, mais le texte qui les accompagne est sans valeur. Je signale (n° 22) la silhouette de la tête du serpent de bronze, provenant du monument de Delphes, qui est conservée au Musée de Tchinli-Kiosk (n° 603 de mon *Catalogue*).

— Dans mon Catalogue de 1882, j'ai décrit sous le n° 122 trois grands bas-reliefs figurant une chasse avec l'indication : « Provient du portique de Salonique ». On n'en savait pas plus long au Musée ; aujourd'hui encore on n'en sait pas davantage. Le hasard a voulu que je découvrisse des renseignements à ce sujet en lisant, dans une heure de loisir, l'article *Salonique* du *Dictionnaire de Larousse* ! Imprimé en 1874, cet article est sans doute la reproduction d'une note qui, des journaux de Constantinople, aura passé vers cette époque dans la presse française. Voici l'extrait qui nous intéresse :

Le Musée impérial turc de Sainte-Irène vient de s'enrichir de la découverte faite à Salonique de trois bas-reliefs remarquablement sculptés et dans un très bon état de conservation. Ils faisaient originairement partie du portique de Constantin, qui fait face à l'entrée de l'est du bazar moderne de Salonique et se trouve près de l'ancienne *via Ignatia* (*sic*) ; ils ont été, à ce qu'il paraît, détachés du monument par mesure de précaution pour empêcher qu'ils ne fussent enlevés du pays, comme cela est arrivé pour tant d'autres débris de l'art grec et romain. Les bas-reliefs qui viennent de s'ajouter à la collection turque sont de si grande dimension qu'il a fallu les déposer provisoirement dans la cour de Sainte-Irène (*suit l'interprétation des sujets par Déthier*). Ces bas-reliefs forment un intéressant spécimen du style de sculpture « composite » spécial à l'époque de Constantin et, à ce titre, ils sont dignes de l'attention des antiquaires.

1. *Acad.*, 1893, II, p. 277.
2. *Jahrb. des Instit.*, 1893, p. 1-39.
3. Curtis, *Restes de la Reine des villes*, 1893 (*Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 1893, p. 112). Je n'ai jamais vu la première partie de ce travail.

— Quel était le type plastique de la *Tyché* de Constantinople? M. Strzygowski croit la reconnaître sur le revers de médaillons d'argent de Constantin : c'est une divinité assise, sur un trône orné de pierreries, portant une couronne murale et une corne d'abondance, les pieds appuyés sur une proue de navire. Ces détails concordent avec ceux qu'indiquent les textes ; le même type, qui est gréco-romain, revient sur des monnaies postérieures et sur des diptyques. Une autre *Tyché*, celle de Byzance considérée comme la « nouvelle Rome », se trouve figurée sur des monnaies de bronze de Constantin et de ses successeurs : elle présente l'aspect et les attributs d'Athéna assise, prêtés à la personnification de Rome depuis Hadrien, avec cette seule différence que ses pieds reposent toujours sur une proue. Ces résultats ne sont pas seulement intéressants pour l'histoire de l'art : ils jettent quelque lumière sur la politique religieuse de Constantin, ou plutôt sur le caractère très peu chrétien de sa politique. M. Strzygowski termine en disant que l'origine de l'art byzantin ne doit pas être cherchée dans l'art chrétien primitif, mais dans l'art païen : voilà ce qu'on serait désireux de voir démontrer par lui, parce qu'une affirmation, même d'un aussi excellent connaisseur, ne suffit pas [1].

— M. Schlumberger a montré à l'Académie un reliquaire byzantin appartenant au comte Grég. Stroganoff, qui l'a récemment acquis en Italie ; c'est un ouvrage du x[e] ou du xi[e] siècle, fortement restauré, qui a dû être rapporté de Constantinople en 1204 [2]. Le même archéologue a présenté un *polycandile* de bronze, donné au Louvre par M. Sorlin-Dorigny. L'inscription porte : « Seigneur, souviens-toi de ton serviteur, Abraham, fils de Constantous [3]. » Κωνσταντοῦτος ne peut être que le génitif d'un nom de femme en -οῦς : Abraham était *incerto patre natus*, peut-être originaire d'Égypte ou de Syrie.

Thrace. — M. Tomaschek a traité, dans une conférence, des relations entre les Thraces et les Illyriens [4]. Il suppose d'abord qu'à une époque reculée, alors que l'Europe du nord était encore sous la glace, il se trouva, sur le moyen Danube, une tribu privilégiée, parmi laquelle se développa l'idiome aryen. Cette tribu, déjà sédentaire, soumit ses voisines et leur imposa sa langue, mais l'aristocratie conquérante (des Germains?) se perdit dans la masse des vaincus. Ceux-ci répandirent à leur tour en Europe et en Asie la langue de leurs maîtres éphémères. Dans la vallée même du Danube, dans l'Hémus et les Carpathes, se fixèrent les Thraces, dont les Daces sont un rameau. Plus à l'ouest habitaient les Illyriens, que les Grecs avaient devancés dans la direction du sud. Les Japyges de l'Italie méridionale étaient des Illyriens. Les plus civilisés des Illyriens étaient les Vénètes, à la fois agriculteurs et commerçants, qui avaient repoussé dans les montagnes les Euganéens (Rhéto-Ligures). M. Tomaschek ne croit pas, avec M. Pauli, que les Vénètes se soient étendus sur les Alpes orientales jus-

1. *Analecta graeciensia*, p. 143-153.
2. *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 3 février 1893.
3. *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 4 avril 1893 (où est imprimé à tort *Constantin*) ; *Byz. Zeitschr.*, 1893, p. 441.
4. *Verhandl. der anthrop. Ges. in Wien*, t. XXIII (1893), p. 32. Cf. un mémoire du même (*Die alten Thraker*) dans les *Schriften der kais. Akad. der Wissenschaften*, 2 nov. 1892 (*Phil. Woch.*, 1893, p. 94).

qu'au lac de Constance. Les Albanais sont les descendants des Illyriens, mais leur langue présente des éléments anaryens qui sont peut-être ligures. Les modernes ont tort de parler d'un groupe « illyro-thrace »; entre Thraces et Illyriens, il y avait autant de différence et même d'antagonisme qu'entre Slaves et Germains. Physiquement et moralement, ils s'opposent par un grand nombre de caractères et leur onomastique ne présente rien de commun. — Si j'ai résumé ce mémoire, c'est parce que le recueil où il a paru est peu lu en France; mais je crains d'y avoir déjà trop insisté.

BULGARIE. — M. Tacchella, conservateur du Musée de Sophia, a décrit une trouvaille de monnaies grecques faite en 1891 dans le département de Varna; elle se composait de 820 deniers impériaux romains et de 640 monnaies grecques en bronze[1].

ANCHIALE. — M. Schwartz a publié une monnaie d'Anchiale (sur le Pont), dont le revers présente une très curieuse silhouette de l'Hermès de Praxitèle[2]. L'exemplaire qui lui a servi pour sa planche est malheureusement défectueux et l'on ne voit pas ce que le dieu tenait dans sa main droite; en tous les cas, il ne s'appuyait pas sur un thyrse.

CHERSONNÈSE. — Après MM. Contoléon et Latyschew, M. Th. Reinach a réédité le *serment de Chersonnèse*[3], qui est, en son genre, le seul document complet que nous possédions (cf. *Revue archéol.*, 1892, I, p. 413). M. Schulthess a signalé une intéressante analogie entre un passage de ce texte et le serment des *bouleutes* athéniens connu par Lysias[4]. Le mot inconnu σαστήρ, qui se trouve dans l'inscription de Chersonnèse, viendrait, suivant M. Skias, de σάζω = σάττω et signifierait ἄρχων. Le malheur, c'est que le sens d'ἄρχων ne convient pas du tout au passage visé[5].

Salomon REINACH.

(*A suivre*[6].)

1. *Revue numismatique*, 1893, p. 51.
2. Extrait des *Mémoires de la Soc. archéologique de Moscou*, 1893 (en russe, naturellement !).
3. *Revue des Études grecques*, 1892, p. 403. Je renvoie au même recueil (1893, p. 283) pour l'analyse d'importantes inscriptions grecques et latines de la Russie méridionale, découvertes de 1889 à 1891, qui ont été publiées, avec commentaire russe, en 1892.
4. *Ibid.*, 1893, p. 152.
5. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 256.
6. La fin de cette *Chronique* trop longue paraîtra dans le prochain numéro; mais on trouvera chez l'éditeur des tirages à part de l'ensemble avant la publication du fascicule de novembre.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 23 JUIN 1893

M. Gaffut, ingénieur des ponts et chaussées, à Bizerte (Tunisie), adresse à l'Académie le calque d'une inscription qui se lit sur une petite plaque de bronze, trouvée, le 13 juin 1892, dans les travaux de dragage du canal de Bizerte. Ce texte est ainsi conçu :

TESSERA·PAGI·
MINERVI·
M·GRATTIVS
M·F·PAP·

MAG · PAGI
D·S·P·D

Le prix Volney (linguistique) est décerné à M. l'abbé Rousselot, pour son ouvrage intitulé : *Les Modifications phonétiques du langage.*

SÉANCE DU 30 JUIN 1893

M. Senart, président, annonce la mort de M. Rossignol, membre ordinaire de l'Académie, et déclare qu'après le vote sur le prix biennal, la séance sera levée en signe de deuil.

L'Académie reprend la suite du vote sur l'attribution du prix biennal. Cinq premiers tours de scrutin avaient eu lieu à la dernière séance et n'avaient pas donné de résultat définitif. Cinq nouveaux tours de scrutin ont lieu et donent les résultats suivants :

	6e tour	7e tour	8e tour	9e tour	10e tour
M. Darmesteter	20	20	21	22	23
M. de Sarzec	18	20	20	17	17
Bulletins blancs ou nuls	6	4	3	5	4

M. James Darmesteter sera proposé à l'Institut de France, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour le prix biennal de 1893.

SÉANCE DU 7 JUILLET 1893

M. Senart, président, annonce que la Commission du prix Gobert a proposé de décerner le premier prix à MM. Allmer et Dissard, pour leur ouvrage sur les *Inscriptions de Lyon*, et le second prix à M. Lecoy de la Marche, pour son *Histoire des relations de la France avec le royaume de Majorque.*

Il est procédé au vote.

Le premier prix est décerné à MM. Allmer et Dissard, par 26 voix, contre 6 données à M. J. Flach et 3 à M. Lecoy de la Marche.

Le second prix est décerné à M. Lecoy de la Marche, par 27 voix, contre 5 données à M. Guilhiermoz et 2 à M. J. Flach.

M. Longnon, au nom de la Commission du prix La Grange, annonce que ce prix est décerné à M. Émile Picot, pour l'édition du *Mistère du Viel Testament*, commencée par feu le baron James de Rothschild et achevée par M. Picot.

M. Homolle présente à l'Académie les reproductions de plusieurs nouvelles sculptures découvertes à Delphes dans le Trésor des Athéniens. Il signale les singuliers contrastes de style que l'on constate de métope à métope et même dans les différentes parties d'une même métope. Ce sont là les caractères évidents d'un art de transition. M. Homolle communique aussi les dessins de M. Tournaire, qui reproduisent une série fort intéressante de terres cuites peintes architectoniques.

M. Edmond Le Blant communique, de la part de M. Helbig, correspondant de l'Académie, une inscription relevée à Rome chez M. Martinetti. Elle est gravée sur une petite plaque de bronze en forme de *titulus*, large de 0m,22 et haute de 0m,12. Les lettres sont incrustées d'argent ; à gauche est gravée une palme, à droite une couronne de lauriers. Le texte, qui paraît être du IIe siècle de notre ère, se lit ainsi :

GENIO
CGERVLONI
IANVARI
FORTVNATVS DECVR
CERVIORVM SER

Genio Gaii Geruloni Januarii Fortunatus decuriae Gerulorum servus.

SÉANCE DU 12 JUILLET 1893

M. de Boislisle entretient l'Académie du livre qui fut publié en 1702 sous le titre de *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand*, et qui est plus connu des bibliophiles sous le nom d'*Histoire métallique de Louis XIV*. Cet ouvrage fut composé, rédigé et imprimé, de 1663 à 1701, par l'Académie des inscriptions et médailles, dite la Petite Académie, qui devint plus tard l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres. M. de Boislisle rectifie à ce propos le passage des *Mémoires* du duc de Saint-Simon où est annoncée l'apparition de ce magnifique volume. Il exprime l'espoir que, quelque jour, l'Académie actuelle voudra faire retracer l'historique de la Petite Académie et des longues années qu'elle consacra à la confection de l'*Histoire métallique*.

M. Müntz continue la lecture de son travail sur les collections d'antiquités formées par les Médicis au XVIe siècle. Il fait connaître, d'après des documents inédits, les principaux accroissements des musées florentins sous les grands-ducs François Ier et Ferdinand Ier. Il rectifie, d'après des inventaires anciens,

l'histoire de certaines statues célèbres : les statues de Gaulois qui se rattachent à l'ex-voto du roi Attale Ier de Pergame ont été découvertes en septembre 1514 ; la prétendue Thusnelda de la loge des Lanzi figurait dès 1550 dans la collection Capranica; le *Sacrifice du taureau*, du Musée des Offices, a fait son apparition en 1510 et non en 1569. L'initiative des Médicis du XVIe siècle n'a pas seulement profité à Florence. La France, en acquérant leur villa du Pincio, à Rome, est devenue propriétaire d'une collection qui, quoique très amoindrie, comprend encore plus de soixante-dix statues, bustes et bas-reliefs. Trois des plus beaux marbres de cette collection sont aujourd'hui à Paris : ce sont trois torses, qui furent choisis il y a une cinquantaine d'années par Ingres, directeur de l'Académie de France à Rome, pour le Musée de l'École des beaux-arts ; l'un d'entre eux est la célèbre Minerve contemporaine des sculptures du Parthénon. M. Müntz exprime le vœu qu'un membre de l'École française de Rome consacre une monographie à la villa Médicis et à l'histoire de ses collections, soit anciennes, soit contemporaines.

M. Joseph Halévy communique une étude sur la légende babylonienne du rapt de Proserpine par Pluton. Le mythe du rapt de Perséphoné ou Proserpine avait été considéré jusqu'ici, soit comme exclusivement hellénique, soit comme dérivant du mythe égyptien d'Isis et d'Osiris. M. Halévy en signale l'existence dans une tablette babylonienne du XVe siècle avant notre ère, qui fait partie de la trouvaille d'El-Amarna. Le Pluton ou Hadès babylonien, Nergal, désire épouser la fille d'Anou (Jupiter), Eris-Kigal, c'est-à-dire « Désir d'Hadès » ; sur le refus de celle-ci, il charge Namtar, sorte d'Hermès conducteur des âmes, de l'amener de force à son palais. Eris-Kigal cède aux menaces et consent à devenir l'épouse de Nergal, à condition de partager son autorité. « Je veux, dit-elle, partager la puissance dont tu disposes; tu seras le Seigneur, je serai la Dame. » Le texte poursuit alors : « Nergal entendit cela, et, au lieu de se fâcher, il l'embrassa et sécha ses larmes. Tout ce que tu désireras depuis ce moment, je te l'accorderai. »

M. Longnon donne lecture d'un travail de M. de Maulde La Clavière, intitulé : l'*Histoire de Marguerite de Valois racontée par elle-même*. On a remarqué depuis longtemps que, dans la Xe nouvelle de l'*Heptaméron*, la reine de Navarre avait évidemment raconté, sous des noms d'emprunt, sa propre histoire et celle de plusieurs de ses contemporains ; mais on ne s'était pas encore appliqué à découvrir la clé de ces noms fictifs. M. de Maulde s'est attaché à ce travail et est arrivé à reconstituer l'histoire de la jeunesse de Marguerite. La jeune princesse dont on a, dit-il, toujours loué la précocité, s'éprit à neuf ans de Gaston de Foix, qui en avait douze. Elle fut contrainte d'épouser le duc d'Alençon, pour qui elle avait une aversion profonde. Elle fut ensuite aimée par Bonnivet, l'homme de son temps le plus célèbre par ses bonnes fortunes, « l'amoureux professionnel de toutes les femmes ». Leur liaison, traversée par mille orages, fut cause du mariage de Bonnivet, puis de sa mort : il se fit tuer à Pavie, dans un moment d'emportement et de désespoir.

(*Revue critique*.) Julien HAVET.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

(PLANCHE XIX)

— M. A. Sagnier a publié récemment, dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, une étude sur la statue de guerrier antique, qu'il venait de découvrir aux environs du village de Vachères (Basses-Alpes) et qu'il a acquise pour le compte du Musée Calvet d'Avignon, dont il est un des administrateurs. Cette statue, d'un grand intérêt pour l'archéologie et pour l'histoire de la région, est tout particulièrement précieuse par sa fidèle représentation de l'armure et du costume militaire. Elle a pris la place qui lui appartient dans la belle collection iconographique de ce musée, et un moulage en a été adressé au Musée national de Saint-Germain, qui l'a exposé avec honneur dans sa grande galerie d'antiquités gallo-romaines. La photographie ci-jointe dispense de reproduire ici la description scientifique et soigneusement détaillée du monument (pl. XIX).

Après un minutieux examen et en interrogeant les documents numismatiques, qui étaient les seuls qu'il pût consulter utilement comme pièces de comparaison, M. Sagnier a été amené à écarter l'opinion qui voudrait voir dans ce monument l'effigie de quelque chef gaulois albicien ou voconce, contemporain des premiers Césars. Il signale l'empreinte de décadence artistique qui oblige de descendre au IVe siècle, et les caractères qui permettent de déterminer, avec toute probabilité, presque avec certitude, quel est le haut personnage représenté. La nature et la forme de l'armure, le ceinturon orné, attribut réservé aux chefs d'armée, le genre de coiffure, l'absence de barbe et de moustaches, le *paludamentum*, la tunique ouverte par devant, et ses manches longues et étroites avec retroussis, le *torques* qui, dans l'armée romaine, avait pris faveur, enfin l'attitude pour le port du *spiculum*, qui semble vraiment stéréotypée avec celle indiquée par certaines monnaies, et, d'autre part, l'âge apparent exprimé par les traits et le galbe du visage, tout lui semble légitimer l'attribution qu'il fait à l'empereur Magnence, ou mieux au César Décentius, frère de celui-ci. Cette interprétation, parfaitement conforme aux données historiques et appuyée sur le plus grand événement que présentent les annales de la région en ce temps-là, se trouve aujourd'hui confirmée, consacrée par les plus respectables autorités.

Depuis cette publication, l'auteur, dans un second voyage fait à Vachères, pour compléter l'exploration des lieux, a pu déterminer, d'une manière incontestable, l'endroit où la statue, exécutée en pierre dure du pays, avait été sculptée et érigée. A 300 mètres environ de la ferme où il l'avait trouvée, il a constaté les vestiges d'un *oppidum* gaulois transformé en *castellum* romain, ainsi que l'établissent les blocs d'appareil romain, les poteries, les fragments de grandes briques à rebord qu'il a remarqués à la base des restes d'une tour et au milieu des décombres du rempart en pierres sèches. C'est ainsi que, dans

la vallée du Rhône et dans la vallée de la Durance, on rencontre parfois, sur des hauteurs ayant eu une valeur stratégique, des restes d'*oppidum*, dits camps de César, que les troupes romaines étaient venues réoccuper au temps des invasions et des guerres civiles du IVe siècle. La grande lutte racontée par les historiens entre l'usurpateur militaire Magnence et l'empereur Constance, les rassemblements de troupes cantonnées en observation le long de la grande voie Aurélienne, tandis que l'armée ennemie, occupant la Haute-Italie, n'avait pas encore franchi les Alpes, la bataille décisive de *mont Seleucus*, peu éloigné de Vachères, qui en l'an 353 vint mettre fin à la guerre et au principat de Magnence et de Décentius, retrouvent ainsi un témoignage authentique et matériel, conforme, d'ailleurs, à l'usage des armées romaines d'élever des monuments en l'honneur des empereurs et des Césars. En outre de sa valeur archéologique, la statue a donc une valeur historique de premier ordre dans l'intérêt de la région de la vallée de la Durance, et même dans l'intérêt de toutes les populations dont les ancêtres formaient jadis la Gaule Narbonnaise[1].

— M. le docteur Closmadeuc nous annonce que la Société polymathique du Morbihan poursuit actuellement, au bourg de Locmariaker, des fouilles qui ont amené la découverte d'un théâtre romain. Les substructions mises au jour sont celles d'un vaste hémicycle de 160 mètres de pourtour, formé de trois murs courbes, concentriques, à la distance de $4^m,30$ l'un de l'autre. La façade n'a pas moins de 76 mètres de développement. Les murs, dont la hauteur dépasse un mètre en certains endroits, sont construits en petit appareil cubique. Il est à désirer que l'on assure la conservation de ces ruines importantes, qui attestent l'existence, à Locmariaker, d'une cité gallo-romaine considérable, comme l'avait déjà supposé, au XVIIIe siècle, le président de Robien.

BIBLIOGRAPHIE

Prosper Castanier, **Histoire de la Provence dans l'antiquité. Tome I. La Provence préhistorique et proto-historique.** — Paris et Marseille, Marpon et Flammarion, 1893. In-8, avec une grande carte en cinq couleurs.

L'ouvrage dont nous annonçons le premier volume doit en compter six et embrasser toute l'histoire de la Provence jusqu'au Ve siècle après J.-C. L'auteur a dépouillé avec conscience un très grand nombre de recueils locaux, dont les

1. M. S. Reinach nous écrit qu'il est disposé à considérer la statue de Vachères comme plus ancienne que le IVe siècle et qu'il l'attribue à l'époque d'Auguste, se fondant sur les ressemblances de style qu'elle présente avec les sculptures d'Orange et de Saint-Rémy. La coiffure et le port du *torques* ne peuvent convenir, suivant lui, qu'à un chef gaulois du Ier siècle. Nos lecteurs ont sous les yeux une héliogravure qui leur permettra de se former une opinion à ce sujet. — *Réd.*

titres mêmes sont quelquefois inconnus des archéologues, et il en a tiré des renseignements précis sur les anciennes stations humaines de la Provence, tant à l'époque de la pierre éclatée et de la pierre polie qu'au début de l'âge des métaux. Comme répertoire, on consultera toujours ce livre avec utilité; mais la critique doit faire des réserves sur les exposés généraux dont M. Castanier a fait précéder la statistique des différentes périodes qu'il étudie. Dans un ouvrage de ce genre, de pareils exposés, forcément très sommaires et de seconde main, n'étaient peut-être pas à leur place. Il faut dire aussi que l'auteur connaît moins bien les ouvrages des auteurs classiques que ceux des modernes; la bibliographie qui ouvre son volume est remplie d'erreurs et témoigne d'une inexpérience regrettable dans le choix des sources d'information. Ainsi, nous ferons observer que M. Castanier cite, comme en ayant fait usage, une édition de Salluste par M. G. Boissier qui, malheureusement, n'existe pas, et qu'il distingue, sous les noms d'*Aethicus* et d'*Ethicus*, deux géographes qui, en réalité, n'en font qu'un. Malgré ces imperfections, nous croyons que l'*Histoire de la Provence* est appelée à rendre service et nous en attendons avec curiosité le second volume.

S. Reinach.

E. Krause et O. Schœtensack. **Die megalitischen Graber Deutschlands. I. Altmark.** — Berlin, A. Ascher, 1893. In-8, avec 9 planches.

L'étude des dolmens de l'Allemagne du nord est encore assez arriérée; il était d'autant plus urgent de s'en occuper d'une façon scientifique qu'ils sont exposés, dans ce pays, à une destruction rapide. En 1843, Danneil avait décrit 142 monuments de ce genre dans la Vieille-Marche; MM. Krause et Schœtensack n'en ont plus trouvé que 45, dont 12 seulement bien conservés. Les descriptions qu'ils en ont faites, accompagnées de photographies et de plans, sont des modèles d'exactitude et de précision. En général, les dolmens de l'Altmark sont des chambres rectangulaires, situées à l'une des extrémités d'un tumulus entouré d'un cromlech. On signale des blocs énormes, pesant jusqu'à 22.000 kilogrammes, des enceintes formées de soixante pierres se développant sur une longueur de 47 mètres. Presque toutes les cryptes mégalithiques ont été violées depuis longtemps; on n'y a trouvé que très peu d'objets et point de squelettes, ce qui s'explique sans doute aussi par la nature du sol. MM. Krause et Schœtensack ont figuré tous les types d'outils de pierre recueillis dans ces monuments, soit par eux, soit par leurs prédécesseurs : il est remarquable qu'on n'y a jamais découvert de haches en jadéite, en néphrite, en chloromélanite, alors que des haches de ces matières se rencontrent, à une époque postérieure, dans l'Allemagne du nord. Une sorte de vase sans fond, avec trous de suspension latéraux, provenant de la tombe d'Ebendorf, a été expliqué par M. Krause comme un tambourin; il a cité et figuré des instruments de même destination et de même forme encore en usage dans l'Afrique australe et en Indo-Chine. L'hypothèse est ingénieuse et mérite de ne point passer inaperçue.

S. Reinach.

SUR

QUELQUES CARREAUX DE TERRE CUITE

NOUVELLEMENT DÉCOUVERTS EN TUNISIE

Un article publié en 1888 dans la *Revue archéologique* par M. de la Blanchère a fait connaître une série de carreaux de terre cuite décorés de figures ou d'ornements qui ont été trouvés en Tunisie. Ils portent pour la plupart des rosaces, des cerfs, des lions, des paons, des bœufs ; d'autres représentent des sujets chrétiens ou païens : Pégase soigné par les Nymphes, et le sacrifice d'Abraham. Sur l'un deux, on lit cette inscription tracée entre deux croix : + SCT MARIA AIVBA NOS +

M. Hannezo, aidé dans ses recherches par MM. Molins et Laurent, comme lui lieutenants au 4e tirailleurs, vient de découvrir à Hadjeb-el-Aïoun, à 60 kilomètres sud-ouest de Kairouan, dans les ruines d'une basilique, une autre suite de carreaux semblables qui portent des sujets chrétiens. J'en dois la connaissance à MM. Cagnat et Gauckler.

Ces sujets sont :

1° Les figures d'Adam et d'Eve entre lesquels est l'arbre où s'enroule le serpent. Les deux personnages sont nimbés. Comme

presque toujours dans les bas-reliefs, Adam est placé à la droite du spectateur.

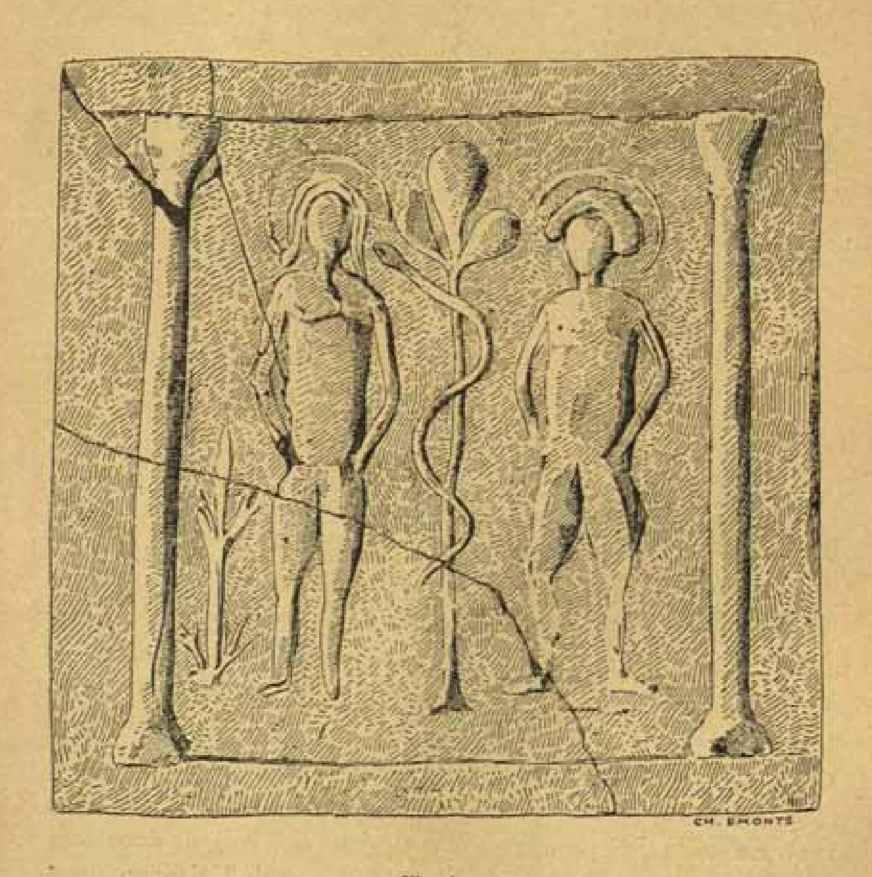


Fig. 1.

2° Le Christ entre deux apôtres nimbés comme lui ; il multiplie les pains et les poissons qu'il bénit aux mains de ces derniers. Ainsi que dans les représentations de l'espèce, des paniers à anses et débordants sont posés à terre.



Fig. 2.

3° Saint Pierre nimbé recevant une clé des mains du Christ dont la tête est brisée.

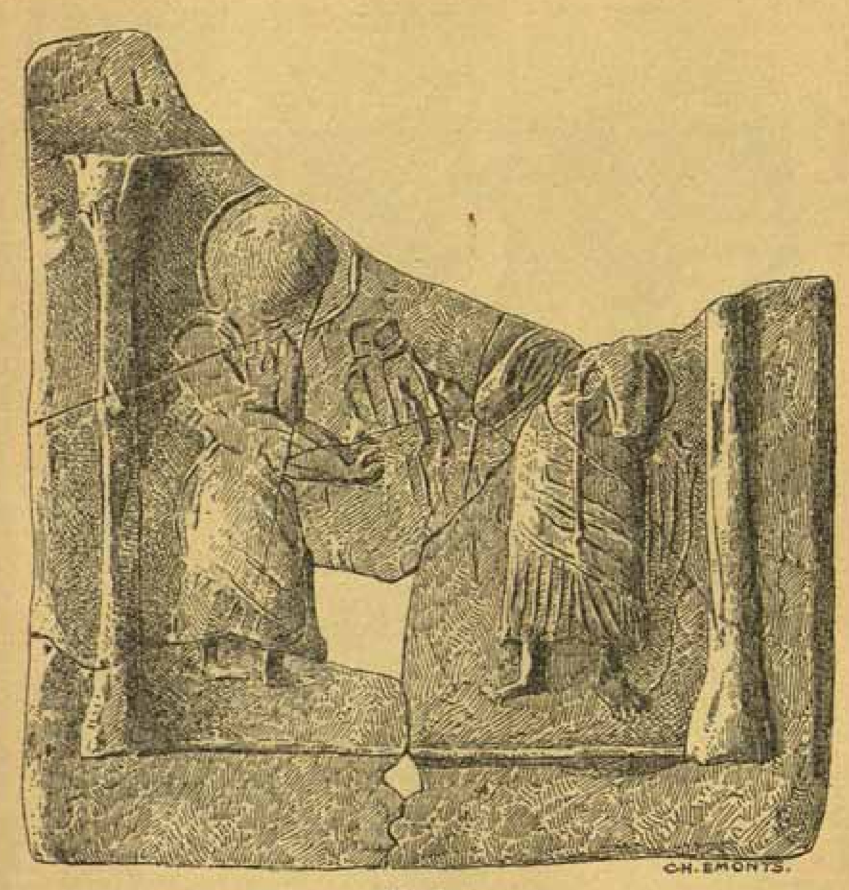


Fig. 3.

4° Le sacrifice d'Abraham figuré sur deux débris de carreaux qui, rapprochés, nous donnent le sujet dans son ensemble. A gauche, le patriarche, vêtu du pallium, lève le glaive. Au fragment de droite, on voit sa main posée sur la tête d'Isaac nu et agenouillé ; au-dessus de ce dernier, le bélier ; devant lui, l'autel carré d'où s'élève une flamme. Un carreau déjà publié présente



Fig. 4.

le même sujet traité à peu près de la même manière, et sur lequel se lisent les noms des deux personnages : + ABRAM ET ISAC +

5° La Samaritaine devant le Christ nimbé qui porte une longue



Fig. 5.

croix ; elle tient de la main droite la corde du vase qu'elle tire du puits. Malgré la barbarie de l'exécution, il ne peut y avoir

aucun doute sur la scène représentée. Sauf pour la croix que porte ici le Christ, nous la voyons souvent traitée de la même manière, en particulier sur l'un des bas-reliefs d'un sarcophage antique de Clermont [1].

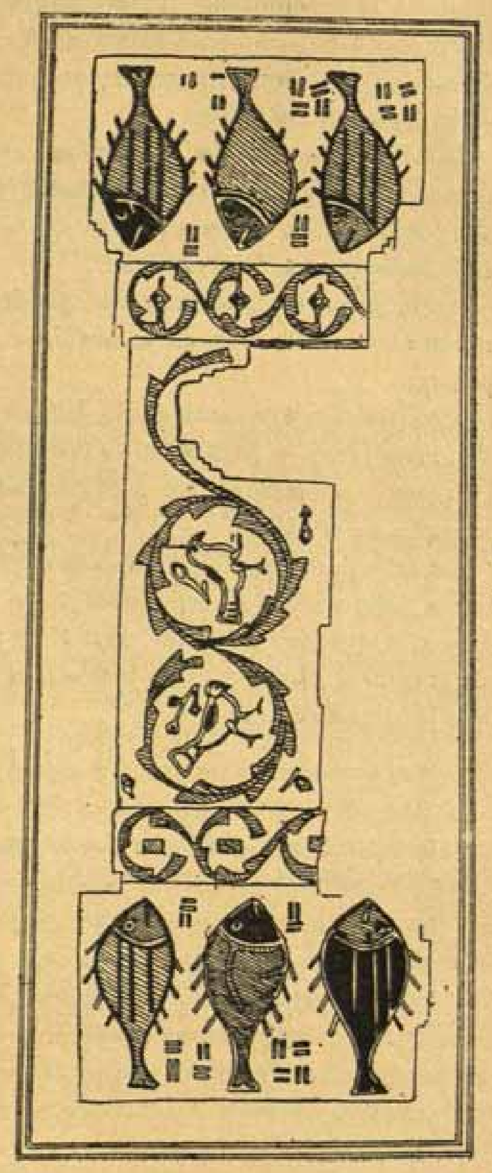


Fig. 6.

En ce qui touche la représentation de ce sujet si fréquemment reproduit, je ferai remarquer qu'aucun sculpteur ne s'est attaché à la lettre du texte de saint Jean où il est dit que le Christ fatigué s'était assis sur la fontaine [2]. Ce détail était cependant resté dans le souvenir des chrétiens, puisqu'au rapport de Codinus on montrait, dans la basilique de Sainte-Sophie, en même temps que les trompettes qui avaient fait crouler les murs de Jéricho : « un couvercle de pierre apporté de Samarie et sur lequel le Christ

1. *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, pl. XVIII.
2. IV, 6.

s'était assis, alors qu'il conversait avec la Samaritaine[1]. » D'autres représentations, parmi lesquelles je citerai celle du sacrifice d'Abraham, nous montrent de même à quel degré les artistes se donnaient licence en reproduisant les faits de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Les sujets que je viens d'énumérer et diverses figures d'animaux comprises dans cette nouvelle série sont encadrés par deux colonnettes, comme l'est le texte d'une épitaphe de l'an 485 conservée au Musée d'Oran[2].

Au moment de la découverte, plusieurs de ces tuiles adhéraient encore aux murs de la basilique dont elles formaient le placage.

Préciser leur âge serait chose difficile; la forme des caractères de l'inscription + SCT MARIA AIVBA NOS +, que porte un des carreaux déjà publiés, me paraît toutefois indiquer une partie avancée du VI[e] siècle.

La salle dont ces terres cuites couvraient les parois est pavée d'une jolie mosaïque représentant des colombes dans des rinceaux. A droite et à gauche sont trois poissons tournés vers ce sujet central. M. Gauckler a bien voulu m'en remettre un dessin que je joins à cette notice.

Edmond Le Blant.

1. *De Sancta Sophia*, p. 142 de l'édition de Bonn.
2. De la Blanchère, *Musée d'Oran*, p. 25.

CORRECTION

A

UN TEXTE DE STRABON

Strabon, énumérant les preuves de la destruction de l'Ilion homérique, donne entre autres celle-ci : ὅτι τῆς Ἀθηνᾶς τὸ ξόανον νῦν μὲν ἑστηκὸς ὁρᾶται, Ὅμηρος δὲ καθήμενον ἐμφαίνει. Et il ajoute : πολλὰ δὲ τῶν ἀρχαίων τῆς Ἀθηνᾶς ξοάνων καθήμενα δείκνυται, καθάπερ ἐν Φωκαίᾳ, Μασσαλίᾳ, Ῥώμῃ, Χίῳ. ἄλλαις πλείοσιν. (XIII, 41.)

Je propose de corriger Ῥώμῃ en Κύμῃ.

Paléographiquement, la correction est très simple ; la confusion du P et du K, de l'Ω et de l'Υ s'explique facilement et, comme tous les manuscrits portent Ῥώμῃ, elle a dû se produire de bonne heure dans l'esprit des copistes à qui le nom obscur de la petite cité éolienne était inconnu. La présence du nom de Rome intercalé au milieu de noms de cités ioniennes, entre Marseille et Chio, est au moins surprenante, et si l'on objecte que Strabon avait pu voir à Rome des ξόανα d'Athéna, surtout à une époque où l'épopée virgilienne avait mis à la mode les antiquités troyennes, on pourrait répondre que Strabon aurait du moins mis Rome en meilleure place, et qu'il ne l'aurait pas citée entre deux villes ioniennes de l'importance de Phocée et de Chio. Au contraire, Cymé est parfaitement à sa place entre Phocée, Marseille et Chio.

Une dernière observation me paraît devoir consacrer cette correction. On a trouvé à Marseille des ξόανα en pierre de Phocée,

représentant une divinité assise[1]. M. S. Reinach en a trouvé d'analogues dans une nécropole de Cymé[2]. Ne serait-ce point là les ξόανα καθήμενα de Strabon ? Si, comme le croit très justement M. S. Reinach, ces sculptures avaient une destination funéraire, elles devaient être très répandues dans les villes ioniennes où Strabon avait dû en voir beaucoup ; il serait étonnant au contraire qu'il eût pu en voir à Rome.

Il resterait seulement un point à éclaircir. Strabon parle de ξόανα d'Athéna ; or, d'après les dernières interprétations proposées, les statues de Marseille et de Cymé seraient des ξόανα de Cybèle. La présence du lion couché sur les genoux de quelques-unes des divinités figurées sur les stèles, en est une preuve décisive. Mais il ne faudrait pas étendre cette identification à toutes les statues de Marseille et de Cymé. Sur les vingt et quelques statues de Marseille, une seule porte le lionceau ; et parmi les statues de Cymé, il en est une au moins, où, contrairement à l'opinion de M. S. Reinach, je n'ai pu découvrir de traces de lion (*B. C. H.*, 1889, pl. VIII, la figure de droite[3]). Bien qu'il soit difficile d'identifier les œuvres primitives, j'hésite à voir dans cette statue et dans les statues de Marseille, — sauf dans celles qui portent le lion, — des Cybèles. Faut-il donc y reconnaître les Athénas de Strabon ?

Les artistes primitifs n'ont conçu que deux types de statues, les statues debout et les statues assises. C'est à ce dernier type que se rattachent les célèbres statues d'Athéna Polias, l'une à Érythrée[4], l'autre, œuvre d'Endoios, sur l'acropole d'Athènes[5]. Nos statues de Cymé et de Marseille, contemporaines des Athénas d'Érythrée et de l'Acropole, pourraient bien appartenir à cette série. Il serait alors intéressant de constater la fusion des deux types de Cybèle et d'Athéna et de leurs attributions funéraires : car, à Cymé, Cybèle et Athéna ont été découvertes dans la même nécropole.

1. *Arch. Anzeiger*, 1866, n° 216, Taf. B.
2. *B. C. H.*, 1889, p. 542, pl. VIII.
3. Musée de Constantinople, catalogue des sculptures, n° 34.
4. Paus., VII, 6, 9.
5. Paus., I, 26, 4.

Gerhard, dans une très ingénieuse étude [1], a recherché les rapports qui unissent Athéna Polias à la Cybèle asiatique ; il a montré comment, au VIIe et au VIe siècle, l'orgueil national des Athéniens a pu ne pas considérer comme étrangère au sol de l'Attique la grande déesse phrygienne. De fait, l'union s'était accomplie de bonne heure chez les Grecs d'Asie entre Athéna et Cybèle qu'unissait leur commune origine chthonienne. Les statues de Cymé offriraient un exemple curieux de ces combinaisons de divinités et de la pénétration des croyances asiatiques dans la religion grecque. De la combinaison d'Athéna et de Cybèle est sortie cette divinité complexe du Métroon, où Gerhard retrouvait les traces du mélange de la divinité attique et de la divinité asiatique. Dans la formation du type plastique, on pourrait constater la même fusion, de sorte qu'en tête de la série des représentations de la divinité du Métroon, dont Phidias, suivant les uns [2], Agoracrite, suivant les autres [3], a consacré le type, il convient peut-être de placer les statues de Marseille et de Cymé.

André JOUBIN.

1. *Akademische Abhandlungen*, II, 98.
2. Pausanias, I. 3, 4.
3. Pline, XXXVI, 17.

L'ARCHITECTURE GOTHIQUE

EN ITALIE

(PLANCHES XX, XXI, XXII)

On a dit et répété qu'à la fin du XIIe siècle, l'art de l'architecture avait cessé d'être le monopole des moines pour devenir celui des artistes séculiers, entre les mains desquels il se serait subitement métamorphosé.

Les adeptes de cette théorie semblent méconnaître la valeur et l'originalité de l'architecture romane religieuse ou civile, et le véritable caractère de cet art, qui n'est qu'un acheminement continu vers le style gothique. Il y a plus, ce système ne se concilie pas avec l'histoire des origines et de l'expansion de l'architecture gothique.

A coup sûr, la culture intellectuelle laïque a fait de grands progrès au XIIe et au XIIIe siècles, et l'opulence des villes et surtout de leur clergé séculier permit l'érection de cathédrales qui dépassèrent la magnificence des grandes abbayes bénédictines du siècle précédent. Il n'en est pas moins vrai que le style gothique semble avoir pris naissance dans des constructions monastiques : Morienval[1], la tribune de Vézelay[2], Saint-Loup-de-Naud, Saint-Germer-de-Fly[3], etc. ; que le plus ancien exemple connu de style

1. Sur ce monument, comme sur la plupart de ceux qui ont préparé l'avènement du style gothique, voir L. Gonse, *L'art gothique*, Paris, 1890, in-4°. Le curieux déambulatoire de Morienval, que le comte de Lasteyrie a le premier signalé dans son cours, a été publié pour la première fois dans le livre de M. Gonse, dans la *Grande Encyclopédie*, article *Croisée d'ogives*, par le même auteur et après lui par M. Ch. Herbert Moore, dans son livre *Gothic architecture*, Londres, Macmillan, 1890, in-8°, p. 31 à 36.

2. Voir Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'Architecture*, t. I, p. 207, 259 et 260.

3. Sur cette église, voir les articles de M. Eug. Lefèvre-Pontalis, *Étude sur*

gothique pleinement développé est le chœur de l'abbatiale de Saint-Denis[1], et qu'enfin les moines ont plus tôt et plus que tous autres répandu ce style de l'Ile-de-France dans d'autres provinces, à Pontigny, à Vézelay, etc., puis bientôt de France dans les pays étrangers.

Au début de la période gothique, la vogue appartenait à l'ordre de Cîteaux : ce nouvel institut monastique, né en France en même temps que la nouvelle architecture, était puissamment centralisé dans son pays d'origine et envoyait d'innombrables colonies dans toute la chrétienté[2]. Ce furent ces colonies qui, en quelques années, initièrent toute l'Europe à l'art gothique.

Plus tard, il est vrai, surtout au XIIIe siècle, des artistes séculiers furent appelés de France dans d'autres contrées : Guillaume de Sens à Cantorbéry; Martin Ravegy, Villard de Honnecourt en Hongrie; Mathias, d'Arras, Pierre Harler, de Boulogne, en Bohême; Étienne de Bonneuil en Suède; Pierre Bonaventure en Lombardie; des artistes de Narbonne en Catalogne. D'autres laïcs ont dû bâtir la cathédrale danoise de Roskilde, qui rappelle celles de Noyon et d'Arras; celle de Cologne qui imite les chœurs d'Amiens et de Beauvais, et bien d'autres encore; mais si les peuples étrangers avaient pris goût au style gothique, c'est qu'ils l'avaient connu d'abord par les moines de Cîteaux, que les évêques voulurent bientôt imiter et surpasser. En effet, les abbayes d'Arnsbourg et de Maulbronn sont antérieures à la cathédrale de Cologne; celles de Warnhem en Suède, Sorö en Danemark, Poblet et Santas-Creus en Catalogne, Las Huelgas près Burgos, Alcobaza en Portugal ont de même précédé les autres édifices gothiques de ces régions, et l'ordre de Cîteaux a porté

la date de l'église de Saint-Germer (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1885); *Nouvelle étude sur la date de l'église de Saint-Germer* (*Bull. monumental*, 1886).

1. Sur Saint-Denis, voir L. Gonse, *ouv. cité*; Moore, *ouv. cité*, et Anthyme Saint-Paul, *Suger, l'église de Saint-Denis et saint Bernard* (*Bulletin archéologique*, 1890).

2. Sur la puissante organisation de cet ordre, voir d'Arbois de Jubainville, *Étude sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes au XIIe siècle*.

le style gothique français jusqu'aux portes d'Athènes, dans le porche de l'abbaye de Dafni.

En Italie aussi, comme l'avait soupçonné F. de Verneilh[1], les monuments gothiques de l'ordre de Cîteaux ont été les premiers modèles de ce style. C'est à tort que Saint-François d'Assise (achevé vers 1236) et Saint-André de Verceil (1219-1224) ont tour à tour passé pour les premiers monuments gothiques de la péninsule. Ils ont été les prototypes du style ogival dans leurs provinces respectives, comme les églises fondées dans le royaume de Naples par Charles Ier d'Anjou (1266-1285).

Les monuments cisterciens ont un tout autre caractère et ont beaucoup plus fait école[2].

1. « Peut-être les Cisterciens, que M. le baron de Roisin nomme « les missionnaires de l'art français en Allemagne », avaient-ils commencé à introduire en Italie les premiers germes du style ogival, mais les abbayes de l'ordre de Cîteaux sont dispersées dans les campagnes, et nous n'avons eu l'occasion d'étudier aucune de celles qui pourraient éclaircir cette question. » (F. de Verneilh, *Le style ogival en Italie*, *Ann. archéol.*, t. XXI, p. 71.)

M. A. Saint-Paul disait quelques années plus tard : « Les moines, et en particulier ceux de Cîteaux, avaient apporté en Espagne, en Portugal, en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas, peut-être jusqu'en Pologne et en Scandinavie, le style de transition tel qu'ils le pratiquaient en France. Ce fait curieux est prouvé par d'innombrables exemples. » (A. Saint-Paul, *Histoire monumentale de la France*, Paris, Hachette, 1883, in-8°, p. 288.)

2. Dans quelques articles de l'*American Journal of Archæology*, de Baltimore (1890 à 1892), intitulés : *Importation of Gothic Architecture in Italy by French Cistercian monks*, M. A. L. Frothingham junior a déjà parlé de quelques-uns des monuments dont il est ici question. Ayant apprécié son travail dans le *Bulletin monumental* (1891-1892, *Les premiers monuments gothiques de l'Italie*), je n'ai pas à y revenir, mais la réponse dont m'a honoré M. Frothingham (*A question of literary priority*, *Am. Journ. of Arch.*, 1891, p. 447), suggère quelques remarques. J'avais fait allusion au premier article de l'auteur américain dans une note où je ne l'ai pas nommé : il voit là un *manque de courtoisie*, ne serait-ce pas l'inverse? Je m'étonne énormément de voir un érudit sérieux comme M. F. nous donner de tels articles, et plus encore de le voir y attacher de l'importance. J'ai trop parlé des deux premiers; quant au troisième, sur Chiaravalle di Castagnola (*Am. Journ.*, 1891), que j'avais renoncé au malin plaisir de commenter, en veut-on un aperçu? Il existe une inscription qui, selon l'auteur, donnerait la date du monument : il en publie une leçon très imparfaite, et ajoute que sa grande hauteur (elle est sur un tailloir) et un pan de draperie qui tombait dessus (draperie absolument provisoire) s'opposent à une parfaite lecture (*prevent a perfect reading*!!). Ce texte est accompagné d'une photographie dont le vague a déteint sur la description de M. F., mais dans laquelle, par un comble d'ironie, on distingue à merveille une grande échelle posée

L'abbatiale de Fossanova (pl. I), commencée, dit-on, en 1187, consacrée en 1208[1], appartient au style gothique qui apparaît plus développé dans celles de Casamari, consacrée en 1217[2], et de Santa-Maria d'Arbona, fondée en 1208[3]. Fossanova est située au sud des Marais Pontins, Casamari dans la même région et Santa-Maria d'Arbona dans les Abruzzes.

Toutes les églises cathédrales, paroissiales et monastiques élevées dans ces contrées au XIIIe et au XIVe siècles reproduisent plus ou moins les particularités très caractéristiques de ces monuments types. Telles sont les cathédrales de Piperno et de Sezze, les collégiales de Ferentino et de Sermoneta, l'église d'Amaseno et plusieurs églises secondaires des mêmes localités, ainsi que de Terracine, Fondi, Sonnino. Le centre et le modèle principal de ces imitations semblent se trouver à Fossanova, et

non loin de l'inscription. Cette façon de *donner l'échelle* est assez plaisante. Après cela, il faut tirer ce malencontreux instrument, et ne pas faire un crime à ceux qui ne considèrent guère de tels articles comme *sérieux* et dignes du nom estimé de M. Frothingham. Quant à la *question de priorité* à laquelle il tient, elle me paraît douteuse, mais je n'y attache pas assez d'importance pour la discuter. L'éminent archéologue a pu passer quelques mois avant moi à Fossanova, que Mothes avait vu et décrit dix ans avant nous, mais Mothes y a vu un édifice allemand, M. Frothingham un monument de l'école de l'Ile-de-France, et moi un monument absolument bourguignon. Qui de nous a reconnu le premier l'importation du style gothique en Italie par les Cisterciens? Évidemment, c'est... F. de Verneilh (voir note précédente). Qui a mieux compris le caractère de leur architecture? Selon M. Frothingham, ce serait « un certain M. Enlart », car DEPUIS QUE JE LE LUI AI APPRIS, il la qualifie aussi de bourguignonne. Je n'ai donc plus à répondre qu'à un dernier grief : mon travail, dit-on, était *inachevé* quand a paru le premier article du journal américain. Je n'en disconviens pas, mais il importe de remarquer qu'il y a là encore un mot de sens *très élastique*, qui a pour nous deux une acception très différente. Mon travail *inachevé* était alors beaucoup plus complet et plus exact que celui qu'on imprimait ailleurs. Je veux bien reconnaître que mon expression *effleuré* est malveillante, mais, d'autre part, le terme *fully illustrated*(!!) est autrement exagéré. Je veux n'en appeler qu'à mon antagoniste lui-même, car je connais sa courtoisie et je me plais à rendre hommage à sa réelle science, mais pourquoi faut-il qu'il entreprenne tant de choses à la fois? C'est là, en somme, le seul reproche qu'il mérite, et le seul avertissement que je lui donnerais si j'avais l'honneur d'être son ami.

1. *Chronicon Fosse Nove*, apud Ughelli, *Italia sacra*, append.
2. *Ibid.*
3. Bindi (Vincenzo), *Monumenti storici degli Abruzzi*.

quatre des cinq artistes qui les ont signées à la fin du XIIIe siècle étaient de Piperno, ville toute proche de cette grande abbaye[1].

D'autre part, un texte de 1240 prouve qu'à cette époque une école importante, appelée *Studium artium*, existait dans l'abbaye de Fossanova[2] et l'on est très autorisé à croire que l'architecture s'y enseignait avec les autres sciences.

Quant à l'abbaye de San-Galgano, fille de Casamari, élevée dans les environs de Sienne de 1218 à 1300[3], son influence n'a été ni moindre ni moins manifeste en Toscane.

La cathédrale de Sienne, prototype du gothique toscan, reproduit une foule de particularités de cette abbatiale. L'histoire, ici encore, confirme l'archéologie : San-Galgano a été commencé avant la cathédrale de Sienne et ses moines apparaissent comme maîtres de l'œuvre de celle-ci dans les premiers documents que l'on ait sur sa construction : en 1259, fra Vernaccio, de 1260 à 1268 fra Melano et en 1284 fra Mario, tous trois convers[4].

C'est sous la direction du second que Jean et Nicolas de Pise exécutèrent la chaire de la cathédrale. N'est-ce pas dans ce fait qu'est la solution d'un problème posé et deviné aussi par F. de Verneilh, lorsqu'il a écrit : « Ce qui distingue essentiellement Nicolas de Pise de tous les sculpteurs romans qui à Modène, Ferrare, Vérone et à Pise même signaient si volontiers des œuvres médiocres, c'est une initiation à peu près complète à l'art des sculpteurs français du XIIIe siècle. Maintenant, comment Nicolas de Pise a-t-il connu cette sculpture française...? Indirectement sans doute. *Il lui aura suffi de se trouver un moment le*

1. *Andreas de Piperno* a signé la portail de l'église de l'Annonciation à Terracine; *Petrus Gulinari de Piperno* et ses fils *Morisius et Jacobus* ont signé la chaire et l'église d'Amaseno, achevées en 1291.

2. Archives de Carpineto Romano. Acte original par lequel l'abbaye de Valvisciolo s'engage à payer la pension de dix de ses moines étudiants dans le *Studium artium* de Fossanova.

3. Voir Enlart, *L'abbaye de San-Galgano* (*Mél. de l'École française de Rome*, 1891).

4. Milanesi, *Documenti per la storia dell' arte Senese*. Sienne, Porri, 1854-1856, in-8°, t. Ier.

collaborateur, dans quelque grand chantier d'Italie, d'artistes formés à l'étranger[1]. »

L'influence de ces divers monuments est donc facile à vérifier. Il reste à savoir à quelle école française se rattachent ces modèles de l'art gothique en Italie, puisque durant la première période gothique les écoles ont été sinon aussi nombreuses, du moins tout aussi tranchées que durant la période romane. Ici encore l'histoire est en tout point d'accord avec l'archéologie pour démontrer que les constructions cisterciennes, en Italie comme presque partout, appartiennent à l'école de Bourgogne, la plus ancienne et la plus puissante après celle de l'Ile-de-France.

C'est en Bourgogne, en effet, que l'assemblée annuelle ou chapitre général de Cîteaux réunissait alors tous les abbés de l'ordre pour régler en commun les moindres détails de l'administration de leurs maisons. C'est là que s'élaboraient les plans et que se choisissaient les architectes. Les caractères spéciaux que l'on prête à l'architecture cistercienne appartiennent simplement à l'école bourguignonne. Ce sont donc des particularités propres à la Bourgogne qui caractérisent les plus anciens monuments gothiques d'Italie ; on va le démontrer en choisissant en Bourgogne des points de comparaison tous étrangers à l'ordre de Cîteaux.

Le plan des abbatiales de Fossanova (fig. 1), Casamari (fig. 2), Santa-Maria d'Arbona (fig. 3) comprend un chevet rectangulaire de deux travées ; un transept, dont chaque bras a deux chapelles carrées ; une nef et des bas-côtés précédés d'un porche et séparés par des piliers cruciformes cantonnés de quatre colonnes engagées. Celles qui portent les voûtes de la nef sont coupées par des encorbellements coniques.

En élévation, ces monuments présentent d'autres particularités bien caractéristiques : les fenêtres sont simplement ébrasées au dedans et au dehors, sans aucune décoration. Trois fenêtres s'ouvrent en ligne au fond de l'abside ; un *oculus* les surmonte.

1. *Ann. archéol.*, XXI, p. 76-77 : *Le style ogival en Italie.*

A Casamari, les quatre pignons ont un *oculus* à remplage formé de six grands cercles coupés par un cercle central; les écoinçons sont pleins; à San-Galgano (pl. XXI), les remplages d'une rose et des petits œils-de-bœuf se composent de cercles concentriques de dalles ajourées, appareillées en claveaux.

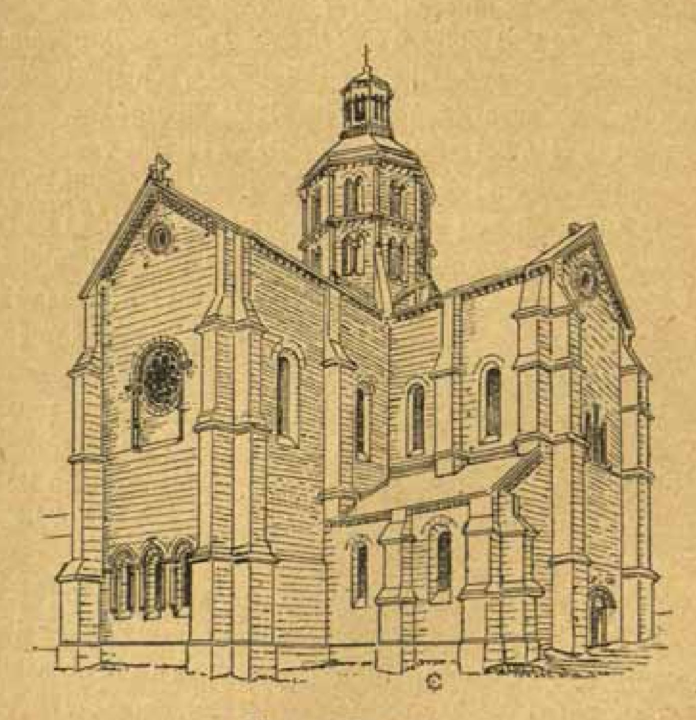


Fig. 1. — Fossanova.

Sous les fenêtres de la nef, règne un cordon intérieur qui contourne en forme de bague les pilastres et les colonnes adossées.

Les grandes arcades et les épais doubleaux des voûtes sont en tiers-point et sans aucune moulure.

L'église de Fossanova (pl. XX) est couverte de voûtes d'arêtes, sauf au carré du transept qui est voûté d'ogives. La voûte d'ogives règne partout dans les autres exemples, mais les celliers

de Casamari, le réfectoire de San-Galgano et le cloître de Fossanova, qui datent du XIIIe siècle, ont encore des voûtes d'arêtes.



Fig. 2. — Casamari.



Fig. 3. — Sainte-Marie d'Arbona.

Les corniches sont portées sur des modillons dont les faces latérales courbes se rejoignent en demi-cercles. Les corbeaux

des portes sont partout renforcés sur la tranche d'une arête et d'un méplat en triangle renversé.

Les églises de Fossanova et Casamari ont des clochers centraux. Le premier est octogone, le second carré.

San-Martino, église cistercienne voisine de Viterbe (pl. XXII), avait aussi un clocher central. Le sanctuaire de cette église est



Fig. 4. — Montréal (Yonne).

polygonal, mais les chapelles du transept sont rectangulaires. Dans la nef, dont une travée répond à deux travées de bas-côtés, les colonnes à chapiteaux octogones ornés de deux rangs de crochets alternaient avec les piliers. Deux tours carrées flanquent la façade entièrement ajourée. Les voûtes du transept sont sexpartites. Les doubleaux aussi minces que les ogives marquent un style gothique pleinement développé. Les édifices de la Bourgogne présentent toutes les mêmes particularités. Le chevet et les chapelles carrées existent à Saint-Martin du bourg d'Aval-

lon, Montréal (fig. 4), Saint-Symphorien de Nuits-sous-Beaune (fig. 5), Tannay (fig. 6), etc. Les chapelles sont au nombre de deux seulement dans ces petites églises, où le clergé était peu nombreux; mais il y en a quatre dans celle de l'abbatiale bénédictine de Saint-Seine qui présente ce même plan rectangulaire. A



Fig. 5. — Nuits-sous-Beaune (Côte-d'Or).

Pontaubert et à Varzy, comme à San-Martino, le chevet est à pans coupés.

Le porche de Casamari, avec ses piliers et arcades semblables à ceux de l'église, a deux ouvertures latérales en tiers-point et une baie centrale en plein cintre. Il ressemble en tous points au porche de Saint-Philibert de Dijon.

Les piliers cruciformes, à quatre colonnes engagées, existent dans les églises de Vézelay et d'Avallon; à Pontaubert, à Nuits-sous-Beaune, à Montréal.

Les colonnes coupées en forme de culot conique (fig. 7 à 11) se voient à Cocheris (Yonne), dans le prieuré ruiné de Saint-Père-sous-Vézelay, à Saint-Martin de Langres, dans le transept de Saint-Bénigne de Dijon, etc.

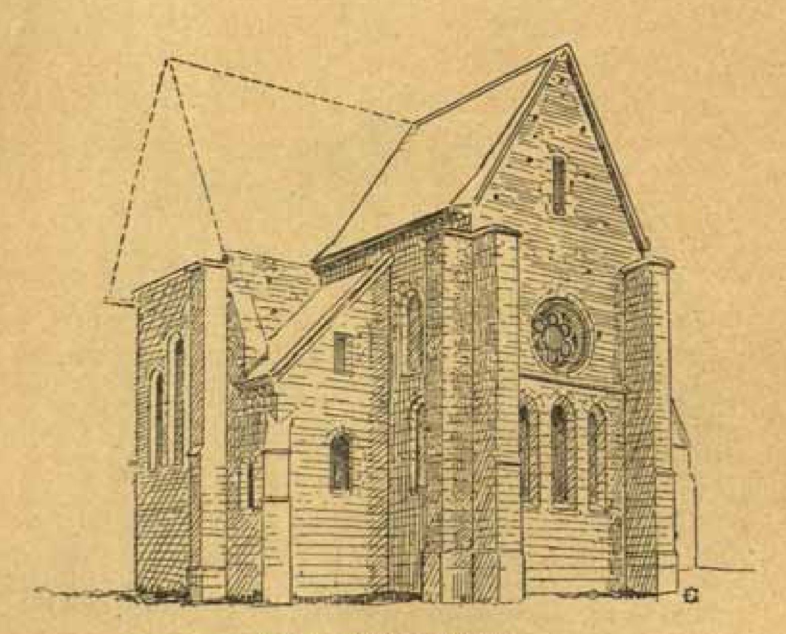


Fig. 6. — Tannay (Nièvre).

Des fenêtres dépourvues de tout ornement se voient dans tous les édifices précités et dans les autres constructions gothiques de la Bourgogne. Les trois fenêtres et l'*oculus* ajourant le mur terminal du chevet se voient à l'église de Bethléem à Clamecy, à Bourbonne-les-Bains, à Tannay, à Saint-Seine, à Nuits-sous-Beaune, à Montréal, etc. (fig. 4, 5, 6).

Le remplage des œils-de-bœuf de Casamari est en tous points semblable à ceux de la cathédrale de Langres, Saint-Philibert de Dijon, Saint Étienne de Vézelay, Bethléem, etc. ; celui de l'*oculus* du chœur de Fossanova existe à la même place à Tannay;

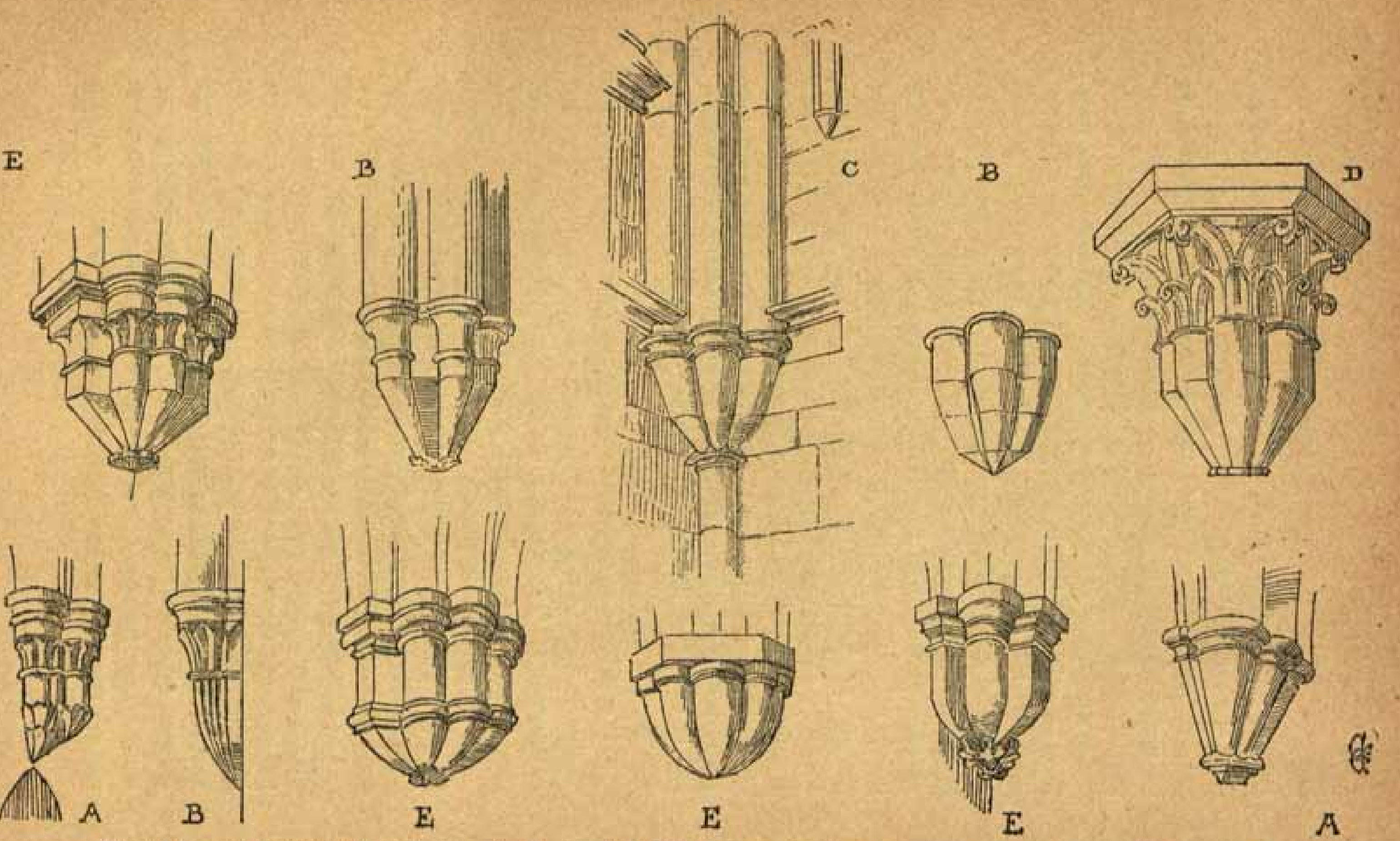


Fig. 7 à 11. — A, Pontigny ; B, Fontenay, près Montbard ; C, Saint-Bénigne de Dijon ; D, Casamari ; E, San-Martino, près Viterbe.

ceux de San-Galgano rappellent les remplages des roses de Montréal et de Saint-Seine.

Le cordon intérieur existe dans les églises d'Avallon et dans beaucoup d'autres monuments bourguignons du XIIe siècle, et persiste au XIIIe siècle à Saint-Jean-Baptiste de Chaumont.

Les doubleaux et les grandes arcades en tiers-point sans moulure se voient à Montréal, Saint-Étienne de Vézelay, Pontaubert, etc. Cette dernière église, comme Fossanova, est voûtée d'arêtes. La voûte d'ogives est réservée aux travées les plus larges ou les plus importantes de ces monuments du style bourguignon de transition : au carré du transept de Fossanova; à la travée centrale de la tribune de la Madeleine de Vézelay; aux chœurs de Saint-Étienne de Vézelay et de Savigny-en-Terre-Plaine, etc. La voûte d'arêtes reste en usage en même temps à Montréal, à Nuits-sous-Beaune, à Pont-sur-Yonne, et dans l'ancien narthex de Cluny jusqu'au XIIIe siècle. La voûte sexpartite apparaît et persiste plus tard en Bourgogne qu'en Ile-de-France. On la voit à Notre-Dame de Dijon, à Saint-Père-sous-Vézelay, etc.

Les corniches et corbeaux signalés plus haut sont décrits par Viollet-le-Duc dans son *Dictionnaire* comme des types propres à la Bourgogne. On les trouve, en effet, dans presque tous les édifices précités et dans beaucoup d'autres.

En Sicile, les Cisterciens ont reproduit, à Saint-Nicolas de Girgenti (fig. 12), les dispositions de leur abbatiale de Fontenay près Montbard, couverte d'une voûte centrale en berceau brisé butée par une suite de berceaux latéraux perpendiculaires.

Les Cisterciens n'ont pas été seuls à importer l'art bourguignon en Italie : dès la fin du XIIe siècle, les chanoines du Saint-Sépulcre ont élevé à Barletta en Pouille une église qui a, comme la Madeleine de Vézelay et l'abbatiale de Paray-le-Monial, un narthex surmonté d'une tribune de trois travées et de deux tours carrées, et comme la seconde une tour centrale octogone sur coupole. Les trompes en cul-de-four de cette coupole sont portées sur colonnettes comme à Saint-Philibert de Tournus ; les voûtes

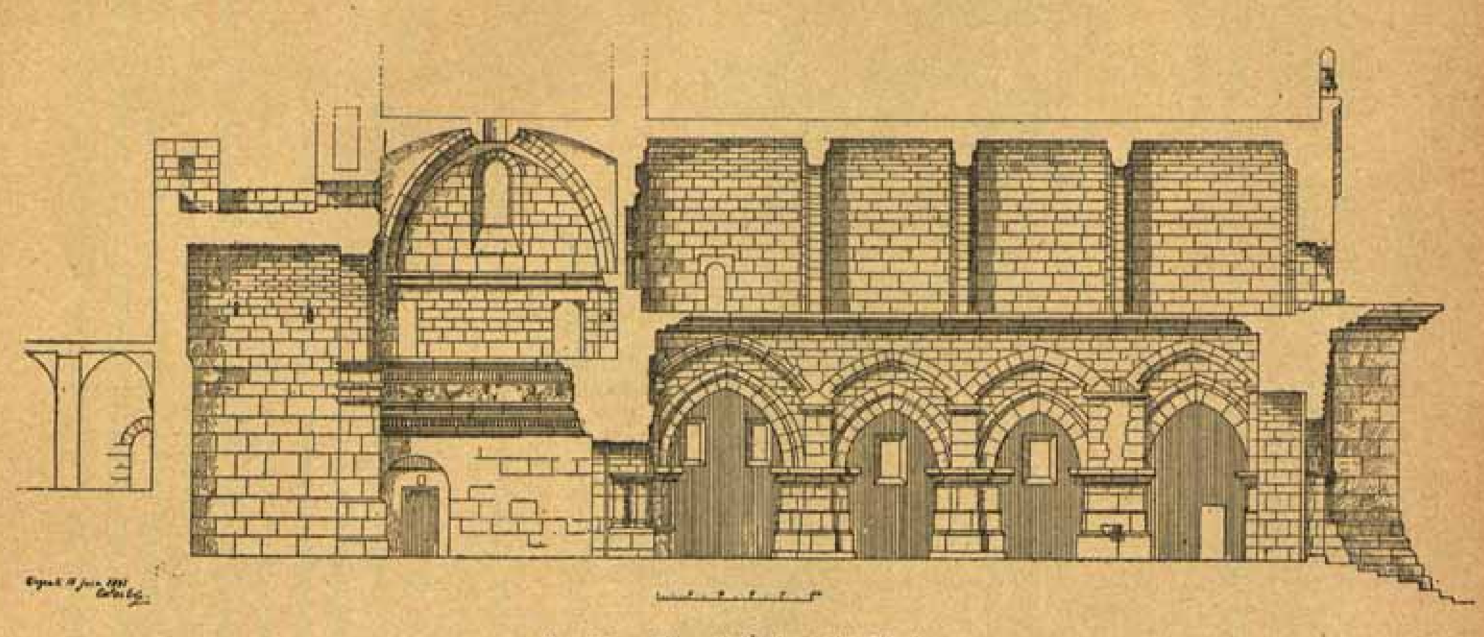


Fig. 12. — Girgenti. Église Saint-Nicolas.

d'ogives de la nef et les voûtes d'arêtes des bas-côtés rappellent Montréal et Nuits-sous-Beaune ; les pilastres et leurs chapiteaux, la cathédrale de Langres. Le portail a des pilastres ornés de rosaces qui sont un des traits caractéristiques de la sculpture bourguignonne du XIIe siècle ; on en voit de semblables à Saint-

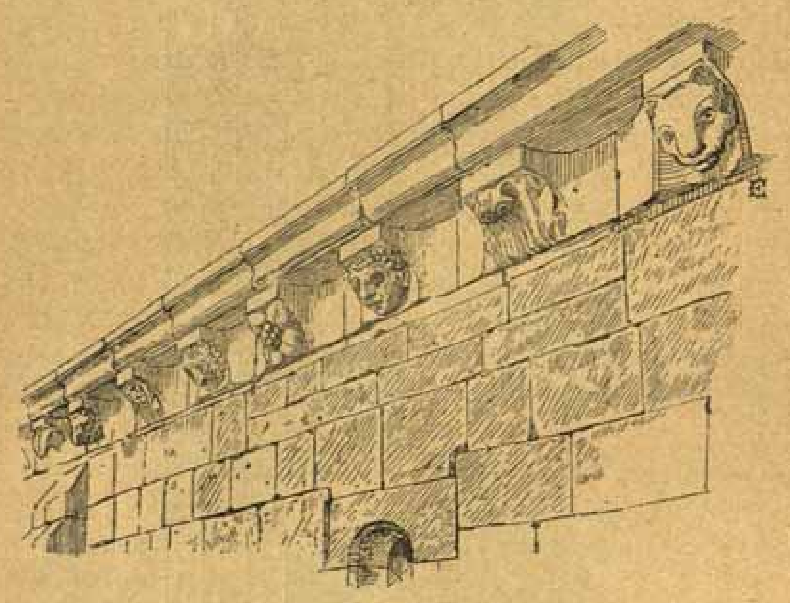


Fig. 13. — Église du Saint-Sépulcre, à Barletta. Corniche.

Pierre de Tonnerre. La corniche bourguignonne du type déjà décrit est ornée de motifs sculptés d'une exécution très belle et très ample (fig. 13).

Ce monument n'a guère fait école.

Ce ne sont pas les Cisterciens, mais les Franciscains qui ont importé en Italie des copies du célèbre plan du chœur de Cîteaux. Ce tracé a été reproduit dans les dernières années du XIIe siècle à Saint-François de Bologne, qui a suggéré plusieurs imitations.

L'église de Saint-François d'Assise emprunte à l'école gothique de Bourgogne ou à celle de Champagne, qui est un compromis

entre les écoles bourguignonne et française, ses galeries de circulation intérieure devant les fenêtres, avec leurs gradins au-dessus du portail comme à Appoigny, Saint-Fargeau, etc.; ses portails, dont le dessin se retrouve à Saint-Fargeau, Villeneuve-l'Archevêque, la cathédrale de Troyes, etc., et même sa maigre

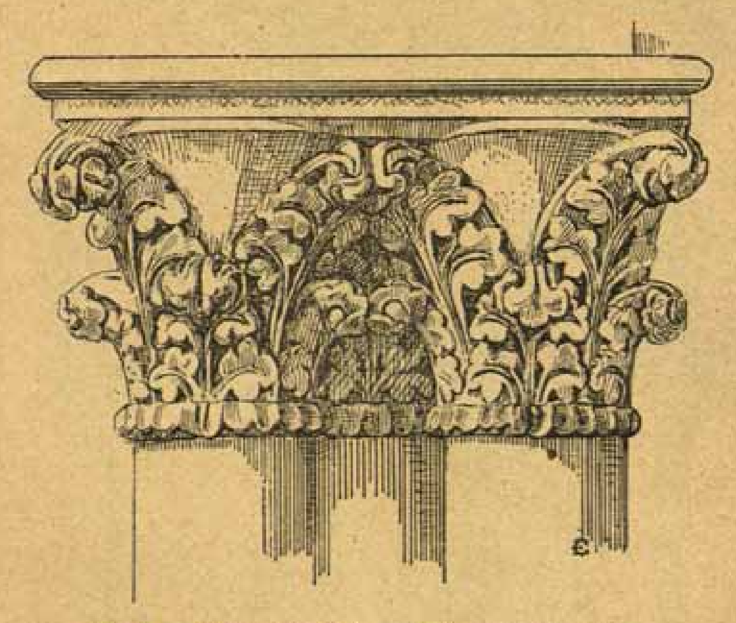


Fig. 14. — Saint-André de Verceil. Chapiteau du cloître.

corniche à modillons semblable à celle de Givry, près Vézelay, mais elle tient d'autre part de la Provence, et les autres constructions franciscaines d'Italie n'ont imité l'art bourguignon qu'indirectement, par l'intermédiaire des monuments cisterciens qu'ils reproduisent en les appauvrissant.

C'est donc de la Bourgogne que sont venus les types les plus anciens et les plus nombreux de l'architecture gothique en Italie, mais cette province n'a pas été seule à exercer son influence au delà des Alpes : l'Ile-de-France, berceau du style gothique, et la

Provence, voisine immédiate de l'Italie, ont eu aussi leur part dans cette initiation.

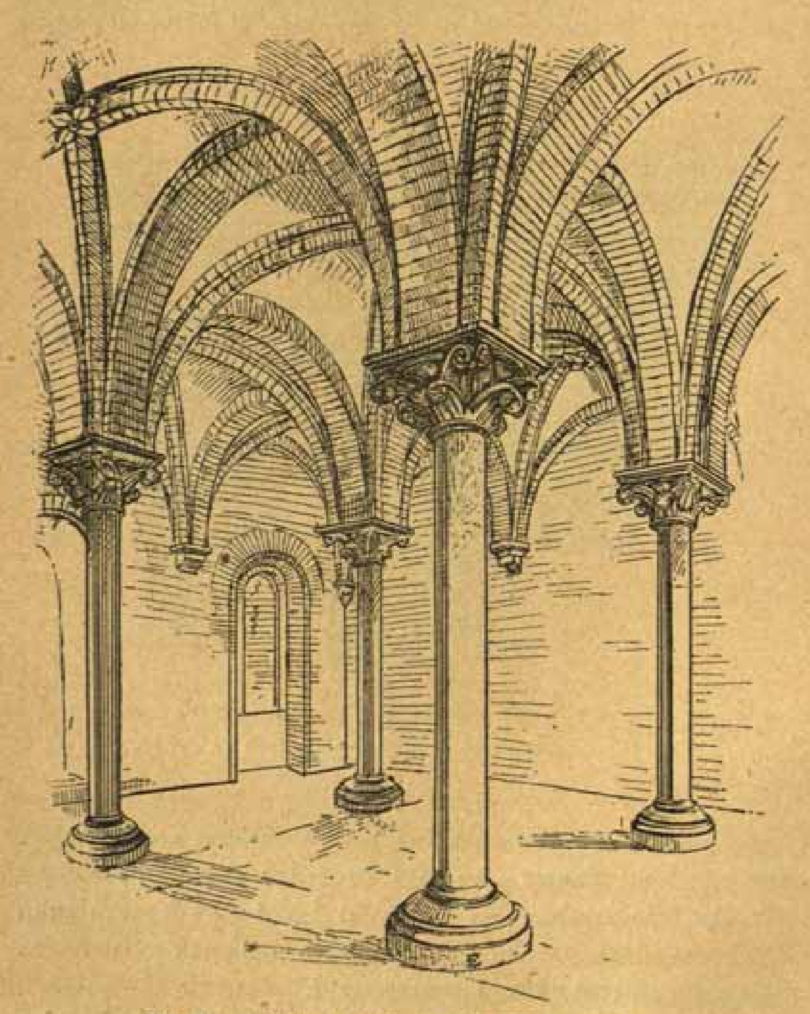


Fig. 15. — Saint-André de Verceil. Salle capitulaire.

La part de l'Ile-de-France est relativement très faible.

En 1219, le cardinal Guala Bicheri, de retour à Verceil, sa patrie, après une mission de légat à la cour de Philippe-Auguste, appelait auprès de lui des chanoines de Saint-Victor de Paris, et leur faisait bâtir la belle abbaye de Saint-André, dont la consé-



Fig. 16. — Saint-André de Verceil.

cration eut lieu en 1224[1]. L'architecture de l'église et du cloître (fig. 14) et de la salle capitulaire (fig. 15) offre l'analogie la plus frappante avec les monuments de France; le chevet rectangu-

1. Mella (Conte Arborio), *Cenni storici nella chiesa di San-Andrea in Vercelli*, Turin, Grandidier et Salussolia, 1856, in-8°.

laire (fig. 16), percé de trois fenêtres et d'une grande rose et cantonné de tourelles carrées reliées par une galerie extérieure semble une réduction de celui de la cathédrale de Laon (fig. 17), que rappellent aussi la lanterne centrale, les trois portails et les



Fig. 17. — Cathédrale de Laon.

deux tours de la façade. Les piliers ronds cantonnés de colonnettes indépendantes formées de grandes pièces en délit, et pourvues de bagues dans le transept, rappellent aussi Notre-Dame de Laon et Notre-Dame de Paris. Quand même les attributions que l'on a faites de ce monument à un architecte allemand ou anglais ne seraient pas purement hypothétiques, il faudrait reconnaître que les Victorins ont dû amener avec eux

leur architecte. Celui-ci était très probablement leur premier abbé, *Tommaso Gallo,* que son épitaphe qualifie de « cunctis in artibus peritus »[1]. Saint-André était, du reste, en rapports constants avec la France. On en voit une autre preuve dans le magnifique cercueil orné d'émaux de Limoges, dans lequel les chanoines avaient enseveli le corps de leur fondateur[2].

Certaines influences françaises peuvent se constater aussi à Gênes et dans les environs. On leur doit notamment de nombreuses flèches octogones en pierre cantonnées de quatre clochetons triangulaires, du type si répandu au début du XIIIe siècle dans les environs de Paris[3].

Dans l'Italie du sud, l'architecture gothique ne s'était pas acclimatée avant l'avènement de Charles Ier d'Anjou, en 1266, mais on sait que le nouveau roi de Naples amenait avec lui une légion d'aventuriers de toutes les régions de la France, et surtout de ses possessions de Provence, et que sous son règne impopulaire rien ne fut confié qu'à des Français dans les Deux-Siciles. On connaît l'architecte maître Pierre d'Angicourt[4], surintendant des travaux du roi, et l'on sait qu'un autre maître Pierre, chargé par lui de prendre la direction des travaux de Saint-Maximin de Provence en 1282, avait été précédemment employé dans le royaume de Naples[5].

Or, l'archéologie confirme encore ici l'histoire : les églises gothiques de Naples (fig. 18, cathédrale), attribuées jusqu'ici en bloc à un légendaire *Masuccio*; l'église Saint-François de Messine, la cathédrale de Lucera (fig. 19) et les autres édifices de la domination angevine ont tous les caractère du style gothique

1. Épitaphe inscrite sur le tombeau de cet abbé, encore existant dans l'église.

2. Voir Mella (Edoardo), *La cassa gia di deposito delle ossa del card. Guala Bicheri*, Turin, Paravia, 1883, in-8°.

3. Voir les remarquables études de M. Paul Durrieu sur les *Archives angevines de Naples*, Paris, Thorin, 1887, 2 volumes.

4. Sur cet artiste, voir le même ouvrage et Schulz, *Denkmaeler des Kunst des Mittelalters in Unteritalien*.

5. G. Digard, *Deux documents inédits sur l'église de Saint-Maximin en Provence* (*Mél. de l'Ecole française de Rome*, 1885).

provençal. Leurs proportions surélevées, leurs longues et

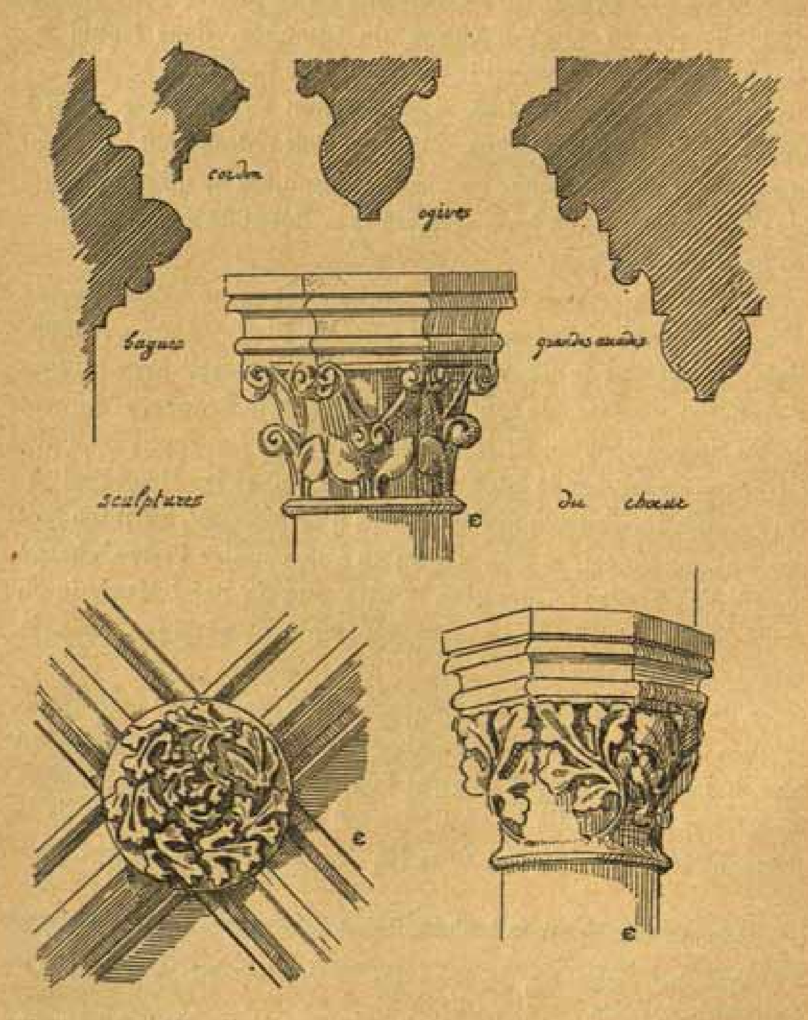


Fig. 18. — Détails de la cathédrale de Naples.

étroites fenêtres en lancettes simplement ébrasées au dehors comme au dedans et ornées de remplages tréflés, leurs chevets

polygonaux sans déambulatoire, leurs piliers barlongs cantonnés de colonnes, à chapiteaux octogones, et leurs contreforts reliés entre eux par des arcs portant les chéneaux, leurs tours

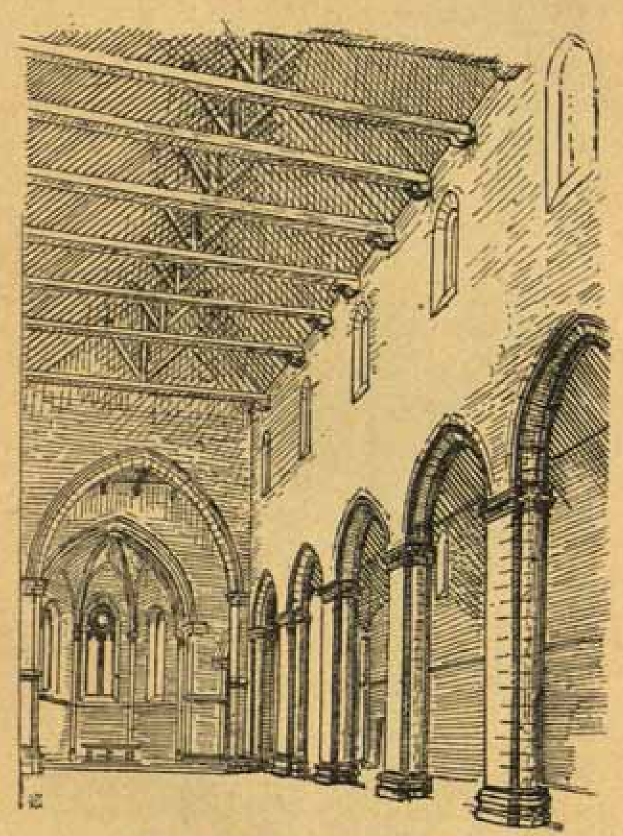


Fig. 19. — Cathédrale de Lucera.

carrées mal reliées à un lanternon octogone surmonté d'une pyramide obtuse en maçonnerie, tout cela rappelle d'une façon frappante les églises gothiques d'Avignon, Carcassonne, Béziers, etc. Le chœur de la cathédrale de Barletta, entouré d'une ceinture de chapelles reliées entre elles, est semblable à celui de *la Mourguier* de Narbonne, et le portail de Saint-Éloi de Naples



Fig. 20. — Saint-Eloi de Naples.

(fig. 20), avec ses voussures fouillées, son gâble ajouré orné de crochets, et les gargouilles qui le cantonnent appartient au plus pur style français de la fin du XIII[e] siècle. Cette église, fondée en 1270, est, du reste, française en tout : dédiée aux saints Éloi, Denis et Martin, elle conserve une fresque du temps de Charles VIII rappelant que ses fondateurs du XIII[e] siècle s'appelaient Jean d'Autun, Jean de Lion et Guillaume de Bourgogne.

Dans d'autres régions d'Italie, la Provence a sans doute aussi parfois exercé son influence : on pourrait, par exemple, rapprocher des contreforts cylindriques de Sainte-Cécile d'Albi et du porche de la cathédrale de Montpellier, ceux de Saint-François d'Assise, dont le plan à nef unique et à chevet polygonal simple ressemble aussi à celui des églises du midi de la France.

L'histoire de l'art se compose de flux et reflux : l'art romain s'était implanté en Gaule et il a fourni les trois quarts des éléments de notre style *roman*. Notre renaissance du XVI[e] siècle a une origine italienne indéniable, mais on ne saurait nier qu'en retour l'art italien du XIII[e] siècle a vécu d'emprunts faits à la France. L'Italie demandait alors à Limoges ces objets d'orfèvrerie émaillée dont bien des spécimens curieux et inédits gisent encore inconnus dans les armoires des sacristies de la Pouille ou des États romains, et quand il s'agissait de bâtir un édifice, c'était presque toujours dans les provinces françaises voisines de Provence et surtout de Bourgogne qu'elle allait chercher des artistes ou tout au moins des inspirations.

Tel est le résumé des constatations que deux années d'études en Italie m'ont permis de faire, et que j'ai développées plus au long dans un ouvrage aujourd'hui prêt à paraître[1].

C. Enlart.

1. *Origines françaises de l'architecture gothique en Italie* (*Bibliothèque des Écoles de Rome et d'Athènes*, Paris, Thorin, 1894, in-8°).

RECUEIL

DES

CACHETS D'OCULISTES ROMAINS

(*Suite*[1].)

---

129. — Provenance inconnue; est à **Paris**, au Cabinet des médailles (nº 4705). Serpentine noire, à arêtes en biseau, de 0m,035 de long et de large sur 0m,009 d'épaisseur.

1 PAVLINIDIAB
SORICVM ✱

2 [redacted]
IMV[redacted]II

3 PVLINILEN
IPNICLM ❦

1. — *Paulini diabsoricum.*
2. — [*Paulini......*
3. — *Paulini leni p(e)nic(i)l(lu)m.*

Sur l'un des plats, au milieu et près des bords, les chiffres I, II, III et IIII, correspondant aux tranches.

Sichel, *Cinq cachets*, p. 11; Duchalais, p. 194 (t. à p., p. 38); Zell, *Delectus inscr. rom.*, nº 1899; Philippe, *Archéologie médicale*, dans les *Travaux de l'Acad. de Reims*, t. VI, Reims, 1847, in-8, p. 255; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 155, nº 51 (t. à p., p. 34); Grotefend, p. 109, nº 77; Blanchet, *Bull. des Musées*, 1892, p. 236.

130. — Provenance inconnue, peut-être **Paris**; est à Paris, au

1. Voir les nºs de mai-juin, juillet-août et septembre-octobre.

Cabinet des médailles. Schiste ardoisier gris-brun, de 0m,049 de long, 0m,048 de large et 0m,012 d'épaisseur.

1 L · VARI · HELIODORI
EVVODES AD CICA

2 L · VARI · HELIODORI
DIAMISYOS · AD · ASPR

3 L VRI
PALLAD

4 LIODORI
EPIDADCICATI

1. — *L(ucii) Vari(i) Heliodori euvodes ad cica(trices).*
2. — *L(ucii) Vari(i) Heliodori diamisyos ad aspr(itudinem).*
3. — *L(ucii) V(a)ri(i) [Heliodori] pallad(ium) [ad.....*
4. — *[L(ucii) Vari(i) H]eliodori [dia]lepid(os) ad cicatr(ices).*

Sur l'une des faces, en lettres grêles :

SCRIBSIT
M/[illegible]I

Et au-dessous :

DC\OL

Sichel, *Cinq cachets*, p. 9; Duchalais, p. 200 (t. à p., p. 44); Philippe, *Archéologie médicale*, dans les *Travaux de l'Acad. de Reims*, t. VI, p. 251; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 162, n° 65 (t. à p., p. 41); Grotefend, p. 119, n° 98; Blanchet, *Bull. des Musées*, 1892, p. 236.

131. — Périgueux; est à Paris, dans la collection Froehner. Stéatite verdâtre, de forme rectangulaire. Longueur, 0m,042; largeur, 0m,034; épaisseur, 0m,007.

1 CSENTDIASMY
2 CSENTMIXT
3 Effacée.
4 IVLIV (en caractères directs).

1. — *G(aii) Sent(ii?) diasm(yrnes).*
2. — *G(aii) Sent(ii?) mixt(um).*
4. — *Juliu(s).*

Héron de Villefosse et Thédenat, *Bull. monumental*, 1883, p. 354 (avec une gravure); Mowat, *Bulletin épigraphique*, 1883, p. 258; Espérandieu, *Musée de Périgueux, Inscriptions antiques*, Périgueux, 1893, in-8, p. 85 et pl. XI.

132. — Provenance inconnue; est au Musée de **Pérouse** (Italie).

Serpentine verdâtre de $0^m,028$ de long, $0^m,020$ de large et $0^m,005$ d'épaisseur.

ΡΟΥΦΕΙΝΟΥ

Ρουφείνου.

Sur l'un des plats, en caractères directs :

MSC

Héron de Villefosse et Thédenat, t. 1, p. 81 (avec une gravure).

133. — **Perpezac-le-Noir** (Corrèze). « Pièce de *marbre* d'un poulce 4 lignes 1/2 en quarré et 2 lignes 1/2 d'épaisseur. Cette petite pièce de *marbre* est rembrunie et d'un fond jaunâtre » (Beaumesnil).

1 C IVLI ATILIANI
PYXINVM DELAC

2 C IVLI ATILIANI
DIAZMYR MIXT

3 C IVLI ATILIANI
CYCNION AD IMP

4 C IVLI ATILIANI
HARPAG AD LIPP

1. — *G(aii) Juli(i) Atiliani pyxinum delac(rimatorium).*
2. — *G(aii) Juli(i) Atiliani diazmyr(nes) mixt(um).*
3. — *G(aii) Juli(i) Atiliani cycnion ad imp(etum).*
4. — *G(aii) Juli(i) Atiliani harpag(ium) ad lipp(itudinem).*

Espérandieu, *Inscript. de la cité des Lemovices*, Paris, 1890, in-8, p. 104; *Revue générale d'ophtalmol.*, 1890, p. 529 et *Note sur un cachet inédit d'oculiste romain*, Paris, 1890, in-8.

134. — Forêt de Laigues, près de **Plessis-Brion** (Oise); était, en 1873, dans la collection de M. Peigné-Delacourt; le Musée de Saint-Germain en possède un moulage (n° 29222). Serpentine verdâtre à tranches en biseau, de $0^m,055$ de long. $0^m,036$ de large et $0^m,018$ d'épaisseur.

1 M·L·MARITV
MI·PACCIANV
M·AD ASPRITV

2 M·L·MARITVMI
DIALEPIDOS AD
(la 3e ligne n'a jamais été gravée)

1. — *M(arci) L(ucii?) Maritumi paccianum ad aspritu(dinem).*

2. — *M(arci) L(ucii ?) Maritumi dialepidos ad.....*

Desjardins, *Revue archéol.*, 1873, p. 256; *Mon. épigr. de Bavai*, p. 109 (avec une gravure), et *Bull. de la Soc. historique de Compiègne*, 1873, p. 80; De Caumont, *Bull. monumental*, t. I, 5ᵉ série, p. 817; Klein, nᵒ 120.

135. — Poitiers; appartient à M. Richard, de Poitiers. Serpentine verdâtre de 0ᵐ,035 de long et de large sur 0ᵐ,008 d'épaisseur.

C·M·HELI·PROTE
VS·ADSVFFVSS

G(aii) M(arcii ?) Heli(i) proteus ad suffuss(ionem ?).

Ledain, *Bull. des Ant. de l'Ouest*, 1874, p. 16; Espérandieu, *Épigr. rom. du Poitou*, Paris, 1889, in-8, p. 345 et pl. XLIX.

136. — Poitiers; est au Musée de la Société des Antiquaires de l'Ouest. Serpentine verdâtre de 0ᵐ,030 de long, 0ᵐ,019 de large et 0ᵐ,006 d'épaisseur.

1 DIAZMYR
2 DIAGLA
3 PHOS

1. — *Diazmyr(nes).*
2. — *Diagla(ucen).*
3. — *Phos.*

Sur les plats, d'un côté, un homme marchant à gauche, avec des armes ou attributs qu'il est difficile de déterminer; de l'autre, une tête grossièrement dessinée.

Héron de Villefosse et Thédenat, t. I, p. 89 (avec une gravure); Ledain, *Épigr. rom. du Poitou*, Poitiers, 1887, in-8, p. 82; Espérandieu, *Épigr. rom. du Poitou*, p. 351 et pl. L.

137. — Ratisbonne; est à Ratisbonne, dans une collection particulière.

1 L M MEMORIALIS DIAS
MYR·DICENETOS POST IMP (lettres liées : ENTE, IMP)

2 LM MEMORIALIS
DIOX ☙ SVS

3 L M MEMORIALIS CRO
CODES REGIVM · T · P

4 L·M QVINARIVM
O ☙ X

1. — *L(ucii) M..... Memorialis diasmyrn(es) dicentetos post imp(etum lippitudinis).*

2. — *L(ucii) M.... Memorialis dioxsus.*

3. — *L(ucii) M..... Memorialis crocodes regium t(er) p(unctum?).*

4. — *L(ucii) M.... Memorialis quinarium o.....x...(?).*

Sur l'un des plats :

IN:::NVI

Juniani (?).

Ephem. epigr., t. II, p. 450, n° 1006; *Bull. monumental*, 1883, p. 173 (la 3e tranche seulement); Schuermans, *Épigr. rom. de la Belgique*, t. II, p. 213 (la 3e tranche seulement).

138. — Ratisbonne; est au Musée Saint-Ulrich, à Ratisbonne. Serpentine verdâtre de 0m,056 de long, de 0m,057 de large et 0m,010 d'épaisseur.

1 Q·POMPEI GRAECINI COE
NONADASPRITETCALIGII

2 QPOMPEIGRAECINDIAB
SORADOMNEMCLARFAC

3 QPOMPEIGRAECINIDIA
LEPIDCROCADASPREDIA

4 QPOMPEIGRAECINIEVVODES
ADASPRITVDETCICATRIC·VET

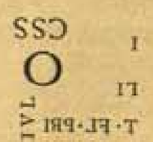
1. — *Q(uinti) Pompei(i) Graecini coenon ad asprit(udinem) et caligin(em).*

2. — *Q(uinti) Pompei(i) Graecini diabsor(icum) ad omnem clar(itatem) fac(iendam?).*

3. — *Q(uinti) Pompei(i) Graecini dialepid(os) croc(odes) ad aspr(itudinem) et dia(theses).*

4. — *Q(uinti) Pompei(i) Graecini euvodes ad aspritud(inem) et cicatric(es) vet(eres).*

Sur l'un des plats :



T(itus) Fl(avius) Primus); — *Jul(ius)*; — *G(aius) S... S...?*

Ephem. epigr., t. II, p. 450, n° 1007 et t. IV, p. 179, n° 643.

139. — **Reims**; est à Paris, au Cabinet des médailles (n° 4707?). Stéatite verdâtre de 0m,039 de long, 0m,038 de large et 0m,007 d'épaisseur.

1 CNALBININATALIS
DIAMISADDIATHES

2 CNALBININATALIS
AVTHEMERADIMP

1. — *Cn(aei) Albini(i) Natalis diamis(us) ad diathes(es)*.

2. — *Cn(aei) Albini(i) Natalis authemer(um) ad imp(etum)*.

Duquénelle, dans les *Travaux de l'Acad. de Reims*, t. LXXII, 1873, in-8, p. 160 (avec une gravure); Héron de Villefosse, *Bull. des Antiquaires de France*, 1883, p. 248; Mowat, *Bull. épigraphique de la Gaule*, 1883, p. 201; *Catalogue de la collection Hoffmann*, Paris, 1886, in-8, n° 164 et pl. III; *Bull. épigraphique*, 1886, p. 203.

140. — **Reims**; est à Dijon, dans la collection de M. Louis Lucas. Schiste ardoisier de 0m,054 de long, 0m,052 de large et 0m,010 d'épaisseur.

1 T ASVETIN · I SEVE
RI · STACTVM · ADC

2 IRRI FIRMINA C
M OPOBALSA

1. — *T(iti) Asuetini(i) Severi stactum ad c(aliginem?)*.

2. — ... *H]irri(i) Firminiani co[llyriu]m? opobalsa[matum]*.

Sichel, *Union médicale*, sept. 1851; *Annales d'ocul.*, t. XXVI, p. 117, t. LVI, p. 116, et *Nouveau recueil*, p. 22; Grotefend, p. 18, n° 5; Héron de Villefosse et Thédenat, *Bull. monumental*, 1883, p. 177 (avec une gravure); Mowat, *Bull. épigraphique*, 1883, p. 258; Th. Habert, *La poterie antique parlante*, Paris, 1893, in-4, p. 171.

141. — **Reims**; est au Musée de Reims. Schiste chloritique, de 0m,048 de long, 0m,027 de large et 0m,006 d'épaisseur.

1 CASSIIVCVNDIDISMYR
NESADINPETVSOCV

2 CASS·IVCVNDIDIALEPI
DOSADASPRITVDINE

3 FLOSROM

4 FLOSROM

1. — *Cassi(i) Jucundi di(a)smyrnes ad inpetus ocu(lorum).*
2. — *Cassi(i) Jucundi dialepidos ad aspritudine(m).*
3-4. — *Flos ro(s)m(arini).*

Sur les plats d'un côté :

1 IVCVN

2 CASSI IVCVN

De l'autre :

3 F R (peu certain).

1. — *Jucun(dus).*
2. — *Cassi(us) Jucun(dus).*
3. — *F(los) r(osmarini)?*

Ch. Robert, *Comptes rendus de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*, 1870, p. 77, et *Mélanges d'archéologie*, Paris, 1870, in-8, p. 17; *Revue archéol.*, 1870, p. 348; *Philologus*, t. XXXI, p. 375; Klein, nº 115.

142. — **Reims**; est au Musée de Reims. Pierre ardoisière de couleur verte, de 0m,034 de long, 0m,033 de large et 0m,008 d'épaisseur.

1 MCL·MARTINI
DI·ACHO·AD·LEV

2 MCLMARTINI
AVTHEMLENE

3 M·FILONIANI
PENICILLEAL

4 MCLM (gravure inachevée)

1. — *M(arci) Cl(audii) Martini diacho(les) ad leu(coma).*
2. — *M(arci) Cl(audii) Martini authe(merum) lene.*
3. — *M(arci) Filoniani penicil(lum) le(ne) a(d) l(ippitudinem).*
4. — *M(arci) Cl(audii) M(artini......*

Sur l'un des plats :

CN
OS ∩ I
M

Héron de Villefosse, *Bull. des Antiquaires de France*, 1879, p. 206 (avec une gravure); Thédenat, *Revue archéol.*, sept. 1879, p. 154; Desjardins, *Revue médicale*, 1880, p. 69; Héron de Villefosse et Thédenat, t. I, p. 38 (avec une gravure); Th. Habert, *La poterie antique parlante*, p. 169.

143. — **Reims**; est au Musée de Reims. Schiste ardoisier de 0^m,045 de long, 0^m,043 de large et 0^m,007 d'épaisseur.

FEROCIS CROCODES
AD VETERES CICATR

Ferocis crocodes ad veteres cicatr(ices).

Thédenat, *Bull. critique*, 15 nov. 1880, et *Bull. des Antiquaires de France*, 1880, p. 250; Héron de Villefosse et Thédenat, t. I, p. 79 (avec une gravure); Th. Habert, *La poterie antique parlante*, p. 168.

144. — **Reims**; est au Musée de Saint-Germain-en-Laye (n° 850). Serpentine verdâtre de 0^m,056 de long, 0^m,020 de large et 0^m,006 d'épaisseur. Arêtes en biseau.

C·FIRMSEVERDIASMY

G(aii) Firm(ii) Sever(i) diasmy(rnes).

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 253, et *Nouveau recueil*, p. 75; Grotefend, p. 49, n° 30; Th. Habert, *La poterie antique parlante*, p. 171.

145. — **Reims**; est au Musée de Reims. Schiste ardoisier de couleur verte, de 0^m,046 de long, 0^m,043 de large et 0^m,008 d'épaisseur.

1 DGALLISESTSFRAG
ISADASPRITVDI

2 D·GALLISESTSFRA
GISADIMPELIPPIT

3 D·GALLI·SESTI·PE
NICILLE·AD·LIPP

4 DGALLISESTI
DIVINVADASP

1. — *D(ecimi) Galli(i) Sest(i) sfragis ad aspritud(inem).*
2. — *D(ecimi) Galli(i) Sest(i) sfragis ad impet(um) lippit(udinis).*
3. — *D(ecimi) Galli(i) Sesti penicil(lum) le(ne) ad lipp(itudinem).*
4. — *D(ecimi) Galli(i) Sesti divinu(m) ad asp(ritudines).*

Thédenat, *Bull. critique*, 1er et 15 août 1880; Desjardins, *Revue médicale*, 1880, p. 680; Héron de Villefosse et Thédenat, t. I, p. 68 et pl. VI; Hübner, *Exempla script. epigr. lat.*, p. 435, n° 1203; Th. Habert, *La poterie ant. parlante*, p. 171.

146. — **Reims**; appartient à M. le docteur O. Guelliot, de

Reims. Stéatite verte, veinée, de 0m,039 de long, 0m,037 de large, et 0m,012 d'épaisseur. Arêtes en biseau.

1 GENTIANIDIALE
PIDOSADASPRITV

2 GENTIANILENE
ADIMPETLIPPIT

3 GENTIANIHERB
ACIVMADCLARIT

4 GENTIANIDIA
MISVSADVETEC

1. — *Gentiani dialepidos ad aspritu(dinem).*
2. — *Gentiani lene ad impet(um) lippit(udinis).*
3. — *Gentiani herbacium ad clarit(atem).*
4. — *Gentiani diamisus ad vete(res) c(icatrices).*

Sur les plats, d'un côté : ERBAS S LENE De l'autre : DELE ∂ :: O

Guelliot, *Cachet inédit de l'oculiste Gentianus*, Reims, 1891, in-8, extrait de *L'Union médicale du nord*, 15 février 1891.

147. — Reims; est au Musée de Reims. Stéatite vert pâle, de 0m,042 de long, 0m,040 de large et 0m,007 d'épaisseur. Un évidement sur l'un des plats.

1 IANVAR · DIAPSORI
CVM · AD · CLARITA

2 IANVAR · EVVODES
AD · ASPRITVDNES

3 IANVAR · DIASMIR
NES · POST · IMP · EX · OVO

4 IANVAR · LENEM
AD · IMP · L · EX · OVO

1. —*Januar(ii) diapsoricum ad clarita(tem).*
2. —*Januar(ii) euvodes ad a pritudines.*
3. —*Januar(ii) diasmyrnes post imp(etum) ex ovo.*
4. —*Januar(ii) lene m(edicamentum) ad imp(etum) l(ippitudinis) ex ovo.*

Duquénelle, dans les *Travaux de l'Acad. de Reims*, t. LXXII, 1873, p. 147 (avec une gravure); Héron de Villefosse, *Bull. épigraphique*, 1883, p. 114; Th. Habert, *La poterie antique parlante*, p. 169.

148. — Reims; est au Musée de Reims. Schiste ardoisier de

couleur verte, de 0^m,043 de long, 0^m,033 de large et 0^m,009 d'épaisseur; un évidement ovoïde est au milieu de chaque plat.

1 MAGILLIDIALEP
IDOS·AD·CICATRI

2 MAGILLITH
VRINVM C

3 MAGILLIDIOX
SVSADCICATRIV

4 MAGILLIDIA
LEPIDOSC

1. — *Magilli(i) dialepidos ad cicatri(ces).*
2. — *Magilli(i) thurinum c(rocodes).*
3. — *Magilli(i) dioxsus ad cicatri(ces) v(eteres).*
4. — *Magilli(i) dialepidos c(rocodes).*

Thédenat, *Bull. critique*, 1er août 1880; Desjardins, *Revue médicale*, 1880, p. 679; Héron de Villefosse et Thédenat, t. I, p. 53 et pl. VI; Cagnat, *Cours d'épigr. lat.*, 2e édit., Paris, 1889, in-8, p. 319; Th. Habert, *La poterie antique parlante*, p. 169.

149. — **Reims**; sur des fragments de bâtonnets de collyre qui sont aujourd'hui conservés, pour une partie, au Musée de Saint-Germain-en-Laye, et pour l'autre, chez M. Mowat.

1 IARCELL
IVM·AD·CI

2 DIAL
VADA

1. — *Marcell[ini dialiba]num ad ci[catrices].*
2. — *Dial[iban]u(m) ad a[spritudinem].*

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 254, et *Nouveau recueil*, p. 79; Grotefend, p. 91, n° 67; Th. Habert, *La poterie antique parlante*, p. 169.

149 a. — **Reims**; sur des fragments de collyre qui sont aujourd'hui conservés, pour une partie, au Musée de Saint-Germain-en-Laye, et pour l'autre chez M. Mowat.

1 CELLINI
M·AD·CIC

2 DIAL
NADA

1. — *[Mar]cellini [dialibanu]m ad cic(atrices).*

2. — *Dial[iba]n(um) ad a[spr(it(udinem)].*

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 254, et *Nouveau recueil*, p. 79; Grotefend, p. 91, n° 68.

150. — Reims, est au Musée de Reims; schiste vert de $0^m,048$ de long, $0^m,022$ de large et $0^m,009$ d'épaisseur.

1 RVPLOTINIDIAS
MYRNPOSTIMPET

2 C RVPL·TINI DIA
FS·ROB·BADCLA·C

3 R (caractère direct)

4 Deux traits parallèles.

1. — *[G(aii)] Ru(...ii) Plotini diasmyrn(es) post impet(um).*

2. — *G(aii) Ru(...ii) Plotini dia[p]sor(icum) o[p]ob(almatum) ad cla-(ritatem) oc(ulorum).*

Sur les plats, d'un côté :

R (direct) VA

ꟻ

De l'autre, une série de traits confus, au centre desquels est un carré très peu apparent, dont on a mené les diagonales et joint le milieu des côtés.

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 251, et *Nouveau recueil*, p. 13; Grotefend, p. 109, n° 87.

151. — Reims; est au Musée de Reims. Pierre blanche, crayeuse, de $0^m,033$ de long, $0^m,019$ de large et $0^m,008$ d'épaisseur. Une cassure en a fait disparaître la moitié.

SOL AVREL
MYRNES A

Sol(lii) Aurel[iani dias]myrnes a[d...

Demaison, *Bull. des Antiquaires de France*, 1886, p. 173.

152. — Reims; sur des fragments de bâtonnets de collyre qui sont aujourd'hui conservés au Musée de Saint-Germain-en-Laye.



...iani na[rdinu]m ad lippi(tudinem).

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 260, et *Nouveau recueil*, p. 82; Grotefend, nº 102.

152*a*. — Reims; sur des fragments de bâtonnets de collyre qui sont aujourd'hui conservés au Musée de Saint-Germain-en-Laye.

a	NARDINVM
b	IARDIN
c	NARDI
d	NAR

Nardinum.

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 260, et *Nouveau recueil*, p. 82; Grotefend, nº 103.

153. — Riegel (duché de Bade); est au Musée de Fribourg. Serpentine verte de 0m,044 de long, 0m,042 de large et 0m,008 d'épaisseur.

1 L · LATINI · QVARTI
ISOCHRYSVM · AD · CL

2 L · LATINI · QVARTI
DIAPSOR · OPOB · AD · CL

3 L · LATINI · QVARTI
DIAMISYOS · AD · ASPRITVD

4 L · VIR · CARPI

1. — *L(ucii) Latini(i) Quarti isochrysum ad cl(aritatem).*

2. — *L(ucii) Latini(i) Quarti diapsor(icum) opob(alsamatum) ad cl(aritatem).*

3. — *L(ucii) Latini(i) Quarti diamisyos ad aspritud(inem).*

4. — *L(ucii) Vir(ii) Carpi.*

Schreiber, dans *Mitth. des hist. Vereins für Steiermark*, t. VI, p. 80; Becker, dans *Jahrb. für Philol. und Pädag.*, t. LXXVII, p. 587; Klein, dans *Bonner Jahrb.*, t. XXVI, p. 175; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 150, nº 42 (t. à p., p. 29); Brambach, *C. I. R.*, nº 1652; Grotefend, p. 85, nº 62.

154. — Rome; est à Rome, dans un musée. Stéatite de 0m,054 de long, 0m,033 de large et 0m,012 d'épaisseur; les deux tranches gravées forment un bourrelet plus étroit.

1 L · LATINIBASILEI
ĀASPRITVDINEDIAMYSV

2 L · LATINIBASILEI
ĀIMPETVLIPPITVDINIS

1. — *L(ucii) Latini(i) Basilei at aspritudine(s) diamysu[s].*

2. — *L(ucii) Latini(i) Basilei at impetu(m) lippitudinis.*

Héron de Villefosse, *Bull. des Antiquaires de France*, 1886, p. 270 (avec une gravure).

155. — Provenance inconnue, peut-être **Rome**; paraît perdu. Copie de Grotefend (d'après Borghesi).

1 S R HER MELIN
2 S R HER THERM
3 S R HER STACT
4 S R HER CROC

1. — *S(exti) R... Her(metis?) melin(um)*.
2. — *S(exti) R... Her(metis?) therm(inum)*.
3. — *S(exti) R... Her(metis?) stact(um)*.
4. — *S(exti) R... Her(metis?) croc(odes)*.

Grotefend, *Bullett. dell' Istituto arch. rom.*, 1868, p. 104; Klein, n° 122.

156. — Provenance inconnue; était en 1731 à **Rome**, au couvent de San-Bartoli; paraît perdu. Copie de Grotefend (d'après Vettori).

1 EBRI·NL·FACVNDI DIA
SMYRNES AD ASPRI

2 FACVNDI COLYRIV
M·DIAMYSVS A A

1. — *Ebri..... Facundi diasmyrnes ad aspri(tudinem)*.
2. — *Facundi col(l)yrium diamysus a(d) a(spritudinem)*.

Grotefend, *Bullett. dell' Istituto archeol. di Roma*, 1868, p. 105, avec une lettre de Vettori adressée à Gori le 31 mars 1731 (*Codex Marucellianus*, A. 63); Klein, n° 116; Lanciani, *Bull. de la Comm. arch. municip. de Rome*, 1882, p. 232).

157. — **Rouen**; paraît perdu. Copie de M. Mowat sur des empreintes prises par l'abbé Cochet.

1 M·CASS·MARCIANI
DIAMYSVS·

2 M·CASS·MARCIAN
LENEM

3 M·CASS·MARCIAN
DIARHODON

4 M·CASS·MARCIAN
ELEPIDOS

1. — *M(arci) Cass(ii) Marciani diamysus.*

2. — *M(arci) Cass(ii) Marcian(i) lene m(edicamentum)* [ou *lene-m(entum)*].

3. — *M(arci) Cass(ii) Marcian(i) diarhodon.*

4. — *M(arci) Cass(ii) Marcian(i)* [*dia*]*lepidos.*

Mowat, *Bull. des Antiquaires de France*, 1883, p. 123, et *Bull. épigraphique*, 1883, p. 102.

158. — **Saalburg**; est au Musée de Hombourg. Serpentine verdâtre en très mauvais état. Longueur $0^m,040$, largeur $0^m,035$. épaisseur $0^m,009$.

1 LEPIDIP
2 Effacée.
3
IAM
4 Effacée.

1. — *Lepidi p.....*

3. — ... *d*]*iamy*[*sus?*]...

Zangemeister, *Korresp. Westd. Zeitschr. für G. und K.*, Trèves, fév. 1888, n° 2; Cagnat, *Année épigraphique*, 1888, n° 82.

159. — **Saint-Albans** (Bedfordshire). Stéatite verdâtre dont on ne possède que la moitié. Largeur $0^m,031$, épaisseur $0^m,014$; la longueur était d'environ $0^m,060$, elle n'est plus que de $0^m,029$. Les lettres de la 3e tranche sont très mal gravées.

1 LIVLIVENISD
OBALSAMTV

2 ASMYRNESBIS
MPETVEXOVO

3 FLSECVNDI
ATALBAS

1. — *L(ucii) Jul(ii) J(u)venis d*[*iapsor(icum) op*]*obalsamatu*[*m ad clar(itatem)*].

2. — [*L(ucii) Jul(ii) Juvenis di*]*asmyrnes bis* [*post lipp(itudinis i*]*m-petu(m) ex ovo.*

3. — *Fl(avii) Secundi at albas (cicatrices).*

Gough, dans *Archaeologia*, t. IX, p. 227, fig. 2, et p. 240; Duchalais, p. 229

(t. à p., p. 72); Simpson, dans *Monthly Journal of medical science*, 1851, p. 245 et pl. II, fig. 7; Franks, dans *Archaeological Journal*, t. IX, p. 187; Sichel, dans *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 245 et *Nouveau recueil*, p. 67; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 143, nº 29 (t. à p., p. 22); Grotefend, p. 69, nº 47; Simpson, *Archaeol. essays*, t. II, p. 274 (avec une planche); *C. I. L.*, t. VII, nº 1310.

160. — **Saint-Aubin-sur-Gaillon** (Eure); appartient à **M. Baudry**, de Rouen. Stéatite d'un gris noirâtre, de 0m,044 de long, 0m,043 de large et 0m,009 d'épaisseur.

1 SEXT·ROM·SYM
FORI·DIARHoDoN

2 SEX·RoM·SYMFoRI
ANICET·AD·DIATHE

3 ■XT·RoM·SYMFo
■DIAMIS·AD·DIAT

1. — *Sext(i) Rom(anii) Symfori diarhodon.*
2. — *Sex(ti) Rom(anii) Symfori anicet(um) ad diathe(ses).*
3. — *Sext(i) Rom(anii) Symfo[ri] diamis(us) ad diat(heses).*

Abbé Cochet, *Bull. monumental*, t. XXI, p. 289, et *Cachet sigillaire*, Rouen, 1865, in-12; P. Baudry, *Note sur un cachet sigillaire, dit d'oculiste* (avec une gravure), dans *Bull. monumental*, t. XXII, p. 39 (t. à p.); Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIV, p. 156, nº 84; Grotefend, p. 109, nº 86; Héron de Villefosse et Thédenat, t. 1, p. 193 (avec une gravure); A. de Lérue, *La collection de M. Paul Baudry*, Rouen, 1877, in-16, p. 17 (extrait du *Nouvelliste de Rouen*, 14-15 janvier 1877).

161. — Saint-Évroult, commune de **Saint-Chéron** (Seine-et-Oise); paraît perdu. Copie de Duchalais.

M C C E L S I N I
DIAMISVSAVCIC

M(arci) C..... Celsini diamisus a(d) v(eteres) cic(atrices).

Duchalais, p. 230 (t. à p., p. 74); Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 129, nº 4 (t. à p., p. 8); Grotefend, nº 8.

162. — **Sainte-Colombe** (Rhône); est au Musée de Lyon. Schiste

rouge brun de $0^m,037$ de long sur $0^m,034$ de large et $0^m,007$ d'épaisseur. Copie de M. Allmer.

L · FANI · AGATHONIS
LYSIPON AD IMPET ·

L · FAN · AGATHON · DIAS
AD OMN · VITIA EX OVO

1. — *L(ucii) Fani(i) Agathonis lysipon(um) ad impet(um).*

2. — *L(ucii) Fani(i) Agathon(is) dias[m(yrnes)] ad omn(ia) vitia ex ovo.*

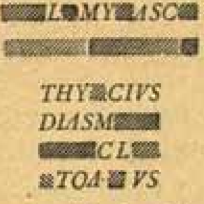
On lit sur un des petits côtés, en lettres très grêles et, à ce qu'il semble, simplement esquissées, le mot non rétrograde :

THIIFILI

De plus, on aperçoit sur l'un des plats des restes de légendes à peu près entièrement effacées, et en caractères directs.

Dans la marge, au-dessus d'un carré barré de deux traits en forme d'X :

Dans le carré :



Allmer, *Revue épigraphique du midi de la France*, t. II, p. 275; *C. I. L.*, t. XII, n° 6032-1; Allmer, *Musée de Lyon*, t. IV, p. 512, et *Revue épigraphique*, t. II, p. 174.

163. — Saint-Étienne-le-Molard (Loire); appartient à M. Éleuthère Brassart, de l'Hôpital-sous-Rochefort (Loire). Stéatite verdâtre de $0^m,032$ de long, $0^m,006$ de large et autant d'épaisseur.

SEX · ANTONIAT
TALI · ADCLARITA

Sex(ti) Antoni(i) Attali ad clarita(tem).

Brassart, dans le *Bull. de la Diana*, t. III, Montbrison, 1885, in-8, p. 131; Allmer, *Revue épigraphique du midi de la France*, t. II, p 275.

164. — **Saint-Marcoulf**, près de Saint-Mercure-de-l'Isle (Manche), paraît perdu. Copie du *Mercure français.*

1 Q·CAERQVINTIL
ANIDIASMYRN

2 QVINTILIANI
CROCOD

3 QVINTILIANI
STACTADCLA

4 QVINTILIANI
DIALEPID

1. — *Q(uinti) Caer...* [probablement *Carm(inii)*] *Quintil(i)ani diasmyrn(es)*.
2. — *Quintiliani crocod(es)*.
3. — *Quintiliani stact(um) ad cla(ritatem)*.
4. — *Quintiliani dialepid(os)*.

Mercure français, numéros de juillet 1729 et octobre 1734; Walch, *Sigil.*, p. 27, et *Ant.*, p. 61; Saxe, *Epist.*, p. 42; Muratori, *Thes.*, 508, 1; Wesseling, in *Actis Societ. lat. Ienensis*, t. III, p. 51; Gough, *Archaeologia*, t. IX, p. 233; Tôchon d'Annecy, n° 7; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 132, n° 8.

165. — **Saint-Privat-d'Allier** (Haute-Loire); est au Musée du Puy (n° 660). Serpentine gris-verdâtre de 0m,032 de long, 0m,030 de large et 0m,010 d'épaisseur.

1 SEXPOLLESOL
LEMCHELADCA

2 SEXPOLLESOLL
EFAEONADLIP

3 SEXTPOLLEI[illegible]
SOLEMDIASLE

4 SEXPOLLESOLE
MHAEMADASP

1. — *Sex(ti) Polle(nii) Sollem(nis) chel(idonium) ad ca(liginem)*.
2. — *Sex(ti) Polle(nii) Solle(mnis) faeon ad lip(pitudinem)*.
3. — *Sex(ti) Polle(nii) So(l)lem(nis) dias[m(yrnes)] le(ne?)*.
4. — *Sex(ti) Polle(nii) Sol(l)em(nis) haem(atinum) ad asp(ritudinem)*.

Du Causans, dans les *Annales de la Soc. d'agric. du Puy*, t. XXVII, 1867, p. 331 (avec une planche); Sichel, *ibid.*, pp. 98 et 275, et *Nouveau recueil*, p. 97; Grotefend, p. 102, n° 80; Paris, *Annales d'ocul.*, t. LVI (1886), p. 48.

166. — Savigny-sous-Beaune; est au Musée de Beaune. Stéatite verdâtre, de 0m,031 de long, 0m,018 de large et 0m,006 d'épaisseur.

P F MARTIALIS
DIAZM

P. F(lavii?) Martialis diazm(yrnes).

Allmer, *Revue épigraphique du midi de la France*, t. III, 1892, p. 158; Cagnat, *Année épigraphique*, 1892, n° 93.

167. — Selongey (Côte-d'Or); est à Paris, dans la collection Mowat. Stéatite verdâtre, avec taches plus foncées de la même couleur, de 0m,043 de long, 0m,042 de large et 0m,008 d'épaisseur.

1 M·MESSI·ORGILI·YSO
CHRYSVM·AD·CLAR

2 M·MES·ORGILI·TH
VRINVM·EX·OVO

3 M·MES·ORGILILEN
HYGIAADIMP·LIPP

1. — *M(arci) Messi(i) Orgili ysochrysum ad clar(itatem).*
2. — *M(arci) Mes(sii) Orgili thurinum ex ovo.*
3. — *M(arci) Mes(sii) Orgili lene Hygia ad imp(etum) lipp(itudinis).*

Fevret de Saint-Memin, dans *Mém. de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or*, t. I, p. 279; Duchalais, p. 223 (t. à p., p. 67); Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 155, n° 49 (t. à p., p. 34); Comarmond, *Musée de Lyon*, p. 423; Grotefend, p. 95, n° 72; Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, p. 210.

168. — Senlis (Oise); paraît perdu. Copie de A. de Longpérier.

1 SOL HERMIDI
NARDINVM

2 SOL·HERMID·
DIALEPIDOS

3 MVNATMAR
CELPACCI
NADLIPEXO

1. — *Sol(lii) Hermidi(i) nardinum.*
2. — *Sol(lii) Hermid(ii) dialepidos.*
3. — *Munat(ii) Marcel(li) pacci[a]n(um) ad lip(pitudinem) ex o[vo].*

De Longpérier, *Courrier de l'Oise*, n° du 11 juin 1869; *Revue archéol.*, t. XX, 1869, p. 61 et *Mém. du Comité arch. de Senlis*, t. VII, 1872, in-8, p. XXI; Grotefend, *Bullett. dell' Istituto arch. rom.*, 1870, p. 189; Klein, n° 125.

169. — **Sens** (Yonne); appartient à M. Julliot, de Sens. Schiste verdâtre de 0m,040 de long, 0m,012 de large et 0m,004 d'épaisseur.

LENEM · BON

Lene m(edicamentum) [ou *lenem(entum)*] *bon(um)*.

Sur l'un des plats, en lettres cursives :

CAMPANI

Julliot, *Revue des Sociétés savantes*, 1881, p. 223; Héron de Villefosse et Thédenat, p. 187, n° 16; Julliot, *Notice sur trois cachets d'oculistes trouvés à Sens*, Sens, 1882, in-8, p. 3 avec (un dessin).

170. — **Sens**; appartient à M. Julliot, de Sens. Tablette rectangulaire de 0m,032 de long, 0m,014 de large et 0m,006 d'épaisseur.

1 FELICISCOLL
DIALEPIDVS

2 FELCOLL
DIASM

3 FELICISCOLLVRIVM
DIAMYSVM

1. — *Felicis coll(yrium) dialepidus.*
2. — *Fel(icis) coll(yrium) diasm(yrnes).*
3. — *Felicis collurium diamysum.*

Julliot, *Bull. des Antiquaires de France*, 1881, p. 169; et *Notice sur trois cachets d'oculistes romains trouvés à Sens*, Sens, 1881, in-8, p. 9 (avec un dessin); Th. Habert, *La poterie antique parlante*, p. 168.

171. — **Sens**; est au Musée de Saint-Germain-en-Laye

(nº 31405). Stéatite de 0m,052 de long, 0m,046 de large et 0m,011 d'épaisseur.

1 PATERNIANVS
COL✗S✗LIRI
DIAMISOADA

2 ✲ SEVERIANVS
✲ DLCMTRVS ✲

3 MELNFANS✗
DIALEPINVS

4 DIVIXEV

1. — *Paternianus colliri(um) diamiso(s) ad a(spritudinem).*
2. — *Severianus d(e)l(a)c(ry)m(a)t(o)r(i)us.*
3. — *Melanfans(?) dialepinus.*
4. — *Divixeu(s).*

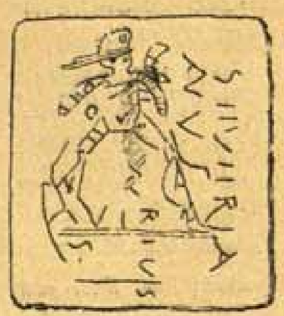
Sur les plats, d'un côté :



PATIIRNIA
NVS
DIAMISO
DLCMTRVS

Paternianus diamiso(s) d(e)l(a)c(ry)m(a)t(o)r(i)us.

De l'autre :



SIIVIIRIA
NVS
▓AV RIVS

Severianus ... .rius.

Les personnages représentés sont des gladiateurs.

Poncelet, *Bull. de la Soc. des sciences historiques de l'Yonne*, t. XXVII, 1873, p. 36; Héron de Villefosse et Thédenat, *Bull. monumental*, 1883, p. 309 (avec une gravure); Mowat, *Bull. épigraphique*, 1883, p. 258; Julliot, *Notice sur trois cachets d'oculistes trouvés à Sens*, p. 17 (avec une gravure); Th. Habert, *La poterie antique parlante*, p. 171.

172. — **Seppois-le-Haut**? (Alsace); serait dans une collection particulière à Altenkirchen. (D'après M. le commandant L'Huillier, du 2e régiment de chasseurs, ce cachet aurait été découvert, non pas à Seppois-le-Haut, comme on l'a dit jusqu'ici, mais près du Quesnoy, sur les terres de M. du Sartet, propriétaire du château de Polettes.)

1 EVELPISTIDIAS
MYRNPOSTLIP

2 EVELPISTI·DIAPSO
RIC·OPOB·AD·CLAR

1. — *Evelpisti diasmyrn(es) post lip(pitudinem).*
2. — *Evelpisti diapsoric(um) opob(alsamatum) ad clar(itatem).*

Revue archéol., t. XIV, p. 189; *Athenaeum français*, 1856, p. 138; Becker, dans *Neue Jahrb. für Philol. und Pædag.*, 1858, p. 588; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 138, n° 19; Klein, dans *Bonner Jahrb.*, t. XXVI, p. 175; Brambach, *C. I. R.*, n° 1920; Grotefend, p. 48, n° 29; Desjardins, *Mon. épigr. de Bavai*, p. 105.

173. — Provenance inconnue; était à **Sienne** dans la famille de Borghesi; paraît perdu. Copie de Muratori.

1 P·AEL·THEOPHILETIS
COENON·AD·CLAR

2 P·AEL·THEOPHILETIS
STACTVM·AEL

3 P·AEL·THEOPHILETIS
//////////////////////////

4 P·AEL·THEOPHILETIS
//////////////////////////

1. — *P(ublii) Ael(ii) Theophiletis coenon ad clar(itatem).*
2. — *P(ublii) Ael(ii) Theophiletis stactum ael(ianum).*

Saxe, *Epist.*, p. 40; Muratori, *Nov. thes. inscript.*, 508-4; Gough, dans *Archaeologia*, t. IX, p. 235; Tôchon d'Annecy, n° 6; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 127, n° 2 (t. à p., p. 6); Grotefend, p. 14, n° 2.

174. — **A Sienne**, dans une sacristie, parmi des reliques; provient peut-être de Canterbury (Angleterre). Copie conjecturale d'après le journal le *Times* et une lettre particulière de M. J. Offord, de Surrey.

1 SEVERISEFANIANICETVM
2 STACTCLAR
3 SEVERISEFA
4 D·MARCISPODIACVM

1. — *Severi(i) Stefani anicetum.*
2. — *Stact(um) [ad] clar(itatem).*
3. — *Severi(i) Ste[f]a[ni...*
4. — *D(ecimi) Marci(i) spodiacum.*

Le *Times* du 27 août 1885; Mowat, *Bull. épigraphique*, 1885, p. 217.

175. — **The Ballast-Hole,** près de la station de Bigglesvade (Bedfortshire); est à Londres, au British Museum. Serpentine verte de 0^{m},052 de long, 0^{m},041 de large et 0^{m},009 d'épaisseur.

1 C·VAL· AMANDI
DIOXVMADREVMTC (lettres liées : VMATI)

2 CVALAMANDI
STACTVMADCA

3 C·VAL·VALENTINI
DIAGLAVCPOSTIMPLIP (lettres liées : LIP)

4 ·CVALVALENTINI
MIXTVMADCL

1. — *G(aii) Val(erii) Amandi dioxum ad reumatic(a).*
2. — *G(aii) Val(erii) Amandi stactum ad cal(iginem).*
3. — *G(aii) Val(erii) Valentini diaglauc(ium) post imp(etum) lip(pitudinis).*
4. — *G(aii) Val(erii) Valentini mixtum ad cl(aritatem).*

Sur l'un des plats, et parallèlement aux bords, au-dessus des tranches correspondantes :

a DIOX
b STAC
c DIAGLAVC
d MIXT

a. — *Diox(um).*
b. — *Stac(tum).*
c. — *Diaglauc(en).*
d. — *Mixt(um).*

Knight Watson, *Proceedings of the Society of antiquaries at London*, 2e série, t. VI, 1873, p. 39 (avec une gravure); Hübner, *Archaeol. Zeitung*, 1874, p. 138; Klein, n° 126; *Ephem. épigr.*, t. III, p. 147.

176. — **Thérouanne**; appartient à M. Albert Legrand, de Saint-Omer. Stéatite verdâtre de 0m,045 de long, 0m,040 de large et 0m,007 d'épaisseur.

1 CORDIALEPIDOSAD · V

2 EVVODES AD CICA

1\. — *Cor(nelii?) dialepidos ad v[et(eres) cic(atrices)*;
2\. — *[Cor(nelii?)] euvodes ad cica(trices).*

Albert Legrand, *Bull. hist. de la Soc. des Ant. de Morinie*, t. I, 1852, p. 11; Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 114, et *Nouveau recueil*, p. 20; Grotefend, p. 43, n° 25; Desjardins, *Mon. épigr. de Bavai*, p. 107.

177. — **Thouri** (Loir-et-Cher); appartenait, en 1845, au docteur Daremberg, de Paris; paraît perdu. Copie de Sichel.

1 T · C · PHILVMENI · AV
THEMERVM · AD · IM

2 *t·c·philu*|MENI · TVR
inum · a|D · SVPPVRA

3 T·C·PHI|*lumeni*
I · DIA|

1\. — *T(iti) C.... Philumeni authemerum ad im(petum).*
2\. — *[T(iti) C.... Philu]meni tur[inum a]d suppura(tiones).*
3\. — *T(iti) C.... Phil[lumen]i dia....*

Sichel, *Cinq cachets*, p. 13; Duchalais, p. 182 (t. à p., p. 26); Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 129, n° 5 (t. à p., p. 8); Grotefend, p. 241, n° 9.

178. — **Tranent** (Écosse); est au Musée de la Société des Anti-

quaires d'Édimbourg. Serpentine verdâtre de 0m,055 de long, 0m,011 de large et 0m,008 d'épaisseur.

1 LVALLATINIEVODESADCI
CATRICESETASPRITVDIN

2 LVALLATINIAPALOCRO
CODESADDIATHESIS

1. — *L(ucii) Val(erii) Latini euodes ad cicatrices et aspritudin(es).*

2. — *L(ucii) Val(erii) Latini apalocrocodes* [ἁπαλοκροκώδες = *crocodes lene*] *ad diathesis.*

Wilson, *Journal of the archaeological Association*, t. V, p. 351; Simpson, dans *Monthly Journal of medical science*, janv. 1851; Sichel, *Annales d'ocul.*, t. XXVI, p. 91 et pl. I, fig. 1; Wright, *The Celt*, p. 246; Becker, *Jahrb. für Phil. und Pædag.*, 1858, t. LXXVII, p. 589, et *Heidelberg. Jahrb.*, 1858, p. 849; Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 237, et *Nouveau recueil*, p. 58; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIV, p. 630; Grotefend, p. 117, n° 96; Simpson, *Archaeol. essays*, t. II, p. 239 (avec une gravure); *C. I. L.*, t. VII, n° 1319.

179. — **Trèves**; est au Musée de Trèves. Serpentine rectangulaire de 0m,05 de long, 0m,04 de large et 0m,007 d'épaisseur.

1 EVGENIDIARHO
DONADSVPPVREXo

2 EVGENIDIAMI
SVSADASPRIT

3 EVGENICHLOR
ADDOLORESEXO

4 EVGENIPENI
CILLEPOSTIMPE

1. — *Eugeni(i) diarhodon ad suppur(ationes), ex (ovo).*

2. — *Eugeni(i) diamisus ad asprit(udinem).*

3. — *Eugeni(i) chlor(on) ad dolores, ex o(vo).*

4. — *Eugeni(i) penicil(lum) le(ne) post impet(um).*

Sur l'un des plats, et parallèlement aux bords, au-dessus des tranches correspondantes :

a DIARHODON

b DIAMISVS

c CHLORON

d PENICILLE

Au milieu est un dessin en forme de quatre-feuilles.

Jahrb. des V. von Alterthumsfr. im Rheinl., t. LVII, 1876, p. 200 (avec une gravure); *Bull. monumental*, 1883, p. 170 (la 3ᵉ tranche seulement); *Westdeusche Zeitschr.*, 1875, p. 591.

180. — Thermes de Saint-Barbara, à **Trèves**; est au Musée de Trèves. Serpentine verdâtre de 0ᵐ,060 de long, 0ᵐ,038 de large et 0ᵐ,011 d'épaisseur.

1 CATTIVICTORINI
DIAMISADCICATRI

2 CATTIVICTORINIMIXTVM
OPOBALSA VM AD CLAR

1. — *G(aii) Atti(i) Victorini diamis(us) ad cicatri(ces).*
2. — *G(aii) Atti(i) Victorini mixtum opobalsa[mat]u[m]* (ou *opobalsamum*) *ad clar(itatem).*

Korrespondenzbl. d. Westd. Z. für G. und K., 1882, p. 3.

181. — **Vérone**? (Italie); est à Paris, au Cabinet des médailles (nᵒ 4707). Stéatite vert grisâtre de 0ᵐ,042 de long, 0ᵐ,041 de large et 0ᵐ,010 d'épaisseur. Un des plats est légèrement évidé.

1 CIVLDIONSODORI
DIAMISVSADVETCI

2 CIVLDIONISDO
RIPACCINADDIAT

3 Non gravée

4 EVI \ I I (*en grafitti*)

1. — *G(aii) Jul(ii) Dionysodori diamisus ad vet(eres) ci(catrices).*
2. — *G(aii) Jul(ii) Dionysodori paccian(um) ad diat(heses).*

Walch, *Sigil.*, p. 31, et *Ant.*, p. 69; Saxe, *Epist.*, p. 49; Maffei, *Mus. Veron.*, p. 135; *Epist.*, p. 49; Tôchon d'Annecy, nᵒ 10; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 142, nᵒ 26 (t. à p., p. 21); Gough, dans *Archaeologia*, t. IX, p. 235; *C. I. L.*, t. V, nᵒ 8124-2; A. Blanchet, *Bull. des Musées*, 1892, p. 236.

182. — **Vertault** (Côte-d'Or); est au Musée de la Société ar-

chéologique du Châtillonnais. Schiste ardoisier de $0^m,056$ de long sur autant de large et $0^m,010$ d'épaisseur.

1 QALBIVITALIONISCHE
OPOBALSAMADCALIG

2 TALIONISISOCHRISVM
CIPIENTESSVFFVSETCLAR

3 Q ALBIVITIALIONIS MELINVM
ACRE AD PVLVERET CALIGINI

4 QALBIVITALIONISMIXTVMAD
OMNIA PRAETER LIPPITVDIN

1. — *Q(uinti) Albi(i) Vitalionis che[lid(onium)] opobalsam(atum) ad caligin(em).*

2. — *[Q(uinti) Albi(i) Vi]talionis isochrysum [ad in]cipientes suffu-s(iones) et clar(itates).*

3. — *Q(uinti) Albi(i) Vitalionis melinum acre ad pulver(em) et cali-gin(em) t(ollendas).*

4. — *Q(uinti) Albi(i) Vitalionis mixtum ad omnia praeter lippitu-din(em).*

Sur l'un des plats :

SAT▒▒▒S

Sat[urninu]s?

Héron de Villefosse, *Bull. des Antiquaires de France*, 1884, p. 158; Mowat, *Bull. épigraphique*, 1884, p. 94; *Bull. archéol. du Comité des travaux historiques*, 1885, p. 10; Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, p. 228.

183. — Vezénobres (Gard); était au château de Vezénobres; paraît perdu. Copie de M. Hirschfeld.

1 TI·CL·ESYCHIDIA (lettres liées : CHI)
RHADPVSVL

2 TI·CL·ESYCHIDI
CENT·ADSEDAT

3 TI·CL·ESYCHIDIA
CESAMADEPIPHO

4 TI CLESYCHIDIO
XVSADVETER

1. — *Ti(berii) Cl(audii) Esychi diarh(odon ad pusul(as).*
2. — *Ti(berii) Cl(audii) Esychi dicent(etum) ad sedat(iones).*
3. — *Ti(berii) Cl(audii) Esychi diacesam(enon?) ad epipho(ras).*
4. — *Ti(berii) Cl(audii) Esychi dioxus ad veter(es) (cicatrices).*

C. I. L., t. XII, nº 5691-2.

184. — **Vichy** (Allier); paraît perdu. Serpentine de 0m,030 de long et de large sur 0m,003 d'épaisseur.

1 C · CISP · SIACI
2 DIASM · C · CIC

1. — *G(aii) Cisp(ii) Siaci* [ou peut-être *stact(um)*].
2. — *Diasm(yrnes) c(ontra) cic(atrices).*

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 125, et *Nouveau recueil*, p. 31; Grotefend, p. 32, nº 16.

185. — **Vienne**? (Autriche); est au Musée de Vienne. Serpentine verdâtre de 0m,053 de long, 0m,050 de large et 0m,010 d'épaisseur. Peut provenir de Karlsburg.

1 NATALINI VICT
ORNILENEMDIM

2 NATALINIVICTO
RINITALASSE

3 NATALINI VICT
ORINI HERBACI

4 NAtALINI VICTORI
NI DIAMISVS AD

1. — *Natalini(i) Victorini lene m(edicamentum* [ou *lenem(entum)*] *ad im[p(etum)]*.
2. — *Natalini(i) Victorini talasse(ros).*
3. — *Natalini(i) Victorini herbaci(um).*
4. — *Natalini(i) Victorini diamisus ad d(iatheses).*

Sur l'un des plats :

L
H
L

Von Sacken et Kenner, *Die Sammlungen des k. k. Münz und Antiken Cabinets*, p. 128, n° 12; Grotefend, dans *Philologus*, t. XXV, p. 156, n° 83; Grotefend, p. 97, n° 75; *C. I. L.*, t. III, n° 6018-1.

186. — Vienne (Isère); est à Paris, dans la collection Mowat. Pierre rougeâtre, très dure (peut-être du jade), de 0m,052 de long, 0m,037 de large et 0m,009 d'épaisseur.

1 PHELI·FACILISCROCOD
ES·ADASPRITVDINEM

2 PHELIFACILISDI
AMISVSACICATR

3 PHELIFACILISDIASMVR
NESPOSTIMPETVMDROM

4 PHELIFACILISST
ACTVMOPOBALSM

1. — *P(ublii) Heli(i) Facilis crocodes ad aspritudinem.*
2. — *P(ublii) Heli(i) Facilis diamisus at* (pour *ad*) *cicatr(ices).*
3. — *P(ublii) Heli(i) Facilis diasmurnes post impetum drom.....*
4. — *P(ublii) H(eli(i) Facilis stactum opobals(amatum).*

Sichel, *Annales d'ocul.*, t. LVI, p. 271, et *Nouveau recueil*, p. 22; Grotefend, n° 37; Allmer, *Inscript. de Vienne*, t. III, p. 67.

187. — Vieux (Calvados); est au Musée de la Société des Antiquaires de Normandie, à Caen. Serpentine vert noirâtre, de forme légèrement trapézoïdale, ayant 0m,039 de long, 0m,038 de largeur moyenne et 0m,005 d'épaisseur.

1 S·MARTNI·ABLAPT
THALASSEROS

2 S·MART·ABLAPTI
SMEGTICVM

3 S·MART·ABLAPT
❦ CROCODES

4 ❦DIARHODON

1. — *S(exti) Martini(i) Ablapti thalasseros.*
2. — *S(exti) Mart(inii) Ablapti smecticum.*

3. — *S(exti) Mart(inii) Ablapti crocodes.*
4. — *Diarhodon.*

Sur les plats, d'un côté, un hippocampe, à droite, et les lettres :

S
K
OↃ
S S L LA

De l'autre, une amphore à large panse dont les anses surélevées s'enroulent en forme de S, et les lettres :

S
GAI
GA
I O
T

Rever, *Mémoires sur les ruines de Lillebonne*, Évreux, 1821, in-8, pp. 28 et 53 (avec une gravure), et *Mém. de la Soc. des Antiq. de Normandie*, 1824, pp. 472 et suiv.; Éloi Johanneau, *Lettre à M. Bottin*, dans les *Mélanges d'archéol., de Bottin*, p. 113; Duchalais, p. 215 (t. à p., p. 215); Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 154, n° 48; Ed. Lambert, *Épigraphie romaine du Calvados*, Caen, 1869, in-4, p. 35, et pl. V, n° 13; Grotefend, n° 71; Gervais, *Catal. et descript. des objets d'art exposés au Musée de la Soc. des Antiq. de Normandie*, Caen, 1864, in-8, p. 64, n° 301; Héron de Villefosse et Thédenat, t. I, p. 103 (avec une gravure).

188. — Villefranche-sur-Cher (Loir-et-Cher).

1 C·ROMANI·STEPHANI·AD·RECENT·CIC
2 C·ROMANI·STEPHAN·AD·DIATHESES·TOLL

1. — *G(aii) Romani(i) Stephani ad recent(es) cic(atrices).*
2. — *G(aii) Romani(i) Stephan(i) ad diatheses toll(endas).*

Docteur Bourgouin, *Étude sur la Sologne*, dans les *Mémoires de la Soc. des sciences et lettres de Loir-et-Cher*, t. VII, p. 177, et le *Bull. de la Soc. arch. du Vendômois*, t. XI, p. 102 (avec une gravure); Grotefend, p. 107, n° 846; Buhot de Kersers, *Recueil des inscrip. gallo-romaines de la 7e division archéologique*, dans *Congrès archéologique de France*, Châteauroux, 1873, p. 243.

189. — Wiesbaden; est au Musée de Wiesbaden. Stéatite verdâtre de $0^m,042$ de long, $0^m,038$ de large et $0^m,008$ d'épaisseur.

1 ·T·IVLI·ETMAR
CICATVLIATR·
2 TMARTI·SERVANDI
3 APOLLINARI

1. — *T(iti) Juli(i) et Marci(i) Catuli atr(amentum).*
2. — *T(iti) Marti(i) Servandi.*
3. — *Apollinari(s).*

Sur l'un des plats, d'un côté :

(Entrelacs formé de deux L). YY

T ꓕ

>[M °Я]<

[Buste grossièrement gravé, de profil, à droite.]

De l'autre :

T F ⊢

S (Entrelacs formé de quatre L juxtaposés).

S

⊢

Grotefend, dans le *Philologus*, t. III, p. 151, n° 43; Becker, dans *Jahrbüch. für Philol. und Pædag.*, t. LXXVII, 1858, p. 587; Grotefend, p. 86, n° 63; Schuermans, *Épigraphie romaine de la Belgique*, t. II, p. 205.

190. — **Winseling** (près de Nimègue); paraît perdu. Copie de Smetius.

1 MARCIVLPIHERA
CLETISMELINVM

2 MARCIVLPIHERA
CLETISTIPINVM

3 MARCIVLPIHERACL
ETISDIARICESAD

4 MARCIVLPIHERA
CLETISDIAMYSVS

1. — *Marci Ulpi(i) Heracletis melinum.*
2. — *Marci Ulpi(i) Heracletis tipinum [turinum?].*
3. — *Marci Ulpi(i) Heracletis diarices a(d) d(iatheses).*
4. — *Marci Ulpi(i) Heracletis diamysus.*

Smetius, *Antiquitates neomagenses*, Nimègue, 1678, in-4, p. 98; Saxe, *Epist. ad Henric. van Wyn*, p. 29; Spon, *Miscell.*, 1687, p. 237; Walch, *Sigil.*, p. 37; et *Ant.*, p. 79; Gough, dans *Archaeologia*, t. IX, p. 230; Janssen, *Mus. Lug. Batav. inscript.*, p. 163 et pl. XXXII, n° 342; Janssen, *Bonner Jahrb.*, t. VII, p. 75; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 161, n° 63 (t. à p., p. 40); Brambach, *C. I. R.*, n° 75; Grotefend, p. 115, n° 94.

191. — **Worms**; paraît perdu. Copie de Klein.

1 T FL RESPECT STACTVM
OPOBAL AD CLARITATEM

2 T FL RESPECT DABSOR
OPOBALS AD CLARITAT

3 T FL RESPECT DIAMSIO

4 C IVL MVSICI

1. — *T(iti) Fl(avii) Respecti stactum opobal(samatum) ad claritatem.*

2. — *T(iti) Fl(avii) Respecti d(i)absor(icum) opobals(amatum ad claritat(em).*

3. — *T(iti) Fl(avii) Respecti diamysio(s) [ad.. ..*

4. — *C(aii) Jul(ii) Musici.....*

Klein, *Hessische Ludwigsbahn*, p. 106 et *Bonn. Jahrb.*, t. XXI, p. 174; Becker, dans *Zeitschr. für Philol. und Pædag.*, 1858, p. 587; Grotefend, dans *Philologus*, t. XIII, p. 139, n° 21 (t. à p., p. 18); Osann, dans *Philologus*, t. XIV, p. 663; Brambach, *C. I. R.*, n° 887; Grotefend, p. 51, n° 32.

192. — Worcester (Shropshire). Jaspe cylindrique de $0^{m},025$ de haut sur $0^{m},018$ de diamètre.

TBCLM
DIALBA
AD OM
NE VIT
O EX O

Tib(erii) Cl(audii) M(essoris?) dialiba(num) ad omne vit(ium) o(culorum) ex o(vo).

Parkes, *Gentleman's magazine*, t. LXXX, 1, p. 617 et pl. II; Lersch, *Bonn. Jahrb.*, t. II, p. 108; Way, *Archaeological Journal*, t. VII, p. 158, et *Bonn. Jahrb.*, t. XX, p. 175, Hartshorne, *Salopia antiqua*, Londres, 1841, p. 126; Simpson, *Montly Journal of medical science*, 1851, p. 249 et pl. III, fig. 9; Orelli-Henzen, n° 7250; Wright, *The Celt*, p. 249; Grotefend, dans le *Philologus*, t. XIII, p. 136, n° 16 (t. à p., p. 15); *C. I. L.*, t. VII, n° 1308; Grotefend, p. 41, n° 23.

193. — York; est au Musée de York. Tablette de « pierre verte » dont on ne possède plus qu'une partie. Copie de Raine.

CANDIDVS

Candidus.

Raine, *Catalogue du Musée d'York*. York, 1875 (6e édit.), p. 100.

Ém. Espérandieu.

(*A suivre.*)

CHRONIQUE D'ORIENT

(N° XXVII)

DEUXIÈME PARTIE[1]

Corcyre. — M. Brugmann a vu à Corcyre, dans la collection du gymnase local, une inscription très archaïque, gravée sur un bloc de pierre calcaire qui paraît avoir appartenu à une base d'ex-voto. Personne n'a pu le renseigner sur la provenance de ce fragment. Le texte est ainsi conçu : [ ]υς με hίσατο. L'alphabet est celui de Corinthe et de Corcyre à l'époque la plus ancienne et le nouveau document vient prendre place à côté des *antiquissima* que la même île a déjà fournis, appartenant au commencement du VI[e] siècle (Kirchhoff, *Studien zur Gesch. des griech. Alphabets*, 4[e] éd., p. 105 et suiv.). Le premier mot, nom du *dedicans*, se terminait en -υς; or, on connait déjà un ϝάχυς sur une inscription archaïque de Corinthe (Collitz, n° 3139). Les vestiges de la première lettre permettent de penser à un nom comme ϝᾶδυς, Φίλυς, Πόλυς, Τῆλυς, Ζᾶλυς, etc. La forme hίσατο (=ἱδρύσατο) est nouvelle; c'est l'aoriste moyen de ἵζω que l'on connaissait seulement par le composé καθίσασθαι. En revanche, comme l'a montré M. Baunack, l'aoriste ἵσσατο s'est rencontré sur une inscription d'Argos. On connait par plusieurs textes la forme de l'aoriste moyen εἵσατο (de ἕζω), ἑέσσατο dans Homère[2], avec la même signification qu'ἱδρύσατο; comme dans l'inscription de Corcyre il y a ΒΙΣΑΤΟ, et que Β est souvent pour hε[3], M. Brugmann s'est demandé s'il ne fallait pas transcrire hείσατο ou hεέσσατο dans la nouvelle dédicace; mais il préfère, en dernière analyse, sa première lecture[4]. Nous nous sommes un peu longuement arrêté sur ce texte, à la suite de M. Brugmann, parce que le recueil où il a paru compte certainement très peu d'archéologues parmi ses lecteurs. Il est, du reste, fort intéressant et comprend notamment une bibliographie critique particulièrement précieuse pour ceux qui, n'étant pas ou n'étant plus linguistes, tiennent à suivre, dans ce domaine aujourd'hui peu accessible, les grandes lignes du mouvement scientifique dont M. Brugmann a été l'initiateur.

Leucade. — M. Doublet a retrouvé l'inscription *boustrophédon* publiée en 1814 par Petrizzopoulos et suspectée par Boeckh (*C. I. G.*, I, p. 56). Cela prouve

1. Voir le n° de septembre-octobre.
2. Εἵσατο, Collitz, n° 1438; *Anthologie Palatine*, VI, 189; εἷσε (actif), Kaibel, n° 865; Baunack, *Aus Epidauros*, p. 2.
3. Notamment dans deux inscriptions corinthiennes, Collitz, n[os] 3140, 3143.
4. *Indog. Forsch.*, 1893, p. 87, pl. I.

que le texte a été gravé, mais quand? M. Homolle reste justement incrédule[1].

Ithaque. — Il a paru sur cette île deux travaux que je n'ai pas vus : une *Excursion à Ithaque*, illustrée, par le baron R. Seillière (Paris, 1892) et un article de M. J. La Roche, accompagné d'une carte, dans la *Zeitschrift für die oesterreichischen Gymnasien* (1892, p. 481-490).

Eubée. — M. Wilhelm a publié une longue série d'inscriptions de l'Eubée[2]; nous indiquons en note le contenu des plus importantes[3]. D'autres inscriptions d'Érétrie, pour la plupart funéraires, ont été publiées par M. Stavropoulos[4]; trois d'entre elles présentent quelque intérêt[5].

— Plusieurs fragments de statues et seize épitaphes ont été retirés de la mer à Chalcis[6].

— Miss Sellers a fait connaître trois curieux lécythes attiques d'Érétrie, représentant l'un Ulysse et les Sirènes, le second Circé, le troisième Hercule et Atlas[7]. Ulysse est attaché à une colonne ionique; son navire n'est pas indiqué. Miss Sellers pense que le type original de cette peinture est celui de « l'homme avec le grand oiseau » que l'on trouve déjà sur les gemmes insulaires et qui servit à la représentation de Zeus avec l'aigle, de Prométhée avec le vautour. On ne connaissait encore qu'un seul vase où figurassent avec certitude Ulysse et

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 210. Dans le même article, on trouvera quelques épitaphes de Leucade copiées par M. Doublet.

2. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 119.

3. P. 121, décret en l'honneur d'Antigoniens (de Bithynie?) qui avaient rendu service à la flotte de Démétrius Poliorcète (vers 302); l'auteur de la proposition est Damasias, dont le nom figure sur des monnaies de cette époque (Babelon, *Revue numismatique*, 1887, p. 212). — P. 126, décret en l'honneur d'un certain Arrhidée, fils d'Alexandre, pour services rendus au roi Alexandre, fils de Cratère. — P. 137, catalogue d'éphèbes, le premier qu'ait fourni l'Eubée. — P. 141, dédicace Ἀρτέμιδι Ὀλυμπίᾳ. — P. 143, épitaphe avec clause pénale (rare dans la Grèce propre). — P. 147, bas-relief funéraire représentant un gladiateur. — P. 148, décret de mercenaires en l'honneur d'un stratège. — P. 152, joli *Kaibel* du IIIe siècle, qui vaut la peine d'être transcrit :

Ὦ παριὼν ὑγίαινε δικαιοσύνην τε φύλαττε·
Ταῦτα γὰρ ἀνθρώποις ἐστὶ κράτιστα βίου.

P. 163, copie meilleure d'un décret relatif à la procession et au sacrifice dans une fête d'Esculape. — P. 169, décret de Chalcis proposé par Micythion (Tite-Live, XXXV, 38). — P. 172, dédicace à Sérapis, Isis, et Anubis (apportée de Délos?). — P. 175, épitaphe en six vers d'un jeune homme, suivie d'imprécations à l'adresse de ceux qui violeraient sa sépulture, et de vœux en faveur de ceux qui contribueront à la préserver; il est extraordinaire que les malédictions soient tout à fait semblables à celles qui figurent dans le *Deutéronome* (XXVIII, 22 et 28), par exemple : τοῦτον θεὸς πατάξαι ἀπορίᾳ καὶ πυρετῷ καὶ ῥίγει καὶ ἐρεθισμῷ καὶ ἀνεμοφθορίᾳ. Le texte appartient au IIe siècle après J.-C. — P. 179, signature d'un artiste Μέγητο; Χαλκιδεύς. — Quelques-uns de ces textes ont été publiés aussi par l'Ἀθηνᾶ (cf. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 84, où il faut lire, à l'avant-dernière ligne, ἐγδαίνειν au lieu d'ἐπιβαίνειν).

4. Ἀθηνᾶ, 1893, p. 345.

5. P. 349, Ἀθηνᾶς Ἀλκυμονίης (*sic*); p. 350, Ἀπόλλωνος Τρεμορ...ου, Λητοῦς, Ἀρτέμιδος; p. 365, mention d'un Crétois d'Anapolis.

6. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 107.

7. *Journ. Hell. Stud.*, 1892-1893, p. 1, pl. I-III.

les Sirènes[1]. La technique du nouveau lécythe serait celle d'une fabrique gréco-égyptienne. Dans le lécythe de Circé, le personnage le plus remarquable est Ulysse, assis dans l'attitude que la *Nekyia* prêtait à Hector. L'influence de Polygnote sur cette peinture, où la technique seule est archaïque, paraît telle à Miss Sellers qu'elle voudrait la faire descendre jusqu'au second tiers du v[e] siècle. La troisième peinture est d'autant plus intéressante qu'on ne connaissait encore qu'une représentation d'Hercule avec Atlas, la célèbre métope d'Olympie; le personnage qui supporte le ciel a les attributs d'Hercule, ce qui confirme l'hypothèse de M. Curtius au sujet de l'erreur commise par Pausanias[2]. Miss Sellers termine son excellent article en insistant sur la nécessité de réunir en *Corpus* les vases à fond blanc; je veux bien, pourvu qu'on s'y prenne autrement que M. Hartwig.

Thasos. — Entre le temple d'Asclépios découvert par M. Bent à Liménas et la porte principale de l'ancien mur, un paysan a déterré une inscription dont M. Christidis m'a envoyé copie. C'est un fragment archaïque qui paraît se rapporter à des constructions. J'en attends un estampage.

ΕΡΘΕΝΙΟΝΩΚΙ
ΗΜΕΤΟΝΕΧΣΙ·ΕΤΟΘ
ΕΤΟΜΗ · ΕΘΥRΙΔΑΣ
ΝΤΑΥΤΗΙΣΙΝΠΩΙΕ
ΛΜΗΔΕΠΟ

— On trouvera les éléments d'un travail sur la constitution de Thasos d'après les inscriptions dans les *Thasiaca* d'Émile Jacobs (Berlin, 1893), qui s'est particulièrement occupé des listes de théores[3].

— M. A. Wilhelm prend pour point de départ le fragment *C. I. A.*, II, 4, où l'on a reconnu qu'il s'agissait de Thasiens, et met ce texte en relations avec le décret en l'honneur des Thasiens mentionné par Démosthènes (*C. Lept.*, 59), ce qu'avait déjà fait M. Foucart (*Bull.*, t. XII, p. 164); mais il va plus loin et tente une restitution intégrale des neuf dernières lignes de l'inscription (p. 248). Il s'agit d'amis *atticisants* qui avaient aidé Thrasybule à reconquérir l'île en 389 et qui cherchèrent refuge à Athènes après la réaction oligarchique de 386. Ce travail ajoute à nos connaissances historiques sur les premières années du iv[e] siècle; il est digne des meilleurs épigraphistes[4].

Lemnos. — Les quelques textes inédits recueillis dans l'île par M. de Ridder ne sont pas d'un grand intérêt[5]; celui de Kaminia (p. 127) avait déjà été publié

1. Miss Sellers signale le même sujet sur deux moules inédits (à Naples et à Berlin).
2. Pausanias, décrivant la métope d'Olympie, prit la figure supportant le ciel pour Atlas.
3. Je signalerai dans le même travail (p. 28 sq.) une intéressante étude sur les formes des lettres dans les inscriptions de Thasos. Cf. Th. Reinach, *Revue des Etudes grecques*, 1893, p. 310.
4. *Eranos Vindobonensis*, p. 241-252.
5. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 125.

par moi, avec une lecture différente à la dernière ligne[1]. Un texte de Palaeopolis paraît mentionner un concours tragique.

Chios. — Au mois de mai 1886, on a fondé un musée archéologique au gymnase de Chios, sous la direction de M. G. Zolotas. C'est au zèle de ce savant que l'on doit la publication d'un texte très important, découvert dans une chapelle byzantine près de Ververatos[2]. Il s'agit d'un mandement d'Alexandre le Grand au peuple de Chios, ordonnant que les bannis puissent y retourner, qu'une commission de *nomographes* révise les lois dans le sens démocratique, que l'île fournisse vingt trirèmes équipées, enfin que ceux qui ont livré la ville aux barbares soient exilés ou châtiés[3]. Le style est remarquable par la *brevitas imperatoria*. Alexandre parle en maître : les lois nouvelles lui seront soumises; toute discussion entre les bannis rappelés et les habitants de la ville sera portée devant lui ; jusqu'à ce que la pacification soit complète, la garnison macédonienne continuera à occuper l'île, aux frais des Chiotes. M. Zolotas a donné un très bon commentaire historique de ce texte. Entre 340 et 334, l'oligarchie, appuyée par la Perse, avait exercé le pouvoir à Chios. Vaincue une première fois en 334, elle reprit le dessus peu après, une trahison ayant fait tomber l'île entre les mains de Memnon ; mais Memnon mourut bientôt, Alexandre gagna la bataille d'Issus et les Macédoniens occupèrent de nouveau Chios au printemps de 332. C'est vers cette époque que doit se placer la lettre d'Alexandre ; M. Zolotas pense qu'elle a été remise ou envoyée à Hégélochos, chargé de rétablir l'autorité macédonienne dans l'Archipel, pendant qu'Alexandre était en Syrie[4].

Samos. — M. Doerpfeld a vu, au Musée de Samos, un torse d'Apollon du type archaïque dont la cuisse gauche porte une dédicace (Λεύκιος ἀνέθηκεν τῷ Ἀπόλλωνι)[5]. Il signale aussi un sarcophage décoré de colonnes ioniques qui remonterait au VIe siècle et un beau bas-relief du Ve siècle représentant un personnage assis tenant un thyrse, devant lequel est placé un éphèbe nu tenant un coffret et une bandelette. L'aqueduc d'Eupalinos est encore dans le même état où l'a décrit M. Fabricius (*Athen. Mitth.*, 1884, p. 165) ; M. Doerpfeld a été frappé de l'analogie des conduites d'eau en argile avec celles qu'il a trouvées dans ses fouilles récentes aux environs de ce qu'il croit être l'*Enneakrounos*.

Andros et Paros. — Parmi les inscriptions d'Andros qu'a publiées M. Pernice[6], il y a une liste d'éphèbes avec dédicace à Hermès (?) et à Héraclès, un gros bloc avec Διὸς Μειλιχίου (en place), un texte mutilé où il est question des

1. *Revue archéol.*, 1885, II, p. 90.
2. Ἀθηνᾶ, 1893, p. 7. Le commencement de l'article, qui inspire beaucoup de sympathie pour son auteur, traite de la bibliographie des inscriptions de Chios, de la fondation du Musée et du vandalisme des Erythréens. Voir aussi *Revue de Philologie*, 1893, p. 188, où M. Haussoullier a reproduit et traduit le « rescrit d'Alexandre », d'après la copie de M. Zolotas.
3. C'est la première lettre un peu complète d'Alexandre que l'on ait retrouvée ; cf. Zolotas, *loc. laud.*, p. 10, note.
4. Au point de vue grammatical, il faut remarquer les formes πολίτευμα, αὐτ[illegible], φρόνειν, ταὐτ (cf. *Traité d'épigr.*, p. 261, n. 4).
5. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 224 ; cf. *ibid.*, 1890, p. 443.
6. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 7.

'Ριθυμναῖοι de Crète. A Paros, le même archéologue a copié une épitaphe où le mort prie sa fille de donner huit ἀσσάρια pour sa peine à chaque fossoyeur. Un autre document, celui-là d'une réelle importance, contient une liste de courtisanes[1] ayant pris part à une souscription pour la restauration d'une source, d'un autel et d'un *thalamos* dans un temple qui est peut-être celui d'Aphrodite Οἰστρώ (nouveau) : M. E. Maass a commenté ce texte[2], en montrant que les femmes en question composaient un thiase, ayant leur culte, leur prêtre, leur néocore. Les ἐρανίστριαι citées dans une autre inscription (Foucart, *Assoc. relig.*, p. 222) sont également des courtisanes. Quant à Οἰστρώ, c'est sans doute la Οἰστροφόρος Παφίη d'une épigramme de Paul le Silentiaire (*Anthol.*, V, 234).

Délos. — Les fouilles de 1892, dirigées par M. Chamonard, ont porté sur le théâtre qu'on a presque entièrement déblayé[3]. On a aussi exploré, près du théâtre, les ruines d'une maison privée, dans lesquelles on a trouvé une dédicace à Apollon, Artémis et Latone provenant d'un monument plus ancien[4].

— Parmi les gens qui ont senti la nécessité de fouiller cette île, je ne vois point que l'on cite le colonel Rottiers, Hollandais, qui, dans sa *Description des monuments de Rhodes*, publiée en 1830 à Bruxelles, écrit ceci (p. 10) : « Mon intention (en 1825) avait été d'abord de me rendre à Délos pour y mettre à exécution un projet d'explorations depuis longtemps médité. J'étais certain d'y découvrir d'immenses richesses archéologiques. Je fis aux lois naissantes d'un pays malheureux le sacrifice de mes justes espérances, etc. » Rottiers avait aussi, à la même époque, opéré quelques fouilles à Milo, près de l'emplacement où, dix ans plus tôt, fut découverte la *Vénus*.

— Le prince Eugène a légué à la Bibliothèque impériale de Vienne un exemplaire interfolié de la *Cosmographia Blaviana*, où j'ai trouvé un dessin hollandais du XVIe siècle fort intéressant pour l'histoire de Délos. C'est une vue des ruines antérieure à l'époque où le colosse des Naxiens fut décapité par un voyageur. En le publiant, j'ai passé en revue tous les textes relatifs à cette statue, dont les débris sont à peu près méconnaissables aujourd'hui[5].

— Du rapprochement de plusieurs fragments d'apparence insignifiante, M. Homolle a tiré une inscription de haute valeur[6] : c'est celle de l'architrave d'un des temples consacrés aux divinités étrangères, construit par l'architecte Apollodore fils d'Héra... Athénien, en 140 avant J.-C. L'auteur de l'article rappelle combien sont rares les signatures d'architectes ; a-t-il oublié de citer celle de l'architecte du temple de Cyzique, Aristénète[7], ou pense-t-il que l'épigramme qui contient son nom ne s'applique pas au constructeur du temple ? — Dans le même article,

1. Trois d'entre elles portent le nom d'Aspasie ; plusieurs autres ont des « noms d'amour », comme Ἀπάτη, Ὁμιλία, Φιλακώ.
2. *Athen. Mittheil.*, 1893, p. 21.
3. M. Doerpfeld, ayant visité le théâtre, y a constaté l'absence de tout *logeion* ; le *proscénion*, qui entoure la scène des quatre côtés, n'était que la façade décorée *devant laquelle* jouaient les acteurs (*Athen. Mitth.*, 1893, p. 221).
4. Δελτίον, 1892, p. 73 ; *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 202.
5. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 128, pl. V-VI.
6. *Bull. de Corresp. Hellé*[n.], 1892, p. 479.
7. *Ibid.*, 1890, p. 532.

rectifiant une inscription mal publiée dans le *Corpus*, M. Homolle a prouvé que l'artiste Ἡφαιστίων Δημοφίλου est un mythe et que Ἡφαιστίων Μύρωνος travaillait en 128 avant J.-C.[1].

— Le même savant vient de jeter de nouvelles lumières sur la chronologie des archontes athéniens de la fin du IIe siècle avant J.-C.[2]. Son point de départ est un catalogue épigraphique de 35 prêtres athéniens de Délos, mais il est impossible de résumer les calculs, d'une admirable précision, qu'il a fondés sur ce document. En fin de compte, il est arrivé aux résultats que voici : 1° Fixation définitive de la liste des éponymes de 119 à 102 ; 2° Fixation, à quelques incertitudes près, de la liste de 169 à 119 ; 3° Le catalogue d'éponymes, *C. I. A.*, III, 1014, commence en 146 avant J.-C. et se termine en 31 après J.-C. ; 4° Fixation des années qu'occupent les archontes énumérés dans ce document. Au total, c'est environ 54 archontes que le catalogue sacerdotal de Délos a permis de classer, en ne laissant qu'une petite part à l'incertitude. Ce travail de grande allure est dans la tradition de Letronne et de Boeckh ; je ne crois pas qu'on en puisse faire de meilleur éloge.

— Quand nous serons à cent, nous ferons une croix. Voici que M. E. Gardner nous envoie non pas une, mais deux restitutions *possibles* de l'inscription d'Archermos[3]. Aucune d'elles ne me paraît *probable* ; M. Hoffmann, dans son nouveau *Corpus* d'épigrammes, s'en est tenu à celle de M. C. Robert.

— Dans le *Numismatic Chronicle* de 1892, M. Weber a émis l'hypothèse que certains didrachmes archaïques, avec l'image d'une lyre et la lettre Δ, doivent être rapportés à l'île de Délos, dont le monnayage le plus ancien est inconnu.

Milo. — La grande figure virile archaïque trouvée à Milo[4], la mieux conservée de la série après celle de Ténéa, a été publiée par M. Holleaux[5], qui l'attribue, en adoptant la thèse de M. Sauer[6], à un atelier naxien. Comme style, elle serait intermédiaire entre l'Apollon du Ptoïon et ses congénères, d'une part, et, d'autre part, la statue de Théra, également naxienne, qui était restée jusqu'à présent isolée.

— Une collection d'instruments en obsidienne, découverte à Milo, a été publiée par M. Forrer[7]. Elle contient des *nuclei*, des lames, des couteaux, etc.

— M. Furtwaengler a justement reproché à l'*Anzeiger* d'avoir réimprimé *in*

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1892, p. 484.
2. *Ibid.*, 1893, p. 145.
3. *Class. Rev.*, 1893, p. 140.
4. *Revue archéol.*, 1892, I, p. 114.
5. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1892, p. 560, pl. XVI.
6. Cf. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 61.
7. *Antiqua (Beitraege zur prähist. Archäologie)*, 1893, p. 5 et pl. I. Cette revue, organe d'un marchand d'antiquités, a publié quelques articles utiles, mais les planches qu'elle offre à ses abonnés sont au-dessous de toute critique. J'ajoute qu'on y rencontre des indications suspectes, par exemple 1892, p. 19, où un fourreau de poignard historié, qui venait de passer en vente à Paris, sans indication de provenance, est donné comme *im Gebiete Galliens gefunden*, sans renvoi au catalogue de la vente. On sait combien la « provenance gauloise » ajoute à la valeur des objets romains. Dans le même recueil (1886, p. 83), on annonce sérieusement la mise en vente d'une gemme romaine avec « Pan fumant une pipe ! ».

extenso les « souvenirs » de M. de Rochefort sur la Vénus[1]. Critiquant le récent ouvrage de M. Ravaisson, il paraît ne pas attacher assez d'importance aux dessins de Voutier[2]; sur le fond des choses, il n'admet ni le groupement, ni la vue de profil, ni l'identification de Mars Borghèse avec Thésée. Nous verrons ce qu'il nous proposera à son tour.

Amorgos. — M. Dümmler pense avoir deviné l'énigme d'une inscription archaïque d'Amorgos (Roehl, n° 390) : c'est une jeune fille qui exprime le souhait que son κύριος (Erasis) la marie (με ἐγδοίη) à Épameinon[3]. Une autre inscription rupestre (Röhl, n° 391) aurait aussi, suivant M. Dümmler, un caractère amoureux et signifierait : « Satriès était autrefois aimable ; maintenant Men... l'a ensorcelé, la maîtresse de Staphylès. » M. Dümmler croit ne pas trop s'avancer en attribuant aux Amorgiennes du VIIe siècle « une trop libre expression de leur subjectivité » ; en effet, cela ne me choque pas du tout, c'est de tous les temps.

— M. Homolle a réédité[4], d'après une copie inexacte du papas Prasinos, et en proposant une correction inadmissible, une épitaphe d'Arcésine d'Amorgos que j'avais copiée en 1881 et publiée dans le *Bulletin* (t. VIII, p. 449). La même note contient deux fragments de *Kaibel* et une très importante inscription de Nikourgia, près d'Égialé, sur laquelle M. Homolle promet de revenir quand il en aura reçu un estampage. C'est un décret des synèdres du κοινὸν τῶν νησιωτῶν qui, sur les rapports de Philoclès, roi des Sidoniens, et de Bacchon le nésiarque, décident de se réunir à Samos pour s'y concerter en vue de fêtes communes et votent une couronne d'or en l'honneur de Ptolémée Ier Soter. L'inscription provient certainement de Délos.

Cos. — M. Thimanakis envoie à M. Homolle[5] la copie d'une inscription d'Antimachia, ayant pour objet le rétablissement d'une fête de Héra au dème de Hippia ; le dème publie à cette occasion un règlement de la fête et vote une couronne en l'honneur du panégyriarque.

Crète. — M. Comparetti nous a donné un recueil de toutes les inscriptions archaïques de Crète, y compris les lois de Gortyne[6], dont M. Headlam a récemment étudié la procédure[7]. On attend de M. Halbherr le *Corpus* des inscriptions crétoises non archaïques, travail qui paraîtra, comme celui de M. Comparetti, dans les *Monumenti antichi* des *Lincei*[8].

— Les légendes crétoises font nourrir Jupiter enfant par divers animaux, ai-

1. *Arch. Anz.*, 1893, p. 27 ; *Phil. Woch.*, 1893, p. 1107. — Il a déjà été question de ces « souvenirs », *Revue archéol.*, 1893, I, p. 87.
2. Ces croquis, publiés pour la première fois par M. Ravaisson, datent de 1820 ; ils représentent la Vénus en deux tronçons et à côté d'elle deux Hermès, pourvus d'inscriptions sur le socle ; l'une de ces inscriptions est la célèbre signature d'artiste qui a fait couler tant d'encre inutile. Cf. mon article dans la *Revue critique*, 1893, I, p. 445.
3. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 32.
4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 203.
5. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 208.
6. *Monum. antichi*, 1893 (et à part).
7. *Journ. Hellen. Stud.*, 1892-1893, p. 48.
8. M. Halbherr continue à publier des notes sur la Crète dans l'*Antiquary*, 1893, p. 195-199.

gles, truies, colombes, abeilles, dont les types figurent sur les monnaies de l'île. Mais sur certaines pièces, qui ont été admirablement publiées par M. Svoronos[1], on voit une vache allaitant son veau ou un enfant nourri par une chienne. Ce sont les vestiges de traditions différentes que les auteurs n'ont pas conservées et qui paraissent avoir existé dans la région occidentale de la Crète (cf. le Σκύλιος Ζεύς, connu par Étienne de Byzance et une inscription, l'assimilation de la corne d'Amalthée à celle d'une vache, etc.). M. Svoronos a donné aussi de bonnes raisons pour faire admettre que la constellation de la Grande Ourse a été représentée très anciennement par un bœuf, comme celle de la Petite Ourse par un chien.

— M. Serinzi a retrouvé, à Venise, les inscriptions crétoises publiées par Bœckh sous les n[os] 2557 et 2562. Avec le D[r] Ricci, il a entrepris de fouiller les palais vénitiens pour y rechercher des monuments égarés de l'épigraphie crétoise[2].

— Une tête virile en marbre de bon travail, découverte à Gortyne, est entrée au Musée d'Héraclée[3]; on annonce aussi l'exhumation de deux sarcophages[4]. M. Trifillis, de Réthymo, a communiqué à M. Joubin une inscription gravée sur lame d'or qui a été découverte dans un tombeau d'Eleuthernae[5]. Elle se compose de trois vers orphiques, très semblables à ceux de l'inscription de Pétélie : c'est un dialogue entre l'initié défunt et la source : « La soif me dessèche et je vais mourir. — Eh bien! bois de mon eau; je suis la source éternelle qui coule à droite du cyprès. Qui es-tu? D'où viens-tu? — Je suis le fils de la terre et du ciel étoilé. » Le dialecte est dorien, alors qu'il est ionien ailleurs; c'est un souvenir par à-peu-près d'un formulaire dont on ne possède pas encore d'exemplaire complet.

— Je ne connais que par une analyse des *Athen. Mittheil.* (1893, p. 211) un article de M. Kalaïsakis sur Lappa en Crète. On aurait trouvé là, dans un tombeau, une statuette de plomb avec inscription *déprécatoire* contre les violateurs de la sépulture, menacés de fièvre tierce et quarte, de lèpre, etc.[6].

— L'*Athenaeum* annonce[7] que, près d'Hierapytna, on a découvert un bas-relief de marbre de style égyptisant, représentant « des corps humains avec des têtes d'hommes, de chiens et d'aigles. La coiffure est parfois le *pshent* égyptien. En un endroit on peut voir un lion, de sorte que nous pouvons conclure que ces figures se rapportent à Anubis, à Isis et à Osiris, bien que le lion puisse se rapporter au mythe asiatique de Cybèle ou de la Mère des Dieux, dont le culte, comme on le sait, existait dans quelques cités crétoises ». Voilà du charabia bien conditionné; j'ai traduit mot pour mot, comme les écoliers en détresse, parce que je ne comprends pas du tout.

1. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 1, pl. I.
2. *Athen.*, 1893, II, p. 46.
3. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 70.
4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 209.
5. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 121 (avec des observations de M. Gomperz, p. 124).
6. Παρνασσός, t. XV, p. 615.
7. *Athen.*, 1893, II, p. 39.

Rhodes. — M. Beaudouin a publié autrefois un texte de Carpathos où il est question de Nicagoras, stratège rhodien dans la Pérée, qui avait reconquis les territoires de Pisué, Idyma et Kyllandos; une inscription de Cedreae honore ce même Nicagoras, qui a été, suivant M. Hiller de Gaertringen, le prédécesseur de Pausistratos vers l'an 200. C'est Pausistratos qui, après la défaite de Philippe V, conquit une partie de la côte carienne, vainquit les Macédoniens à Alabanda et occupa les places fortes de la Pérée. Nicagoras, d'abord contenu par Philippe, avait préparé le terrain à son successeur. L'épitaphe de Nicagoras, qui a été découverte à Rhodes, prouve qu'il était natif de cette île, du dème de Ladarma appartenant à Lindos[1].

— Au cours de recherches sur la Pérée rhodienne, M. Holleaux a rencontré différents problèmes d'histoire qu'il a fort savamment résolus[2]. 1° Les épistates rhodiens sont des commissaires élus par le peuple, préposés au gouvernement des pays soumis à Rhodes. 2° Dans Tite-Live, XXXIII, 18, les *Nisuetae* des manuscrits sont des Μυισεῦται, l'ethnique Μυισεύτης s'étant rencontré dans une inscription de Panamara. 3° L'État rhodien a acquis la ville de Caunos de Ptolémée Epiphane aux environs de l'an 189; on attribuait à cet événement une date beaucoup plus ancienne, mais M. Holleaux a prouvé que c'était à tort.

— Un autre travail de M. Holleaux, sur la chronologie des inscriptions rhodiennes[3], est fondé sur des « rapprochements onomastiques » très précis, groupés autour de l'inscription publiée en 1890 par M. Paton (*Bulletin*, p. 298), et que M. Holleaux attribue à la première moitié du Ier siècle. La chronologie des sculpteurs rhodiens se trouve ainsi notablement modifiée : il faut faire descendre d'un siècle en moyenne plusieurs de ceux qu'a énumérés M. Loewy[4].

— A propos du livre (russe) de M. Selivanov sur la topographie antique de Rhodes, M. Hiller von Gaertingen a étudié la topographie de Lindos[5]. Parlant de Xenoklès ὁ Λίνδιος, il a proposé la même correction que M. Foucart (cf. plus haut, *Eleusis*); sur quoi on lui a fait observer, dit le compte rendu, que « *jetzt auch Foucart Acad. des inscr.* 9 V (*sic*) 1893 *dies Epigramm richtig behandelt.* » Il est bon de rappeler que la communication de M. Foucart à ce sujet est du 5 mai 1893[6] et qu'il avait exposé la même découverte, plusieurs mois auparavant, dans son cours au Collège de France. M. Hiller a publié quelques fragments inédits d'épigrammes gravées dans le roc en l'honneur du prêtre Aglochartos, qui avait planté un bois d'olivier sur l'Acropole autour du temple d'Athéna Lindia.

— La toponymie moderne de Rhodes offre un certain nombre de désignations qui dérivent directement des noms anciens : M. Hiller von Gaertringen en a

1. *Arch.-epigr. Mitth.*, 1893, p. 102-107, avec la note.
2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 52-69. A la p. 53, texte d'une inscription inédite de Panamara, où il est question d'un épistate rhodien.
3. *Revue de Philologie*, 1893, p. 171-185.
4. P. 183, Sylla aurait détaché de la Lycie quelques cantons qu'il attribua aux Rhodiens (d'où l'ἁγεμὼν ἐπὶ Λυκίας, Cauer, n° 182). — P. 184. Au début du IIe siècle, l'État rhodien comprenait l'île de Carpathos, comme Télos et Chalki.
5. *Phil. Woch.*, 1893, p. 1275 (*Soc. archéol. de Berlin*, juin 1893).
6. *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 1893, p. 125.

ajouté plusieurs à celles qu'on avait signalées avant lui[1]. Tels sont Kymisala, Lartos (d'où le λίθος λάρτιος) et Loryma. L'auteur a publié (p. 312) une inscription métrique de cette dernière ville.

Chypre. — Dans le *Jahresbericht* de Bursian (Iwan von Müller), M. Oberhummer a donné un résumé critique très complet de tout ce qui a été écrit sur Chypre depuis une quinzaine d'années (t. LXXVII, p. 29-96). L'auteur ne rend pas tout à fait justice à M. Ohnefalsch-Richter et traite peut-être avec trop d'égards certain chercheur de trésors; ce sont là des questions d'appréciation personnelle et il n'en reste pas moins que son travail de bibliographie savante est un modèle de patiente érudition. Mais comment feront nos successeurs pour se débrouiller dans un tel chaos de livres, de brochures, d'articles de revues et de journaux? Je crois qu'ils prendront le parti d'en lire très peu — et qu'ils feront bien.

— *Chypre, la Bible et Homère*, tel est le titre d'un grand ouvrage en deux volumes in-4°, que M. O.-Richter a dédié au prince de Saxe-Meiningen[2]. Il en a paru une édition allemande (180 mark) et une anglaise (216 mark)[3]. Pour apprécier équitablement ce travail considérable, il faut se reporter aux *Chroniques* de 1886 à 1890, se rappeler que M. O.-Richter, qui a rendu d'éminents services sur le terrain, doit être jugé surtout comme un pionnier; que jadis, au milieu de gens ne songeant qu'au gain, il a eu le grand mérite de songer aussi à la science; que si les Allemands dont c'est le métier d'écrire écrivent pour la plupart fort mal, il n'est pas étonnant qu'un explorateur, un directeur de fouilles, qui a passé douze ans à surveiller des tranchées, ne sache ni composer un livre ni le rédiger. Cela dit, je reconnais avec plaisir que les milliers de gravures, accumulées un peu au hasard dans ces deux volumes, forment un véritable trésor d'art oriental et rendront de grands services à quiconque n'a pas une grande bibliothèque sous la main. Dans le texte dont M. Richter les a accompagnées, il y a nombre d'observations intéressantes. L'auteur a consacré une longue et sérieuse étude au passage de la dendrolâtrie à l'anthropomorphisme; il insiste justement sur l'importance de Chypre comme centre de civilisation et centre religieux; il suggère des rapprochements séduisants entre les antiquités chypriotes et celles de la Bible (par exemple le pilier *aschera*, nom de la divinité passée du stage aniconique à l'anthropomorphique; les anneaux dans les narines des femmes de Dali identifiés au *nezem* de Rebecca dans l'*Exode*; l'accusation d'Isaïe contre les Juifs idolâtres (viii, 17) « ils approchent le rameau de leur narine » expliquée par les scènes de *florum odoratio* sur des vases, etc.). L'auteur a aussi noté de bien curieuses ressemblances entre les usages des Chypriotes modernes et certains rites antiques (survivance des *Adonia*, par exemple); ces analogies, qui s'étendent aux détails du costume, prouvent que la civilisation gréco-phénicienne de l'île n'a pas péri.

1. *Athen. Mitth.*, 1892, p. 307.
2. Comptes rendus sérieux dans l'*Academy* (1893, I, p. 353), *The Nation* (7 et 14 sept. 1893); j'en ai parlé dans la *Revue critique*, 1893, II, p. 187.
3. Ces prix insensés ne sont pas justifiés par la richesse, d'ailleurs incontestable, de l'illustration.

Quelque volumineux qu'il soit, cet ouvrage ne contient pas la relation des fouilles de M. Richter à Tamassos; elles feront l'objet d'une publication ultérieure, pour laquelle l'empereur d'Allemagne a donné une subvention de 25,000 mark. Est-ce pour recueillir d'autres adhésions de ce genre que M. Richter est allé en Amérique? Je ne sais, mais les journaux l'ont montré successivement à New-York, à Philadelphie, à Boston, à Chicago, faisant des conférences très suivies, exaltant ses découvertes, manœuvrant, avec une habileté et une aisance de professionnel, toutes les ficelles de la réclame américaine [1]. Comme on pouvait s'y attendre, ses confidences aux journalistes de New-York ont ranimé de vieilles querelles avec M. di Cesnola. Il est certain que M. Richter aurait mieux agi, dans l'intérêt de « sa gloire », en laissant tranquille l'inventeur du trésor de Curium, en évitant tout ce regain inutile de scandale, ce qu'un archéologue anglais appelait : *flogging a dead horse*. Ayant dit à un journaliste [2] qu'il avait des réserves à faire sur l'authenticité de la collection Cesnola au Musée, un des curateurs de cet établissement, M. Isaac A. Hall, demanda publiquement des explications. Un autre reporter alla trouver M. di Cesnola, qui lui répondit avec impatience : « *M. Max O.-R. is not an archaeologist, he is a perambulating photograph.* » Puis il offrit de payer à M. Richter 5,000 francs pour chaque objet du Musée qui serait reconnu apocryphe ou *truqué* (évidente gasconnade). Le feu ainsi mis aux poudres, la bataille commença, avec des ordres du jour ainsi conçus : *The Golgos collection pronounced to be the greatest farce of archaeology* (*N. Y. Herald*, 15 mai). *The archaeological antiquities* (sic!) *never existed* (*ibid.*, 16 mai), *Richter's charges of humbug* (*N. Y. Comm. Advertiser*, 16 mai), etc.[3]. Tout cela pour aboutir à une proposition développée dans une conférence publique par M. Richter et consistant à mettre une « personne compétente » à la tête du Musée métropolitain. Décidément, le silence est d'or.

— M. Skias a présenté des observations intéressantes sur la grande inscription en bronze d'Idalion et sur un fragment (Hoffmann, p. 82, n° 160) où il propose de reconnaître une mention du Zeus crétois ϝελχάνος [4].

— Je répare une omission (due à l'absurde multiplication des recueils) en signalant le rapport de M. le vicomte Castillon de Saint-Victor sur ses fouilles de Curium [5]. Ce rapport est accompagné de gravures représentant les coupes des tombes explorées et d'une description assez minutieuse (mais non illustrée) des découvertes. M. Castillon a cherché à son tour, mais naturellement sans succès, le fameux souterrain dû à l'imagination de M. di Cesnola.

1. Articles illustrés, avec le portrait de M. Richter et des gravures d'après ses découvertes : *Sunday Advertiser* (23 avril), *The World* (23 avril), *N. Y. Tribune* (24 avril), *Chicago Evening Post* (12 juillet), *Tägliche Illinois Zeitung* (13 juillet), etc. Ces journaux sont à la Bibliothèque du Musée de Saint-Germain.

2. *New-York Times*, 17 avril 1893.

3. *New-York Times*, 5, 9, 16 mai 1893; *New-York Sun*, 7 mai, 2 juillet 1893; *New-York Herald*, 15, 16 mai 1893; *The Collector*, 9 mai 1893; *Evening Sun*, 9 mai 1893, etc.

4. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 61.

5. *Nouvelles archives des Missions*, 1891, t. I, p. 281-318; cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 286.

— En 1880, M. Ramsay acheta à Smyrne un vase qu'on lui dit provenir de Phocée; je lui fis alors remarquer l'analogie de la peinture avec celle d'une amphore de Chypre reproduite dans le *Catalogue Barre* (n° 79). M. Ramsay publia son acquisition comme un spécimen de la céramique primitive de l'Éolide, en rapprochant la tête qui la décore de celles des Sphinx d'Eyuk. MM. Rayet et Radet sont partis de là pour admettre une influence « anatolienne » sur la céramique de l'Éolide; mais M. Collignon a mis fin à ces beaux rêves en prouvant que le vase de Phocée est de basse époque, qu'il est chypriote ou imité d'un type chypriote et que la fameuse tête est celle de la déesse Hathor, que l'on retrouve sur un vase de Chypre au Louvre. « Entre le vase publié par M. Ramsay et les Sphinx d'Eyuk, il n'y a d'autre lien que l'imitation, faite à plusieurs siècles de distance, d'un même prototype égyptien[1]. »

Carpathos. — M. Hiller von Gaertringen a découvert, au nord-ouest de Bryconte, une inscription contenant une liste de prêtres des Cabires; il ne l'a pas encore publiée[2].

Asie Mineure. — Bien que l'histoire religieuse n'entre pas dans le cadre de cette *Chronique*, je veux signaler le très intéressant volume de M. Ramsay sur *l'Église et l'Empire romain avant 170*[3]. La profonde connaissance que possède l'auteur des choses asiatiques lui a été d'un grand secours pour établir la vérité ou la vraisemblance dans des questions où les données topographiques sont d'un grand poids. C'est ainsi qu'il a pu prouver, contre Lightfoot, que l'*Épître aux Galates* n'a pas été adressée aux Galates de la Galatie du nord, mais aux églises de la partie méridionale de la Galatie *considérée comme province*, c'est-à-dire Antioche, Iconium, Lystra. En général, M. Ramsay est conservateur, réagissant contre l'hypercritique des écoles allemandes. Cela est d'autant plus remarquable que l'auteur paraît toujours juger dans la pleine indépendance de sa raison. En admettant que saint Pierre est venu à Rome et qu'il est mort dans cette ville (longtemps après 64, il est vrai), M. Ramsay n'a rien dit que la critique historique doive désavouer. Le défaut du livre est d'être d'une lecture souvent difficile; l'art de la composition et de l'exposition s'apprend mieux rue d'Ulm qu'à Oxford.

— Savez-vous où M. O. Liermann est allé enfouir des *Études épigraphiques sur l'histoire de la civilisation en Asie Mineure à l'époque impériale*? Dans les *Berichte des freien deutschen Hochstiftes zu Frankfurt am Main* (1892, p. 364-391)! Qui connaît cela? Il est vrai que l'abbé Thenon a publié autrefois des inscriptions crétoises dans le *Recueil des travaux de la Société d'agriculture d'Agen*; mais c'était en 1858. La lecture de l'*Anzeiger* est bien faite pour décourager de la science, quand on voit l'éparpillement où elle se complaît encore. Et tout cela, pour la satisfaction de vanités locales, de petits amours-propres de clocher! Je

1. *Revue des Études grecques*, 1893, p. 33-39.
2. *Arch.-epigr. Mitth.*, 1893, p. 106.
3. Ramsay, *The Church and the Roman Empire before 170*. Londres, 1893. Cf. *Class. Rev.*, 1893, p. 326; *Athen.*, 1893, II, p. 123; *Acad.*, 1893, I, p. 362; Mommsen et Sanday, dans l'*Expositor* de juillet 1893.

signale quand-même, et je recommande aux épigraphistes, le travail de M. Liermann[1]; ce n'est pas qu'il y ait là des documents nouveaux, mais on y trouvera une multitude de renseignements bien classés, qui sont le résultat d'un *travail de fiches* considérable et complètent les *Analecta epigraphica* du même auteur[2].

— Dans une relation de ses voyages, publiée par l'Académie de Saxe[3], M. Buresch identifie Kermiales au Χαλκιδέων λιμήν, Demirdshili à Αἶραι et s'occupe de Mostène, Koula, Teira, etc. Je n'ai pas lu ce travail.

— Hamdi-Bey a communiqué à M. Th. Reinach un lot d'inscriptions d'Asie Mineure; nous indiquons en note les localités d'où elles proviennent[4]. M. Ramsay a publié, sous le titre de *Micrasiana*, quelques notes sur la Paphlagonie et la Pisidie[5].

Cyzique. — On doit à M. Joubin[6] une édition plus correcte et une traduction d'un long texte de Cyzique déjà publié dans les *Mittheilungen* (1891, p. 141). Il y est question de travaux entrepris par Tryphaena et de mesures édictées contre ceux qui essayeraient de les entraver. La rédaction tourne au galimatias; c'est byzantin avant l'heure.

Parium. — M. Loring a acheté en Arcadie et donné au Musée Britannique un exemplaire du rare bronze de Parium au revers duquel est figuré un des Éros de Praxitèle[7].

— Des fouilles pratiquées dans la nécropole de Lampsaque par Khalil-Bey et M. Joubin ont fait découvrir trois sarcophages, contenant, dit-on, quelques bijoux. La campagne, dans son ensemble, n'a pas été fructueuse[8].

Bithynie. — Il a été question (*Revue archéol.*, 1893, I, p. 92) d'un monument funéraire de Bithynie dont on croyait le type isolé. Deux autres monuments semblables ont été signalés depuis dans la même région[9].

— M. Th. Reinach a commenté une inscription grecque d'Arnaut-Keui (vis-à-vis de Constantinople), qui est l'épitaphe de Sanbatis, fils de Gérontios l'*ancien*, scribe et président des Anciens[10]. Ce Sanbatis est évidemment un juif; du reste,

1. Il faut acquérir toute la livraison; le libraire de Francfort m'a déclaré qu'on n'en faisait pas d'extraits.

2. Histoire et constitution d'Aphrodisias, p. 365; droit d'asile, p. 367; archontes, p. 369; legs faits au sénat, p. 370; πρῶται τιμαί, p. 372; υἱὸς πόλεως *et similia*, p. 375; στεφανηφόρος, p. 376; ἀγορανόμος, p. 377; γερουσία et νεοί, p. 378; C. Julius Longianus, p. 382; bains, p. 384; repas et jeux publics, p. 386; gymnasiarquie, p. 387.

3. *Verhandl. der k. sächs. Gesellsch. der Wiss. zu Leipzig*, 1892 (*Revue des Revues*, 1893, p. 16).

4. *Revue des Études grecques*, 1892, p. 409-414 (Brousse et Cyzique, p. 409; Sousourlou sur le Macestos, Alabanda, p. 410, 411; Lagina, p. 412; Lesbos, p. 412, 413, avec dédicace Ἀρτέμιδι Αἰθιοπίᾳ, cf. *Anth. Pal.*, VI, 269).

5. *Revue des Etudes grecques*, 1893, p. 251.

6. *Revue des Etudes grecques*, 1893, p. 8-20, avec un appendice de M. Th. Reinach, donnant le tableau généalogique de la famille d'Antonia Tryphaena (p. 21).

7. *Numism. Chronicle*, 1893. Sur les autres acquisitions du Musée Britannique en 1893, voir la même revue (art. de M. Wroth) et *Class. Rev.*, 1893, p. 331.

8. *Athen.*, 1893, I, p. 805.

9. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 27.

10. *Revue des Etudes juives*, 1893, p. 167-171.

le chandelier à sept branches figure sur la pierre. L'expression singulière ἐπιστάτης τῶν παλαιῶν se rencontre ici pour la première fois.

Troie[1]. — En rendant compte, à la Société d'anthropologie de Berlin, des fouilles faites par Schliemann de mars à juillet 1890[2], M. Brückner avait déjà proposé de reconnaître la Troie homérique non pas dans la seconde ville brûlée, mais dans une couche supérieure où les fragments du style de Mycènes sont très nombreux. Les fouilles (1er mai au 11 juillet) de 1893, dirigées par M. Doerpfeld, ont confirmé cette manière de voir. Au mois de juillet, M. Doerpfeld déclarait ce qui suit[3] : « Celui qui ne veut pas distinguer les neuf couches différentes encore visibles sur l'Acropole, avec plusieurs subdivisions en sus, fera mieux de se tenir maintenant à la classification suivante : 1° Établissement primitif, directement sur le roc. 2° Plusieurs mètres au-dessus, une importante place forte avec maisons, murs, tours et portes ; elle a été plusieurs fois détruite par le feu. 3° Au-dessus des ruines de la citadelle, plusieurs villages superposés, composés de maisons très simples, plusieurs fois brûlées et reconstruites. 4° Plus haut une forteresse avec plusieurs grandes constructions et un mur d'enceinte très fort, contemporaine des demeures royales de Mycènes, Tirynthe et Athènes. 5° Les trois couches supérieures, avec constructions et murs grecs, hellénistiques et romains. Ainsi la Troie d'Homère serait la quatrième ville à partir du bas, la quatrième à partir du haut ; l'hypothèse que la Troie d'Homère serait la deuxième doit être abandonnée. M. G. Perrot et d'autres savants, qui ont toujours considéré comme antérieure à l'époque de Tirynthe et de Mycènes la céramique de la deuxième et de la troisième couche, ont donc eu raison de penser ainsi. La forteresse de la deuxième couche est bien Troie, mais c'est une Troie préhomérique, à laquelle se rapporte peut-être la tradition d'une destruction antérieure de la ville par Heraklès. »

La quatrième couche (mycénienne) offre les restes de sept grands édifices, dont l'un, avec une salle de 9 mètres sur 11 mètres, précédée d'un portique, ressemble au vieux temple de Néandria. Le mur d'enceinte est composé de grandes pierres sur une épaisseur de 5 mètres ; à l'extrémité nord-est se dresse une tour énorme large de 18 mètres, d'un travail aussi soigné que les fortifications de la Grèce classique. La nouvelle « Pergame homérique » est à peu près aussi grande que la citadelle de Tirynthe ; elle est deux fois plus étendue que celle de la seconde ville. Des sondages, pratiqués à 1 kilomètre vers le sud de l'Acropole, en dehors du mur romain, ont donné beaucoup de tessons lydiens et mycéniens ; M. Doerpfeld se demande si ce ne serait pas enfin une trace de la nécropole et de l'introuvable *Unterstadt*[4].

Sur l'Acropole même, on a trouvé nombre de terres cuites mycéniennes et

1. Voir aussi Babin, *Rapport sur les fouilles de M. Schliemann à Hissarlik* (extrait des *Mémoires présentés par divers savants*), Paris, 1893.
2. *Verh. berl. Ges.*, 1893, p. 136. Dans la même séance, M. Virchow a annoncé, d'après M. Calvert, que les paysans des villages voisins ont déjà enlevé, pour les réduire en chaux, la plupart des marbres du petit amphithéâtre découvert par Schliemann ; les « ruines de Troie » n'ont pas un long avenir devant elles.
3. *Phil. Woch.*, 1893, p. 934.
4. *Athen.*, *Mitth.*, 1893, p. 199.

d'énormes *pithoi* remplis de grains brûlés ou à demi carbonisés. Quelques-uns étaient dans une chambre contiguë à une cuisine(?) où l'on recueillit un *pithos* long et étroit, une petite meule à main et des fusaïoles[1].

Pergame. — Suivant M. Conze[2], la statue d'Athéna découverte en 1880 à Pergame se rattacherait, comme l'a déjà pensé M. Puchstein, à l'école de Phidias et se rapprocherait par le type de la Lemnienne; mais il est plutôt disposé à y voir une copie du IIe siècle qu'un original du Ve.

Myrina. — M. Fontrier possède à Smyrne deux Eros de Myrina dont l'un, suivant M. Joubin, ressemblerait étonnamment à un bronze de Donatello. Faut-il admettre un original commun que Donatello aurait imité en Italie? J'en sais à qui cela ferait de la peine[3].

Phocée. — L'inscription trouvée près de Phocée (*Revue archéol.*, 1892, I, p. 420) a été commentée par Th. Reinach[4]. Le personnage est dit βασιλεὺς Ἰώνων, ce qui, suivant l'éditeur, peut signifier un dignitaire du κοινόν, ou un descendant des anciens rois ioniens de Phocée.

Smyrne. — Dans un vieux livre de Schlözer (1779), M. Jung a trouvé la mention de diverses antiquités que Guys (1721-1799) avait rapportées d'Orient à Marseille; dans le nombre il y a une dédicace où on lit : τὸν ἀγωνοθέτην τῶν μεγάλων θεῶν Νεμέσεων ἐπιτελέσαντα τὸν ἀγῶνα ἁγίως τῆς πατρίδος καὶ τῶν θεῶν. Je m'étonne que l'éditeur n'ait pas compris qu'ἁγίως est une faute de copie : il faut évidemment lire ἀξίως[5].

— Les journaux de Smyrne sont partis en guerre contre M. Deschamps, à propos d'un article spirituel, mais pas toujours aimable, qu'il a publié sur cette ville et ses habitants[6]. Ces journaux ont prêté à l'auteur des sentiments de malveillance systématique qui sont bien loin de son caractère; il en est résulté trop de bruit pour peu de chose, ce qui n'est pas tout à fait rare de notre temps.

Éphèse. — Dans une inscription d'Éphèse (*Brit. Mus. Inscr.*, t. III, n° 462; Waddington, *Fastes asiat.*, p. 224), M. Hicks a cru trouver l'assertion étrange que le culte de la déesse éphésienne tombait dans le mépris (ἐν τῇ ἑαυτῆς πατρίδι ἀτιμᾶται). M. Ramsay a protesté contre cette interprétation : il propose de lire ⟨δι⟩ατιμᾶται, ce qui, paléographiquement, se justifie bien. L'inscription n'atteste pas la négligence du culte d'Artémis, mais une recrudescence du sentiment religieux[7].

Magnésie. — Pourquoi M. Hiller von Gaertringen a-t-il publié presque sans commentaire la difficile inscription des mystes de Magnésie? Il s'agit de fonds laissés à la corporation et des honneurs qui doivent être rendus à ses bienfaiteurs.

1. *Athen.*, 1893, II, p. 363.
2. *Sitzungsb.* de Berlin, 1893, p. 207.
3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 182.
4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 34.
5. *Arch.-epigr. Mitth.*, 1893, p. 14.
6. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1893. Cf. le *Courrier de Smyrne* des 27 et 31 mai; l'*Impartial de Smyrne* du 27 mai; le *Journal de Smyrne* du 26 mai, etc.
7. *Class. Rev.*, 1893, p. 78.

Les notes de l'éditeur n'indiquent même pas le contenu du texte et me remettent en mémoire le jugement de Boeckh : *Uebergeht nicht Viel, nur das Schwierige*[1].

THYATIRE. — Dans une thèse latine *De rebus Thyatirenorum*, M. Clerc a exposé ce qu'on sait touchant les ruines de la ville, ses institutions politiques et agonistiques, ses cultes locaux[2]. Muni de ce petit livre, qui se termine par un index de 111 inscriptions, un voyageur pourra désormais travailler à coup sûr dans l'amas des documents épigraphiques dispersés sur cet emplacement. On ne perdrait pas son temps, je crois, à y tenter quelques fouilles.

OLYMPOS. — Revenant sur les inscriptions d'Olympos qui ont été publiées dans le *Bulletin* (t. XVI, p. 214), M. W. Schulze a insisté sur les noms féminins en -οῦς, gén. -οῦτος et en a donné une liste assez longue. Les premiers exemples qu'on en connaisse ont été relevés en 1788 sur des papyrus égyptiens, où l'on en a trouvé depuis beaucoup d'autres. Ce sont des formes populaires des noms en -ώ, nés, en pays ioniens, par métaplasme des accusatifs en -οῦν[3].

IASOS. — Une longue série d'inscriptions d'Iasos, transportées à Constantinople en 1887, a été publiée par M. Th. Reinach[4]. Ce sont des éloges, des proxénies, des textes relatifs aux gymnases, aux libéralités des particuliers, des décrets de collèges, des dédicaces, des catalogues d'éphèbes, etc. Je signale en note quelques particularités dignes d'attention[5].

PHRYGIE. — Obéissant aux ordres de saint Abercius, le Diable, il y a dix-sept cents ans et plus, transporta du cirque de Rome à Hiérapolis un bloc de marbre où le saint fit graver son épitaphe[6]. M. Ramsay retrouva l'épitaphe et en rapporta quelques fragments à Aberdeen; le reste demeura chez le Grand Turc. Arrive le jubilé de Léon XIII. Le Grand Turc expédie à Rome, comme cadeau diplomatique, ce qu'il possède de l'autel enlevé de Rome par le Diable; pour que le présent soit complet, le savant protestant se dessaisit des fragments qui lui appartiennent et les envoie généreusement à Léon XIII. Je ne suis pas sûr qu'un israélite n'ait pas été mêlé à l'affaire. Bref, tout le monde s'est mis d'accord pour enrichir le Musée chrétien dirigé par M. de Rossi d'un document épigraphique de plus grand prix — précieux surtout pour Rome puisqu'il at-

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 31.
2. M. Pick a publié deux médaillons inédits de Thyatire, *Wiener numism. Zeitschrift*, t. XXIII, p. 80 et pl. IV.
3. *Phil. Woch.*, 1893, p. 226.
4. *Revue des Études grecques*, 1893, p. 153, sq.
5. P. 165, σεβαστή désignant le premier jour de l'année. — P. 167, 175, μὴν Ἀληθιών, μὴν Φυλλιών (nouveaux). — P. 186, signature d'Ἡράκλειτος Θόαντος Ἰασεύς. — P. 189, nom propre Ἴσβαλτος (pisidien ou carien plutôt que sémitique). — A la page 197, l'auteur a définitivement prouvé, contre M. Hirschfeld, que les graffites νίκη sont agonistiques et non funéraires.
6. Il est question, dans un texte du XVI[e] siècle, de trois lions de pierre transportés miraculeusement — mais cette fois par des anges — de Rome dans l'abbaye de Saint-Pierre à Vienne (*Congrès archéol. de France*, 1879, p. 193). Rappelons aussi l'histoire d'un marbre, où était imprimée la plante des pieds de saint Pierre, transporté de Rome à Constantinople (*Livre du Pèlerin de Novgorod*, I, p. 161).

teste, dès l'époque de Marc Aurèle, l'attraction qu'exerçait son Église naissante sur les communautés chrétiennes de l'Orient[1].

— M. Weber a publié quelques épitaphes d'Apamée et de Colosses; une dédicace de Sannos rappelle la construction d'un βουλευτήριον par deux citoyens, sur un terrain acheté par eux[2].

Apamée. — On sait que M. Babelon a contesté l'existence d'une tradition phrygienne du déluge, en attribuant à l'influence de la colonie juive d'Apamée la médaille de cette ville au type de l'arche de Noé[3]. M. Th. Reinach proteste contre cette opinion, adoptée encore tout récemment par M. Weber, et il le fait, je crois, par de bonnes raisons. C'est pourquoi je signale sa note, qui pourrait rester inaperçue dans la *farrago* d'une bibliographie trimestrielle[4].

Sondurlu. — M. Ramsay avait découvert en 1883 et photographié en 1891 près de Sondurlu un bas-relief rupestre qui représente un char suivi et précédé d'un cavalier. Il a abandonné ses clichés à M. Chamonard, qui, ayant revu le monument avec M. Legrand, en a publié, outre de mauvaises phototypies, un dessin dû à M. G. Weber. L'éditeur a raison de croire que cette œuvre n'est ni hittite ni phrygienne; il y reconnaît des affinités incontestables avec les sculptures de la Lycie[5].

Lycie. — L'expédition autrichienne de 1891 a retrouvé, à Cyaneae, une inscription déjà étudiée par Borghesi (VIII, 276), avec un texte inédit de même nature que publie M. Kalinka. Ces documents, uniques dans leur genre, contiennent l'indication rapide et comme l'intitulé d'actes publics intéressant la famille cyanéenne de Jason-Mausole. Étaient-ils gravés sur les pilastres d'un monument funéraire ou d'un monument public? On ne peut émettre à ce sujet que des hypothèses[6].

— La curieuse inscription bilingue d'Arykanda (*Revue archéol.*, 1893, I, p. 96) a été commentée par M. Mommsen; un autre essai de restitution, qui paraît dû à M. Bormann, figure à la suite du sien et doit être considéré comme préférable[7]. Il y a d'abord la fin d'un rescrit impérial en latin, qui n'est qu'un chaleureux et laborieux remerciement; puis la pétition des Lyciens et des Pamphyliens en grec, avec la singulière demande de proscription contre les chrétiens, au nom de la majeste divine et impériale outragée. Cette explosion de fanatisme païen, hypocritement coloré de loyalisme, a rappelé à M. Mommsen les *deliramenta Stoeckeriana* de notre temps; d'où il a tiré cette conclusion mélancolique « que la bêtise et la méchanceté sont seules éternelles »[8]. M. Harnarck a fait remarquer l'analogie du rescrit latin avec la traduction grecque

1. J'ai publié à ce sujet une longue *Variété* dans la *République Française* (2 avril 1893).
2. *Athen. Mitth.*, 1893, p. 206.
3. *Mélanges numismatiques*, p. 165.
4. *Revue des Etudes grecques*, 1893, p. 148.
5. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1893, p. 39, pl. VI.
6. *Eranos Vindobonensis*, p. 83-92.
7. *Arch.-epigr. Mitth.*, 1893, p. 93, 108.
8. Mommsen, *Die Nation*, 11 mars 1893, p. 364.

d'un rescrit aux Tyriens donnée par Eusèbe. On savait que Maximin, après la mort de Galère, était devenu hostile au christianisme en Asie; la pétition des Lyciens et Pamphyliens n'a pas d'autre objet que de confirmer l'empereur dans ses projets de persécution, c'est-à-dire qu'elle avait été suscitée par ses fonctionnaires (recette connue.) Les auteurs chrétiens ont déjà parlé de cette « campagne de pétitions » (*subornatis legationibus civitatum*); nous en possédons maintenant un témoignage direct qui ne laisse aucun doute sur son caractère. Hamdi-Bey devrait faire transporter ce précieux morceau à Constantinople; il serait deux fois éloquent dans la capitale de la tolérante Turquie.

— Dans la nécropole de Tlos, M. Hula a trouvé un monument dont la façade portait une inscription relatant la construction du tombeau par Ptolémée fils de Lucius. Ce Ptolémée était juif et son témoignage est le premier à nous apprendre l'existence d'une communauté juive en Lycie vers le IIe siècle après J.-C. Il est singulier que le tombeau soit dit destiné « à tous les Juifs », ὥστε αὐτὸ εἶναι πάντων τῶν Ἰουδαίων, et cela en mémoire de la dignité d'archonte conférée à son fils par les juifs de Tlos[1].

— Dans les prétendues *Néréides* du grand tombeau de Xanthos, M. J. Six reconnaît des brises, *Aurae* (Pline, XXXVI, 29), qui dateraient de 370 environ[2]. Sur un astragalos d'Égine (Stackelberg, *Graeber*, pl. XXIII), on voit un chœur de dix jeunes filles planant dans l'air, que M. Six considère également comme des *Aurae*. Je m'étonne que l'auteur ait oublié de dire que Braun, bien avant lui, a essayé d'appliquer le texte de Pline à des figures *velificantes sua veste*[3].

Cilicie. — M. Halévy a réédité l'inscription araméenne du rocher de Saraïdin, qu'il propose de traduire autrement que M. Müller[4]. Au lieu de marquer l'endroit où est tombé le *dedicans*, elle indiquerait celui-ci où il a coutume de se reposer quand il est à la chasse. Le texte peut appartenir à la fin du Ve siècle. Paléographiquement, il nous montre un état de l'alphabet araméen encore voisin du phénicien; or, c'est de cet alphabet *réduit* que dérivent les écritures bactrienne et indienne des monuments d'Açoka. « Il devient évident, conclut M. Halévy, que l'écriture araméenne ne s'est pas répandue dans l'Asie orientale avant, mais après l'avènement d'Alexandre le Grand. L'origine araméenne et ptolémaïque que j'ai revendiquée depuis longtemps pour les écritures indiennes reçoit ainsi une confirmation. »

Cappadoce. — M. Cagnat a déjà signalé[5] les bornes milliaires de la route de Césarée à Mélitène, qui ont été relevées et publiées, par M. Hogarth et Munro, dans un recueil où l'on ne devait pas s'attendre à les rencontrer[6].

1. *Eranos Vindobonensis*, p. 99-102. M. Hula me met sur le dos (p. 102) une erreur de Boeckh et de Stephani, qui a été rectifiée avant lui par Latyschew, *Inscr. Pont. Eux.*, t. II, p. 24 (ouvrage publié postérieurement à mon *Traité d'épigraphie*).
2. *Journ. Hell. Stud.*, 1892-1893, p. 131.
3. *Bullett. dell' Instit.*, 1849, p. 70. M. Froehner a appliqué la même désignation à des terres cuites.
4. *Revue sémitique*, 1893, p. 183-186.
5. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 399.
6. *Supplem. papers of the Roy. Geogr. Soc.*, 1893. A quoi sert le *Journal of Hel-*

GALATIE. — J'entends dire que M. et Mme Chantre ont fouillé plusieurs tumulus de la Galatie, qu'ils y ont recueilli des poteries pré-helléniques et un très curieux objet en or de style dit hétéen.

SINDJIRLI. — La première livraison de la grande publication allemande sur Sindjirli a paru en février 1893. M. von Luschan a résumé, devant la *Société archéologique* de Berlin (mars 1893), ce qui a été découvert sur cet emplacement et ce qui reste à y chercher[1] ; M. de Vogüé a fait ressortir, à l'Académie des inscriptions (17 février 1893), la haute importance des résultats obtenus. Les deux inscriptions en langue sémitique, que M. Halévy appelle « hétéennes », ont été rééditées et traduites par lui[2]; le savant orientaliste continue à nier, contre MM. Sachau, Noeldeke et D. H. Müller, qu'elles soient rédigées en araméen[3], bien qu'il y ait des termes araméens dans le vocabulaire. Il pense aussi que l'inscription de Panamou Ier[4] fournit des arguments à l'appui de la thèse qu'il a autrefois plaidée contre M. J. Derenbourg, celle de la croyance à l'immortalité de l'âme chez les Sémites[5]. La mention des Cabires, qu'il trouve dans le texte (l. 11), serait très importante s'il y avait là autre chose qu'une conjecture. M. Halévy a encore publié une inscription du roi Barrekoûb, fils de Panamou, qu'il considère lui-même comme araméenne[6].

SIDON. — M. Petersen a parlé des sarcophages de Sidon dans une séance de l'Institut archéologique de Rome[7]. Il n'admet pas que les sarcophages anthropoïdes soient les plus récents; bien au contraire, nous voyons qu'à Sidon deux de ces sarcophages ont été recouverts pour céder la place à des sarcophages du IVe siècle. Le sarcophage de la pl. XVIII (*Nécropole de Sidon*) peut être à peu près contemporain du fronton oriental d'Olympie (462), celui de la pl. XII de la frise de Parthénon (440), celui de la pl. VI de Praxitèle (350), celui de la pl. XXV d'Alexandre le Grand (330).

— « J'ai récemment lu dans des revues anglaises et américaines qu'un sarcophage, supposé contenir le corps d'Alexandre le Grand, a été découvert à Sidon. » A la suite de cette phrase singulière, M. Chinnock s'est donné la peine fort inutile de réunir les passages d'auteurs classiques prouvant que le conquérant macédonien a bien été enterré à Alexandrie. Pourquoi la *Classical Review* a-t-elle publié cela[8]? Sans compter que la collection n'est pas complète : il manque par exemple *Pharsale*, IX, 154.

Ionic Studies si l'on n'y publie même pas les inscriptions découvertes en Asie Mineure par des Anglais? Cela vaudrait mieux que les fascicules in-folio de 1892.

1. L'empereur d'Allemagne a donné 25,000 mark pour la continuation des fouilles (*Phil. Woch.*, 1893, p. 547).
2. *Revue sémitique*, 1893, p. 138-167, 218-258.
3. *Cf. Revue des Etudes juives*, 1893, p. 159, 317.
4. *Pinamou* (homme à la bouche charmante), suivant M. H. Derenbourg, *Revue des Etudes juives*, 1893, p. 138.
5. Il s'agit de libations à l'âme de Panamou (l. 17). M. Sayce a fait valoir le même argument, *Acad.*, 1893, II, p. 322. Voir encore, sur la même inscription, Cheyne, *Acad.*, 1893, I, p. 351.
6. *Revue sémitique*, 1893, p. 242.
7. *Röm. Mitth.*, 1893, p. 98. Cf. plus haut (*Constantinople*), et Heuzey, *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 1893, p. 38.
8. *Class. Rev.*, 1893, p. 245.

— Au Congrès des philologues de Vienne, M. Studniczka s'est occupé, à son tour, des sarcophages de Sidon. Le sarcophage dit du Satrape est un travail d'art grec oriental, voisin des frontons d'Olympie et du monument des Néréides. Le sarcophage dit lycien rappelle davantage le Parthénon. Celui des Pleureuses est apparenté aux reliefs funéraires attiques de la première moitié du IVe siècle; il a peut-être servi au roi Straton Ier, mort en 361. Le type des chevaux ressemblant à celui du cheval sur la base de Bryaxis (*Bull.*, 1892, pl. III), M. Studniczka pense qu'on pourrait attribuer tout le sarcophage à ce sculpteur. Quant au prétendu tombeau d'Alexandre, ce serait, suivant une hypothèse très souvent mise en avant (entre autres par M. C. Robert), celui d'Abdalonyme. La bataille représentée serait celle d'Issus; sur un des petits côtés figure peut-être un épisode de la bataille d'Ipsus, qui donna la Phénicie à Séleucus. Ainsi ces belles sculptures ne seraient pas antérieures à l'an 300, ce que confirmerait le type prêté à Alexandre, qui est déjà celui des monnaies. On pourrait songer à les attribuer à Euthycrate, fils et élève de Lysippe[1].

CÉSARÉE. — On a découvert une belle tête de style romain, des verreries, des lampes; ce qu'il y a de plus curieux est un sphinx en haut-relief, estampé (?) sur un morceau de plomb[2].

GAZA. — M. Clermont-Ganneau a communiqué à l'Académie une trentaine d'inscriptions chrétiennes de Gaza; quelques-unes lui ont permis de fixer le début de l'ère de cette ville au 28 octobre 61. Ailleurs on trouve employée l'ère d'Ascalon, qui paraît partir du 28 octobre 105[3]. Une église construite par les Croisés renferme une colonne provenant d'une synagogue: on y voit sculpté le chandelier à sept branches, avec une inscription en grec et en hébreu, dédicace à Ananias fils de Jacob.

— M. Germer-Durand a publié une série d'inscriptions grecques de Gaza, Sidon, Kyriath-es-Saydeh, Bethléem, etc.[4]. Quelques-unes d'entre elles étaient déjà connues, mais il ne faut pas oublier que le but de l'éditeur est de donner un petit *Corpus* chrétien de la Palestine.

SYRIE ET PALESTINE. — La bibliographie palestinienne pour 1891, comprenant près de quatre cents livres et articles, a été résumée par M. Benzinger[5]. L'inconvénient de comptes rendus de ce genre — l'auteur n'ayant pu lire qu'une petite partie des écrits qu'il signale — est la juxtaposition, sur le même plan, d'essais de journalistes et de mémoires de savants. Mieux vaudrait diviser le travail entre plusieurs rapporteurs qui, compétents chacun sur quelques questions, feraient la part du bon grain et de l'ivraie. Il est contraire à l'ordre public que des inepties puissent s'imprimer impunément.

— J'ai été un des premiers abonnés de la *Revue biblique* et je commence à m'inquiéter de son avenir. Elle doit être avant tout une revue palestinienne

1. *Phil. Woch.*, 1893, p. 963.
2. *Quarterly statement*, 1893, p. 137.
3. *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 28 avril 1893.
4. *Revue biblique*, 1893, p. 203.
5. *Zeitschr. d. deutschen Paläst. Vereins*, t. XVI (1892), p. 106 sqq.

(archéologique, épigraphique, géographique), ne rien laisser découvrir sans en faire mention, résumer (et non pas seulement annoncer) les travaux d'autrui sur ce terrain. Au lieu de cela, elle donne de longs articles de littérature religieuse, tels que *L'Exégèse en Orient au IVe siècle, Saint Augustin et la Bible.* C'est comme si le *Bulletin de Correspondance Hellénique* publiait des essais sur la philosophie de l'histoire dans Polybe. Ce n'est pas qu'il n'y ait là des choses scientifiques, mais je me plains qu'il s'en trouve aussi d'autres, lesquelles paraîtraient avec plus d'avantage, ce me semble, dans des recueils de vulgarisation édifiante. Du reste, le bref de Léon XIII, adressé au R. P. Lagrange, prévoit que le caractère de la *Revue* sera tel que nous le souhaitons *(ad sacrae antiquitatis monumenta exploranda et lustranda)*; il suffirait de s'en tenir fermement à ce programme [1].

— Les *Recherches géographiques sur la Palestine*, publiées par M. le commandant Marmier [2], portent sur le tracé des frontières septentrionales du pays conquis par les Hébreux; l'auteur croit que le tracé proposé par lui est confirmé par le récit de la campagne d'Assur-nâsir-abal dans le pays de Patin. Ce travail paraît reposer sur une connaissance profonde des textes et du pays, mais, faute d'un croquis topographique, il est aussi difficile à suivre qu'à résumer.

— Un important mémoire sur la toponymie comparée de la Syrie ancienne et moderne a été publié par M. Kampffmeyer dans les t. XV et XVI de la *Zeitschrift* palestinienne allemande. M. Clermont-Ganneau, en le signalant dans la *Revue archéologique*, a réuni plusieurs indications nouvelles sur le même sujet [3].

— Dans l'*Asiatic Quarterly* de juillet 1893, M. Sayce s'élève contre l'opinion généralement acceptée qui place le mont Sinaï de la Bible dans la péninsule dite Sinaïtique. C'est là une erreur qui, selon lui, remonte seulement aux anachorètes chrétiens du IIe siècle. M. Sayce identifie la mer Rouge de l'Exode au golfe d'Akaba et propose de chercher le Sinaï « sur les limites de Médian et d'Edom, dans la chaîne des montagnes de Seir et aux environs de l'ancien sanctuaire de Kadesh-Barnea, dont l'emplacement a été retrouvé de nos jours à 'Ain-Qâdis [4]. »

— Depuis l'époque de Josué, le rivage septentrional de la mer Morte a reculé vers le nord, tandis que le cours du Jourdain s'allongeait d'autant; on peut constater une phase intermédiaire de recul par les distances qu'indique un pèlerin russe du XIIe siècle [5]. Dans une autre communication, M. Clermont-Ganneau a établi que le lieu où se serait produite, suivant le livre de Josué, une interruption subite du cours du fleuve, est le même où arriva en 1267 un phénomène semblable, rapporté par un chroniqueur arabe [6].

— M. Chevrillon a raconté, dans la *Revue des Deux-Mondes*, ses impressions

1. T. II, p. 445, je lis que les objections de M. Castelli contre une théorie de Renan « peuvent encore intéresser les lecteurs français qui n'ont point perdu le souvenir de l'infortuné incrédule et de ses œuvres ». Franchement, cela est-il scientifique?
2. *Revue des Etudes juives*, 1893, p. 1-35.
3. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 109.
4. *The Nation*, 1893, p. 138.
5. Clermont-Ganneau, *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 10 février 1893.
6. *Ibid.*, 24 mars 1893.

de voyage en Judée (15 mars 1893) ; la sobriété n'est pas la qualité distinctive de ce brillant morceau. Aucune langue ne peut résister au surmenage dont la nôtre est actuellement victime : on demande une Société pour la protection du vocabulaire !

— M. Erman a étudié une inscription hiéroglyphique découverte par M. Schumacher dans le Haurân[1]. C'est une stèle assez effacée, où l'on reconnaît une scène d'adoration. Le roi est Ramsès II, la divinité porte un nom qui n'est pas égyptien, sans qu'on puisse affirmer qu'il soit sémitique. Ajoutons qu'elle est représentée de face, ce qui n'est le cas, dans les monuments égyptiens, que pour des divinités étrangères, comme Bès et la déesse syrienne de Kadesch.

— Je dois à M. Paton un tirage à part de la *Critical Review* d'Édimbourg (janvier 1892), où M. G. Adam Smith a publié quelques inscriptions grecques et latines inédites du Haurân et de Gilead. Un texte grec d'Es-Sanamein, daté du règne d'Agrippa II (il y a une double date), rapporte la construction d'une porte σὺν νεικαδίοις (de petites Nikés) καὶ λεονταρίοις, dédiée Διὶ κυρίῳ. Un autre, trouvé à Tuffas, est une dédicace en l'honneur de l'empereur Othon, la seule peut-être que l'on connaisse, ce prince n'ayant régné que trois mois. Les inscriptions latines sont l'épitaphe d'un légionnaire et un milliaire.

— M. A. Ehrhard a raconté l'histoire du couvent grec de Mar-Saba (à 3 heures au nord-est de Jérusalem) et de sa riche bibliothèque ; quelques volumes existent encore à Jérusalem même, mais la plupart sont dispersés depuis longtemps[2].

— Je ne partage pas les opinions exprimées par M. Jacques dans sa conférence sur les *Types juifs*[3] ; mais je n'en crois pas moins nécessaire de la signaler ici, comme une contribution à l'ethnographie de la Palestine. Ces anthropologistes sont des gens bien audacieux ! M. Jacques nous dit que « le type mongolique des Khétas est très reconnaissable », que les blonds palestiniens sont des Amorrhéens, apparentés aux Arméniens et de souche scandinave, enfin que ces types se retrouvent, à côté du « type sémite » originaire (qu'est-ce que cela ?) chez les Israélites actuels. Tout cela n'est pas nouveau — M. Jacques n'a pas cité ses sources — mais semblera prodigieusement puéril d'ici cinquante ans.

Jérusalem. — M. Lagrange a exposé la controverse pendante sur la formation de l'enceinte du temple, le système salomonien (Saulcy), le système hérodien (Vogüé) et le système mixte (Commission anglaise)[4]. Lui aussi conclut au mélange, tout en attribuant les murs du sud et du nord-est à Salomon. Mais il avertit très sagement, à la fin de son travail, qu'on ne sait pas encore bien exactement « ce qu'est un bloc salomonien »[5].

— M. Schick a repris la question de l'emplacement du Calvaire, si vivement

1. *Zeitschr. d. deutschen Paläst. Ver.*, 1892, t. XV, p. 205.
2. Analyse de Krumbacher, *Byz. Zeitschr.*, 1893, p. 343.
3. *Revue des Études juives*, 1893, p. LIV-LXXX.
4. *Revue biblique*, 1893, p. 90-113.
5. Voir encore Schick, *The second wall of ancient Jerusalem* (*Quarterly statement*, 1893, p. 191), et la restitution, par le même, du portique d'Hérode (*Zeitschr. d. d. Paläst. Ver.*, 1893, p. 234, avec gravures.)

discutée dans ces derniers temps[1]. Il raconte que de 1846 à 1883 il pensait que l'emplacement traditionnel n'était pas le véritable, mais qu'il est revenu depuis à l'opinion commune et trouve de bonnes raisons pour s'y tenir. Cet article ne mettra certainement pas fin à la controverse, où l'on regrette de voir alléguer souvent des arguments qui n'ont rien de scientifique.

— Sur le mont Sion, M. Germer-Durand a trouvé un grand bloc de calcaire avec l'inscription לאשׁשא קרבן « offrande de bois pour le feu? ». L'interprétation me paraît bien extraordinaire pour l'épigraphe d'un linteau de porte[2]. Des inscriptions phéniciennes sur anses de vases, découvertes à Jérusalem, ont été publiées par M. Sayce[3].

— On trouvera dans la *Revue biblique* (1893, p. 241) le croquis d'une jolie mosaïque découverte récemment au mont des Oliviers dans le terrain dépendant de l'église russe[4]; elle est accompagnée d'une inscription arménienne du VII[e] siècle. M. Schick a donné un plan des prétendus « tombeaux des Prophètes » qui sont creusés dans la même colline[5]; c'est probablement une nécropole juive de l'époque asmonéenne.

EMMAÜS. — M. Lagrange a publié une inscription samaritaine découverte à Amwâs, qui est une sorte de centon de la Bible, avec un léger changement. L'éditeur ne risque aucune conjecture sur l'âge du texte[6].

La question de l'identification d'Emmaüs continue à entretenir la controverse. L'identification avec Amwâs, soutenue par M. Schiffers, est repoussée vivement par M. Rückert; le P. Savi déclare que l'opinion de M. Schiffers est inacceptable, mais que les documents manquent pour déterminer avec certitude le village mentionné par saint Luc[7].

T. EL-HESY[8]. — M. Bliss a rendu compte des fouilles faites par lui pendant l'automne de 1892[9]. Son article, richement illustré, contient plusieurs gravures intéressantes, notamment celles d'un tesson de poterie chypriote (p. 104) et de fragments de vases portant des caractères incisés analogues à ceux qu'on a découverts tout récemment à Mycènes (p. 113-116). Citons encore (p. 13) une idole analogue à celles de Tirynthe, des armes et des outils (p. 18, 19), des haches plates en bronze (p. 20), etc.[10]. Les inscriptions cunéiformes découvertes en cet endroit ont été étudiées dans le même recueil par M. Sayce[11].

SINAÏ. — Deux dames écossaises, accompagnées de MM. Harris et Bensley, ont copié au couvent du Sinaï un palimpseste syriaque des quatre Évangiles,

1. *Quarterly statement*, 1893, p. 119; cf. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 100.
2. *Revue biblique*, 1893, p. 221.
3. *Quarterly statement*, 1893, p. 240.
4. Autre gravure dans le *Quarterly statement*, 1893, p. 140.
5. *Quarterly statement*, 1893, p. 129.
6. *Revue biblique*, 1893, p. 114.
7. *Ibid.*, p. 223.
8. Cf. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 99.
9. *Quarterly statement*, 1893, p. 9, 103.
10. Sur la forge du XIV[e] siècle av. J.-C., découverte par M. Bliss (à rapprocher de *Juges*, I, 19), voir *Acad.*, 1893, I, p. 401.
11. *Ibid.*, p. 25; cf. *Acad.*, 1893, I, p. 418.

dont l'importance pour la critique serait très considérable. La fin de l'Évangile de Marc (depuis XVI, 9) manque; dans Luc, II, 14, la traduction « bienveillance envers les hommes » serait confirmée. On attend une publication intégrale du texte à Cambridge[1].

PALMYRE. — Quatre bas-reliefs palmyréniens, avec inscriptions, ont été interprétés par M. Drouin[2]. L'un d'eux appartient au Louvre, un second à l'éditeur; les deux autres sont dans des collections particulières. Trois bustes palmyréniens avec inscriptions, récemment entrés dans la collection Oustinow à Jaffa, ont été publiés par M. Lagrange[3].

— L'*Athenaeum* annonce que M. Hesseling, de Leyde, va publier des fragments de fables de Babrius inscrites sur des tablettes de cire trouvées à Palmyre; treize d'entre elles sont arrivées à Leyde, sept sont au Musée Britannique. Il s'agit, paraît-il, de devoirs d'écoliers, sans intérêt pour la constitution du texte[4].

ASSYRIE ET BABYLONIE. — Le troisième fascicule des *Fouilles de Chaldée* a paru dans l'automne de 1893. M. Heuzey a pu étudier à Tchinli-Kiosk le vase d'argent découvert par M. de Sarzec à Tello; il y a retrouvé, à côté de l'inscription du patési Enténa, une décoration à la pointe, très finement exécutée, qui figure quatre fois un aigle à tête de lion sur deux lions marchant. Une zone supérieure est formée par des génisses couchées : c'est le plus ancien exemple d'une décoration que la céramique grecque reproduira jusqu'au VI[e] siècle.

— A propos d'un travail de M. Conder sur les inscriptions de Tello, publié dans le *Quarterly* (avril 1893), M. Boscawen engage ce topographe à apprendre au moins les éléments de l'assyrien avant de s'aventurer à traduire les plus anciens textes de la Chaldée »; moyennant quoi, il le laissera volontiers « régner seul sur l'empire hittite[5]. » M. Boscawen est bien bon!

— Le P. Scheil a publié la nouvelle inscription du roi Naramsin[6] et M. Maspero a écrit quelques pages très intéressantes sur le curieux bas-relief qui l'accompagne[7]. Cette sculpture, dit-il, « n'offre pas ces exagérations de musculature, cette sécheresse de lignes, cette lourdeur de dessin et d'exécution qu'on remarque sur les meilleurs morceaux de la sculpture assyrienne; elle n'a pas le relief maladroit et la gaucherie du ciseau qu'on observe sur beaucoup de reliefs de Tello. Ce qui frappe à première vue, c'est l'aspect égyptien de la figure : on dirait presque qu'un artiste est venu des bords du Nil pour la tailler ». M. Maspero indique, mais avec réserve, le synchronisme probable de ce bas-relief avec ceux des tombes égyptiennes de la V[e] et de la VI[e] dynastie, qui se trouveraient ainsi définitivement placées aux environs de l'an 3800.

1. *Phil. Woch.*, 1893, p. 578. *Acad.*, 1893, I, p. 326; *Athen.*, 1893, I, p. 475.
2. *Revue sémitique*, 1893, p. 270.
3. *Revue biblique*, 1893, p. 117.
4. *Athen.*, 1893, II, p. 290.
5. *Acad.*, 1893, II, p. 176.
7. *Recueil de travaux*, 1893, p. 62.
6. *Ibid.*, p. 65, avec phototypie.

— L'Université de Pensylvanie a publié le premier volume des textes cunéiformes recueillis par la mission Peters à Nippur. L'éditeur est M. Hilprecht. Il y a là des documents contemporains de Sargon Ier, que l'on place au xxxviiie siècle avant J.-C., et la preuve, dit-on, que ce roi babylonien aurait été en rapports avec l'Égypte[1].

— En publiant le tome VI des *Records of the past*, M. Sayce annonce que ce sera le dernier de la série, l'indifférence du public ne permettant pas de la continuer. Une méchante note de l'*Athenaeum* (1893, II, p. 382) nie que le public soit coupable et rejette la faute sur la négligence de l'éditeur; mais les prétendues preuves de cette négligence qu'elle allègue sont tout simplement de misérables chicanes. C'est quand on écrit de pareilles choses que l'anonymat des *Revues* anglaises devient choquant[2]. Je ne vois là que des rancunes personnelles, de la *Schadenfreude*, et cela ne rime à rien, sinon à *grudge*.

— A la suite d'une campagne victorieuse contre les Mèdes, Assurbanipal fit fabriquer un vase en or qu'il dédia à Marduk et à son épouse Zarpanit, en invoquant les bénédictions des dieux sur celui qui en prendrait soin dans l'avenir et leur malédiction sur celui qui emporterait cet objet du temple ou en effacerait l'inscription. Le nom du roi des Mèdes, Tukdamme, mentionné dans ce nouveau texte, rappelle le Tektamos de Diodore (IV, 60)[3]. M. Sayce croit que c'est le Lygdamis de Strabon (I, 3, 16), chef des Cimmériens qui ravagèrent Sardes. Le fils de Tuktamme, *Sanda-Ksatru*, porte un nom perse (cf. *Arta-Ksatru* = *Artaxerxès*) dont le premier élément est cilicien.

— M. Sayce a insisté sur l'inscription bilingue, assyrienne et vannique, qui a été publiée par M. Scheil, dans le *Recueil*, d'après les estampages de M. de Morgan[4]. L'éditeur ne s'était pas aperçu de la correspondance des deux textes, qui sont malheureusement très mutilés.

— M. Oppert a cru trouver, dans une inscription du roi Adad-nirar (vers 1420 av. J.-C.), la mention la plus ancienne du peuple des *Quti* ou *Guti*, qui seraient, suivant lui, les ancêtres des Goths[5]. Pour ma part, je pense qu'à cette

1. *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 2 juin 1893, p. 169. *Revue critique*, 1893, p. 455; cf. Sayce, *Acad.*, 1893, II, p. 195. Le père de Sargon Ier s'appelait Itti-Bel; un roi inconnu du xxxixe siècle, *Uruwus*, est identifié par M. Sayce au *Horus* de Pline (XXX, 51).

2. Ce que dit ailleurs l'*Athenaeum* (1893, II, p. 457) sur la complaisance de la critique *signée* en France, n'est pas vrai, ou ne l'est que pour les journaux, qui, en pareille matière, ne comptent ni en Angleterre ni chez nous. — Il est curieux de lire, dans l'*Academy* (1893, I, p. 418), ce qu'un homme de la valeur de M. Cheyne écrit sur la *dangerously rapid pen* de M. Sayce, sur son conservatisme en matière de critique biblique, etc. L'article est aussi intéressant pour la question des tablettes de T. el-Amarna.

3. Strong, *Journal asiatique*, 1893, p. 361; cf. Sayce, *Acad.*, 1893, II, p. 277.

4. *Acad.*, 1893, II, p. 115.

5. *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 1893, p. 139. Bien que ne pouvant m'occuper ici de la Perse, je signalerai le mémoire du même auteur sur les inscriptions du Pseudo-Smerdis et de l'usurpateur Nidintabel fixant le calendrier perse (*Actes du 8e Congrès des Orientalistes*, 1893); il en résulte que Cambyse mourut vers la fin d'avril 521, que Pseudo-Smerdis régna jusqu'en octobre de la même année et que Darius était encore sur le trône en septembre 485.

époque les ancêtres des Goths étaient encore, et pour longtemps, établis sur la Baltique.

— Au mois de mai 1890, un violent orage, accompagné de grêle, s'abattit sur le vilayet de Diarbékir ; dans la région du Djebel-el-Ouffet, la grêle, en fondant, laissa à découvert une couche épaisse d'une substance qui fut trouvée comestible. Il n'en fallut pas davantage pour que l'on se rappelât la manne de la Bible. Le consul de Belgique à Alep envoya un spécimen de ce « pain céleste » à l'Académie de Belgique, où M. Leo Errera fut chargé de l'examiner[1]. Il y reconnut le lichen dit *Lecanora esculenta* d'Eversmann, déjà signalé en Tartarie, en Perse, en Palestine et en Algérie. Les qualités nutritives en sont médiocres, mais il peut servir en temps de disette. M. Leo Errera pense que le passage du livre des *Nombres* (ch. XI) peut s'appliquer à ce lichen, tandis que la description de l'*Exode* (ch. XVI) conviendrait plutôt à l'exsudat de la *Tamarix mannifera*, provoqué par la piqûre d'un insecte, le *Coccus manniparus*.

Arménie. — Une collection très importante de vases et de bronzes, provenant des nécropoles du Linkoran et de l'Arménie russe, est entrée en 1893 au Musée de Saint-Germain (fouilles de M. J. de Morgan). Le rapport de M. Chantre sur sa mission dans l'Arménie russe[2] concerne surtout l'ethnographie et l'anthropologie. MM. Belck et Lehmann ont continué leurs études sur les inscriptions cunéiformes découvertes par eux en Arménie[3]. M. Belck a aussi rendu compte de ses recherches archéologiques en Arménie et en Transcaucasie, où il a exploré la nécropole de Kedabeg, sur laquelle on attend un travail de M. Virchow[4]. Les quelques bronzes de cette provenance qu'il a fait graver (p. 63) sont remarquables par l'emploi de l'émail et la singularité des formes ; un des objets les plus importants est un *bracelet en étain pur*.

Les Hittites. — Il faut lire le mémoire de M. Halévy, *Introduction au déchiffrement des inscriptions pseudo-hittites ou anatoliennes*[5]. Le point de départ est toujours le sceau Jowanoff : *Tar-rik-tim-me shar mat er me-e* (Tarriktimme, roi du pays de la ville de Mê, suivant M. Halévy)[6]. Dans la légende anatolienne correspondante, les idéogrammes correspondant à *roi* et à *pays* ont été identifiés par M. Sayce ; M. Halévy cherche à reconnaître les autres. L'un d'eux (*me*) se trouve en tête de quatre inscriptions de Hamath et correspond probablement à « moi » ou « je suis » ; or, dans la langue d'Arzapi, le suffixe possessif de la première personne est *mi*. Dans l'inscription de Marasch, l'auteur croit reconnaître un nom *i-ya-ma-a-a-za*, *i-a-ma-zi*, qui lui rappelle les noms ciliciens Οὐέβραμουάσις, Κιδραμούασις. Plus loin, il considère *Hul* comme un nom divin, *oupra* comme signifiant roi, d'où le nom théophore Ὀλύμβρος, cité comme

1. Errera, *Sur le « pain du ciel » provenant du Diarbekir*, Bruxelles, 1893.
2. *Nouvelles Archives des Missions*, 1892, t. III, p. 1-48.
3. *Verh. Berl. Ges. für Anthrop.*, 1892, p. 477.
4. *Ibid.*, p. 61.
5. *Revue sémitique*, 1893, p. 55-62, 126-137.
6. Tarriktimme aurait été le roi-prêtre du territoire consacré à Mâ et dépendant de Comana.

celui d'une divinité cilicienne par Hésychius. Mais M. Halévy ne se fait pas d'illusion sur ces hypothèses ; il est assez pessimiste sur l'avenir des études hétéennes. « On n'a même pas, dit-il, la maigre ressource de pouvoir affirmer que les quelques noms propres anatoliens que l'antiquité nous a légués étaient en usage dans la région qui nous a livré les inscriptions. » Quant à la langue dans laquelle elles sont conçues, il la croit apparentée au lycien, mais semble mettre sur le compte du hasard les analogies (encore peu nombreuses) qu'elle présente avec les parlers aryens.

— Un compte-rendu, par M. Joseph Halévy, de quelques ouvrages récents sur les Hittites (Ménant, Peiser, Lantsheere) expose nettement les idées de ce savant toujours original sur la grande question que M. Sayce a soulevée[1]. Nos lecteurs connaissent déjà sa manière de voir (*Revue archéol.*, 1893, I, p. 104). Je transcris cependant quelques lignes : « Les Khétas, les Hatti, les Hittim désignent les habitants de la région la plus septentrionale de la Syrie et non une race particulière et non sémitique. La Bible classe *Hét* dans la famille chananéenne parlant une langue sémitique et les Assyriens n'appliquent le nom de Hatti qu'aux peuples syriens. Les auteurs des monuments non sémitiques d'Hamath et de Karkémish (*Djerabis*) appartiennent visiblement à des conquérants venus d'Asie Mineure et que les Égyptiens désignaient aussi quelquefois par Khéta à cause de leur établissement dans la Syrie du nord. On doit donc parler de populations anatoliennes, d'art anatolien et même de race anatolienne[2], et laisser le nom de Hittites aux populations syriennes qui sont toutes sémitiques[3]. »

— Les importantes publications de monuments cappadociens dues à MM. Ramsay, Hogarth et Headlam[4] ont provoqué de nouvelles tentatives de M. Sayce pour le déchiffrement des textes hétéens[5]. M. Sayce a insisté sur trois faits : 1° le caractère général de la grammaire hittite se rapproche de celui qu'offre la langue des inscriptions vanniques[6]; 2° la titulature royale, dans les inscriptions d'Hamath, est analogue à celle des princes égyptiens de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie, ce qui fournit une date approximative pour ces textes[7]; 3° l'accusatif singulier n'est pas, comme l'avait cru M. Sayce, en *-me*, mais en *-ne*. On trouvera dans les deux articles du savant orientaliste bien

1. *Revue critique*, 1893, I, p. 441. Sur les derniers travaux relatifs aux Hittites, voir aussi Conder, *Quarterly statement*, 1893, p. 247, qui donne à la fin une liste des hiéroglyphes hittites identifiés aux signes du syllabaire chypriote.
2. Non, il vaut mieux n'en point parler, car cela ne veut rien dire.
3. La question du sémitisme des Hittites a été récemment discutée en Angleterre à propos des mots *bêt childni* dans les textes des Sargonides ; cf. *Acad.*, 1893, I, p. 329, 352, 374, 397, 444, 464 (Sayce et Tyler).
4. *Recueil de travaux*, 1892, p. 74 (pl. I, stèle de Tyana à Andaval ; pl. II, longue inscription de Bulgar-Maden ; pl. IV, inscription de Gurun et d'Ivriz ; pl. V, inscription de Kolitolu-Yaila ; pl. VI, bas-reliefs de Fraktin) ; *ibid.*, 1893, p. 89 (pl. I, stèle d'Albistan ; pl. III, statue de basalte, près de Palanga, de style analogue aux statues chypriotes très archaïques).
5. *Recueil de travaux*, 1892, p. 43 ; 1893, p. 89. Pour le sceau bilingue acquis par le Musée Ashmoléen, cf. *Acad.*, 1893, I, p. 38.
6. *Ibid.*, 1892, p. 51.
7. *Ibid.*, 1893, p. 26.

des faits qui se dérobent à l'analyse : signalons encore, cependant, un essai de traduction des inscriptions de Jerablus et d'Hamath[1], ainsi que l'identification de la déesse *Iskham*, mentionnée sur le cylindre bilingue venu de Cilicie à l'Ashmolean, avec la déesse hittite *Ashkir*, qui paraît dans le traité entre les Hittites et Ramsès II. En somme, M. Sayce est plein de confiance : « *The blank wall which so long defied my efforts has at last been scaled*[2]. » Cela n'est-il pas encore un peu *sanguine*?

— Le rapprochement de la langue des inscriptions hétéennes avec le géorgien a fourni la matière d'un intéressant mémoire de M. Baillet[3].

— Il y a beau temps qu'on a entrevu le caractère indo-européen de la langue hittite, qui serait l'ancêtre de l'arménien actuel. M. P. Jensen, dans une critique de l'hypothèse mongolique de M. Peiser, a repris cette théorie : il croit que les Ciliciens primitifs étaient aryens et qu'ils furent, dans la suite, plus ou moins fortement sémitisés[4]. Un nom de roi, sur une inscription hittite, est lu par lui : *Sihanasis Tarsiirsiras* (Syennesis de Tarse). De son côté, M. Lehmann, dans une très importante communication[5], appelle l'attention sur un texte de Solin (XXXVIII, 1), d'après lequel la Cilicie, qui s'étendait autrefois sur la Lydie, la Médie, l'Arménie, la Pamphylie et la Cappadoce, fut réduite par les Assyriens à l'étendue qu'on lui connut plus tard. Cette ancienne Cilicie est l' « empire hittite » de M. Sayce, tel qu'il a été déterminé par les trouvailles d'inscriptions dites hétéennes[6]. Le texte de Solin remonte probablement à Hécatée, par l'entremise de Varron.

— Arrivé au terme de la première partie de son travail, le R. P. de Cara en a résumé les résultats et a essayé de répondre aux objections que je lui ai présentées ici[7]. Je n'ai pas du tout été convaincu par ses raisons. D'abord, pour l'étymologie du mot Pélasges, qu'il explique par *advenae Asiatici* : « Les Pélasges, dit M. de Cara, ont trouvé en Grèce des gens qui leur ont demandé *chi fossero e donde venissero*. » Si lesdits Pélasges ont répondu qu'ils étaient des « pèlerins venant de Lydie », il faut croire qu'ils n'avaient pas de nom! Une dénomination ethnique signifiant « étrangers » ne peut jamais, à mon avis, appartenir à la langue des étrangers mêmes : elle ne peut être imposée aux *advenae* que par les habitants du pays où ils arrivent. En second lieu, le R. P. de Cara maintient que les Pélasges-Hittites ont marché d'Orient en Occident, mais il n'en donne aucun argument considérable. Si vraiment le peuple en question venait d'Asie, y avait constitué son écriture hiéroglyphique, comment se fait-il qu'aucune trace de cette écriture ne se trouve ni en Grèce ni en Italie? Combien il est plus naturel d'admettre que le « courant pélasgique » s'est orientalisé

1. *Recueil de travaux*, 1893, p. 25.
2. *Ibid.*, 1893, p. 21.
3. *Recueil*, 1893, p. 161.
4. *Zeitschrift f. Assyr.*, t. VII, p. 357; cf. *Sunday-School Times*, 25 mars et 1er avril 1893 (je connais ce dernier article par une note de M. Brinton, *Science*, 1893, p. 287 et par l'*Academy*, 1893, I, p. 420).
5. *Arch. Anz.*, 1893, p. 70.
6. On pourrait alors faire des rapprochements curieux entre la Cilicie et la Ligurie, débris, l'une et l'autre, de grands empires progressivement resserrés.
7. *Civiltà cattolica*, 15 avril 1893; cf. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 106.

en Orient, au contact de civilisations supérieures, que c'est là, et là seulement, que sont nés, sous des influences égypto-babyloniennes, l'écriture et l'art dits hétéens !

Le R. P. de Cara aborde ensuite le domaine scythique[1]. Il y a quatre hypothèses principales au sujet des Scythes : ils seraient aryens (Rawlinson, Muellenhoff), mongols (Niebuhr), gètes ou goths (Pinkerton), hittites (Champollion jeune). Cette dernière opinion, récemment encore soutenue par M. Berlioux, est aussi celle du R. P. de Cara, qui la développe, du reste, d'une manière scientifique, à la différence de ses devanciers. Mais je dois dire que le R. P. de Cara n'est pas bien au courant des choses scythiques : il en est encore à l'article de Long[2] dans le *Dictionary* de Smith et ne paraît connaître ni Neumann, ni Muellenhoff, ni Bonnell. Les matériaux lexicographiques dont on dispose aujourd'hui pour se faire une idée de la langue scythique sont beaucoup plus considérables qu'il ne le croit. Cela dit, je résume en quelques mots ses arguments[3].

Le nom primitif de la Colchide était Αἶα, dont on connaît le roi Αἰήτης, appelé aussi Κυταῖος, Κυταιεύς; la Colchide s'appelait aussi Κυταΐς, Κυταῖα γαῖα. Une autre ville de Κύταια était en Scythie. Or, *aa*, en égyptien, signifie « île »; *aaa*, *eaa* signifie « demeure, localité ». Κύτ-αια est donc la demeure des Hétéens (*Kytei*) ou l'île des Hétéens; on sait qu'Αἰαία est le nom des îles de Circé et de Calypso. Maintenant, suivant les anciens, les habitants de la Colchide sont des Scythes; on peut donc identifier les deux noms *Skythi* et *Kyti*, le σ initial étant prosthétique ou caduc (cf. σκύδιμος et κύδιμος, σκύθρα et κύθρα, etc.)[4]. D'autre part, Délos, aussi nommée *Pelasgia*, s'est appelée Σκυθίς ou Σκυθιάς, d'où résulte l'identité *Skytha* = *Kytha* = Hétéen = Pélasge.

Ce n'est pas tout. L'auteur pense que les Colques sont des Hycsos, qui, après avoir vécu plusieurs siècles en Égypte, en furent expulsés par Ahmès et revinrent à leur ancien pays[5]. On sait qu'Hérodote dit que les Colques sont des Égyptiens, restes d'une armée de Sésostris ; ce témoignage (dont la première partie est seule sérieuse) a été accepté par beaucoup de modernes[6], mais contesté par M. Sayce. Le R. P. de Cara le défend, avec raison, je crois, parce qu'Hérodote n'a point parlé de cela à la légère. On a déjà émis l'opinion que les Keshkesh de Pentaour, ligués avec d'autres peuples sous le roi des Khétas, étaient les Colques ; le P. de Cara l'admet à son tour et en conclut que les Colques étaient des Hycsos qui s'étaient « égyptisés » pendant un long séjour sur le Nil. C'est ce qui explique pourquoi Denys le Périégète les appelle μετήλυδες Αἰγύπτοιο, *ex Aegypto advenae*, d'accord avec Hérodote pour les faire venir en Colchide de ce pays.

1. *Civiltà cattolica*, 20 mai 1893.
2. Et non de Dyer, comme il le dit par erreur, p. 13, note 2.
3. *Civiltà cattolica*, 1er juillet 1893.
4. Le R. P. de Cara pense que Σκύθαι = Σε-Κύθαι, Σε étant l'égyptien (chamitique) *fils*.
5. *Civiltà cattolica*, 5 août 1893.
6. Cf. Bonnell, *Beitraege zur Alterthumskunde Russlands*, t. I (1882), p. 147. Ce livre est assez misérable, mais commode comme répertoire d'hypothèses.

— Les légendes de la Colchide[1] nous montrent le royaume d'Aétès en relations avec les Pélasges d'une part, la Chersonnèse taurique de l'autre; il y a dans ce pays une cité nommée Κύταια et l'éponyme de Panticapée est le fils d'Aétès. Les Mosques et les Tibarènes sont des Colques, apparentées aux Macrons, aux Chalybes, aux Mossynèques et à d'autres peuples du Pont, de la Cappadoce et de la Petite Arménie, qui sont tous de même souche que les Hétéens. Il est vrai que la *Genèse* fait de Tubal et de Mosoch des Japétides, mais le P. de Cara écarte cette objection en alléguant que les pays où leurs descendants s'établirent a pu être habité, postérieurement ou antérieurement, par des Chamites[2]. Quant aux *Cercètes*, leur nom se retrouve à Samos, en Macédoine, en Thessalie : il est composé de κερ (signifiant montagne, élévation) et de celui des Hétéens, Κήτιοι, Κέται, Κιτται.

Je lis toujours avec plaisir, quoique souvent avec inquiétude, ce qu'écrit le R. P. de Cara. Il est clair, il est savant et il est courageux. Cette dernière qualité est très rarement unie à la seconde. La preuve en est que le P. de Cara publie, depuis trois ans, des brochures sur la question hittite et que, sauf moi (qui ne suis pas savant), personne n'a osé exprimer un avis à leur sujet. On attend, là comme ailleurs, que la question soit jugée, pour « voler au secours de la victoire ».

Égypte. — M. Maspero a rendu compte[3] de la campagne archéologique conduite par M. de Morgan, avec le secours de la mission du Caire, dont le Directeur M. Bouriant, et les membres MM. Legrain et Jéquier ont été mis à sa disposition pour cette année par le gouvernement français; elle avait pour but le relevé de tous les monuments visibles entre Philae et Kom-Ombo. C'est le commencement d'un immense travail au cours duquel doivent être inventoriées et reproduites toutes les antiquités *immeubles* de la vallée du Nil. Les carrières à granit d'Éléphantine ont fourni un très grand nombre de graffites; dans l'îlot de Sehel, on a retrouvé les soubassements du sanctuaire d'Anoukit, déesse de la première cataracte; à Kom-Ombo, le temple a été étayé, déblayé et complètement étudié (1200 planches sont prêtes pour la gravure.) M. de Morgan a trouvé, là comme ailleurs, qu'il possède la suite dans les idées et le « diable au corps » sans lesquels on ne fait rien de bon, pas même en archéologie[4].

— Dans la partie septentrionale de la nécropole de Saqqarah, M. de Morgan a découvert un « nouveau scribe accroupi », qui ferait pendant, au Louvre, à celui que nous avons le bonheur de posséder. « Le mouvement et l'attitude professionnels sont saisis avec une vérité qui ne laisse rien à désirer : ce n'est pas seulement un scribe que nous avons devant nous, c'est le scribe tel que les Égyptiens le connaissaient dès le début de leur histoire[5]. »

1. *Civiltà cattol.*, 2 sept. 1893.
2. Cf. l'explication donnée par L. Lenormant, *Orig. de l'histoire*, t. I, p. 200.
3. *Comptes rendus de l'Acad. des circonscriptions*, 19 mai 1893; cf. deux articles de moi dans la *République Française*, 13 et 14 octobre 1893; *Athen.*, 1893, I, p. 509.
4. La direction a fait ouvrir quarante-six salles nouvelles au Musée et en fait paraître un catalogue sommaire, dû à M. Virey, qui a trouvé moyen de le rédiger en quatre mois. Cf. *Athen.*, 1893, I, p. 353.
5. Maspero, *Gazette des Beaux-Arts*, 1893, I, p. 266, avec similigravure à la p. 269.

— Je signale le très long compte rendu donné par M. Maspero du livre de MM. Flinders Petrie et Griffith sur Medum (*Meydoum*)[1]. On sait qu'en mettant à nu la face orientale de la pyramide, l'explorateur anglais découvrit la chapelle funéraire du roi Snofroui (IIIe dynastie), ou du moins d'un pharaon que les auteurs de graffites de la XVIIIe dynastie prenaient pour celui-là. La pyramide est née du développement graduel d'un *mastaba* primitif. Dans un cimetière voisin, on a trouvé des corps ensevelis dans l'attitude repliée, contrairement aux momies qui sont allongées : les corps repliés seraient ceux d'indigènes que les conquérants égyptiens ont subjugués, hypothèse très séduisante, puisqu'elle peut s'appuyer sur des faits analogues constatés par les préhistoriens en Europe.

— Le second *Archaeological report* du *Fund* (1892-1893)[2] comprend une carte archéologique de l'Égypte en cinq feuilles, un rapport de M. Naville sur ses fouilles de Mendes, la relation, par M. Newberry, des travaux du *Survey*, un rapport général de M. Griffith sur les progrès de l'égyptologie pendant l'année écoulée, enfin un exposé, par MM. Kenyon et Crum, des découvertes de papyrus et des récentes études coptes[3].

— M. Sayce, qui passe l'hiver en Égypte, envoie de là des correspondances très instructives, mais qu'il n'est pas facile de résumer. Sa collection d'*ostraka* s'est enrichie d'une pièce trouvée à Karnak, qui donne une liste de *donkey-boys* de l'endroit (λόγος τῶν ὀνηλάτων)[4]. Près de la cataracte d'Assouan, il a relevé une inscription gravée sur le roc au nom de *Ra-mer-en* (VIe dynastie). Une inscription grecque, dans un monastère copte à un mille de là vers le nord, atteste l'existence d'un camp à Philae[5]. Le roi mentionné sur la stèle de l'île de Sehel serait l'Aktisane de Diodore (I, 60)[6]. M. Sayce a copié, dans les carrières du Djebel-Ibn-Foda, des graffites grecs; un proscynème donne à Ammon le nom de « seigneur Timôn »[7]. Un graffite grec de la carrière de Kusae prouve que le nom moderne, *Qusseir*, dérive du nom ancien *Kesora*[8]. Près de Silsilis, un tableau est gravé dans le roc : on voit un guerrier grec dirigeant sa lance contre la poitrine d'un homme nu; une femme vêtue, une femme nue et un enfant nu conduisant une panthère complètent la composition, au-dessus de

1. *Revue critique*, 1893, I, p. 361. Voir aussi les comptes rendus des travaux de M. Naville à Bubastis, *ibid.*, 1893, I, p. 381; des publications de MM. Bezold et Budge sur T. el-Amarna, *ibid.*, p. 421 (avec un joli passage à méditer, p. 422, sur l'inconvénient des injures qu'échangent les orientalistes).
2. Publié à Londres, par Kegan Paul, avec illustrations.
3. Cf. *Acad.*, 1893, I, p. 89; II, p. 300. Fouilles à Mendès, découverte d'une grande collection de papyrus grecs carbonisés, inutilisables; les meilleurs auraient été vendus par Makri à Daninos et seraient les comptes d'un scribe du temps de Marc-Aurèle (Sayce, *Acad.*, 1893, I, p. 181). Fouilles à Léontopolis, découverte d'un temple et de statues d'Ousertasen III. A Tel-Mokdam, base de statue avec le nom de Nehasi (le nègre), roi connu de la XIVe dynastie (Naville, dans le *Recueil*, t. XV, p. 97-101.) Découverte, par Newberry, de nouvelles carrières d'albâtre, avec cartouches d'Amenemhat II, d'Ousertasen III, des stèles de Ramsès II et de Menephthah Ier (*Acad.*, 1893, I, p. 226). Je ne puis qu'indiquer tout cela très rapidement.
4. *Acad.*, 1893, I, p. 157.
5. Publiées toutes deux dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 147-148.
6. *Acad.*, 1893, I, p. 281.
7. *Ibid.*, p. 40.
8. *Ibid.*, p. 310.

laquelle on lit Τάρχον χαῖρε[1]. Un ami de M. Sayce, M. Robertson, a découvert sur le roc, près de Silsilis, une inscription dans un alphabet qu'il croit lydien, où figurent les noms propres *Alus* (cf. Alyatte) et *Mrshtul* (fils de Mursos, avec suffixe patronymique *-ul*). M. Sayce croit avoir retrouvé à Kôm-el-Ahmar la station de l'*ala quarta Britonum*, Ision[2]. Il a révisé le texte des tablettes de T. el-Amarna conservées à Gizeh[3] et celui du traité de Ramsès avec les Hittites à Karnak[4]. La nouvelle installation du Musée lui semble excellente; M. de Morgan, suivant lui, a plus fait en quelques mois que son prédécesseur pendant toute son administration. « *At last the monuments of Egypt are in good hands*[5] ! »

— Après Mariette et M. Maspero, M. Naville a continué l'exploration de Deïr-el-Bahari[6] : sa découverte la plus importante a été celle d'un grand autel, avec dix marches, élevé par la reine Hatasu à la mémoire de son père (Thoutmès Ier). Il faut mentionner aussi un côté d'une grande niche en bois d'ébène, haute de plus de 10 pieds, qui a été dédiée par Thoutmès II ; on a pu la transporter au Musée de Gizeh. Dans le couvent copte voisin, M. Naville a trouvé un fragment d'un grand bas-relief représentant un obélisque couché sur un bateau; c'est le premier document connu sur le transport de ces énormes monolithes.

— De l'étude des Pyramides à laquelle se livre M. Borchardt, il résulterait qu'elles ont été l'objet d'une véritable restitution à l'époque saïte : le cercueil en bois de Menkéré (à Londres) serait une œuvre archaïsante de ce temps-là[7].

— M. Steindorff a traité des statues égyptiennes antérieures aux Pyramides (il croit en connaître de la IIIe dynastie) et des sculptures attribuées par Mariette aux Hycsos (il n'admet comme *unägyptisch* que le groupe de Tanis et le buste colossal de la villa Ludovisi). Parlant ensuite de T. el-Amarna, il a insisté sur l'emploi de la mosaïque et des incrustations de matières dures que l'on constate dans cette ville du XIVe siècle[8], sur la fréquence des motifs mycéniens dans la décoration, sur celle des tessons de style mycénien parmi les débris de vases. On y trouve aussi des poteries noires avec ornements géométriques peints en blanc qui, suivant une remarque de M. Furtwaengler, se sont également rencontrées à Chypre dans des milieux mycéniens. Des spécimens des trouvailles de T. el-Amarna ont été offerts au Musée de Berlin par M. Petrie[9].

— Prenant pour point de départ la variété des transcriptions des noms d'Isis et d'Osiris, ainsi que des interprétations qu'on en a données, le R. P. de Cara aboutit à la conclusion qu'Osiris et Isis ne sont autres, à l'origine, qu'Ashur

1. *Acad.*, 1893, I, p. 248.
2. *Ibid.*, p. 444.
3. *Ibid.*, p. 40.
4. *Ibid.*, p. 181.
5. *Ibid.*, p. 158.
6. *Acad.*, 1893, II, p. 17.
7. *Arch. Anz.*, 1893, p. 24.
8. *Arch. Anz.*, 1893, p. 64.
9. Un des pavés de T. el-Amarna, d'un caractère analogue à l'ornementation des poignards incrustés de Mycènes, a été publié dans *The Builder*, 1893, p. 8 (*Arch. Anz.*, 1893, p. 37).

et Ishtar, deux divinités chaldéennes qui ont pénétré en Égypte avec les premières migrations des tribus koushites [1].

— Sous le titre *Oriental diplomacy*, M. C. Bezold a donné une étude, précédée de prolégomènes importants, sur la collection des tablettes de T. el-Amarna au British Museum. Chaque lettre est transcrite et précédée d'un sommaire; dans l'état actuel de la science, l'éditeur pense que toute traduction intégrale est prématurée. A quoi M. Sayce — car je crois bien reconnaître son style — fait observer que la même considération devrait nous empêcher de traduire les livres prophétiques de l'Ancien Testament[2].

— « Pour l'honneur de la science orientale en Angleterre », M. Sayce a cru devoir protester publiquement « contre l'inexactitude et le charlatanisme de l'article publié par l'*Edinburgh Review* sur les *Tell Amarna Tablets* (*sic*)[3]. » L'article en question est inspiré par un des nombreux ennemis personnels de M. Sayce et attribue à ce savant beaucoup de sottises dont il est tout à fait innocent.

— Une inscription trouvée par M. Schiaparelli dans une tombe à Contra-Syéné mentionne une expédition au pays de *Pun* à l'époque de la V[e] dynastie, ainsi qu'un « nain danseur » qui aurait été rapporté de là en Égypte[4]. Or, M. Haliburton dit avoir découvert(?) de grandes ruines appelées *Poun* ou *Pount* dans la vallée de Dra, au sud de l'Atlas. Ainsi, le pays de Pount ne serait ni l'Arabie, ni la Tripolitaine, mais le Maroc, où, suivant M. Haliburton, il existe encore, dans l'Atlas, une race de nains. M. Sayce a écrit à l'auteur pour le féliciter de ses découvertes, mais il s'est gardé d'accepter ses conclusions, et M. Stuart-Glennie a formellement mis en doute la réalité des « nains atlantes » allégués par M. Haliburton non seulement au Maroc, mais dans la province de Gerone en Espagne[5].

— Dans un ouvrage illustré sur le Fayoum, le major Brown a exprimé l'opinion que le lac Moeris était véritablement un grand lac, qui couvrait une partie considérable de la province actuelle : ce ne serait donc ni le bassin de Linant-Pacha, ni le Wady Raïan[6].

— M. Rubensohn a proposé une restitution d'une épigramme sur Homère, inscrite sur un fragment d'*ostrakon* au Musée de Berlin. « Ne demande pas où moi, Homère, je suis né; ma patrie est celle de l'Odyssée et de l'Iliade. » Il y a quatre vers, dont pas un seul n'est certain [7].

— Deux *ostraka* grecs, dont l'un serait du III[e] siècle, ont été acquis et publiés par M. Keene[8]. J'avoue ne pas comprendre les transcriptions que l'éditeur en a proposées.

1. *Actes du 8[e] Congrès international des Orientalistes*, Leyde, 1893.
2. *Acad.*, 1893, II, p. 301. — M. Boscawen a prétendu (*Acad.*, 1893, I, p. 294) que le vrai nom de T. el-Amarna était *Tel-beni-Amran*, signifiant « colline des Syriens », par un souvenir local de Khuenaten (!). On lui a bientôt montré qu'il se trompait (*Acad.*, 1893, I, p. 249, 310).
3. *Academy*, 1893, II, p. 93.
4. *Acad.*, 1893, II, p. 32.
5. *Ibid.*, p. 75. La réponse de M. Haliburton (*ibid.*, p. 114, 154) ne satisfera personne ; il ne peut alléguer que des « on-dit » sans valeur.
6. *Athenaeum*, 1893, I, p. 642; *Academy*, 1893, I, p. 375.
7. *Phil. Woch.*, 1893, p. 643.
8. *Journ. Hellen. Stud.*, 1892-1893, p. 121.

— M. de Hartel s'est amusé à commenter une inscription grecque en distiques gravée par Théodore Prichard, vers 1826, dans une salle du Ramesseum de Thèbes. Il y est fait mention du comte Vidua (Υΐδδιος), dont le nom, suivant M. Maspero, se trouve à Philae et ailleurs gravé à côté de celui de Prichard[1].

— M. Mowat a signalé, sur des monnaies d'or ptolémaïques, des symboles dont il retrouve les similaires dans la pompe dionysiaque de Philadelphe (Athénée, V, 25). Ce sont des couronnes, des doubles cornes, des boucliers, des caducées, etc. Les monnaies en question paraissent avoir été émises à l'occasion des grandes fêtes dionysiaques : ce sont donc de véritables médailles[2].

— Dans une conférence de grand intérêt, que je ne connais encore que par une analyse[3], M. Loeschcke a insisté sur les caractères helléniques de la civilisation rhénane, caractères qui s'expliquent par un double courant, l'un danubien, l'autre massaliote. Mais, pour M. Loeschcke, l'hellénisme de Marseille serait celui de l'Asie Mineure. A mon avis, cela n'est vrai que pour une époque très ancienne. Je me propose de démontrer prochainement que l'hellénisme de la Gaule orientale est essentiellement gréco-égyptien, que l'architecture, la sculpture et la céramique gallo-romaine ont également puisé à cette source et que l'art dit gallo-romain, qu'on appelle déjà plus justement gallo-grec, mériterait, plus exactement encore, d'être nommé gallo-alexandrin.

— M. Riegl a discuté les idées émises par MM. Gayet et G. Ebers sur l'art copte[4]; il arrive à la conclusion que cet art a constitué une province du grand domaine romain-byzantin d'où est sorti l'art de l'Islam et qu'il ne marque pas un retour à l'art pharaonique, ni une réaction voulue contre l'art gréco-romain (comme le style roman, d'après M. Courajod). Il est singulier que la question difficile du passage de l'art ancien à l'art moderne se pose ainsi presque de même en Orient et en Occident. On oublie toujours qu'il y a, dans chaque pays, un *tempérament national*, résultant surtout des influences de milieu, et que ce tempérament reprend le dessus chaque fois que les influences étrangères s'affaiblissent par suite de circonstances politiques. De là, en Gaule, l'analogie des œuvres celtiques, mérovingiennes et romanes; en Égypte, celles des œuvres pharaoniques et coptes. Parler de « réaction voulue », de misoxénisme artistique, c'est déclamer *ut pueris placeas*.

— Un millier de pièces de verre à inscriptions byzantines et arabes, recueillies au Vieux Caire par le Dr Fouquet, ont été publiées et commentées par M. Casanova. La série la plus nombreuse est celle des estampilles appliquées sur des bouteilles; on trouve ensuite des poids, des amulettes et des jetons. Les objets principaux sont reproduits sur dix planches d'héliotypie[5].

Naucratis. — M. Golenischeff[6] a acheté au Caire, en 1887, une statuette en

1. *Eranos Vindobonensis*, p. 65-70. Pourquoi M. de Hartel dit-il que les caractères sont *archaisirend*, puisque les σ et les ε sont lunaires?
2. *Revue numismatique*, 1893, p. 26-39.
3. *Phil. Woch.*, 1893, p. 221.
4. *Byz. Zeitschr.*, 1893, p. 112-121; voir aussi *Eranos Vindobonensis*, p. 191-197.
5. *Mission du Caire*, t. VI, 3e fasc. (1893).
6. *Jahrb. des Inst.*, 1892, p. 179, pl. VI.

albâtre, qui répond au type des Apollons archaïques. Quelques traces de couleur sur le visage, suivant M. Kieseritzky, y seraient les restes d'une moustache et d'une barbiche, ce qui est bien surprenant. Des sculptures du même type ont déjà été signalées à Naucratis; celles qu'a acquises le Musée de Boston sont reproduites dans l'article que nous résumons. L'éditeur pense que la statuette Golenischeff provient de la même ville et y reconnaît une influence égyptienne plus marquée que dans les œuvres similaires de la Grèce propre[1].

— L'examen des tessons naucratites au British Museum a fait découvrir un certain nombre d'inscriptions nouvelles, dont trois dédicaces à Aphrodite[2].

ALEXANDRIE. — Je reçois de M. Botti une conférence sur le Musée gréco-romain d'Alexandrie et les fouilles faites dans cette ville en 1892[3]. Le Musée a été ouvert au public le 1er novembre 1892; dans l'espace d'un mois et demi, il a compté plus de deux mille visiteurs. Près de quatre mille monuments, venant du Musée de Boulaq, sont déjà exposés, mais on a besoin de fonds pour en acquérir et en placer d'autres. Les fouilles ont porté sur la nécropole païenne et chrétienne de Kom-el-Shefaka, qui, depuis trente ans, a terriblement souffert du vandalisme. Cette brochure contient la description de quelques antiquités récemment découvertes (entre autres des inscriptions), avec un plan de la nécropole. M. Nourrisson, conservateur de la Bibliothèque municipale, m'a aussi envoyé une conférence très instructive sur la bibliothèque des Ptolémées, qu'il a faite à l'*Athenaeum* d'Alexandrie. Il est heureux que les études archéologiques et littéraires paraissent reprendre faveur dans cette ville et que Neroutsos y ait trouvé des continuateurs.

— L'*Athenaeum* proteste contre les dégradations que les touristes font subir à la colonne de Pompée et demande l'établissement d'un grillage. Approuvé[4]!

— M. Crusius a soutenu, après d'autres géographes, l'identité de Juliopolis (nommée par Pline seul) avec Nicopolis[5].

— Le *Temps* du 10 juillet 1893 a gravement publié la note suivante, que d'innombrables feuilles ont reproduite aussitôt :

> Le docteur Grant-Bey, du Caire, vient d'adresser au principal de l'Université d'Aberdeen, en Ecosse, une lettre dans laquelle il l'informe de la découverte, récemment faite sur l'emplacement de l'ancienne Alexandrie, des tombes d'Alexandre le Grand et de Cléopâtre. Ce sont des ouvriers creusant le sol pour le compte d'un propriétaire grec qui ont les premiers aperçu ces tombes, au sujet desquelles le docteur Grant-Bey n'a conçu aucun doute, vu que les noms des occupants sont inscrits sur les portes. Celles-ci sont en bronze et couvertes d'inscriptions grecques ; par des trous provenant de l'usure, on aperçoit, au delà des portes, les sarcophages de marbre et une quantité d'objets funéraires et de parchemins.

Et dire que de pareilles billevesées trouvent des crédules[6]!

1. M. C. Smith fait observer (*Class. Rev.*, 1893, p. 143) que le British Museum possède plusieurs répliques du même type, tant en marbre qu'en albâtre, provenant de Naucratis.
2. *Class. Rev.*, 1893, p. 82.
3. Botti, *Il Museo di Alessandria*, Alexandrie, 1893.
4. *Athen.*, 1893, I, p. 417.
5. *Neue Jahrb.*, 1893, p. 34.
6. M. Maspero m'apprend qu'on lui a déjà donné cette nouvelle en 1881 ; seulement, il s'agissait alors du Serapeum.

Papyrus, Bois, etc. — M. Lods a publié des fac-similés photographiques du livre d'Hénoch, de l'*Évangile* et de l'*Apocalypse* de Pierre[1]. Le *Graphic* du 22 avril 1893 a reproduit une partie de ces fac-similés. Ce n'est pas en France que les lecteurs d'un journal illustré trouveraient intérêt à des documents de ce genre! Sans M. Lods, qui est pasteur protestant, la belle découverte de M. Bouriant aurait presque uniquement été exploitée à l'étranger. Il faut lui savoir d'autant plus gré de s'être appliqué à en tirer parti chez nous[2].

— M. Bréal s'est montré très réservé dans son article sur le manuscrit étrusque d'Agram (cf. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 108). Il signale un passage qui a l'air d'un rituel rythmique et paraît incliner à croire, avec M. Lattes, qu'il s'agit d'un rituel funéraire[3]. « L'obsession du latin » est une tentation contre laquelle M. Bréal met en garde ceux qui voudront expliquer ce texte. « C'est à oublier nos langues, dit-il spirituellement, que devra s'appliquer le Champollion encore à naître qui, selon l'expression convenue, pénétrera l'énigme du sphinx tyrrhénien. »

— La plus belle découverte de l'année est celle de 50 vers de l'*Hécale* de Callimaque, lus non pas sur un papyrus, mais sur une tablette de bois. M. Gomperz, en les publiant, a fait œuvre de grand helléniste. Ils ont été réédités et traduits ensuite par M. Th. Reinach dans la *Revue des Etudes grecques*, à laquelle nous renvoyons les lecteurs curieux[4].

— Un nouveau roman grec! Cela fait venir l'eau à la bouche, mais il n'y a pas de quoi. Le fragment considérable publié d'après un papyrus par M. Wilcken (qui a montré là des qualités de pénétration extraordinaires) ne présente qu'un intérêt médiocre. C'est une sorte de *Grand Cyrus*, où les amants sont Ninus et Sémiramis[5]. M. Weil a proposé quelques corrections au texte, qui paraît dater d'un des derniers Ptolémées; il est certainement antérieur aux compositions plus ou moins ineptes qui remplissent les *Erotici* de Hirschig.

— D'après un papyrus du VIe siècle, trouvé à Coptos en 1889, le P. Scheil a publié deux livres de Philon, Περὶ τοῦ τίς ὁ τῶν θείων πραγμάτων ἐστιν κληρονόμος et Περὶ γενέσεως Ἄβελ[6]. A la suite des traités de Philon il y a un fragment en onciales de l'Évangile de saint Luc.

— Parmi les papyrus acquis par le Musée Britannique se trouve une encyclo-

1. *Mission du Caire*, t. IX, 3e fasc. (1893). A la page 335, on trouvera un fragment inédit des Actes de saint Julien d'Anazarbe.
2. M. l'abbé Duchesne a exprimé son opinion sur les nouveaux textes dans le *Bulletin critique*, 1893, p. 101. M. l'abbé Lejay a traité longuement de l'*Evangile de Pierre* dans la *Revue des Etudes grecques*, 1893, p. 58-84. Je m'abstiens de renvoyer aux travaux allemands et anglais, qui sont nombreux; cela regarde maintenant les théologiens. Mais je veux affirmer une fois de plus ma conviction que l'auteur de l'*Evangile de Pierre* n'a pas connu nos Evangiles canoniques. Si je me trompe, c'est du moins avec Harnack.
3. *Journal des Savants*, 1893, p. 218. A la p. 225, il cite les exemples du suffixe *as'a*; je crois que c'est le même suffixe qui paraît dans θάλασσα.
4. Gomperz, *Mittheil. aus der Sammlung der Papyrus Rainer*, t. VI (*preprint*), Vienne, 1893; *Revue des Etudes grecques*, 1893, p. 258.
5. *Hermes*, t. XXVIII, p. 161.
6. *Mission du Caire*, t. IX, 2e fasc. (1893), avec fac-similés.

pédie médicale, ἰατρικὴ συναγωγή, œuvre de Ménon, élève d'Aristote ; M. Diels en a publié un fragment dans l'*Hermes* et doit éditer le tout dans un supplément à l'Aristote de Berlin. Ce nouveau texte établit, entre autres, que l'écrit hippocratique Περὶ φύσεως ἀνθρώπου est l'œuvre du gendre d'Hippocrate, Polybe ; c'est ce qu'avait du reste admis Littré, d'après quelques témoignages antiques aujourd'hui confirmés.

— M. Nicole a tiré une piquante histoire d'une lettre conservée par un papyrus de sa collection. Atilius Titanianus avait été proscrit en 158 sous Antonin le Pieux, mais il avait un fils, exerçant de hautes fonctions, que l'empereur aimait[1]. Pour le protéger contre les conséquences de la disgrâce paternelle, Antonin fit écrire une lettre comminatoire aux stratèges du nome d'Arsinoé, où étaient situées les propriétés de Titanianus, par son affranchi Aurélius Théocrite, ministre du préfet d'Égypte. C'est cette lettre que nous avons conservée[2].

— M. Naville a acheté en Égypte, pour M. Nicole, trois fragments de papyrus qui contiennent quelques bribes d'un commentaire inédit de l'*Iliade* (XX, 144-150). Peut-être y a-t-il là un reste des Τρωϊκά d'Hellanicus[3].

— On lit dans le *Temps* du 10 octobre 1893 :

Une collection de papyrus, récemment ramenée d'Égypte avec le produit d'une souscription publique, et incorporée à la Bibliothèque de la ville de Genève, vient d'être dépouillée par M. Jules Nicole. Le savant a commencé, comme de juste, par chercher les textes classiques, et il a eu la joie d'en trouver un bon nombre. En premier lieu, de magnifiques fragments des deux épopées d'Homère, dont le plus considérable, qui comprend une partie des chants XI et XII de l'*Iliade*, intriguera fort les critiques, car il dérive d'une édition très différente des nôtres. Puis une page de l'*Oreste* d'Euripide, détachée d'un exemplaire de luxe dont le texte serait antérieur d'un millier d'années à celui des plus vieux manuscrits connus. Puis ce sont des fragments inédits : élégie didactique sur l'influence des astres, hymne ou idylle racontant l'entrevue de Jupiter et de Léda, écrits scientifiques en belle prose, livres historiques, etc.

La littérature chrétienne ne fait pas défaut. Il y a des versets liturgiques, des pages de la Bible avec ou sans commentaires, un traité religieux où tel passage, donné par l'auteur comme une citation littérale de l'Evangile, s'écarte étrangement de la tradition canonique. Quelques documents, d'une époque plus basse, intéressent l'histoire anecdotique de l'Eglise d'Orient. Ainsi un billet adressé par un évêque ou le supérieur d'un couvent à l'administration des postes pour lui recommander trois cénobites en tournée. Il est très court : « Vous voudrez bien donner des chevaux à ces bons moines, car ils sont orthodoxes. » On savait déjà, dans ces temps-là, empêcher l'hérésie d'aller trop vite.

— Dans le *Guide de la collection des papyrus Rainer*, publié en 1892, la planche VII reproduit la photographie d'un contrat de mariage sur papyrus, daté de 136 après J.-C. M. Wessely a transcrit, traduit et commenté ce document, dont il reste deux exemplaires incomplets[4]. Les stipulations relatives à la fortune des conjoints sont très intéressantes ; la composition du trousseau de la

1. Témoignage de Capitolin.
2. *Revue archéol.*, 1893, I, p. 227-233.
3. *Revue de Philologie*, 1893, p. 109-115.
4. *Xenia Austriaca*, t. I, p. 59-77.

fiancée n'est pas moins curieuse. Je recommande ce texte, un peu perdu dans deux gros volumes de mélanges, à l'attention des jurisconsultes hellénisants.

— Un des textes juridiques de la collection Wilcken-Krebs-Viereck a été réédité et commenté par M. Th. Reinach dans la *Nouvelle Revue historique de droit* (1893, n° 1). Il est fâcheux d'aller enfouir dans de pareils recueils des travaux qui peuvent être utiles à des philologues. L'intérêt de celui-ci est de montrer, par l'exemple d'un procès de succession, la lente pénétration du droit grec dans la législation romaine [1].

— M. Wessely a entretenu l'Académie de Vienne d'une nouvelle collection de papyrus magiques; M. Gomperz a parlé, devant la même Société, du papyrus de Platon (*Lachès*) découvert à Gurob et dont le texte confirme trois corrections faites, de notre temps, par Bekker, Ast et Jacoby [2]. D'autres publications de textes, empruntées à des papyrus, ont été faites par MM. Viereck et Wilcken [3].

— Au Congrès des Orientalistes à Londres, M. Hechler a présenté un papyrus contenant les livres de Zacharie et de Malachie en grec (IIIe ou IVe siècle après J.-C.); ce serait le plus ancien manuscrit connu de la Bible des Septante [4].

— La Bodléienne a récemment acquis cinq feuilles de parchemin, découvertes en 1891 en Égypte; ce sont des palimpsestes contenant des fragments encore inconnus des livres saints en syriaque, superposés à des fragments grecs des épîtres de saint Paul, qui diffèrent notablement de la vulgate [5].

— On trouvera, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, l'indication des éditions *principes* de textes byzantins qui occupent principalement les savants russes. Ici, sauf exceptions, nous ne signalerons plus que les découvertes de textes classiques, par manière d'*addendum* à ce que nous avons à dire chaque fois sur le déchiffrement des papyrus égyptiens. Dans un commentaire d'Origène sur Job, ms. à Paris (*Cod. gr.* 454), M. Hauler a eu la chance de trouver onze jolis vers de Ménandre et quatre du poète comique Sotadès qui sont comme les commentaires du mot de Juvénal : *Te facimus, Fortuna, deam.* Cinq des vers de Ménandre sont tout à fait nouveaux; ceux de Sotadès, dont le tetxe présente des difficultés, le sont également [6]. J'apprends par une note de M. Couvreur [7] que M. Maass a publié un fragment des Δαιταλεῖς d'Aristophane et un autre d'Archiloque dans ses doctes mais illisibles *Aratea* (1892). D'étranges histoires de philosophes, contées par Jean Damascène (entre autres celle d'Eueidès de Samos), ont été mises au jour par M. Paul Tannery [8].

Afrique grecque. — M. C. Smith pense que le mythe des Harpyes s'est déve-

1. Cf. *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 20 janvier 1893.
2. *Anzeiger* de Vienne, 2 novembre 1892 (*Phil. Woch.*, 1893, p. 94). Sur la discussion ouverte à propos du papyrus du *Phédon*, cf. Herr, *Revue critique*, 1893, I, p. 260. Cela ne me regarde plus.
3. Viereck, *Documents des archives d'Arsinoé* (papyrus 1506 de Berlin, de 248 ap. J.-C.) dans l'*Hermès*, 1892, p. 516. — Wilcken, Ἀπογραφαί (documents sur le cens provincial), dans l'*Hermès*, 1893, p. 230.
4. *Amer. Journal*, 1893, p. 95.
5. *Acad.*, 1893, I, p. 481.
6. *Eranos Vindobonensis*, p. 334.
7. *Revue de Philologie*, 1893, p. 203.
8. *Revue des Etudes grecques*, 1893, p. 273.

loppé dans une colonie grecque de l'Afrique et que ces divinités malfaisantes du vent (*wind-daemons*) y ont été opposées aux Boréades. Le symbole des premières était le vautour, celui des secondes le cygne. Ce n'est qu'à une époque tardive que les Harpyes et les Sirènes ont été assimilées dans l'art; dans la prétendue *tombe des Harpyes* de Xanthos, les figures ailées sont incontestablement des Sirènes[1].

— On lisait dans le *Temps*, 2 septembre 1893 :

> Un explorateur anglais, M. Bent, connu pour ses découvertes si intéressantes sur la civilisation antique (probablement phénicienne)[2] du Machonaland et de la région au sud du Zambèse, a découvert dans la vallée de Hodas, en Abyssinie, les ruines d'une ville grecque mentionnée par plusieurs géographes anciens et notamment par Ptolémée, qui la désigne sous le nom de Koloé.
>
> Le célèbre géographe grec raconte que la ville de Koloé possédait une immense citerne qui était un véritable monument. Or M. Bent a trouvé, parmi les ruines qui subsistent actuellement, une citerne qui correspond en tout point à celle décrite par Ptolémée. D'où la certitude pour M. Bent et les archéologues grecs[3] qu'on est réellement en présence de la cité de Koloé dont parlent les géographes anciens.
>
> Il paraîtrait, d'après les mêmes archéologues, qu'un peu après le règne d'Alexandre un grand nombre de Grecs s'établirent en Abyssinie et y bâtirent plusieurs villes. Celle de Koloé, dont les ruines viennent d'être découvertes, ne serait donc pas la seule ville grecque qui existait en Abyssinie[4].

Musées et Collections. — Londres. — Le Musée Britannique a reçu une série d'objets grecs de la Basse-Égypte et de Chypre (Salamis, Polis-tis-Chrysokhou); il a acheté aussi quelques statuettes de Tanagre et d'Asie Mineure, qui viennent enrichir fort à propos une section encore assez mal pourvue. Ayant eu l'occasion de revoir ce Musée au mois d'août 1893, j'y ai admiré une fois de plus la belle installation des vases. Le second volume du catalogue de la céramique, par M. Walters, venait de paraître ; il est consacré aux vases à figures noires, dont un certain nombre sont convenablement reproduits[5].

— M. R. S. Poole a quitté, après quarante et un ans de service, la direction des *Coins and Medals* ; il a été remplacé par M. Barclay Head[6].

Oxford. — M. Percy Gardner a publié un beau catalogue illustré de la collection des vases au Musée Ashmoléen d'Oxford, dont bien des archéologues ne suspectaient pas la richesse. L'un d'eux, trouvé à Gela, lui paraît représenter deux épisodes de l'histoire d'Hercule et Cacus, traités sous l'influence de la parodie dramatique[7]. Il considère la légende de Cacus (identifié à Géryon)

1. *Journ. Hell. Stud.*, 1892-93, p. 103.
2. Ce n'est pas du tout probable! M. Boscawen a récemment allégué que les figures d'oiseau placées en évidence au-dessus des mines, à Zimbawye, n'étaient autres que les faucons d'Hathor, sculptés au-dessus des carrières de Ouâdi Magharah; le nom d'Hathor est inscrit sur une stèle dans plusieurs carrières d'albâtre égyptiennes. D'où connexion entre l'Egypte et le Machonaland (*Acad.*, 1893, I, p. 204). L'indice est bien faible pour la conclusion.
3. Lire : *anglais*.
4. M. Bent a découvert dans la même région des inscriptions himyaritiques, *Athen.*, 1893, II, p. 231.
5. *Catalogue of the Greek and Etruscan vases*, vol. II (seul paru), 1893.
6. *Athen.*, 1893, I, p. 93.
7. *Journ. Hell. Stud.*, 1892-93, p. 70-76.

comme phénicienne et non pas italique, ce qui ne me semble pas admissible; les Phéniciens n'ont été que les colporteurs de ce mythe, qu'ils ont recueilli dans l'Europe occidentale.

Saint-Pétersbourg. — La collection du lieutenant-général Bartholomaei, très riche en monnaies arsacides, sassanides et indo-scythes, est entrée au Cabinet de l'Ermitage[1]; le Musée impérial a acquis en même temps la belle série de bijoux grecs réunie par M. Lemmé à Odessa.

Odessa. — J'ai eu l'occasion d'étudier assez longuement le Musée d'Odessa, dont il existe un catalogue en russe par le conservateur, M. Jourguiévitch (3e éd., 1892). La collection, encore imparfaitement classée, comprend beaucoup de terres cuites et de bijoux d'Olbie et de Panticapée; il y a aussi des vases de ces provenances et d'autres achetés en Italie. Parmi les marbres, j'ai noté un bas-relief archaïque provenant, dit-on, de Smyrne, et représentant deux hommes aux prises avec des lions (n° 23); je publierai prochainement le bas-relief cru archaïsant d'Olbie dont il a déjà été question ici (1889, II, p. 114). L'Aphrodite archaïque et l'idole carienne, que M. Furtwaengler a signalées en 1888 dans ce Musée[2], n'y existent plus, et le conservateur m'a affirmé n'en avoir jamais eu connaissance : il y a là un point à éclaircir. Sur un fragment de vase à figures rouges, on lit, à droite et à gauche de la partie supérieure d'un éphèbe, l'inscription ....ΔΕΜΟΣ ΚΑΛΟΣ; à gauche on distingue .....ΛΡΟΝ .....ΙΕ, restes d'une signature d'artiste. Un bombyle décoré d'une Amazone (type Klein, *Euphronios*, p. 273, fig. 2, en haut) et d'un guerrier tenant un bouclier, porte l'inscription : ΗΙLΙΝΟΣ ΕΠΟΙΕ; ce Hilinos est déjà connu par un vase où il a signé ΕΠΟΙΕΣΕΝ (Klein, *Meistersign.*, p. 134). M. Klein a mentionné le fragment d'Épictétos qui est aussi conservé à Odessa (p. 27); grâce à l'obligeance du général Berthier de Lagarde, un descendant d'émigré qui est un des meilleurs antiquaires odessites, j'en possède maintenant une photographie. J'ai été particulièrement frappé du grand nombre d'objets faux que l'on voit à Odessa, non seulement dans le commerce et chez les particuliers, mais au Musée même. Il doit exister près d'Olbie toute une fabrique d'inscriptions fausses; quelques-unes, sorties de cette officine, ont été publiées comme antiques par M. Latyschew (*Mém. Soc. Odessa*, t. XV, p. 499). On m'a parlé d'une inscription de 600 lettres, également plus que suspecte, qui existerait dans la collection (d'ailleurs fort riche) d'un M. Souroutschan à Kichinew. Les bijoux faux sont assez nombreux; j'en ai dessiné un au Musée, donné par M. Bouratchkoff comme provenant d'Olbie, qui est une habile copie d'un bas-relief de la villa Pinciana (t. II, p. 118). Parmi les collections locales, la meilleure, à ma connaissance, est celle de M. Kugel, riche en terres cuites et en colliers d'Olbie, ainsi qu'en monnaies bosporanes. M. Lemmé, qui a longtemps passé pour le Castellani de la Russie méridionale, vient de vendre pour 100,000 francs à l'Ermitage sa collection de bijoux; il lui reste encore quelques bien beaux spécimens. Un seigneur du nom de Kouriss possède, à 60 kilomètres d'Odessa, une

1. *Revue numismatique*, 1893, p. 280.
2. *Phil. Woch.*, 1888, p. 1516.

collection qui paraît importante, à en juger par les photographies qui m'ont été montrées à la Bibliothèque d'Odessa par M. Kirkpichnikoff[1]. Je parlerai avec plus de détail du Musée d'Odessa dans un rapport que je compte publier l'an prochain.

ALLEMAGNE. — On doit à M. A. Blanchet un rapport sommaire[2] sur les Musées d'Allemagne et d'Autriche (Cologne, Mayence, Francfort, Wiesbaden, Stuttgart, Carlsruhe, Munich, Nuremberg, Augsbourg, Berlin, Dresde, Salzbourg, Vienne, Budapest), suivi d'une utile bibliographie de ces Musées, où je ne trouve cependant pas l'excellent catalogue illustré des céramiques de l'*Oesterreichisches Museum* dû à M. Masner. M. Blanchet signale, à Wiesbaden, une statuette de Satyre jouant des cymbales, qu'il qualifie de « bronze important » ; j'ai vu cette statuette en 1886 et elle m'a paru incontestablement moderne. Qu'en pensent les archéologues allemands?

BERLIN. — Un beau lion antique en marbre, acquis par le musée en Italie, paraît avoir été rapporté de Grèce par Sagredo, compagnon de Morosini[3]. La grande statue de femme drapée, achetée à Venise, est une œuvre attique de haute valeur[4], qui aurait aussi été rapportée de Grèce au XVII[e] siècle. La tête et les bras manquent, mais le travail de la draperie est fort beau, rappelant le style des frontons du Parthénon. A ces œuvres s'ajoutent : 1° deux jolies bas-reliefs représentant des danseuses coiffées du *calathiscos*, que M. Kekulé croit attiques et du V[e] siècle[5]; on connaît déjà nombre de répliques du même motif[6]; 2° un important bas-relief funèbre de la collection Prokesch, provenant d'Athènes[7], où figurent cinq personnages, incontestablement des portraits. Le travail de ce relief est extraordinairement poussé, au point que le marbre y prend l'aspect de la cire ; M. Kekulé le rapproche, à cet égard, du prétendu sarcophage d'Alexandre et l'attribue au IV[e] siècle.

— Les acquisitions de vases[8] comprennent le joli aryballe de Larnaca, attribué par M. Furtwaengler à une fabrique de Naucratis (*Coll. Branteghem*, n° 238); un lécythe corinthien où paraissent pour la première fois des Silènes (*ibid.*, n° 227); une grande amphore attribuée à Amasis (non signée)[9]; un stamnos à figures noires avec scènes de banquets, peut-être de Kleisophos ; un grand lécythe blanc d'Érétrie, où Hypnos et Thanatos paraissent armés ; un autre avec Ménélas emmenant Hélène ; un lécythe représentant l'arbre des Hespérides, Hercule et Athéna ; la grande coupe à figures rouges, Gerhard, *A. V.*, pl. 50-51 (style d'Épic-

1. A côté d'antiquités d'Olbie et de la Crimée, j'y ai trouvé avec surprise la reproduction d'un tableau cru d'A. Dürer, autrefois à Munich ou à Schleissheim, et celle d'un très beau panneau de Lippi.
2. *Nouvelles archives des Missions*, 1892, t. II, p. 655 et à part (Leroux, 1893).
3. *Arch. Anz.*, 1893, p. 72.
4. *Ibid.*, p. 74.
5. *Ibid.*, p. 76.
6. Hauser, *Neu-attische Reliefs*, p. 76
7. *Arch. Anz.*, 1893, p. 78.
8. *Arch. Anz.*, 1893, p. 82 sq.
9. Le « direct » que l'*Anzeiger* a publié d'après ce vase (p. 84) est indigne de cet excellent recueil.

tête); une belle coupe où l'on voit, entre autres sujets, un Silène surprenant dans son sommeil une Nymphe nue (style de Kachrylion?); un grand cratère avec scènes de combats (style d'Euphronios); une belle coupe à sujets très obscènes, avec Λάαγρος καλός (Hartwig, *Meisterschalen*, p. 92); une autre coupe avec le même nom et l'épisode d'Hercule chez Busiris (*Coll. Branteghem*, n° 33); le n° 85 de la même collection, autrefois attribuée à Xenotimos. J'en passe, et d'excellentes, car la section de la céramique à Berlin est une de celles qui s'enrichit le plus vite. Parmi les terres cuites, je signalerai une réplique du relief dit de Mélos publié par Lenormant (*Gaz. archéol.*, 1880, pl. XIII); un nègre dansant qui tient une boule sur son genou (à rapprocher d'un bas-relief attique, *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. VII, p. XIX); un beau torse smyrnéen de Vénus et deux figurines primitives de Kertch. Dans la section des bronzes, citons, ayant l'embarras du choix, une grande statuette d'éléphant avec inscription latine (Mantoue); dans celle des pierres gravées, l'intaille d'Eutyches (Coll. Ancona); dans celle des *varia*, une Niobide en stuc de Kertch, des timbres d'amphores de même provenance, enfin le contenu entier d'une tombe « carienne » de Syra.

DRESDE. — La collection des terres cuites s'est enrichie d'un joli groupe de deux femmes, la seconde assise sur les genoux de la première, qui paraît bien provenir de Myrina[1], et d'un beau torse d'homme de fabrique smyrnéenne. Parmi les bronzes, nous signalons un manche d'ustensile en forme de Pygmée luttant contre une grue; parmi les vases, la lutte d'Héraklès et de Cycnos (figures noires), des scènes de la palestre dans le style d'Euphronios, un cratère publié par des Vergers (*L'Étrurie*, pl. X), un vase très singulier analogue au n° 4026 de Berlin. La plupart de ces poteries proviennent de la collection Faldi à Florence. Le musée a encore acquis une peinture égyptienne sur bois de la collection Graf (n° 92 du Catalogue) et quelques très beaux bijoux d'Asie Mineure.

TRÈVES. — Bien que je ne m'occupe pas ici, à mon grand regret[2], de monuments romains, je veux signaler l'excellent catalogue du Musée de Trèves donné par M. Hettner: il y a là 375 dessins qui valent ceux du Catalogue des sculptures de Berlin[3]. Je prépare un catalogue du même genre pour les bronzes dits gallo-romains de Saint-Germain.

VIENNE. — Une exposition archéologique, à laquelle ont contribué les musées publics et les collections privées, a eu lieu à Vienne de mai à août 1893; il en existe un catalogue sommaire que je n'ai pas vu[4].

— M. R. von Schneider a publié, à l'occasion de la réunion des philologues à Vienne, une notice, illustrée d'admirables héliogravures, sur la grande statue de bronze découverte en 1502 sur l'Helenenberg, qui représente un jeune ado-

1. *Arch. Anz.*, 1892, p. 159 sq.
2. Ne se trouvera-t-il pas quelqu'un pour publier une *Chronique d'Occident*? Ce n'est pas la matière qui manque!
3. Hettner, *Die römischen Steindenkmaeler des Provinzialmuseums zu Trier*, Trèves, 1893.
4. *Katalog der archäol. Ausstellung*, Wien, 1893.

rant. L'éditeur y reconnaît une œuvre grecque, fondue, au IV[e] siècle, sous l'influence de Polyclète et croit que l'inscription dédicatoire y a été ajoutée bien plus tard.

— Les acquisitions de vases faites par le Musée de 1880 à 1891 ont été l'objet d'une note détaillée de M. von Schneider[1]. Nous citerons : Hèraklès tuant les oiseaux du lac Stymphale, lécythe à figures noires; Athéna et Thésée, scyphos à figures rouges (*Arch. Vorlegebl.*, E, pl. XII, 2); consultation de l'oracle de Delphes et jugement de Paris (*ibid.*, pl. XII).

— M. J. von Schlosser a publié le premier volume du Catalogue illustré des monnaies grecques de Vienne, comprenant la Thessalie, l'Illyrie, la Dalmatie et l'Épire.

SPALATO. — Les acquisitions du Musée de Spalato sont enregistrées par M. Bulic' dans le *Bullettino di archeologia e storia dalmata* (1892, p. 205, 213).

LIVOURNE. — Un catalogue du Musée archéologique de Livourne, avec dix-sept planches, a été donné par M. Mantovani (1892).

ESPAGNE. — M. Bethe a publié quelques notes sur les musées d'Espagne[2], dont on me dit — je n'y ai pas été voir — que l'arrangement laisse beaucoup à désirer. Il y a des antiquités à Madrid au *Musée du Prado* et au *Musée archéologique national*. Le catalogue de ce dernier, par Delgado, est entre mes mains (1883); il s'y trouve des choses surprenantes. M. Bethe a signalé, entre autres morceaux, un bas-relief alexandrin représentant l'enfance de Dionysos et le beau vase d'Aison représentant les exploits de Thésée (*Antik. Denkm.*, t. II, pl. I). Pour le mystérieux groupe de San-Ildefonso, il affirme que la tête d'Antinoüs n'appartient pas au corps, mais que le groupe lui-même n'est pas un *pasticcio*.

— J'ai lu un rapport de M. Engel sur les collections numismatiques espagnoles et sur les singulières trouvailles du Cerro de los Santos, rapprochées de celles de Llano de la Consolacion (entre Montealegre et le Cerro) et de Balazote (à 28 kilomètres au sud-ouest d'Albacete). Ses propres fouilles ont prouvé qu'il y avait du bon, beaucoup de bon même dans la collection du Cerro[3], mais où a commencé, en quoi a consisté l'œuvre du mystificateur? Le coupable présumé est aujourd'hui dans un asile d'aliénés; M. Engel est allé le voir et a constaté qu'il avait des notions de sculpture. Mais les inscriptions grecques, égyptiennes, phéniciennes, qui sont fausses à faire peur? Le mystère n'est pas encore éclairci[4].

— Le rapport de M. A. Martin sur sa mission en Espagne et en Portugal[5] comprend la description de plus de deux cents mss. grecs, qui, joints à ceux de l'Escurial et de la Bibliothèque nationale de Madrid, font un total d'environ onze cents mss. grecs dans la Péninsule. Continuateur d'E. Miller et de Ch. Graux,

1. *Arch. Anz.*, 1892, p. 170 sq.
2. *Arch. Anz.*, 1893, p. 5.
3. Quelques spécimens de cette provenance ont été rapportés par M. Engel au Musée du Louvre.
4. *Nouvelles archives des Missions*, 1892, t. III, p. 111-219.
5. *Nouvelles archives des Missions*, 1892, t. II, p. 1-322.

M. Martin s'est fait grand honneur par cette étude consciencieuse, poursuivie dans les conditions peu favorables que l'Espagne offre encore aux voyageurs[1].

Algérie. — On peut aujourd'hui faire relier en un beau volume les trois albums illustrés des Musées de Constantine, d'Alger et d'Oran, dont le texte est dû à MM. Doublet, Gauckler et de La Blanchère[2]. En revanche, la publication du *Musée Alaoui* (à Tunis) n'avance guère et celle de l'*Album des Musées de France* paraît arrêtée. Le défaut commun de ces entreprises, d'ailleurs très utiles, c'est qu'on y donne trop de développement au texte. Un album n'est pas un recueil de dissertations ou d'articles de revues; il faut revenir au modèle donné par Longpérier dans le *Musée Napoléon III*.

Amérique du Nord — Ce que l'initiative privée fait en Amérique est admirable[3]. J'ai sous les yeux les deux rapports annuels (1891 et 1892) concernant le *Musée d'art* de Detroit, pour lequel on a trouvé, dès 1886, la somme de cinq cent mille francs. J'ai aussi reçu le rapport des *Trustees* de la Bibliothèque publique de Boston (1892), qui contenait, à la fin de l'an passé, 576,000 volumes, alors qu'elle n'en avait pas encore 10,000 en 1853. Le rapport annuel sur le Musée de la même ville (1892) signale des acquisitions importantes : une kylix d'Euphronios, achetée à la vente Branteghem (n° 52), une collection de vases formée à Athènes par M. E. Robinson, une kylix de Tleson, achetée à Berlin, un relief mithriaque de Rome, une belle collection de verreries phéniciennes, une gemme insulaire avec l'image d'un lion. Pour les cours d'histoire de l'art, on a fait exécuter des photographies de grandeur naturelle d'après les sarcophages de Sidon : un de mes amis, qui connaît aussi les originaux, m'assure que ces grandissements sont admirables. On pourrait essayer d'en faire autant chez nous. A ce propos, je regrette qu'on ne place pas, dans les salles des antiques au Louvre, des meubles à volets contenant des photographies. Ce n'est pas encombrant comme des moulages, et c'est tout aussi instructif. Je voudrais, par exemple, que toute la collection Brunn-Bruckmann fut mise, de la sorte, à la disposition du public; les grandes photographies de Braun, d'après des tableaux de musées étrangers, devraient être installées de même, par exemple dans la galerie Lacaze, où il existe, il est vrai, un meuble de ce genre, mais consacré à des photographies de tableaux existant au Louvre ! Moulages, photographies, projections : l'enseignement moderne de l'art tient en ces trois mots. Les Américains ont le mérite de l'avoir compris bien avant nous.

Le Musée de Philadelphie ne possède une section archéologique que depuis 1888; mais cette jeune section contient déjà, outre des moulages, une belle collection babylonienne provenant de la mission Peters, des sculptures palmyréniennes, des antiquités égyptiennes du Delta, une collection ethnographique de Chypre et (à titre de dépôt) le cabinet de gemmes de M. Maxwell Sommerville,

1. Cf. Tannery, *Les mss. de Diophante à l'Escurial*, *ibid.*, 1891, t. I, p. 383.
2. Cf. G. Boissier, *Journal des Savants*, 1893, p. 441.
3. Voir le rapport de M. A. Barthélemy sur « l'organisation des arts aux États-Unis », *Bull. des Musées*, 1893, p. 126.

avec un très beau camée romain et une importante réunion d'intailles gnostiques[1].

Louvre. — *Antiquités orientales*. — Deux fragments de bas-reliefs assyriens (don Maciet)[2].

Sculptures. — Tête de femme d'un joli style, la chevelure enveloppée d'un foulard (don Maciet)[3]. — Tête d'Hercule (Stratonicée de Carie). — Tous les monuments chrétiens (sculptures, inscriptions) formant la collection particulière de M. E. Le Blant, qui s'en est généreusement dessaisi[4].

Bronzes. — Polycandile de Constantinople (cf. plus haut). — Deux disques de miroirs en bronze, avec une tête de femme de profil, ayant servi d'applique, séparée de son disque (Anthédon)[5]. — Petit bronze de Jupiter Ithomatès. — Miroir dont le support est formé par une colonne surmontée d'un chapiteau ionique (Hermione).

Vases[6]. — Scyphos corinthien dont un Silène accroupi tient les deux anses, sorte de vase *à surprise*. — Loutrophore avec scènes funéraires. — Deux coupes d'Érétrie, avec une femme debout et une femme assise, toutes deux jouant de la lyre. — Alabastron de Paidicos, avec scène de conversation entre jeunes femmes. — Très beau rhyton à deux têtes, avec signature d'artiste, de l'époque des Pisistratides[7].

Terres cuites. — Charrue traînée par deux bœufs, groupe archaïque de Tanagre. — Pédagogue chauve, figurine du IIe siècle, d'une exécution très spirituelle.

Un bel ivoire chrétien acquis par le Louvre représente la prédication de saint Paul, peut-être en Troade[8].

— M. Michon a décrit quelques groupes inédits de la triple Hécate qui appartiennent au Musée; c'est une utile addition au catalogue de ces figures qui a été dressé par M. Petersen[9].

Cabinet des médailles. — La Bibliothèque nationale a acquis, grâce à MM. de La Tour et Babelon, un magnifique camée sur lequel est représenté un combat entre un roi sassanide et un empereur romain (Sapor Ier et Valérien suivant

1. *Report of the board of managers of the departement of archaeology and palaeontology*, Philadelphie, 1893.
2. *Bull. des Musées*, 1892, p. 305.
3. *Bull. des Musées*, 1893, p. 66.
4. *Ibid.*, p. 98 sq.
5. *Bull. des Musées*, 1893, p. 67.
6. Cf. Th. Sisson, *Le Temps*, 14 août 1893.
7. *Athen.*, 1893, II, p. 106.
8. *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 10 mars 1893.
9. *Mél. de Rome*, 1892, p. 407-424. — Dans une note (p. 420) l'auteur a identifié plusieurs monuments reproduits par Le Bas, dont je n'avais pu découvrir les possesseurs (pl. 112, I = *Coll. Gréau*, n° 1311, au Louvre; pl. 44 = Gréau, n° 1326, au Louvre; pl. 54, donné par L. Hugo au Louvre). M. Michon se demande sur quelle autorité s'est fondé le colonel Robert, dans son catalogue du Musée d'artillerie, pour écrire que l'étendard (?) Le Bas, *Mon.*, *Fig.* pl. 109, avait été trouvé dans l'Archipel. Cette information vient de moi et M. Michon la trouvera justifiée à la p. 102 de mon édition du *Voyage*. Le possesseur de cet objet, avant Le Bas, était le consul de France dans les Cyclades, Roujoux.

M. Babelon). C'est un des camées les plus considérables que l'on connaisse : il dormait depuis longtemps, complètement ignoré, chez un ecclésiastique de Dijon[1].

— Beaucoup de monnaies intéressantes de Lycie, de Phrygie et de Pisidie, achetées par M. Babelon, sont entrées récemment au Cabinet des médailles[2].

Collections privées. — Le comte Michel Tyskiewicz, qui a déjà formé je ne sais combien de collections, fait publier par M. Froehner un choix des antiquités qui lui appartiennent[3]. Les huit planches de la première livraison, qui sont admirablement exécutées, reproduisent plusieurs œuvres de haute importance : bijoux grecs, entre autres une bague de Mycènes avec sujet analogue à celui de la porte des Lions (pl. I) : bouquetin ailé trouvé à Amisus (pl. II, cf. *Arch. Anzeiger*, 1892, p. 113) ; miroir grec gravé avec Apollon lyricine (pl. IV) ; boîte à miroir avec Éros sur un dauphin (pl. V) ; magnifique Vénus pudique en bronze (pl. VI et VII) ; verres chrétiens (pl. VIII). Le texte est ce qu'on pouvait attendre de l'expérience de M. Froehner, avec une discrétion dans l'éloge qui ne messied pas. Mais les « conditions de la souscription » sont malheureusement telles qu'on les pouvait attendre de la maison Bruckmann. Dix livraisons à 25 francs, le tout vendu à 50 exemplaires seulement! Comment un amateur aussi délicat, un juge aussi fin des choses de l'esprit que le comte Tyskiewicz, a-t-il pu se prêter à une pareille combinaison? N'est-il pas encore temps pour lui de faire les choses en véritable ami de la science, de mettre ses livraisons à 5 francs, de les tirer à 500 exemplaires et d'envoyer les intermédiaires ἐς κόρακας?

— M. Helbig a commencé la publication de la collection Barracco de Rome[4], adoptant à cet effet le format in-folio que je n'aime guère; il y aura 12 livraisons à 25 francs, ce qui mettra l'exemplaire au prix de 300 francs. On appelle, paraît-il, des Mécènes ceux qui font payer si cher au public le droit d'admirer les trésors qu'ils ont réunis. A ce prix-là, je ne sens pas le besoin de les remercier. — Je reviendrai sur cette publication importante quand elle sera plus avancée et quand le texte de M. Helbig aura paru.

— M. F. von Duhn, professeur à Heidelberg, a acquis à la vente A. Ancona une applique de bronze représentant une femme assise dans l'attitude du deuil. avec un serpent qui rampe sur sa jambe gauche. Dans un ingénieux mémoire dédié à M. Brunn[5], il a essayé de montrer que cette applique ornait la cuirasse d'une statue en bronze d'Auguste, analogue à la grande figure de marbre de Prima Porta, que le motif remontait aux types funéraires attiques du v[e] siècle et qu'il était loisible (M. von Duhn est peu affirmatif à cet égard) d'y reconnaître une image de Cléopâtre.

Ventes. — Dans l'excellent catalogue illustré publié à l'occasion de la vente Spitzer (avril-juin 1893)[6], on trouve reproduites par la phototypie les quelques

1. *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 2 juin 1893.
2. *Revue numismatique*, 1893, p. 326.
3. W. Froehner, *La collection Tyskiewicz*, Munich, 1893 (1re livraison).
4. Cf. *Phil. Woch.*, 1893, p. 692.
5. *Neue Heidelb. Jahrb.*, 1893, p. 88 et pl. I.
6. L'ensemble de cette vente désormais célèbre a produit 9,107,931 francs (*Athen.*, 1893, II, p. 39).

« antiquités » de cette mémorable collection. Tout auprès de magnifiques bronzes[1], il y avait là une série de terres cuites invraisemblables. Elles ne s'en sont pas moins vendues très cher : 1. Naissance de Vénus (5,900 fr.). — 2. Amour et jeune fille (3,500). — 3. Femme en deuil (4,000). — 4. Léda (3,000). — 5. Jeune mère allaitant son enfant (6,250). — 6. Pan et Sélèné (3,200). — 7. Ganymède (4,600). — 8. Vénus dans une coquille (3,100). — 11. Pan et Nymphe (5,000). — 12. Centaure et jeune fille (4,700). — 18. Thétis et Pélée (3,100). — 21. Une nourrice (8,200). J'ai revu depuis quelques-uns de ces « chefs-d'œuvre » à South-Kensington, où ils ont été exposés, en compagnie de très belles choses, par leur acquéreur, M. Salting. D'autres, et des mieux payées, sont restées entre les mains de Parisiens qu'on dit millionnaires. Tant mieux, car ce ne sont pas des placements de pères de famille.

— Il a paru un catalogue illustré de la collection de feu Joly de Bammeville, vendue à Paris le 16 juin 1893. A côté de terres cuites fausses, cette collection contenait d'excellents morceaux, entre autres de Myrina (pl. XII, XIV) et quelques bronzes tout à fait exquis (pl. XVIII, XIX[2], XXI, XXII). Les prix obtenus ont été médiocres ; de jolis lécythes blancs, incontestablement authentiques, n'ont pas dépassé 250 francs. Voici quelques-unes des enchères[3] :

Terres cuites. 72*. Éphèbe et jeune fille enlacés, sur un rocher : 1,500 fr. — 76*. Silène portant une jeune fille sur son dos : 3,400. — Groupe de deux femmes drapées : 2,550. — 79*. Toilette de Vénus : 1,900. — 80*. Satyre et Nymphe : 2,600. — 83*. Europe et le taureau : 3,000. — 110.111. Acteurs comiques, chacun : 1,620. — Une belle *Victoire au vol*, de Myrina, est restée à 215 fr.!

Bronzes. 284. Miroir gravé à patine bleue, un chef-d'œuvre : 3,700 fr. — 292. Minerve du v[e] siècle : 710. — 294. Jeune Faune : 1,600. — 297. Mercure nu debout : 3,500. — 370. Couvercle de boîte de miroir avec buste de Vénus : 1,250. — 475. Tête d'Apollon laurée : 1,300.

Divers. « Emblema » d'argent avec buste de Bacchus jeune : 1,850 fr. — 574 Buste en marbre de Satyre portant une jeune fille sur son épaule, d'un très bon style : 710.

Le Louvre a acquis, mais postérieurement à la vente, un joli fragment de bas-relief alexandrin (n° 566) — à joindre au *Corpus* de M. Schreiber.

— Je vois par l'*Academy* (1893, I, p. 422) qu'au mois de mai MM. Sotheby ont vendu à Londres une collection de terres cuites de style grec provenant d'Égypte, des bijoux archaïques de l'Archipel et quelques cylindres babyloniens. Combien il est fâcheux que les ventes anglaises ne soient jamais annoncées par des catalogues comme ceux que publient, chez nous, MM. Feuardent et Hoffmann ! Les archéologues de Londres devraient y veiller.

Varia. — Je cueille dans la *Philologische Wochenschrift* une amusante erreur de M. C. Mehlis[4]. Ayant trouvé au Donnersberg une monnaie gauloise, dont le revers présente un cheval surmonté de quelques lettres, il déclare qu'il y lit

1. N° 23, ciste de Palestrine (10,000 fr.) ; 25, Vénus (2,700) ; 26, Vénus et Amour (1,900) ; 31, casque grec (4,500), etc.
2. Magnifique Athéna du v[e] siècle (collection His de la Salle, n° 334).
3. Je marque d'un astérique les objets qui m'ont paru suspects.
4. *Phil. Woch.*, 1893, p. 483.

VYLC et ajoute que cette « signature » doit probablement être rapportée à la ville étrusque de *Vulci* (*sic*!), dont le commerce avec la Gaule était important. Ainsi Volsinii s'appelait déjà *Vulci* au IIIe siècle avant l'ère chrétienne? C'est bon à savoir.

— Une dispute entre MM. Budge (du British Museum) et H. Rassam (le successeur de Layard dans les fouilles d'Assyrie) s'est dénouée aux dépens du premier devant les tribunaux anglais : l'assyriologue a été condamné à une amende et aux frais, le tout montant à plus de 25,000 francs! Plusieurs savants sont intervenus pour le tirer d'affaire[1] et, au grand honneur du public anglais, la somme requise a été souscrite en quelques mois. Un si bel exemple de solidarité scientifique mérite de ne pas rester inaperçu.

— Pourquoi l'*Athenaeum*, parlant des archéologues grecs, s'obstine-t-il à écrire *Signor Cavvadias*, *Signor Tsountas*[2]! Faudra-t-il parler demain du *Kyrios* Barnabei ou du *Señor* Golenischeff?

— M. l'abbé Fourrière[3] dit avoir constaté, dans mes opinions archéologiques, « certaines variations qu'il a peine à s'expliquer ». Il les explique pourtant, et sans bienveillance, puisqu'il m'accuse plus loin (p. 139) de ne pas rechercher la vérité pour elle-même et de « faire de la science une question d'opportunisme philosophique ». *Opportunisme* est dur. Mais tout cela n'a pas le sens commun. Si je continuais à travailler sans jamais changer d'avis, je profiterais bien mal des occasions qui me sont données de m'instruire[4]. Je suis toujours prêt à reconnaître que je me suis trompé et à adopter l'opinion d'un contradicteur. Jusqu'à ce jour, il est vrai, les théories de M. l'abbé Fourrière ne m'ont point convaincu; mais si jamais j'arrive à penser, comme l'honorable curé d'Oresmaux, qu'Homère, Euripide et bien d'autres sont des plagiaires de la Bible, je me hâterai d'en informer mes lecteurs.

Mi-octobre 1893.

SALOMON REINACH.

1. *Athen.*, 1893, II, p. 194.
2. *Athen.*, 1893, I, p. 614; II, p. 529, etc.
3. *Revue d'exégèse mythol.*, 1893, p. 135. Cf., sur ce recueil, l'article de M. Roscher, *Phil. Woch.*, 1893, p. 207.
4. Je recommande — même aux archéologues — un joli article de Vandérem : *Peut-on varier?* dans la *Revue bleue*, 30 sept. 1893, p. 449.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

— *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. XXVII, fasc. III : Steinschneider, *Manuscrits en langue arabe et en caractères hébreux* (à signaler surtout diverses traductions d'auteurs grecs). — Prætorius, *Éléments kouchites en éthiopien*; *restes du duel en éthiopien*; *la forme originale du nom de* Adulis. — Mordtmann, *Études d'antiquités sabéennes* (dynastie des rois de Me'in apparaissant dans les inscriptions himyarites). — Geyer, *Extraits de la Hamâsa de Al-Bohtori* (citations de vers plus ou moins authentiques de divers poètes antéislamiques). — Geiger, *Textes en dialecte beloutchi avec traduction.* — Von Sowa, *Matériaux pour la connaissance du dialecte des Tsiganes d'Allemagne.* — Windisch, *Observations sur le sujet précédent.* — Bühler, *Les Râdjûkas ou Lajukas des inscriptions de Açoka* (titres donnés à de hauts fonctionnaires indiens). — Bibliographie.

— *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, vol. XVI, fasc. III : Schumacher, *Résultats d'un voyage dans le Haurân, le 'Adjloun, et le Balkâ* (suite et fin). — Van Kasteren, *Liftâya* (localité antique des environs de Homs, jusqu'ici inconnue; ruines importantes d'édifices chrétiens; plusieurs inscriptions byzantines datées, du VIe siècle, avec la formule déjà rencontrée, XMΓ[1]. — Altmann, *Description des Lieux saints dans un ouvrage d'Eberhard Windecke* (XVe *siècle*). — Dalman, *État présent des établissements juifs en Palestine.* (Ces établissements y possèdent 32,681 hectares; la population juive de Palestine s'élève à 48,783 âmes.) — Schick, *Tombeaux nouvellement découverts à Jérusalem* (supposés être les monuments d'Hérode, mentionnés par Josèphe; sarcophages ornés de sculptures de style grec). — Du même, *Jérusalem d'après le psaume CXXII*, 3. — Mühlau, *Additions et rectifications à la « Bibliotheca geographica Palæstinæ » de Röhricht.*

1. Aucune mention ancienne de cette ville n'a été conservée. Il résulte de légendes locales que le nom a dû subir une altération. *Liftâya* pourrait être pour *Filtâya* : serait-ce l'énigmatique *Felitum* ou *Felitus* des Croisés, mentionné dans le voisinage de 'Arka et du Crat, avec le « lac » (Paoli, *Cod. diplomat.*, 12, 24)? Liftâya est tout près du lac de Homs, et non loin de 'Arka, et du Hisn el-Ekrâd (cf. la κώμη Πολιτιανή de Georges de Cypre = vicus *Potoline* ?). — C. C.-G.

BIBLIOGRAPHIE

G. Hager et J. A. Mayer, **Die vorgeschichtlichen, roemischen und merovingischen Alterthuemer des bayerischen Nationalmuseums.** Munich, 1892. Petit in-4, 272 pages et 27 planches.

Ce catalogue illustré des antiquités préhistoriques, romaines et mérovingiennes du Musée national bavarois est appelé à rendre service; les illustrations sont nombreuses, d'une bonne exécution et choisies avec goût. Le texte comprend la description de 1,937 pièces, accompagnée des indications bibliographiques essentielles. Nous ne considérons pas comme très commode pour le lecteur l'agglomération des figures à la fin du volume; il vaut mieux, selon nous, même au risque de réduire plus fortement les dessins, insérer les zincs dans le texte à côté des notices qui s'y rapportent. On nous permettra aussi de regretter que les auteurs aient adopté les caractères d'impression gothiques, à une époque où la tendance générale, en Allemagne, est de se servir de l'alphabet latin pour les ouvrages de science. Ces réserves n'enlèvent rien, du reste, au mérite et à l'utilité du catalogue de MM. Hager et Mayer, qui pourra désormais être proposé comme modèle, à côté des catalogues illustrés des bronzes de Carlsruhe par M. Schumacher et des monuments en pierre de Trèves par M. Hettner, sans oublier le plus bel ouvrage en ce genre que nous possédions encore, le catalogue anonyme des marbres antiques de Berlin avec une gravure accompagnant chaque objet.

S. R.

M. Clerc, **Les métèques athéniens. Étude sur la condition légale, la situation morale et le rôle social et économique des étrangers domiciliés à Athènes.** Paris, Thorin, 1893. In-8, 476 pages.

L'ouvrage que nous annonçons est un des plus importants qui aient encore été publiés en France sur une question de droit public grec. Résultat d'études poursuivies pendant plus de dix années, il met en œuvre une masse de textes littéraires et épigraphiques qui n'avaient jamais été réunis et comparés avec autant de soin et de compétence. M. Clerc cherche à déterminer quelle place la cité athénienne a faite à l'élément étranger, à cette classe d'hommes nombreuse et active que l'on appelait les métèques, dont les droits et les devoirs étaient rigoureusement déterminés par la loi. Plusieurs monographies avaient déjà été consacrées, en Allemagne, à l'étude de la condition légale des métèques; mais ce n'est là qu'une des faces de la question et peut-être en somme, comme le dit M. Clerc, la moins intéressante. Ce que l'auteur a été le premier à rechercher, c'est la situation morale de ces étrangers domiciliés vis-à-vis de la cité et des citoyens. Il a pu constater ainsi que les métèques athéniens ont pris à la vie de la cité une part des plus considérables, que l'histoire même d'Athènes, au ve et au ive siècles, ne s'explique parfaitement que si l'on tient compte de l'élément étranger incorporé à la cité. « Grecs et Romains, dit M. Clerc, ont compris la nécessité d'interposer, entre la masse des esclaves et l'élite que formaient les citoyens, une classe intermédiaire. Chacun de ces deux peuples a résolu le problème d'une façon différente : les Romains, en faisant de leurs affranchis des citoyens, mais des citoyens inférieurs à ceux d'origine libre; les Grecs, en demandant à l'élément étranger cet appoint nécessaire à la vie des cités. Chez les Grecs, ce sont certainement les Athéniens qui ont été le plus loin dans l'application de ce principe, et ils l'ont fait en vertu d'un système bien arrêté. »

Ajoutons que ce livre, qui témoigne d'une science très étendue et très sûre, est en même temps parfaitement écrit. On reconnaît que l'auteur a été élève de Fustel de Coulanges et de M. Foucart; son œuvre fait honneur à l'enseignement d'où elle est sortie.

Salomon Reinach.

NÉCROLOGIE

Le Dr Ingwald UNDSET est mort à Christiania le 3 décembre 1893; il n'était âgé que de quarante ans. Par sa connaissance profonde des musées de l'Europe, en particulier des collections dites préhistoriques, il avait acquis une haute et légitime autorité dans le domaine de l'archéologie comparative. Ses écrits sur l'âge du bronze en Hongrie (1880), sur les débuts de l'âge du fer en Europe (1882), ses nombreuses dissertations sur les antiquités grecques et italiques des périodes les plus anciennes (publiées dans la *Zeitschrift für Ethnologie* et en scandinave), forment un ensemble imposant de recherches originales qui devaient servir de matériaux à un grand ouvrage sur la *protohistoire* de l'Europe[1]. Undset n'a pas eu le temps de l'écrire, et peut-être ne se trouvera-t-il personne, d'ici à longtemps, pour être en état d'aborder une si lourde tâche. Mais le jour où quelqu'un s'en acquitterait avec honneur, c'est à l'exemple et aux enseignements d'Undset qu'il aurait le plus d'obligations.

Salomon REINACH.

1. *Étude sur l'âge du bronze de la Hongrie*, Christiania, 1880; *Das erste Auftreten des Eisens in Nord-Europa* (trad. Mestorf, Hambourg, 1882); *Ueber die Station La Tène*, Christiania, 1885; *Zur Kentniss der vorrömischen Metallzeit in den Rheinlanden*, Trèves, 1886; *Archäologische Aufsätze über südeuropäische Fundstücke* (dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1889 et suiv.), etc.

ERRATA

Mai-juin 1893, I, p. 316, l. 7. Au lieu de *S(anatarium)*, lire *S(anaturum)*. — Communication de M. Mowat.

Juillet-août 1893, II, p. 14, 3e alinéa. Rétablir comme suit le texte de M. Ravaisson : « Il fut aussi sculpteur. Un poète du temps, Tito Strozzi, dans une pièce de vers latins qu'il lui adressa, avec le titre : « Ad Pisanum pictorem statuariumque antiquis comparandum », le compare à Phidias, etc.

Septembre-octobre 1893, II, p. 225, l. 3. Lire : « Serait une aberration... si elle n'avait été imposée à l'Institut par le testament de l'auteur ».

— — p. 227, note 2. Lire : « que l'étiquette *disait autrefois* provenir de Crète. »

— — p. 250, ligne 6, avant la fin. Lire : « Si Latone lève les bras dans Homère *et Alcmène* dans Ovide, etc. »

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

RELATIVES A L'ANTIQUITE ROMAINE

Juillet—Décembre

1° PÉRIODIQUES

THE ACADEMY, 1893, n° 1111.

P. 158. Haverfield. Inscription de Lanchester.

96) DEAE GAR
MANGABI
ET N [redacted]
[redacted] AVG N PRo
SAL · VEX · SVEBo
RVM · LON GOR · Vo
TvM SoLVeRVNT m

Deae Garmangabi et n(umini)... Aug(usti) n(ostri), pr[o] sal(ute vex(illationis) Sueborum Lon..... Gor(dianorum) votum solverunt m(ilites) ou *m(erito)*.

Dans le *Korrespondenzblatt der westdeutschen Zeitschrift*, 1893, p. 184, M. Hübner lit : *n(umini) G[ordiani] Aug(usti)*.

ARCHAEOLOGIA AELIANA, XVI.

P. 76 et suiv. Haverfield. Inscription trouvée à Wallsend. (Voir *Année épigr.*, 1892, n° 127.)

P. 37 et suiv. Id. Inscription de South-Shields (fac-similé).

97)

IMP CAES DIVI SEVERI
NEPOS DIVI MGNI ANTONN FIL
M AVREL SEVERVS [redacted]
PIVS FELIX AVG PONTIF MAX
TRIB POT PP COS AQVAM
VSIBVS MIL COH V GALLo IN
DVXIT CVR MARIO VALERINO
LEG EIVS PR PR

Imp(erator) Caes(ar), Divi Severi nepos, Divi Magni Antonini fil(ius), M. Aurel(ius) Severus [Alexander] Pius Felix Aug(ustus) pontif(ex) max(imus) trib(unicia) pot(estate) p(ater) p(atriae) co(n)s(ul) aquam usibus mil(itum) coh(ortis) V Gallo(rum) induxit, cur(ante) Mario Valeriano leg(ato) ejus pr(o) pr(aetore).

THE ARCHAEOLOGICAL JOURNAL, 1892.

P. 234 et suiv.; cf. 372 et suiv. Antiquités de Pola et d'Aquilée (inscriptions déjà publiées ailleurs).

ID., 1893.

P. 34 et suiv. Marques de potier trouvées à Carlisle.

ARCHIV FÜR LATEINISCHE LEXICOGRAPHIE, 1892.

P. 161 et suiv. Kübler. Le latin dans les inscriptions d'Afrique.

BULLETIN DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES.

P. 124 et suiv. Gauckler. Inscription trouvée par MM. Bordier et Delherbe. — Sur une colonne où est représenté Bacchus.

Au-dessous du bas-relief.

98)

LIBERO · AVG · SAC
IN COLVMNA CORPO
SEX · NONIVS · IVVENA
LIS NOMINE S · ET · FIL · SVOR
NONI · ET · LVCI LIBERVM FVN
DENTE · VINV · P · S · F · IDEMQ · D

l. 1. *Libero Aug(usto) sac(rum)*; l. 4. *nomine s(uo) et fil(iorum) suor(um) Noni(i) et Luci(i) Liberum fundente(m) vinu(m) p(ecunia) s(ua) f(ecit) idemq(ue) d(edicavit)*.

Au-dessus :

CORPVS·FVLLON L·FABIVS FELIX
VM·QVI·IN·AEDIFI·
CIVM·CONTVLERVNT
C·IVLIVS·SATVRNINVS·
L·LVCILIVS MVSICVS·
M·POMPONIVS·PRIMVLIVS
C·IVLIVS ROGATVS·
L·COMINIVS ROGATVS·
M·AQVILIVS·VICTOR·
P·IVLIVS FLORVS·
L·MODIVS RVFVS
C·COMINIVS ROGATVS
C·MARIVS ROGATVS·
C·IVLIVS DATVS·
C AQVILIVS CAPITO·
Q·RASINIVS SATVRNINVS·
GABBA MAXIMI GABBAE·F
▨VS BARICIS MVSVCIS
SERVIV SGALLVS
▨RDIVS MERIDIANVS
SATVRNIVS SAGGANIS
P POMPONIVS SATVRNINVS
CAECILIVS MARTIAL·FABIVS ROGATVS

l. 18. ... *us Baricis Musucis? f(ilius)*.

BULLETIN DE CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE, 1893.

P. 34. Th. Reinach. Inscription de Soutchouk.

99)

Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
ΤΙΤΟΝ ΦΛΑΟΥΙΟΝ ΟΥΑΡΟΝ
ΚΑΛΟΥΗΣΙΑΝΟΝ ΣΤΡΑΤΟ
(sic) ΝΕΙΚΟΥ ΤΟΝ ΚΥΡΕΙΝΑ ΕΡ
ΜΟΚΡΑΤΗ ΕΠΑΡΧΟΝ ΤΕ
ΧΝΕΙΤΩΝ ΕΝ ΡΩΜΗ ΔΙΣ Ε
ΠΑΡΧΟΝ ΣΠΕΙΡΗΣ ΒΟΣΠΟ
ΡΙΑΝΗΣ ΠΡΩΤΗΣ ΧΕΙΛΙΑΡ
ΧΟΝ ΛΕΓΙΩΝΟΣ ιβ' ΚΕΡΑΥ
ΝΟΦΟΡΟΥ ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΑΣΙ
ΑΣ ΝΑΟΥ ΤΟΥ ΕΝ ΕΦΕ
ΣΩ ΠΡΥΤΑΝιν ΣΤΕΦΑ
ΝΗΦΟΡΟΝ ΚΑΙ ΙΕΡΕΑ ΤΗΣ
ΜΑΣΣΑΛΙΑΣ ΔΙΣ ΑΓΩ
ΝΟΘΕΤΗΝ ΒΑΣΙΛΕΑ Ι
ΩΝΩΝ ΑΝΑΘΕΝΤΩΝ
ΤΑΣ ΤΙΜΑΣ ΤΩΝ ΤΕ
ΟΙΚΕΙΩΝ ΚΑΙ ΤΩΝ Α
ΠΕΛΕΥΘΕΡΩΝ

Le personnage est, d'après M. Reinach, antérieur à Hadrien.

P. 112. Fragment nouveau de l'édit de Dioclétien trouvée à Trézène.

BULLETTINO COMUNALE DI ROMA, 1893.

P. 105 et suiv. Cantarelli. Suite de la liste des vicaires de Rome.

BULLETINO DELL' ISTITUTO DI DIRITTO ROMANO, 1893.

P. 41. R. Ricci. Inscription d'Arycanda (voir plus haut, n° 11).

BULLETTINO DI ARCHAEOLOGIA CRISTIANA, 1892.

P. 57 et suiv. Découvertes d'épitaphes chrétiennes anciennes dans le cimetière de Priscilla.

BULLETIN TRIMESTRIEL DE LA SOCIÉTÉ D'ORAN, 1893.

P. 155 et suiv. Carton et Denis. Inscriptions trouvées dans les fouilles de Dougga.

P. 173. Trouvée dans les fouilles du théâtre.

M · PACCIO · SIL
VANO · GOREDIO
GALIO · L · PVLLALE
NO · GARGILIO · AN
TIQVO COS
PAGVS THVGGENSIS
PATRONO · DDPP
CVRATOR A GABNIO
I · FIL · CLEMENTE

M. Paccio Silvano Goredio Gal-[l]o. L. Pullaeno? Gargilio Antiquo co(n)s(uli), pagus Thuggensis patrono, d(ecreto) d(ecurionum) p(ecunia) p(ublica) curator[e] A. Gab[i]nio L? fil(io) Clemente.

Même endroit :

101)

C · MARCIO · Q · F
ARN CLEMENTI
FLAMINI DIVI
VESPASIANI C I K N
QVINQVE DECVRIAS
ADLECTO AB IMP ANTO
NINO AVG PIO OB MVNIFI
CENTIAM L MARCI SIM
PLICIS FRATRIS EIVS ET HO
NOREM MEMORIAE
PAGVS ET CIVIT THVGG
OB CMODIOBVS
IV IIV

l. 1 et suiv. *C. Marcio Q. f(ilio) Arn(ensi tribu) Clementi flamini Divi Vespasiani c(oloniae) J(uliae) K(arthaginis) [i]n quinque decurias adlecto.*

l. 11. *pagus et civit(as) Thugg(ensis).* Le texte de ce qui suit n'est pas certain.

P. 174. Même endroit.

102)

/ CALPVRNIO PAPIRIA
ROGATIANO PATRONO PAG
I CIVITATIS THVGGENSIVM
Q AEFECTO FABRVM EQVO PVBL
▨ORNATO AB IMPERATORE BV
VS

... *Calpurnio, Papiria (tribu), Rogatiano patrono pag(i) (et) civi-*

tatis Thuggensium [*pr*]*aefecto fabrum, equo publ*[*ico ex*]*ornato ab imperatore...*

P. 223. Inscription de Aïn-Melloul, d'après une copie de M. Gsell.

103)

INDVLGENTIA · NOVI · SAECVLI · IMP · CAES
M · ANTON · GORDIANI · *in*VICTI · PII
FELICIS · AVG · RESTITV*tori* *o*RBIS
KAST · THIB · QVOD *ante hac* ANGVS
TO · SPATIO · CINCTV*m iam* CONTI
NEBATVR · NVNC · REPA*ra*TIS · AC FOT*is*
VIRIBVS · FIDVCIA · *P*a*ci*S *op*T*a*NT*e*
FACIEM · MAIORIS · LOCI · *pr*OL*atum*
EST · FALTONIO RESTIT*utiano*
V · E · PRAESIDE · CVRANT*e*[redacted]
LIO · FELICE · PROC · AVG[redacted]

l. 4. *kast*(*ellum*) *Thib.....*

Ibid. Inscription de Volubilis (Maroc). Copie de M. de La Martinière.

104)

IMP · CAES T AEL HADRIANO
ANTONINO AVG *pio* P M TR · POT · XXI
IMP · II · COS IIII · P · P
CVLTORES · DOMVS · AVG · AREA · PRI
VATAM · EMPTAM · TEMPLVM
CVM · PORTICIBVS · A · SOLO · SVA
PECVNIA · FECERVNT · ET · STA
TVAM · POSVERVNT
QVORVM · NOMINA · TABVLAE
AEREAE INCISA SVNT DEDI*c*
Q · AERONIO MONIANO PR*oc*

l. 2. *p*(*ontifici*) *m*(*aximo*) *tr*(*ibunia*) *pot*(*estate*) *XXI*, *imp*(*eratori*) *II*, *co*(*n*)*s*(*uli*) *IIII*, (*p*(*atri*) *p*(*atriae*). l. 10. *dedi*[*c*(*ante*)] *Q. Aeronio Moniano pr*[*oc*(*uratore*)].

P. 241 et suiv. Demaeght. Inscriptions de Maurétanie.

P. 242. Milliaire de la voie qui allait de Timziouine vers l'ouest de la province. Borne quadrangulaire.

105)

MI
liaria NOVA PRAE
TENTVRAE PONI IV*s*
SERVNT CVRANTE
P · AELIO PEREGRI
NO PROC AVGGG
COHR I PANNON
A LVCV MP
VIII

Ce texte permet de corriger celui qui figure dans l'*Année épigraphique*, 1892, nº **116**. Il faut y lire, ligne 10 : AVGGG COH I PAN ; c'est-à-dire : *coh*(*ors*) *I Pann*(*oniorum*). l. 8. *a Lucu m*(*ilia*) *p*(*assuum*).

Civiltà Cattolica, 1893.

Fascicules 1030 et 1034. Inscriptions et remarques extraites d'un manuscrit épigraphique de Giovanni Zarattino Castellini.

Comptes rendus de l'Académie d'Hippone, 1893.

P. 17. Inscription d'El-Djem, d'après une photographie de M. de Champeville.

106) SAB
CR
CAEC
ABIM
AVGIII
SACROI
CAESAR
ANO AV
EQVITV
III·FLA
Q·Q·IT
FLA

P. 18. Inscription de Carthage trouvée par le P. Delattre.

107)
Q · AVRELIVS
SYMMACHVS · V · C ·
PROCONSVLE · P · A ·
V · S · I · CONSTITVI IVSSIT

Q. Aurelius Symmachus v(ir) c(larissimus), proconsule p(rovinciae) A(fricae) v(ice) s(acra) j(udicans).

P. 19. Sur une plaque de bronze munie d'une bélière à sa partie supérieure, qui était dans un vase de bronze pêché par la drague dans le lac de Bizerte.

108) TESSERA PAGI
MINERVI
M · GRATTIVS
M · F · PAP ·
MAG · PAGI
D · S · P · D

M. Grattius M. f(ilius), Pap(iria tribu), mag(ister) pagi, d(e) s(ua) p(ecunia) d(edit).

P. 23 et suiv. Plombs byzantins avec inscriptions.

Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1893.

P. 18. Inscription trouvée à Gouraya, par M. Gauckler.

109) C · FVLCINO
FABIO MAXI
MA OPTATO · C · V ·
QVAESTORIO
· TRIB · PLEBIS
PRAET LEG PROV
BAET · PATRON
INCOMP · RES · P · G

C. Fulcinio Fabio Maximo optato c(larissimo) v(iro), quaestorio, trib(uno) plebis, praet(ori) leg(ato) prov(inciae) Baet(icae), patron(o) incom(parabili) resp(ublica) G(unugitanorum).

P. 75. Inscription de Sériana (plus haut, nº 86).

P. 81. G. Pâris. Les faits épigraphiques ou paléographiques allégués en preuve d'une altération ancienne du C latin.

P. 99. Delattre. Inscription de Carthage relative à Symmaque (plus haut, nº 107).

P. 152. Delattre. Amphores avec marques et graffitti trouvées à Carthage.

P. 211. Inscription sur plaquette de bronze copiée à Rome par M. Helbig.

110) GENIO
C · GERVLONI
IANVARI
FORTVNATVS DECVR
GERVLORVM SER

Genio C. Geruloni(i) Januari(i) Fortunatus decur(iae) gerulorum ser(vus).

P. 222. Lafaye. Remarques sur le *Carmen saeculare* d'Horace et la cérémonie des *ludi seculares* où il fut prononcé.

P. 240. Héron de Villefosse. Inscription peinte sur amphore découverte à Carthage par le P. Delattre.

111)
Q · LEPIDO · M · LOLLIO · COS
N
VINVM · MESOPOTAMIVM
V · AFRANIO · SILVIO ·

Q. Lepido, M. Lollio co(n)s(u-libus) [a. 21 av. J.-C.] ... *vinum Mesopotamium. V. Afranio Silvio.*

Le *vinum mesopotamium* est un vin de Sicile. Il était expédié à Carthage d'une station maritime située entre Agrigente et Syracuse, station indiquée dans l'Itinéraire d'Antonin sous le nom de *Mesopotamio.*

Journal des kais. russ. Ministeriums der Volksaufklærung, 1893.

P. 355-377. Article sur les inscriptions d'Afrique relatives au culte de Saturne.

Korrespondenzblatt der westdeutschen Zeitschrift, 1893.

P. 96. Kisa. Inscription de Cologne.

112)
AHVECCANIS
AVEHAE · ET · HELLVESAE
SEXTI · VAL · PEREGRIN
ET · VAL · FELCIO · FRATRES
EX · REDITV · IPSARVM
L P
MVGIANO · ET · FABIANO · COS (a. 201)

Ahueccanis, Avehae et Hellivesae, Sex. Val(erius) Peregrin(us) et Sex. Val(erius) Felicio.

P. 107. A. Tönnisstein.

113) i o m
APOLLINI ET
N I M P I S
V O L P I N S
C A S S I V S
G R A C I L I S
V E T E R A N V
V S L M

l. 1. [*J(ovi)*] *O(ptimo)* [*M(aximo)*].
l. 4. *Volpin(i)s.*
l. 8. *v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).*

Les *nymphae Volpinae* tireraient leur nom du fleuve « Vulpis », aujourd'hui la Tinée.

P. 194. A Schvaderloch (Suisse).

114)

*s*ALVIS DDD NNN
VALENTINIANO
*va*LENTE ET GRATIANO
*victo*R SENP AVG BVRGVM
. . . . IACO CONEINE LEG OCTA
. . . . ANENSIVM FECIT SVB CVR
. . . . RI PP CONSV D N GRATIANO II
et fl PROBO V C

[S]*alvis d*(*ominis*) *n*(*ostris tribus*) *Valentiniano*,[*Va*]*lente et Gratiano* [*victo*]*r*(*ibus*) *senp*(*er*) *Aug*(*ustis*) *burgum... iaco con*[*f*]*ine leg*(*io*) *octa*[*va August*]*anensium*? *fecit sub cur*(*a*) *...ri p*(*rae*)*p*(*ositi*) *consu*(*libus*) *d*(*omino*) *n*(*ostro*) *Gratiano iterum*, [*et Fl*(*avio*) *P*]*robo v*(*iro*) *c*(*larissimo*) (a. 371).

P. 206. Inscription de Cologne.

115) QVARDV
BIS · DOMI
TIA · LVPV
LA · V · S · L · M

l. 4. *v*(*otum*) *s*(*olvit*) *l*(*ibens*) *m*(*erito*). *Quardubis* = *Quadriviis*, d'après M. Zangemeister.

Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome, 1893.

P. 31 et suiv. Delattre. Marques de vases grecs et romains trouvés à Carthage.

P. 61 et suiv. cf. p. 225 et suiv. Auvray et Goyau. Correspondance inédite entre Gaetano Marini et Isidoro Bianchi.

P. 251 et suiv. Goyau. La Numidia Militiana de la liste de Vérone, à propos de trois inscriptions de Timgad (*C. I. L.*, VIII, 2345-2347) mal lues jusqu'ici.

Mémoires de l'Académie d'Aix, 1893.

P. 3 et suiv. Lettres de Borrilly à Peiresc, avec inscriptions déjà connues ou sans importance.

Neue Heidelberger Jahrbücher, 1893.

2e livraison. Domaszewski. Inscription de Cupria dans la vallée de la Morava.

116)

VIXAN · XX · MI
LITAVIT · MESES
VIII · P · AVR · MA
RCIANVS · MIE ·
LEG · VII MARCIAN
VS · VI · LEG · VII PATER
ET AVR · MARCIA ·
MATER · SE VIVA
SIBI ET FILIS BENE
MERENTIS · P · O · S
AVR · RVFINA
BRVTES

l. 3 et suiv. *P. Aur*(*elius*) *Marcianus mi*[*l*(*es*)] *leg*(*ionis*) *VII*, *Marcianus v*[*e*(*teranus*)] *leg*(*ionis*) *VII*, *pater et Aur*(*elia*) *Marcia*).
l. 10 et suiv. *merenti*(*bu*)*s pos*(*uerunt*); *Aur*(*elia*) *Rufina brutes*.

Ibid. Trouvée à Kutlovica.

117) D M
AVRELIVS
CRESCEN
TIO EX PRE

POSITIS
ET VINCEN
TIA CONIV
N·X EIVS AV
RELIE VERICIE
BRVTI SVAE Q
VI VIXIT ANN
IS XXIIII BENE
MERITE TITVL
O POSVERVNT

Ces deux inscriptions contiennent les mots *brutes* et *bruti* que l'on sait avoir le même sens que *nurus* (allemand : braut; français : bru).

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITÀ, 1893.

P. 13. A Vérone.

118) M·CASSIO·C·F·
POB·DENTICVLO
IIII VIR·ARCHITECT
TRIB·MILITVM

Remarquer que cet architecte est un homme libre, non un affranchi.

P. 58. A Fregose, en Vénétie.

119) Décorations militaires.
L·BLATTIVS·L·F·ROm
VETVS · CEN LEG In
MAcEDON · ADLEct
deCVRIO

L. Blattius L. f(ilius) Ro[m](ilia tribu) Vetus, cent(urio) leg(ionis) I[V] Ma[c]edon(icae) adle[ct(us) de]curio.

P. 197. A 7 kilomètres de Rome, sur la voie Latine.

120)
T·STATILIO
OPTATO·P
PROC·AVG·A
FLAMINI·C
PROC·AVG·HERED
PROC·AVG·AD PATRIM
PROC·AVG·FERRARIAE
PROC·AVG·AD CENS
GALLORVM
PROC·AVG·AD CENSVS·BRIT
PRAEF·ALAE·AFRORVM
TRIB·LEG·VI·VICTRICIS
TRIB·LEG·VI·FERRATAE
PRAEF·COH·I·LVCENSIVM
STATILII·HOMVLLVS
ET OPTATVS
PATRI OPTVMO

P. 210. A Foro Appio dans les marais Pontins, sur un cippe. D'un côté.

121) EX R D N
THEoDERICI
ET·S·C

De l'autre :

LXV·

Ex [p]r(aecepto) d(omini) n(ostri) Theoderici et s(enatus) c(onsulto).

Cette borne terminale indiquait la limite des terres que Théodoric avait fait dessécher. Cf. *C. I. L.*, IX, 6850-6852.

P. 222. A Concordia.

122)
FL FORTVNATO AVGVSTALI
EX · N · MILIT · IOVIANORVM
VETTIVS SERENIANVS HOSPES ET
HERES EIVS IVXTA TESTAMENTVM
ARCAM CONDIGNAM EX PROPRIO
EIVS CONPARAVIT

l. 2. *ex n(umero) milit(um) Jovianorum.*

PROCEEDINGS OF THE SOCIETY OF ANTIQUARIES OF LONDON, 1893.

Inscription de Carlisle. (Séance du 12 janvier.)

123) D M
FLAS ANTIGONS PAPIAS
CIVIS GRECVS VIXIT ANNOS
PLVS MINVS IX QVEMAD
MODVM ACCOMMODATAM
FATIS ANIMAM REVOCAVIT
SEPTIMIA DON...

l. 2. *Fla(viu)s Antigon(u)s Papias.*

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1893 (I).

P. 296 et suiv. ; cf. II, p. 15 et suiv.: Ém. Espérandieu. Recueil des cachets d'oculistes romains connus.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE, 1893.

P. 278. J. P. Waltzing. Inscription de Cumes.

124)
*f*ABIVS TITIANVS · V C · X · V · VI*r* · *s* · *f* ·
CONS · ORD · ITERVM PRAEF*ectus*
VRBI
VOTVM LIBENS · *Solvit*

l. 1. *v(ir) c(larissimus, quindecim vi[r s(acris) f(aciundis)].*
l. 2. *cons(ul) ord(inarius).*

Ce personnage est le consul de l'an 337.

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES, 1893

P. 153 et suiv. Th. Reinach. Inscriptions grecques d'Iasos qui remontent à l'époque romaine. Elles intéressent surtout l'administration municipale de la ville.

REVUE ÉGYPTIENNE, 1893.

P. 241 et suiv. G. Botti. Inscriptions du Musée d'Alexandrie.

P. 241.

125)
H O N O R A T V M
P R A E F · P R A E T O R
EM · V
P · ACILIVS TYCHIANVS
7 LEG II TR F G SEVER

[Maevium] Honoratum, prae-f(ectum) praetor(io) em(inentissimum) v(irum) P. Acilius Tychianus c(enturio) leg(ionis) II Tr(ajanae) F(ortis) G(ermanicae) Sever(ianae).

La restitution *Maevius* est due à M. Mommsen.

P. 246. Réplique du *C. I. L.*, V, 875; c'est une dédicace à C. Minicius C. f. Vel. Italus (cf. plus haut n° **91**).

RHEINISCHES MUSEUM FÜR PHILOLOGIE, 1893.

P. 196 et suiv. O. Seeck. Article

où l'auteur combat les conclusions de M. Dessau sur la façon dont on indiquait, au VIe siècle, le nombre des salutations impériales sur les inscriptions.

P. 342 et suiv. Domaszewski. Article sur les légions de Bretagne d'après les inscriptions nouvelles trouvées à Deva.

SITZUNGSBERICHTE DER AKADEMIE DES WISSENSCHAFTEN ZU BERLIN, 1893.

P. 421 et suiv. Hirschfeld. Article sur les *agentes in rebus*.

P. 1005 et suiv. Article de M. Wahlen sur le *Carmen saeculare* d'Horace et l'inscription des jeux séculaires (*Année épigr.*, 1892, n° 1).

WIENER STUDIEN, 1892.

P. 227 et suiv. Jung. Les gouverneurs romains de l'Égypte et leurs auxiliaires. Ce travail constitue en réalité une prosopographie de l'Égypte romaine (préfets, procurateurs, etc.).

2° TRAVAUX RELATIFS A L'ÉPIGRAPHIE ROMAINE

Ballif. RÖMISCHE STRASSEN IN BOSNIEN UND DER HERCEGOVINA. Vienne, 1893, in-4°.

P. 52 et suiv. *Corpus* des milliaires qui ont été trouvés sur les voies romaines de Bosnie et d'Herzégovine.

Botti. NOTICE DES MONUMENTS EXPOSÉS AU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN D'ALEXANDRIE. Alexandrie, imprimerie Carrière, 1893.

Les plus importantes des inscriptions du Musée y sont données en caractères épigraphiques. Presque toutes sont des inscriptions grecques.

CORPUS INSCRIPTIONUM LATINARUM, t. Ier.

Une nouvelle édition du volume (1re partie) vient de paraître. Elle contient les Fastes capitolins.

T. III, 3e fascicule.

Contenant l'édit de Dioclétien et les diplômes militaires.

DREVNOSTI IOUJNOI ROSSII. Recueil des inscriptions découvertes en Russie de 1889 à 1891.

P. 39.

ΟΥΛ
ΟΙΣ ΕΥΔ
[redacted] ΕΥΤΥΧ
σωφροϹΥΝΗϹ ΚΑΙ ΤΗϹ ΚΟϹ
Ἀτειλίῳ ΠΡΕΙΜΙΑΝΩ ΧΕΙΛΙΑΡΧΗ ΚΑι
ΟΠΩϹ ΜΗ ΠΡΟΦΑϹΕΙ ΤΟΥΤΩΝ ΕΤ
τῆς αὐΤΟΚΡΑΤΟΡΙΚΗϹ ΑΝΤΙΓΡΑΦΗϹ ΚΑΙ ΤΗϹ ΤΩΝ
προτΕΘΗΝΑΙ ΔΗΜΟϹΙΑ ΟΠΩϹ ΠΑϹΙΝ ΦΑΝΕΡΑΙ ΕΙησαν
γρΑΜΜΑΤΩΝ ΚΑΙ ΕΚ ΤΟΥΤΩΝ ΙϹΤΕ ΟΤΙ ΟΥΔΕΝ ΝΕΩΤΕΡΙϹΘΗϹΕΤΑι
περὶ ὧν, ΨΗΦΙϹΜΑ ΠΡΟϹ ΜΕ ΑΠΕΣΤΕΙΛΑΤΕ ΟΥ ΤΟ ΑΝΤΙΓΡΑΦΟΝ ΥΠΟΤΑΓΗΝΑΙ ΕΚΕ
λευσα . . . . Ἀτ ΕΙΛΙΩ ΠΡΕΙΜΙΑΝΩ ΧΕΙΛΙΑΡΧΗ ΚΑΙ ΟΥΑΛΕΡΙΩ ΜΑΞΙΜΩ >Ρ< ΚΑΙ ΝΥΝΔΕ
ταῦτα τΑ ΓΡΑΜΜΑΤΑ ΟΜΟΙΩϹ ΠΡΟΤΕΘΗΝΑΙ ΦΡΟΝΤΙϹΑΤΕ · ΕΡΡΩϹΘΑΙ ΥΜΑϹ ΕΥΧΟΜΑΙ

ΟΙϹ ΚΑΙ ΥΠΟΜΝΗΜΑϹΙΝ ΠΙϹΤΕΥΟΝΤΕϹ ΥΠΑΤΙΚΩΝ ΚΑΙ ΑΠΟΦΑϹΕϹΙΝ ΧΕΙ
λιάρχων Ν ΤΟΥ ΤΕΛΟΥϹ ΤΟΥ ΠΟΡΝΙΚΟΥ ΠΟΛΛΗΝ ΑΜΕΡΙΜΝΙΑΝ ΕΘΑΡΡΟΥΜΕΝ ΕΧΕΙΝ
τῆς ποΛΕΙΤΙΚΗϹ ΕΠΙΤΕΙΜΙΑϹ ΕΧΟΜΕΝΩΝ ΚΑΙ Η ΤΩΝ ΒΑϹΙΛΕΥΟΝΤΩΝ ΕΚΥΡΩϹΕΝ
ΚΑΙ Η ΤΩΝ ΑΠΟΦΗΝΑΜΕΝΩΝ ΗϹΦΑΛΙϹΑΤΟ ΓΝΩΜΗ ΜΕΤΑ ΤΟΥ ΜΗΔΕΝ ΕΠΙΚΟΙ
Ι ΤΑ ΗΜΕΤΕΡΑ ΔΙΚΑΙΑ ΕΠΕΙ ΔΕ ΠΑΡΑΚΕΙΝΕΙΝ ΤΑ ΟΥΤΩϹ ΑϹΦΑΛΩϹ ΟΡΙϹΘΕΝΤΑ ΟΙ ΝΥΝ
ΕΦ ΟΙϹ ΚΩΛΥΟΝΤΑΙ ΑΔΙΚΩϹ ΚΑΙ ΒΙΑΙΩϹ ΤΙΝΑ ΠΡΑΤΤΟΝΤΕϹ ΑΛΛΑ ΚΑΙ ΔΙ ΕΝ
τηΝ ΑΞΙΩϹΙΝ ΦΑΝΕΡΑΝ ϹΟΙ ΠΟΙΗϹΑΙ ΕΠΙ ϹΕ ΠΕΠΟΙΗΜΕΘΑ ΤΟΝ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ
ΗΜΕΙΝ ΤΗΝ ΑϹΦΑΛΕΙΑΝ ΤΗΝ ΤΩΝ ΔΕΔΩΡΗΜΕΝΩΝ ΚΑΙ ΤΩΝ ΚΕΚΡΙΜΕΝΩΝ
ΑΕ ΥΠΕΡΘΕϹΙΝ ΔΕ ΤΗϹ ΜΗΝΥϹΕΩϹ ΤΩΝ ΒΙΑΖΟΜΕΝΩΝ ΗΜΑϹ ΟΥΔΕΜΙ
αν ΕϹΘΑΙ ΚΑΤ ΑΡΧΑϹ ΥΠΟ ΤΗϹ ϹΗϹ ΦΙΛΑΝΘΡΩΠΙΑϹ ΤΟΥϹ ΕΠΙ ΤΟΙϹ ΚΑΙΝΟΙϹ
πΕΡΙ ΤΟΥ ΠΡΑΓΜΑΤΟϹ ΤΟΥΤΟΥ ΑΡΧΗΘΕΝ ΕΠΙΖΗΤΗΕΙϹ ΓΕΝΟΜΕΝΗ ΚΑΙ ΘΕ[redacted]
πρΟϹ ΤΟΥϹ ΒΑϹΙΛΕΑϹ ΗΜΩΝ ΔΕ ΗϹΙΝ ΦΑΝΕΡΑΝ ϹΟΙ ΠΕΠΟΙΗΚΑΜΕΝ ΚΑΙ ΤΗΝ
.....καὶ ἀντίγραφον των συμφΕΡΟΝΤΩΝ ΗΜΕΙΝ ΓΡΑΜΜΑΤΩΝ ΠΡΟΕΤΑΞΑΜΕΝ ΚΑΙ ΤΑ ΥΠΟΜΝΗΜΑΤΑ ΤΑ

*τῶν ὑπατικῶν καὶ τὴν ἀπόφασι*N THN TOY XEIΛIAPXOY EΠEIΔH KAI TAΞIN TAYTHN EΛABEN AΠO TΩN ΔΩPHϹA
μένων *γνώμη*N ΠEPI TOYTOY AΠOΦHNAϹΘAI KEΛEYϹΘENTA XEIΛIAPXON ΠEPIOPIϹΘEN
KHΔEMONA ϹE ΓENOMENON ΦYΛAΞEIN MEN TA META TOϹAYTHϹ KAI ϹKEΨEΩϹ
AI EΠI TOΠOIϹ TOIϹ EIϹ TOYTO TO TEΛOϹ ANHKOYϹIN EYΛOΓIϹTΩϹ ΔE ΠPOϹHϹEϹΘAI
ΔEHϹIN HϹ OYΔEN ANAΓKAIOTEPON ANΘPΩΠOIϹ KAI BIOY ΣΩΦPONOϹ ΓNΩPIZOYϹI
καὶ ἠθῶν EYXOMENOIϹ ΦYΛAϹϹEϹΘAI ϹEMNOTHTA TINA EΠEϹTEIΛA ATEIΛIΩ ΠPEIMI
μίανῳ χειλιάρχῃ ΛOYϹ YΠOTAΓHNAI EKEΛEYϹA ΠPONOΩN MHTE YMAϹ ΠAPA TA ΔEΔOΓMENA ENOXΛI
σθαι. . . .μήτε τοὺς. . . .ETOYNTAϹ YΠEPBAINEIN TON ΠEPIΓEΓPAMMENON OPON
C AGENTIVM · IN VEXILLATIONE CHERSONESSITANA · DI CAPITVLO · LENOCINI QVOD SV
*exem*PLVM SENTENTIAE · ARRI · ALCIBIADIS · TVNC TRIB · PRAEPOSITI · EIVSDEM · VEXILL*a*
tionis VS TAM INTENTIONEM EIVS QVAM MANIFESTE DETERMINATAM PARTEM AD · IVS P[illegible]
ET QVONIAM IDEM ALCIBIADES VIDERI NON POPOTEST · SV*b* TEMPVS VENTV
ERANDAE VECTIGALIS QVANTITATIS · SPONTE · SVSCEPISSE · CVM SENTENTIAM · SVB · IV
PRIDEM · ET DIXERIT ET PROPOSVERIT ET OMNIBVS ANNIS EIS COPARIAVERIT · DVBIVM N*on*
est quin *circa* QVANITIATEM ET CIRCA DISCIPVLIN AB · RATIONE ET OBSERVARE ET OBTIN*ere*
EXEMPLVM APERTA MANV SCRIPTVM VNDE DE PLANO RECTE LEGI POSSIT IVXTA
*pro*POSITVM ESSE CVRA E E QVID SCRIPSERIM ATILIO PRIMIANO TR*ib*
RIO COMMILITONVM QVOD AD ME EIDEM TRIBVNVS PROPTER CAPITVLVM LE*no*
cini *s*ECVNDVM FORMAM SENTENTIAE ARRI ALCIBIADIS TVNC TRIB DICTAE OM[illegible]
VS DISCIPVLINAM VEL CVM INIVRIA AVT CONTVMELIA PAGANORVM CoMMIT
E · E · QVID AD DECRETVM CHERSONESSITANORVM RESCRIPSERIM C
ES SVBICI PRAECEPI ET RVRSVM ADMONEO CAVEATIS NE SVB OBTENTV HV
MIAM PRIDEM PLACITAM AC CVSTODITAM CVM DISPENDIO VESTRAE EXSIST
*i*NQVIETENT VEL INNOVARE QVID TEMPTENT
ἀνεστάθη EΠI APXONTΩN · TΩN ΠEPI · M · AYP · BAϹIΛEIΔIANON AΛEΞANΔPON
Ἐπρέσβευον ΦΛ · APIϹTΩN · KAI · OYAΛEPIOϹ · ΓEPMANOϹ

Ce document nous fait connaître un différend qui s'éleva entre les habitants de la ville de Chersonèse et les soldats chargés d'y assurer la perception d'un impôt sur les maisons de prostitution. Les habitants de la ville en référèrent au gouverneur de Thrace. Celui-ci leur répond en même temps qu'il envoie des ordres au tribun commandant les soldats : les usages anciens seront respectés ; on se conformera à une décision antérieure d'un certain Arrius Alcibiades, tribun des soldats ; celle-ci et les lettres échangées à l'occasion du différend entre les habitants de Chersonèse et le gouverneur seront affichées en public.

l. 1 à 10. On ne voit pas nettement à qui le gouverneur s'adresse dans cette partie du document, peut-être aux agents de perception.

l. 10 à 12. Lettre aux habitants de Chersonèse.

l. 13 à 33. Plainte des habitants.

l. 34 à 42. Lettre du gouverneur au chef de la vexillation chargée de la perception des impôts.

l. 43 à 45. Lettre du gouverneur — *e(xemplum) e(pistulae)* — au tribun de ces soldats.

l. 46 à 49. Lettre du gouverneur — *e(xemplum) e(pistulae)* — aux habitants de Chersonèse.

l. 50 à 51. Date du document.

P. 62.

127)

'Ο ἐκ πΡΟΓΟΝΩΝ ΒΑΣΙλε
ων βαΣΙΛΕΥΣ ΜΕΓΑΣ ΤΙΒΕΡΙΟΣ Ι
ούλιος ΒΑΣΙΛΕΥΣ σΑΥΡΟΜΑΤΗΣ
υἱὸς βασιλἐΩΣ ΡΗΣΚΟΥΠΟριΔΟΣ ΦΙ
λόκαισαρ καὶ ΦΙΛΟΡΩΜαΙΟς ΕΥΣΕΒΗΣ

. . . .

Le roi Sauromatès porte ici les noms de Tib. Julius, suivant une habitude bien connue pour les rois du Bosphore.

Eckinger. L'ORTHOGRAPHE DES MOTS LATINS DANS LES INSCRIPTIONS GRECQUES. Munich, 1892, in-8°.

ERANOS VINDOBONENSIS. Vienne, 1893, in-8°.

P. 60 et suiv. Von Domaszewski. Article sur les *curatores viarum*.

P. 253 et suiv. Étude sur les épithètes données dans les inscriptions aux *Matres*, sur les bords du Rhin.

Espérandieu. INSCRIPTIONS ANTIQUES DE PÉRIGUEUX, Paris, 1893, in-8°, chez Thorin.

Corpus très soigneusement fait des inscriptions qui ont été trouvées sur le territoire des *Petrucorii*. Leur nombre est de 101. (Quinze inscriptions fausses sont en outre signalées.) Onze planches épigraphiques dessinées par M. Espérandieu lui-même terminent le volume.

Headlam. FOUILLES DE MÉGALOPOLIS (dans les publications de la Société des études helléniques). Londres, 1892, in-fol.

P. 136.

128)

Imp. Caes. Divi Vespasiani
fil. Domitianus Augustus
PONTIII *x maximus trib. pot. XIII imp. XXII*
COS·XVI·CENSOR·*Perpetuus p. p. porticum Mega*
LOPOLITANIS INCENDIO CO*nsumptam funditus suo sumpta re-*
STITVIT
ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΚΑΙΣΑΡ ΘΕΟυ Οὐεσπα
ΣΙΑΝΟΥ ΥΙΟΣ δομετίανος σέ
βαστος ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ ΜΕΓΙΣΤΩΣ δημαρχικῆς
ΕΞΟΥΣΙΑΣ ΤΟ ΙΓ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΤΟ Κβ·ΥΠΑΤΟΣ ΤΟ ΙΣ Τιμητὴς διὰ βί
ΟΥ·ΠΑΤΗΡ·ΠΑΤΡΙΔΟΣ·ΣΤΟΑΝ·ΜΕΓΑΛΟΠΟΛΕΙΤΑΙΣ πυρὶ ἐξουδε
ΝΗΘΕΙΣΑΝ·ΕΚ ΘΕΜΕΛΙΩΝ·ΙΔΙΑΙΣ ΔΑΝΑΝΑΙΣ ἐπεσκεύασεν

Hettner. MONUMENTS DU MUSÉE PROVINCIAL DE TRÈVES. Trèves, 1893, in-8°.

C'est un recueil avec fac-similé de toutes les inscriptions du Musée, suivies chacune d'un commentaire court et instructif.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LANGUEDOC, de Dom Devic et Dom Vaissette, t. XV, Toulouse, 1892, in-4°, chez Privat.

Contient le recueil des inscriptions antiques de la province, par MM. Lebègue, Germer-Durand et Allmer. Chaque inscription de ce gros volume est suivie d'une lecture et d'une traduction, l'une et l'autre sont dues la plupart du temps à M. Allmer.

Mommsen. ÉDIT DE DIOCLÉTIEN, Berlin, 1893, in-4°.

Nouvelle édition conforme au texte donné dans le Supplément du *Corpus*. Le commentaire a été rédigé par M. Blümner.

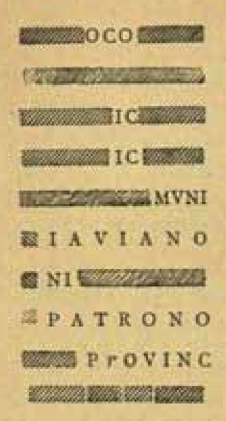
Moriz Hoernes. WISSENSCHAFTLICHE MITTHEILUNGEN AUS BOSNIEN UND DER HERCEGOVINA, t. I.

Bel ouvrage publié par les soins du Muséum de Sarajevo; Wien, 1893. Contient des inscriptions inédites ou déjà connues avec des fac-similés pour la plupart. Je ne cite ici que celles qui sont inédites :

P. 234. A Gradina.

129)

C·IVL·SILVANO
MELANIONI EQ
PVBL·FLAM*in*I PO
M*o*NALI· VROM
VISVSEGV S
RVS MILITIIS· VC
PROC AVG IIII
ᴰG·P FR·PRC
XXIII·PRC VC
IONIS
RCIIRO



M. Patsch lit :

l. 1 et suiv. *C. Jul*(*io*) *Silvano Melanioni eq*(*uo*) *publ*(*ico*), *flam*[*in*]*i Pom*[*o*]*nali... ur omni*[*b*]*us e*(*q*)*u*[*estrib*]*us militiis* [*fu*]*nc*(*to*), *proc*(*uratori*) *Aug*(*usti*).

l. 16. [*patrono*] *muni*[*cipii Dom*]*avianorum*.

Même provenance, p. 244.

130) O (a. 220)
COM
VAL SVPERVE
ARWBALNEOP
QVAM SVFFICIENT
VV

M. Domaszewski lit : [*Imp*(*eratore*) *Caes*(*are*) *M. Aurellio Antonino Pio Fel*(*ice*) *Aug*(*usto*) *et*] *Com*[*azonte co*(*n*)*s*(*ulibus*)] *Val*(*erius*) *Super v*(*ir*) *e*(*gregius*) *pr*[*oc*(*urator*) *argentari*]*arum balneo p*[*ublico a*]*quam sufficient*[*em ind*]*ux*[*it*].

131) (a. 274)
II ET CAPITOLINO COS
AVR VERECVNDVS V E PRO
ARGENTARIAR'M BALNEVM
VETVSTATE CONLAPSVM
AD PRISᵀNAM FACIEM RE
FORMRE CVRAVIT

Lire : [*Imp. Caes. L. Domitio Aureliano Aug*(*usto*)] *II et Capitolino co*(*n*)*s*(*ulibus*), *Aur*(*elius*) *Verecundus v*(*ir*) *e*(*gregius*) *pro*(*curator*) *argentariarum balneum vetustate conlapsum ad pristinam faciem reformare curavit*.

P. 264. A Crkvenica, près de la ville de Doboj où il y avait un camp romain.

132) D ∅ M
C ∅ IVLIVS ∅ MAXI
MVS ∅ VETER
COH ∅ I ∅ BELG
V F
SIB ∅ ED ∅ AVIL
AMABILI ∅ CO
N ∅ IVGI ∅ SVE ∅

l. 4 et suiv. *coh*(*ortis*) *I Belg*(*arum*) *v*(*ivus*) *f*(*ecit*) *sib*(*i*) *e*[*t*] *Avil*(*iae*), etc.

De Ruggerio. Dizionario epigrafico di Antichità romane, II, fasc. 3.

Contient de *Candelabrum* à *Cappadocia*. A remarquer l'article *Candidatus* et l'article *Capitolium*.

J. Vaders. De alis exercitus Romani quales erant imperatorum temporibus. Münster, 1893.

Fin d'un travail dont la première partie a formé autrefois la thèse inaugurale de M. Vaders. C'est une étude sur les ailes de l'armée romaine dont le nom commence par un I ou par les lettres suivantes de l'alphabet.

R. Cagnat.

TABLE ANALYTIQUE

DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

N. B. — Les nombres qui suivent les différents articles renvoient non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent chaque inscription.

I

NOMS ET SURNOMS[1]

1. Nous n'avons relevé que les noms qui nous ont paru vraiment dignes d'être signalés.

II

DIEUX ET DÉESSES

III

PRÊTRES

IV

NOMS GÉOGRAPHIQUES

V

EMPEREURS — PRINCES — PRINCESSES

1° *Empereurs romains.*

2° *Souverains étrangers.*

VI

POUVOIRS PUBLICS

1° *Dates consulaires.*

2° *Fonctionnaires supérieurs.*

2° Fonctionnaires inférieurs.

VII

CORPS DE TROUPES

1° Légions.

2° Ailes.

3° Cohortes.

1. C'est par erreur qu'elle est désignée dans la lecture de l'inscription par l'épithète de *Flavia*. Au lieu de *Flav(iae)*, il eût fallu écrire : *Flav(ius)*. C'est le gentilice de Simplex.

IX

COLLÈGES[1]

X

PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

1. Pour les collèges nous n'avons compris dans cette table que les faits importants.

TABLES

DU TOME XXII DE LA TROISIÈME SÉRIE

I. — TABLE DES MATIÈRES

II. — TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

II. — TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE DES PLANCHES

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.



PORTRAIT DE FEMME
PAR VITTORE PISANO DIT PISANELLO
(Musée du Louvre)



MÉDAILLE DE PISANELLO

REPRÉSENTANT CÉCILE DE GONZAGUE



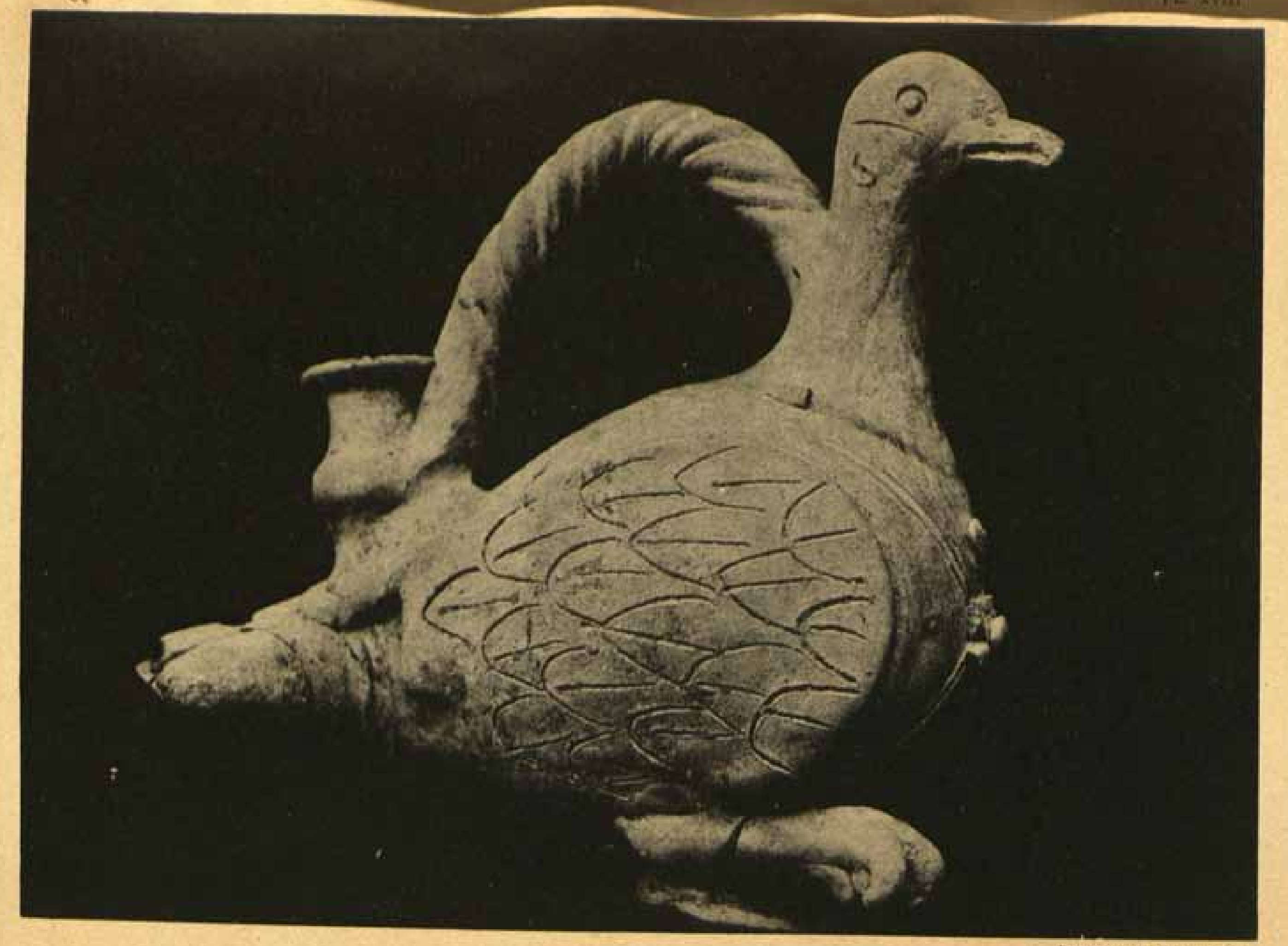
BUSTE EN BOIS SCULPTÉ

MUSÉE DU LOUVRE



BUSTE EN TERRE CUITE

COLLECTION DE M. F. RAVAISSON



Phototypie Berthaud.

VASE DÉCOUVERT A CARTHAGE





Phototyp. & Imp. Lemercier & Cie. E. Leroux Edit.

STATUE DE VACHÈRES

(BASSES-ALPES)



Photoypie Berthaud, Paris.

ÉGLISE DE FOSSANOVA



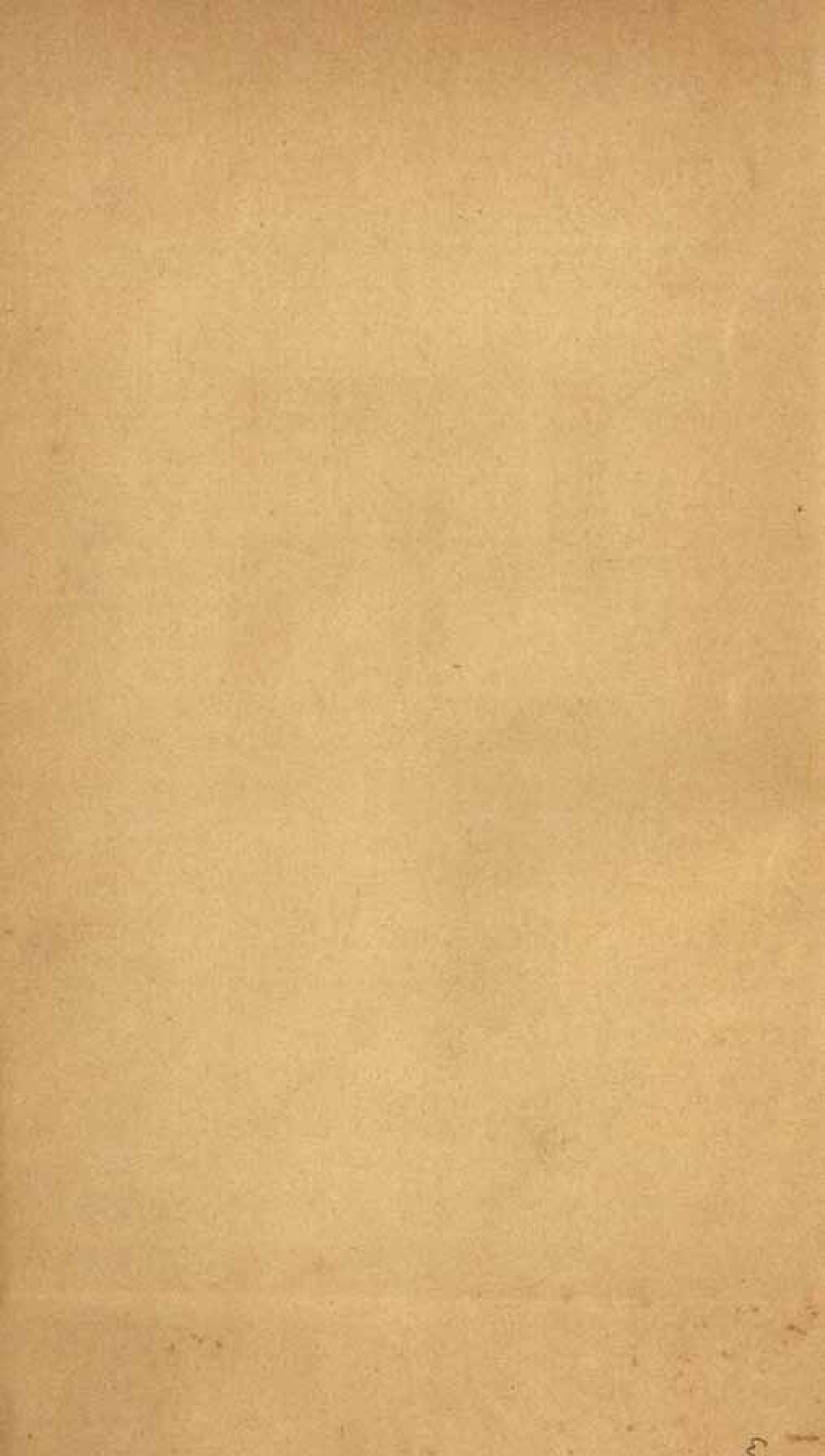
Phototypie Berthaud, Paris.

TRANSEPT DE SAN GALGANO



Phototypie Berthaud, Paris.

ÉGLISE DE SAN MARTINO

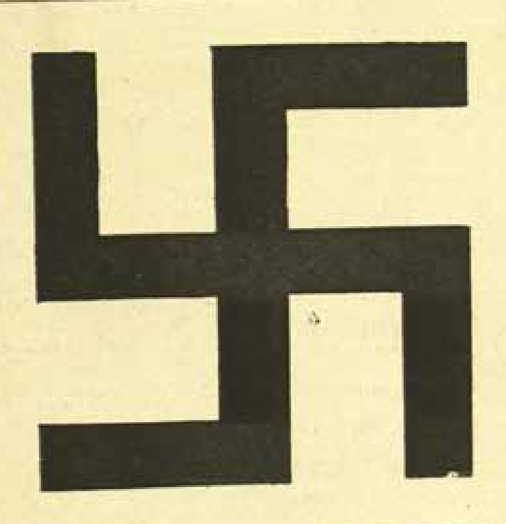


Probsthain's Oriental Catalogue.

No. XIV.

BUDDHIST CATALOGUE.

With a Section on other Eastern Religions, and a Supplement: Sets of Oriental Periodicals. : : :



PROBSTHAIN & CO.,

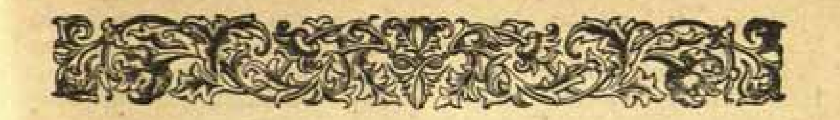
Oriental Booksellers and Publishers,

Headquarters of the Buddhist Society of Great Britain and Ireland. = = =

41, GREAT RUSSELL ST., BRITISH MUSEUM,

LONDON, W.C.

1909.



Fourteenth Catalogue of Valuable Books

Offered for Sale by

PROBSTHAIN & CO.,

Oriental and Foreign Booksellers,

41, Great Russell Street, British Museum.

A Word on Buddhism.

WHAT is Buddhism, and why has it come to the West? Ever since Europeans followed in the track of Vasco di Gama and his successors there has been in Christian lands a vague notion of a creed prevalent among the peoples of Ceylon, Burma, Siam, China, and Japan, whose devotees rendered homage to a cross-legged image or idol. Heathendom was the name they applied to it, and the sign of heathendom uppermost in Western minds was that of the placid Eastern figure carved in the likeness of the Oriental and sitting unmoved in an unchanging calm. As the two halves of the earth began to know more of each other through the merchant, the traveller, the soldier, and the missionary, bit by bit of the story of this Eastern faith began dimly to dawn upon the European mind. Sometimes blurred and indistinct, sometimes tinged with the colour of prejudice, and even hatred, at others misunderstood by men willing to know the truth, the knowledge of this all-embracing and widespread belief has grown more and more into a clear and well-defined picture, and to-day, on the threshold of the twentieth century, we are better able to judge of the merits of the teaching of Gautama the Buddha than at any preceding period. At first, as a result of the British conquest of India and the discovery of the treasures of Sanskrit literature, various works in that language purporting to be lives of the Buddha, or reproductions of his glowing discourses and subtle psychology, were unearthed, and in the earlier half of the nineteenth century a goodly collection had been made of books found in Nepál by Hodgson, or o

Tibetan treatises discovered by that curious Hungarian traveller, Alexander Csoma de Körös. A vague idea existed that there were two different schools of Buddhism, and from time to time rumours were heard of an extensive literature of more authority than the Sanskrit, Tibetan and Chinese books, which was jealously and piously guarded by the monks of the South in Ceylon and Burma. In the thirties Turnour edited the Mahavansa, the old Buddhist Chronicle of Ceylon, written in Páli in the fourth century A.D., and James Prinsep devoted untiring energy to deciphering the beautiful inscriptions of good King Asoka; but the literature of the Sacred Books written in Páli, a sister language of the Sanskrit, and perhaps of higher antiquity, remained hidden until the scholars of these later days, among whom Professor T. W. Rhys Davids stands high, showed the Western world how great a treasure was waiting to deliver its message. As the picture became clearer the Buddha was seen not to be an idol, not a demi-god, but a kind and loving man whose one burning desire was to ease the sorrow of suffering humanity and point out the way to peace. Gautama the Buddha, or the Wise, was born about 560 B.C. in the Lumbini Garden over the frontier of the modern state of Nepál, halfway between Kapilavastu, his father's capital and the capital of the more powerful state of the Koliyans. It had early been prophesied that the boy was destined to be either an all-powerful conqueror and ruler or one who would throw aside all desire of earthly power and reign over the kingdom of righteousness in the hearts of mankind. His father was anxious that his son should attain the former rank, and with much care ordered his son's life in such a manner that he grew up to manhood without having seen the darker side of life. All that the world could give was lavished upon him, but at the age of 29 he ascended his chariot and drove out to some gardens with his faithful servant Channa. On the way they met an old, decrepit man. "What man is this?" said the Prince. "He is an old man, and every living being is doomed to become like him," was the reply. On other days they met a sick man and a corpse, and similar replies were vouchsafed by Channa to the wondering Prince. On the fourth occasion they met a monk. The calm demeanour and the happy look of content went straight to the Prince's heart, and forthwith he determined to follow the ascetic life. His beloved wife, Yásodharā, gave birth to a son afterwards, called Rahula, and a young girl, Kesa Gotami by name, beholding the Buddha, exclaimed:

> "Happy, indeed, is the mother,
> Happy, indeed, is the father,
> Happy, indeed, is the wife,
> Who possesses such a husband."

He became meditative, and, already freed from passion, saw that happiness was only to be found by putting out the fires of lust, hatred and delusion. At night, after being entertained by a crowd of damsels, he awoke, called his charioteer, and ordered him to prepare to depart. While this was being done he went to the chamber of Yásodharā and took a last look upon the mother, with her hand laid lovingly upon the head of the sleeping child, and sallied forth with Channa into the night. When they had traversed together a distance of thirty yojanas he sent back his sorrowing servant and sat down alone to find the way of liberation from sorrow. For seven long years he sought in vain. At last triumph crowned his efforts, and Gautama proclaimed the gospel of peace. Life in its essential elements was sorrowful, he said, and all the sin, sorrow and suffering in the world was due to craving. Sorrow

could be cured by the abandonment of desire, and the way to freedom lay along the noble eightfold path whose steps were Right Views, Right Aspirations, Right Speech, Right Conduct, Right Mode of Livelihood, Right Effort, Right Mindfulness, and Right Rapture. In his efforts he had spent some time with Alāra Katama and Uddaka, and he asked himself whether it were fitting that he should go and proclaim the truth to them. But the thought arose within him that both these men were dead. His thoughts then turned towards the five Brahaman monks who had helped him in the early years of his ascetic life, and discovering that they were now at the Deerpark at Isipatana, near Benares, he determined to go and proclaim the good law to them. At first they received him coldly, but after persuading them to listen, he preached his first sermon wherein he showed that he who renounces the world should avoid the two extremes—one, the pursuit of pleasure, and the other the severity of asceticism. It was the middle path, that of the truly wise and temperate, the way of the good philosopher, that led to peace, and that way was the noble eightfold path. Whatever has an origin must have a dissolution. This dissolution means sorrow, and all life was subject thereto. Sorrow could be suppressed, and the Buddha showed the way. The five monks were converted, and the brotherhood destined to embrace one-third of the human race was begun. Other converts quickly followed, and at the close of the rainy season, the Indian winter, the Master sent forth sixty disciples in different directions with the words, "Go ye now, O Bhukkus, and wander for the gain of the many, for the welfare of the many, out of compassion for the world, for the good, for the gain, and for the welfare of gods and men. Let not two of you go the same way. Preach, O Bhukkus, the doctrine which is glorious in the beginning, glorious in the middle, glorious at the end, in the spirit and in the letter; proclaim a consummate, perfect, and pure life of holiness. There are beings whose mental eyes are covered by but little dust, and if the doctrine is not preached unto them they cannot attain salvation. *They* will understand the doctrine."

Bimbisāra, King of Magadha, which country was then the most powerful state in the valley of the Ganges invited the Buddha and his followers to Rajagriha, and near that place, in the celebrated Bamboo Grove, was founded the first monastery. For forty years the Master went about doing good and proclaiming the gospel of peace. We are told in the sacred books that he was wont to rise daily at 5 a.m. and meditate until it was time to go round the nearest village for his food. From house to house he went until enough was obtained for him and his followers, and the meal, which was always finished before noon, was enlivened by some discourse or dialogue upon the weighty matters of life. During the afternoon they meditated or sought repose, and if on a pilgrimage from place to place they would spend the early evening on the journey. If staying in the neighbourhood the Buddha would go out under the trees and talk to the poor folk, who would sometimes bring him offerings of flowers. At sunset the assembly would separate; the Master and his monks would bathe, and occasionally prolong their discourse far into the night. Thus, as a rule, the Buddha spent his time. Receiving his friends and ordaining some of them, he strengthened his little community and composed their quarrels. Ananda, his cousin, became his beloved disciple, and his aunt, Prajāpati, who had brought him up after the death of her sister, besought him to admit women into the order. Many difficulties he encountered, many disputes arose. His father's kingdom was utterly destroyed, and the Sakya clan exterminated by the Kosalans, but amidst all this sorrow the Master's mind was unmoved. In his eightieth year he died

14 **Arnold (Sir E.)** The Light of Asia, or the Great Renunciation, being the Life and Teaching of Gautama, Prince of India and Founder of Buddhism, 8vo, pp. XII., 240. *London*, 1885 3s. 6d.

15 **Asoka.**—The Buddhist Emperor of India, by V. A. SMITH, 12mo, pp. 204, *with 2 plates*, cloth. *Oxford*, 1901 3s. 6d.
The best book on Asoka, with complete English Versions of all the famous Edicts.

16 —— BUHLER (G.) Three New Edicts of Asoka, 4to, pp. 40., *with 2 plates*. *Bombay*, 1877 3s. 6d.

17 —— HARDY (E.) Indiens Kultur in der Blütezeit des Buddhismus. König Asoka, roy 8vo, pp. 72, *with map and many illustrations*, cloth. *Mainz*, 1902 4s

18 —— SENART (E.) Les Inscriptions de Piyadasi, Tome I., cont. les 14 Édits, 8vo, pp. 326, *with 2 plates*. *Paris*, 1881 10s. 6d.
Uncut copy.

19 **Avadana Cataka.** — Cent Légendes Bouddhiques. Traduites du Sanskrit, by L. FÉER, 4to, pp. 38, 491. *Paris*, 1891 18s.

20 **Ayuso (D. F. G.)** El Nirvâna Buddhista en s. relaciones con otros Sistemas filosoficos, 8vo, pp. 41. *Madrid*, 1855 3s. 6d.

21 **Bacon (A. M.)** In the Land of the Gods. Some Stories of Japan, 8vo, pp. IX., 273, cloth. *London*, 1905 5s.
At the Shrine of Fudo (Buddhist God of Wisdom) and other Stories.

22 **Ball (J. Dyer)** The Celestial and his Religions; or the Religious Aspect in China, 8vo, pp. 240, XVIII. *Hongkong*, 1906 7s. 6d.
Primitive Religion of the Chinese—Confucianism—Taoism—Buddhism in China—The Arabian Prophet in China.

23 **Barth (A.)** The Religions of India. Translated by J. WOOD, Fourth Edition, 8vo, pp. XXIV., 309, cloth. *London*, 1906 16s.
CONTENTS: Vedic Religions—*Buddhism*—Jainism—Hinduism.

24 —— Bulletin des Religions de l'Inde, 8vo, pp. 85. *Paris*, 1894 3s.
Bouddhisme—Jainisme—Hindouisme.

25 **Bastian (A.)** Religions—Philosophische Probleme Buddhistischer Psychologie, roy. 8vo. *Berlin*, 1884 8s.

26 **Baynes (H.)** The Way of the Buddha, 12mo, pp. 132, cloth. *London*, 1906 2s.
Introduction—Birth and Youth—The First Sermon—The Dharmapadam—The Master, the Law and the Order, etc. A work which can be recommended to all Students of Buddhism.

27 **Beal (S.)** Abstract of Four Lectures on Buddhist Literature in China, 8vo, pp. XVI., 185, *with 5 plates*, cloth. *London*, 1882 14s.
CONTENTS: Early Translations of Buddhist Books in China—Method of Buddha's Teaching as exhibited in the Vinaya Pitaka—Asvagosha—Coincidences between Buddhism and other Religious Systems.

28 —— The Buddhist Tripitaka, as it is known in China and Japan. A Catalogue and Compendious Report, folio, pp. IV., 117. *London*, 1876 25s.
Entirely out of print. Only a few copies were printed.

29 **Beal (S.)** A Catena of Buddhist Scriptures from the Chinese, 8vo, pp. xiii., 436, cloth. *London*, 1871 15s.
Contents: Part I., Legends and Myths.—Part II., Buddhism as a Religion.—Part III., Scholastic Period.—Part IV., Mystic Period.—Part V., Decline and Fall.—Indices.

30 —— The Romantic Legend of Sakya Buddha, from the Chinese. Sanskrit, 8vo, pp. xii., 395. *London*, 1875 12s.

31 —— Vajra-chhedika, the Kin Kong King, or Diamond-Sutra. Translated from the Chinese, 8vo, pp. 24. Reprint. 1863 3s.

32 —— Buddhism in China, 12mo, pp. viii., 263, *with map*, cloth. *London*, 1884 2s. 6d.

33 **Bell (H. C. P.)** Report on the Archæological Survey of Anurádhapura. 6 Parts, folio, *with many plans and plates, illustrations of Buddhist Architecture, Sculpture, etc.* *Colombo*, 1890-96 21s.

34 **Bertholet (A.)** Der Buddhismus u. s. Bedeutung f. unser Geistesleben, 8vo. *Tübingen*, 1904 1s.

35 **Bhandarkar (R. G.)** Peep into the Early History of India from 322 B.C. till 500 A.D., 8vo, pp. 53. *Bombay*, 1900 3s.
Includes: Rise of Buddhism—Propagation of Buddhism—Asoka.

36 **Bigandet (P.)** Vie ou Légende de Gaudama, le Bouddha des Birmans et Notice sur les Phongyies ou Moines Birmans, 8vo, pp. 540. *Paris*, 1878 9s.

37 **Blonay (G. de)** Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse Buddhique Tara, 8vo, pp. xv., 65. *Paris*, 1895 3s. 6d.

38 **Bode (M. H.)** A Burmese Historian of Buddhism, 8vo, pp. 68. *London*, 1898 4s.
Introduction—The Monks and King of Mramma—Conclusion.

39 **Bohlen (P.)** De Buddhaismi origine et aetate definiendis, 8vo, pp. 40. 1827 5s.

40 **Bose (Pr. N.)** A History of Hindu Civilisation during British Rule, 3 vols, 8vo, cloth. *Calcutta*, 1894-96 21s.
Vol. I., Religious Condition.—Vol. II.—Vol III., Intellectual Condition.

41 **Bowden (E. M.)** Nachfolge Buddhas, Perlen aus der buddhistischen Literatur, 8vo, pp. 304. *Leipzig* 2s. 6d.

42 **Bowen (H. C.)** Buddhism and Christianity: their Contrasts and Results in History, 8vo, pp. iv., 83, boards. *Cambridge*, 1874 3s. 6d.

43 **Buckle (H.)** The Beggar or the Soldier: Gautama or Mahomet, 8vo, pp. viii., 84. *Clifton* 1s.

44 **Buddha,** Dialogues. Translated from the Pali by T. W. Rhys Davids, 8vo, pp. xxiii., 334, cloth. 1899 10s. 6d.

45 **Buddhaghosha's** Parables. Translated from Burmese by Capt. T. Rogers, with an Introduction containing Buddha's Dhammapada, or "Path of Virtue," translated from Pali by F. Max Müller, 8vo, pp. 171, 206, cloth. *London*, 1870 18s.

46 **BUDDHAGHOSA. — Commentaries on the Buddhist Scriptures,** Vols. I. to X., revised by Saya U. Pye (in Pali), roy. 8vo, Persian morocco £8 15s.

47 **Buddhism.**—An Illustrated Review, edited by B. Ananda Metteyya, 4to. *Rangoon*, 1905-08, Vol. I. and Vol. II., Nos. 1 and 2 24s.

48 —— The same, Vol. I., Nos. 2, 3, 4, Vol. II., Nos. 1, 2 Each No., 3s.

FROM THE CONTENTS:—
Vol. I., No. 2. The Thathanabaing—Legend of Upagutta—In the Shadow of Shive Dagon—Transmigration.
No. 3. Law of Righteousness—Seeing things as they really are (Prof. Rhys Davids)—Lokamarajin—Hypnotism.
No. 4. Philosophy of Buddhism—Introduction of Buddh'sm into Burma—Aim of Re'igion—Lama Praying Wheel—Stone Antiquities of Ceylon.
Vol. II., No. 1. Right Aspiration—Buddhism and Pessimism—Sam Ye (Sarat Chandra Das)—Forces of Character—Newer Life in America.
No. 2. Value of Life in Buddhism—Buddhism and Theism—Path of Peace Mental Culture—Story of Dighavu—Dhammapada Commentary.

49 **BUDDHIST REVIEW. — The Journal of the Buddhist Society of Great Britain and Ireland,** Vol. I., No. 1, 8vo. *London* (Probsthain & Co.), 1908. 1s.

Contains Articles by Prof. Mills, the Bhikkhu Ananda Metteyya, Prcf. Rhys Davids, and others.

50 **Buddhist (Der)** Zeitschrift für das Gesamtgebiet des Buddhismus, hrsg. von K. B. Seidenstücker, 2 vols., large 8vo, 1905-07 21s.

51 **Buddhist (The)** Edited by D. B. Jayatilaka, Vol. XIII., Nos. 2, 5, 6, 8, 9, 8vo. *Colombo*, 1904-07 Each No., 6d.

52 **Buddhist Mahayana Texts.** — Translations. Buddha-Karita, by E. B. Cowell; Sukhavali-vyuha, etc., by F. Max Müller; Amitayur Dhyana-Sutra, by J. Takakusu, 8vo, cloth 12s. 6d.

53 **Buddhist Texts** from Japan, edited by F. Max Müller, I., Vagrak-khedikâ, 4to, pp. 46, with 4 *plates*. *Oxford*, 1887 3s. 6d.

54 **Buddhist Texts** of the Northern and Southern Schools: Madhyamika Vritti, by A. Ch. Kirtti and Visuddhi Magga, by A. Buddha Ghosha, in Sanskrit, 8vo. *Calcutta*, 1894 3s.

55 **Buddhist** Funeral Discourse (A) 24mo, pp. 16, no date 6d.

56 **Buddhist Suttas.**—Translated from the Pali by T. W. Rhys Davids, 8vo, cloth. *Oxford*, 1887 10s. 6d.

57 **Buddiiskaya Legendi.** Part I: Bhadrakalpavadana. Jatakamala, by S. Oldenburg. In Russian (Roman Characters), 8vo, pp. xii., 140. *St. P.*, 1894 6s.

58 **Buduguna Alankaraya.** A Singhalese Poetical work on Buddha and Buddhism (composed in 1752). In Singhalese, 8vo. *Colombo*, 1894 2s.

59 **Bunyiu Nanjio.** Catalogue of the Chinese Translation of the Buddhist Tripitaka, the sacred Canon of the Buddhists in China and Japan, 4to, pp. xxxvi., 479. *Oxford*, 1883 £1 12s.

60 **BURGESS (J.) The Ancient Monuments, Temples and Sculptures of India,** with descriptive Notes and References. Vol I: The Earliest Monuments, 4to, pp. 20, *with* 170 *plates. London*, 1897 £14

Asoka Antiquities—Bharhut Stupa—Sanchi Stupa—Gandhara Sculptures, etc., etc.

61 ——— Notes on the Amaravati Stupa, 4to, pp. 57, *with* 17 *plates. Madras*, 1882 15s.

62 ——— Buddhist Art in India. Translated from the German work of A. Grünwedel. Revised and enlarged, roy. 8vo, pp. iv., 229, *with* 154 *illustrations*, cloth. *London*, 1901 12s. 6d.

63 **Burrows (S. N.)** The Buried Cities of Ceylon. A Guide Book of Anuradhapura and Pollonarua, 8vo, pp. 77, vii., *with map*, boards. *Colombo*, 1885

Chapters on Buddha and Buddhism, the Mahavamso, Fa Hian, Buddhist Inscriptions, etc.

64 **Carus (P.)** Buddhism and its Christian Critics. New and Revised Edition, 8vo, pp. 311, cloth. *Chicago* 6s. 6d.

65 ——— The Gospel of Buddha, according to Old Records, 8vo, pp. xvi., 275, cloth. *Chicago*, 1900 5s.

66 ——— The Dharma, or the Religion of Enlightenment. An Exposition of Buddhism. Fifth Edition, 8vo, pp. vi., 169, *with frontispiece*, cloth. *Chicago*, 1907 1s. 6d,

67 ——— Le Dharma. L'Énoncé de la Doctrine Bouddhique, 12mo, pp. 27. *Saumur*, 1902 1s.

68 ——— Karma, a Story of Early Buddhism, 8vo. *illustrated*, *Chicago* 3s. 6d.

69 ——— Nirvana, A Story of Buddhist Psychology, 8vo, pp. 93, *illustrated. Leipzig*, 1907 3s.

69A **Ceylon Almanac** and Compendium of Useful Information, 1834, 8vo, pp. 45, 306, *with a plate:* Plain of Nuera Ellia, half calf. *Colombo* 10s. 6d.
A most interesting vol. Part 3 contains Translations of Buddhist Rock Inscriptions, Table of the Native Sovereigns, Historical and other Records, mostly by G. Turnour.

70 **Chaboseau (A.)** Essai sur la Philosophie Bouddhique, 8vo, pp. 257. *Paris*, 1891 5s.

71 **Chantepie de la Saussaye (P. D.)** Manual of the Science of Religion. Translated by B. S. C. Fergusson (daughter of Max Müller), 8vo, pp. XIII., 672, cloth. *London*, 1891 (12s. 6d.) 8s.
Phenomenological—Ethnographic and Historical—The Chinese—Egyptians—Babylonians—The Hindus; Vedic Times—Jainism—Buddhism.

72 **Childers (R. C.)** Khuddaka Patha. A Pali Text, with a Translation and Notes, 8vo, pp. 31. Reprint. *London*, 1869 3s. 6d.

73 **Clair-Tisdall (W. St.)** The Noble Eightfold Path; being the James Long Lectures on Buddhism for 1900-1902 A.D., 8vo, pp. XXIV., 215, *with map*, cloth. *London*, 1903 6s.
Contents: Life and Work of the Buddha—the Chief Doctrines of Buddhism—Buddha's Moral Teaching—Buddhism and Christianity.

74 **Clarke (J. F.)** Ten Great Religions. An Essay in Comparative Theology, 8vo, pp. X., 528, cloth. *Boston*, 1899 7s 6d
Contents: Buddhism—Confucius—Brahmanism—Zoroaster, etc.

75 **Cobbold (G. A.)** Religion in Japan, Shintoism, Buddhism, Christianity, 12mo, pp. 114, cloth. 1906 2s.

76 **Collins (R.)** Buddhism in Relation to Christianity, 8vo, pp. 36. *London*, N.D. 3s. 6d.

77 —— **(Rev. R.)** Buddhism and the Light of Asia, 8vo, pp. 37 *London*, N.D., 1884. Author's copy 3s. 6d.

78 **Congress of Japanese Religionists**, Its Origin, Organization, and Addresses, 8vo, pp. 56. *Tokyo*, 1897 3s.

79 **Conway (M. D.)** My Pilgrimage to the Wise Men of the East, 8vo, pp. VIII., 416, *illustrations*, cloth. *London*, 1906 12s. 6d.
With many references to Buddhism, illustrative of Buddhist Priests and Temples.

80 **Coomaraswamy (A. K.)** Influence of Greek on Indian (Buddhist) Art, large 4to, pp. 6. *Essex House Press*, 1908 2s. 6d,

81 COOMARASWAMY (Dr. A. K.) The Indian Craftsman, with Preface by G. C. R. Ashbee, 8vo, about 250 pages, cloth. *London*, 1909. (*Probsthain & Co.*) 5s.

Contents: I. The Village Craftsman.
II. The Craft Guilds of the Great Cities.
III. The Feudal Craftsman in India and Ceylon.
IV. Standard and Regulation.
V. Religious Ideas on Craftsmanship.
VI. Education of the Craftsman Appendices.

82 **Copleston (R. S.)** Buddhism, Primitive and Present, in Magadha and in Ceylon, Second Edition. revised, 8vo, cloth. 1908 10s. 6d.

83 **Courant (M.)** Bibliographie Coréenne. Tableau littéraire de la Corée contenant la nomenclature des ouvrages publiés dans ce pays jusqu'en 1890, avec description des principaux, Vol. III. (Books VII. to IX.), roy 8vo, pp. VII., 446, and Indices, pp. 177, *with plates and maps. Paris,* 1897 20s.

Book VIII. contains Religions—Taoism and Buddhism. Vols I. and II. can also be supplied.

84 **Cowell (Prof. E. B.)** and **J. Eggeling.**—Catalogue of Buddhist Sanskrit MSS. in the Royal Asiatic Society, 8vo, pp. 56, *with 2 plates,* 1877 4s.

84A——— The same without the Index 2s. 6d.

85 **The Creed of Buddha,** 8vo, pp. XI., 297, cloth. *London,* 1908 5s.
Contents. The Wisdom of the East—The Path of Life—The Teaching of Buddha—A Mis-reading of Buddha—The Silence of Buddha—The Secret of Buddha.

86 **Cunningham (Major Al.)** The Bhilsa Topes, or Buddhist Monuments of Central India, comprising a Historical Sketch of the Rise, Progress, and Decline of Buddhism, 8vo, pp. XXXVI., 356, *with* 33 *plates,* bound in fine half calf. *London,* 1854. Scarce £2 10s

87 ——— **(A.)** The Ancient Geography of India. I. The Buddhist Period, including the Campaigns of Alexander, and the Travels of Hwen-Thsang, 8vo, pp. XX., 589, *with map,* cloth. *London,* 1871 30s.

88 **Cushing (J. N.)** Christ and Buddha, 8vo, pp. 160, cloth. *Philadelphia,* 1907 3s. 6d.
Is Buddhism a Religion !—Birthplace of Buddhism—Life of Gotamo—Ethics of Buddha—Future Existences—Salvation, etc., etc.

89 **Dahlke.**—Buddhist Essays. Translated from the German by Bhikkhu Silacara, 8vo, pp. VII., 361, cloth. *London,* 1908 10s.
The Outcome of Personal Intercourse with Native Scholars in Ceylon and Burma. The Work is indispensable to every Student of Buddhism.

90 **Dahlmann (J.)** Nirvana. Studie zur Vorgeschichte des Budhismus, 8vo, pp. 197. *Berlin,* 1896 5s.

90A——— Buddha. Ein Culturbild des Ostens, 8vo, pp. 223. *Berlin,* 1898 6s.

91 **Dathavanso,** or History of the Tooth Relic, in Singhalese, with a Singhalese Paraphrase by Terunnanse, 8vo, pp. 111. *Kelaniya (Ceylon),* 1883 3s.

92 **Dathavamsa (The)** Edited in Pali by R. Morris, 8vo, pp. 43. *Privately Printed,* 1884 6s.

93 **Deschamps (A.)** De la Discipline Bouddhique, ses Développements et ses Légendes, 8vo, pp. 39. *Paris,* 1862 3s. 6d.

93*a* ——— Les Origines du Bouddhisme, 8vo, pp. 32. *Paris,* 1861 3s.

93*b* ——— Le Bouddhisme et l'Apologétique Chrétienne, 8vo, pp. 39. *Paris,* 1860 3s. 6d.

94 **Desgodins (C. H.)** La Mission du Thibet de 1855 à 1870, comprenant l'exposé des affaires religieuses et divers documents sur ce pays, d'après les lettres de l'abbé Desgodins, 8vo, pp. IV., 419. *Verdun*, 1872 14s.

CONTENTS:—Voyage to Darjeeling—Simla—Kanam—Hong Kong—Voyage in China—Su-Tchum—Ta lin pin—Bonga.

95 **Dhamma-Sangani,** being a Buddhist Manual of Psychological Ethics of the Fourth Century B.C., translated from the Pali for the first time, with Introductory Essay and Notes by Mrs. Rhys Davids, 8vo, pp. 95, 393, cloth. *London*, 1900 10s.

96 **Dhammapada.**—Translated from the Pali by Max Müller and SUTTA-NIPATA, translated by V. Fausböll, 8vo, cloth. *Oxford*, 1881 10s. 6d.
Sacred Books of the East.

97 **Dhammapada.**—Hymns of the Faith, preserved in the Sacred Scriptures of the Buddhists, translated from the Pali by A. J. Edmunds, 8vo. pp. XIII., 109, cloth, 1902 4s. 6d.

98 **Dhammapada.**—Texts from the Buddhist Canon commonly known as Dhammapada, with accompanying Narratives, translated from the Chinese by S. Beal, 8vo, pp. VIII., 176, cloth. *London*, 1878 12s.

99 **Dhammapadam.**—Die älteste buddhistische Sittenlehre, übersetzt von Dr. A. Weber, 8vo, pp. 58. *Reprint*, 1859 5s.

100 **Dhatuwansaya.**—A History of Buddha's Relics, in good Sinhalese Prose, roy. 8vo, pp. 48. *Dodanduwa (Ceylon)*, 2433 2s. 6d.

101 **Dipavamsa**: An Ancient Buddhist Historical Record, edited and translated by H. OLDENBERG, 8vo, pp. 227. *London*, 1879 21s.

102 **Disputation** respecting Caste, by a Buddhist, in the form of a Series of Propositions, supposed to be put by a Saiva, and refuted by the Disputant. Communicated by B. H. HODGSON, 4to, pp. 11. *London*, 1831 2s. 6d.

103 **Divyadana** (The) A Collection of Early Buddhist Legends, now first edited from the Nepalese Sanskrit MSS. in Cambridge and Paris, by E. B. COWELL and R. A. NEIL, 8vo, cloth. 1886 18s.

104 **Dowson (Prof. J.)** Ancient (Buddhist) Inscriptions from Mathura, 8vo, pp. 15, *with 4 plates*. *London*, 1870 2s.

105 **Dutoit (J.)** Das Leben des Buddha. Zusammenstellung alter Berichte aus den Kanonischen Schriften. Translated from the Pali, roy. 8vo, half calf. 1906 7s. 6d.

106 ——— Die Duskaracarya des Bodhisattva in der buddhistischen Tradition, 8vo. *Strassburg*, 1905 3s.

107 **Edkins (J.)** Chinese Buddhism. Sketches Historical and Critical, 8vo, cloth. *London*, 1880 18s.

108 ——— The Nirvana of the Northern Buddhists, 8vo, pp. 27. *London*, 1887 3s.

109 **Edmunds (A. G.)** Buddhist and Christian Gospels, being Gospel Parallels from Pali Texts. Now first compared from the Originals. Edited with Parallels and Notes from the Chinese Buddhist Tripitaka by PROF. M. ANESAKE, 4to, pp. 230. *Philadelphia*, 1908 9s.

110 **Eitel (E. J.)** Handbook for the Student of Chinese Buddhism, 8vo, pp. III., 223. *London*, 1870 15s.
Part II. contains Indices: Chinese—Pali singhalese—Tibetan—Mongolian—Burmese—Siamese.

111 —— Handbook for the Students of Chinese Buddhism, being a Sanskrit-Chinese Dictionary, with Vocabularies of Buddhist Terms, Second Edition, 8vo, pp. 223. *Hongkong*, 1888 18s.

112 —— Buddhism, its historical, theoretical and popular Aspects, Third Edition, revised, 8vo, pp. x., 145, cloth, 1884 5s.

113 —— Three Lectures on Buddhism, 8vo. *Hongkong*, 1871 3s. 6d.

114 **Ellam (J. E.)** The Message of Buddhism to the West, 8vo, pp. 10. *London*, 1908 6d.

115 **Elliott (Sir Ch.)** A brief Summary of Do Ka Lang, the Sutra of the Glorious Age, 8vo, pp. 26, and the Names of 1.005 Buddhas, pp. 18. *Darjeeling*, 1895 3s. 6d.

116 **Eby (Ch. S.)** Christianity and Humanity. A Course of Lectures delivered in Meiji Kuaido, Tokio, 8vo, pp. xvi., 296, cloth. *Yokohama*, 1883 7s. 6d.
Christianity and Civilisation—The Scientific View—Christianity and other Religions—Buddhism.

117 **Ernest (R.)** Buddhism and Science, 8vo. pp. 23. *Rangoon*, 2446 1s.

118 **Fa Hsien.**—Record of Buddhistic Kingdoms, being an Account of his Travels in India and Ceylon, (A.D. 399-414), in search of the Buddhist books of Discipline, Translated and annotated by J. Legge, 4to, pp. xv., 123, 45, *with map and 9 plates*. *Oxford*, 1886 10s. 6d.

119 —— Record of the Buddhistic Kingdoms, Translated from the Chinese, by H. A. Giles, 8vo, pp. x., 129. *Shanghai* 12s. 6d.
Very scarce.

120 **Falke (R.)** Buddha, Mohammed, Christus, 2 Parts. 8vo. *Gütenloh*, 1898-1900 6s.
Part I.: Comparison of the three Personalities. Part II.: Comparison of the three Religions.

121 **Fausboll (V.)** Buddhist Birth Stories; or Jataka Tales. The Oldest Collection of Folk Lore extant; being the Jatakatthavannana. For the First Times edited Pali, now translated by T. W. Rhys Davids, Vol I. (and all issued.) 8vo, pp. 103, 347, cloth. *London*, 1880. 30s.
Very rare.

122 —— Five Jatakas, containing a Fairy Tale, a Comical Story, and Three Fables. In the original Pali Text, with a Translation and Notes, 8vo, pp. 71. *Copenhagen*, 1861 10s.

123 **Feer (L.)** Conférence sur le Bouddhisme en 1878, 8vo, pp. 24. *Paris*, 1879 3s.

124 —— Cinca Manavika Sundari, 8vo, pp. 32. Reprint. *Paris*, 1897 3s. 6d.

125 —— Etudes Bouddhiques, Nataputta et les Niganthas, 8vo, pp. 44. *Paris*, 1888 3s.

126 —— Le Karma Cataka, 8vo, pp. 191, with Index. Reprint. *Paris*, 1901 7s. 6d.

127 **FERGUSSON (J.) Tree and Serpent Worship**, or Illustrations of Mythology and Art in India in the First and Fourth Centuries after Christ, from the Sculptures of the Buddhist Topes at Sanchi and Amravati. Second Edition, revised, corrected and in great part re-written, folio, pp. XVI., 274, *with illustrations and* 100 *plates*, fine red half morocco, gilt top. *London*, 1873 £7 10s.

128 **Fo-Sho-Hing-Tsan-King.**—A Life of Buddha, by ASVAGHOSHA BODHISATTVA. Translated from Sanskrit into Chinese by DHARMARAKSHA, and from Chinese into English by S. BEAL, 8vo, pp. XXXVII., 380, cloth. *Oxford*, 1883. Out of Print. 25s

128A **Foucaux (P. E.)** Parabole de l'Enfant Egaré, formant le chapitre IV. du Lotus de la Bonne Loi. Publiée en Sanskrit et en Tibétain, avec traduction française, roy. 8vo, half calf. *Paris*, 1854 15s.

129 ——— Coup d'Oeil sur la publication des livres Bouddhiques en Europe et dans l'Inde, 8vo, pp. 12. *Nancy* 2s. 6d

130 **Foucher (A.)** L'Art Gréco-Bouddhique du Gandhâra. Etude sur les, Origine de l'Influence classique dans l'Art Bouddhique, Vol I., roy. 8vo, pp. 638, *illustrated*. *Paris*, 1905 15s.

131 ——— Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde, 2 Parts, 8vo. *with plates and illustrations*. *Paris*, 1900 15s.

132 ——— Les Bas-Reliefs du Stupa de Sikri (Gandhâra), 8vo, pp. 146, *with plates*. Reprint. *Paris*, 1893 7s. 6d.

133 **Francke (A. H.)** History of Western Tibet, one of the unknown Empires, 8vo, pp. XIV, 191, *with maps and illustrations*, cloth. 1907 2s. 6d.

With many references to Buddhism.

134 **Franz (A.)** Libri qui poenitentiae adhortationes, etc., 8vo, pp. 74. *Vienna*, 1895 3s. 6d.

Being a Review of B. Nanjio's Catalogue of the Buddhist Tripitaka.

135 **Fujishima (R.)** Le Bouddhisme Japonais. Doctrines et Histoire des Douze Sectes Bouddhiques du Japon, 8vo, pp. 43, 160. *Paris*, 1889 6s.

Dedication copy to Mr. Specht.

136 **Full Account** of the Buddhist Controversy held at Pantura in August, 1873, 8vo, pp. 73, cloth. *Colombo*, 1873 21s.

Very scarce. One copy has at the end a detailed Index of M. Foucaux of 11 pages.

137 **Fytche (A.)** Burma, Past and Present, with Personal Reminiscences of the Country, 2 vols, 8vo, *with map and coloured plates*, cloth. *London*, 1878 14s.

With special Chapters on Buddhism, and Language and Literature.

138 **Gatakamala (The)** or Garland of Birth Stories, by ARYA SURA. Translated from the Sanskrit by J. S. SPEYER, roy. 8vo, pp. XXIX, 350. cloth. *London*, 1895 10s. 6d.
Sacred Books of the Buddhists.

139 **Gaudamo's** Sermons, in Burmese, roy. 8vo, pp. 41. *Maulmein*, 1880 2s. 6d.

140 **Gerson da Cunha (J.)** Memoir on the History of the Tooth Relic of Ceylon, with an Essay on the Life and System of Gautama Buddha, 8vo, pp. XIII., 70. *Bombay*, 1875 7s. 6d.

141 **Gogerley (D. G.)** On Buddhism, copied from the Journal of the Ceylon Branch As. Soc., and Extraits de "La Vie ou Légende de Gaudama de Bigandet." Both works are in M. Foucaux's beautiful handwriting. 4to, 197 pages, cloth 10s. 6d.

142 **Gotamo Buddho's** Reden, aus der Sammlung Majjhimanio, Kay des Pali Kanons übersetzt von K. E. NEUMANN, 3 vols, roy. 8vo. *Leipzig*, 1896-1902 £4 10s.

143 ——— Reden aus der Sammlung der Bruchstücke Suttanipato des Pali Kanons, übersetzt von K. E. NEUMANN, roy. 8vo. pp. XII., 410, cloth. *Leipzig*, 1905 20s.

144 ——— Reden aus der Sammlung Dighanikayo des Pali-Kanons, übersetzt von K. E. NEUMANN, Vol. I., roy. 8vo, pp. X., 345, cloth. *München*, 1907 20s.

145 **Griffis (W. E.)** The Religions of Japan from the Dawn of History to the Era of Meiji, Fourth Edition, revised, 8vo, pp. XXI., 457, cloth. *New York*, 1907 10s.
CONTAINS: The Buddhism in Northern Asia—Riyobu or Mixed Buddhism—Northern Buddhism in its Doctrinal Evolution—Buddhism of the Japanese, etc., etc.

146 **Griffiths (J.)** The Paintings of the Buddhist Cave Temples of Ajanta, Khandesh, India, 2 vols., imp. folio, *with 159 large plates of Paintings, mostly in colours, and many illus. in the text*, cloth, 1896-97 £15 15s.
Scarce.

146A **Griggs.**—Preservation of National Monuments in India, 100 beautifully coloured Photographs and Drawings of Historical Buildings, with descr. text, 4to, cloth, 1896 £4 4s.
Tomb of Akbar—Buddhist Tope, Sanchi—Buddhist Sculptures of Gandhara—Temple to Vishnu, Trichinopoly, etc., etc.

147 **Grimm (E.)** Lehre über Buddha und Dogma von Christus, 8vo, pp. 32. *Berlin*, 1877 2s.

148 **Groot (J. J. M. de)** Religious System of China, Its Ancient Forms, Evolution, History and Present Aspect, Manners and Customs, Vols I. to V. (all issued), roy. 8vo, *with numerous illus. and plates*. *Leyden*, 1892 to 1907 £5
Vols. I. to III.: Disposal of the Dead. Vols IV., V.: On the Soul and Ancestral Worship.

149 **Groot (J. M.)** Le Code du Mahayana en Chine, son influence sur la vie monacale et sur le monde laïque, 8vo, pp. x., 270. *Amsterdam*, 1893 7s. 6d.

150 **Groot (T. T. M. de)** Les fêtes annnullement célébrées à Emoui (Amoy) Etude concernant la religion populaire des Chinois, 2 vols., 4to, *richly illustrated. Paris*, 1886 £2

151 **Groot (J. M. de)** Sectarianism and Religious Persecution in China. A Page in the History of Religions. 2 vols, 8vo, pp. 595. *Amsterdam*, 1903-4 15s.

152 **de Groot (T. T. M)** Buddhist Masses for the Dead Amoy—Het Kongiswezen van Borneo, *with 2 maps*—De Lijkbezorging der Emoy-Chineezen—Belang der Kennis van China v. onze Kolonien, roy 8vo, more than 470 pp. bound in 1 vol. 1884-92 24s.

A rare collection.

153 **Grunwedel (A.)** Buddhistische Studien, folio, pp. 136, *illustrated. Berlin*, 1897 25s.

CONTENTS:—Glasuren von Pagan—Das Supparadschataka in Padmasaum-Chava's Legendenbuch—Pasten and Skulpturen aus Pagan.

154 —— Mythologie des Buddhismus in Tibet und der Mongolei, 4to, pp. 35, 244, *with a photograph and* 188 *illustrations*. 1900 8s.

155 —— Buddhistische Kunst in Indien, 8vo, pp. xv., 213. *Berlin*, 1900 2s.

156 —— Absór sobraniye predmetoff Lamaiskavo Kulta. Survey of Prince Uchtomsky's Collection of Objects of Lamaism, 2 parts, 8vo. Text in Russian, *with* 33 *plates*, 1905 5s.

157 **Guerinot (A.)** Essai de Bibliographie Jaïna. Répertoire analytique et méthodiqux des Travaux relatifs au Jainisme, 8vo, pp. 37, 568, *with* 9 *plates. Paris*, 1906 25s.

Contains a Large Index.

158 **HACKMANN (H.) Buddhism as Religion**; its Historical Development and its Present Day Conditions in all Countries. In Press. Ready for publication early in 1909 5s.

159 **Hall (H. Fielding)** The Inward Light, royal 8vo, pp. 262, cloth, 1908 10s.

The Author of the Soul of a People and A People at School tries here to expound the conception of the world and of man which finds its expression in Buddhism,

160 —— A People at School, royal 8vo, pp, VIII., 286, cloth, *London*, 1906 10s.

161 **Happiness**. Aphorisms by a Buddhist, comparing Buddhist and Christian Conceptions, 8vo, pp. 96, cloth. *Manchester*, 1882 1s. 6d.

162 **Hardwick (Ch.)** Christ and other Masters. An Historical Inquiry into the Contrasts between Christianity and the Religious Systems of the Ancient World. Part II. Religions of India, 8vo, pp. vi., 219, cloth. *Cambridge*, 1857 5s.

[Section III. Schools of Philosophy, including Buddhism.]

163 **Hardy (R. Spence)** A Manual of Buddhism in its Modern Development, translated from Singhalese MSS., Second Edition, with a Complete Index and Glossary, 8vo, pp. x., 566, cloth, 1880 21s.

CONTENTS:—The Buddhists who preceded Gotamo—Gotama Bodhi-at, his Virtues, His Ancestors—Life of Buddha—Onto'ogy of Buddhism—Ethics of Buddhism.

164 ——— The Legends and Theories of the Buddhists compared with History and Science, with Introductory Notices of the Life and System of Gotamo Buddha, Second Edition, 8vo, pp. LVI., 244, cloth. *London*, 1881 16s.

165 ——— **(E.)** Der Buddhismus, nach älteren Pali Werken dargestellt. 8vo, pp. 158, *with map*, 1890 3s.

165A ——— Buddha, Eine Abhandlung, 12mo, pp. 131, cloth, 1905 1s.

166 **Harlez (Mgr. C. de)** La Religion des Tartares Orientaux, Mandchoux et Mongols, comparée à lá religion des anciens Chinois d'après les textes, traduit, 8vo, *with 7 plates*, 1887 10s.

167 **de Harlez (C.)** Vocabulaire Bouddhique Sanskrit-Chinois. Han-Fan Tsih yao, Précis de Doctrine Bouddhique, Reprint, 8vo, pp. 66. *Leiden*, 1897 4s.

168 **Hart (V. C.)** Western China. A Journey to the Great Buddhist Centre of Mount Omei, 8vo, pp. 306, *with map and illustrations*, cloth. *Boston*, 1888 7s. 6d.

168A **Havell (E. V.)** Indian Sculpture and Painting. Illustrated by Typical Masterpieces, with an explanation of their Motives and Ideas, large 8vo, pp. xx., 278, *with numerous fine coloured and other plates*. *London*, 1908 £3 3s.

CONTAINS: Divine Ideal in Indian Art (mostly Buddhist)—
The Sculptures of Bhashut, Sauchi and Amarâvati—Borobudur—Part II. Painting. Religious Schools—Mogular Secular Art—Indian Miniature Painting, etc., etc.

169 **Heilige Schriften der Buddhisten.**—Herausgegeben von Seidensl tücker. Vol I: Reden des Buddha aus der Angutta—Nikayo des Pa-i Kanons. Zum ersten Male übersetzt und erläutert von Bhikku Nanatiloka. Part I:Das Einer Buch—Eka Nipato, 8vo, pp. VIII., 96, half calf, 1907 4s.

170 **Hevavitarna (Dh.)** Buddhism in its Relation to Hinduism, 8vo, pp. 12. *Calcutta*, 1891 2s. 6d

171 **Hiouen Thsang Si-Yu-Ki.**—Buddhist Records of the Western World, Si Yu Ki, Translated from the Chinese, by S. BEAL, 2 vols, New Edition, 8vo, *with a map*, cloth, 1906 24s.

171A—— The same. Original Edition, 2 vols, 8vo, cloth. *London*, 1884 £3 3s.

172 —— Mémoires sur les Contrées Occidentales Traduits en Chinois, et du Chinois en Francais par St. Julien (in 2 vols.) Vol I. containing Books I. to VIII., roy 8vo, pp. 78, 496, *with a map*, half calf. *Paris*, 1857 35s.

Fine copy on large Paper.

172 —— Another copy, Ordinary Edition 25s.

173 **History of Prince Waythandaya**, his Birth, Offerings, Banishment and Ascetic Life in the Forest of Haymawoonta, being according to the Bhoodistic Faith the last but one of the previous states of Guadama, in Burmese, 8vo, pp. 262, cloth. *Rangoon*, 1856 12s. 6d.

174 **Hodgson (B. H.)** Sketch of Buddhism, derived from the Bauddha Scriptures of Nipál, 4to, pp. 36, *with 7 plates*. (*London*, 1828.) *Extract* 3s. 6d.

175 **Holmboe (C. A.)** Traces de Buddhisme en Norvège avant l'introduction du Christianisme, 8vo, pp. 74, *with 15 Illustrations on two plates*, half morocco. *Paris*, 1857 7s. 6d.

175A— —— The same—in wrappers 5s.

176 **Hopkins (E. W.)** The Religions of India, 8vo, cloth. *Boston*, 1902 10s.

177 **I Tsing.**—A Record of the Buddhist Religion as practised in India and the Malay Archipelago (A.D. 671-695), translated by J. Takakusu, 4to, boards, pp. LXIV., 240, *with a map*, 1896 14s.

178 **Indraji (Bhag)** Antiquarian Remains at Soparà and Padana, being an Account of the Buddhist Stupa and Asoka Edict discovered at Sopara, 8vo, pp. IV., 56, *with 21 plates and frontispiece*. *Bombay*, 1882 5s.

179 **Jacobi (H.)** Ursprung des Buddhismus aus des Sankhya-Yoga, 4to, pp. 16, 1896 2s.

180 **Jaina Stotra Sangraha.**—A collection of Jaina Hymns, Second Series, Edited by the Y. JAIN PATHSALÀ, 8vo, pp. 256. *Benares*, 1907 2s. 6d.

181 **Jatakas.**—The Jataka, together with its Commentary, being Tales of the Anterior Births of Gotamo Buddha. for the first time edited in the original Pali, 7 vols. (complete, with the Index), cloth, 1877-97 £9 16s.

This Buddhist collection of stories is of great interest for students of Folk-lore.

181A **JATAKA (The)** or Stories of the Buddha's Former Births. Translated from Pali under the editorship of E. B. COWELL, by R. CHALMERS, ROUX and others. 6 vols., roy. 8vo, cloth. *Cambridge*, 1895-1907 £3 15s.

182 **Jatakam.**—Das Buch der Erzählungen aus früheren Existenzen Buddhas, Translated from the Pali into German by J. DUTOIT, parts 1 to 6, 8vo, 1906-8 each part, 4s.
Subsequent Parts can be supplied as issued.

183 **Jatakas.**—Kusa Jataka: a Charming Story of a previous Birth of Gautamo Buddha, with a glossary of all difficult words in Singhalese, 8vo, pp. 35. *Colombo*, 1896 2s. 6d.

184 **Jataka.**—Ummagga Játakaya, corrected and edited in Singhalese by W. P. RANESINGHE and M. GOONARATANA, revised by H. SUMANGALA, 8vo, pp. VIII., 151. *Colombo*, 1875 8s.

185 **Umagga Jataka** (the Story of the Tunnel), Translated from the Singhalese by T. B. YATAWARA, 8vo, pp. VIII., 242, cloth. London, 1898 10s. 6d.
The Story of a Birth of Buddha in one of his previous lives.

186 **Jatakattha Katha.**—Buddhist Birth Stories, in Pali, by BUDDHAGHOSHA MAHA THERO, Parts 1 and 2, large 8vo. *Colombo*, 2435 (1892) 6s.

187 **Jigs-med nam-mka.**—History of Buddhism in Mongolia, with an Introduction on the History of the Mongols. Tibetan and German, Ed. by G. HUTH, 2 vols, large 8vo, 1893-96 £2 10s

188 **Journal** of the Buddhist Text Society. Edited by SARAT CHANDRA DAS. Vols. I. to VII., 8vo, *with plates*. *Calcutta*, 1893 to 1906 £3 10s

189 —— of the Maha-Bodhi Society. Vols. I. to XV., 4to and 8vo. *Calcutta*, 1892-1907 £3 15s.
The leading Buddhist Journal published in India.

190 —— of the Pali Text Society. Edited by T. W. RHYS DAVIDS, 1882, 8vo, pp. VIII., 128, boards. 1882 10s.
CONTENTS: Report of the Society—Letters from Theras in Ceylon—Lists of Pali MSS. in different Libraries.

191 —— of the Pali Text Society. Edited by T. W. RHYS DAVIDS, 1890, 8vo, pp. 110, boards. 1890 10s.
CONTENTS: Index to the Jataka—Visuddi Magga, Abstract of Contents by J. Estlin Carpenter—Saddhama Samgabo, etc., etc.

192 **Kalpa Sutra** and **Nava Tatva**. Works Illustrative of the Jain Religion and Philosophy. Translated from the Mághadi by J. Stevenson, 8vo, pp. 28, 144, cloth. *London*, 1848 7s. 6d.

192A —— The same. Large Paper copy 9s

193 **Kern (H.)** Histoire du Bouddhisme dans l'Inde. Traduit en Français, 2 vols., 8vo, *with map*. *Paris*, 1901 20s.
Contents: Le Buddha—Le Dharma—Le Sangha—l'Histoire Ecclésiastique.

194 —— Manual of Indian Buddhism, roy. 8vo, pp. 149. 1896 8s.
Contents: Life of Buddha—The Law of the Buddha—The Congregation Modes of Worship—Outlines of Ecclesiastical History.

195 **Kesarsage**: Frühlingsmythus der Kesersage, e. Beitrag zur vorbuddhist. Religion Tibets Tibetan Text, with German Translation, Introduction and Notes by H. Franke, 8vo. *Helsingfors*, 1900 4s.

196 —— The same. Wintermythus. *Helsingfors*, 1902 4s.

197 **Khandha-Vagga**, of the Samyutta-Nikaya. Edited in Pali (Roman characters) by L. Féer, 8vo, pp. xiv., 291, boards. As new. 1890 16s.
Pali Text Society—A valuable Original Pali Text of the Buddhist Scriptures.

197A **Knight (Capt.)** Diary of a Pedestrian in Cashmere and Thibet, 8vo, pp. xvi., 385, *with plates and illustrations*, cloth. *London*, 1863 10s. 6d.
Contains a long Chapter on the Religions of Thibet.

198 **Knox (G. W.)** The Development of Religion in Japan, 8vo, pp. xxi., 204, cloth. *New York*, 1907 6s.
Shinto—Buddhism and its Developments—Confucianism.

199 **Koeppen (C. Fr.)** Die Religion des Budda und ihre Entstehung, 2 vols, 8vo, fine red half morocco. *Berlin*, 1857-59 £2 10s.
Fine copy of the Rare Original.

200 **Koppen**.—Tibet und der Lamaismus zur Zeit der Mongolenherrschaft, 4to, pp. 27. *Berlin*, 1859 4s.
Dissertation. Scarce.

201 **Kunte (M. M.)** The Vicissitudes of Aryan Civilization in India, which treats of the History of the Vedic and Buddhistic Politics explaining their Origin, Prosperity and Decline, 8vo, pp. xxv., 600, *with 4 maps*. *Bombay*, 1880 32s.
Interesting Handbook of Early Indian Religion, Philosophy, History. Also Chapter on Buddhism.

202 **Kuroda (S.)** Outlines of the Mahayana, as taught by Buddha, 8vo, pp. 27. *Tokyo*, 1893 3s.

203 **Kusa Jatakaya**.—A Buddhistic Legend, rendered for the first time into English Verse from the Singhalese, by Th. Steele, 8vo, pp. xii., 260, cloth, 1871 8s.

204 **Laessoe (Capt. de and Talbot)** Discovery of (Buddhist) Caves on the Murghal, 8vo, pp. 11, *with 2 plates*. *London*, 1887 2s.

205 **Laffitte (P.)** Buddha. His Part in Human Evolution, 8vo, pp. II., 57. *Kobe*, 1901 2s. 6d

206 **Lalita Vistara.**—Leben and Lehre des Cakhya-Buddha von Dr. S. Lefmann. Part I: Sanskrit Text, roy 8vo, pp. 448. *Halle*, 1902 24s.
Vol II.: Varianten—Metren—and Wörterverzeichnis is expected immediately. (16s)

207 **Lamairesse (E.)** L'Inde avant le Bouddha, 8vo, pp. 323 *Paris*, 1892 4s.
Les Aryens primitifs—L'Inde Védique—L'Inde héroïque—l'Inde philosophique.

208 —— L'Inde après le Bouddha, 8vo, pp. 464. *Paris*, 1892 4s.
Depuis le Bouddha jusqu à Asoka—Açoka—Kanishka—Développement du Bouddhisme—Pèlerinage de Fa Hian—Hiouen Thsang—etc., etc.

209 —— La Vie de Bouddha, suivie du Bouddhisme dans l'Indo-Chine, 8vo, pp. 288. *Paris*, 1892 4s.
Includes Buddhism in Burma and in Siam.

210 **La Mazeliere (Marquis de)** Moines et Ascètes Indiens. Essai sur les Caves d'Ajanta, et les Couvents Bouddhists, 8vo, *illustrations*. *Paris*, 1898 4s.

211 **Latter (Th.)** A Note on Boodhism and the Cave Temples of India, 8vo, pp. 21. *Calcutta*, 1844 4s.

212 —— Selections from the Vernacular Boodhist Literature of Burmah. Burmese, with an English Introduction, 4to, pp. VIII., 199, half bound. *Maulmain*, 1850 8s.

213 **Leclere (A.)** Les Livres Sacrés du Cambodge. Vol I., 8vo, pp. 341 *Paris*, 1906 7s. 6d.
Contents: Vie de Buddha—Vie de Devadatta.

213A **Levy (Jeno)** The Philosophy of Buddha in the XXth. Century (covering the whole of the Philosophy, and a part of Psychology). In Hungarian.
To be Published shortly.

214 **Light of Dharma.**—A religious Magazine devoted to the Teachings of Buddha. Vol II., Nos. 5, 6; Vol III., No. 4; Vol IV., No. 6; Vol VI., No. 1, 2, 3, 8vo. *S. Francisco*, 1902-6 Each No. 1s.

215 **Lillie (A.)** Buddhism in Christendom, or Jesus the Essene, 8vo, pp. XII., 410, *with numerous illustrations*, cloth. *London*, 1887 14s.

216 —— Buddha and Early Buddhism, 8vo, pp. XIV., 256, *numerous illustrations by the Author*, 4to, cloth. *London*, 1881 8s.

217 —— Buddha and Buddhism, 8vo, pp. IX., 223, cloth. *Edinburgh*, 1900 3s.
Buddha—After Buddha's Death—King Asoka—Buddha in Norway and America, etc., etc.

218 —— The Popular Life of Buddha, 8vo, pp. XIV., 340, *with 5 illustrations*, cloth. *London*, 1883 6s.

219 —— Buddha and his Parables, 8vo, pp. 102, cloth. *London*, N.D. 3s. 6d.

220 **Lloyd (A.)** The Praises of Amida. Seven Buddhist Sermons, Translated from the Japanese of Tada Kanai, 8vo, pp. 140, cloth. *Tokyo*, 1907 3s.
Salvation—Idols and Religious Symbols—The True Heart—Present Duties.

221 **Burgess (J.)** The Rock Temples of Elura or Verul, 8vo, pp. 77. *Bombay*, 1877 3s. 6d.
Buddhist, Jain, Hindu Temples.

222 **Lloyd (A.)** The Higher Buddhism in the Light of the Nicene Creed, 8vo, pp. 39. *Tokyo*, 1893 2s. 6d.

223 —— Developments of Japanese Buddhism, 8vo, pp. 170. *Yokohama*, 1894 10s.

223A **Lloyd (Rev. A.)** The Wheat among the Tares. Studies of Buddhism in Japan, 12mo, pp. XIII., 146, cloth, 1908 3s. 6d.
The Book is almost the first attempt to grapple with the problem of the Historical Relations between Buddhism and Christianity.

224 **Lutter (H. M.)** Manual of Buddhist Law, being Sparks' Code of Burmese Law, with Notes of all the Rulings on Points of Buddhist Law, Second Edition, 8vo, pp. XVI., 76, XVI. *Mandalay*, 1894 6s.

225 **Macdonell (A. A.)** History of Sanskrit Literature (includes Buddhist Literature) 8vo, pp. XIV., 278, cloth, 1905 6s.

226 **Mahawansa.** From the Thirty-seventh Chapter. Revised and edited under Orders of the Ceylon Government, by H. SUMANGALA and BATUWANTUDAWA, royal 8vo, half bound. *Colombo*, 1877 20s.

227 **Mahawanso** (The) Translated from the Original Pali into English by G. TURNOUR and L. C. WIJESINHA, 2 parts in 1, royal 8vo, pp. IV., 167, and XXXII., 411, half calf. *Colombo*, 1889 25s.
The First Part is a Reprint of the Edition published in 1837.

228 **Mahavastu.** Sanskrit Text, published for the first time, with Introduction and Commentary in French by E. SENART, Vol I., roy. 8vo, pp. 61, 624. *Paris*, 1882 (25 fr.) 24s
The chief Work of the Life of Buddha. Pages 367 to end contain the Commentary.

229 **Maisey (General F. C.)** Sanchi and its Remains. Description of the Ancient Buildings, Sculptures, and Inscriptions, with the Evidence they supply as to the Date of the Buddhism of Gotama, or Sankhya Music, 4to, *with* 40 *full-page plates*, cloth, 1902 (£2 10s.) £2 2s.
With an Introduction by Sir Alex. Cunningham.

230 **Maung Nee.** Lotus Blossoms. A little book on Buddhism, 24mo, pp. 104. 1908 6d.

231 **Mariano (R.)** Buddhismo e Cristianesimo. Studio di Religione Comparata, 8vo, pp. XVI., 203, cloth. *Naples*, 1892 3s. 6d.

232 **Migettuvatte and D. Silva.** Buddhism and Christianity Face to Face, or an Oral Discussion between a Buddhist Priest and a Wesleyan Clergyman, held at Pantura, Ceylon, with Introduction and Annotations by J. M. PEEBLES, 8vo, pp. 99. *London*, 1878 3s. 6d.

233 **Milanda Panho** (The) Being Dialogues between King Milanda and the Buddhist Sage Nagasena. Pali Text edited by V. Trenckner, 8vo, pp. 440. *London*, 1880 21s.

234 **Milinda**.—The Questions of King Milinda, translated from the Pali by T. W. Rhys Davids, 2 vols, 8vo. *Oxford*, 1890-94 23s.
(Sacred Books of the East.)

235 **Milloue**.—Gestes de l'officiant dans les cérémonies mystiques des sectes Tendaï et Singon. (Bouddhisme Japonais.) Traduit et annoté, 8vo, *with* 18 *plates* and Reproduction of the Japanese Text. *Paris* 15s.

236 **Mitra (Raj.)** The Sanskrit Buddhist Literature of Nepal, 8vo, pp. XLVII., 340, cloth. *Calcutta*, 1882 15s.

237 **Monier-Williams (Sir H.)** Buddhism, in its Connection with Brahmanism and Hinduism and in its Contrast with Christianity, Second Edition, roy 8vo, pp. XXXVII., 583, *with frontispiece*, cloth. *London*, 1890 25s.

238 ——— Mystical Buddhism, and the Contrast between Buddhism and Christianity, 8vo, pp. 27, 1888 2s. 6d.

239 ——— Mystical Buddhism in connection with the Yoga Philosophy of the Hindus, 8vo, pp. 18. *London*, 1888 2s. 6d.

240 **Montgomerie (Capt. T. S.)** Report of a Route-Survey made from Nepal to Lhasa and thence to the Source of the Brahmaputra, 8vo, pp. 90, *with a map*. *London*, 1868 4s.
Much interesting information on the Religion, Geography, and Natural History of Southern Thibet.

240A **Morris (R.)** Pali Notes and Queries, 4 parts, 8vo, privately printed. *London*, 1884-87 25s.
Scarce and Valuable.

241 **Muller (Max)** Buddhism and Buddhist Pilgrims. A Review of Julien's Voyages des Pelerins Bouddhistes, 8vo, pp. 54. 1857 7s. 6d.

242 ——— Uber den Buddhistischen Nihilismus, 8vo, pp. 20. *Kiel*, 1869 2s. 6d.

243 ——— Lecture on Buddhist Nihilism. Translated from the German, 12mo, pp. 18. *London*, 1869 3s.

244 **Nagananda**.—La Joie des Serpents. Drame Bouddhique. Traduit par A. Bergaigne, 24mo, pp. XVI., 224. *Paris*, 1879 3s.

245 **Narasu (P. Lakshmi)** The Essence of Buddhism. With an Introduction by A. H. Dharmapala, 8vo, pp. XIX., 212, *with frontispiece*. *Madras*, 1907 3s. 6d.
Contents: The Historic Buddha—Rationality of Buddhism—Morality of Buddhism—The Noble Eightfold Path—Woman in Buddhism, etc., etc.

246 **Neumann (K. E.)** Innere Verwandtschaft buddhistischer und christlicher Lehren, Zwei buddhist. Suttas aus dem Original übersetzt, 8vo, pp. 109. *Leipzig*, 1891 3s. 6d.

247 ——— Die Lieder der Mönche und Nonnen Gotamo Buddhas. Aus den Theragatha und Therigatha übersetzt, 8vo, pp. 392. *Berlin*, 1899 10s.

248 ——— Buddhistische Anthologie. Texte aus dem Pali Kanon zum ersten Male übersetzt, 8vo, pp. 265. *Leiden*, 1892 6s.

249 ——— Sarasangaho, Kompendium buddhist. Anschauungen, Kapitel I. Text, übersetzungen, etc., 8vo, pp. 32. *Leipzig*, 1890 2s. 6d.

250 **Neve (F.)** Le Bouddhisme, son fondateur et ses écritures, 8vo, pp. 55. *Paris*, 1854 5s

251 **Nobin Chandra Das**, Legends and Miracles of Buddha, Sakya Sinha. Part I. Translated from the Avadan Kalpalata of BODHI SATTVAS of Kshemendra, 8vo, pp. XVI., 59. *Calcutta*, 1895 3s. 6d.
Eka Sringa—Rukmavati—Jyotishka—Sri Gupta.

252 **Nyanatiloka (Bhikku)** The Word of the Buddha. An Outline of the ethico-philosophical system of the Buddha, in the words of the Pali Canon, together with explanatory notes, 8vo, pp. 52, VII. *Rangoon*, 1907 1s.

253 **Obry (J. B. F.)** Du Nirvana Bouddhique, en réponse à M. Barthélemy St. Hilaire, 8vo, pp. 240, half morocco. *Paris*, 1863 10s. 6d.
An able Defense of the Buddhist Nirwana.

254 **Okakura (K.)** The Ideals of the East, with special reference to the Art of Japan, 8vo, pp. XXII., 244, cloth. 1903 5s.
CONTAINS: Confucianism—Lacism and Taoism—Buddhism and Indian Art—The Asoka Period—The Nara Period, etc., etc.

255 ——— The Book of Tea, 8vo, pp. IX., 160, cloth. *New York*, 1906 5s.
CONTENTS: The Cup of Humanity—The Schools of Tea—Taoism and Zennism.

256 **Olcott (H. S.)** Kinship between Hinduism and Buddhism, 8vo, pp. 33, *with frontispiece*. *Calcutta*, 1893 3s. 6d.

257 **Oldenberg (Prof. H.)** Buddha: his Life, his Doctrine, his Order. Translated by W. HOEY, 8vo, cloth 18s.

258 **Oldham (C. F.)** The Sun and the Serpent. A Contribution to the History of Serpent Worship, 8vo, pp. 205, *with many illustrations*, cloth. 1905 10s. 6d.

259 **Orientalist (The)** A Monthly Journal of Oriental Literature, Arts and Sciences, Folklore, 3 vols., 4to. *Kandy (Ceylon)*, 1884-88 £2 2s.
Contains many valuable Articles, such as: The Pali Text Society—The Light of Asia—Episodes from the Mahavansa (9 Articles)—Buddhist Burial Service—Translation of the Jatakas—Gogerly, Buddhism, etc., etc.

260 **Oung (B. H.)** Buddhist Sermons, and other Lectures on Buddhist subjects, 8vo, pp. 35. *Rangoon*, 1897 1s.

261 **Ozeray (M. J. T.)** Recherches sur Buddou ou Boudou. Instituteur. religieux de l'Asie Orientale, 8vo, pp. 35, 137. *Paris*, 1827 10s. 6d.
Ceylan—Indostan—Tibet—Mongolie—Chine—Japon.

262 **Patimokha (The)** being the Buddhist Office of the Confession of Priests. Pali Text, with a Translation and Notes by J. F. DICKSON, 8vo, pp 69. *London*, 1875 4s.

262A **Peterson (P.)** A Collection of Prakrit and Sanskrit Inscriptions, published by order of H.H. THE MAHARAJA OF BHAVNAGAR, with English Translations, 4to, pp. XIV., 233, *with* 41 *plates*, half calf *Bhavnagar*, N.D. £1 15s.
Contents: Rock Inscriptions of the 14 Edicts of the Buddhist King Asoka—Inscriptions of the sâh Dynasty—Inscriptions of the Gupta Dynasty—Valabhi Dynasty Surya Dynasty—Gohila and Solanki Dynasties.

263 **Phayre (Lt.-Gen. A. P.)** History of Burma, including Burma Proper, Pegu, Taungu, Tenasserim, and Arakan, from the earliest time to the End of the first war with British India, 8vo, pp. XII., 311, *with Plans and Illustrations*, cloth. *London*, 1883 25s.

Extremely Rare.

264 **Phoenix.**—Monthly Magazine for India, Burma, Siam, China, Japan, edited by J. SUMMERS, Vol I., 4to, pp. VII., 224, cloth. *London*, 1870 10s.

Contains many interesting Articles on Buddhism, by Beal, Hodgson (Literature and Religion of the Buddhists), Jaeschke, Howorth, etc.

265 **Pischel (R.)** Bruchstücke des Sanskrit Canons der Buddhisten aus Idykutsari, Chinese Turkestan, 2 Parts, 4to, *with 6 plates*. *Berlin*, 1904 2s.

265A **Pleyte (C. W.)** Die Buddha Legende in den Skulpturen des Temples von Boro-Budur, 4to, *with numerous illustrations*. *Amsterdam*, 1901, 15s.

266 **Poor (L. E.)** Sanskrit and its Kindred Literatures, Studies in Comparative Mythology, 8vo, pp. IV., 468, cloth. *London*, 1881 5s.

Includes Buddhism.

267 **Pratimoksha Sutra**, ou le Traité d'Emancipation selon la version Tibétaine, avec notes. Traduit par W. ROCKHILL, 8vo, pp. 59. *Paris*, 1884 6s.

268 **Princep (H. T.)** Tibet, Tartary, and Mongolia, their Social and Political Condition, and the Religion of Boodh, 8vo. pp. 168, *with map*, cloth, 1851 7s. 6d.

269 **Puini (C.)** Enciclopedia Sinico-Giapponese. Notizie estratte dal Wa-Kan San Sai Tu-Ye intorno al Buddism, 4to, pp. 84. *Florence*, 1877 6s.

270 **Ramachandra (Bhatta)** Vritta Málá. An eulogy of the Buddhist Priest Mahamet raprusada. In Sanskrit with a Singhalese translation, 8vo, pp. 27. *Colombo*, 1867 2s.

Sanskrit in Singhalese Characters.

271 —— **(Bahrati)** Bhaktisataka, *i.e.* 107 verses in praise of Buddha, in Singhalese, pp. 42. *Colombo*, 1873 2s. 6d.

272 **Religious Systems** of the World. A Contribution to the Study of Addresses, 8vo, pp. VIII., 824, cloth, 1905 7s. 6d.

Contains: Religions of Japan, China, Buddhism. Hinduism, etc., etc.

273 **Rgya Tcher-Rol Pa.**—Histoire du Bouddha Sakya-Mouni, Publié en Tibétain, et traduite en Français, par P. E. FOUCAUX, 2 vols, 4to. *Paris*, 1847 £2 2s.

274 **Remy (J.)** Pèlerinage d'un Curieux au Monastère Bouddhique de Pemmiantsi, 8vo, pp. 59, 1880. *Privately Printed.* 5s.

275 **Rhys Davids (T. W.)** Buddhism : its History and Literature. Second Edition, 8vo, pp. XIII., 230, cloth. *New York*, 1907 6s.
An admirable Handbook of Buddhism, written from a point of view at once scholarly and unprejudiced.

276 —— Buddhism : Sketch of the Life and Teachings of Gautama, the Buddha, 12mo, pp. VIII., 252, *with map*. *London*, 1899 2s. 6d.

277 —— Buddhist India, 8vo, pp. XV., 332, *with map and illustrations*, cloth. *London*, 1903 5s.
Description of Ancient India during the Buddhist ascendancy.
Some Chapters: Language and Literature and the Pali Books—The Jataka Book—Religion—Chandragupta—Asoka—Kanishka.

278 —— The Message of Buddhism, 8vo, pp. 8. *Mandalay*, 1903 1s.

279 **Rhys Davids (Mrs.)** The Will in Buddhism, 8vo, pp. 11. *Rangoon*, 2446 1s.

280 **Richard (T.)** Guide to Buddahood, being a Standard Manual of Chinese Buddhism. Translated from the Chinese (HSUAN FO PU), 8vo, pp. XXIII., 108, boards. *Shanghai*, 1907 6s.

281 —— Calendar of the Gods in China, 8vo, pp. X., 37. *Shanghai*, 1906
Includes Statistics of Princip'e Buddhist Temples in China.

282 **Rockhill (W. W.)** The Life of the Buddha and the Early History of his Order. Derived from Tibetan Works, with Notices on the Early History of Tibet and Khotan. Translated, 8vo, pp. XII., 273, cloth. *London*, 1884 10s. 6d.

283 **Rosny (L.)** La Morale de Bouddhisme, 8vo, pp. 24. *Paris*, 1891 2s.

284 **Root (E. D**, an American Buddhist) Sakyha Buddha, a versified annnotated Narrative of his Life and Teachings, with Citations from the Dhamnepada, 8vo, pp. 171, cloth. *New York*, 1880 5s.

285 **Saddharma Pundarika**, or the Lotus of the True Law. Translated by H. KERN, 8vo, cloth. *Oxford*, 1884 12s. 6d.

285A —— The same, in Chinese, entitled Meaou Fa Lien Hwa Ching, Book IV., in large bold Chinese type, folio, silk binding 25s.

286 **Saint Hilaire (J. B.)** Le Bouddha et sa Religion, 8vo, pp. 27, 24, 441, half calf. *Paris*, 1862 10s. 6d.
Origines du Boudhisme—Boudhisme au VIIe siècle—Boudhisme Actuel de Ceylon.

287 **Sarat Chandra Das.**—Indian Pandits in the Land of Snow, 8vo, pp. VIII, 92, 28. *Calcutta*, 1893 4s.
On Buddhism in Tibet and China, Fa Kian and Hiun Tesarg.

288 **Sastri**, Haraprasad.—Discovery of Living Buddhism In Bengal, 4to, pp. 31. *Calcutta*, 1897 2s. 6d.

289 **Schrœbel (Ch.)** Le Buddhisme, ses origines—le Nirwana, 8vo, pp. 55 *Paris*, 1874 3s.

290 **Schrader (O.)** Die Fragen des Königs Menandros. Aus dem Pali ins Deutsche übersezt, 8vo, pp. 35, 172, 28, cloth, 1807 6s.
Being a German translation of the Milinda Pañho, with many Notes.

291 **Scott (A.)** Buddhism and Christianity, a Parallel and a Contrast, 8vo, pp. XIV., 391, cloth. *Edinburgh*, 1890 6s.

Comparison of Buddhism and Christianity—Historical Antecedents of Buddhism and Christianity—The Buddha of the Pitakas—The Dharma of Buddha—The Gospel of Christ—Buddhist Sangha, etc., etc.

292 **Seeley (J. B.)** The Wonders of Elora, or the Narrative of a Journey to the Temples and Dwellings excavated out of a Mountain of Granite at Elora in the East Indies, Second Edition, 8vo, pp. XX., 597, *with plates*, half calf. *London*, 1825 8s.

The Author maintains that no Monuments of Antiquity are comparable to the Caves of Elora.

293 **Seidenstücker (K. B.)** Das Licht des Buddha, 8vo, pp. VI., 103, *with frontispiece*. *Leipzig*, 1904 1s. 6d.

294 **Senart (E.)** Essai sur la Légende du Buddha, son Charactère et son Origine, Second Edition, revised, with an Index, roy. 8vo, pp. XXXIV., 496. *Paris*, 1882 (15 fr.) 7s. 6d.

295 **Seydel (R.)** Das Evangelium von Jesu in s. Verhältnissen zu Buddha-Sage und Buddha-Lehre, roy 8vo, pp. VIII., 361, half morocco. *Leipzig*, 1882 8s.

296 **Seydel (Prof. R.)** Die Buddha Legende und das Leben Jesu, nach den Evangelien, 8vo, pp. 83. *Leipzig*, 1884 3s. 6d.

297 **Shastri**, Manmatha Nath.—Buddha, his Life, his Teachings, his Order, together with the History of Buddhism, 8vo, pp. XI., 58, 279, cloth. *Calcutta* 12s. 6d.

CONTENTS:—Introduction—Life of Buddha—Dharma—Sangha.

298 **Sher Phyin**, or Expositions of the Metaphysical Dogmas current among the Buddhists of the Mahayana School, being a Tibetan Version of the Satasahasrika Pragna Paramita. Ed. by PR. GHOSHA, 3 vols, 8vo. *Calcutta*, 1888-1900 £1 15s.

299 **Silbernagl (J.)** Der Buddhismus nach s. Entstehung, Fortbildung und Verbreitung. Second Edition enlarged. *München*, 1903 3s.

300 **Simpson (W.)** The Buddhist Praying Wheel, 8vo, pp. 312, *with* 48 *illustrations*, cloth. 1896 10s.

Among the Lamas—The Precious Wheel—The Wheel in Indian Buddhism—The Swastika, etc., etc.

301 **Sinnett (A. P.)** Esoteric Buddhism, 8vo, pp. XX., 215, cloth. *London*, 1883 5s.

302 **Small. (A H.)** Studies in Buddhism and Christianity, 8vo, pp. 74. *London*, N.D. 1s.

303 **Smith (V. A.)** The Early History of India, from 600 B.C. to the Mohammedan Conquest, including the invasion of Alexander the Great, 8vo, *with maps, plans, and other illustrations*, cloth. *Oxford* 14s.

304 **Spiegel (Fr.)** Kammavakya. Liber de officiis sacerdotum Buddhicorum. Palice et Latine primus edidit atque adnotationes adiecit FR. SPIEGEL, 8vo, pp. XV., 39, boards. *Bonnae*, 1841 3s.

305 **STEIN (N. A.) Ancient Khotan.** Detailed Report of Archæological Explorations in Chinese Turkestan, carried out and described under the orders of H.M. Indian Government, 2 vols, 4to, cloth. 1907 **£5 5s.**

Vol. I.: Text, with descriptive List of Antiquities and 72 Illustrations. Vol II: Plates.

306 **SUBHADRA (Bhikshu) Buddhist Calechism,** an Outline of the Doctrine of Buddha Gotama, 8vo, pp, 92, cloth. *London*, 1890 **3s. 6d.**

307 **Summer (M.)** Histoire du Bouddha Sakya Mouni depuis sa naissance jusqu' à sa mort, 12mo. pp. XIV., 208. *Paris*, 1874 4s.

With an Introduction and Index by E. Foucaux.

308 **Sumpa Khan, Po Yece Pal Yor** (the great Histriographer of Tibet) History of the Rise, Progress and Downfall of Buddhism in India. Edited, in Tibetan, with a List of Contents and an Analytical Index in English, by SARAT CHANDRA DAS, roy, 8vo, pp. XI., 430, Index of 148 pages, and List of Contents of 26 pages. *Calcutta*, 1908 7s. 6d.

309 **Surecamatibhadra.**—Die Berechnung der Lehre (Buddhistische Chronologie). Translated from the Tibetan of 1591 into German by E. SCHLAGINTWEIT, with the Text, 4to. *Munich*, 1896 5s.

310 **Swamy (Sir M.C.)** Sutta Nipáta, or, Dialogues and Discourses of Gotama Buddha. Translated from the Pali with Introduction and Notes, 8vo, pp. XXXVI., 160, cloth. *London*, 1874 6s.

311 **Suzuki (D. T.)** Outlines of Mahayana Buddhism, 8vo, pp. XII., 420, cloth, 1908 8s. 6d.

Characteristics of Buddhism – Mahâyanism—Dharmakaya—Doctrine of Trikaya—The Boddoisathia—Nirvana.

312 **Takakusu (J.)** Introduction to I'tsing's Record of the Buddhist Religion, 4to. *Privately Printed. Oxford*, 1896 3s. 6d.

·312 ——— Pali Elements in Chinese Buddhism, 8vo, *Reprint. London* 2s. 6d.

314 **Talbot (Capt. M. G.)** The Rock Cut Caves and Statutes (Buddhist) of Bamian, 8vo, pp. 28, *with* 10 *plates*. *London*, 1886 2s. 6d.

315 **Taw Sein Ko.**—The Mahajanaka Jataka, being the Story of the Anterior Births of Gotamo Buddha. Translated into English with Notes, by TAW SEIN KO, 12mo, pp. 110. *Rangoon*, 1896 4s.

316 **Tennent (Sir J. E.)** Christianity in Ceylon, under the Portugese, the Dutch, the British and American Missions, with a Sketch on the Brahmanical and Buddhist Superstitions, 8vo, pp XL., 348, *illustrations*, cloth. *London*, 1850 12s.

Scarce.

317 **Textes tires du Kandjodr.** (Tibetan, Sanskrit and Pali), being Fragments of the Sacred Books of Thibet, edited by LEON FEER, 11 parts. *Paris*, 1864-71, *scarce* £2 2s.

318 **Teza (E.)** Sul Lokaniti. Studi sulla Gnomologia Buddiana, 4to, pp. 10, *Reprint*. *Milan*, 1879 2s. 6d.

319 **The Thera-and Theri-Gatha**: Stanzas ascribed to elders of the Buddhist Order of Recluses). Edited in Pali by H. OLDENBERG and R. PISCHEL, 8vo, pp. XV., 221, boards. *London*, 1883 9s.

320 **Thomas (l'abbe)** Le Bouddhisme dans ses rapports avec le Christianisme, 2 Parts, 8vo. *Paris*, 1898 7s.

321 **Tilbe (H. H.)** Pali Buddhism. 8vo, pp. VII., 55, boards. *Rangoon*, 1900 2s. 6d.

322 **Titcombe (J. H.,** First Bishop of Rangoon) Short Chapters on Buddhism, Past and Present, 8vo, pp. VIII., 200, cloth, no date 8s.

CONTENTS: Gaudama Buddha, Historical and Mythical—Psychology of Buddhism—The Law of the Wheel, etc., etc.

323 **Translations** from the Chinese and Armenian, with Notes and Illustrations, by C. F. NEUMANN, roy. 8vo, half bound. *London*, 1831 9s.

CONTAINS: History of the Pirates who infested the China Seas—Catechisms of the Shamans, or Laws of Buddha in China—Vahram's Chronicles.

324 —— from the Chinese and Armenian, with Notes and Illustrations, by CH. F. NEUMANN, roy. 8vo, cloth. *London*, 1831 12s.

Fine copy on large paper, uncut.

CONTENTS: History of the Pirates who infested the China Seas, 1807 to 1810—Catechism of the Shamans, or the Laws of the Priesthood of Buddha in China.

325 **TRIPITAKA.—Buddhist Holy Scriptures,** In Pali (Burmese Characters), 20 vols., roy, 8vo, *Persian Morocco*. *Rangoon* (*London*, *Probsthain & Co.*) **£18 15s.**

326 **Turner (Capt. S.)** An Account of an Embassy to the Court of the Teshoo Lama, in Tibet, containing a narrative of a journey through Bootan and part of Tibet, 4to, XXVIII., 473, *with plates*, half bound. *London*, 1800 15s.

327 **Turnour (Hon. G.)** Buddhistical Miscellanies. Reprints collected by P. E. Foucaux, with Title-page in his own neat handwriting. Buddhist Chronology—Pali Baddhistical Annals, 5 parts—Account of the Tooth Relic in Ceylon—Further Notes on the Inscriptions at Delhi, etc., 8vo, pp. 186, cloth 25s.

327A —— The same. Interleaved copy, bound in half morocco 30s.

328 —— Account of the Tooth Relic of Ceylon, 8vo, pp. 13. Reprint 3s. 6d.

329 —— An Examination of the Pali Buddhistical Annals, No. 2, 8vo, pp. 25. *Colombo*, 1837 2s. 6d.

330 **Udanavarga.**—A Collection of Verses from the Buddhist Canons, compiled by Dharmatrata, being the Northern Buddhist Version of Dhammapada, Translated from the Tibetan with Notes by W. W. Rockhill, 8vo, pp. xvi., 224 9s.

331 **Upham (Edw.)** The Sacred and Historical Books of Ceylon, illustrative of the Doctrines and Literature of Buddhism, Translated from the Singhalese, 3 vols., 8vo, boards. *London*, 1833 £2 10s.

Contents: The Mahavansi—The Raja Ratnacari and the Raja Vali—Buddhist Tracts.

332 **Vallee-Poussin (L. de)** Dogmatique bouddhique, 2 parts, La Negation de l'âme et la Doctrine de l'Acte, 8vo, pp. 74, 94, Reprints. *Paris*, 1892-94 7s.

333 **Vassilieff (V.)** Le Bouddisme, ses Dogmes, son Histoire, et sa Littérature. Aperçu Général. Traduit du Russe par G. A. La Gomme, roy. 8vo, pp, xxxvi., 362, half morocco. *Paris*, 1865 10s.

One of the best authorities on the Mahayana.

334 **Vedeha Maha Sthavira.** Samanta Kuta Warnana. Translated into Singhalese, with commentary and an English Preface, 8vo, pp. xvi., 228. *Colombo*, 1890 5s.

Being a Pali Poem, entitled "Description of the Peak," with a Life cf Gotamo Buddha.

335 **Vidhura Jataka.** In Singhalese verse, 8vo, pp. 66. *Colombo*, 1866 3s. 6d.

336 **Vinaya Pitakam.** One of the Principal Buddhist Scriptures. Edited in Pali by H. Oldenberg, 5 vols, 8vo, cloth £5 5s.

337 **Vinaya Texts.** Translated from the Pali by T. W. Rhys Davids and H. Oldenberg, 3 vols, 8vo, cloth. *Oxford*, 1881-1885 £3 3s.

Contains: The Patimokkha—The Mahavagga—The Kullavagga. Very scarce.

338 **Waddell (L. A.)** Lamaism in Sikhim, 4to, pp. 156, *with* 21 *plates*, cloth. 1894 15s.

Is contained in Risley's Gazetteer of Sikhim. Col. Waddell's article treats of: Monasteries—The Temple and its Contents—Monkhood—Magic Rites—Demonolatry.

339 **Walleser (N.)** Die Buddhistlische Philosophie in ihrer geschichtlichen Entwickelung. Part I.: Die Philosophische Grundlage des älteren Buddhismus, 8vo, pp. xl., 148. 1904 5s

340 **Ward (E.)** Light from the East, being the Selections from the Teachings of the Buddha, 12mo, pp. XXXI., 52, cloth. *London*, 1905 1s.

341 **Warren (H. C.)** Buddhism in Translations. Second Issue, roy. 8vo, pp. 520, *with 2 plates*, cloth. *Cambridge*, 1900 6s.

342 **Wassilyew (Prof.)** Vorrede zur Uebersetzung von Taranáthá, Geschichte des Buddhismus, 8vo, pp. 32. *St. P.*, 1869 2s.

343 **Watters (T.)** The Eighteen Lohan of Chinese Buddhist Temples, 8vo, pp. 19. Reprint. 1898 2s.

344 ——— Kapilavastu in the Buddhist Books, 8vo, pp. 39. *London*, 1898 2s. 6d.

Kapilavastu: the Birthplace of Buddha.

345 **Watters (T. W.)** The Eighteen Lohan of Chinese Buddhist Temples, roy. 8vo, pp. 30. *Shanghai*, 1899 3s. 6d.

346 **Watters (Th.)** On Yuan Chwang's (Hiouen Thsang) Travels in India, 629-645 A.D. Edited by T. W. RHYS DAVIDS and S. W. BUSHELL, 2 vols, 8vo, cloth. 1904-6 20s.

347 **Wheeler (J. T.)** The History of India: Hindu-Buddhist and Brahmanical, roy. 8vo, pp. XXIV, 500, *with map*, cloth. 1874 18s.
Out of print. Scarce,

348 **Wilson (Prof.)** On Buddha and Buddhism, 8vo, pp. 37, 1854 3s.

349 **Wimpffen (Max von)** Kritische Worte über den Buddhismus, 8vo, pp. 64. *Wien*, 1891 1s. 6d.

350 **Windisch (E.)** Mara und Buddha, Large 8vo, pp. 348. *Leipzig*, 1895 12s.

351 **Wurm (P.)** Der Buddhismus, oder der vorchristliche Versuch e. erlosenden Universal Religion, 8vo, pp. 50. *Gütersloh*, 1880 2s. 6d.

352 **Wuttke (A.)** De Buddhaistarum Disciplina, 8vo, pp. 42. *Vratislaviae*, 1848 4s.

353 **Yamada (K.)** Scenes from the Life of Buddha. Reproduced from Paintings. 15s.

354 **Yasuda (M.)** Bedeutung der allgemeinen Sittenlehre des Buddhismus, 8vo, pp. 85. *Privately Printed*, 1893 3s. 6d.

355 **Yoe (S.)** The Burman. His Life and Notions, 2 vols, 8vo, cloth. *London*, 1882 21s.
Vol I. contains many Chapters on Buddhism and Buddhist Baptism—Life in the Monastery—The Noble Order of the Yellow Robe—Pagodas—Images—Nats and Spirit—Worship.

356 **Yogavacara.**—Manual of Indian Mysticism, as practised by Buddhists. Edited in Pali, with an English Introduction, by PROF. T. W. RHYS DAVIDS, 8vo, pp. XXXII., 105, boards, 1896 10s. 6d.
Out of Print.

SECTION II.

Works on other Indian and Far Eastern Religions.

357 **Arnold (Sir E.)** Indian Idylls. From the Sanskrit of the Mahabharata, 8vo, pp. XIII., 282, cloth. *London*, 1893 6s.
Savitri, or Love and Death—Nala and Damayanti, etc., etc.

358 **Art.**—Scenes from Hindu Mythology, 32 *lithographic plates, embellished with gold* 32s.

359 **Aston (W. G.)** Shinto, The Way of the Gods, 8vo, pp. 398, cloth, 1905 6s.

360 **Avery (J.)** The Religion of the Aboriginal Tribes of India, 8vo, pp. 28, *London*, N.D., Author's Copy 3s.

361 **Baissac (J.)** Les Origines de la Religion, avec des notes, 2 vols, 8vo. *Paris*, 1877 7s.
Etude comparative de Religion chez les divers peuples du Monde.

362 **Balfour (Fr. H.)** Taoist Texts, Ethical, Political and Speculative, large 8vo, pp. VI., 118, cloth. *Shanghai* 12s.

363 **Barnett (L. D.)** Brahma—Knowledge. Outline of the Philosophy of the Vedanta, as set forth by the Upanishads and by SANKARA, 12mo, pp. 113, cloth, 1907 2s.

363 —— The Heart of India, Sketches in the History of Hindu Religion and Morals, 12mo, pp. 122, cloth, 1908 2s.

364 —— Some Sayings from the Upanishads, done into English, with Notes, 8vo, pp. 59, cloth. *London*, 1905 1s. 6d.

365 **Bhagavat Gita.**—Translated into English blank verse, with Notes and an Introductory Essay by K. Tr. TELANG, 8vo, pp. 119, 144, cloth. *Bombay*. 1875 5s.

366 —— CHINTAMON (H.) Commentary on the Text of the Bhagavad-Gitá; or, the Discourse between Krishna and Arjuna on Divine Matters, 8vo, pp. XXXIV., cloth. *London*, 1874 6s.

367 **Bloomfield (M.)** The Religion of the Veda, the Ancient Religion of India (From Rig Veda to Upanishads), 8vo, pp. XV., 300, cloth. *New York*, 1908 6s.
CONTENTS: India, the Land of Pilgrims—the Hieratic Religion; the Pantheon of the Veda—The Prehistoric Gods—Religious Conceptions in the Veda—Beginings of Hindu Theosophy—Final Philosophy of India—Index.

368 —— A Vedic Concordance, Being an alphabetic index to every line of every stanza of the published Vedic literature, and to the liturgical formulas thereof, that is, an index to the Vedic mantras, together with an account of their variations in the different Vedic books, 4to, pp. XXIV., half calf, 1078, 1907 £1 5s. 6d.

369 **Brevis Relatis** eorum quae spectant ad Declarationem Sinarum Imperatoris Kamhi circa Caeli, Cumfucii, et Avorum cultum datam anno 1700, opera P. P. Soc. Jesu, Pekini, 12mo, pp. 85, boards. *Anno*, 1703 £2 10s.

Nice copy.

370 **Burton** (R. F.) Vikram and the Vampire, or Tales of Hindu Devilry, 8vo, pp. XIX, 319, *with* 33 *illustrations by* E. GRISET, cloth. *London*, 1870 10s.

371 **Coleman** (Ch.) Mythology of the Hindus, with Notices of various Mountain and Island Tribes, inhabiting the Two Peninsulas of India and the Neighbouring Islands, and an Appendix, comprising the Mythological and Religious Terms, 4to, pp. XVIII., 401, *with plates illustrative of the principal Hindu Deities*, cloth. *London*, 1832 £3 3s.

372 **Collins** (R.) Krishna and Solar Myths, 8vo, pp. 40. *London*, N.D. 3s.

373 **Confucius**.—ALEXANDER (Gal. G. G.) Confucius, the Great Teacher, a Study, 8vo, pp. xx., 314, cloth. *London*, 1890 7s. 6d.

374 —— Analects, Translated from the Chinese, with annotations, and an Introduction by W. JENNINGS, 8vo, pp. 224, *frontispiece*, cloth. *London* 5s.

375 —— The Discourses and Sayings, a new Translation, illustrated with Quotations from GOETHE and other writers, by Ku Hung-Ming, roy. 8vo, pp. x., 182, half calf. *Shanghai*, 1898 17s.

376 **Correo** (el) Sino-Annamita o Correspondencia de las Misiones del S. Orden de Predicadores ou Formosa, China, Tung-King y Filipinas, Vols. 22, 23, 25, 26, 27, 5 vols., 8vo. *Manila*, 1888-93 £2 16s.

Each vol. separate, 12s. 6d.

377 **Cuperus** (Gisb.) Harpocrates, sive explicatio imagunculæ argenteæ perantiquæ quæ in figuram Harpocratis formata representat SOLEM, yusdem Monumenta Antiqua inedita, small 4to, pp. 294, with two indices and *illustrations*, calf *Trajecti ad Rh.*, 1687 £2 2s.

Ex Libris Duke of Sussex.

378 **Daya** (D.) Bhut Nibandh, an Essay Descriptive of the Demonology and other Popular Superstitions of Guzerat, transl. by A. K. FORBES 8vo, pp. XV., 95, half-calf. *Bombay*, 1849 5s.

379 **Demon Worship** and other Superstitions in Ceylon, 12mo, pp. 27, *with illustrations*. *Madras*, 1887 3s.

380 **Deussen** (P.) Outlines of Indian Philosophy, with an Appendix on the Vendanta, 8vo, pp. VII., 70, cloth, 1907 2s. 6d.

381 —— The Philosophy of the Upanishads, the Religion and Philosophy of India, translated into English by A. S. GEDEN, roy. 8vo, pp. XIV., 429, cloth. *Edinburgh*, 1906 10s. 6d.

382 **Dinkard** (The) Origin, Péhlwi Text ; the same transliter. in Zend Charact. ; translat. in Gujrati and Engl. Languages ; Comment. and Glossary of Select terms, by Pesh. Dust. Behr. Sunjana, vols I.-IV., roy. 8vo, cloth. *Bombay*, 1874-76-84 £2

383 **Douglas (R. K.)** Confucianism and Taoism, 8vo, pp. 287, *with a map* cloth. *London*, 1879 2s. 6d.

384 **Dowson (Prof. J.)** Translation of Three Copper-plate Inscriptions and Notices of the Chalukya and Gurjjara Dynasties, 8vo, pp. 40, *with 5 folding plates*, *London* 2s. 6d.

385 **Dvorak (R.)** China's Religionen. Part I. Confucius und Lehre, 8vo, pp. 244. *Münster*, 1895 5s.

386 **Edkins (J.)** Religion in China. Containing an Account of the Three Religions in China, Third Edition, 8vo, cloth. *London*, 1884 7s. 6d.

386A **Ervad Rustomji Jamaspji Dustoor Meherjirana** —The Genealogy of the Naosari Parsi Priests, 4to, pp. 18, 194, cloth, 1907. *Privately Printed.* 21s.

CONTENTS: Kaka Pahlum and his Descendants—Kaka Dhunpal and his Descendants—Asha Faredoon and his Descendants—Mahcear Faredoon and his Descendants—Chanda Faredoon and his Descendants.

387 **Faber (E.)** Systematical Digest of the Doctrines of Confucius, with an Introduction on the Authorities upon Confucius. Translated from the German by P. S. von MÖLLENDORFF, Second Edition, enlarged, 8vo, pp. 137, boards. *Shanghai*, 1902 6s.

388 **Faber (E.)** The Mind of Mencius, or Political Economy founded upon Moral Philosophy, A Systematic Digest of the Doctrines of the Chinese Philosopher Mencius, the Original Text classified and translated, with Notes, Second Edition, 8vo, pp. XVI., 311, cloth. *Tokyo*, 1897 10s. 6d.

389 **Fabricius (J. A)** Salutaris Lux Evangelii, sive Notitia Historia Chronologica, Literaria et Geographica Propagatorum per orbem totum Christianorum Sacrorum, 4to, pp. 796, 434, *with Frontispiece*, vellum. *Hamburgi*, 1731 £2 2s.

The work deals with the Jesuit and Protestant Missions in general but Chapters 39 to 42 with the Far East entirely. Chapter 39: Christianismi originibus in Regno Chinensi.

390 **Foulkes (Th.)** Catechism of the Shaiva Religion, by S. MUDALIYAR, Translated from the Tamil, 8vo, pp. 82. *Madras*, 1863 4s.

391 **Gaillard (L.)** Croix et Swastika en Chine, roy. 8vo, pp. IV., 482, *with over 200 illustrations*. *Shanghai*, 1893 10s. 6d.

392 **Gangooly (J. Ch.)** Life and Religions of the Hindus, 8vo, pp. XXX., 306, *with plates*, cloth, 1860 7s. 6d.

393 **Garrett (J.)** Classical Dictionary of India, illustrative of the Mythology, Philosophy, Literature, Antiquities, Arts, Manners, Customs, etc., of the Hindus, with Supplement, 2 vols in 1, 8vo, pp. VIII., 793, 160, half calf. *Madras*, 1871-73 21s.

394 **Ghose (Sh. K.)** Lord Gauranga, or Salvation for All, Vol. I., 8vo, pp. 55, 276, cloth. *Calcutta*, 1897 6s.

With Autograph of Wm. Digby.

395 **Haughton (Sir G. C.)** Exposition of Vedanta Philosophy by H. T. COLEBROOKE vindicated, 8vo, pp. 26, boards, 1835 3s.

396 **Havret (L.)** La Stele Chrétienne de Si Ngan Fou, 3 vols., roy. 8vo, *with plates, illustrations and maps.* *Shanghai*, 1895 to 1902 £1 14s.

397 **Herklots (G. A.) and Jaffar Shurreef.**—Qanoon e Islam, or the Customs of the Musulmans of India, with a full Account of their Rites and Ceremonies, 8vo, pp. XXVIII., 436, 128, *with 7 plates*, cloth. *London*, 1832 18s.

Scarce. Title-page and Frontispiece water-stained.

398 **History** of the Sect of Mahárájas of Valla-Chacharyas, in Western India, 8vo, pp XV., 182, 183, *with frontispiece*, cloth. *London*, 1865 £2

CONTENTS: Religious Sects of the Hindus—Origin of the Sect of Maharajas—Religious Doctrines—Worship, etc.— Scarce and valuable work.

399 **Hoffman (Fr. S.)** The Sphere of Religion, a Consideration of its Nature and of its Influence upon the Progress of Civilization, 8vo, pp. VIII., 394, cloth. *New York*, 1908 6s.

Evolution of Religion—Eastern Sacred Books—Relation of Fine Art to Religion.

400 **Huc (M.)** Travels in Tartary, Thibet and China, during the years 1844-46, Translated from the French by W. HAZLITT, 2 vols., 12mo, *with map, plates and illustrations*, cloth. *London* 12s.

401 —— L'Empire Chinois, faisant suite à l'ouvrage, Souvenirs d'un Voyage dans la Tartarie et la Thibet, Second Edition, 2 vols., roy. 8vo, half bound. *Paris*, 1854 8s.

401A —— The Chinese Empire. Sequel to the "Journey through Tartary and Tibet," Second Edition, 2 vols, full calf, 1855 14s.

402 —— The Chinese Empire. A Sequel to the "Journey through Tartary and Thibet," New Edition, 8vo, pp. 28, 556, cloth, 1859 7s. 6d.

403 —— Le Christianisme en Chine, en Tartarie et an Thibet, 2 vols., 8vo, half cloth. *Paris*, 1857 16s.

404 **Die Indische Mythologie** erläutert durch 3 noch nicht bekannt gewordene Original Gemählde aus Indien. Mit dem Abdrucke eines noch unbekannten bronzenen Götzenbildes, Hrog and Dorow, 4to, pp XX., 110, *with 3 plates.* *Wiesbaden*, 1821 5s.

405 **Kittel (F.)** Uber den Ursprung des Lingakultus in Indien, 8vo, pp. 48. *Mangalore*, 1876 3s.

405A **Legge (J.)** The Religions of China, Confucianism and Taoism described and compared with Christianity, 8vo, pp IX., 310, cloth. *London*, 1880 10s. 6d.

406 **Le Gobien (S. J.)** Apologia de Padri Domenicani Missionarii della China, Overo Risposta al libro del P. LE TELLIER, 12mo, pp. 613. *Colonia*, 1599 24s.

407 **Mitchell (J. M.)** Hinduism Past and Present, with an Account of Recent Hindu Reformers, 8vo, pp. 299, half calf. *London*, 1885 4s

408 **Moor (Major Edw.)** The Hindu Pantheon. A New Edition, with additional plates, condensed and annotated by W. O. SIMPSON, 8vo, pp. XVI., 401, *with* 60 *plates* *Madras*, 1864 £2 2s.

409 **Moor (Major Edw.)** Plates Illustrating the Hindu Pantheon, edited with brief descriptive Index, by A. PAGE MOOR, 4to, pp. 19, *with* 104 *plates. London*, 1861 £4 10s.

Plates 14, 17, 18, 27, 29 are missing. Plates 21, 38, 40 are faulty. Otherwise splendid Copy.

410 **Mullens (J.)** The Religious Aspects of Hindu Philosophy, stated and discussed, 8vo, pp. XV., 439, cloth. *London*, 1860 7s. 6d.

The Sankhya—The Nyaya—The Vedanta—The Chief Religious Errors of these Systems.

411 **Muller (Max)** Three Lectures on the Vedanta Philosophy, 8vo, pp. VII., 173, cloth. 1904 (5s.) 4s.

CONTENTS: Origin of the Vedanta Philosophy—The Soul and God—Indian and European Philosophy.

412 **Nath (L. B.)** Hinduism, Ancient and Modern, as taught in Original Sources and illustrated in Practical Life. 8vo, pp. VIII., 139. *Meerut*, 1899 2s. 6d.

413 **Norberto (R. P., Cappuccino)** Memorie istoriche intorno alle missioni dell' Indie Orientali. Questa opera contiene una continuazione comprinta delle Costituzione a altri Decreti per servir di regola a missionari di quel paesi, 3 Tomes bound in 2 vols, 4to, vellum. *Lucca*, 1744 £6 6s.

Our copy also includes: *Confirmatio*, et Innovatio Constitutionis, a *Clemente* Papa XI. in causa Ceremoniarum *Sinenso* um editae, 4to, pp. 224. *Romae*, 1742

The Fourth Book of the main work contains the Journal of Cardinal Tournon (Pondichery and Manila) as well as his Letter to the Jesuits at the Court of Peking. Book V. contains Cardinal Tournon's Journey to Macao.

The Work is extremely rare.

414 **Oltramare (P.)** Histoire des Idées Théosophiques dans l'Inde. Vol I. Théosophie Brahmanique, roy. 8vo, pp. XII., 382. *Paris*, 1907 10s

415 **Oman (J. C.)** The Mystics, Ascetics and Saints of India. A Study of Sadhuism, with an Account of the Yogis, Sanyasis and other strange Hindu Sectarians, roy. 8vo, pp. XIII., 291, *with illustrations*, cloth, *London*, 1903 10s.

Title page stamped.

416 —— The Brahmans, Theists and Muslims of India, 8vo, *illustrated*, cloth, 1907 14s.

This book deals with interesting phases of Indian religious and social life *at the present time*. The religion (goddess-worship) of the Bengalis, who have of late been so much before the world, has a chapter to itself in which some strange facts in respect to esoteric rites practised by these pe ple are narrated. The dominant position of the *Brahmans* is brought into prominence in a careful study of the Hindu caste problem; while *Religious* and *Social Reformers*, as well as the results achieved by them, are reviewed in some detail. Descriptive sketches of some curious festiva's and ceremonies are inc'uded in this volume. Muslim India has two chapters devoted to it. As in his previous books the Author has incorporated in th's one various stories and legends, and has drawn largely upon his own somewhat exceptional experiences.

417 —— Indian Life, Religious and Social, 8vo, pp. 320, cloth. *London*, 1889 6s.

418 **Palafox**.—History of the Conquest of China by the Tartars, with an Account of the Religion, Manners and Customes of both Nations, First writ in Spanish, now rendered English, 12mo, pp. 588, calf. *London*, 1671 £4 4s.

419 —— Histoire de la Conqueste de la Chine, par les Tartares, contenant plusieurs choses remarquables touchant la Religion, les Moeurs de ces Nations, Traduite de l'espagnol par le Sieur COLLE, 12mo, pp. 477, and Index, vellum. *Amsterdam*, 1623 36s.

419A The same work, but with the Title Page as follows: Recueil de Voyages au Nord, contenant divers Memoires utiles au Commerce et à la Navigation, 1723 26s.

420 **Parama hamsa**, the Mahatma.—Sri Brâhma Chara, Shower from the Highest, 8vo, pp. VII., 87, *with portrait*, cloth, 1905 3s. 6d.

421 **Philippus a S. Trinitate**.—Itinerarium Orientale in quo varii successus Itineris, plures Orientis Regiones earum Montes, Maria, Series Principum qui in eis dominati sunt, describuntur, 12mo, pp. 14 prel. and 431, vellum. *Lugduni*, 1549 £3 3s.

Very scarce.

Besides the Description above mentioned, the author gives details of the Mission in in the East.

422 **Pope (Rev. G. U.)** The History of Manikka-Vaçagar, the Foe of the Buddhists, 8vo, pp. 63. *London*, N.D., Extract 3s. 6d.

423 **Reed (E. A.)** Hindu Literature, or the Ancient Books of India, 8vo, pp. XVIII., 410, cloth. *Chicago*, 1890 7s.

CONTENTS: Mythology of the Vedas—Mythology of Later Hindu Works—The Vedas and the Suttee—The Brahmanas—The Upanishads, etc., etc.

424 **Roy (Rajah R.)** Translation of several principal Books, Passages, and Texts of the Veds, and of some controversial Works on Brahmanical Theology, Second Edition, 8vo, pp. VIII., 282, half cloth. *London*, 1832 5s.

425 **Samkhya-pravacana Chashya.**—Vijnana-Chikshu's Commentar zu den Samkhya Sutras. Aus dem Sanskrit übersetzt von R. GARBE, 8vo, pp. 378. *Leipzig*, 1889 10s.

426 SCHROEDER (L. von) Mysterium und Mimus im Rig Veda, 8vo, pp. XI., 493. *Leipzig*, 1908 10s.

Contents: Indra, die Maruts und Agastya—Lopâ mudra und Agastya—Yama and Yami—Pururavas and Urvaçi, etc., etc.

427 **Sellon (Edw.)** Annotations on the Sacred Writings of the Hindus, New Edition, 8vo, pp. 59. *Privately Printed*, 1902 10s. 6d.
Only 150 Copies were printed.

428 **Small (G.)** Handbook of Sanskrit Literature: with Appendices descriptive of the Mythology, Castes, and Religicus Sects of Hindus, 8vo, pp. XIX., 207, cloth. *London*, 1866 5s.

429 **Srimad Bhagavatam.**—A Prose English Translation, by M. NATH. DUTT, 2 vols, roy. 8vo, cloth. *Calcutta*, 1896 £2 2s.

430 **Sugiura (S.)** Hindu Logic as preserved in China and Japan, 8vo. pp. 114. *Philadelphia*, 1900 5s.

431 **T. (Abbe de)** The History of the Church of Japan, written originally in French, and now translated into English by N. N., Vol I., 4to, pp XXII. prelim., 544, calf. *London*, 1705 £3 3s
Francis Xavier, his Work in Japan, The State of Religion in 1587, etc., with a Description of Japan.

432 **Tales** of the Pandaus, by a Wandering Cimmerian, 8vo, pp. VII., 170. *with illustrations*, cloth. *London* (1884) 12s.
Printed on different kinds of coloured paper. Privately printed, and very scarce.

433 **Theist's** Confession of Faith, and how Christianity differs from other Religions, by a Member of the Prárthaná Samáj, 12mo, pp. 53. *Bombay*, 1872 3s.

434 **Theosophy** of the Upanishads. Part I. Self and not Self, 8vo, pp. 203, cloth. *London*, 1896 4s.

435 **Tiele (C. P.)** Outlines of the History of Religion. Translated by J. E. CARPENTER, 8vo, pp. XIX., 249, cloth. 1877 (10s. 6d.) 7s. 6d.
Religion among the Chinese—Semites—Indo Germans.

436 **Tiruvacagam (The)** or Sacred Utterances of the Tamil Poet, Saint and Sage, Manikka Vaçagar. The Tamil Text, with English Translation. Introduction and Notes, illustrating the Great S. Indian System of Philosophy and Religion, by G. N. Pope, large 8vo, pp. 97, 354, with a Lexicon and Index of 82 pages, cloth. 1900 (21s.) 16s.

437 **Transformed Hinduism**, the monotheistic Religion of Beauty, 2 vols, 12mo, cloth. 1908 5s.

The Sacred Scriptures—The Legal Works—Hindu Philosophical Systems—Epics.

437A **Varenius (B.)** Descripit Regni Japoniae, Tractatus in quo agitur de Japoniorum religione, de Christianae religionis introductione in ea loca, de eiusdem exstirpatione, 320, pp. LII., 267, 320, vellum. *Amstelodami*, 1649 £2 10s.

438 **Vincenzo Maria** di S. Caterina da Siena.—Il Viaggi all' Indie Orientali, con le osservatione, i costumi, e riti di varie nationi, con diligenza Loro scritti, etc *Con la Nuoua* Aggiunta della Seconda Speditione, all' Indie Orientali di Mgr. Sebastiani, 4to, pp. 516, 147, with Indexes, vellum, *Venetia*, 1683 38s.

This work is devoted almost entirely to the Turkish and Indian Empires, their habits, religions, and Philosophy. Very rare.

439 **Vishnu Purana.**—A System of Hindu Mythology, with two commentaries, called the Vishnuchittyavyakhya, and the Atmaprakasa, by Sridharasvamin. Ed. by D. V. Subbasastri. Sanskrit, in Telugu characters, 4to, pp. 480, cloth. *Madras*, 1858 18s.

440 **Ward (Wm.)** A View of the History, Literature, and Mythology of the Hindoos, including a description of their Manners and Customs, and Translations from their Principal Works, New (and Best) Edition, 3 vols., 8vo, boards. *London*, 1822 £1 16s.

441 **Westcott (G. H.)** Kabir and the Kabir Panth, 12mo, pp. 193, *with 3 plates*, cloth. *Ajmer*, 1908 3s. 6d.

442 **Williams (M.)** Non-Christian Religious Systems, Hinduism, 8vo, pp. 238, *with a map*, cloth. *London*, 1877 2s. 6d.

443 —— The Vaishnava Religion, 8vo, pp. 28. *London*, 1884 2s. 6d.

444 **Wilson (H. H.)** Vishnu Purana. A System of Hindu Mythology and Tradition From the Original Sanskrit, illustrated by Notes derived chiefly from other Purânás. Edited by Fitz Edward Hall, 6 vols. (including Index) £3 3s.

445 —— Essays, Analytical, Critical, Philosophical, on Subjects connected with Sanskrit Literature, Vol. I., 8vo, pp. XIII., 392; cloth, 1864, 6s.

Analysis of the Puranas—Hindu Fiction—Introduction to the Mahabharata and Translations.

446 —— (J.) (Scottish Mission) Second Exposure of the Hindu Religion, 8vo, pp. 179. boards. *Bombay*, 1834 4s.

SECTION III.

Oriental Periodicals.

447 **Asiatic Quarterly Review**, Edited by DEMETRIUS BOULGER. First Series, complete in 10 vols., roy. 8vo, half calf. *London*, 1886 to 1890. Out of print and scarce £8 8s.

448 **Asiatic Researches**, or Translations of the Society of Bengal, Vols. 1 to 6, 8 and 9, 8vo edition, boards. *London*, 1798-1809 each vol., 3s.

448A The same, 4to edition, Vols. VIII., IX., XII., XIII., XVI. to XX., *with many coloured plates. Calcutta*, 1805-1839 each volume, 21s.
These volumes contain the Research made by the early Scholars, such as Colebrooke, Cosmo Körös, Capt. Low, B. H. Hodgson, H. H. Wilson, and others.

449 **Asiatic Society of Bengal Journal**, Vols. 1 to 68, *with many black and coloured plates*, 8vo, bound in half calf. *Calcutta*, 1832 to 1899 £72
Complete sets of this important Journal are extremely rare. The Articles deal chiefly with Indian and Central Asian History, Philology, Topography and Antiquity of India and Thibet.

450 —— Vols III. to XIII. *Calcutta*, 1834 to 1845 £15
The volumes can also be sold separately.

450A —— Vols 50 to 68, 19 vols, roy. 8vo, *with many plates* (*black and coloured*), *maps, etc.*, half calf. *Calcutta*, 1881 to 1899 £24

451 —— Proceedings. A complete set from the beginning, 1869 to 1902, roy. 8vo, half calf. *Calcutta* £18
A great many parts from the beginning to 1904 are in stock, and can be supplied separately as desired.

452 **Babylonian and Oriental Record**, A Monthly Magazine of the Antiquities of the East, Vols. I. to V., 5 vols, 4to and roy. 8vo, *illust.*, cloth. Scarce. *London*, 1886-91 £4

452A —— Vol VIII., 10, 11, 2 parts, roy. 8vo. *London*, 1900 3s. 6d.

453 **Biblia**, Monthly Journal of Oriental Research in Archæology, Religion and Languages, Vol. XVII. *Meriden*, 1904-5 5s.

454 **Boletin** de la Sociedad Geografica de Madrid, Vols. I. to XXVIII., 8vo, uniformly bound in cloth. *Madrid*, 1876-90 £15
Contains a vast number of valuable contributions towards the Early Voyages and Discoveries, especially in Japan, Philippine Islands, America, Australia, Africa, Many maps accompany each volume.

455 **Bombay Quarterly Review**, Vol. I., III. and V. to VII., 5 vols, 8vo, half calf. *Bombay*, 1855-1858 £1 10s.
With Articles on Buddhism.

456 **Calcutta Review**, Vols. I. to XVII., uniformly bound in green half calf, 8vo. *Calcutta*, 1846 to 1852 £4

457 —— Nos. 38, 41, 42 (1853); Nos. 43, 44 (1854); 49, 50 (1855); 51, 53 (1856); 56, 57, 58 (1857); 59, 60 (1858); 89, 90 (or vol. 45, 1867); 91, 92 (or vol 46, 1868); 94 (1868); 95, 96, 97 (1869); 114 (1873); 116, 117 (1874); 126 (1876); 142 (1880); 144, 145, 146 (1881); 151, 153 (1883); 155 (1884); 159, 161, 162 (1885); 164, 165 (1886); 232, 233 (1903); 236 (1904); 243 (1906). *Calcutta* (Each No. 6s.) Each No. 3s.

Contains many valuable articles on things Indian, Chinese, and Eastern in General.

458 **China Review**, or Notes and Queries on the Far East, 4to, Vols. I.-IV. *Hongkong*, 1872-75 £4 4s.

438A The same, Vol. XXII. *Hongkong*, 1898 17s. 6d.

459 **Geographical Magazine**, Edited by Clements R. Markham, 5 vols., (all issued), 4to, *with many coloured maps*, half calf. *London*, 1874 to 1878 £3

A work of inestimable value to any Library, to which the most prominent men have contributed, such as Dutreuil de Rhims, H. H. Howorth, Baron Richthofen, Lieut. Gill.

460 **Hibbert Journal**, Vols. II., Nos. 2, 3 (1904); III., No. 2 (1905); IV. complete (1906); V., Nos. 1, 2 (1906-7); VI., No. 4 1908), 10 Numbers, 8vo. *London* Each No. 2s. 6d.

461 **Journal Asiatique**. ou recueil de mémoires, d'extraits et de notices, relatifs à l'histoire et à la littérature des peuples orientaux, 1863 a 1871, 8vo. *Paris*, 1874-6 £5 5s.

Various other parts to be had (from 1872 to 1878, 1894, 1895).

462 **Journal** of the American Geographical Society of New York, Vols. VII. to XIII., 7 vols., 8vo, *with illustrations and maps*, cloth. *New York*, 1875 to 1881 £10

462A —— Vols. XVIII. to XXXVIII., 21 vols., 8vo, *with illustrations and maps*, cloth. *New York*, 1886 to 1906 £21

462B —— Vol. XII., 8vo, cloth. *New York*, 1880 25s.

An extremely rare Series of this valuable Journal which is almost unknown in Europe and Asia.

463 **Journal of the American Oriental Society,** Vol. I., No. 1 (1843), Vols. II., III., IV., V. (1851 to '54), Vol. VII., No. 1, Vol. VIII., No. 2, Vol. IX. (1871), Vols. XVII. to XX. (1896 to '99), Vol. XXI., No. 2 (1901) £14

A Collection like ours is extremely rare. Vols can be supplied separately.

464 **THE SAME, a Complete Set up to 1901.** *New York* and *New Haven* £30

Vol. II., 8vo, pp. 42, 342, contains: TURNER, Account of Japanese Romance. SMITH, Geography of Central Kurdistan—Tour from Oroomiah to Mosul—Syllabus of the Siva Gnona Potham—Chinese Culture, by BROWN—Et Tabary's Conquest of Persia by the Arabs, etc. *New York*, 1851.

Vol. III., Part 2, contains: Catalogue of all Armenian Works—WHITNEY, Vedic Research in Germany—ROTH, Morality of the Veda—Nestorian Monument of Singanfu, etc., etc. *New York*, 1853.

Vol. IV.: Tattuva—Kattalei, Mystical Philosophy of the Hindus—MASON, Mulamuli, or Buddhist Genesis of E. India—Siva Pira Kasam, Light of Siva—WHITNEY, History of Vedic Texts—MASON, Talaing Language—CROSS, On the Karens—Chinese Local Dialects, by WHITE, etc., etc.

Vol. V.: STODDARD, Grammar of Syriac spoken in Oroomiah—Nestorian Tablet of Se-Gan-Foo, by WYLIE—WHITNEY, On the Avesta, etc., etc. *New York*, 1856.

Vol. IX.: WHITNEY, The Taittiriya Prakticakhya (469 pages), and the Proceedings of the Society. *New Haven*, 1871.

&c., &c.

465 **Journal** of the Bombay Branch Royal Asiatic Society, Vols I. to XXI., 8vo, *with many plates and illustrations. Bombay*, 1841 to 1904 £21

The vols. are bound in half calf and cloth.

495A —— Nos. 22, 43, 45, 46, 47 - Each No. 6s.

465B —— Extra No., GERSON DA CUNHA, Origin of Bombay, 8vo. pp. 368; xv., 1900 10s.

465C —— Centenary Memorial Volume, 1905 14s.

466 **Journal** of the Ceylon Branch of the R. Asiatic Society, Nos. 1, 2, 3. *Colombo*, 1846-47 50s.

466A —— No. 5. *Colombo*, 1850 15s.

466B —— for 1856-58, 2 parts 12s.

466C —— for 1887, 2 parts 10s.

467 **Journal** of the China Branch of the Royal Asiatic Society, New Series, Vols. I. to XXIV., complete in Numbers as issued. *Shanghai*, 1864 to 1890 £12 12s.

468 **Journal** of the North China Branch of the Royal Asiatic Society, New Series, Nos. 1 to 13, 15, 16, 17, in 2 parts, 8vo. *Shanghai*, 1865 to 1882 £7

A scarce collection, contains numerous valuable contributions.

469 **Journal** of the East Indian Archipelago and Eastern Asia, Edited by J. R. Logan, Vols. III., IV., V., roy. 8vo. *Singapore*, 1849-51 £3

469A The same, Vol. I, No. 2; III., Nos. 1, 2. 4, 5, 6, 9 to 12; IV., Nos. 1 to 12; V., Nos. 1, 5, 7, 10, 11; VI., No. 11; VII., Nos. 2, 3; VIII., Nos. 5, 6, 13; New Series. Vol. I., Nos. 1, 2; Vol. II., Nos. 1, 2. 4

The Numbers sold at various prices. This valuable aud rare Journal contains numerous Articles on History, Geography, Ethnology, etc., as well as Grammars of the Far East.

270 **Journal** of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, A complete set up to 1900, 8vo, *with many plates*, bound and in parts. *London*, 1834 to 1900 £40

Complete sets are now rare.

471 —— 1889 to 1904, 17 vols., 5 vols. bound in beautiful brown half calf, the other vols. in parts as issued. *London* (published unbound £40 16s.) £28

Some volumes and parts can be sold separately at 8s. each Part.

472 **Journal** of the Transactions of the Victoria Institute, or Philosophical Society of Great Britain, Vols. XXX. to XXXIV., 5 vols, 8vo, cloth. *London*, 1896 to 1902 (Each 21s.) £2 8s.

473 **Kokka** (The), A Monthly Journal of Oriental Art, Nos. 133 to 220, folio, *with numerous illustrations and fine plates. Tokyo*, 1902 to 1908 £25

Single Nos. are sold separately at 5s. 9d. each.

474 —— A Complete Set from the Beginning, Nos. 1 to 220. *Tokyo*, 1891 to 1908 £55

475 **Meerut Universal Magazine**, 4 vols, half calf. *Agra*, 1835-37 £3 10s.

Rare. A miscellaneous and literary periodical.

476 **Missionary Register and Record**, Vols. 1817-21, 1823-35, and 1837, half bound, 8vo. *London* £5 5s.

A valuable collection on Missions in the East.

477 **Ocean Highways**, The Geographical Review Edited by Clement R. Markham, N.S., Vol. I., 4to, *with* 31 *maps*, half calf. *London*, 1874 21s.

Contains: Many substantial Articles on Europe and Asia—Africa—America—Arctic Regions. Some articles: The Great Rivers of China—Distribution of Coal in China, by Richthofen—Railways in Asia Minor. Mr. Markham considers the volume a work for Geographical Reference of permanent value.

478 **Punjab Notes and Queries**, a Monthly Periodical, Edited by Capt. R. C. Temple, 3 vols, 36 parts, 4to. *Allahabad*, Oct. 1883 to Sept. 1886 £2 10s.

The Geographical Index of Vol. III. is missing.

479 **Royal Geographical Society Journal**, Old Series, Vols. XXXIV. to L., 17 vols., 8vo, cloth, 1872-89 £4 5s

479A —— **Proceedings**, Old Series, Vol. XIII., Nos. 1, 2, 3, 5, XX., Nos. 4, 6, 6 Numbers in 8vo, 1869-76 20s.

479B —— **Journal**, New Series, Vols. I. to XVI., 8vo, in Numbers, 1893-1900 £4

479C —— **Proceedings**, New Series. Vols. I., II., III. (2 parts). IV., V., VI. (7 parts), VII. (10 parts), VIII., X. (11 parts), XII. (10 parts), XIII. (10 parts), XIV. complete, 8vo. *London*, 1879-92 £1 10s.

479D —— Supplementary Papers, Vols. II., IV., 8vo, cloth, 1887-90 £1 10s.

480 **Royal Geographical Society of London. Journal**, Vol. I., Second Edition (1831), Vol. VIII., Part 2, Vol. IX., Part 2, 3 vols, 8vo, *with maps*. *London*, 1833, '38, '39 £2

481 **Royal Geographical Society Proceedings**, Vols. III. to IX., roy. 8vo, *with many illustrations and maps*, 7 vols, cloth. *London*, 1881-1887 £3 3s.

482 **Transactions** and Proceedings of the Japan Society, London, Vols. I., II., complete; Vol. III., Parts 4, 5; Vol. IV., complete; Vol. V., parts 1, 2, 4; Vols. VI., VII., complete, 8vo, *with many plates and illustrations*. *London*, 1892-1907 £4

483 **Watson (J. F.) Kaye (J. W.)** The People of India; a Series of Photographic Illustrations of the Races and Tribes of Hindustan, containing *many portraits or groups*, with letterpress descriptions, Vols. III. to VIII., imp. 4to, cloth, 1868-75 £10

The work contains portraits, including Natives of all the districts of India, Assam, Bhotan, Sikkhim, Nepal, Tibet, Afghanistan, Burma, and is of great ethnological value. Rare.

484 **Zeitschrift** der deutschen morgenländ, Gessellschaft, Vols. 17 to 29, 8vo. half calf. *Leipzig*, 1863-76 £4 4s.

485 **LAMAISM.—A Tantrik Painting**, with a Central Figure of Tsou-Ka-Pa, the great Buddhist Reformer of Tibet who died in 1418 A.D., 24 by 17 inches, beautiful colours, Tibetan Work of the 17th Century £10

